This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600082274T

# DICTIONNAIRE
## HISTORIQUE
# D'ÉDUCATION.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE BRUNET.

# DICTIONNAIRE
## HISTORIQUE
# D'ÉDUCATION,

Où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer et d'enrichir toutes les facultésde l'ame et de l'esprit, en substituant les exemples aux maximes, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie.

NOUVELLE ÉDITION,

Qui a été revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre d'articles, et sur-tout d'une TABLE HISTORIQUE DES PERSONNAGES, plus ample, plus exacte et plus intéressante que celle qui accompagnoit les précédentes éditions de ce Dictionnaire;

*Par M. FILLASSIER, des Académies royales d'Arras, de Toulouse, de Lyon, de Marseille, etc.*

---

Longum per præcepta, breve per exemplum iter.

---

TOME PREMIER.

BIBLIOTHECA REGIA

PARIS,

AMABLE COSTES, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N.° 12, FAUBOURG S.-G.

1818.

275. n. 11.

# AVERTISSEMENT

## SUR

## CETTE NOUVELLE ÉDITION.

L'ACCUEIL dont le Public a daigné honorer cette COLLECTION, nous fait espérer qu'il la recevra de nouveau avec la même indulgence. Nous n'avons rien négligé pour la rendre de plus en plus utile à la jeunesse. La multitude des faits qui la composent, l'attention scrupuleuse que nous avons apportée dans le choix de chacun d'eux, la simplicité avec laquelle nous les exposons, le soin que nous avons eu d'envelopper du voile de l'histoire les leçons de la morale même la plus austère ; tout, en un mot, doit la faire regarder comme le répertoire historique le plus ample, le plus exact, le plus agréable et le plus instructif que l'on ait publié jusqu'à ce jour.

Il y avoit long-temps que l'on se plaignoit de n'avoir point de livres historiques à mettre entre les mains de la première jeunesse. En effet, les grandes histoires sont trop considérables pour cet âge, peu susceptible d'une lecture de longue haleine ; et d'ailleurs, dans les historiens même les plus circonspects, il se rencontre quelquefois des traits dangereux pour des cœurs encore foibles : le vice y parle souvent aussi haut que la vertu. Les recueils de traits intéressans, d'anecdotes très-curieuses, etc. etc. qui, par leur forme et leur objet, sembleroient devoir entrer dans un cours d'éducation, en sont écartés, avec un soin justement scrupuleux, par tous les sages Instituteurs.

Sans parler des négligences et des absurdités dont la plupart de ces compilations éphémères sont ordinairement remplies, combien n'y trouve-t-on pas de traits licencieux, d'anecdotes libertines, de saillies lubriques, de réflexions téméraires, et capables de pervertir le plus heureux naturel, sur-tout dans cet instant de la vie où les passions commencent à essayer leur empire ! Les Rédacteurs de ces pernicieuses collections ont-ils donc cru que, pour mériter les suffrages du Public, il falloit offenser ses regards, en leur offrant les tristes preuves de la foiblesse du cœur humain ? Jugeons mieux de notre siècle : quelque perverti que nous le supposions, il aime, il prêche, il encourage la vertu, il en connoît tous les charmes ; et c'est lui payer le tribut de respect que lui doit tout homme qui écrit pour ses semblables, que de lui présenter des productions dont le but est d'en perpétuer la pratique.

On a daigné mettre de ce nombre le DICTIONNAIRE HISTORIQUE D'ÉDUCATION ; on l'a jugé digne de son titre, et c'est pour nous l'encouragement le plus flatteur, l'unique récompense que nous attendions, le seul mérite que nous pouvions attacher à cette sorte d'ouvrage.

Les modèles que nous offrons à nos Elèves, peuvent, en excitant en eux le noble désir de les imiter, les prémunir contre les exemples dangereux qui viennent de toutes parts attaquer leur foiblesse. Par l'heureuse habitude qu'ils contracteront à l'école des héros et des sages de tous les siècles et de tous les pays, ils apprendront sans peine à discerner le faux éclat dont se pare le vice, d'avec la gloire réelle de la vertu. En voyant marcher, pour ainsi dire, à leur tête, dans les sentiers de l'honneur, des rois, des princes

des généraux, des Saints, un sublime enthousiasme saisira leur âme. Accoutumés à ne voir que des traits frappans de magnanimité, de sagesse, de bienfaisance, etc., ils deviendront magnanimes, sages, bienfaisans, etc., par émulation ; et c'est le principal avantage qu'ils puiseront dans la lecture assidue de ce DICTIONNAIRE.

Il est d'autres avantages accessoires qui ne sont pas à négliger. La variété des faits piquera leur curiosité sans fatiguer leur attention. Ils trouveront dans presque tous les articles, et sur-tout sous les titres BONS MOTS, NAÏVETÉ, PLAISANTERIE, REPARTIE, etc., une foule d'anecdotes récréatives et décentes, qui enrichiront leur mémoire sans offenser leurs mœurs, et qui donneront à leur esprit cette urbanité piquante, qui est comme le sel de la société.

Notre but a été, non pas de faire un Ouvrage volumineux, nous n'eussions écrit que pour un petit nombre d'opulens ; mais de composer un Livre d'une acquisition facile. Ainsi, nous n'avons point épuisé le vaste champ de l'histoire mais de toutes les fleurs qui la décorent, nous avons choisi les plus apparentes, et celles qui pouvoient répandre plus efficacement la bonne odeur de la vertu.

Au reste, tout ce que renferme notre DICTIONNAIRE, suffit pour donner aux jeunes gens une connoissance plus que générale de l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane.

Nous le terminons par une Table historique et alphabétique de tous les personnages dont nous avons rapporté les actions ou les paroles : on y trouvera même ceux dont on n'a pu parler que par occasion. C'est une autre sorte de DICTIONNAIRE, qu'il étoit indispensable de joindre au

premier, pour rappeler à des points fixes les faits épars dont il est composé ; et ce n'est pas, comme dans les précédentes éditions, une simple indication sèche et monotone du siècle et du pays que tant de grands hommes ont illustrés : nous nous sommes appliqués à tracer en peu de mots le tableau de leur vie, et souvent nous peignons leur caractère, en rapportant quelques faits intéressans, qui n'avoient pu entrer dans le corps de l'Ouvrage. Nous faisons mention des principaux écrits de ceux qui se sont distingués dans les sciences ou dans les lettres ; nous en marquons les éditions préférables ; quelquefois même nous essayons d'apprécier leurs productions les plus célèbres ; mais notre but est moins de les juger, que de les faire connoître plus en détail à nos Lecteurs.

DICTIONNAIRE

# DICTIONNAIRE

## HISTORIQUE

## D'ÉDUCATION.

### ABSTINENCE.

1. Le Prince de *Conti*, frère du grand *Condé*, quoique accablé d'infirmités, se refusoit aux goûts les plus innocens, à ceux même qui pouvoient le distraire et faire un peu diversion à ses continuelles douleurs. La princesse son épouse, toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux, le pressoit vainement de se permettre quelques récréations : « En se livrant à un « goût, lui répondoit-il, on s'accoutume à se livrer à « tous les autres. Il faut savoir, ou ne pas tout dési- « rer, ou se passer souvent de ce qu'on désire. »

2. On envoya à S. *Macaire* d'Alexandrie un panier de fort beau raisin, qui tenta son appétit; mais songeant en lui-même que s'il satisfaisoit ce désir innocent, cette facilité pourroit réveiller des passions assoupies plutôt qu'éteintes, il ne voulut point goûter de ce fruit délicieux, et l'envoya à un autre solitaire, que ce présent tenta pareillement. Le solitaire fit comme *Macaire*; et tous les autres anachorètes auxquels le raisin fut porté successivement, imitèrent ces deux saints personnages, et ne voulurent point y toucher. Ce raisin passa de la sorte de main en main; et celui

qui le reçut le dernier le fit porter à *Macaire*, croyant lui faire un grand présent. Ce saint homme, louant Dieu d'une si rare abstinence, fit distribuer le raisin aux pauvres qu'il nourrissoit.

3. S. *François* de Sales ayant été en conférence, pour une affaire de piété, avec une dame de la cour, quelqu'un lui demanda si cette femme étoit belle : « Je n'en sais rien, répondit le saint prélat. — Mais « ne l'avez-vous pas vue ? — Oui, je l'ai vue ; mais « je ne l'ai point regardée. »

4. *David*, étant dans la caverne d'Odollam, témoigna, en présence de ses gens, qu'il boiroit avec plaisir de l'eau de la citerne de Bethléem, assez éloignée de là. Aussitôt trois de ses plus vaillans hommes, passant au travers du camp des Philistins, allèrent puiser de l'eau de cette citerne, et la lui apportèrent. Mais la réflexion ayant éteint le désir, ce prince refusa d'en boire, et l'offrit au Seigneur. « Dieu me garde, dit-il, « de faire cette faute ! Quoi ! boirois-je le sang de ces « braves ? boirois-je une eau qu'ils ont achetée au « péril de leur vie ? »

5. Pendant une marche longue et pénible dans un pays aride, *Alexandre* et son armée souffroient extrêmement de la soif. Quelques soldats envoyés à la découverte, trouvèrent un peu d'eau dans le creux d'un rocher, et l'apportèrent au roi dans un casque. *Alexandre* fit voir cette eau à ses soldats, pour les encourager à supporter la soif avec patience, puisqu'elle leur annonçoit une source voisine. Ensuite, au lieu de boire, il la jeta par terre, aux yeux de toute l'armée. Les Macédoniens applaudirent, par de grandes acclamations, à cette abstinence héroïque ; et ne pensant plus à leur soif, ils dirent au monarque qu'il pouvoit les mener par-tout où il voudroit ; que jamais ils ne se lasseroient de le suivre.

*Caton* d'Utique, au milieu des sables brûlans de la Lybie, fit la même chose à la tête de son armée ; il répandit un peu d'eau qu'un de ses soldats avoit trouvée avec peine. Cette eau, si elle eût été bue, n'eût pas suffi pour étancher la soif d'un seul : étant

répandue, elle leur rendit à tous la soif plus aisée à supporter.

Ce grand homme avoit hérité de l'abstinence et de la frugalité de *Caton* l'ancien, son bisaïeul, qui, dès sa jeunesse, et faisant encore ses premières armes, s'étoit accoutumé à ne boire que de l'eau. Quand sa soif étoit excessive, il se permettoit seulement de répandre deux ou trois gouttes de vinaigre dans son eau; et dans la suite, lorsqu'il étoit exténué de travail, il se contentoit de boire trois ou quatre doigts de vin pur, pour rappeler ses forces épuisées. Chez lui, au sein de l'hiver, il ne portoit qu'une tunique sans manches: dans l'été, il travailloit presque nu avec ses esclaves; et après leur avoir donné l'exemple de la promptitude et de la dextérité, il se mettoit à leur table, mangeoit et buvoit avec eux, et n'avoit point d'autres alimens que ceux qui leur étoient destinés. Cet austère Romain regardoit l'ivresse comme une folie volontaire.

6. On demandoit à *Alphonse*, roi de Sicile et d'Aragon, pourquoi il ne buvoit pas de vin, et pourquoi, lorsque par hasard il en prenoit, il y mettoit tant d'eau? « Ce n'est pas là, ajoutoit-on, l'usage des rois, ni de « ceux qui les environnent. — Je le sais bien, répon- « dit-il, mais ils ignorent sans doute que le vin fait « éclipser la sagesse, et que cette liqueur traîtresse, « prise sans modération, éteint ce feu de l'esprit, cette « énergie de l'ame qui soutient la dignité d'un roi, et « le rend digne d'en porter le nom. — L'ivresse, di- « soit-il à un autre courtisan, qui lui faisoit la même « question, l'ivresse est la mère de la fureur et de la « lubricité; et ces deux vices doivent être bannis du « cœur comme du palais des princes. » Il fut une fois forcé de se poster sur le bord d'un fleuve, pour empêcher l'ennemi de le passer: la nuit approchoit; l'armée dépourvue de vivres, n'avoit rien pris depuis le matin. Il avoit aussi faim qu'elle. Alors un de ses officiers lui offrit un morceau de pain, un radis et un peu de fromage. Dans la circonstance, il y avoit là de quoi faire un festin délicieux: « Je vous remercie, dit le « prince; il ne me convient pas de manger, quand

« mon armée est à jeun ; » et effectivement il ne mangea qu'après elle.

7. *Lysandre*, capitaine lacédémonien, se rendoit, avec quelques troupes, en Ionie : des amis qu'il avoit dans cette contrée de la Grèce, lui envoyèrent, entre autres choses, un bœuf et un gâteau aussi appétissant que volumineux : « Qu'est-ce que cette friandise ? de-« manda-t-il, en regardant le gâteau. — Seigneur, « répondit le porteur, c'est une tarte au miel et au « fromage. — Va, mon ami, répliqua *Lysandre*, re-« porte ta tarte à ceux qui l'envoient : ce n'est pas « là la nourriture d'un brave soldat, ni d'un homme « libre. » Quant au bœuf, il le fit tuer et apprêter à la Lacédémonienne, et il fut mangé avec un plaisir égal à la simplicité de l'assaisonnement.

8. *Zénon* étant tombé malade, le médecin lui conseilla de manger un pigeonneau. « Prescririez-vous « cette nourriture à un esclave ? — Non. — Guériroit-« il néanmoins ? — Il est probable : ces sortes de gens « n'ont pas besoin d'alimens si délicats pour être rap-« pelés à la santé. — O philosophie, n'aurois-je suivi tes « leçons que pour être plus efféminé qu'un esclave ! » Il rejeta, avec une sorte d'indignation, l'avis du médecin, et ne voulut user que des alimens les plus communs.

9. Le grand *Pompée* étant malade, le médecin lui ordonna de manger une grive ; mais les grives étoient fort rares alors. Les esclaves du général romain, après bien des perquisitions, vinrent lui rapporter qu'on ne pouvoit trouver de grives que chez Lucullus, qui en nourrissoit pendant toute l'année. « Quoi ! dit *Pompée*, « je mourrois donc, si Lucullus ne vivoit pas dans la « mollesse ! » Il crut indigne de lui de prolonger sa vie à ce prix. Il ne mangea point de grives, malgré l'ordonnance du médecin, ce qui ne l'empêcha pas de guérir.

10. *Louis VIII*, roi de France, étant malade, les médecins lui proposèrent un remède dont ils assuroient l'efficacité ; mais il étoit contraire à la loi de Dieu et aux bonnes mœurs. Le pieux monarque le

rejeta avec horreur. Cependant, malgré son refus, on fit mettre auprès de lui, pendant qu'il dormoit, une jeune fille qui, à son réveil, lui exposa le motif pour lequel on l'avoit introduite dans son appartement. « Non, ma fille, répondit-il, j'aime mieux mourir que « de sauver ma vie par un péché mortel. » Aussitôt il appelle *Archambault de Bourbon*, qui étoit son confident, et lui ordonne de procurer un établissement honorable à cette jeune personne.

11. S. *Antoine*, patriarche des cénobites, ne mangeoit qu'une fois le jour, après le soleil couché, ou de deux jours l'un : souvent même il passoit trois jours dans une abstinence générale. Sa nourriture n'étoit que du pain et du sel : il ne buvoit que de l'eau.

S. *Jean Chrysostôme* ne se trouvoit jamais aux festins dont il étoit prié ; mais il mangeoit toujours en particulier, regardant tous les repas de société, même les plus modestes, comme des occasions dangereuses.

La veuve sainte *Paule*, dont S. *Jérôme* a si justement célébré les vertus, s'interdit entièrement l'usage de la viande, du vin, du poisson, du lait, des œufs et du miel ; et elle n'usoit d'huile qu'aux jours de fête : abstinence d'autant plus admirable, que cette sainte femme sortoit d'une des familles les plus nobles et les plus opulentes de l'empire, et qu'elle avoit été élevée avec une délicatesse égale à sa naissance.

12. M. le duc d'Orléans invita le célèbre *Boileau* à dîner : c'étoit un jour maigre, et l'on n'avoit servi que du gras. On s'apercut qu'il ne touchoit qu'à son pain, « Il faut bien, lui dit le prince, que vous mangiez gras « comme les autres : on a oublié le maigre. — Vous « n'avez qu'à frapper du pied, monseigneur, lui ré- « pondit *Boileau*, et les poissons sortiront de terre. » Cette réponse plut au prince ; et sa constance à ne vouloir point toucher au gras fit honneur à sa religion. Sans doute on lui donna du maigre. Qu'importe ? en a-t-il moins le mérite de son abstinence ?

13. On conduisoit S. *Fructueux*, évêque de Tarragone en Espagne, à la place publique, pour y être brûlé vif. Quelques chrétiens, par un mouvement de

charité, lui offrirent à boire, afin de le soulager un peu. Mais c'étoit un jour de jeûne, et il n'étoit point encore heure de rompre l'abstinence. Le fidelle martyr de Jésus-Christ, délicat jusqu'à la mort sur l'observance des pratiques religieuses, répondit : « Non, mes « frères, nous jeûnons, je ne veux point boire : il « n'est pas encore temps. Jamais je ne violerai la loi « sacrée du jeûne ; et la mort même ne me fera point « perdre le fruit de mon sacrifice. » *Voyez* Austérité, Frugalité, Sobriété, Tempérance.

## ACTIVITÉ.

1. Jules-César disoit ordinairement que dans les entreprises hardies et périlleuses, il faut agir et non délibérer, parce que la promptitude contribue plus que tout le reste à les faire réussir : « La réflexion, ajou- « toit-il, refroidit le courage, et rend l'homme timide. » Cet illustre Romain, le plus grand homme de son siècle, s'il eût été meilleur citoyen, prouva bien, durant les guerres civiles allumées par son ambition, qu'il se conduisoit suivant ses principes. Après avoir vaincu l'armée républicaine, il parcourt une étendue immense de pays : de l'Italie il vole dans le Pont, en Asie ; il y attaque *Pharnace*, fils de *Mithridate*, en triomphe dès le premier choc, et fait rentrer les rebelles dans les fers de la république. C'est pour exprimer cette étonnante célérité, qu'il écrivit à ses amis ces mots, devenus si fameux : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

2. Lacédémone étoit menacée par les républiques rivales de sa puissance, tandis qu'*Agésilas*, par ses victoires, humilioit, dans le fond de l'Asie, le faste et l'orgueil du roi de Perse. Sparte instruit son roi de l'orage qui se forme contre elle, et ce prince part aussitôt avec son armée. Il passe l'Hellespont, traverse la Thrace, et se contente d'envoyer demander aux différens peuples qu'il trouve sur sa route, s'il marche en pays d'amis ou d'ennemis. Sans attendre la réponse, il s'avançoit

toujours. Ceux qu'on appeloit *Troadénses*, qui avoient vendu bien cher à *Xerxès* la liberté de passer chez eux, voulurent arrêter le monarque spartiate, exigeant cent talens et cent esclaves pour la liberté du passage. « Je « vais les leur porter, répondit en riant l'intrépide *Agésilas*. Il marche contre eux, les bat, les dissipe; passe tranquillement; et n'ayant mis que trente jours à parcourir tant de contrées, par son arrivée soudaine, il déconcerte les Grecs conjurés, et sauve sa patrie.

3. *Annibal*, vaincu plusieurs fois par le consul *Néron*, n'étoit plus soutenu que par l'espérance de voir bientôt son frère *Asdrubal* à la tête d'une nombreuse armée. Il en attendoit des nouvelles avec une impatience proportionnée à ses besoins. *Asdrubal* ayant été forcé de lever le siége de Plaisance, par le consul *Livius*, collégue de *Néron*, avoit envoyé quatre cavaliers gaulois et deux numides, pour porter à *Annibal* les lettres qu'il lui écrivoit. Ces cavaliers, après avoir traversé heureusement toute la longueur de l'Italie, cherchoient à joindre le général carthaginois, qui se retiroit vers Métaponte; mais s'étant engagés dans des chemins qu'ils ne connoissoient pas, ils s'approchèrent de Tarente. Là, ils furent pris par des fourrageurs de l'armée romaine, qui couroient la compagne, et conduits au consul *Néron*, qui saisit les lettres qu'ils portoient. En les ouvrant, ce général voit que le projet d'*Asdrubal* est de joindre son frère dans l'Ombrie. Aussitôt il forme le dessein le plus hardi, le plus extraordinaire, dont le succès devoit être le salut de Rome, mais qui auroit causé sa perte, s'il n'eût pas réussi. Il entreprend de tromper *Annibal*, c'est-à-dire, le capitaine le plus vigilant, le plus attentif de son siècle, en laissant auprès de lui son camp toujours dans le même état, de manière qu'il pût croire que le consul étoit présent; de traverser lui-même toute la longueur de l'Italie; d'aller se joindre à son collégue, pour accabler *Asdrubal*, et de revenir ensuite, avant qu'*Annibal* se fût aperçu de son absence. Il choisit, pour cet effet, les meilleurs soldats de son armée; il en forme un corps de six mille hommes de pied et de mille chevaux, part de nuit, et prend la

route de la Marche d'Ancône. Il avoit dépêché des cavaliers dans tous les pays par où il devoit conduire ses troupes, pour ordonner aux habitans des villes et des campagnes de tenir sur le chemin des vivres tout prêts, et d'y faire conduire des chevaux et d'autres bêtes de somme : ainsi rien ne retarda la marche ; et il arriva en peu de temps au camp de *Livius*.

Pour mieux tromper l'ennemi, *Néron* entra dans les retranchemens de son collégue, à la faveur des ténèbres. Le lendemain on sortit du camp en ordre de bataille. *Asdrubal* se mit aussi en devoir de combattre ; mais, en habile général, attentif à tout, ayant remarqué de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vus, des chevaux plus fatigués et plus efflanqués que les autres, et jugeant même, à l'œil, que le nombre des ennemis étoit plus grand que de coutume, il fit sonner la retraite, et retourna dans son camp. Après y avoir bien pensé, il comprit que les deux consuls étoient réunis ; ce qui lui causa une mortelle inquiétude sur le sort de son frère. Il ne pouvoit s'imaginer, ce qui pourtant étoit très-véritable, qu'un capitaine comme *Annibal* se fût laissé faire illusion au point d'ignorer où étoient le général et l'armée à qui il avoit affaire. « Assurément, disoit-il, « mon frère a reçu quelque échec considérable ; » et il craignit fort d'être venu trop tard à son secours. Occupé de ces tristes réflexions, il fait éteindre tous les feux, et ordonne à ses troupes de décamper. Dans le désordre d'une marche nocturne et précipitée, ses guides lui échappent ; son armée, qui ne connoissoit pas le pays, erre d'abord à l'aventure au travers des champs ; et bientôt après, la plupart des soldats, accablés de sommeil et de lassitude, abandonnent leurs drapeaux, et se couchent çà et là le long du chemin. *Asdrubal*, en attendant que le flambeau du jour pût éclairer sa marche, ordonne à ses guerriers de côtoyer les rives du Métaure, dans le dessein de passer ce fleuve. Mais il ne trouve point de gué. Les Romains ont le loisir de le joindre. Toutes les troupes réunies se rangent en bataille. *Néron* étoit à la droite, *Livius* à la gauche. D'abord *Asdrubal* s'empara d'une hauteur

voisine, pour s'y retrancher; mais un instant après, il vit qu'il lui était impossible d'éviter le combat, et fit tout ce qu'on pouvoit attendre de la présence d'esprit et du courage d'un grand capitaine. Il prend un poste avantageux, et range ses troupes dans un terrain étroit, pour leur procurer plus de profondeur. Ensuite il donne le signal, résolu de vaincre ou de mourir en cette occasion, qu'il regardoit comme décisive.

Il marche contre l'aile gauche des Romains. *Livius* le recoit avec une bravoure invincible. Le choc est terrible, la résistance est furieuse. De part et d'autre, des troupes aguerries et pleines de courage, animées encore par la présence de généraux qui, les premiers, affrontant les périls et la mort, font long-temps balancer la victoire. Cependant, *Néron* fait d'inutiles efforts pour monter sur la colline qui le masque : les Carthaginois l'en écartent toujours par d'horribles décharges de traits et de pierres. Voyant qu'il n'étoit pas possible d'aller aux ennemis par ce chemin : « Quoi donc ! » s'écria-t-il, en s'adressant à ses troupes ; quoi ! nous » serons venus ici de si loin, et avec tant de diligence, » pour être les spectateurs oisifs du triomphe de nos » compatriotes ! » Il dit, et part comme un trait avec la moitié de l'aile droite, passe derrière la bataille, fait le tour de l'armée, et vient fondre obliquement sur l'aile droite des ennemis, qu'il attaque bientôt par les derrières. Jusque-là le succès avait été douteux ; mais quand l'armée d'*Asdrubal* se vit chargée à la fois de front, en flanc et en queue, la déroute fut entière. *Asdrubal* s'aperçoit que la victoire se déclare pour les Romains ; il ne veut pas survivre à son malheur, et se jette au milieu d'une cohorte romaine, où il périt en digne frère d'*Annibal*. Dès la nuit qui suivit le combat, *Néron* partit pour rejoindre son armée ; et faisant encore plus de diligence, après dix jours de marche, il arrive dans son camp. Aussitôt il fit jeter dans les retranchemens d'*Annibal* la tête de son frère, et lâcha deux prisonniers, qui l'instruisirent amplement de la malheureuse journée du Métaure. *Annibal*, voyant la tête de son frère, attendri et consterné, s'écria :

» Hélas ! j'ai perdu toute mon espérance, tout mon » bonheur ! » Il décampa, et se retira aux extrémités de l'Italie, dans le Brutium, vaincu sans ressource par l'activité de *Néron*.

4. La ville de Rennes étoit assiégée par le duc de *Lancastre;* et, sans un prompt secours, cette place importante alloit succomber sous les efforts des Anglais. Le fameux *Du Guesclin* résolut de la sauver. Une foule d'obstacles s'opposoient à son courage : il en triompha par sa célérité. Il prend cent hommes déterminés, qui ne respiroient que le sang et les combats. Il fait, en moins de douze heures, dix-huit lieues de chemin, arrive, à la pointe du jour, à l'entrée du camp des Anglais, et se dispose à le traverser. Tout y étoit encore enseveli dans le sommeil : la garde avancée veilloit seule. *Du Guesclin* fond sur ces soldats, les presse, les pousse, et entre avec eux dans le camp. Une partie de sa troupe égorge, pendant que l'autre renverse ceux qui accourent aux cris des blessés. En même temps, ils mettent le feu aux tentes : l'incendie se répand ; et l'ennemi, nu en chemise, fuit à la fois le fer et la flamme. Enfin, le vainqueur se voit aux portes de Rennes, qui lui sont ouvertes à l'instant. Mais apercevant, à quelque distance, deux cents charrettes chargées de vivres destinés pour l'armée ennemie, il attaque les Anglais qui les défendoient, les met en fuite, et entre dans la ville à la tête de ce convoi, presque aussi utile à la place, que cette victoire inattendue et rapide.

5. Jamais peut-être aucun prince ne fut plus actif que *Charles XII*, roi de Suède. Durant son séjour à Bender, il s'occupoit, soit à monter à cheval, soit à exercer ses soldats. Toujours levé avant le soleil, il lassoit trois chevaux par jour. Seulement il jouoit quelquefois aux échecs avec le général *Poniatowski*, ou avec *Grothusen* son trésorier. Ceux qui vouloient lui plaire, l'accompagnoient dans ses cavalcades, et étoient en bottes tout le jour. Un matin, qu'il entroit chez son chancelier *Mulhern* encore endormi, il défendit qu'on l'éveillât, et attendit dans l'antichambre. Il y avoit un grand feu dans la cheminée, et quelques paires de-

souliers, que *Mullern* avoit fait venir d'Allemagne pour son usage. Le roi les jeta tous dans le feu, et s'en alla. Quand le chancelier sentit, à son réveil, l'odeur du cuir brûlé, et en eut appris la raison : « Voilà un étrange roi, dit-il, dont il faut que le chan- » celier soit toujours botté. » Ayant quitté les états du Grand-Seigneur, il prit sa route par l'Allemagne ; et après seize jours de course, non sans danger d'être arrêté plus d'une fois, il arriva, le 21 de novembre 1714, à une heure après minuit, aux portes de la citadelle de Stralsund. Le roi cria à la sentinelle, qu'il étoit un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, et qu'il falloit qu'on le fît parler, dans le moment, au général *Ducker*, gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il étoit tard ; que le gouverneur étoit couché ; qu'il falloit attendre le point du jour. Le roi répliqua qu'il venoit pour des affaires importantes, et déclara que, si l'on n'alloit pas réveiller le gouverneur, il y en auroit plusieurs de pendus le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller *Ducker*, qui s'imagina que c'étoit peut-être un des généraux du roi de Suède. On fit ouvrir les portes, et l'on introduisit le prétendu courrier dans la chambre. *Ducker*, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi. *Charles* le prenant par le bras : « Eh quoi ! dit-il, mes plus fidèles sujets » m'ont-ils oublié ? » Le gouverneur reconnut le monarque. Il n'en pouvoit croire ses yeux. Il se jette en bas du lit ; il embrasse les genoux de son maître, en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville. Tout le monde se leva. Les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent d'habitans, qui se demandoient les uns aux autres : « Est-il vrai que le roi est ici ? » On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux, et au bruit de l'artillerie. Cependant, on mena *Charles XII* au lit. Il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché. Il fallut lui couper ses bottes sur les jambes, qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habit. On lui fit à la hâte une garde-robe de tout ce

qu'on pût trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes, et visiter les fortifications. Le jour même, il envoya de tous côtés ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis.

## ADORATION.

1. Dans tous les temps, chez tous les peuples, on a senti qu'il devoit y avoir nécessairement un commerce entre Dieu et les hommes; et l'adoration suppose la conviction intime où sont ceux qui la rendent à l'Etre-Suprême, que sa bonté est attentive aux désirs des mortels, et qu'elle daigne les remplir quand ils ne sont pas contraires à sa justice. Dans les premiers siècles du paganisme, lorsque le soleil et la lune recevoient les hommages des nations, la distance de ces astres parut être un obstacle à ce commerce. Les hommes aveugles crurent diminuer l'intervalle en portant la main à leur bouche, et en l'élevant ensuite vers ces fausses divinités, pour leur témoigner qu'ils voudroient s'y unir, mais qu'ils sont retenus par leur impuissance. Voilà la véritable origine du verbe latin *adorare* (adorer), qui n'est en effet que l'abrégé de ces mots, *ad os manum admovere*, « porter la » main à la bouche. » C'est de cette coutume impie, usitée dans tout l'Orient, que *Job* se trouvoit heureux d'avoir été préservé, lorsqu'il disoit : « Je n'ai pas « regardé le soleil dans son grand éclat, ni la lune « lorsqu'elle étoit dans toute sa majesté; mon cœur « n'a point été séduit en secret, et *je n'ai point* « *porté la main à ma bouche.* »

2. « Pourquoi êtes-vous né ? » demandoit-on à *Anaxagore*. « Pour regarder le ciel, » répondit ce philosophe. « Mais, ajouta-t-on, quelle est votre » patrie ? — La voici, » répliqua-t-il, en montrant du doigt cette voûte immense dont l'éclat instruit la terre à révérer son auteur.

3. S. *Fructueux*, évêque de Tarragone en Espagne, fut arrêté par *Emilien*, gouverneur de cette ville, avec deux de ses diacres, *Augure* et *Euloge*. Le magistrat dit au saint Prélat : « Savez-vous ce que les « empereurs ont ordonné ? — Non, répondit *Fructueux* ; mais ce que je sais, c'est que je suis chré« tien. — Il ont ordonné qu'on adorât les dieux. « — J'adore un seul Dieu, créateur de l'univers : « il mérite seul mes hommages. — Vous ignorez donc « qu'il y a des dieux ? — Je vous l'ai déjà dit, je « n'en connois qu'un seul. — Tantôt je vous prou« verai le contraire. » *Fructueux* regarda ces dernières paroles comme son arrêt de mort. Il leva les yeux vers le Tout-Puissant, pour le supplier d'agréer son sacrifice. *Emilien*, plein de colère, s'écria : « Qui « écoute-t-on, qui craint-on, qui adore-t-on, si l'on « ne sert pas les dieux, si l'on n'adore point le visage « des empereurs ? » Puis il dit au diacre *Augure* : « Ne suivez pas les discours de *Fructueux*. — J'adore « un Dieu tout-puissant, répondit *Augure*. » Le gouverneur dit enfin à *Euloge* : « Et toi, jeune homme, « adores-tu aussi *Fructueux* ? — Je n'adore point « *Fructueux*, répondit le diacre ; mais, comme lui, « j'adore le Dieu qui, seul a créé le ciel et la terre. » *Emilien* fatigué de cette résistance, revient à *Fructueux* : « Es-tu de ceux que vous appelez évêques ? « — Oui, je le suis. — Eh bien, dis que tu l'as été, « et que tu ne l'es plus. » Aussitôt il commanda que ces trois illustres confesseurs fussent brûlés vifs.

4. « O mon fils, disoit *Cambyses à Cyrus*, en l'en« voyant à son aïeul *Astyage* ; ô mon fils, souvenez« vous bien de ne jamais rien entreprendre avant « d'avoir adoré l'Etre-Suprême. Que de ferventes « prières précèdent toutes vos actions, soit publiques, « soit particulières ; et attachez-vous en toutes choses « à connoître la volonté des dieux. Notre esprit est « environné de ténèbres épaisses, l'erreur s'insinue « dans notre ame plus aisément que la vérité. La « lumière des dieux est sans nuage : le passé et « l'avenir leur sont aussi connus que le présent, et

« quand on les invoque, leur éternelle sagesse dirige « les desseins des hommes ; ils en récompensent « l'humble piété, en leur inspirant dans l'occasion et « ce qu'ils doivent faire, et ce qu'ils doivent éviter. »

5. *Alfonse*, roi d'Aragon et de Sicile, faisant marcher son fils contre les Florentins avec une grande armée, lui dit entre autres choses : « Le principal « conseil que je vous donne, est de compter moins sur « votre courage et sur l'intrépidité de vos soldats, « que sur le secours du Dieu tout-puissant. Croyez-« moi, mon fils, ce n'est pas la capacité du général, « ni la docilité des troupes, mais la volonté de Dieu « qui donne la victoire. Si sa main ne vous dirige, « toute votre expérience militaire vous sera inutile ; « et c'est par une piété solide, par une vie innocente « et sans reproches, qu'on se le rend favorable. « Adorez donc l'Etre-Suprême, mon cher fils ; « n'ayez de confiance qu'en lui seul, puisque c'est « à lui seul que vous devrez vos succès et tout le bien « que vous pourrez faire. »

L'exemple de ce grand prince donnoit de l'énergie à ses conseils, et jamais roi ne fut plus attentif à rendre à la Divinité l'honneur que lui doit tout ce qui respire. Telle étoit sa prière ordinaire : « Je vous re-« mercie humblement, ô mon Dieu ! de ce qu'au « lieu de m'avoir placé au nombre des animaux dé-« pourvus de raison, non-seulement vous m'avez « créé homme, mais vous m'avez fait chrétien, et « maître d'un royaume où je puis être l'instrument de « votre bienfaisance. »

6. Le célèbre *Scipion* l'Africain ne se livroit chaque jour à l'administration des affaires publiques, qu'après avoir passé quelque temps dans une chapelle de Jupiter, pour y adorer la divinité, et consulter, par la prière, sa volonté suprême. La piété de ce grand homme étoit si connue des Romains, qu'ils ne le désignoient souvent qu'en disant : *Voilà le fils de Jupiter.*

7. *Philippe IV*, roi d'Espagne, commença son règne par une action de piété bien digne de mémoire. Le jour même de la mort de *Philippe III* son père, allant

du palais de Madrid au monastère de *San-Jeronimo del passo*, dans un carrosse fermé, afin de passer *incognito*, il en descendit pour accompagner le Saint-Sacrement que l'on portoit à un malade. Le comte d'*Olivarez* lui ayant remontré que la mort du roi son père ne lui permettoit pas de paroître en public, il lui répondit : « Cet usage ne sauroit me dispenser de » rendre à Dieu l'honneur que je lui dois. »

8. Sous le règne d'*Alexandre Sévère*, le christianisme, depuis si long-temps persécuté, commença enfin à jouir d'un certain calme ; et ceux qui le professoient osèrent même donner une sorte de publicité aux cérémonies de la religion. Pour prier en commun, des chrétiens s'établirent dans une vaste maison qui, peu de temps auparavant, étoit un cabaret très-fréquenté. Le concours des Fidèles qui s'y rendoient de tous les quartiers de la ville, attira l'attention des anciens locataires ; ils crurent devoir réclamer la maison pour y recommencer leur commerce ; et ne doutant pas du succès de leur requête, ils se présentent devant l'empereur, alléguant que les chrétiens sont d'autant plus dignes d'animadversion, qu'ils n'ont fait choix de ce lieu que pour y perpétuer un culte réprouvé de l'empire. « Quel est donc le but de ce « culte ? interrompit le prince ; n'est-ce pas d'y adorer « Dieu ? — Oui, seigneur ; mais la manière dont ils « l'adorent n'est pas légitime. — Qu'importe la ma- « nière, si le motif est bon ? Je décide qu'il vaut en- « core mieux adorer Dieu dans cette maison, quoique « d'une manière imparfaite, que d'y vendre du vin, « et d'y préparer un asile à la débauche. »

9. *S. Jean* l'aumônier, ne souffroit pas qu'on parlât dans l'église. Il chassoit publiquement tous ceux qui se rendoient coupables de cette irrévérence : « Si « vous êtes venus ici pour prier, leur disoit le reli- « gieux Prélat, n'employez point à autre chose votre « esprit et votre langue ; si c'est pour parler de choses « inutiles et profanes, écoutez, mes frères, écoutez « ce que Jésus-Christ dit lui-même dans l'Evangile : « *La maison de Dieu sera nommée la maison de prière,*

« *gardez-vous donc bien d'en faire une caverne de* « *voleurs.* »

10. *Anne*, mère du prophète *Samuel*, étant prosternée dans le temple, pour demander un fils au Tout-Puissant, ne prioit pas d'une voix haute ni éclatante, mais tout bas et modestement dans le secret de son cœur. « Elle remuoit les lèvres, dit l'Ecriture; « mais on n'entendoit point ce qu'elle disoit. »

11. Un solitaire d'Egypte vint demander à S. *Macaire*, comment il devoit prier? « Mon frère, lui ré- « pondit le saint abbé, il n'est pas besoin d'employer « beaucoup de paroles; il suffit d'étendre les mains « vers le ciel, et de dire : *O mon Dieu! que votre* « *volonté soit faite!* Et quand vous vous sentirez com- « battu par quelque tentation pressante, dites du fond « de votre cœur : *O mon père! secourez-moi!* car « Dieu sait bien ce qui vous est nécessaire. »

12. *Abdalcader*, fameux docteur musulman, faisoit ordinairement la prière suivante : « O Dieu tout- « puissant, si, prosterné sans cesse humblement de- « vant ton Etre-Suprême, je ne m'occupe qu'à te « rendre un culte digne de toi, daignes quelquefois « jeter un regard de bonté sur ce vil insecte qui « t'adore. » *Voyez* PIÉTÉ, RELIGION.

## ADRESSE D'ESPRIT.

1. SAINT AMPHILOQUE, illustre évêque d'Icône, voyant que *Théodose* écoutoit trop favorablement les Ariens, qui nioient la divinité du Fils de Dieu, se transporta au palais de cet empereur; et s'approchant du jeune *Arcadius*, son fils, qui venoit d'être déclaré César, le caressa comme un enfant ordinaire, et sans lui rendre le respect qu'exigeoit le rang où il étoit placé. Le prince regardant cette familiarité comme une injure faite à lui-même en la personne de son fils, ordonna qu'on chassât ce prélat incivil. Pendant qu'on poussoit le saint évêque pour le faire sortir, il se tourna vers

vers *Théodose*, en s'écriant : « Quoi! seigneur, vous « vous emportez parce que je ne rends pas à votre « fils l'hommage que je dois à sa naissance et à son « rang, et vous souffrez ceux qui blasphèment le Fils « unique du Tout-Puissant! Je n'ai offensé qu'un simple « mortel comme moi ; vous me chassez : eux, ils outra- « gent le Fils de l'Eternel, et vous leur prêtez « l'oreille ! » L'empereur comprit alors la sagesse du prélat : il le rappela, lui demanda pardon, et publia, peu de temps après, des lois sévères contre les assemblées de ces nouveaux hérétiques.

2. *Démosthène*, orateur athénien, s'arrêta un jour au milieu de son discours, voyant que le peuple ne l'écoutoit pas, et se mit à débiter ce conte : « Pendant « les chaleurs de l'été, un jeune homme avoit loué un « âne, pour aller d'Athènes à Mégare. A l'heure de « midi, le jeune homme, afin de se dérober aux ardeurs « du soleil, voulut se mettre sous l'âne ; mais celui « qui l'avoit loué lui disputa ce droit, soutenant qu'il « avoit loué l'animal, et non pas son ombre. Le jeune « homme, au contraire, disoit qu'en louant l'âne, il « avoit aussi loué son ombre. » *Démosthène* finit là son conte, et descendit de la tribune ; mais le peuple le retint, et lui demanda avec empressement comment la dispute s'étoit terminée. Alors le sublime orateur, élevant cette voix foudroyante qui faisoit trembler le roi de Macédoine : « Dieux protecteurs d'Athènes, « s'écria-t-il, voyez-vous avec quelle avidité votre « peuple écoute des contes frivoles et puériles, et la « coupable indifférence avec laquelle il reçoit nos « conseils sur les plus chers intérêts de la patrie ? »

3. A la faveur du manteau philosophique, les sophistes de la Grèce trafiquoient de leur prétendu savoir, s'intriguoient dans les affaires du monde, et trouvoient mille moyens de satisfaire leur ambition et leur avarice. Ils alloient de ville en ville ; ils s'y faisoient annoncer comme des oracles. Ils marchoient accompagnés d'une foule de disciples, qui, par une espèce d'enchantement, abandonnoient le sein de leurs parens, pour se livrer à ces maîtres orgueilleux qu'ils

payoient au poids de l'or. Il n'y avoit rien que ces docteurs n'enseignassent, théologie, physique, morale, arithmétique, astronomie, grammaire, poésie, musique, rhétorique, histoire. Ils possédoient toutes les sciences humaines. Leur fort étoit la philosophie et l'éloquence. La plupart se piquoient de satisfaire sur-le-champ à toutes les questions possibles. Les jeunes gens n'emportoient de leurs instructions qu'une sotte estime d'eux-mêmes, et qu'un mépris général pour tous les autres; et de ces écoles il ne sortoit aucun disciple qui ne fût au moins aussi impertinent que son maître.

*Socrate* entreprit de décréditer dans l'esprit de la jeunesse Athénienne la fausse éloquence et la mauvaise dialectique de ces pédans orgueilleux. Le projet étoit beau, mais difficile, et demandoit une merveilleuse adresse. Il feignit d'être un homme fort simple, qui cherchoit à s'instruire; et, sous cette ignorance affectée, il cacha toute la beauté, toutes les richesses de son esprit. Quand il se trouvoit dans une compagnie avec quelqu'un de ces Sages, il proposoit ses doutes d'une manière timide et modeste; et, comme s'il n'eût pu se faire entendre autrement, il usoit de comparaisons triviales, et prises des métiers les plus vils. Le Sophiste l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, et au lieu de donner une réponse précise, il recouroit aux lieux communs, et discouroit beaucoup sans rien dire. Socrate, après avoir applaudi pour ne pas effaroucher son homme, le prioit de vouloir bien se proportionner à sa foiblesse, et descendre jusqu'à lui, en satisfaisant à ses demandes en peu de mots, parce que ni son esprit, ni sa mémoire n'étoient capables de comprendre et de retenir tant de choses si belles et si élevées, et que toute sa science se réduisoit à interroger et à répondre.

Cela se disoit devant une assemblée nombreuse; et le docteur ne pouvoit reculer. Quand, une fois, *Socrate* l'avoit tiré de son fort, en l'obligeant de répondre succinctement à ses questions, alors, par la justesse de sa dialectique, il le conduisoit, de l'une à l'autre, jusqu'aux conséquences les plus absurdes; et, après l'avoir forcé

à se contredire lui-même, ou à se taire, il se plaignoit de ce que ce savant homme ne daignoit pas l'instruire. Cependant les jeunes gens apercevoient le foible de leur maître; et l'admiration qu'ils avoient eue pour lui se tournoit en mépris. Par cet ingénieux artifice, le nom de *sophiste* devint bientôt odieux et ridicule.

4. *Michel-Ange*, indigné de la préférence injuste que les prétendus connoisseurs de son temps donnoient aux ouvrages des anciens sculpteurs; piqué d'ailleurs de ce qu'on lui avoit dit à lui-même, que la moindre des figures antiques étoit cent fois plus belle que tout ce qu'il avoit fait, ou pourroit jamais faire, imagina un moyen sûr de les confondre. Il sculpta secrètement un Cupidon de marbre, où il épuisa tout son art et tout son génie. Quand cette charmante statue fut achevée, il lui cassa un bras; et, après avoir donné au reste de la figure, par le moyen de certaines teintures rousses, la couleur vénérable des statues antiques, il alla l'enfouir, durant la nuit, dans un endroit où l'on devoit bientôt jeter les fondemens d'un édifice. Le temps venu, les ouvriers trouvèrent le Cupidon; la multitude des curieux accourut pour admirer. Jamais ils n'avoient rien vu de si beau. C'est un chef-d'œuvre de *Phidias*, disoient les uns; il est de *Policlète*, disoient les autres. Qu'on est éloigné, s'écrioient-ils tous, de faire aujourd'hui rien de pareil! Mais, quel dommage qu'il lui manqua un bras!.... Ce bras, je l'ai, Messieurs, dit enfin *Michel-Ange*, qui écoutoit ces folles exagérations. On le regarde avec pitié; mais quelle fut leur surprise quand ils virent ce bras tout neuf se joindre parfaitement à l'épaule de la figure! Ils reconnurent alors malgré eux qu'ils possédoient des *Phidias* et des *Polyclète* en état de lutter contre les Anciens; et si leur prétention ne fut pas détruite, elle fut du moins réduite à garder le silence.

5. *Aristide*, ayant été élu trésorier général de la république d'Athènes, voulut dévoiler les déprédations de ceux qui l'avoient précédé dans cette charge, et même celles de *Thémistocle;* car celui-ci, avec tout son mérite, n'étoit pas sans reproche de ce côté-là.

Aussi, lorsqu'*Aristide* rendit ses comptes, *Themistocle*, qui avoit soupçonné son projet, se hâta de le prévenir, et l'accusant de ne s'être targué d'une intégrité si sévère, que pour mieux cacher ses vols secrets, il vint à bout de le faire condamner. Les principaux de la ville, et les plus gens de bien réclamèrent contre un jugement si inique : non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore trésorier pour l'année suivante.

Alors *Aristide* feignit de se repentir de sa première administration. Il se montra plus traitable et plus facile, et trouva le secret de plaire à tous ceux qui pilloient la république. Il ne les reprenoit point; il n'examinoit point scrupuleusement leurs comptes. Ils combloient de louanges l'indulgent trésorier, et firent à leur tour des brigues auprès du peuple pour le continuer une troisième année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les suffrages se réunissoient pour le nommer, *Aristide* prit la parole; et, s'adressant aux Athéniens : « Quoi! leur dit-il, « quand j'ai administré vos finances avec la fidélité, la « vigilance d'un homme de bien, j'ai essuyé de votre « part les traitemens les plus durs et les plus humilians; « et aujourd'hui que je les ai abandonnées à la voracité « de ces sangsues publiques, je suis un homme admi- « rable et le meilleur des citoyens! Je vous déclare « donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous « me faites en ce jour, que je n'en eus, l'an passé, de la « condamnation que vous prononçâtes contre moi; et « je vois avec douleur, qu'il est plus glorieux ici d'user « de complaisance avec les méchans, que de ménager « et de conserver les biens de la république. » Par ce discours digne de lui, ce grand homme ferma la bouche aux brigands de l'état, et mit le comble à l'estime que tous les bons citoyens avoient déjà pour sa haute vertu.

6. Les Egyptiens avoient tiré de la poussière le célèbre *Amasis*, pour le placer sur le trône. Mais à peine eut-il ceint le diadème, que ce monarque, issu d'une famille obscure, tomba dans le mépris de ses sujets : peut-être même que sa grandeur soudaine l'auroit pré-

cipité dans un abîme de maux, s'il n'eût enfin gagné l'estime de son peuple, plutôt par son adresse que par son mérite. Il avoit un bassin d'or dans lequel lui-même et ses convives lavoient leurs pieds, suivant l'usage, avant de se mettre à table. On le fondit par son ordre; et le plus habile artiste d'un pays qui en produisoit tant, changea le bassin en une statue magnifique, qui représentoit un des dieux de l'Egypte. On érige un superbe temple à l'idole : on accourt en foule se prosterner aux pieds de la divinité nouvelle; on implore sa redoutable puissance; on lui fait à l'envi les plus riches offrandes. *Amasis*, instruit du succès de sa ruse, crut qu'il étoit temps de donner à son peuple la leçon qu'il méditoit. Il l'assemble; et, revêtu des ornemens royaux : « Egyptiens, leur dit-il « avec majesté, ce dieu, l'objet de votre culte, servoit, « il y a quelque temps, à me laver les pieds; et, placé « dans un coin de mon palais, il n'étoit connu que par « son usage. Sa matière est toujours la même, sa forme « seule a changé; et c'est cette forme qui attire aujour- « d'hui vos adorations et vos hommages. Egyptiens, « ouvrez les yeux, et voyez en moi une semblable mé- « tamorphose. Je n'étois autrefois qu'un homme du « peuple, inconnu, ignoré comme mes pères. Aujour- « d'hui, je suis votre maître et votre roi. Rendez-moi « donc l'honneur et le respect qui sont dus à votre sou- « verain. » L'Egypte entière reconnut son erreur: *Amasis* devint, depuis ce moment, l'objet de sa vénération.

7. *Louis XIV* étant encore enfant, ne pouvoit se résoudre à porter le cordon bleu. Le maréchal *de Villeroi*, son gouverneur, employa cette adresse pour l'obliger à ne point quitter le ruban de cet ordre illustre. Il rendit ses respects à Monsieur, qui avoit le cordon bleu, et lui parla comme s'il se fût adressé au roi. *Louis XIV*, piqué de cette méprise, lui dit fiérement : « C'est moi qui suis le Roi. — Bon! répondit le « maréchal, voilà ce que vous ne me persuaderez « point : si vous étiez le Roi, n'auriez-vous pas le « cordon bleu? » Le jeune monarque l'alla prendre au plus vîte, et paroissant un instant après, le gou-

verneur lui dit : « Sire, je vous reconnois à présent. » On a remarqué que, depuis ce moment, *Louis XIV* ne quitta plus le cordon bleu.

8. Le philosophe *Aristippe* s'étoit embarqué ; et lorsqu'il fut en mer, il s'aperçut que le vaisseau qu'il montoit appartenoit à des corsaires. Alors il commença par étaler tout son argent ; il le compta ; puis le jeta dans les eaux, disant en lui-même : « Il vaut « bien mieux qu'*Aristippe* te perde, que tu perdes « *Aristippe.* » Il feignit ensuite de l'avoir laissé tomber par mégarde. Ce stratagême ôta aux pirates l'envie de le voler, et lui conserva la vie.

9. *Antiochus*, battu par les Romains, fut obligé de songer à faire la paix. *Annibal*, qui craignoit que ce monarque ne le livrât à ses mortels ennemis pour faire ses conditions meilleures, ce qui n'auroit pas manqué d'arriver s'il fût resté à sa cour, prit le parti de passer en Crète dans la ville de Gortine, pour y délibérer sur le choix d'une retraite sûre. Mais le bruit s'étant répandu qu'il avoit beaucoup d'argent, l'avarice des Crétois lui donna de nouvelles craintes. Pour se mettre à l'abri des suites de leur avidité, il fit remplir de plomb de très-grandes cruches, mit quelques pièces d'or et d'argent sur le plomb, et fit porter ces vases dans le temple de Diane, à la vue de tous les habitans, feignant de confier ainsi toute sa fortune à leur bonne foi. Quant à son argent, il le mit dans des statues d'airain qu'il laissa couchées à terre dans le vestibule de sa maison. Les Gortiniens gardèrent avec une extrême exactitude le temple de la déesse, non pas tant contre les autres, que contre *Annibal* lui-même, de peur qu'il n'ôtât, à leur insu, quelque chose de son dépôt, et qu'il ne l'emportât. Dès que l'occasion s'en présenta, il s'embarqua secrètement avec ses richesses, et chercha un asile chez des peuples qui savoient mieux respecter la propriété d'autrui.

10. *Alcibiade* connoissoit bien le génie du peuple d'Athènes, qui se plaisoit à s'entretenir sur les actions des gens considérables, et qu'une bagatelle aussi pouvoit détourner d'objets importans. Dans un temps où

sans doute il convenoit à ses vues que les langues médisantes ne s'exerçassent point sur sa conduite, il fournit à ses compatriotes un sujet ridicule d'entretien. Il avoit un chien très-beau, qu'il avoit acheté six mille drachmes : il lui coupa la queue, et le laissa se promener dans la ville. Il dit ensuite à ceux qui lui demandoient avec étonnement la raison d'une telle bizarrerie : « J'ai voulu qu'en parlant de mon chien, « les Athéniens suspendissent leur curiosité sur toute « autre chose. »

11. La ville d'Enguine, située sur les monts Hézéens, vers le milieu de la Sicile, célèbre par son antiquité, et sur-tout par un temple de Cybèle qui y étoit honorée d'un culte particulier, favorisoit, au temps de la seconde guerre punique, le parti des Carthaginois. Mais un de ses citoyens les plus distingués, appelé *Nicias*, faisoit tous ses efforts pour la retenir dans les intérêts de Rome. Il donnoit ouvertement ce conseil dans toutes les assemblées, et démontroit clairement que c'étoit le parti le plus sûr et le plus avantageux à la patrie. Ceux qui étoient portés pour *Annibal*, craignant l'autorité et la réputation de cet homme, délibérèrent de se saisir de sa personne, et de le livrer aux Carthaginois. *Nicias*, ayant été instruit de ce complot, dissimula, et chercha à se précautionner contre ses ennemis. Voici le stratagême qu'il employa pour y réussir. Il sema dans le public des propos injurieux à la déesse Cybèle, et traita de fable tout ce qu'en disoient les prêtres. Ses ennemis furent ravis de voir qu'il leur fournissoit ainsi de lui-même les raisons les plus capables d'autoriser et de justifier tout ce qu'ils feroient contre lui. Le jour qu'ils devoient exécuter leur dessein étant arrivé, les citoyens, par hasard, s'assemblèrent sur la place pour délibérer de quelque affaire. *Nicias* y étoit aussi, haranguant le peuple, et lui donnant des conseils. Tout-à-coup, au milieu de son discours, il se jette à terre; et après avoir demeuré quelque temps sans parler, comme s'il eût été ravi en extase, il lève la tête, et la tourne çà et là, articulant quelques mots d'une voix foible et tremblante qu'il haussa peu

à peu. Quand il voit toute l'assemblée saisie d'horreur, et gardant un profond silence, il se lève, jette son manteau, et déchirant sa tunique, il prend sa course demi-nu, et gagne une des issues de la place, en criant que la déesse Cybèle le poursuit. Personne n'ose ni le toucher, ni se mettre devant lui, par un scrupule de religion. Ainsi tout le monde se détournant et lui faisant place, il arrive à l'une des portes de la ville. Sa femme, qui étoit d'intelligence avec lui, et qui aidoit au stratagême, prend ses enfans entre ses bras, et va d'abord se prosterner aux pieds de l'autel de Cybèle; ensuite, feignant d'aller chercher son mari, elle sort de la ville en sureté, sans que personne l'en empêche; et ils se sauvent ainsi tous deux à Syracuse vers *Marcellus*.

12. Lorsque *Caïus Marius* fut obligé de sortir de Rome pour se dérober au ressentiment de *Sylla*, il se retira d'abord à une petite maison de campagne, d'où il envoya son fils dans les terres de *Mutius*, son beau-père, afin d'y prendre les provisions dont il avoit besoin. Le jeune *Marius*, étant arrivé chez son aïeul, s'empressa de ramasser tout ce qui lui étoit nécessaire, et en fit plusieurs paquets. Pendant qu'il étoit occupé à ce travail, quelques cavaliers, qui cherchoient *Marius*, s'avancèrent de ce côté. Le fermier de *Mutius*, les ayant aperçus d'assez loin, cacha promptement le jeune homme dans une charrette chargée de féves; et attelant en même temps ses bœufs, il alla au devant de ces cavaliers, comme menant sa charrette à Rome. Cette ruse hardie sauva le jeune *Marius*, qui fut conduit dans la maison de sa femme, où il acheva ses provisions; et dès que la nuit fut venue, il se rendit sur le bord de la mer, où, ayant trouvé un vaisseau prêt à partir pour l'Afrique, il s'y embarqua.

15. *Galère*, empereur romain, jaloux des vertus de *Constantin*, fils de *Constance Chlore*, et qui, dans la suite, mérita le surnom de *Grand*, cherchoit tous les moyens de le perdre. Sous prétexte de lui procurer de la gloire, il l'exposa aux plus grands périls. Dans

une guerre contre les Sarmates, les deux armées étant en présence, il lui commanda d'aller attaquer un capitaine, qui, par sa grande taille, paroissoit le plus redoutable de tous les Barbares. *Constantin* court droit à l'ennemi, le terrasse, et le traînant par les cheveux, l'amène tout tremblant aux pieds de l'empereur. Une autre fois, il reçut ordre de se jeter à cheval dans un marais, derrière lequel étoient postés les Sarmates, et dont on ne connoissoit pas la profondeur. Il le traverse, montre le passage aux Romains, renverse les ennemis, et ne revient qu'après avoir remporté une glorieuse victoire. Le tyran désespéré l'obligea de combattre un lion furieux : *Constantin* sortit de l'arène vainqueur de ce terrible animal, et des mauvais desseins de *Galère*.

*Constance* avoit plusieurs fois redemandé son fils, sans pouvoir le retirer des mains de son collégue. Enfin, étant sur le point de passer dans la Grande-Bretagne pour aller faire la guerre aux Pictes, le mauvais état de sa santé lui fit craindre de le laisser, en mourant, à la merci d'un tyran ambitieux et sanguinaire. Il parla d'un ton plus ferme. Le fils, de son côté, sollicitoit vivement la permission d'aller rejoindre son père ; et *Galère*, qui n'osoit rompre ouvertement avec *Constance*, consentit enfin au départ du jeune prince. Il lui donna, sur le soir, le brevet nécessaire pour prendre des chevaux de poste, en lui enjoignant expressément de ne partir, le lendemain matin, qu'après avoir reçu de lui de nouveaux ordres. Il ne laissoit échapper sa proie qu'à regret, et il n'apportoit ce délai, que pour chercher encore quelque prétexte de l'arrêter, ou pour avoir le temps de mander à *Sévère* qu'il eût à le retenir lorsqu'il passeroit par l'Italie. Le lendemain, *Galère* affecta de rester au lit jusqu'à midi ; et ayant fait appeler *Constantin*, il fut étonné d'apprendre qu'il étoit parti dès le commencement de la nuit. Frémissant de colère, honteux de se voir moins adroit que son rival, il ordonne de courir après lui et de le ramener ; mais la poursuite devenoit impossible. *Constantin*, fuyant à toute bride,

avoit eu la précaution de faire couper les jarrets à tous les chevaux de poste qu'il laissoit sur son passage ; et la rage impuissante du tyran ne lui laissa que le regret de n'avoir pas osé commettre le dernier crime. *Constantin* traverse, comme un éclair, l'Illyrie et les Alpes, avant que *Sévère* puisse en avoir des nouvelles, et arrive au port de Boulogne lorsque la flotte mettoit à la voile. A cette vue inespérée, on ne peut exprimer la joie de *Constance*. Il reçoit entre ses bras ce fils que tant de périls lui rendent encore plus cher ; et mêlant ensemble leurs larmes, se donnant les marques de la plus vive tendresse, ils arrivent dans la Grande-Bretagne, où *Constance*, après avoir vaincu les Pictes, et déclaré son fils Auguste, abandonna la pourpre et la vie.

14. La femme du célèbre *Grotius* ayant été mise en prison avec ce savant républicain, s'illustra par son amour, et par une ruse que sa tendresse lui suggéra. *Grotius* travailloit aux ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il avoit besoin d'une grande quantité de livres. Il obtint la permission d'emprunter tous ceux qu'il pourroit se procurer. Ses amis lui fournissoient tous ceux qu'il demandoit. Il les envoyoit chercher dans une caisse fort grande, dans laquelle il faisoit mettre aussi son linge et celui de sa femme. Quand il avoit fait usage de ces livres, on les reportoit, et on lui en donnoit de nouveaux. *Marie de Reigesberg*, son épouse, s'étant aperçue que les gardes, ennuyés de ne trouver dans cette caisse que des livres et du linge sale, ne la fouilloient plus, engagea *Grotius* à se mettre dans la caisse à la place des livres. Il y consentit. Deux jours avant l'exécution de ce projet, elle le fit rester auprès de son feu dans un fauteuil, affublé d'un bonnet, et feignit d'être très-affligée de la maladie de son mari. Au jour marqué pour venir prendre les livres, ayant fait mettre *Grotius* dans la caisse, elle tint les rideaux de son lit bien fermés, et recommanda à l'homme qui vint enlever le ballot, de le faire le plus doucement qu'il pourroit. Il le charge avec beaucoup de peine sur ses épaules, et s'en va, jurant contre la

pesanteur de son fardeau. *Marie* prit alors les habits et le bonnet de *Grotius*, et se mit auprès du feu, de crainte que le geolier n'entrât. Lorsqu'elle le crut en sureté, elle alla elle-même avertir les gardes de l'évasion de son mari, leur reprochant le peu de soin qu'ils prenoient de leurs prisonniers. On eut honte de lui faire un crime de cet innocent stratagême, et on lui permit de rejoindre son époux.

15. *Ambroise Spinola*, passant à Paris en 1604, eut l'honneur de souper à la table de *Henri IV*. Sur la fin du repas, le monarque lui demanda en particulier quel étoit son dessein dans la campagne qu'il alloit faire. *Spinola* lui exposa fidellement tous ses projets; comment et quand il se mettroit en campagne; le pont qu'il devoit jeter sur l'Escaut pour le passer; le lieu où il devoit, de l'autre côté, construire un petit fort: en un mot, il n'oublia rien. *Henri*, qui s'intéressoit pour les Hollandois, écrivit au prince d'Orange tout ce qu'il avoit appris, lui mandant qu'il falloit prendre le contre-pied de ce que lui avoit dit le général espagnol; n'étant pas vraisemblable ajoutoit-il, que *Spinola*, qui se défie de moi, m'ait révélé ses vrais desseins. Cependant ce capitaine habile fit tout ce qu'il avoit dit; et il n'avoit été franc avec *Henri IV*, que parce qu'il étoit persuadé que ce prince ne le croiroit pas. Aussi ce grand monarque disoit-il: « Les autres trompent en mentant, mais *Spinola* « m'a trompé en disant la vérité. »

16. Quand les Perses eurent été chassés de la Grèce, les Athéniens, qui, pour leur résister, avoient abandonné leur patrie, y revinrent avec leurs femmes et leurs enfans, et songèrent à rétablir cette ville que les Barbares avoient presque entièrement détruite, et à l'environner de bonnes murailles pour la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens en ayant eu avis, entrèrent en jalousie, et commencèrent à craindre qu'Athènes, déjà trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, et de leur enlever l'autorité et la prééminence qu'ils avoient toujours eue jusque-là dans la Grèce. Ils députèrent

donc vers les Athéniens, pour leur représenter que l'intérêt commun de la Grèce demandoit qu'on ne laissât hors du Péloponnèse aucune ville fortifiée, de peur que dans le cas d'une seconde irruption, elle ne servît de place d'armes aux Perses, qui ne manqueroient pas de s'y établir, comme ils avoient fait auparavant à Thèbes, et qui de là infesteroient tout le pays, et s'en rendroient bientôt maîtres. *Thémistocle*, qui, depuis la bataille de Salamine, avoit un grand crédit sur l'esprit de ses concitoyens, pénétra sans peine le véritable dessein des rivaux de sa patrie, quoiqu'ils le cachassent sous le prétexte spécieux du bien public. Mais comme ils étoient en état, en se joignant aux alliés, d'empêcher par la force l'ouvrage commencé, si on leur donnoit une réponse absolue et négative, il conseilla au Sénat d'user d'adresse aussi-bien qu'eux. La réponse fut donc qu'on enverroit des députés à Lacédémone, pour satisfaire la république sur les craintes et les soupçons qu'elle avoit. Il se fit nommer parmi les députés, et avertit le sénat de ne pas faire partir ses collégues avec lui, ni tous ensemble, afin de gagner du temps et d'avancer l'ouvrage. Tout fut exécuté comme il l'avoit prescrit. Il arriva le premier à Lacédémone; mais il laissa passer plusieurs jours sans rendre visite aux magistrats, et sans se transporter au sénat; et sur ce qu'on le pressoit de le faire, et qu'on lui demandoit les raisons d'un si long délai, il répondit qu'il attendoit que tous ses collégues fussent arrivés, pour se rendre conjointement avec eux dans le sénat, et témoigna beaucoup de surprise de ce qu'ils étoient si long-temps à venir. Ils arrivoient lentement les uns après les autres. Pendant tout ce temps-là on pressoit extrêmement l'ouvrage à Athènes; les femmes, les enfans, les étrangers, les esclaves, tous, en un mot, étoient occupés à ce travail, et l'on ne se donnoit de repos ni jour, ni nuit. On ne l'ignoroit pas à Lacédémone, et l'on en fit de grandes plaintes à *Thémistocle*, qui nia absolument le fait, et pressa les Lacédémoniens d'envoyer à Athènes de nouveaux députés, pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit, et de ne point

s'arrêter à des bruits vagues et confus, qui n'avoient aucun fondement. Il fit donner avis sous main à Athènes d'y retenir les députés jusqu'à leur retour, comme autant d'ôtages, craignant, avec raison, qu'on ne l'arrêtât, lui et ses collégues, à Lacédémone. Pour lors, quand tous ses collégues furent arrivés, il demanda audience, et déclara, en plein sénat, qu'il étoit vrai que les Athéniens avoient résolu d'environner et de fortifier leur ville de bonnes murailles; que l'ouvrage étoit presque fini; qu'ils l'avoient jugé d'une nécessité absolue, et pour leur propre sureté, et pour le bien commun des alliés; qu'après tout ce qui s'étoit passé, on ne pouvoit pas les soupconner de manquer de zèle pour l'intérêt commun; mais que la condition de tous les alliés devant être égale, il étoit juste que les Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sureté par tous les moyens qu'ils jugeroient nécessaires; qu'ils l'avoient fait, et qu'ils étoient en état de défendre leur ville contre quiconque oseroit l'attaquer; qu'au reste, les Lacédémoniens avoient fort mauvaise grace de vouloir établir leur pouvoir, non sur leur propre force et leur courage, mais sur la foiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens; mais, soit par un sentiment d'estime et de reconnoissance pour les Athéniens, qui avoient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils dissimulèrent; et les députés, renvoyés de part et d'autre avec honneur, retournèrent dans leur ville.

17. *Adhab-Eddoulat*, sultan de Perse, ayant dessein de s'attirer l'estime et la vénération des princes étrangers, et sur-tout de renouveler l'alliance que les anciens rois de Perse avoient faite avec les empereurs grecs, résolut d'envoyer une ambassade à Constantinople. Il choisit, pour cet effet, un marchand, homme d'esprit, qui avoit beaucoup voyagé, et lui donna des instructions sur ce qu'il devoit faire, avec plusieurs sortes de marchandises rares et précieuses qu'il tira de son trésor. Cet homme étant arrivé à Constantinople, se présenta, comme un marchand particulier, à l'em-

pereur. Il gagna d'abord ses bonnes graces par les riches présens qu'il lui fit; et il acquit aussi en peu de temps, par les mêmes voies, beaucoup de crédit auprès des plus grands de la cour. Après que le marchand eut fait quelque séjour à Constantinople, il demanda la permission de faire bâtir une maison : il l'obtint; et on lui donna une place où il n'y avoit alors qu'une masure, pour en faire ce qu'il lui plairoit. Aussitôt qu'il en fut le maître, il fit enfouir, bien avant en terre, un rouleau de parchemin, qui contenoit ce qu'il avoit projeté; et après avoir laissé couler un temps considérable, il fit creuser les fondemens de son bâtiment. Lorsqu'on fut arrivé à la profondeur de quelques toises, on ne manqua pas de trouver le rouleau de parchemin; et les ouvriers le portèrent aussitôt à la cour, ne doutant point que ce ne fût l'inventaire de quelque trésor caché. Mais quand il fut ouvert, on trouva seulement quelques lignes écrites en grec, sur une peau de cerf, dont le contenu étoit, qu'un grand astrologue avoit prédit qu'en un tel temps, qui se rapportoit à celui du règne d'*Adhad-Eddoulat*, il devoit régner en Perse un monarque aussi puissant qu'*Alexandre-le-Grand*, qui seroit le protecteur de ses amis, le fléau de ses ennemis, et dont tous les princes de la terre devoient rechercher l'amitié. L'empereur ayant appris ce que portoit le rouleau, fit appeler le marchand Levantin, et lui demanda s'il connoissoit *Adhad-Eddoulat*, qui régnoit pour lors en Perse. Le marchand répondit qu'il faisoit profession d'être un de ses plus grands serviteurs. Cette réponse fit qu'il continua à s'informer de lui, de la puissance de ce prince, et des qualités qu'il possédoit. Le marchand l'ayant satisfait pleinement sur ce point, l'empereur ne douta plus que ce ne fût celui dont avoit voulu parler l'astrologue, et résolut en même temps de lui envoyer une célèbre ambassade, pour faire alliance avec lui; et l'ambassadeur qui fut choisi, fut aussi chargé de présens dignes de la grandeur des deux princes. L'ambassadeur grec étant arrivé proche de Schiras, apprit que le sultan étoit à la hauteur de la source de Bendemir. Il l'y alla trouver; et après lui

avoir exposé le sujet de son ambassade, il lui offrit les riches présens de son maître. *Adhad-Eddoulat* le fit loger dans son palais de campagne, où il fut régalé avec la plus grande magnificence. Un jour, pendant qu'il l'entretenoit, les grenouilles d'un étang voisin lui rompant la tête, il mit entre les mains d'un de ses officiers un papier dans lequel il y avoit quelques drogues qui avoient la propriété de les faire taire; il lui dit: « Jetez ce papier dans l'eau, et dites en le jetant: « *Voici l'ordre du sultan Adhad-Eddoulat, qui défend* « *que vous troubliez davantage son repos.* » En même temps, les grenouilles se turent, au grand étonnement de l'ambassadeur, qui dit en lui-même: il faut que ce prince ait la même puissance que *Salomon*, puisque les démons lui obéissent. Il en instruisit l'empereur, qui, plein d'admiration et de surprise, se hâta de conclure une paix durable avec un monarque si extraordinaire.

18. *Denis* l'Ancien s'étant rendu maître de la souveraine puissance, et gouvernant avec un sceptre de fer la ville de Syracuse, sa patrie, employoit tous ses soins à découvrir les complots des mécontens qui conspiroient contre lui. Il vint à Syracuse un étranger qui se vantoit de posséder un secret infaillible pour découvrir les desseins cachés et les sourdes intrigues. Le tyran le manda dans son palais. L'étranger pria qu'on fit sortir tous les témoins; et resté seul avec le prince: « Seigneur, lui dit-il, faites croire en public que vous « avez un moyen sûr de prévenir les embûches qu'on « pourra vous tendre, personne n'osera en courir les « risques. Voilà tout mon secret. » *Denis* goûta beaucoup cette adresse, et il en fit heureusement usage.

Ce même prince, voulant sonder les cœurs des Syracusains qu'il tyrannisoit, fit courir le bruit qu'il étoit en grand danger. Plusieurs, à cette nouvelle, se livrèrent aux transports d'une indiscrète joie. Mais le tyran, sortant de son palais, accompagné de ses gardes, se fit voir au peuple, et fit mourir tous ceux qui s'étoient trop hâtés de se réjouir. Une autre fois, ayant besoin d'argent, il voulut mettre un nouvel impôt sur ses sujets; mais ils s'y opposèrent, se plaignant qu'ils

étoient déjà trop chargés, et qu'ils n'avoient plus rien. *Denis* ne jugea pas à propos d'employer la violence. Quelques jours après, il fit enlever du temple d'Esculape les offrandes, les vases d'or et d'argent, et plusieurs autres ornemens précieux, et les fit vendre dans la place publique. Chacun s'empressa de les acheter; et cette vente produisit au tyran de très-grosses sommes. Lorsque ses coffres furent pleins, il porta un édit qui ordonnoit, sous peine de mort, à tous ceux qui avoient acheté quelques ornemens du temple d'Esculape, de les rapporter.

19. *Antigonus*, roi d'une partie de l'Asie, étant en guerre avec *Eumène*, fit répandre dans son armée des lettres, par lesquelles il promettoit une grosse somme d'argent à qui tueroit *Eumène*. Ce général l'ayant appris, assembla ses soldats, et leur dit : « Je n'ai, jusqu'ici, qu'à me louer de votre fidélité. Graces aux « dieux, il n'en est pas un parmi vous, qui ne préfère « la vie de son général à toutes les richesses : je viens « d'en faire une heureuse épreuve. Elle me suffit : et « je ne veux pas vous laisser ignorer plus long-temps « que c'est moi-même qui ai fait courir parmi vous les « lettres qui me regardent. »

20. Les Athéniens, fatigués de la longue et fâcheuse guerre qu'ils avoient contre les habitans de Mégare, au sujet de l'île de Salamine, firent une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'avancer, ni par écrit, ni de vive voix, qu'on dût recouvrer cette île. *Solon* ne pouvant souffrir cette foiblesse, et voyant que la plupart des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'osoient la proposer, à cause de cette terrible ordonnance, s'avisa de contrefaire le fou, et fit répandre dans toute la ville, qu'il avoit perdu l'esprit. Jamais ce grand homme n'avoit été si sage. Il composa un beau poëme, pour engager les Athéniens à reprendre Salamine, et il l'apprit par cœur. Un jour qu'on ne s'attendoit à rien moins, il sortit de la maison avec un chapeau sur sa tête, et courut à la place, où, le peuple s'étant assemblé autour de lui, il monta sur la pierre d'où les héros avoient coutume de

de faire leurs proclamations, et se mit à réciter son poëme. Les citoyens en furent si touchés, que la loi fut révoquée sur-le-champ, la guerre résolue, et *Solon* élu général.

21. Il y eut de grands différens entre *Alcibiade* et *Thucydide*, à l'occasion de la guerre qu'Athènes avoit contre Lacédémone. *Thucydide* fit la paix avec les Spartiates, au nom des Athéniens, et voulut qu'ils envoyassent à Athènes des ambassadeurs, pour la ratification du traité. Cette paix n'étoit point du goût d'*Alcibiade :* et pour l'empêcher, il alla trouver, de nuit, les ambassadeurs, feignit d'être ami des Lacédémoniens, et leur dit que le peuple d'Athènes étoit fier; que s'ils lui parloient avec autant de douceur qu'au sénat, ce n'étoit pas le moyen de réussir; qu'il regarderoit leur modération comme une preuve de la nécessité qui les forçoit de faire la paix, et qu'il proposeroit encore de nouvelles conditions; qu'à son égard, étant soupçonné d'être ami des Lacédémoniens, il étoit obligé de leur être contraire en public; mais qu'il les serviroit fidellement, lorsqu'il le pourroit avec sureté. Les ambassadeurs, dupes de cette trompeuse franchise, promirent de suivre son conseil. Il prévint ensuite le peuple, et lui persuada que le sénat ne cherchoit qu'à le jouer; qu'il étoit faux que les Lacédémoniens acceptassent les conditions proposées, et qu'ils le feroient bientôt voir. Le lendemain, les ambassadeurs de Lacédémone parlèrent devant le peuple d'Athènes bien différemment qu'ils n'avoient fait dans le sénat; ce qui surprit extrêmement *Thucydide*. *Alcibiade*, comme il en étoit convenu, parla pour les Athéniens; et, de part et d'autre, les choses allèrent si loin, qu'il fut résolu de continuer la guerre. *Alcibiade* en fut chargé comme il le souhaitoit, après s'être servi des ennemis eux-mêmes pour la rendre plus vive que jamais.

22. *Alexandre*, roi d'Epire, faisant la guerre aux Illyriens, mit en embuscade une partie de son armée; et, ordonnant à l'autre de prendre des habits à l'Illyrienne, il les envoya ravager ses propres terres. Les Illyriens, témoins de ce qui se passoit, commencèrent

à piller avec autant d'assurance, qu'ils comptoient que ceux qui les avoient précédés avoient reconnu le pays. Ceux-ci les ayant amenés dans le lieu de l'embuscade, ils y furent battus et mis en fuite.

23. *Alcibiade* ne pouvant emporter de force la ville de Byzance qu'il assiégeoit, eut recours à la ruse, qu'il crut devoir être plus heureuse que ses inutiles tentatives. Il fit courir le bruit que les Athéniens le demandoient, embarqua son armée, et mit à la voile; mais il revint pendant la nuit, fit prendre terre à la plus grande partie de ses soldats; et lui-même, avec le reste, partit dès la pointe du jour, pour aller recommencer le siége par mer. Les Byzantins effrayés, accoururent en armes sur le rivage pour écarter la flotte. *Alcibiade* les amuse, pendant que les troupes débarquées, s'approchant des murailles par des chemins détournés, prennent la ville avant que les habitans s'en apercoivent.

Craignant, lorsque les Lacédémoniens assiégeoient Athènes, que les gardes ne se fissent pas avec assez d'exactitude pendant la nuit, il ordonna que dans tous les corps-de-garde on fût attentif aux flambeaux qu'il feroit voir de la citadelle, et que, sur-le-champ, on en élevât par-tout de semblables, ajoutant que quiconque y manqueroit seroit puni. L'attention qu'il fallut avoir aux signaux du général, fut cause que tout le monde passa la nuit.

24. Pendant que les peuples du Péloponnèse faisoient la guerre aux Lacédémoniens, ceux-ci se trouvant dans la disette, *Agis II*, leur roi, fit passer dans le camp des ennemis de faux transfuges, qui leur dirent que les Lacédémoniens attendoient un grand secours. En même temps il fit museler toutes les bêtes du camp, afin qu'elles passassent la journée sans manger. Le soir, il les fit démuseler et lâcher pour aller paître. Ces animaux, pressés par la faim, coururent de tous côtés, en poussant de grands cris, que les échos grossissoient et multiplioient en les répétant. Dans le même temps, des poignées de soldats, épars dans les environs de son camp, allumèrent une grande quantité de feux.

Le tout ayant fait croire aux ennemis qu'il étoit effectivement arrivé du secours aux Lacédémoniens, ils prirent aussitôt la fuite.

25. *Agésipolis II*, roi de Sparte, assiégeoit Mantinée, avec le secours des alliés, qui, retenus par la crainte dans le parti des Lacédémoniens, favorisoient les assiégés, en leur fournissant en secret tout ce qui leur étoit nécessaire. Il le sut, et distribua beaucoup de chiens autour du camp, et bien plus encore du côté de la ville, afin que la crainte d'être découvert par ces animaux vigilans, empêchât qui que ce fût de hasarder le passage.

26. *Agésilas II*, roi de Lacédémone, étant près, en Egypte, de livrer bataille, et voyant les troupes qu'il commandoit alarmées de leur petit nombre et de la multitude des ennemis, qui montoit à deux cent mille, fit offrir un sacrifice pour consulter les entrailles de la victime; et, sans en faire part à qui que ce fût, il écrivit à rebours, dans sa main gauche, le mot *victoire*. Quand ensuite le sacrificateur lui remit le foie, il tint ses mains dessous jusqu'à ce que les lettres s'y fussent imprimées, affectant un recueillement profond; puis, montrant les lettres aux soldats, il leur dit que les dieux annonçoient la victoire; ce qui les fit combattre avec l'assurance de vaincre.

Aussitôt après la fameuse journée de Leuctres, les Thébains vainqueurs marchèrent en hâte pour assiéger Sparte, qui n'avoit point de murailles. Quelques jeunes gens, saisis d'épouvante, résolurent de se rendre aux ennemis, et se retirèrent sur une colline hors de la ville. *Agésilas*, persuadé que Sparte étoit perdue sans ressource, si le peuple s'apercevoit qu'une partie de la jeunesse eût passé dans le camp des Thébains, usa d'adresse; et, feignant d'ignorer le dessein des déserteurs, il les alla trouver, à la tête de ses soldats. Comme s'il eût été certain qu'ils ne s'étoient retirés là qu'à bonne intention, il les loua de s'être emparés de ce poste, et leur dit qu'ils n'avoient fait en cela que le prévenir. En leur donnant cette approbation simulée, il les rendit tranquilles; et, leur joignant une partie

des troupes qu'il avoit avec lui, il mit le poste en sureté. Les jeunes gens, qui virent avec eux un grand nombre de citoyens qui n'étoient point complices de leur complot, n'osèrent l'exécuter, et l'abandonnèrent d'autant plus volontiers, qu'ils crurent qu'on ne l'avoit pas soupçonné.

27. *Alexandre*, suivi de près par les ennemis, et côtoyant avec son armée une rivière, s'aperçut que ses soldats altérés y jetoient les yeux. Craignant que, s'ils rompoient leurs rangs pour étancher leur soif, ils ne retardassent sa marche, il fit crier par un trompette : « Qu'on ne se fie point à cette rivière ; les eaux en sont mortelles ! » Les soldats épouvantés se gardèrent bien d'en approcher, et pressèrent leurs pas. Dès qu'on fut arrivé dans l'endroit où l'on devoit camper, le monarque but de l'eau de la rivière, et ses généraux avec lui. Les Macédoniens devinèrent aisément à quelle intention on les avoit trompés. Ils rirent, et burent sans crainte, comme leur prince.

28. *Annibal*, informé que quelques soldats avoient déserté la nuit précédente, et que les ennemis avoient des espions dans son camp, dit tout haut, qu'on ne devoit pas appeler déserteurs une troupe de gens adroits qui, par son ordre, étoient allés observer les desseins des ennemis. Les espions ayant entendu ce qu'il disoit, le rapportèrent aux Romains, qui se saisirent des déserteurs, et les renvoyèrent après les avoir mutilés.

La Trébie séparoit le camp d'*Annibal* de celui du consul *Sempronius*. C'étoit en hiver ; il faisoit un froid rigoureux. Le général carthaginois mit en embuscade son frère *Magon*, avec une troupe d'élite. Ensuite, pour engager le crédule *Sempronius* au combat, il fit passer la rivière à la cavalerie numide, avec ordre de s'avancer jusqu'auprès des retranchemens des Romains, et dès le premier mouvement qu'ils feroient, de repasser la rivière par le gué qu'elle connoissoit. Le consul attaque et poursuit cette cavalerie avec une égale témérité. Ses soldats, encore à jeun, sont à peine entrés dans l'eau, que le froid les saisit. *Annibal* oppose sur-le-champ à ces troupes engourdies

de froid et tourmentées de la faim, les siennes qui avoient mangé, et qui s'étoient chauffées, après s'être frottées d'huile. *Magon*, de son côté, prend les Romains en queue, et les taille en pièces.

Près du lac de Trasimène, au pied d'une hauteur, étoit un défilé très-étroit, qui terminoit une plaine dans laquelle *Annibal* feignant de fuir, alla camper, après avoir passé le défilé. Pendant la nuit, il cache une partie de ses troupes sur les côtés du chemin, et sur la colline qui s'élevoit au-dessus; et dès la première pointe du jour, à la faveur d'un brouillard, il se range en bataille. Le consul *Flaminius* s'engage dans le défilé, croyant poursuivre un ennemi qui fuyoit. Mais tout-à-coup l'armée carthaginoise fond sur lui. Chargé à dos, en flanc et de front, avant d'avoir pu remarquer la disposition des troupes ennemies, il fut accablé avec les siens, et resta mort sur la place. Quinze mille Romains furent les victimes de sa témérité : ceux qui survécurent à cette défaite, devinrent esclaves des vainqueurs.

Le dictateur *Fabius Maximus* avoit resserré *Annibal* dans les plaines de Casilin, non loin du Vulturne. Pour sortir de ce pas dangereux, le rusé Carthaginois n'avoit qu'un seul chemin : c'étoit un défilé fort étroit, assez semblable à celui de Trasimène, où il avoit défait *Flaminius*. Le dictateur, qui suivoit toutes ses démarches, sut bien mettre à profit celle que l'ennemi alloit faire ; et, pour le prendre en quelque sorte par ses propres ruses, il fit occuper le passage qui conduisoit à Casilin par quatre mille hommes choisis, et se plaça lui-même, avec la plus grande partie de son armée, sur la colline qui commandoit le défilé. Les Carthaginois arrivent, et se campent au pied des montagnes. Il n'y avoit plus moyen de reculer. Derrière lui, *Annibal* avoit des sables arides et des marais affreux ; et l'armée du dictateur étoit trop avantageusement placée, pour ne pas remporter une victoire complète. *Fabius* étoit sûr de sa proie ; il ne délibéroit plus que sur la manière de s'en saisir. Mais le grand génie et le fonds inépuisable du général carthaginois,

firent bientôt évanouir ces riantes espérances. Il assembla, durant la nuit, environ deux mille bœufs, aux cornes desquels on attacha, par son ordre, de petits fagots de sarment et de bois sec. On y mit le feu, on chassa ces animaux sur les hauteurs, et sur-tout du côté des défilés dont les Romains s'étoient emparés. Les mesures ainsi prises, *Annibal* s'approcha du défilé, pour être en état de profiter de tous les mouvemens. Cependant le bœufs que les flammes avoient mis en fureur, se dispersent dans les forêts et sur les collines, et mettent le feu à tous les arbrisseaux. Les Romains effrayés se persuadent que c'est l'ennemi. Ceux qui gardoient les passages prennent la fuite. Ils apercoivent les bœufs; ils s'imaginent que ce sont des animaux qui jettent le feu par la gueule. Ils fuient avec plus de vîtesse encore. Cependant, à la faveur de cette terreur, *Annibal* s'échappoit; et le matin, toute son armée étoit hors d'insulte.

Ce grand général, obligé de quitter sa patrie, se retira auprès de *Prusias*, roi de Bythinie; et conservant la même haine contre les Romains, il fit tous ses efforts pour engager ce prince à leur déclarer la guerre. Mais voyant qu'il n'avoit pas des forces suffisantes, il se donna de grands soins pour lui procurer l'alliance des rois du voisinage. *Prusias* étoit alors en guerre, sur terre et sur mer, avec *Eumène*, roi de Pergame, très-ami des Romains, et qui étoit beaucoup plus puissant que lui. Il résolut de s'en défaire; et, pour exécuter ce projet, il prit le commandement de la flotte du roi de Bythinie. Il fit ramasser un grand nombre de serpens venimeux, qui, par son ordre, furent mis dans des vases de terre: puis il assembla les officiers des vaisseaux, et leur recommanda d'attaquer tous le vaisseau d'*Eumène*, et de se contenter de repousser les autres, en lançant leurs vases au milieu des combattans. Les deux flottes se mettent ensuite en ordre pour le combat. Mais avant de donner le signal, *Annibal*, pour faire connoître aux siens le vaisseau du roi de Pergame, envoie dans un esquif un héraut, ayant en main le caducée, qui demande à parler au roi. Sur-le-champ,

où l'y conduit, parce qu'on ne douta pas qu'il n'apportât quelque proposition de paix. Le héraut ayant par-là fait connoître aux siens le vaisseau d'*Eumène*, revire de bord, et s'en retourne sans avoir vu le roi. Quoique la chose parût étrange, *Eumène* ne laissa pas d'engager le combat. Aussitôt tous les vaisseaux Bythiniens, suivant l'ordre qu'ils en avoient, attaquent celui de ce roi, qui, ne pouvant leur résister, pourvoit à sa sureté, par une fuite qui même ne l'auroit pas sauvé, s'il ne se fût retiré dans le milieu de sa flotte. Cependant les autres vaisseaux de Pergame pressent vigoureusement ceux des ennemis, qui lancent tout-à-coup sur eux les vases dont on a parlé. Cette nouveauté d'abord fait rire, et l'on ne conçoit pas quel en est le motif: mais dès que les ennemis voient leurs vaisseaux remplis de serpens, ils en sont effrayés; et, ne sachant ce dont ils doivent principalement se garantir, ils présentent leurs poupes aux Bythiniens, et regagnent leurs ports.

29. *Eumène*, roi de Cappadoce, rencontra dans une marche les bagages d'*Antigonus*, roi d'Asie, son mortel ennemi. Ils étoient assez mal escortés. Il pouvoit aisément s'en emparer, et, par ce moyen, acquérir des richesses immenses; mais il craignit que ses guerriers, chargés d'un si grand butin, n'en devinssent moins propres à supporter les fatigues militaires. Il étoit difficile d'arrêter des soldats avides qui voyoient devant eux de riches dépouilles étalées, et qu'ils n'auroient eu que la peine de saisir. Pour y réussir, il recourut au stratagême. Il commanda à ses troupes de se reposer, et de prendre quelque nourriture, promettant de les conduire ensuite au pillage. Pendant ce temps, il envoya un exprès à *Ménandre* qui commandoit l'escorte des bagages d'*Antigonus*, pour lui dire que l'amitié qu'il conservoit pour lui l'obligeoit à l'avertir de se mettre en sureté, de quitter au plus vîte la plaine où l'on pouvoit aisément l'envelopper, et de se retirer au pied d'une montagne voisine, où la cavalerie ne pourroit l'approcher, ni le prendre par derrière. *Ménandre* profita de l'avis, et se posta sur la montagne.

Aussitôt *Eumène* envoie les coureurs reconnoître les ennemis, et ordonne qu'on prenne les armes, comme n'attendant que le moment d'attaquer. Les coureurs reviennent, et annoncent que *Ménandre* est retiré dans un poste avantageux et sûr. *Eumène* feint d'être au désespoir d'avoir perdu une si belle occasion, et emmène son armée.

30. Les Rhodiens, en guerre avec *Ptolémée*, roi d'Egypte, dont la flotte avoit *Chrémonide* pour amiral, étoient à la hauteur d'Ephèse, lorsqu'*Agathostrate* qui les commandoit, se voyant à portée des ennemis, retourna mouiller à l'endroit qu'il venoit de quitter. Les ennemis crurent qu'il n'osoit risquer le combat, et rentrèrent dans le port d'Ephèse, en jetant de grands cris. Aussitôt *Agathostrate*, revirant de bord, et partageant sa flotte en deux ailes, fit force de rames, tomba sur les ennemis lorsqu'ils débarquoient auprès du temple de Vénus, et remporta la victoire.

31. *Tarquin-le-Superbe*, ne pouvant s'emparer par force de la ville de Gabies, résolut d'employer l'artifice pour s'en rendre maître. *Sextus*, l'aîné de ses enfans, de concert avec lui, se jeta dans la ville, en se plaignant amèrement de la cruauté de son père, et en priant tous les citoyens de lui ouvrir un asile contre sa fureur implacable. Les Gabiens, plus compatissans que précautionnés, le reçurent avec bonté, essuyèrent ses larmes feintes; et, charmés ensuite de sa douceur et du zèle qu'il témoignoit pour eux, ils lui donnèrent le commandement de la ville. Quand il eut bien reconnu l'état de la place et le caractère des principaux citoyens, il envoya à son père une personne de confiance pour savoir sa volonté. *Tarquin*, pour toute réponse, se promenant dans son jardin d'un air taciturne, s'amuse à abattre les plus hautes tiges des pavots, et renvoie le député. *Sextus* entendit le mot de cette énigme. Il fit mourir, sous différens prétextes, ceux qui avoient le plus d'autorité à Gabies; et, s'en rendant le maître par cette cruelle adresse, il la livra enfin à son père. Les Gabiens s'attendoient aux traitemens les plus durs et les plus inhumains. Ils furent

agréablement trompés. *Tarquin* parut oublier son caractère pour prendre celui de roi. Il ne fit mourir ni exiler aucun d'eux. Il ne dépouilla personne de ses biens, ni de ses dignités; et, pour mettre le comble à ses bienfaits, il leur rendit leur ville et leur liberté. Ce prince rusé affectoit cette douceur pour s'assurer de plus en plus l'empire de Rome, en se procurant des appuis étrangers. Que ne traitoit-il ainsi les Romains? Son autorité, fondée alors sur l'amour et la reconnoissance, eût été inébranlable.

32. *Sertorius* se servit d'une ruse singulière pour s'attirer la confiance et le respect de ses soldats. Un habitant du pays, nommé *Spanus*, qui passoit sa vie à la campagne, rencontra, dans son chemin, une biche qui venoit de mettre bas son faon. La biche fuyoit si rapidement, qu'il ne pensa point à la prendre; mais, surpris et charmé de la beauté du faon qui étoit tout blanc, il le poursuivit et le prit. *Sertorius* étoit alors campé près de là; tous les petits présens qu'on lui offroit, il les acceptoit avec plaisir, et récompensoit libéralement ceux qui lui faisoient ainsi leur cour. Cet homme donc lui porta l'animal nouveau né; c'étoit une petite biche. Le capitaine romain la reçut avec joie, selon sa coutume, sans y faire plus d'attention; mais dans la suite il la rendit si privée et si familière, qu'elle accouroit quand il l'appeloit, qu'elle le suivoit par-tout quand il sortoit; il l'accoutuma même au bruit des soldats et à tout le tumulte du camp: en sorte que rien ne l'effarouchoit; peu à peu il la consacra en quelque manière, et en fit un objet de religion. Il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait présent, et sema par-tout le bruit qu'elle lui découvroit une infinité de choses cachées; car il savoit que les Lusitaniens qui composoient son armée, étoient naturellement portés à la superstition. Quand il avoit eu des avis secrets que les ennemis s'étoient jetés sur quelque endroit de sa province, ou qu'ils travailloient à lui enlever quelque place, par les intelligences qu'ils y entretenoient, il feignoit que sa biche l'en avoit averti la nuit pendant son sommeil, et lui avoit ordonné de tenir des

troupes sous les armes. Une autre fois, lorsqu'il avoit eu des nouvelles de quelque avantage remporté par ses lieutenans, il faisoit cacher le courrier, et produisoit en public sa biche couronnée de bouquets de fleurs, en signe de réjouissance ; et il assuroit à ses soldats que c'étoit une marque qu'ils apprendroient bientôt une heureuse nouvelle. Par cette adresse, il les contenoit dans une crainte religieuse ; et, dans toutes les occasions, il les trouvoit dociles et pleins de zèle.

33. *Narsès*, général de l'empereur de Constantinople, assiégeoit la ville de Lucques, en Italie. Il la réduisuit bientôt à l'extrémité ; et la garnison convint de se rendre, si, dans trente jours, elle n'étoit secourue par une armée puissante. Des ôtages furent délivrés en conséquence ; mais, le terme étant expiré, les Lucquois refusèrent d'ouvrir leurs portes. *Narsès*, pour les intimider, fait conduire aux pieds des murailles les ôtages suivis de plusieurs bourreaux et de tout l'appareil du dernier supplice. Avant de donner ses ordres pour l'exécution, il envoie sommer les assiégés de tenir leur parole, et leur fait dire que leur réponse va décider de la vie ou de la mort de leurs parens et de leurs amis. Ces menaces sont inutiles. Alors les bourreaux, par l'ordre du général, frappent les malheureuses victimes qui leur sont livrées. On les voit tomber sous leurs coups. Les assiégés éclatent en regrets, et se reprochent le triste sort de leurs compatriotes. Mais le spectacle qui venoit de frapper leurs regards, n'étoit qu'une vaine illusion. *Narsès*, trop humain pour se souiller du sang de l'innocence, avoit fait garnir le cou des ôtages de colliers de bois rembourrés, et les avoit instruits de ce qu'ils devoient faire. Ne doutant plus du succès de cet innocent artifice, il envoie promettre aux Lucquois de rendre la vie à leurs concitoyens, s'ils consentent à tenir leurs engagemens. Tous le promettent. Au même instant les prétendus morts se relèvent, et jettent les assiégés dans cette agréable surprise qu'inspire une joie vive et inattendue.

34. *Sigismond*, roi de Pologne, vouloit s'emparer de Zachmar, ville de Hongrie, en 1564. Une infinité

d'obstacles sembloient s'opposer aux desseins du monarque ; mais il en triompha par son adresse. Il fit marcher de nombreux troupeaux qui, en passant sous les murs de la place avec leurs bergers, excitèrent une poussière si épaisse, que la garnison ne put rien voir. Melchior *Balazzo*, auquel la forteresse appartenoit, voulut connoître la cause de cette espèce de nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapportèrent qu'ils n'avoient vu que des bestiaux, il les crut ; et sa garnison resta, comme lui, dans la plus profonde sécurité. Mais les troupeaux étant passés, des soldats qui les suivoient s'approchèrent à la faveur de la poussière dont l'air étoit encore osbcurci. Avant qu'on les eût aperçus, ils attaquèrent la ville de tous côtés. La terreur, inséparable de la surprise, se répandit par-tout. Les assaillans se rendirent sans peine maîtres de la place, enlevèrent *Balazzo*, sa famille et ses trésors.

35. Courzola est une petite ville dans une île du même nom, qui appartenoit autrefois à la république de Raguse, et dont les Vénitiens se sont emparés d'une manière assez plaisante. Les Ragusiens étoient brouillés avec les Vénitiens, maîtres d'un petit écueil appelé *Saint-Marc*, qui commande la ville de Raguse, avec un petit rocher encore plus voisin, qui n'a pas plus de terrein qu'il en faut pour les fondemens d'une maison médiocre. Les Vénitiens y envoyèrent, pendant une nuit, des ingénieurs qui y bâtirent un petit fort de carton, peint en couleur de terre, et y portèrent quelques canons de bois fabriqués à la hâte. Au lever de l'aurore, le premier objet qui frappa les Ragusiens fut ce fort. A ce spectacle, saisis de l'épouvante la plus vive, ils demandèrent à parlemènter. Ils furent très-charmés d'en être quittes pour l'île de Courzola, qu'ils cédèrent aux Vénitiens en échange de ce méchant rocher ; mais pour l'écueil de Saint-Marc qu'ils demandoient encore, on ne voulut pas en entendre parler.

36. Les Anglais s'étoient emparés d'Angoulême. Le duc de Normandie, à la tête de soixante mille hommes, fut chargé de les en chasser en 1345. John Lord *Norwich* commandoit dans la place. Réduit aux der-

nières extrémités, ce capitaine usa d'un stratagême adroit pour éviter de se rendre à discrétion avec ses soldats. Il se montra sur les murailles, et dit qu'il vouloit parler au général ennemi. Le duc vint, et lui demanda s'il désiroit capituler. « Point du tout, ré-« pondit *Norwich*. Mais comme c'est demain la fête « de la Vierge, (c'étoit la Purification) à laquelle je « sais, monseigneur, que vous avez, ainsi que moi, « grande dévotion, je vous propose une cessation « d'armes pour ce jour. » Le prince y consentit. *Norwich*, le soir même, fait plier tous ses bagages; et dès la pointe du jour, il sortit de la place, à la tête de sa garnison. Ayant été arrêté par les premières gardes de l'armée française : « Seigneurs, dit-il, ne « faites nul mal aux nôtres; car nous avons trève « aujourd'hui tout entier, ainsi que savez, accordée « de monseigneur le duc de Normandie et de nous. « Si ne le savez, allez le voir; car nous pouvons « bien, sur ces trèves, aller et chevaucher quelque « part que nous voulions. » Lorsqu'on vint faire ce rapport au général français, il ne put sempêcher de rire : « Laissons-les aller, de par Dieu! dit-il, leur « éhemin quelque part qu'ils voudront; car nous ne « les pouvons de rien contraindre à demeurer. Je leur « tiendrai ce que je leur ai promis. » Il les laissa passer, et entra dans Angoulême.

37. L'empereur *Charles-Quint*, ayant rompu tout-à-coup la paix conclue avec *François I*, fit marcher trente-cinq mille hommes vers la Champagne. Les villes frontières de cette province n'étoient point en état de résister; et les Impériaux pouvoient sans peine pénétrer, en peu de temps, dans le centre du royaume. Le monarque français, à cette nouvelle, assembla son conseil de guerre, pour délibérer sur la parti qu'il falloit prendre dans une circonstance si pressante. Après bien des avis, on conclut qu'il falloit brûler Mézières, ville qui auroit la première à soutenir les efforts de l'ennemi, et dévaster tous les environs pour affamer les soldats de l'empereur. *Bayard* seul s'opposa fortement à cette résolution désespérée. « Sire, dit-il au

« roi, il n'y a point de place foible là où il y a des « gens de bien pour la défendre ; j'irai moi-même « m'enfermer dans Mézières, et je vous en rendrai « bon compte. » On applaudit au généreux projet de l'intrépide chevalier. Une foule de braves, et l'élite de la noblesse se disputent l'honneur de le suivre. Ils partent, et, en peu de jours, arrivent dans Mézières, qu'ils trouvent hors d'état de soutenir le siége dont ils étoient menacés. *Bayard* commença par faire sortir toutes les bouches inutiles. Ensuite, ayant fait rompre le pont de la Meuse, il ordonna de rétablir les anciennes fortifications, et d'en construire de nouvelles. Il encourageoit les travailleurs ; il leur distribuoit des récompenses pécuniaires ; il partageoit avec eux leurs pénibles fonctions. « Camarades, leur disoit-il souvent, nous « sera-t-il reproché que cette ville soit perdue par « notre faute, vu que nous sommes si belle compagnie « ensemble, et de si gens de bien ? Il me semble que « si nous étions dans un pré, n'ayant devant nous « qu'un fossé de quatre pieds, encore combattrions « nous un jour entier avant que d'être défaits. Dieu « merci, nous avons fossés, murailles et remparts, « où, je crois, avant que les ennemis mettent le pied, « beaucoup des leurs dormiront au fossé. « Ces paroles animoient tous les cœurs ; et chacun se croyoit invincible sous un chef si courageux.

Il n'y avoit que deux jours que les Français étoient entrés dans la place, lorsqu'on aperçut l'armée impériale qui s'approchoit de deux côtés, en deçà de la Meuse, sous les ordres du capitaine *Sickengen*, et au delà, sous les auspices du comte *de Nassau*. Le lendemain ils envoyèrent un héraut sommer *Bayard* de leur remettre la ville. Ce député lui dit « que ceux qui « messageoient par devers lui estimoient la grande et « louable chevalierie qui en lui étoit, et seroient mer« veilleusement déplaisans, s'il étoit pris d'assaut ; car « son honneur en amoindriroit ; et, par aventure, lui « coûteroit-il la vie.—Dites à ceux qui vous envoient, « répondit en riant le chevalier Sans-Peur et Sans« Reproche, qu'avant que j'abandonne un place que

« le roi mon maître a bien voulu confier à ma foi, « j'aurai fait, des corps de ses ennemis entassés, le « seul pont par où il me soit permis d'en sortir. » Le héraut congédié avec cette réponse, la rendit à ses maîtres en présence d'un capitaine français, nommé *Jean Picard*, qui leur dit : « Messeigneurs, je connois « *Bayard*, et j'ai servi sous lui. Ne vous attendez pas « d'entrer dans Mézières tant qu'il sera vivant. J'aime- « rois mieux qu'il y eût dans la place deux mille hom- « mes de guerre davantage, et que sa personne n'y fût « point. Capitaine *Picard*, demanda le comte *de* « *Nassau*, ce seigneur de *Bayard* est-il de bronze ou « d'acier ? S'il est si brave, qu'il se prépare à nous le « faire voir ; car, d'ici à quatre jours, je lui enverrai « tant de coups de canon, qu'il ne saura de quel côté « se tourner. A la bonne heure, dit *Picard* ; mais « vous ne l'aurez pas comme vous croyez. » Aussitôt les généraux de *Charles-Quint* font dresser leurs batteries, et, en moins de deux jours, plus de cinq mille boulets tombèrent dans la ville. « Ce n'étoient de dehors, « dit *Mézerai*, que canonnades, que bombes, que « boulets enflammés. De dedans il pleuvoit des lances « et des cercles à feu, de l'huile bouillante, des fas- « cines goudronnées, des fusées qui mettoient le feu « par-tout. » Dès les premières décharges, mille hommes épouvantés prirent la fuite. « Tant mieux, dit *Bayard !* « j'aime mieux de tels coquins dehors que dedans : pa- « reille canaille n'étoit pas digne d'acquérir de l'hon- « neur avec nous. » La place étoit vivement attaquée depuis plus de trois semaines. Le canon avoit renversé une partie des murailles ; et les ennemis se flattoient d'avoir bientôt entre leurs mains le chevalier et ses soldats. Mais *Bayard*, qui réunissoit dans un degré éminent les deux qualités d'un grand capitaine, le courage et la ruse, imagina l'expédient le plus singulier pour se débarrasser de *Sickengen*, qui l'incommodoit beaucoup. Il chargea un paysan d'aller porter au seigneur *de la Marck*, qui étoit à Sedan, une lettre conçue en ces termes : « Il me semble que depuis un an vous « m'avez dit que vous vous proposiez d'attirer le comte

« *de Nassau* au service du roi notre maître, et qu'il « est votre parent. Je le désirerois autant que vous, sur « la réputation qu'il a d'être gentil-galant. Si vous « croyez que cela puisse se faire, je vous donne avis « d'y travailler plutôt aujourd'hui que demain, parce « qu'avant qu'il soit vingt-quatre heures, lui et tout son « camp sera mis en pièces. J'ai avis que douze mille « Suisses, et huit cents hommes d'armes doivent cou- « cher ce soir à trois lieues d'ici, qui, demain au point « du jour, fondront sur lui, pendant que de mon côté « je ferai une vigoureuse sortie, et sera bienheureux « celui qui en échappera. J'ai cru devoir vous en pré- « venir ; mais il faut me garder le secret. »

Par l'ordre du chevalier, le villageois prend sa route du côté du camp de *Sickengen*. A peine s'est-il éloigné de la ville, qu'on l'arrête. On le conduit au général ; on le questionne ; on le menace. Le bon homme intimidé découvre son secret, pour éviter la mort qu'il croyoit voir au-dessus de sa tête. Il donne la lettre à *Sickengen*. Ce capitaine la lit ; et, plein d'indignation, il la communique à son conseil. La fureur s'empare de tous les esprits. On s'écrie que le comte *de Nassau* est un traître : on bat le tambour ; on lève l'étendard ; on plie le bagage ; on passe la rivière. En vain le comte, instruit de cette résolution précipitée, veut retenir son collégue. Ses différentes députations ne servent qu'à augmenter les soupçons. On décampe de part et d'autre, et Mézières est délivrée. Durant ce tumulte, le porteur de la lettre étoit rentré dans la ville, et avoit appris au chevalier tout ce qui lui étoit arrivé. *Bayard* éclata de rire en voyant l'heureux succès de son stratagême ; et dans l'excès de sa joie, il dit : « Puisqu'ils «n'ont pas voulu commencer le jeu, ce sera donc moi ;» et dans l'instant il leur envoya plusieurs volées de canon, qui leur firent beaucoup de mal. C'est ainsi que, par la merveilleuse adresse de *Bayard*, fut levé le siége de Mézières : exploit éternellement mémorable, puisqu'il sauva la France, où il n'y avoit point alors d'armée en état d'arrêter celle de l'empereur, et qu'il mérita au valeureux chevalier les preuves les

plus sensibles et les plus glorieuses de la reconnoissance de tous les ordres de l'Etat.

38. *Alexandre*, fils de *Lisimachus* et de *Mécride*, voulant s'emparer d'une ville en Phrygie, cacha, pendant la nuit, des troupes près de la place, dans une gorge enfoncée. A la pointe du jour, vêtu comme les paysans du pays, couvert d'un large chapeau qui lui cachoit le visage, et suivi de deux enfans qui portoient chacun un fagot sur l'épaule, il entra dans la ville au moment qu'on en ouvroit la porte, et trompa les gardes par son déguisement. Alors il ôta son chapeau, se fit connoître; et, prenant la main à tous ceux qui l'environnoient, il leur dit qu'il étoit venu pour sauver leur ville. Pendant ce temps, ses gens de guerre, conformément à ses ordres, arrivèrent par les différentes portes, et le rendirent maître de la place.

39. La surprise d'Amiens, en 1597, est un de ces coups d'adresse qui font honneur aux généraux, et qui montrent combien la peau du renard est souvent plus utile à la guerre que celle du lion. Un petit homme, mais rempli de courage, nommé *Hernadès-Teillo-Porto-Carerro*, vieux officier espagnol, forma le hardi projet d'entrer dans la capitale de Picardie, et vint à bout de l'exécuter heureusement. S'étant mis à la tête de sept mille hommes d'infanterie et de sept cents chevaux, il s'avança, la nuit du 10 au 11 de Mars, vers la place dont il convoitoit la conquête, et fit toutes les dispositions nécessaires à la réussite de ses desseins. Sur la route, et dans tous les sentiers qui conduisoient à la ville, il plaça de petits pelotons de soldats, pour arrêter tous ceux qu'ils rencontreroient. Il prit cinq cents hommes choisis, qu'il fit cacher dans des haies et dans des masures très-voisines de la ville. Trente autres, habillés en paysans et en paysannes, armés sous leurs habits, les uns portant des hottes, et les autres des paniers, comme des gens qui vont au marché, s'avancèrent jusqu'à la porte. Ils conduisoient trois chariots, l'un desquels devoit s'arrêter à l'endroit qui répond à la herse, pour la soutenir lorsqu'on l'abattroit. La porte étant ouverte, deux des chariots entrèrent. Quatre sol-

dats

dats de ceux qui conduisoient le troisième, s'arrêtèrent au lieu marqué, et les autres soldats s'introduisirent à leur tour. L'un d'eux ayant pris un sac, le délia, et répandit les noix qu'il contenoit devant le corps-de-garde. Aussitôt les bourgeois accoururent, en faisant des huées sur le prétendu paysan, et se jettent sur les noix. Les soldats déguisés prennent les armes, tuent quelques bourgeois, mettent les autres en fuite. L'un d'entre ces soldats se hâte d'avertir ceux de l'embuscade, qu'il étoit temps de se montrer. Ils arrivent, tuent les sentinelles, et secondés par quatre compagnies de cavalerie qui surviennent dans ce moment, ils se répandent dans la ville, sans trouver aucune résistance. On étoit en carême, et les citoyens, renfermés dans les églises, écoutoient tranquillement le sermon. Tout-à-coup on sonne le tocsin. La frayeur saisit les esprits; on abandonne les temples; on court aux armes; mais il n'étoit plus temps: les Espagnols, en moins d'une demi-heure, s'étoient saisis des places, de la maison-de-ville et des remparts. Il fallut céder à la fortune, et mettre bas les armes dont on s'étoit pourvu trop tard. Les richesses des bourgeois, l'artillerie, les munitions, l'argent que le roi *Henri IV* avoit fait transporter dans la ville, tout devint la proie des vainqueurs, qui ne furent chassés de leur conquête, qu'après plusieurs mois de siége.

40. L'empereur *Henri II* étant en voyage, s'arrêta à Verdun, et alla rendre visite à *Richard*, abbé de S. Vannes. En entrant dans le cloître, il prononce ces paroles du psaume 131 : « C'est ici mon repos pour « toujours, c'est l'habitation que j'ai choisie. » L'évêque *Heimon*, qui l'accompagnoit, va rapporter ces mots à l'abbé. « Prenez garde, lui dit-il, à ce que vous ferez. « Si vous admettez l'empereur parmi vos religieux, « comme il le demandera, vous perdez l'empire. » L'abbé reçoit l'empereur, et le conduit avec respect au chapitre : là devant tous les religieux, il ose l'interroger sur le dessein qui l'amène dans cette solitude. *Henri* lui répond, le visage baigné de larmes, qu'il veut faire pénitence parmi eux, quitter le monde et l'empire, et prendre l'habit monastique. « Voulez-vous,

« dit l'abbé, selon la règle, et à l'imitation de Jésus-« Christ, être obéissant jusqu'à la mort ? » L'empereur répond avec humilité, qu'il n'a pas d'autre dessein. « Eh bien ! reprend l'abbé, je vous reçois « pour moine ; je me charge du soin de votre ame : « mais je veux que vous fassiez tout ce que je vous « ordonnerai. » *Henri* promit tout ; et *Richard* réplique aussitôt : « Je vous ordonne de continuer à « gouverner l'empire, d'être ferme en rendant la « justice, et d'user de toute votre autorité, pour « procurer aux peuples la paix et la tranquillité. » *Henri* n'insiste pas davantage, et se retire.

41. Un poète grec, dans le dessein d'exciter la libéralité d'*Auguste*, lui présenta si souvent des pièces de vers, que le prince importuné, pour se défaire de cet enfant d'Apollon, le paya en même monnaie, et lui donna une épigramme grecque. Le poète l'ayant lue, en exagéra la beauté ; et s'approchant de l'empereur, il tira quelques deniers qu'il lui présenta, en disant : « Pardonnez-moi, César, la modicité de mon présent ; « je sens bien qu'il est indigne d'un aussi grand prince, « et bien au-dessous de l'excellent ouvrage dont vous « m'honorez ; mais ma pauvreté ne me permet pas de « vous donner davantage : accusez-en la fortune, et « non la reconnoissance. » L'ingénieuse tournure de cette remontrance plut à *Auguste ;* et reconnoissant qu'un grand prince travaille pour sa propre gloire en encourageant les talens qui peuvent illustrer son règne et éclairer son peuple, il fit donner au poète une somme d'argent, qui, le tirant de l'indigence, le rendit moins fécond, et peut-être moins importun.

42. *Praxitelles* permit à *Phriné* de choisir dans son atelier celui de ses ouvrages qu'elle croiroit le plus excellent : mais cette courtisane, se défiant de son discernement, ne voulut s'en rapporter qu'à celui du sculpteur même ; et pour qu'il ne dissimulât point, elle usa de cette adresse. Elle vint lui annoncer, quelques jours après, que le feu étoit à son atelier : « Eh ! vîte, s'écria-t-il aussitôt, qu'on sauve mon « Cupidon préférablement à tout le reste ! » *Phriné*,

sur-le-champ, alla chercher le Cupidon, et l'emporta. On prétend que cette statue, chef-d'œuvre d'un des plus célèbres artistes anciens, enrichit aujourd'hui le musée du grand-duc de Toscane. Le dieu est, dit-on, représenté avec tant d'art, que dès qu'on lui met sur les yeux le bandeau qui le caractérise ordinairement, on n'y voit plus aucune trace des graces riantes qui l'embellissent et l'animent quand le bandeau est ôté.

43. Les Grecs se seroient crus déshonorés s'ils s'étoient prosternés devant le roi des Perses, comme le faisoient les sujets de ce prince. *Isménias*, député des Thébains, se présenta à l'audience du monarque : il avoit à solliciter une grace importante ; mais on lui répondit qu'il ne seroit point admis s'il ne se prosternoit, comme tous les autres, devant le grand roi, car c'est ainsi qu'on appeloit le monarque persan. « A cela près, dit-il, « faites que je parle au prince. » Il entra ; et quand il fut près du trône, il laissa tomber son anneau, et se baissa ensuite pour le ramasser. Le roit prit cette inclination pour un prosternement ; et plus content de ce prétendu hommage d'un homme libre, que de tous les respects de sa cour, il lui accorda tout ce qu'il voulut.

44. Le cardinal *Mazarin* prit, dans une cérémonie, le pas au-dessus du duc de Lorraine. L'aumônier de ce ministre, qui le suivoit, se retira par respect, pour laisser passer le prince : « Non, passez, « monsieur l'aumônier, dit le duc ; je cède le pas aux « gens d'Eglise, même aux moindres clercs ; » et il fit passer cet ecclésiastique. Par cette adroite civilité, il ménageoit le cardinal, dont il avoit besoin, et sauvoit l'honneur de son rang.

45. *Cambyse* ayant pris la ville capitale de *Psamménite*, roi d'Egypte, l'abandonna au pillage. Le monarque vaincu, voyant les soldats courir çà et là, demanda au roi de Perse ce qu'ils faisoient ? « Ils pillent « votre ville et vos biens. — Vous vous trompez, « Prince, il n'y a plus rien ici à moi ; tout est à vous « par le droit de la guerre, et c'est votre bien qu'ils « pillent. » Cette adroite réflexion frappa *Cambyse*, qui fit aussitôt cesser le pillage.

46. Un aveugle avoit cinq cents écus, qu'il cacha dans un coin de son jardin ; mais un voisin qui s'en aperçut, les déterra et les prit. L'aveugle, ne trouvant plus son argent, devina quel pouvoit être le voleur. Comment s'y prendre pour le ravoir ? Il alla trouver son voisin, et lui dit qu'il venoit lui demander un conseil. « J'ai mille écus, dont la moitié est cachée « dans un lieu sûr : je ne sais si je dois mettre le reste « au même endroit. » Le voisin le lui conseilla, et se hâta de rapporter les cinq cents écus, dans l'espérance d'en retirer bientôt mille : mais l'aveugle ayant retrouvé son argent, s'en saisit, et appelant son voisin, lui dit : « Compère, l'aveugle a vu plus clair que « celui qui a deux yeux. »

Au milieu d'une nuit fort obscure, un autre aveugle marchoit dans les rues, avec une lanterne à la main et une cruche pleine sur le dos. Quelqu'un qui couroit, le rencontra : « Simple que vous êtes, lui dit-il, à « quoi vous sert cette lumière ? La nuit et le jour ne « sont-ils pas la même chose pour vous ? — C'est pour « éclairer ma cruche et les étourdis qui te ressemblent. »

47. Un curé de village, pour écarter quelques gentilshommes affamés, usa de cette adresse. Il les reçut à bras ouverts, et après les complimens ordinaires, il feignit de commander à ses domestiques d'aller, l'un à la cave, l'autre au colombier, afin de préparer un festin digne des hôtes qui lui faisoient l'honneur de le visiter. Cependant il prit son surplis et son bréviaire, et se mit en devoir de sortir. « Où allez-vous donc, « monsieur le curé ? — Ah ! messieurs, je vous de- « mande pardon ; je suis à vous dans un moment : je « vais, pendant que le dîner s'aprêtera, réconcilier « un pauvre pestiféré que j'ai confessé ce matin ; » et en disant ces mots, il sortit. Les parasites étonnés se regardent, et, de concert, se retirent aussitôt chez eux, tremblant d'avoir respiré l'air funeste qui pouvoit leur donner la mort.

48. Un docteur étant dans sa chambre occupé à travailler, fut interrompu dans ses méditations, par une jeune fille qui lui demanda du feu. « Eh ! dans

« quoi, ma mie, voulez-vous le mettre? lui de-« manda-t-il. — Ici, monsieur, » répondit la petite, qui prit un peu de cendre dans sa main, sur lesquelles elle posa quelques charbons. Le docteur surpris jeta par terre ses livres, qui ne lui auroient jamais fourni une pareille ressource : « Avec toute ma science, « dit-il, aurois-je eu cet esprit-là? »

49. On pilloit la maison d'un riche négociant. Un pauvre Arabe ayant mis la main sur un sac plein d'or, et craignant que les gens attroupés dans la maison et dans la rue ne lui enlevassent sa proie, s'avisa de le jeter dans une des marmites qui étoient auprès du feu dans la cuisine; ensuite, ayant mis la marmite sur sa tête, il se retira en grande diligence. Ceux qui le virent rirent beaucoup de ce qu'il s'étoit arrêté à une marmite pleine de viande, pendant que tous les autres emportoient des choses plus précieuses. Le pauvre continuoit son chemin sans s'arrêter, et leur disoit : « J'ai pris ce qui est présentement le « plus nécessaire à ma famille; » et il passa de cette manière, sans perdre son butin.

50. Deux bourgeoises qui se piquoient de noblesse, s'appeloient toutes deux *Colin*, sans être parentes. L'une dit à l'autre : « Au moins, madame, vous ne descendez « pas des bons Colins, comme moi. » Celle-ci lui répondit avec vivacité : « C'est vous, madame, qui « descendez des faux Colins; pour moi je suis de la « bonne roche. » Enfin, après bien des disputes fort vives, elles convinrent de prendre pour juge un célèbre avocat, qui connoissoit parfaitement leurs familles. Cet arbitre fut fort embarrassé. Il ne vouloit fâcher ni l'une ni l'autre, ni entretenir la folie d'aucune. Un tour ingénieux le tira d'affaire. « Mesdames, leur dit-il, voici « le moyen de vous accommoder. Il y a deux Colins « aussi anciens l'un que l'autre; *Colin-Maillard* et *Co-« lin-Tampon*. Que l'une de vous deux se fasse descen-« dre de *Colin-Maillard*; l'autre reconnoîtra *Colin-« Tampon*; et vos deux familles seront également « anciennes. »

51. Le cardinal *de Bar*, Napolitain, avoit à Verceil

un hôpital dont il tiroit fort peu de profit, parce qu'il y avoit beaucoup de malades à entretenir. Il envoya un jour son intendant pour y rétablir un peu l'ordre, et en fixer les revenus. Cet officier, voyant une foule immense de gens inutiles, qui, sous prétexte de maladie, consumoient tous les biens de la maison, s'avisa de ce tour. Il se déguisa en médecin, fit assembler tous les malades, s'informa de leurs maladies, et finit par leur déclarer d'un ton docte, qu'on ne pouvoit les guérir qu'avec un onguent de graisse humaine. « Il faut donc, dit-il, que vous tiriez au sort entre « vous, à qui sera cuit dans l'eau bouillante, pour « le salut de tous les autres. » Il leur donna trois jours pour y songer sérieusement. Les réflexions furent bientôt faites; car, au bout de vingt-quatre heures, tous les malades effrayés vidèrent l'hôpital.

52. Un homme avoit un chien qu'il aimoit beaucoup, parce qu'il lui rendoit de grands services et qu'il lui étoit fort attaché. Cet animal vint à mourir, et son maître en fut inconsolable. Pour soulager sa douleur, il l'inhuma avec pompe dans son jardin, et convia, le soir, ses amis à un banquet, pendant lequel il leur fit l'oraison funèbre du défunt; et ainsi finirent ses obsèques. Le lendemain, quelques gens mal intentionnés allèrent rapporter au cadi, ou juge du lieu, tout ce qui s'étoit passé le soir, et ajoutèrent à la vérité du fait, un détail de toutes les cérémonies funèbres des Musulmans, qu'ils disoient avoir été pratiquées aux funérailles de l'animal. Le cadi, fort scandalisé de cette action, envoya ses huissiers se saisir de l'accusé, et après bien des réprimandes, il lui demanda s'il étoit du nombre de ces infidelles qui adoroient les chiens, puisqu'il avoit fait plus d'honneur au sien, que l'on n'en avoit rendu à celui des sept dormans, ou à l'âne d'*Ozaïr* ou d'*Esdras*. Le maître du chien lui répondit sans s'émouvoir: « Seigneur, l'histoire de mon chien « seroit trop longue à vous raconter; mais, ce qu'on « ne vous a peut-être pas dit, c'est qu'il a fait un tes- « tament, et, entre autres choses dont il a disposé, il « vous a fait un legs de deux cents asprés que je vous

« apporte de sa part. » A ces mots, le cadi, agréablement surpris, se tourna vers les huissiers, et dit : « Voyez comme les gens de bien sont exposés à l'envie, et quels discours on faisoit de cet honnête « homme ! » Puis, s'adressant à l'accusé, il lui dit : « Puisque vous n'avez pas fait les prières pour le défunt, je suis d'avis que nous commencions (*a*). »

53. Le calife *Mahadi* aimoit passionnément la chasse. Egaré de sa route, il entra chez un paysan, et lui demanda à boire. Celui-ci lui apporte une cruche de vin dont le calif but quelques coups. *Mahadi* lui demanda ensuite s'il le connoissoit : « Non, répondit l'Arabe. « — Je suis un des principaux seigneurs de la cour du « calife. » Il but ensuite un autre coup, et demanda encore au paysan s'il le connoissoit. Celui-ci lui répondit qu'il venoit de lui dire qui il étoit. « Ce n'est « pas cela, reprit *Mahadi*, je suis encore plus grand que « je ne vous l'ai dit. » Là-dessus il but un autre coup, et répéta la première demande. L'Arabe, fatigué de cette question, lui répliqua qu'il venoit de s'expliquer lui-même à ce sujet. « Non, dit le prince, je ne vous « ai pas tout appris ; je suis le calife, devant qui tout « le monde se prosterne. » A ces paroles, l'Arabe, au lieu de se prosterner, prit la cruche pour la reporter à sa place. Le calife étonné, croyant qu'il n'emportoit ce vase qu'à cause de sa présence, vouloit le rassurer contre la crainte d'avoir transgressé la loi de *Mahomet*, qui défend le vin. « Oh ! ce n'est point cela, répondit « l'Arabe ; mais c'est que, si vous buviez encore un « coup, j'aurois peur que vous ne fussiez le prophète, « et qu'enfin, à un dernier coup, vous ne prétendiez « me faire accroire que vous êtes le Dieu tout-puis- « sant. » *Mahadi* sentit toute l'adresse de cette réponse, et fit à l'ingénieux Arabe un présent magnifique.

54. Un seigneur de la cour jouant au piquet avec le cardinal *de Mazarin*, le réduisit, pour éviter d'être

(*a*) L'expression dont se sert ici le juge est équivoque en langue turque : elle signifie également, *commencer des prières*, et *ouvrir un sac d'argent*.

capot, à ne savoir lequel il garderoit de deux as qu'il avoit encore à la main. Le ministre attendoit que quelque courtisan officieux lui donnât un avis salutaire : il interrogeoit tous les regards ; et après avoir longtemps balancé, il étoit sur le point de jeter celui qui lui étoit inutile, lorsque son adversaire lui marcha sur le pied, comme pour l'avertir de n'en rien faire. *Mazarin* suivit ce prétendu conseil, et fut capot. Le jeu fini, il se plaignit, en disant : « Qui est celui qui m'a marché « sur le pied, et qui m'a fait faire une sottise ? — C'est « moi, monseigneur, lui répondit le joueur : je ne « crois pas être obligé de vous donner de bons avis. »

55. Un voyageur du comté de Kent en Angleterre, qu'un orage avoit transi de froid, arrive dans une hôtellerie de campagne, et la trouve si remplie de monde, qu'il ne peut approcher de la cheminée. « Que « l'on porte vîte à mon cheval une clayère d'huîtres, « dit-il à l'hôte. — A votre cheval, monsieur ! et « croyez-vous qu'il veuille en manger ? — Faites ce « que j'ordonne. » Le patron obéit : tous les assistans le suivent à l'écurie ; et notre voyageur se chauffe. « Monsieur, dit l'hôte en revenant, je l'aurois gagé « sur ma tête ; le cheval n'en veut pas. — Il faut donc « que je les mange, » répond le voyageur, qui s'étoit bien chauffé et avoit choisi une bonne place.

56. *Jean II*, roi de Portugal, fut prié par un seigneur, nommé *Ruy-Souza*, qui étoit accablé de dettes, de vouloir bien lui parler dans la rue, et il obtint ce qu'il demandoit. *Souza* sortit avec le roi, qui l'avoit à son côté, et s'entretenoit avec lui ; et comme il lui demanda si cet honneur lui suffisoit, *Souza* le remercia très-humblement. Le lendemain, des marchands, qui ne doutoient point de sa faveur, lui prêtèrent cinq ou six mille écus, dont il avoit le plus pressant besoin, pour se retirer du malheureux état où il se trouvoit.

57. L'abbé *de Baignes*, chef de la musique de *Louis XI*, étoit un homme fertile en inventions, et qui savoit adapter son génie industrieux aux circonstances les moins attendues. Le monarque lui demanda un jour un concert exécuté par des pourceaux. Il

croyoit, par la bizarrerie de cette demande, réduire l'adroit abbé à l'impossible. Cependant il l'entreprit, et en vint même à bout, à la satisfaction du roi. Il rassembla quantité de pourceaux de différens âges, et dont les cris, par conséquent, devoient produire différens tons. Il les mit tous sous un pavillon de velours magnifique, au devant duquel étoit une table de bois, où l'on montoit par plusieurs degrés qui formoient une espèce de jeu d'orgue. Différens aiguillons qu'il touchoit, alloient piquer ces pourceaux, et ces animaux aiguillonnés poussoient des cris qui formoient une harmonie dont la nouveauté devoit faire le plus grand mérite, et qui ne laissa pas de donner du plaisir au monarque.

58. *Kiuperli Nuuman*, qui fut grand-visir en 1710, avoit contracté une fantaisie qui tenoit de la folie. Il croyoit avoir toujours une mouche sur le nez. Il la chassoit de la main, elle s'envoloit; mais un instant après, elle revenoit encore. Les plus fameux médecins furent consultés et employés, sans pouvoir déraciner cette mouche imaginaire. Un médecin français, nommé *Le Duc*, eut l'honneur de cette cure. Il ne s'y prit pas comme les autres, et n'alla point raisonner doctement avec le visir, pour le convaincre qu'il n'y avoit rien de ce qu'il croyoit. Au contraire, la première fois qu'il fut introduit chez lui, il se récria, en apercevant *Nuuman*, sur la grandeur et la grosseur de cette mouche importune, qui venoit impudemment siéger sur le nez du visir; et par là il gagna sa confiance. Il lui ordonna d'abord des juleps et d'autres potions innocentes, sous prétexte de le purger. Enfin, un beau jour il se mit en devoir de lui couper sa mouche. Il tire son petit couteau, et le lui passe légèrement sur le nez. Après cette feinte opération, il lui montre une mouche morte, qu'il tenoit à dessein cachée dans sa main. *Kiuperli* s'écrie aussitôt que c'est la mouche même qui le tourmentoit depuis si longtemps; et par cette adresse, sa fantaisie fut parfaitement guérie.

59. Le comte *de Grammont*, voyant que *Louis XIV*

ne donnoit aucun bénéfice à l'abbé *de Feuquières*, son neveu, lui dit : « Sire, j'avois toujours cru l'abbé *de* « *Feuquières* homme d'une conduite à engager votre « majesté à penser à lui. Mais comme votre choix est « la récompense du mérite, et qu'il n'est point encore « tombé sur lui, je suis porté à croire qu'il n'est digne « que du dernier mépris. Si votre majesté l'oublie dans « la première nomination, trouvez bon que je le fasse « enfermer dans un séminaire pour le reste de ses « jours. » *Louis XIV* ouvrit les yeux sur cet abbé, et lui donna bientôt un riche bénéfice.

60. Un roi montroit des vers à un courtisan, qui lui demanda quel étoit l'ignorant qui les avoit faits ? « *C'est moi*, lui dit le prince. — Vous avez donc voulu « mal faire, sire, reprit le courtisan, et vous avez « parfaitement réussi. On voit bien que votre majesté « a le don de faire tout ce qu'elle veut. » Par cette adroite repartie, il calma l'amour-propre du monarque, et prévint l'irascibilité du poète.

61. M. *de Besemeaux*, de l'ancienne maison *de Monlezun*, étoit dans les bonnes graces du cardinal *de Mazarin*. Un de ses parens, bon serviteur du roi, mais peu favorisé de la fortune, le pria de le présenter au ministre. Il en prévint l'éminence, l'assurant que ce parent n'avoit que deux mots à lui dire : « Pour deux « mots, dit le cardinal, je le veux bien ; mais deux « mots, et pas davantage. » M. *de Besemeaux* fit entrer son parent, après lui avoir bien recommandé de ne dire que deux mots. « Soyez tranquille, » dit celui-ci, en approchant du cardinal. On étoit en hiver; il se contenta de dire : « Monseigneur, froid et faim. « — Feu et pain, » répondit le ministre ; et il lui fit donner une pension.

62. Un jeune seigneur envoyé par le duc *de Vendôme* pour porter à *Louis XIV* la nouvelle de la victoire de Luzara, s'embarrassa dans le récit qu'il en fit. La duchesse de Bourgogne rioit de l'embarras du narrateur ; mais le roi ne perdoit rien de sa gravité, ce qui augmenta encore le trouble du député. Enfin, il termina comme il put sa narration, dont il fit excuser

le désordre et la foiblesse, en ajoutant adroitement : « Il est plus facile à M. *de Vendôme*, Sire, de gagner « une bataille, qu'il n'est aisé de la raconter. »

65. *Louis XIV* faisoit la revue des gardes Françaises, et voyant un soldat d'un port noble et majestueux, lui prit son épée pour l'examiner, puis la lui rendit. Le soldat, en la recevant, dit au roi avec une hardiesse respectueuse : « Sire, quand on prend l'épée d'un « homme qui sert un aussi grand roi, on la lui remet « ordinairement à son côté. » Le prince, un peu surpris, lui dit gaiement : « Eh bien, j'y consens, » et remit l'épée dans son fourreau. « Sire, reprit alors le « soldat, j'ai assez lu pour savoir que vos prédécesseurs n'anoblissoient leurs sujets qu'en leur mettant « l'épée au côté. » Le roi lui envoya le lendemain des lettres de noblesse.

64. *Mahomet*, roi de Khouristan, dans la Perse, avoit pour premier ministre un homme d'une probité à toute épreuve. Les femmes de ce prince et son favori, ne pouvant rien sur l'esprit de ce sujet fidelle, et n'espérant rien de son amitié, se liguèrent contre lui, et le firent disgracier. En quittant la cour, il supplia son souverain de lui accorder, pour prix des services qu'il avoit rendus à l'état, quelques morceaux de terres incultes, où il pût passer le reste de ses jours, et s'occuper à les faire valoir. Le roi donna ordre qu'on fît des recherches, et qu'on lui apportât un aperçu des terres en friche qui se trouveroient dans les pays de sa domination. On obéit; mais on n'en put pas même trouver une seule mesure, tant l'administration du ministre disgracié avoit été sage et attentive. *Mahomet* ouvrit alors les yeux; et retenant à sa cour ce serviteur intelligent et intègre, le rétablit dans ses dignités, ordonnant à ses femmes de ne plus, à l'avenir, s'immiscer dans les affaires publiques.

65. Il est assez ordinaire que les ouvrages des peintres se vendent beaucoup plus cher après la mort que pendant la vie de leurs auteurs. *Teniers* le jeune ne pouvant tirer des siens tout le parti dont ils étoient dignes, s'avisa de cesser de vivre en apparence. Afin

d'exécuter ce singulier stratagême, il s'absenta quelque temps de la ville d'Anvers, où il demeuroit, et fit répandre le bruit de sa mort. Pour donner plus de vraisemblance à cette nouvelle, sa femme et ses enfans prirent le deuil, et affichèrent la plus grande affliction. On ouvrit alors les yeux sur le mérite du peintre : les amateurs se présentèrent en foule à la vente posthume de ses tableaux, et on les acheta au poids de l'or.

66. Un prédicateur ne savoit qu'un sermon, et l'alloit débiter dans les villages. L'ayant prêché dans un endroit, le seigneur du lieu le retint pour le lendemain, qui étoit fête encore, dans l'espérance qu'il donneroit un discours aussi beau que celui de la veille. Cette invitation étoit glorieuse; mais elle mettoit le prédicateur dans une position bien incommode. Se répétera-t-il ? Que pourra-t-il dire qui n'ait été déjà entendu ? Pour qui va-t-il passer dans l'esprit des auditeurs? Au lieu de répondre à cette flatteuse prévention dont on l'honore, il se rendra la fable de l'auditoire choisi. Que faire cependant ? il faut prêcher. L'heure approche ; il monte en chaire : « Messieurs, dit-il, « quelques personnes m'ont accusé de vous avoir dé« bité hier des propositions contraires à la foi, et d'a« voir mal interprêté quelques passages des livres saints. « J'en appelle à cet auditoire éclairé : pour les con« vaincre d'imposture, et pour vous prouver la pureté « de ma doctrine, je vais vous répéter mon sermon. « Daignez, je vous supplie, m'écouter avec toute l'at« tention qu'exige une cause dont vous êtes juges. »

67. Plusieurs gens de lettres, et *Chapelle* entre autres, se trouvoient à souper chez *Molière* à Auteuil. Ce dernier, depuis quelques temps, ne vivoit que de lait, et se couchoit de bonne heure. Il quitte les convives pour se mettre au lit, et son absence ne refroidit point la gaieté du festin. Le vin, largement servi, échauffa peu à peu toutes les têtes, et la conversation tomba sur les malheurs attachés à la vie. On trouva qu'il n'étoit rien de si triste que notre existence ici-bas ; que nos jours sont, ou monotones, ou livrés aux chagrins : mille épines très-piquantes, pour une

rose foible et passagère. On conclut que la vie n'est qu'une chaîne de maux douloureusement gradués, et qu'il est de la sagesse de s'en débarrasser tout d'un coup. On applaudit à cette sombre philosophie ; et en avalant une dernière rasade, on s'écrie unanimement : *Allons, amis, mourons avec courage.* On se lève, on quitte la table ; tous courent à l'envi à la rivière. Le jeune *Baron*, l'un des convives, et qui, peut-être, avoit moins bu, ou dont le vin étoit moins triste, prévient *Molière*, avant de suivre les autres. *Molière*, qui connoissoit le vin de ses amis, effrayé de cet extravagant projet, s'élance hors de son lit : mais tandis qu'il s'habille, nos philosophes arrivent à la rivière, et s'emparent d'un bateau pour prendre le large et se noyer tout au milieu. Quelques paysans et des domestiques du voisinage, instruits de leur dessein par leur conversation qui étoit assez bruyante, se jettent avec eux dans le bateau, pour les retenir. Furieux de cet obstacle, ils mettoient l'épée à la main, lorsque *Molière* se montre : « Eh ! que vous ont donc fait ces gens-là, leur « crie-t-il ? — Comment, lui répond l'un d'eux, ces « coquins veulent nous empêcher de nous jeter dans « la rivière. Ecoute, mon cher *Molière*, tu as de l'es- « prit ; vois si nous avons tort. Fatigués des peines de « ce monde-ci, nous avons résolu de passer en l'autre, « afin d'être mieux. La rivière nous a paru le plus court « chemin pour nous y rendre, et ces marauds nous « l'ont bouché. — Fort bien, s'écrie *Molière ;* le des- « sein est beau : mais je vous croyois de mes amis. « Quoi ! messieurs, vous entreprenez une action qui « doit vous immortaliser, et vous oubliez de m'associer « à votre gloire ? — Il a raison, répond *Chapelle ;* nous « agissons mal avec lui : oublie cette faute, mon cher « ami, et viens te noyer avec nous. — Oui-dà, c'est « mon dessein : mais un moment ; songeons à ce que « nous allons faire. Nous voulons nous illustrer, et « nous nous y prenons nuitamment ! N'est-ce pas don- « ner des armes à l'envie, toujours prête à déprimer « les belles actions ? Ne pourra-t-elle pas dire, si nous « y procédons immédiatement après souper, que c'est

« plutôt le vin que notre raison qui nous a conduits ? « Non, mes amis, c'est demain, à jeun, de jour, en « plein midi, qu'il faut nous jeter dans la rivière. — « C'est fort bien raisonné, s'écria *Chapelle*. Morbleu ! « *Molière* a toujours plus d'esprit que nous. » Ils allèrent tous se coucher; et le lendemain, on n'eut plus besoin de se battre avec eux pour les empêcher de se noyer.

68. Le marquis *de Saint-André* sollicitoit un petit gouvernement; mais M. *de Louvois*, ministre de la guerre, qui avoit reçu quelques plaintes contre cet officier, le lui refusa. « Si je recommencois à servir, « je sais bien ce que je ferois, repartit le marquis un « peu ému. — Et que feriez-vous ? demanda le mi- « nistre d'un ton sévère. — Je réglerois si bien ma « conduite, que vous n'y trouveriez rien à redire. » M. *de Louvois* fut si agréablement surpris de cette réponse adroite, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit. *Voyez* PRÉSENCE D'ESPRIT.

## ADRESSE DU CORPS.

1. Le grand *Alexandre*, encore fort jeune, voyant son père rebuter comme inutile un cheval excessivement rétif et fougueux : « Quel cheval, s'écria-t-il, « perdent ces gens-là, qui, par ignorance ou par « timidité, ne savent pas s'en servir ! » Aussitôt il s'approche du coursier farouche, le flatte, le caresse, l'adoucit, le monte avec adresse, le promène quelque temps; puis, lui faisant sentir l'éperon, le met au galop et le fatigue. Enfin, tournant bride doucement, il le ramène au pas devant le roi son père, et saute à bas. *Philippe* l'embrassa tendrement; et se livrant en père aux grandes espérances que donnoit le jeune prince : « O mon fils, lui dit-il, cherche un royaume digne de « ta grande ame; la Macédoine ne peut te contenir. » Le nom du cheval dompté par l'adresse d'*Alexandre* devint aussi célèbre que celui de son maître, dont il partagea, pour ainsi dire, la brillante carrière. On l'ap-

pela *Bucéphale*, parce que sa tête avoit la conformation de celle d'un bœuf.

2. Le fameux chevalier *Bayard* partant du château paternel pour se rendre à la cour du duc de Savoie; après avoir reçu les adieux de ses parens, monta à cheval en leur présence. Son cheval, qui étoit fougueux, commença alors à s'agiter avec violence; mais le jeune cavalier se tint ferme, et ne fut point ébranlé. Le seigneur *du Térail*, son père, admirant en vieillard l'adresse de son fils, courut vers lui les bras ouverts, et lui demanda s'il n'avoit pas eu peur. « Et de quoi « aurois-je peur, mon père, entouré de personnes « qui me sont si chères, et dont je suis aimé, moi qui « me sens incapable de crainte au milieu des enne- « mis de mon roi et de ma patrie? » La supériorité qu'il avoit acquise dans l'exercice du cheval, fut la première cause de sa fortune. Le duc de Savoie, dont il étoit page, étant à Lyon avec *Charles VII*, roi de France, voulut s'en faire honneur devant ce monarque. *Bayard* et son cheval occupèrent plus d'une heure deux puissans souverains et toute leur cour, et le page revenant au bout de sa carrière, le roi, charmé de son adresse, lui cria: « Or ça, cavalier, bon courage! « piquez! piquez encore une fois! » Les pages du monarque, ou jaloux des éloges qu'il recevoit, ou l'admirant eux-mêmes, s'écrièrent ensemble: « Piquez! pi- « quez! » et ces cris répétés lui valurent, pendant plusieurs années, le surnom de *Piquet*. A peine âgé de vingt ans, très-grand pour son âge, mais pâle et maigre, et en apparence incapable de grands efforts, il vainquit à Lyon, dans un tournois, le seigneur *de Vaudrey*, dont le bras redoutable avoit terrassé tous les chevaliers qui s'étoient mesurés avec lui. Tous les spectateurs en furent surpris; et lorsque, suivant l'ordre de la joûte, les combattans passèrent, la visière levée, devant les dames de Lyon, rangées le long de la lice, elles s'écrièrent en leur patois, le voyant si maigre et si pâle: « *Vey vô ces tous malotru?* il a mieux « fait que tous les autres. »

3. L'un des athlètes qui se distingua le plus parmi

les Grecs, par son adresse et par sa vigueur, fut le célèbre *Polydamas*. Seul et sans armes, il tua sur le mont Olympe un lion des plus furieux, se proposant en cela le grand *Hercule* pour modèle. Une autre fois, ayant saisi un taureau par l'un des pieds de derrière, cet animal ne put échapper qu'en laissant la corne de son pied dans les mains de l'athlète. Lorsqu'il retenoit un chariot par derrière, le cocher fouettoit inutilement ses chevaux pour les faire avancer. *Darius Nothus*, roi de Perse, sur le bruit de cette force prodigieuse de *Polydamas*, le voulut voir, et le fit venir à Suse. On lui mit en tête trois soldats de la garde du prince, très-vigoureux et très-aguerris. Il les battit, il les tua, sans même vouloir se servir d'aucune arme.

4. A peine ose-t-on croire ce que les historiens rapportent de l'adresse surprenante, et de la force prodigieuse de *Milon* de Crotone, ce fameux athlète qui vivoit l'an 512 avant J. C. *Pausanias* dit qu'il fut sept fois victorieux aux jeux Pythiens, une fois étant encore très-jeune, qu'il remporta six victoires aux jeux Olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut adjugée aussi pendant sa première jeunesse; et que s'étant présenté une septième fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignoit une grenade de manière que, sans l'écraser, il la serroit suffisamment pour la retenir, malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il se tenoit si ferme sur un disque, espèce de palet de forme plate et ronde, qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde comme d'un diadême; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de son front s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsque appuyant son coude sur son côté, il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevoit, aucune force humaine ne pouvoit lui écarter le petit doigt des trois autres.

Un jour qu'il écoutoit les leçons de *Pythagore*, car il

il étoit l'un de ses disciples les plus assidus, la colonne qui soutient le plafond de la salle où l'auditoire étoit assemblé, ayant été tout-à-coup ébranlée, il la soutint lui seul, donna le temps aux auditeurs de se retirer; et, après avoir mis les autres en sureté, il se sauva lui-même. Ce qu'on raconte de la voracité de cet homme étonnant, n'est pas moins capable de surprendre. Il étoit à peine rassasié de vingt mines ou livres de viandes, d'autant de pain, et de quinze pintes de vin en un jour. *Athénée* dit qu'une fois ayant parcouru toute la longueur d'un stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier dans la journée.

*Milon*, dans sa vieillesse, voyant les autres athlètes s'exercer à la lutte, et considérant ses bras, autrefois si robustes, mais que l'âge avoit extrêmement affoiblis: « Hélas! s'écria-t-il en pleurant, maintenant ces bras « sont morts! » Cependant il oublia, ou du moins il se dissimula son affoiblissement; et l'aveugle confiance qu'il avoit mise en ses forces lui devint enfin funeste. Un jour, passant dans une forêt, il voulut éprouver sa vigueur émoussée, et entreprit de séparer un arbre en deux. Mais les forces lui manquèrent au milieu de son action; les deux parties de l'arbre se réunirent, et enfermèrent les mains du malheureux athlète: un lion sortit du bois, et le dévora.

5. L'historien *Josèphe* rapporte un trait remarquable de l'adresse et de la force de corps d'un cavalier romain, qui, au siége de Jérusalem, poursuivant un Juif, le saisit par le talon, l'enleva; et le tenant en l'air, le porta ainsi tout vivant à son général.

6. Pendant que *Louis XIV* étoit en Flandres, son carrosse traversant un chemin très-mauvais, se trouva tellement embourbé, que les bœufs et les chevaux qu'on y attela firent d'inutiles efforts. Le moyeu d'une roue étoit entièrement enfoncé dans la boue. Un garde du roi, nommé *Barsabas*, impatient d'être témoin oisif de ces vaines tentatives, descend de cheval, soulève la roue, fait signe au cocher et aux postillons, qui, fouettant les chevaux, piquant les bœufs,

dégagent enfin la voiture. *Louis XIV* donna une pension à ce garde, qui devint bientôt major de Valenciennes. Il étoit revêtu de ce grade, lorsqu'un Gascon lui cherchant querelle, lui proposa de se battre. « Je « le veux bien, dit *Barsabas*, en lui présentant la « main; touchez-là. » Le Gascon lui tendit la sienne. Le major en la serrant, lui fracassa les os, et le mit hors de combat. Un autre Gascon profita de cet exemple dans une circonstance semblable. Au lieu de répondre à l'invitation de *Barsabas* qui lui tendoit la main, il lui plongea son épée dans le corps, en disant: « Voilà comme je pare la trahison d'un homme comme « vous. » Le coup ne fut pas mortel. Etant dans un village, le major de Valenciennes entra dans la boutique d'un maréchal pour y demander des fers. Il rompit sans peine tous ceux qu'on lui montra, disant qu'ils étoient aigres et cassans. Le maréchal en voulut forger d'autres. *Barsabas* prit alors l'enclume, et la cacha sous son manteau. L'ouvrier, voulant battre son fer, fut bien surpris de ne plus voir son enclume; et son étonnement augmenta lorsqu'il l'apercut sous le bras du major. Il crut avoir affaire à un démon; il prit la fuite, et ne voulut rentrer chez lui que quand on lui eut assuré que le prétendu diable n'y étoit plus. *Barsabas* avoit une sœur aussi forte que lui; mais il ne la connoissoit pas, parce qu'il avoit quitté de très-bonne heure la maison paternelle, pour chercher fortune dans les armes, et qu'elle étoit née durant son absence. Il la rencontra dans une petite ville de Flandres, où elle étoit cordière. Il lui marchanda les plus grosses cordes qu'elle eût. Il les rompoit comme les plus petits filets, en disant qu'elles ne valoient rien. « Je vous en « donnerai de bien plus fortes, dit la cordière; mais « voudrez-vous y mettre le prix? — Je les paierai « tout ce que vous voudrez, » répondit-il, en montrant plusieurs écus. Elle les prit, en rompit deux ou trois. « Vos écus, lui dit-elle, ne valent pas mieux que mes « cordes; donnez-moi de l'argent de meilleur aloi. » *Barsabas* surpris, lui demanda son pays, son nom, sa famille, et reconnut qu'elle étoit sa sœur. Le grand

Dauphin, fils de *Louis XIV*, voulut voir des preuves de la force prodigieuse de cet homme. Il se jeta sous son cheval, le souleva, le porta sur son dos plus de cinquante pas; et se baissant ensuite, il le posa à terre avec autant de tranquillité que s'il n'eût pesé que vingt livres.

7. L'Indigne fils de *Marc-Aurèle*, le barbare *Commode*, partageoit tout le temps qu'il devoit consacrer au gouvernement de l'empire, entre la plus infame débauche, et les méprisables combats auxquels il s'exerçoit contre les gladiateurs et contre des bêtes. Il y réussissoit très-bien, et joignoit la force avec l'adresse. On rapporte qu'il tua cinq hippopotames à la fois, deux éléphans, un rhinocéros, un autre animal, moitié chameau, moitié panthère, en deux jours différens. Il tiroit avec tant de justesse et de dextérité, qu'un jour dans un spectacle, voyant une panthère qui s'élançoit sur un malheureux destiné à combattre contr'elle, il prit son arc, et d'une flèche subitement lancée, il abattit la tête à l'animal sans toucher à l'homme. C'est peut-être le seul acte d'humanité qu'il ait fait, et il faut l'attribuer à son adresse, non à son cœur.

8. L'empereur *Maximin* étoit si fort qu'il traînoit seul des chariots chargés. D'un seul coup de poing il faisoit sauter les dents d'un cheval. Quelques historiens ont dit qu'il écrasoit des pierres assez grosses entre ses doigts, et qu'il fendoit de gros arbres avec les mains. Il n'y avoit nul homme au monde qu'il craignît. Il avoit huit pieds de hauteur, et mangeoit quarante livres de viande par jour.

9. *Auguste*, roi de Pologne, a aussi passé pour un prodige de force. A la table de l'empereur, il prit une assiette d'argent où il y avoit du vin; en la serrant dans la main il en fit une boule, où la liqueur se trouvoit renfermée : il la comprima ensuite tellement, que le vin rejaillit jusqu'au plancher.

10. Un jour l'empereur *Adrien* exerçoit ses troupes, et chaque soldat exécutoit en particulier les évolutions militaires, analogues aux fonctions qu'il avoit

dans les armées. Un archer batave, nommé *Soranus*, parut à son tour. Ce guerrier, déjà connu par son adresse, voulut surpasser sa réputation. Il décoche une flèche; et avec une seconde, il coupe la première qu'il atteint au milieu de son vol. *Adrien*, rempli d'admiration, prit les Bataves et *Soranus* en si grande amitié, que de ce moment il en composa sa garde; et lorsque cet habile archer fut mort, il lui éleva un magnifique mausolée.

11. *Gesler*, homme bizarre et cruel, qui commandoit dans la Suisse au nom de la maison d'Autriche, fit mettre un chapeau au bout d'une perche que l'on planta sur la place d'Altorf, avec ordre aux passans de saluer ce chapeau avec autant de respect que le gouverneur même. Un laboureur nommé *Guillaume-Tell*, homme dont l'ame étoit au-dessus de sa fortune, ayant manqué à cette formalité, *Gesler* le manda pour le punir de sa désobéissance. Le paysan s'excusa, en disant qu'il n'avoit aucune connoissance de cette loi, à laquelle il se seroit conformé. Peu content de cette réponse, le ministre autrichien ordonne au laboureur d'abattre d'un coup de flèche une pomme sur la tête de celui de ses enfans qu'il aimoit le plus; ajoutant que s'il manquoit son coup, il lui feroit donner la mort. Ce père malheureux n'ayant pu adoucir son juge ni par ses pleurs, ni par ses prières, prit la flèche et la décocha avec tant de bonheur et d'adresse, qu'il abattit la pomme à cent vingt pas de distance, sans faire de mal à son fils. La joie du père fut égale au dépit du gouverneur, qui, toujours dans le dessein de perdre *Guillaume*, lui suscita une autre querelle sur ce qu'il avoit une deuxième flèche dans son carquois. Il voulut savoir à quel usage elle étoit destinée: « A te tuer toi-même, » lui répondit le laboureur; ce qu'il exécuta, tandis que le gouverneur donnoit ses ordres pour le faire conduire en prison. Plusieurs citoyens se réunirent à *Guillaume*; et cette alliance fut le fondement de la République Helvétique, qui s'est soutenue avec tant de gloire depuis plus de quatre cents ans.

# AFFABILITÉ.

1. Sésostris, roi d'Egypte, méditant la conquête de toute la terre, crut que pour exécuter ce vaste projet, il devoit avant tout gagner le cœur de son peuple par une bienveillance et une affabilité sans bornes. Il donnoit aux uns de l'argent ou des terres; il pardonnoit aux autres; il parloit avec bonté à tous ceux qu'il rencontroit; en un mot, il se fit tellement aimer de tous ses sujets, qu'ils regardèrent comme un bienfait d'être enrôlés sous ses drapeaux, et qu'en le suivant dans les batailles, ils croyoient combattre plutôt pour la défense de leur père, que pour la gloire de leur roi.

2. Le tyran *Pisistrate*, si toutefois ce prince mérite un nom si odieux, fit oublier son usurpation par les vertus dont il donna l'exemple sur le trône. Il se distingua sur-tout par son affabilité. Il regardoit tous les citoyens comme ses frères; il les écoutoit avec joie; il les faisoit manger à sa table; il jugeoit leurs différens avec la tendre sollicitude d'un père, et le zèle désintéressé d'un ami véritable. Enfin, pour donner, en quelque sorte, tout ce qu'il possédoit à ses sujets, il ouvrit ses jardins et son palais à tout le monde, et chacun y étoit reçu avec attention et les égards qu'on auroit eus pour le prince.

3. C'est à son affabilité que le fameux *Thémistocle* dut, en partie, la haute fortune à laquelle il s'éleva. Ce grand homme, qui penchoit naturellement vers le gouvernement populaire, ne négligea rien pour se rendre agréable au peuple, et pour se faire des amis, se montrant affable à tous, complaisant, toujours prêt à rendre service aux citoyens, qu'il connoissoit par leurs noms; et même il n'étoit pas fort délicat sur les moyens qu'il employoit pour leur faire plaisir : aussi quelqu'un lui dit qu'il gouverneroit parfaitement, s'il conservoit l'égalité parmi les citoyens, et qu'il ne

penchât pas plus pour l'un que pour l'autre. « A Dieu « ne plaise, répondit-il, que je sois jamais assis sur « un tribunal où mes amis n'aient pas plus de crédit « et de faveur que les étrangers ! »

4. Le duc de *Joyeuse*, favori de *Henri III*, avoit un cœur digne de sa grande fortune ; et son affabilité envers tout le monde prévenoit les traits piquans de l'envie. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps deux secrétaires d'État dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, et leur abandonna un don de cent mille écus que le roi venoit de lui faire.

5. Lorsque *Gustave III*, roi de Suède, parcouroit la Finlande, une vieille femme l'aborda une lettre à la main. Le monarque étoit simplement vêtu, et se disposoit à monter à cheval pour partir d'Abo. La femme, qui ne le connoissoit pas, le prit par le bras. « Voilà une lettre que je dois faire tenir à Stockholm, « lui dit-elle; elle est très-importante pour moi; vous « retournez sans doute; faites-moi le plaisir de vous « en charger; vous épargnerez le port. Quant à l'a- « dresse, il vous sera facile de la trouver; car je pense « bien que vous connnoissez cette ville. » Le roi accueillit cette demande en souriant avec bonté. Il prit la lettre, fit ses adieux à cette bonne femme, et lui promit de s'acquitter de sa commission.

6. Un jour, le fameux abbé *Terrasson* passoit dans les rues, vêtu d'une manière bizarre et négligée. Quelques enfans et des gens du bas peuple le suivoient avec des huées. Un de ses amis le rencontra, et voulut écarter ces insolens. « Eh! mon ami, laissez-les faire, « dit l'abbé : cela les amuse ; et je ne peux leur faire « que ce bien-là. »

7. Dans le temps que l'armée, conduite par *S. Louis* contre les infidelles, étoit en proie à la peste, aux maladies les plus cruelles, à la famine la plus affreuse, *Gaugelme*, un des valets-de-chambre du monarque, fut attaqué comme les autres du fléau épidémique, qui bientôt le réduisit à l'extrémité. Son confesseur l'exhortoit à mourir chrétiennement. « Non, dit-il, je ne « mourrai point que je n'aie vu mon saint roi : j'attends

« qu'il m'honore de sa visite. » Ces paroles furent rapportées au prince, mais tout le monde lui représenta l'imprudence qu'il y auroit à satisfaire le désir d'un domestique, et qu'il s'exposeroit à gagner la maladie qui le mettoit au tombeau. « Ce domestique est mon « sujet; il est mon frère, répondit le monarque : allons « nous acquitter de nos devoirs à son égard. » Il dit; et dans le moment, il se montre aux yeux étonnés de *Gaugelme*. Ce fidèle serviteur veut se précipiter aux pieds de son maître. La foiblesse le retient. *Louis* le console et l'encourage, et *Gaugelme* meurt satisfait.

8. L'impératrice-reine, *Marie-Thérèse*, étant à Laxembourg, y reçut un message de la part d'une femme âgée de cent huit ans, qui, pendant plusieurs années, n'avoit pas manqué de se présenter le jour du jeudi-saint, pour être au nombre des pauvres auxquels cette auguste princesse lavoit les pieds. Depuis deux ans ses infirmités l'avoient empêchée de se rendre au palais. Elle fit dire à l'impératrice qu'elle avoit le plus vif regret de n'avoir pu se trouver à cette pieuse cérémonie, non pas tant à cause de l'honneur qu'elle auroit reçu, que parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une souveraine adorée. La princesse, touchée du message et des sentimens de cette bonne femme, se rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit. Elle ne dédaigna pas d'entrer dans une misérable cabane. Elle la trouva sur un grabat où la retenoient ses infirmités, compagnes inséparables de l'âge. « Vous « regrettez de ne m'avoir point vue ! lui dit la géné- « reuse *Marie-Thérèse :* consolez-vous, ma bonne ; « je viens vous voir. » Elle fut attendrie de la situation et de l'air pénétré de la vieille femme, qui gémissoit de ne pouvoir sortir de son lit pour se jeter à ses pieds. Elle l'entretint long-temps, et lui laissa, en se retirant, une somme d'argent nécessaire pour lui procurer les secours dont elle avoit besoin.

9. L'empereur *Joseph II*, auguste fils de cette illustre souveraine, et héritier de ses vertus autant que de sa puissance, s'est montré dans tous les temps accessible à tout le monde. S'il se promène dans sa capitale, rien

ne l'annonce, rien ne le distingue; il n'est escorté que de sa bienfaisance et de cette royale aménité qui relève la majesté du prince, et le rapproche de son peuple. A peine fut-il revêtu du souverain pouvoir, qu'il parcourut tous les pays soumis à sa domination; s'arrêtant sur les chemins pour laisser approcher la foule des spectateurs qui se trouvoit à son passage, et recevant avec bonté toutes les requêtes qu'on lui présentoit. Parmi celles qu'on lui donna, il s'en trouva une conçue en ces termes : *Très-gracieux empereur, quatre jours de corvée, le cinquième à la pêche, le sixième à la chasse pour le seigneur du village, et le septième à Dieu : jugez, empereur très-magnifique, s'il nous est possible de payer les impôts.* Il consola ces infortunés vassaux; et peu de temps après il rendit leur servitude plus supportable. Dans une ville de Croatie, les habitans assemblés autour de leur souverain, témoignoient leur allégresse par des acclamations redoublées, lorsqu'au milieu de la joie publique on entendit des sanglots. C'étoit un soldat qu'un coup de feu avoit privé de la vue dans la guerre de 1758. Il se désespéroit d'être privé du plaisir de voir l'empereur; et poussant la multitude pour se faire un passage, il disoit, en versant des larmes, qu'il désiroit au moins le toucher. Un officier l'aperçoit, l'entend, avertit le prince, qui le fait approcher et lui présente ses deux mains. Le soldat les saisit avec empressement, les serre avec tendresse, les arrose des larmes de l'amour : « Me voilà donc heureux, s'écria-« t-il ! Je le serois davantage, si pouvant vous voir « un instant, le Ciel ensuite m'ôtoit une vie inu-« tile à votre service, et que je ne regretterois plus « après avoir vu mon empereur et mon père. » Ce prince attendri lui fit remettre une somme pour les besoins pressans, et lui fixa une pension annuelle. Se promenant à cheval dans Vienne, il vit tomber son palefrenier dans un trou couvert de neige; il descend aussitôt pour lui prêter secours; mais ne pouvant y réussir, il remonte à cheval, vole jusqu'au premier village où sa suite étoit déjà, et revient avec du monde pour sauver l'infortuné valet. Quelques

seigneurs de la cour se plaignirent de ce qu'on ne pouvoit jouir décemment des promenades du château ; parce qu'elles étoient sans cesse remplies de petite noblesse et de peuple. Enfin, ils s'adressèrent à l'empereur, et le supplièrent d'ordonner que l'entrée de ses jardins ne fût permise qu'aux personnes qualifiées. « Votre requête m'étonne, répondit le monarque. « Eh quoi ! si je ne voulois voir que mes égaux, il « faudroit que je m'enfermasse dans le caveau où repo- « sent les cendres de mes ancêtres. Messieurs, j'aime « tous les hommes, et je préfère la vertu et les talens, « à l'avantage accidentel de compter des princes parmi « ses aïeux. »

Etant un jour *incognito* dans une auberge, accompagné de deux personnes, et attendant le dîner commandé, survient un officier qui demande à loger, et prie le maître de l'hôtellerie de le faire manger avec quelqu'un. On lui répond qu'il ne se trouve que trois cavaliers arrivés avant lui, et qui paroissent militaires. L'officier les prie de l'admettre à leur compagnie : on le reçoit. On se met à table ; on parle de l'art militaire, et bientôt l'officier racontant ce qu'il avoit vu, dit qu'il étoit né dans les états de la maison d'Autriche en Italie ; qu'il avoit été réformé à la fin de la dernière guerre ; que durant la paix il étoit devenu père d'une nombreuse famille, aux besoins de laquelle son bien ne suffisoit pas ; qu'il avoit pris la résolution de se remettre au service, et qu'il entreprenoit le voyage de Vienne pour solliciter de l'emploi. Un des convives parut prendre un très-grand intérêt à ce qu'il disoit ; et après lui avoir représenté combien il étoit difficile de réussir à la cour, parce qu'il y a plus de sujets à placer que de places à remplir, il lui offrit une lettre de recommandation pour le général *Lascy*, président du conseil de guerre. L'Italien l'accepta, plus par politesse, que par confiance dans la recommandation. La lettre fut écrite et cachetée sur la table après le dessert, et on se sépara. Arrivé à Vienne, l'officier va faire sa cour au président du conseil ; il est très-assidu aux audiences ; il sollicite, il parle, il importune ; il

emploie ses anciennes connoissances ; mais tout cela sans succès. Confondu dans la foule des demandeurs, il commencoit à désespérer, lorsque se rappelant la lettre du militaire avec lequel il avoit dîné, il se hasarda de la présenter au ministre. « Connoissez-vous celui qui « vous a donné cette lettre, lui dit M. de *Lascy ?* — « Non, monseigneur. — Elle est de l'empereur, et « il m'ordonne de vous donner tel emploi. Il est facile de deviner ce qui se passa en ce moment dans l'ame de cet officier, et avec quelle affection on doit servir un prince qui dispense ainsi ses bienfaits.

Dans le séjour que *Joseph II* fit en Lombardie, il se trouva logé dans une auberge de village, et y reçut l'hommage d'une multitude de gentilshommes, dont il retint la plupart à dîner. Leur nombre étoit si grand, qu'on lui représenta qu'il n'y avoit pas assez d'argenterie pour tant de monde. « Qu'importe ? répondit « l'empereur ; on trouvera ici suffisamment d'étain ; « ces messieurs voudront bien excuser un voyageur.» Vêtu d'un surtout gris, il faisoit seul avec un domestique un tour de promenade en voiture. Il étoit dans la campagne. Un enfant de dix ou douze ans accourut, en criant: «Monsieur, je suis fort las ; permettez-moi « de monter sur l'arrière-train. » L'empereur le fit asseoir à côté de lui, et lui demanda son nom, celui de ses parens, et ce qu'il avoit mangé à midi. « Je « vous le donne à deviner, » lui répondit l'enfant. Le prince lui nomma plusieurs sortes d'alimens. « Bien « deviné, » s'écria l'enfant, lorsqu'il entendit le nom de celui dont il avoit fait son repas. L'empereur lui demanda à son tour pour qui il le prenoit ? « Pour un « officier, répondit-il. — Mais, pour quel officier ? « — Pour un lieutenant ; car vous n'avez aucun galon. « —Devinez mieux. » L'enfant nomma tous les grades ; et voyant qu'il n'y étoit pas encore, il ôta son chapeau, en disant : « Vous êtes donc l'empereur « même ?—Bien deviné, » répondit le prince en riant. Aussitôt il le reconduisit dans la cabane de son père, et lui fit présent de quelques pièces d'or.

Durant le séjour de ce prince à Paris, il alla visiter

le pont de Neuilly. On le reconnoît ; on accourt. Le soleil étoit ardent ; il se retourne ; il ne voit que des têtes découvertes, il en paroît surpris. Lui-même ôte son chapeau ; et après une pause, dit aux spectateurs : « Messieurs, couvrons-nous, le soleil est trop fort. » Il entre au café de la Régence, voisin du palais-Royal, et veut jouer aux échecs. Uu joueur se présente, à condition qu'ils ne seront pas long-temps. La partie ne finissoit point ; le joueur étoit inquiet ; l'empereur lui demande ce qu'il a : — « C'est, dit-il avec impa-« tience, que cette maudite partie est éternelle. L'em-« pereur vient à l'opéra ; l'heure se passe. Si vous « vouliez, nous reprendrions le jeu après le specta-« cle. — Vous êtes bien bon, reprit le prince. Eh ! « que verrez-vous ? Un homme comme un autre. — « Oui ; mais cet homme est le bienfaiteur d'un grand « peuple, et l'exemple des monarques. — Eh bieu ! « regardez-moi et achevons notre partie. » Il va seul à la ménagerie. Le suisse chargé de la montrer, lui dit d'attendre la messagerie qui doit arriver. « Elle arrête « ordinairement, et ceux qu'elle voiture s'amusent à « voir les animaux : vous les verrez ensemble. — Vo-« lontiers. » Il attend complaisamment, et entre avec les curieux, du nombre desquels étoit un étranger connoisseur, qui, satisfait d'entendre le prince, le prenoit par la manche, en lui disant : « Monsieur, vous avez « du savoir.....fort bien.....Expliquez-moi cela..... « Répétez, je vous prie. »

Il s'égare sur sa route en venant à Paris, suivi d'un seul homme. Un château se présente. Il demande à parler au maître ; il n'y est point, mais madame est dans son salon. Ils sont introduits. On leur sert à dîner, et la maîtresse les prie de vouloir bien lui permettre d'aller au devant de l'empereur. — « Il ne passera point « encore ; nous le savons, parce que nous sommes à lui. « — J'attendrai donc sur votre parole ; mais, Messieurs, « ne me trompez pas ; c'est un si bon prince ! Je meurs « d'envie de le voir. — Voilà son portrait sur cette « tabatière, que vous voudrez bien accepter de sa « part. L'étonnement de cette dame, les larmes de

sa reconnoissance, sa joie, furent un spectacle bien touchant pour ce prince affable et débonnaire.

10. *Henri IV* étoit environné d'une multitude de peuple, et les gens de sa suite vouloient faire écarter cette foule incommode. « Gardez-vous-en bien, dit le « roi : j'aime mieux avoir plus de peine, et que mon « peuple me voie à son aise. « Une autre fois, le peuple criant *vive le Roi !* avec une effusion de cœur un peu tumultueuse : « Hélas ! s'écria-t-il, je vois bien « que ce pauvre peuple a été tyrannisé ! »

11. Le marquis, depuis maréchal d'*Uxelles*, vint à la cour, après avoir été forcé de rendre au prince *Charles*, général de l'empereur, la ville de Mayence, qui avoit soutenu cinquante-deux jours de tranchée ouverte. Il craignoit les reproches de *Louis XIV*, et se jeta aux pieds de ce prince pour lui rendre compte de sa conduite. Le roi lui dit en l'embrassant: « Rele- « vez-vous, marquis : vous avez défendu votre place « en homme de cœur, et vous avez capitulé en homme « d'esprit. » Cette généreuse affabilité releva le courage et les espérances du marquis, qui redoubla d'efforts pour mériter de plus en plus les bontés de son souverain.

Un suisse des appartemens crioit de faire place, et repoussoit rudement les personnes qui se trouvoient sur le passage de ce prince. « Doucement, lui dit le « roi : ne voyez-vous pas que voilà une femme qui a « un placet à me présenter ? » *Louis* le prit, le lut, et lui accorda la pension qu'elle demandoit. C'étoit la veuve d'un officier tué au service.

12. Le jour de son sacre, *Louis XVI* répondit d'une manière bien paternelle à l'amour que lui témoignoit son peuple. Ce bon prince, sans garde, sans cortége, seul avec la reine, se promena long-temps au milieu de la foule, se laissant toucher par les uns, prêtant l'oreille aux vœux des autres, y répondant avec bonté, s'arrêtant même avec complaisance si quelqu'un vouloit lui parler, donnant à tous par ses regards des témoignages de sa tendresse. Cette popularité si touchante avoit été annoncée à la ville de Reims par une

réponse du roi, digne, comme toutes ses actions, d'être consacrée dans les fastes de l'histoire. On lui avoit demandé si, selon l'ancien usage, on tapisseroit les rues par lesquelles Sa Majesté devoit passer. « Non, non, « point de tapisserie, dit-il : je ne veux rien qui em- « pêche le peuple et moi de nous voir. » *Voyez* AGRÉMENS, ATTENTIONS, CIVILITÉ, EGARDS, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE, URBANITÉ.

## AFFECTION.

1. CONSTANCE-CHLORE, craignant de fouler les provinces que *Dioclétien*, qui l'avoit associé à l'empire, lui avoit données à gouverner, ne vouloit point accumuler, et son trésor étoit toujours vide. *Dioclétien*, qui aimoit l'argent, blâma beaucoup la conduite du César, et envoya quelques personnes de sa cour pour lui en faire des reproches. Le prince ne répondit rien à cette remontrance ; mais il pria les députés de l'empereur de demeurer quelque temps auprès de lui : ensuite il manda les plus riches citoyens de toutes les provinces de son département, et il leur dit qu'il avoit besoin d'argent ; que le temps étoit venu pour eux de lui témoigner, par une libéralité volontaire, l'attachement qu'ils avoient pour son service. La proposition de *Constance* fut reçue avec joie. C'étoit pour ses sujets une heureuse occasion qu'ils cherchoient depuis long-temps, et qu'ils saisirent avec transport. Tous s'empressèrent de lui apporter de l'or, de l'argent, et toutes sortes d'effets précieux. Le trésor de *Constance* se trouvant ainsi rempli, il rappela les députés de *Dioclétien*, et leur montra cet amas prodigieux de richesses. « Je viens, leur dit-il, de les rassembler ; « mais il y a long-temps que j'en étois le maître : j'en « laissois la garde à mon peuple, qui, comme vous « voyez, en étoit pour moi le fidelle dépositaire. » Les députés s'en retournèrent pleins d'admiration ; et *Constance*, assuré de trouver une ressource toujours prête

dans le cœur de tous les cytoyens, fit reprendre à chacun ce qu'il avoit apporté.

2. *Lucian Doria* gagna une bataille navale sur les Vénitiens, en 1379, auprès de Poli; mais sa victoire lui fut fatale. Dans le fort de l'action, ayant levé la visière de son casque, il fut blessé d'un coup de lance; et ce général, la gloire de Gênes sa patrie, expira dans l'instant même. On cacha sa mort à ses soldats, dont il étoit adoré. Lorsqu'ils l'apprirent, ils firent retentir les airs de leurs plaintes et de leurs gémissemens. La plupart avoient vieilli sous ses ordres. Ils se rappellent alors, en sanglotant, les actions de courage et d'humanité de leur illustre chef. Ce sont des témoins qui parlent, et des témoins sensibles. « C'est lui, di-« sent-ils, c'est ce grand homme qui, se trouvant avec « nous sur les côtes de l'Esclavonie, manquant de « vivres et d'argent, nous distribua tout le sien, jus-« qu'à sa vaisselle, pour nous mettre en état de fournir « à nos besoins.—Il a fait bien plus pour moi, s'écrie « un vieux matelot. Je mourois de faim dans le même « temps. Attaché à ma rame, je n'avois pu assister à « la distribution qu'il avoit faite de ses richesses. Enfin « je me traîne à ses pieds. Il n'avoit plus rien qui fût « de quelque prix, si ce n'est la boucle de sa ceinture. « *Lève-toi*, me dit-il, *tes peines ont passé dans mon* « *cœur*; *prends ce qui me reste*; et il coupa cette « boucle, dont il me fit présent. » Jamais général ne recut d'éloges plus flatteurs que *Doria*. Quelle oraison funèbre vaut celle que faisoient ces guerriers, dont il avoit gagné les cœurs par ses bienfaits!

3. Le célèbre maréchal *de Brissac* étoit adoré de ses soldats. Quand il assiégeoit quelque ville, quand il livroit quelque bataille, ils s'efforçoient de l'empêcher de s'exposer aux dangers; ils se jetoient au devant de lui pour recevoir les coups qu'on lui auroit adressés. *Brissac* attendri leur disoit: « Eh quoi! mes bons amis, vous « voulez donc que je vous doive toute ma gloire, et « que je ne fasse qu'aider à votre courage?» Ils lui répondoient par mille cris de *vive Brissac!* et les officiers alloient lui baiser les mains.

4. Tous les soldats de M. *de Turenne* le respectoient, le chérissoient comme un père. Etant un jour en marche pendant une saison fort rigoureuse, il fallut traverser des montagnes escarpées et des défilés très-étroits. Pendant que l'armée passoit un de ces défilés, le vicomte, épuisé de veilles et de fatigues, se coucha derrière un buisson pour dormir. Quelques soldats, voyant que la neige tomboit en abondance, coupèrent aussitôt des branches d'arbres, pour former autour de lui une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux. Il se réveilla dans le temps qu'ils s'empressoient ainsi à le garantir des injures de l'air, et leur demanda à quoi ils s'amusoient, au lieu de marcher. « Nous voulons, di-« rent-ils, conserver notre père ; et c'est notre plus « grande affaire. Si nous venions à le perdre, qui nous « ramèneroit dans notre pays ? » La dyssenterie s'étant mise dans son armée, on reconnut dans cette circonstance combien sa bonté le rendoit digne de l'affection de ses soldats. Le meilleur père ne se donna jamais plus de peines, plus de mouvemens pour la guérison de ses enfans. Il ne se passoit point de jour qu'il ne visitât les malades : il les soulageoit, les encourageoit par ses libéralités, pourvoyoit à tous leurs besoins, et leur parloit avec une noble familiarité. Dans ces occasions, lorsque l'argent lui manquoit, pour ne pas refuser, il empruntoit du premier officier qu'il rencontroit, en le priant de se faire payer par son intendant. Celui-ci, soupçonnant que l'on exigeoit quelquefois plus que l'on n'avoit prêté à son maître, lui représenta qu'il falloit, à l'avenir, donner des billets de ce qu'il auroit emprunté. « Non, non, dit le vicomte, donnez tout ce qu'on « vous demandera : il n'est pas possible qu'un officier « aille vous redemander une somme qu'il n'a point « prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême be-« soin ; et dans ce cas il est juste de l'assister. » Cette conduite remplissoit les soldats d'amour et de vénération pour lui. Quand il passoit à la tête du camp, ils sortoient de leurs canonnières pour le voir ; et on les entendoit se dire les uns aux autres : « Notre père « se porte bien ; nous n'avons rien à craindre. »

5. M. *de Villars*, n'ayant encore que le grade de colonel, en 1677, rentroit dans son camp, après une action très-meurtrière. Le premier objet qui s'offre à ses regards est un cavalier de son régiment, qui, blessé d'un coup d'épée au travers du corps, se retire presque expirant. Il demande son chef, que l'on croyoit tué ; et *Villars* se montrant : « Etes-vous content de « moi, mon colonel ? lui dit-il. Je ne voulois que la « consolation de vous voir avant de mourir. »

6. Les harengères de la Halle de Paris ont quelquefois eu la liberté de complimenter la famille royale. Lors de la convalescence de monseigneur, fils de *Louis XIV*, après une maladie qui faisoit beaucoup craindre pour ses jours, elles députèrent quatre de leur troupe à Versailles, pour lui faire compliment sur son heureuse guérison. Ces ambassadrices se présentèrent à la porte de son appartement ; mais l'huissier ne jugea pas à propos de les faire entrer : ainsi elles s'en retournèrent fort mécontentes. Le soir, on rendit compte au roi du concours de monde ; et l'on ne manqua pas de lui parler des harengères. Sa majesté dit qu'on avoit eu tort de leur refuser la porte, et que leur zèle méritoit bien qu'on leur laissât voir monseigneur. Les harengères furent instruites, le lendemain, de ce qu'avoit dit le monarque. Elles assemblèrent leur conseil, et une nouvelle députation fut résolue. Aussitôt que *leurs excellences* furent arrivées à Versailles, et qu'elles se présentèrent à la porte de monseigneur, on les introduisit en cérémonie dans son appartement, et l'on en avertit le roi, qui s'y rendit pour entendre leur harangue. Sa majesté les trouva à genoux devant monseigneur, qui étoit debout en robe-de-chambre. L'une lui baisoit les pieds, l'autre le bord de sa robe. Le prince souffroit ces caresses avec bonté. L'une d'entre elles s'écria : « Que serions-nous devenues, si notre cher dauphin fût « mort ? Nous aurions tout perdu. — Oui, répliqua sa « voisine, tu as raison, nous aurions tout perdu ; car « notre bon roi n'auroit jamais pu survivre à son fils, « et il seroit sans doute mort de douleur. » On admira la politique de cette femme qui redressoit sa compagne

compagne, pour que le roi ne fût pas choqué de l'affection exclusive qu'elle paroissoit témoigner à monseigneur. Sa majesté commanda qu'on leur donnât un de ses carrosses pour les promener par-tout, et qu'on leur fit voir tout ce qu'il y avoit de beau à Versailles. Elles souhaitèrent d'aller entendre vêpres à la chapelle; et on les placa toutes les quatre dans un banc de duchesses. Monseigneur leur fit donner vingt louis, et le roi autant; après quoi le carrosse du roi les ramena à Paris. On leur fit traverser la ville d'un pas d'ambassadeur, et on les conduisit de ce train-là à la Halle, où elles furent rendre compte à tout leur corps de l'heureux succès de leur voyage. On les conduisit ensuite chacune dans leur maison. Le lendemain elles s'assemblèrent de nouveau, pour voir à quoi elles emploieroient les quarante louis qu'on leur avoit donnés; et elles délibérèrent de les employer à faire chanter un *Te Deum* pour la convalescence de monseigneur; ce qui fut exécuté avec la solennité la plus grande, en l'église de Saint-Eustache.

7. La naissance du Dauphin, fils du *Titus* de la France, a fait éclater l'affection des Français pour leur auguste monarque, de la manière la plus touchante. La joie publique s'est manifestée sur-tout par des traits de bienfaisance sans nombre. Un citoyen qui n'a pas voulu se faire connoître, ayant appris la nouvelle de l'heureux accouchement de la reine, écrivit aux trésoriers de l'assistance des prisonniers, qu'il leur envoyoit quinze mille livres pour délivrer un nombre de ceux qui étoient détenus dans les prisons pour dettes de mois de nourrices. Cette somme procura la liberté de 194 personnes, qui assistèrent, avant de sortir, à un *Te Deum* que l'on chanta dans la chapelle du For-l'Evêque. Elles recurent encore quelque argent pour fournir à leurs premiers besoins en rentrant dans leur famille. Le 29 Octobre, les pensionnaires du collége d'Harcourt firent célébrer une messe solennelle, suivie d'un *Te Deum*, et délivrèrent six prisonniers, parmi lesquels se trouvoit une femme qui n'étoit en prison que de la veille, mais bien

intéressante par le motif qui l'y détenoit. Etant venue voir son mari, elle le trouva souffrant et malade : aussitôt elle s'offrit à demeurer à sa place, et força son mari de retourner chez lui, pour y trouver un repos qu'il ne pourroit avoir en prison. La compagnie des receveurs généraux des finances forma une somme de 28,800 liv., pour être distribuée dans les villages et hameaux des vingt-quatre généralités du royaume, aux malheureux qui ont souffert des incendies ou d'autres calamités, pendant le cours de la grossesse de la reine. Les écoliers des colléges de Lisieux et de Mazarin délivrèrent aussi sept prisonniers.

M. *le Pelletier*, intendant de Soissons, voulant honorer l'agriculture, invita les principaux laboureurs à souper chez lui, avec la noblesse, les officiers de judicature, et les plus notables citoyens, pour célébrer, comme en famille, la naissance de l'auguste enfant. Les laboureurs, voulant donner une preuve éclatante de leur zèle, se sont tous obligés, d'une voix unanime, à nourrir et entretenir un orphelin, auquel ils procureroient respectivement un état civil, et à qui ils donneroient le surnom d'*Antoine*, par allusion à celui d'*Antoinette*, que portoit la reine.

Le régiment d'infanterie de la reine distribua de l'argent aux pauvres, en fit habiller d'autres, et fit choix de deux enfans nés à la même époque que le Dauphin, et les a dotés. Le revenu de la dot doit leur être compté annuellement ; et lorsqu'ils prendront des métiers ou se marieront, ils pourront en toucher le capital, qui est reversible au survivant, si l'un des deux meurt avant son établissement.

Une loge de francs-maçons, qui se distingue par sa bienfaisance, voulant que le jour de la naissance du Dauphin fût un jour de bonheur pour les malheureux qui, au même instant que lui, avoient vu la lumière, a adopté sept jeunes infortunés, dont elle a arrêté de prendre soin : elle les élèvera, les entretiendra, et leur donnera un état en raison des talens qu'ils pourront annoncer.

En Franche-Comté, M. *de la Corée*, intendant

de cette province, fit distribuer aux prisons et aux hôpitaux de Besançon les secours les plus abondans, et dota sept filles, qui furent mariées dans la cathédrale, par M. l'évêque de Rosy. Après la célébration, les nouveaux époux revinrent à l'intendance, où M. et madame *de la Corée* leur donnèrent un repas somptueux, auquel assistèrent les principales personnes de la ville.

M. *Moriot*, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, prieur-recteur de la paroisse de Mohon, diocèse de Saint-Malo, paya une partie de la capitation des plus pauvres de ses paroissiens, et s'est engagé, par un acte inscrit aux registres des délibérations, de continuer toute sa vie cette action de bienfaisance; il a même pourvu à ce que les collecteurs de l'année dans laquelle il viendroit à mourir avant d'avoir rempli cet engagement, eussent le droit de répéter, comme une dette, la somme de 500 liv. sur sa succession.

Le bureau de l'hôpital-général délibéra, sous le bon plaisir du roi, d'appliquer les fonds d'aumônes qu'il en avoit reçus, à faire retirer des Enfans-Trouvés ceux qui étoient nés en légitime mariage, et qui n'avoient été exposés que par l'indigence de leurs pères et mères. Cette délibération fut publiée par la voie des gazettes et autres papiers périodiques, et les enfans furent rendus, sans qu'on exigeât aucun remboursement des dépenses faites pour la nourriture.

Un curé des environs de Montmédi, réduit à la portion congrue, mais aussi vertueux qu'il est pauvre, voulant rendre graces à Dieu du bienfait qu'il a répandu sur la France, en lui donnant un Dauphin, fit chanter le *Te Deum*, avec toute la pompe que son indigence et celle de son église pouvoient lui permettre. Ensuite, ayant rassemblé ses paroissiens, il leur dit : « Mes chers amis, vous n'ignorez pas que j'ai peu ; « mais ce peu doit servir à célébrer ce jour de fête. « Après avoir élevé nos ames à Dieu, exprimons, par « des témoignages d'allégresse, notre attachement « pour le roi. Je n'ai qu'une pièce de vin ; je vais vous « la distribuer. » Ce bon pasteur partagea la joie de

son peuple, et la maintint, par sa présence, dans les bornes de la décence, sans lui rien faire perdre de sa vivacité.

A Saint-Léonard, dans la Lomagne, M. *de la Pujade*, chevalier de S. Louis, ancien aide-major des gardes-du-corps, fit chanter une messe solennelle, à laquelle tous les pauvres, à qui il avoit donné de l'argent, ont été à l'offrande, et lui après. Il retourna à son château, escorté de trente des plus indigens qu'il avoit choisis, et leur fit servir un dîner abondant, après lequel il donna à chacun un pain et un écu. A la suite d'un feu d'artifice tiré sur le soir, il fit asseoir à sa table plus de deux cents paysans. Tout ce monde, en le quittant, embrassoit ses genoux, le nommoit le père et l'ami des pauvres, et faisoit retentir l'air des cris de *vive le roi!* Ce M. *de la Pujade*, vieillard octogénaire, nourrit tous les jours quinze pauvres, et ne forme d'autre plainte que celle de n'être pas assez riche pour étendre ses bienfaits sur un plus grand nombre de malheureux.

Au moment où l'on apprit la naissance du Dauphin à Ricey-le-Haut, bourg de Bourgogne, renommé par ses vins, M. le chevalier *de Berray*, ancien capitaine d'infanterie, retiré avec le grade de lieutenant-colonel, se rendit chez M. *de Charmes - Maron*, avocat au parlement. « Nous avons un Dauphin, lui dit-il, et « votre régisseur me doit cent écus : pensez-vous que « dans un jour où le Ciel nous donne un héritier du « trône, j'irai exercer mes droits sur un malheureux « père de famille, chargé de six enfans ? Faites-lui « savoir que j'ai lacéré devant vous le titre de ma « créance. » En même temps il le déchire. Le régisseur se présente ; il veut parler ; ses larmes coulent. Le généreux militaire confirme son bienfait ; et en ce moment, on lui annonce que son fils unique, chevalier de S. Louis, arrive de l'Amérique, échappé aux dangers de la mer et des combats : « Je vais renaître, « s'écrie le vieillard ! je reverrai mon fils ! il pourra, « comme moi, verser son sang pour nos rois! Le Ciel « met le comble à mon bonheur : je viens de faire un « heureux, et je vais embrasser mon fils ! »

Les officiers municipaux de la ville de Poligny, en Franche-Comté, ayant reçu de la part de M. d'*Astorg*, enseigne des vaisseaux du roi, une somme de 600 liv. pour être distribuée aux pauvres de leur ville, demandèrent au père de ce jeune officier, âgé de douze ans, la publicité de sa lettre, qui est conçue en ces termes :

« Je vous avois prié de trouver bon que je vous fisse « passer une partie des fonds provenant de ma part de « la prise du convoi de S. Eustache, comme une foible « preuve de ma reconnoissance de tous les sacrifices « que vous avez faits pour moi : vous vous êtes refusé « à cette prière, et vous m'avez laissé la disposition « entière de cette somme. Votre générosité m'est « d'avance un sûr garant de l'approbation que vous « donnerez à l'usage auquel j'en destine une portion. « L'événement heureux de la naissance du Dauphin, « dont nous recevons aujourd'hui la nouvelle, m'ins- « pire l'idée d'en faire partager la joie générale aux plus « pauvres de mes compatriotes, en soulageant leur « misère de mon superflu. Je vous prie donc, mon cher « papa, de vouloir bien leur faire compter la somme « de 600 liv., que vous remettrez aux officiers muni- « cipaux, qui les emploieront à payer les impôts des « plus indigens, dont ils doivent plus aisément con- « noître les besoins. Vous m'avez si souvent persuadé, « en le pratiquant, que le plus grand plaisir est de faire « des heureux, que je serois bien coupable de l'oublier, « lorsque la circonstance me permet de vous imiter. »

8. Un Dalécarlien vint à Stockholm, présenter au roi *Gustave III*, un mémoire pour le village qu'il habitoit. Il entre dans la salle d'audience, s'approche du chambellan, tire de sa poche le mémoire, et le lui présente, en disant : « Je te prie de le donner au roi, et de me dire « sa réponse. Je reviendrai demain, après-demain, ou « quand tu voudras ; mais n'oublie pas mon paquet dans « ta poche, et porte-le sur-le-champ à notre souverain. « — Je ne puis me charger de ce mémoire ; le roi me « l'a défendu : il veut qu'on remette à lui-même toutes « les requêtes qu'on lui adresse. J'ai pris ton nom, et « tu lui parleras à ton tour. — Je verrai le roi ? je lui

« parlerai ? il m'écoutera et me répondra lui-même?
« — Oui. — Voilà qui est nouveau. » Le Dalécarlien admis à son tour, et reçu avec bonté, obtint sa demande. Le roi le congédia, après lui avoir fait sentir, par son affabilité, qu'il étoit autant son père que son maître. « Adieu, bon roi, dit le Dalécarlien; je pars: « on ne m'attend pas sitôt dans mon pays. Que je vais « étonner mes compatriotes ! Je raconterai ce que j'ai « vu, ce que tu m'as dit : ce papier, que tu viens de « signer, leur fera seul croire ce que je leur dirai. « Ils verront que tu es un bon père. Si jamais tu as « besoin de tes enfans, tous ceux que tu as dans les « trois vallées sont prêts à marcher au premier ordre.»

9. Un habitant de Saint-Domingue avoit un nègre, nommé *Louis Desrouleaux*, qui, depuis long-temps, sollicitoit sa liberté. Il l'avoit méritée par ses services, et son maître la lui avoit promise plus d'une fois; mais cet esclave fidelle et laborieux lui étoit trop nécessaire ; et le nègre se voyant toujours frustré de son espérance, prit la résolution d'amasser de quoi se racheter lui-même. Dans quelques quartiers de Saint-Domingue, on abandonne aux nègres, pour leur vêtement et leur nourriture, une certaine portion de terre, pour la culture de laquelle on leur accorde deux heures par jour. Ceux qui sont laborieux en retirent non-seulement le nécessaire, mais encore un superflu qui les met à portée de faire un commerce plus ou moins considérable, selon qu'ils ont plus ou moins d'intelligence. En peu d'années, *Desrouleaux* amassa beaucoup plus d'argent qu'il ne lui en falloit pour se racheter. Il va trouver son maître, offre de lui payer sa rançon, et de lui procurer un autre nègre. « Va, lui « dit l'habitant, j'ai assez trafiqué la liberté de mes « semblables ; jouis de la tienne : tu me rends à moi-« même. » Il ne tarda pas, en effet, à vendre ses habitations; et ayant touché ses fonds, soit en argent, soit en papier, il passa en France. Le séjour de Paris devint funeste à sa fortune ; et voulant soutenir l'idée d'opulence attachée au seul nom d'Américain, il se livra sans ménagement à toutes les occasions de dépenses,

et se vit bientôt ruiné. Tous ses prétendus amis disparurent. Seul désormais et sans ressource, il fut contraint d'aller montrer sa misère dans le pays même où il avoit puisé sa première opulence. Il n'y trouva pas plus de secours qu'à Paris, et il fut réduit à vivre dans les plus pauvres auberges du port. Cependant *Desrouleaux*, auquel il ne pensoit plus, apprit ses malheurs, et découvrit sa retraite. Il court aux pieds de son maître, qu'il appelle son bienfaiteur, et lui fait tant d'instances, qu'il l'oblige à venir s'établir dans l'hôtel qu'il tenoit, le suppliant de s'en regarder comme le propriétaire. Mais ensuite, se mettant à sa place, il voit l'amour-propre humilié, le mépris inséparable de l'indigence, la peine intérieure que cause toute espèce de dépendance. Il crut donc devoir donner une autre forme à son attachement et à sa reconnoissance. « Mon cher maître, lui dit-il un jour en « embrassant ses genoux, je vous dois tout ce que je « suis : disposez de tout ce que j'ai. Quittez ce pays, « où vos malheurs vous en suscitent de nouveaux. « — Eh ! comment veux-tu que je vive en France ? « — Ah ! mon cher maître, votre esclave seroit-il « assez heureux pour vous faire accepter sans peine « un léger tribut de sa gratitude ? Lui ferez-vous cette « grace ? » Le maître attendri ne sait que répondre. Le nègre continue : « Quinze cents livres de rente « pourront-elles vous suffire ? — Ah ! c'en est trop, « répond le maître en fondant en larmes. » Aussitôt *Desrouleaux* le quitte, et lui remet à son retour un acte en bonne forme, qui lui assure, sa vie durant, quinze cents livres de rente. Cet habitant repassa en France, et sa pension lui étoit exactement payée, chaque année, six mois d'avance.

## AGRÉMENS.

1. Après la défaite de *Persée*, dernier roi de Macédoine, *Paul-Émile* donna à ses officiers et aux Grecs un magnifique festin. Tous les convives ne se lassoient

point d'admirer l'ordre, le bon goût et la magnificence qui y régnoient. Ils ne croyoient pas qu'un guerrier, uniquement occupé de siéges et de combats, pût joindre tant d'agrément, tant de délicatesse, à tant de valeur. Les vertus guerrières, suivant eux, excluoient ordinairement ces finesses d'urbanité, qui ne doivent être connues que des personnes qui ne cherchent qu'à plaire. Le général romain remarqua leur surprise : « Apprenez, leur dit-il, que le même talent « qui fait bien ranger une armée en bataille, fait « aussi bien ordonner un festin. »

2. *Henri IV* s'étant égaré à la chasse, s'arrêta dans un hameau. Il descendit chez une vieille femme, à laquelle il dit simplement, qu'il étoit un seigneur de la cour que le mauvais temps obligeoit à chercher un asile. La bonne femme courut vîte chez son voisin, et revint, un moment après, avec un air fort triste. *Henri* lui demanda la cause de son chagrin. « Je viens de chez mon « voisin, répondit-elle, lui demander quelques pro- « visions, afin de vous traiter un peu plus convenable- « ment; mais il n'a qu'une dinde, qu'il n'a jamais voulu » me donner, à moins qu'il n'en vînt manger sa part. » — Et pourquoi ne lui avez-vous pas permis de venir? » — C'est parce que c'est un plaisant qui vous choque- « roit peut-être par ses contes et ses airs familiers. « Faites-le venir, ma bonne, faites-le venir, » dit le roi, qui vouloit égayer son frugal repas. La femme sort, et revient un instant après avec le voisin, qui tenoit à sa main une belle dinde. On l'apprête, on se met à table. Le voisin réjouit le prince par plusieurs contes fort plaisans. *Henri* voulut savoir pourquoi il s'étoit obstiné à venir manger sa dinde avec un seigneur de la cour : « Ah! répondit-il avec transport, c'est que « je n'ai pu résister à l'envie de souper avec mon roi. « Oui, sire, continua-t-il en se jetant à ses pieds, je « vous ai reconnu. J'ai servi sous vous : j'ai combattu « pour mon roi à la journée d'Arques. Eh! quel Fran- « çais ne paieroit de son sang l'honneur que je reçois « aujourd'hui! » Le roi attendri le relève, le reconnoît, lui demande quelle est la chose qu'il désire le plus

vivement. « Sire, je supplie votre majesté de m'ano-« blir. — Vous anoblir ! Y pensez-vous ? Malgré vos « sentimens, votre naissance est obscure. Vous ano-« blir, ventre-saint-gris ! Eh ! quelles seroient vos « armes ? — Mes armes ? je n'en suis pas en peine. — « Eh bien, quelles seront-elles ? Ma dinde, sire. » Le prince ne put s'empêcher de rire. « La dinde soit, « dit-il ; je vous accorde ce que vous me demandez. » On assure que la famille de cet homme subsiste, et porte encore une dinde dans ses armes.

3. Le prince *de Conti* passoit une grande partie de l'année en Languedoc. Un jour il s'écarta de son équipage de chasse, et vint à une hôtellerie où logeoit *le Pays*, auteur du siècle dernier. Il demanda à l'hôte s'il n'y avoit personne chez lui. Celui-ci lui répondit qu'il y avoit un galant homme qui faisoit cuire une poularde dans sa chambre pour son dîner. Le prince, qui aimoit à s'amuser, y monte ; et trouvant *le Pays* occupé à parcourir ses papiers, s'approcha de la cheminée, et dit : « La poularde est cuite, il faut la manger. — Elle « n'est pas cuite, et n'est que pour moi, » répondit brusquement *le Pays*, qui ne reconnoissoit pas le prince. Ce dernier insiste ; l'auteur s'opiniâtre : la dispute s'échauffoit, lorsque la suite du prince se montre et le nomme. Aussitôt *le Pays* quitte ses papiers, se jette aux genoux du prince, en répétant : « Monseigneur, elle « est cuite, elle est cuite. » Le prince qui trouvoit cette aventure agréable, le relève avec bonté, et lui dit : « Puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble. »

4. *Louis XI* ayant reçu dix mille écus d'or en présent, fit étaler cette somme sur une grande table, et pour animer les désirs et l'espérance de ses courtisans : « Or çà, dit-il, voilà bien de l'argent ; on m'en a fait « présent : je ne veux pas que cela entre dans mes « coffres. Tous ceux qui m'ont bien servi n'ont qu'à « parler. » A l'instant, chacun fit à l'envi le détail des services qu'il avoit rendus au roi et à l'état. Le prince, avec une bonté engageante, donnoit son suffrage à ce qu'on lui disoit : puis s'adressant à son chancelier, Pierre *de Morvilliers*, il lui demanda pourquoi seul de tant de

gens il gardoit le silence : « Sire, répondit-il modes-« tement, je suis plus occupé de ma reconnoissance « que de mes désirs ; bien moins en peine d'obtenir « de nouveaux bienfaits, que de me rendre digne de « ceux dont votre majesté m'a prévenu. — Oh ! à ce « que je vois, mon chancelier n'a besoin de rien : je « suis ravi d'avoir un homme si riche à moi ; » et se retournant vers lui : « Souffrez, monsieur, que j'a-« joute à vos richesses : acceptez cette somme entière, « elle est à vous, et je veux qu'elle vous soit envoyée « sur-le-champ. » Puis s'adressant avec bonté aux autres courtisans : « Quant à vous, mes amis, atten-« dez, et réservez-vous pour une autre occasion. »

5. En 1667, *Louis XIV* mit le siége devant Lille. Le comte *de Brouai*, gouverneur de la place, fit demander où étoit le quartier du roi : « Il est dans le « camp entier, répondit le monarque, et on peut tirer « par-tout. » A cette politesse, le gouverneur en ajouta une autre, qui fut d'envoyer tous les matins de la glace, parce qu'il avoit appris qu'il n'y en avoit pas dans le camp du roi. *Louis* dit un jour au gentilhomme qui la lui apportoit : « Je suis bien obligé à « M. *de Brouai* de sa glace ; mais il devroit m'en en-« voyer un peu davantage. — Sire, répondit l'Es-« pagnol, il croit que le siége sera long, et il la mé-« nage, afin que vous n'en manquiez point. » Il fit aussitôt une révérence, et s'en alla. Le duc *de Charost*, qui, comme capitaine des gardes, étoit derrière le roi, cria à l'envoyé : « Dites à *Brouai* qu'il n'aille « pas faire comme le commandant de Douai, qui s'est « rendu comme un coquin. » *Louis* se retourna, et lui dit en souriant : « *Charost*, êtes-vous fou ? — Com-« ment, sire, répliqua-t-il, *Brouai* est mon cousin. »

6. Louis *de Boucherat*, chancelier de France, étant mort le 2 Septembre 1699, âgé de 84 ans, *Louis XIV* lui donna pour successeur M. *de Pontchartrain*, secrétaire d'état, qui avoit été contrôleur-général. Le roi prenant les mains du nouveau chancelier entre les siennes, lors de la prestation du serment, suivant l'usage, lui dit : « Monsieur, je voudrois avoir une charge

« encore plus éminente à vous donner, pour vous « marquer mieux mon estime, et la reconnoissance que « j'ai de tous les bons services que vous m'avez rendus. »

Le comte *de Marivaux*, lieutenant-général, homme d'un caractère si dur qu'il ne l'avoit pas même adouci à la cour la plus polie de l'Europe, venoit de perdre un bras dans une action, et se plaignoit à *Louis XIV*, qui néanmoins l'avoit déjà récompensé. « Je voudrois, « lui dit-il, avoir perdu l'autre, et ne plus servir votre « majesté. — J'en serois bien fâché, et pour vous, « et pour moi », répondit le roi, qui, peu de temps après, l'honora de nouveaux bienfaits.

7. *Despréaux* soutenoit librement son opinion devant *Louis XIV*, sans sortir néanmoins du respect qui lui étoit dû. « Votre majesté auroit pris vingt villes, lui « dit-il un jour, avant de me persuader cela; » et comme tous ceux qui étoient présens paroissoient étonnés de ce qu'il avoit osé disputer contre le roi : « Cela est assez beau, lui dit-il, que, de toute l'Eu- « rope, je sois le seul qui résiste à votre majesté. »

8. *Arland*, né à Genève, avoit enseigné le dessin au duc *de Chartres*, depuis duc *d'Orléans*, et régent du royaume. Ce prince ne fut pas plutôt à la tête du gouvernement, qu'il s'empressa de combler de bienfaits les excellens artistes. *Arland* venoit souvent lui faire sa cour, et avoit la satisfaction d'être distingué dans la foule. « Je n'ai point oublié que je vous dois « les premiers principes du dessin, lui dit un jour le « duc; je suis trop reconnoissant pour ne pas récom- « penser mon maître : allez choisir dans ma galerie les « tableaux qui vous plaisent davantage, et faites-les « emporter, je vous les donne. » Le peintre eut beau protester qu'il avoit assez reçu de la générosité de son altesse, et qu'il étoit d'ailleurs assez récompensé par la gloire d'avoir eu un tel élève; il fallut se rendre. *Arland* entre dans la galerie, où sont rassemblés les chefs-d'œuvre des plus grands artistes de toutes les écoles, et fixa son choix sur deux tableaux peints par le régent lui-même. Ce trait adroit d'un fin courtisan fut admiré de tous les seigneurs, gens pourtant très-

versés dans le manège des cours. « Je suis fâché, lui « dit le prince, que vous vous contentiez de si peu de « chose. — C'est, monseigneur, ce qui pouvoit m'être « le plus précieux », répondit *Arland*, qui trouva, en arrivant chez lui, deux excellens tableaux, et vingt mille francs en or, que lui envoyoit son auguste élève, pour récompenser ses soins et son désintéressement.

9. Le duc *de Saint-Aignan* ajoutoit à la grandeur de sa munificence, par les graces dont il accompagnoit ses bienfaits. *Boursault* lui ayant dédié sa tragédie de *Marie Stuart*, il la reçut comme un présent de grand prix, et l'assura que cette brochure seroit désormais le livre de sa bibliothèque qu'il aimeroit le plus. Il ne s'en tint pas à ce compliment, et pria l'auteur d'accepter cent louis, comme une foible preuve de sa gratitude : « C'est moi, monseigneur, répondit *Boursault*, « qui vous dois de la reconnoissance. Je suis au désespoir de m'acquitter si mal des graces dont je vous « suis redevable. Il n'est pas juste que vous achetiez « si chèrement un hommage si peu digne de vous ; et « l'ouvrage que je prends la liberté de vous offrir, est « trop payé par la bonté que vous avez de le recevoir. — Je vois ce que c'est, répliqua le duc : vous « ne me croyez pas assez riche pour vous donner cent « louis tout d'un coup : eh bien ! puisque vous voulez « avoir la complaisance de vous accommoder à ma fortune, souffrez au moins que je vous en donne vingt « maintenant, et que je continue jusqu'à ce que je sois « quitte. » *Boursault* eut beau faire, il fallut accepter. Pendant quatre mois, le duc ne manqua pas, le premier, ou tout au plus tard le second, de lui envoyer un gentilhomme avec vingt louis, et mille honnêtetés dont il les accompagnoit ; et quand l'auteur alla lui présenter l'hommage de sa reconnoissance, ce fut le duc lui-même qui le remercia d'avoir été si complaisant.

10. L'humeur agréable de *Poisson* le faisoit accueillir chez tous les grands ; et s'il leur demandoit des graces, il employoit une urbanité si délicate et si adroite, qu'en accordant le bienfait, le bienfaiteur croyoit ne payer qu'une dette. Un jour, il présentoit des vers au grand

*Colbert*, qui avoit été parrain d'un de ses enfans. Le ministre refuse, et ajoute : « Vous n'êtes faits, vous « autres poètes, que pour nous incommoder de la « fumée de votre encens. — Monseigneur, reprit « *Poisson*, je vous assure que celui-ci ne vous montera « pas à la tête. » M. *de Maulevrier*, et plusieurs autres seigneurs qui étoient présens, prièrent instamment M. *de Colbert* de les lui laisser dire : enfin, le ministre y consentit, mais avec la condition expresse qu'il n'y auroit point de louanges. *Poisson* commença :

Ce grand ministre de la paix,
*Colbert*, que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais....

« Vous ne me tenez pas parole : cessez, ou je me « retire », s'écria le ministre. La compagnie le retint, et *Poisson*, après avoir répété les trois vers, ajoute :

Eh bien, tenez, c'est mon compère.
Fier d'un honneur si peu commun,
On est surpris si je m'étonne
Que de deux mille emplois qu'il donne,
Mon fils n'en puisse obtenir un.

*Colbert* sur-le-champ lui donna, pour son fils, l'emploi de contrôleur-général des aides.

11. On avoit envoyé de Paris à Cambrai un homme savant, qui, sous prétexte de rendre visite à M. *de Fénélon*, devoit examiner de près sa conduite, la critiquer en tout, et en faire le rapport. Cet homme resta plusieurs mois dans la ville, et fut à la fin tellement pénétré du mérite de l'archevêque, de ses manières affables et de sa conduite édifiante, qu'un jour, parlant au prélat, il lui avoua, fondant en larmes, le mystère odieux de son voyage. Il revint à Paris, rempli d'indignation contre la cabale qui vouloit rendre cet archevêque suspect. M. *de Fénélon* recevoit les étrangers avec la même affabilité que les Français. Il prenoit plaisir à les entretenir des mœurs, des lois, du gouvernement, des grands hommes de leur pays. Il ne leur faisoit jamais sentir ce qui leur manquoit dans la délicatesse des mœurs françaises : au contraire, il

disoit souvent : « La politesse est de toutes les nations; « les manières de l'expliquer sont différentes, mais « indifférentes de leur nature. »

12. Dans un dîner chez madame *de Tencin*, il fut question de faire un académicien ; et la compagnie se trouvoit partagée entre M. l'abbé *de Bernis*, aujourd'hui cardinal, et l'abbé *Girard*. *Piron*, l'un des convives, étoit de la consultation. Comme il se disoit consolé de tous les fauteuils académiques par une pension de cent pistoles, on lui demanda auquel des deux il donneroit sa voix : « A l'abbé *Girard;* c'est un « bon diable. » Ayant la vue basse, il ne s'étoit pas aperçu que M. *de Bernis* n'étoit pas loin de lui : on l'en avertit à l'oreille ; et alors se retournant de son côté : « Y pensez-vous, M. l'abbé, de vous mettre sur les « rangs? Vous êtes trop jeune, ce me semble, et vous « avez trop de talens pour demander les invalides. »

13. *Fontenelle* avoit beaucoup connu le cardinal *de Fleury* avant son ministère. Surpris, dans une visite qu'il lui fit quelques années après, de lui voir la même aménité et la même sérénité : « Quoi ! mon« seigneur, lui dit-il, est-ce que vous seriez encore « heureux ? » Ce célèbre académicien étant devenu sourd sur la fin de sa vie, laissoit ceux qui venoient le voir s'entretenir ensemble ; et toute la part qu'il prenoit à la conversation, étoit de temps en temps d'en demander le sujet, ou, comme il le disoit, le titre du chapitre. A sa surdité se joignit l'affoiblissement de la vue : au lieu de s'attrister de ces effets inévitables de l'âge, il disoit agréablement : « J'envoie « devant moi mes gros équipages. »

14. M. *d'Argenson* avoit une gaieté naturelle, une vivacité d'esprit heureuse et féconde, qui seules auroient fait une réputation à un homme oisif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémissoit pas sous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit question que de plaisirs, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute sa vie que l'art si difficile, quoique frivole, des agrémens et du badinage. Il ne connoissoit point, à l'égard du travail, la distinction des jours et des nuits. Les affaires avoient

seules le droit de disposer de son temps ; et il n'en donnoit à tout le reste que ce qu'elles lui laissoient de momens vides, au hasard et irrégulièrement. Il dictoit à trois ou quatre secrétaires à la fois ; et souvent chaque lettre eût mérité, par sa matière, d'être faite à part, et sembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé, à ses propres dépens, des procès même considérables ; et un trait rare en fait de finances, c'est d'avoir refusé à un renouvellement de bail, cent mille écus qui lui étoient dus par un usage établi. Il les fit porter au trésor royal, pour être employés au payement des pensions les plus pressées des officiers de guerre. Il a souvent épargné des événemens désagréables à qui n'en savoit rien ; et jamais le récit du service n'alloit mendier la reconnoissance. Autant que par sa sévérité, ou plutôt par son apparence de sévérité, il savoit se rendre redoutable au peuple, dont il faut être craint ; autant, par ses bons offices et par ses manières douces, polies, affables, il savoit se faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas. *Voyez* AFFABILITÉ, ATTENTIONS, GRACES, MANIÈRES, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE, URBANITÉ.

## AMITIÉ.

1. « L'HOMME entièrement seul, disoit l'illustre « chancelier *Bacon*, est celui qui n'a point d'amis. « Le monde n'est pour lui qu'un vaste désert, un « lieu d'exil et de tristesse, qu'il partage avec les « animaux errans. »

2. Deux philosophes de la secte de *Pythagore*, *Damon* et *Pythias*, s'étoient unis entre eux par les liens d'une amitié si étroite et si constante, qu'ils étoient disposés à mourir l'un pour l'autre. *Denis* l'ancien, tyran de Syracuse, condamna *Damon* à la mort. L'infortuné supplia le prince de lui permettre d'aller quelques jours dans sa famille pour régler ses affaires, promettant de revenir. *Denis* y consentit, à condition que *Pythias*

resteroit caution de son retour. Ce généreux ami se rendit volontiers dans la prison publique. Tout le monde, et le tyran sur-tout, attendoient avec impatience le dénouement de cette scène intéressante. Le jour approchoit ; et *Damon* ne revenoit point. On blâmoit la folie du garant téméraire : on plaignoit son aveugle tendresse. Cependant on apprêtoit les instrumens du supplice. Déjà le peuple s'assembloit en foule ; déjà l'on se préparoit à conduire l'innocent *Pythias* à la mort. Tout-à-coup *Damon* arrive : *Damon* délivre son ami. Tout Syracuse étonné pousse des cris, et demande la grace du criminel. Le tyran la lui donne sans peine ; et touché d'une union si grande, il les prie de le recevoir en tiers d'une union si belle. Sainte amitié ! c'est ici ton triomphe. Le cœur le plus dur, l'ame la plus barbare rend hommage à tes ineffables douceurs, et veut aussi les goûter.

3. *Eudamidas* de Corinthe touchoit à sa dernière heure, et laissoit sa mère et sa fille exposées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut point alarmé. Il jugea des cœurs d'*Aréthus* et de *Carixène*, ses fidèles amis, par le sien propre. Il fit ce testament qui ne doit jamais être oublié : « Je lègue à *Aréthus* de nourrir « ma mère, et de l'entretenir dans sa vieillesse ; à « *Carixène* de marier ma fille, et de lui donner la plus « grande dot qu'il pourra ; et au cas que l'un des deux « vienne à mourir, je substitue en sa part celui qui « survivra. » Ces deux citoyens généreux se montrèrent les dignes amis du vertueux *Eudamidas*, en remplissant, avec un noble scrupule, ses dernières intentions.

4. Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié si étroite, qu'ils paroissoient n'avoir qu'une seule ame. L'un deux, nommé *Vaked*, étoit dans la dernière indigence, lorsqu'une des fêtes les plus solennelles du musulmanisme approchant, sa femme lui dit : « Je ne « murmure point contre la Providence de ce qu'elle « nous a réduits dans une situation si déplorable, et je « supporte avec résignation toutes nos disgraces. Mais « voici la fête qui arrive, et je vous avoue que j'aurai « beaucoup de peine à voir mes enfans avec des habits « déchirés,

« déchirés, tandis que ceux de nos plus proches parens « seront vêtus avec magnificence. Trouvez, je vous « prie, s'il est possible, quelque expédient qui nous « mette à couvert de cette honte. » *Vaked*, après avoir long-temps réfléchi sur la demande de sa femme, résolut d'écrire à l'un de ses deux amis ces paroles : « Je « suis dans une extrême nécessité, et la fête approche. » Aussitôt que ce généreux ami eut reçu la lettre de *Vaked*, il lui envoya, pour toute réponse, une bourse remplie d'or. *Vaked*, surpris de ce présent, se rendit dans le moment chez son ami, pour apprendre de lui-même s'il n'y avoit point de méprise. Mais dès que cet homme généreux l'eut aperçu, il fit apeler leur troisième ami, et leur dit à tous deux : « Voici tout « l'argent que je possède ; trouvez bon que nous le « partagions entre nous, pour subvenir à nos besoins « communs. »

5. Le célèbre *Voiture*, l'un des beaux esprits du siècle de *Louis XIII*, ayant perdu tout son argent au jeu, eut besoin de deux cents pistoles. Il écrivit en conséquence, à l'abbé *Costar*, son fidelle ami. Cette lettre admirable nous présente un trait de cette confiance et de cette franchise qu'inspire la sincère amitié. La voici :

« Je perdis hier tout mon argent, et deux cents pis- « toles au-delà, que j'ai promis de rendre dès aujour- « d'hui. Si vous les avez, ne manquez pas de me les « envoyer : si vous ne les avez pas empruntez-les. De « quelque façon que ce soit, il faut que vous me les « prêtiez ; et gardez-vous bien de souffrir qu'un autre « vous enlève sur la moustache cette occasion de me « faire plaisir : j'en serois fâché pour l'amour de vous. « Comme je vous connois, vous auriez de la peine à « vous en consoler. Afin d'éviter ce malheur, vendez « plutôt ce que vous avez..... Vous voyez comme l'a- « mour est impérieux. Je prends un certain plaisir à en « user de la sorte avec vous, et je sens bien que j'en « aurois encore un plus grand, si vous en usiez ainsi « avec moi ; mais vous êtes un poltron : jugez s'il ne « faut pas que je m'assure bien de vous.... Je donnerai

« ma promesse à celui qui m'apportera votre argent.
« Bon jour. »

L'abbé *Costar* lui fit cette réponse : « J'ai une extrême « joie d'être en état de vous rendre le petit service que « vous exigez de moi. Jamais je n'eusse pensé qu'on « eût tant de plaisir pour deux cents pistoles. Après « l'avoir éprouvé, je vous donne ma parole que j'aurai « toute ma vie un petit fonds tout prêt aux occasions « où vous en aurez affaire..... Ordonnez-moi donc har- « diment ce qu'il vous plaira : vous ne sauriez prendre « tant de plaisir à me commander, que j'en aurai à « vous obéir ; mais quelque soumis que je sois, je me « révolterai, si vous vouliez m'obliger à prendre une « promesse de vous. »

6. M. S*** perd un ami qui, en mourant, laisse des dettes, et deux enfans en bas âge, sans biens, sans espérances, sans ressources. L'ami qui lui survit retranche son train, son équipage, et va se loger dans un faubourg, d'où tous les jours il venoit suivi d'un laquais au palais, et y remplissoit les devoirs de sa charge. Il est aussitôt soupçonné d'avarice, de mauvaise conduite ; il est en butte à toutes les calomnies. Enfin, au bout de deux ans, M. S*** reparoît dans le monde. Il avoit accumulé une somme de vingt mille livres, qu'il plaça au profit des enfans de son ami.

7. M. *Freind*, premier médecin de la reine d'Angleterre, avoit assisté au parlement en 1722, comme député du bourg de Lanceston, et s'étoit élevé avec force contre le ministère. Cette conduite hardie ayant indisposé la cour, on suscita à *Freind* un crime de haute-trahison, et il fut enfermé, au mois de Mars, dans la tour de Londres. Environ six mois après, le ministre tomba malade, et envoya chercher *Richard Méad*, autre médecin anglais, et le plus grand ami de *Freind*. Après s'être instruit à fond de la maladie du ministre, il lui dit qu'il répondoit de sa guérison ; mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau, qu'il n'eût rendu la liberté qu'on avoit si injustement ravie à M. *Freind*. Le ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmentée, fit supplier le roi d'élargir le prisonnier.

L'ordre expédié, le malade crut que *Méad* alloit ordonner ce qui convenoit à son état : mais ce médecin persista dans sa résolution, jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Alors il traita le ministre, et lui procura bientôt une guérison parfaite. Le soir même il porta à *Freind* environ cinq mille guinées qu'il avoit reçues pour ses honoraires en traitant les malades de son ami pendant sa détention, et le contraignit de recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puisqu'elle étoit le fruit de ses peines.

8. L'historien *Polybe* se trouvoit souvent avec *Fabius* et *Scipion*, fils de *Paul Emile*. Un jour que *Scipion* se vit seul avec lui, il lui ouvrit son cœur avec une pleine effusion, et se plaignit, mais d'une manière douce et tendre, de ce que dans les conversations qu'on avoit à table, il adressoit toujours la parole à son frère préférablement à lui. « Je sens bien, lui dit-il, que cette « indifférence pour moi vient de la pensée où vous êtes, « comme tous nos concitoyens, que je suis un jeune « homme inappliqué, et que je n'ai rien du goût qui « règne aujourd'hui dans Rome, parce qu'on ne voit « pas que je m'attache aux exercices du barreau, et « que je cultive le talent de la parole. Mais comment « le ferois-je ? On me dit perpétuellement que ce n'est « point un orateur que l'on attend de la maison des « Scipions, mais un général d'armée. Je vous avoue, « pardonnez-moi la franchise avec laquelle je vous « parle, que votre indifférence pour moi me touche « et m'afflige sensiblement. » *Polybe*, surpris de ce discours, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre d'un jeune homme de dix-huit ans, le consola du mieux qu'il put; et l'assura que, s'il adressoit ordinairement la parole à son frère, ce c'étoit point du tout faute d'estime ou d'affection pour lui, mais uniquement parce que *Fabius* étoit l'aîné; et que d'ailleurs, sachant que les deux frères pensoient de même, et étoient fort unis, il avoit cru que parler à l'un, c'étoit parler à l'autre. « Au « reste, ajouta-t-il, je m'offre de tout mon cœur à votre « service; et vous pouvez disposer de moi. Par rapport « aux sciences de l'étude desquelles on vous occupe

« actuellement, vous trouverez assez de secours dans ce « grand nombre de savans qui viennent tous les jours « de Grèce à Rome. Mais pour le métier de la guerre, « qui est proprement votre profession, aussi-bien que « votre passion, je pourrai vous être de quelqu'utilité. » Alors *Scipion* lui prenant les mains, et les serrant avec les siennes : « Oh ! dit-il, quand verrai-je cet heureux « jour, où, libre de tout autre engagement, et vivant « avec moi, vous voudrez bien vous appliquer à me « former l'esprit et le cœur ? C'est alors que je me « croirai véritablement digne de mes ancêtres. » Depuis ce temps-là, *Polybe*, charmé et attendri de voir dans un jeune homme de si nobles sentimens, s'attacha particulièrement à lui. *Scipion*, de son côté, ne pouvoit le quitter : son grand plaisir étoit de s'entretenir avec lui. Il le respectoit comme un père ; et *Polybe*, de son côté, le chérissoit comme son fils.

9. *Philippe*, roi de Macédoine, père d'*Alexandre-le-Grand*, faisoit vendre des prisonniers de guerre, et assistoit lui-même à cette enchère, ayant la robe retroussée d'une manière indécente. Un des prisonniers s'en étant aperçu, s'écria : « Excusez-moi, seigneur ; « je suis un ancien ami de votre père. » Le monarque surpris, lui demanda comment il avoit fait cette amitié ? « Je vais vous l'apprendre, » répondit-il ; et s'approchant comme pour lui parler en secret : « Baissez « votre robe, » lui dit-il. *Philippe* aussitôt donna la liberté à cet homme, ajoutant qu'il venoit de lui faire connoître qu'il étoit en effet son ami.

10. Quelqu'un souffroit impatiemment d'être repris par son ami, et, pour cette raison, vouloit rompre avec lui. « Songez, lui dit *Caton* l'ancien, qu'on ne « hait pas l'abeille à cause de son aiguillon, et qu'on « la conserve à cause de son miel. »

11. *Pisistrate*, tyran d'Athènes, abandonné par quelques-uns de ses amis, s'informa du lieu où ils s'étoient retirés ; puis, ayant fait un gros paquet des choses les plus nécessaires à la vie, il les chargea sur son dos, et alla les trouver. « Eh ! que voulez-vous « donc, lui cria-t-on, dès qu'on l'aperçut ? — Je viens,

« répondit-il, vous prier de revenir auprès de moi. « Si je ne puis y réussir, je resterai avec vous : j'ai « apporté tout exprès mon bagage. »

12. Deux Arcades, étroitement liés par les nœuds de l'amitié, faisant voyage ensemble, arrivèrent à Mégare, ville de Grèce. L'un alla, par droit d'hospitalité, loger chez un citoyen de la ville, et l'autre dans une hôtellerie. Celui qui logeoit chez le citoyen vit en songe son ami, qui le prioit de venir le tirer du piége où le cabaretier l'avoit fait tomber; parce que, s'il accouroit promptement, il pourroit le soustraire au danger qui le menaçoit. Réveillé par ce songe, il saute en bas du lit, et se dipose à courir à l'hôtellerie de son ami. Mais ensuite, par une sorte de fatalité, il condamne, comme inutile, l'acte d'humanité qu'il se proposoit de faire; et prenant ce songe pour une vaine illusion du sommeil, il se remet au lit, et se rendort. Il voit alors son ami blessé, couvert de sang, qui, d'une voix lamentable, le supplie, puisqu'il a négligé de le secourir vivant, de ne pas refuser au moins de venger sa mort. Actuellement même son corps massacré par le cabaretier est conduit, couvert de fumier, dans un chariot à la porte de la ville. Cette vision, plus effrayante encore que la première, rompt tout-à-coup son sommeil, le trouble, alarme sa tendresse. Il vole à l'instant à la porte désignée, arrête le chariot qu'il avoit vu dans son songe, conduit le cabaretier au magistrat, et venge par le supplice du coupable, l'assassinat de son ami. Si ce fait est vrai, l'amitié feroit-elle naître entre ceux qui l'éprouvent, cette sympathie physique dont la nature paroît fournir quelques exemples? *Voyez* SYMPATHIE, n.° 4.

13. Pendant qu'on faisoit le procès à *Henri II*, duc *de Montmorenci*, qui avoit été pris les armes à la main contre son prince, *Paul du Hay*, seigneur *du Châtelet*, son ami, sollicita en sa faveur d'une manière fine et ingénieuse, qui fit honneur à son esprit et à son cœur, et qui fut applaudie de toute la cour. Toutes les fois que les grands imploroient la clémence du roi *Louis XIII*, en faveur de l'infortuné *Montmorenci*,

*du Châtelet* mêloit ses supplications à leurs prières ; et ses regards parloient éloquemment, quand il n'osoit parler lui-même. Un jour que le roi le vit dans cet embarras : « Je pense, dit le monarque, que M. *du* « *Châtelet* voudroit avoir perdu un bras pour sauver « M. *de Montmorenci.* — Je voudrois, Sire, répliqua « le généreux ami, en avoir perdu deux inutiles à « votre service, et en sauver un qui vous a gagné des « batailles, et qui vous en gagneroit encore. »

14. *Laurent de Médicis*, l'un des plus illustres souverains de Florence, ne souhaitoit rien tant que de se faire des amis de ses ennemis même ; et souvent il disoit que le moyen le plus sûr d'être bien servi, et de pourvoir à ses intérêts, c'étoit d'obtenir la bienveillance de ceux qui nous avoient été le plus contraires. *Philippe de Valois* lui présenta un jour un Florentin, nommé *Giacomini Thebalducci*, qui avoit conspiré plusieurs fois contre la vie du prince, et le pria de lui rendre ses bonnes graces. *Laurent* lui dit avec bonté : « *Philippe*, « je ne vous aurois aucune obligation, si c'eût été un « ami que vous m'eussiez recommandé ; mais je ne puis « trop vous remercier de m'avoir procuré un ami dans « la personne de *Giacomini*, ci-devant mon ennemi : je « vous prie de me rendre souvent de pareils services. » Il embrassa tendrement le coupable, lui jura un attachement sincère, et s'en fit, par cette conduite généreuse, un ami fidelle et zélé.

15. *Alexandre*, après s'être emparé du camp de *Darius*, roi des Perses, s'achemina, suivi d'*Héphestion* qu'il aimoit tendrement, vers la tente où s'étoit enfermée la famille du monarque vaincu et fugitif. La mère de *Darius* reprenant courage à l'arrivée du roi de Macédoine, et relevant sa tête penchée vers la terre, s'approcha d'*Héphestion ;* et comme il avoit une taille majestueuse, une figure noble et agréable, le flattant de la main à la manière des Perses, elle le prit pour *Alexandre*. Avertie de son erreur, elle cherchoit, extrêmement troublée, des termes pour s'excuser, lorsque le conquérant de la Perse lui dit : « Il ne faut « pas que cela vous mette en peine ; car celui que

« vous voyez est *Alexandre* aussi. » Qui faut-il féliciter davantage, ou celui qui prononça ces paroles, ou celui qui les entendit? Le roi, dont l'ame étoit si grande, et qui se voyoit par ses victoires, ou par ses espérances, maître du monde entier, se partageoit lui-même avec son ami.

16. *Pausanias* de Cramine avoit pour *Agathon*, poète tragique et comique, l'amitié la plus tendre. Ils allèrent ensemble à la cour d'*Archélaüs*, roi de Macédoine, prince qui aimoit à protéger les lettres. Ce monarque voyant qu'*Agathon* et *Pausanias* se brouilloient souvent, imagina que l'un méprisoit l'autre, et leur demanda la raison de leur conduite: « Seigneur, répondit *Agathon*, « je ne refuserai pas de vous l'apprendre: je ne suis pas « querelleur; et ce n'est ni par mauvaise humeur, ni « par impolitesse que j'en agis de cette manière avec « mon ami. La poésie à laquelle je m'applique, et l'usage « du monde m'ont appris à connoître les hommes; et « j'ai vu que le comble du plaisir pour eux est la ré- « conciliation qui termine une brouillerie avec ceux « qu'ils aiment. J'ai donc souvent des querelles avec « *Pausanias*, pour lui faire goûter le plus grand de tous « les plaisirs. Il est pénétré de joie, quand, après une « querelle, je me hâte de cesser de bouder, et de me « réconcilier avec lui. Si ma conduite à son égard et « mon humeur étoient toujours uniformes, notre ma- « nière de vivre ne seroit pas assaisonnée du sel de la « diversité. » Ce raffinement d'amitié plut beaucoup au roi, qui ne l'aima guère moins que *Pausanias*.

17. L'amitié que les empereurs *Dioclétien* et *Maximien* eurent l'un pour l'autre, est aussi rare que singulière. *Dioclétien* choisit son ami *Maximien*, quoique barbare de naissance, pour le faire asseoir sur le siége auguste de l'empire, où tous ses prédécesseurs avant lui n'avoient fait monter que leurs fils ou leurs frères; encore ne leur laissoient-ils qu'une autorité bornée, et soumise à la leur. Ces deux princes régnèrent dans une union, dans une concorde qu'on cherche souvent en vain entre les parens les plus proches. *Dioclétien* abdique l'empire; et quoique son ami eût déjà goûté les dou-

ceurs du commandement, son exemple le touche; il l'excite. Du faîte de la grandeur, il redescend dans la foule pour y trouver son ami. Ni les prières, ni les menaces de son fils, ni les instances de *Constantin* son gendre, ne purent l'obliger dans la suite de reprendre l'empire. Son amitié pour *Dioclétien* eut plus de force sur son ame, que le plaisir de commander à plusieurs millions d'hommes; et ce prince, barbare d'ailleurs, et accoutumé aux pénibles travaux de la guerre, préféra son ami à cet état immense qui embrassoit presque toute la terre alors connue.

18. Le duc *de Sully*, couvert des blessures qu'il avoit reçues à la bataille d'Ivry, s'étoit fait porter à sa terre de Rosny. *Henri IV*, qui chassoit aux environs, le vit arriver. Il piqua droit à lui; et plein de joie de revoir un ami qu'il avoit cru perdu: « Je suis très-aise, lui dit-« il, de vous voir avec un meilleur visage que je ne m'at-« tendois pas, et j'aurai une plus grande joie, si vous « m'assurez que vous ne courez point risque de la vie, « ni d'être estropié. » *Sully* remercia le monarque de ses bontés, et lui dit qu'il s'estimoit d'avoir souffert pour un si bon maître. Sur quoi le roi repartit: « Brave soldat et vaillant chevalier, j'avois toujours « eu bonne opinion de votre courage, et conçu de « bonnes espérances de votre vertu; mais vos actions « signalées et votre réponse modeste ont surmonté mon « attente; et partant, en présence de ces princes, « capitaines et grands chevaliers qui sont ici près de « moi, vous veux-je embrasser des deux bras..... « Adieu, mon ami, portez-vous bien, et vous assurez « que vous avez un bon maître. »

Dans le temps que les ennemis de ce seigneur s'attachoient à le décréditer dans l'esprit de *Henri*, ce prince, pour consoler et rassurer son ministre, lui dit qu'il vouloit aller passer quelques jours à sa terre avec toute la cour. *Sully* n'étoit pas naturellement magnifique; mais il n'épargnoit rien lorsqu'il étoit question de briller. Il fit donc de grands préparatifs, et rassembla chez lui tout ce qu'il put trouver de plus rare et de plus exquis. Ses soins ne furent pas heureux. Une

pluie violente survint : l'eau entra dans sa maison, pénétra dans les caves et dans les chambres basses ; submergea tout ce qui s'y trouvoit ; en sorte qu'après beaucoup de dépenses, il ne put faire servir au roi que des choses fort communes. Le prince le voyant sensiblement touché de cet accident, lui dit en badinant : « Tu tiendras bien, mon ami, si tu ne « tombes, puisque tu as le ciel et la terre ligué contre » toi ; mais tu as un bon maître pour te soutenir. »

9. *Stanislas Leczinski*, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, prince dont les vertus sublimes seront éternellement gravées dans la mémoire des Français, réglant un jour l'état de sa maison, mit sur la liste un officier français qui lui étoit fort attaché. « En quelle « qualité votre majesté veut-elle qu'il soit sur sa liste, « lui dit le trésorier ? — En qualité de mon ami, » répondit le monarque. Malheureusement cette qualité semble être ignorée dans les cours.

20. Quelqu'un a dit : « Voulez-vous vous débar- « rasser de certaines personnes ? Prêtez-leur de l'ar- » gent. » Un homme ayant prêté une somme assez considérable à un de ses amis, celui-ci fut peu exact à la lui rendre : il fuyoit son créancier, qui, l'ayant rencontré, lui dit : « Ou remettez-moi mon argent, « ou rendez-moi mon ami. »

21. *Socrate*, revenant un jour de la place publique, dit à quelques-uns de ses amis qu'il rencontra : « J'aurois « acheté un manteau, si j'avois eu de l'argent : » Aussi- « tôt chacun d'eux s'empressa de lui offrir sa bourse ; « mais, comme dit *Sénèque*, celui qui se hâta le plus « donna toujours trop tard. » Un ami véritable sait prévenir les besoins : il épargne la honte de les découvrir.

22. « Les vrais amis, disoit *Démétrius* de Phalère, « attendent qu'on les appelle dans la prospérité. Dans « l'adversité, ils se présentent d'eux-mêmes. »

23. *Alcibiade*, voulant éprouver ses amis, plaça dans une chambre obscure une figure d'homme mort, qu'il leur fit voir à tous l'un après l'autre. « C'est un « homme que j'ai tué, leur disoit-il. Ah ! mes amis, « aidez-moi, je vous conjure, à dérober mon crime aux

« yeux de la justice ! » Tous, à la réserve de *Callias*, refusèrent de se charger de son dangereux secret. Ayant reconnu par là qu'il n'avoit de véritable ami que *Callias*, il découvrit sa ruse pour se venger de ses faux amis ; et depuis ce moment, *Callias* devint l'homme de son cœur, et le cher confident de ses pensées.

24. Dans le temps que les triumvirs, *Antoine*, *Auguste* et *Lépidus*, pour cimenter leur tyrannie, inondoient Rome de sang et de carnage, on vit un bel exemple de cette amitié généreuse, qui sait braver les horreurs des supplices pour sauver un ami. Les tyrans avoient prononcé des arrêts terribles contre ceux qui recevroient chez eux les proscrits, et leur donneroient quelque secours. Ils promettoient, au contraire, de grandes récompenses à ceux qui les décéleroient. Cependant *Calénus*, noble romain, sans être effrayé des menaces, sans être tenté de la cupidité, cacha quelque temps dans sa maison le philosophe *Varron*, son ami, qui étoit au nombre des proscrits. *Antoine* alloit souvent se promener dans cette maison ; mais la présence de cet homme sanguinaire n'intimida point le généreux courage du magnanime *Calénus* : sa fidélité ne se démentit jamais.

25. *Protogène*, peintre célèbre, vivoit à Rhodes, connu du fameux *Apelle*, seulement de réputation et par le bruit de ses tableaux. Celui-ci, voulant s'assurer de la beauté de ses ouvrages par ses propres yeux, fit un voyage exprès à Rhodes. Arrivé chez *Protogène*, il n'y trouva qu'une vieille femme qui gardoit l'atelier de son maître, et un tableau monté sur le chevalet, où il n'y avoit rien de peint. La vieille lui demanda son nom : « Je vais le mettre ici », lui dit-il ; et prenant un pinceau avec de la couleur, il dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. *Protogène* à son retour, ayant appris ce qui s'étoit passé, et considérant avec admiration les traits qui avoient été dessinés, ne fut pas long-temps à en deviner l'auteur. « C'est *Apelle*, « s'écria-t-il ; il n'y a que lui au monde qui soit capa- « ble d'un dessin de cette finesse et de cette légèreté ; » et prenant d'une autre couleur, il fit sur les mêmes

traits un contour plus correct et plus délicat, et dit à sa gouvernante que si l'étranger revenoit, elle n'avoit qu'à montrer ce qu'il venoit de faire, et l'avertir en même temps que c'étoit là l'ouvrage de l'homme qu'il étoit venu chercher. *Apelle*, honteux de se voir inférieur à son émule, prit d'une troisième couleur; et parmi les traits qui avoient été faits, il en conduisit de si savans et de si merveilleux, qu'il y épuisa toute la subtilité de l'art. *Protogène*, ayant distingué ces derniers traits : « Je suis vaincu, dit-il, et je cours « embrasser mon vainqueur. » En effet, il vola dans le moment au port, où ayant trouvé son rival, il lia avec lui une étroite amitié, qui depuis ne se démentit jamais : exemple rare entre deux personnes du premier mérite, qui courent la même carrière, et que, pour l'honneur des beaux arts, les artistes devroient renouveler plus souvent.

26. L'amitié de *Racine* et de *Despréaux* est d'autant plus digne d'éloges, qu'une union aussi constante est un phénomène entre les gens d'un génie supérieur, ordinairement divisés par une rivalité funeste. Lorsque *Racine* fut persuadé que sa maladie finiroit par la mort, il chargea son fils aîné d'écrire une lettre à M. *de Cavoye*, pour le prier de solliciter le payement de ce qui lui étoit dû de sa pension, afin de laisser quelqu'argent comptant à sa famille. Le jeune homme fit la lettre, et vint la lire à son père. « Pourquoi, « lui dit-il, ne demandez-vous pas aussi le payement « de la pension de *Boileau ?* Il ne faut point nous « séparer. Recommencez votre lettre, et faites con- « noître à *Boileau* que j'ai été son ami jusqu'à la mort. » Lorsqu'il lui fit son dernier adieu, il se leva sur son lit, autant que pouvoit lui permettre son extrême foiblesse, et lui dit en l'embrassant : « Je regarde comme « un bonheur pour moi de mourir avant vous. »

27. Le philosophe *Aristippe* s'étoit brouillé avec *Eschine*, son ami. « Qu'est devenue votre amitié, « lui dit quelqu'un ? — Elle dort ; mais je vais la « réveiller. » Aussitôt il court chez *Eschine* : « Ne « cesserons-nous pas de faire les enfans ? Attendrons-

« nous, pour nous réconcilier, que le bruit de notre « rupture se soit répandu dans tous les carrefours ? « — Je suis tout prêt à renouer avec vous. — N'oubliez « pas au moins que j'ai fait les premiers pas, quoique « plus ancien que vous, reprit *Aristippe* : vous avez « commencé la querelle, et j'ai voulu la finir. »

28. « Il vaut mieux, disoit *Anacharsis*, prince et « philosophe scythe, n'avoir qu'un seul ami qui soit « utile, qu'une foule d'intimes qui ne servent à rien. »

29. Deux Scythes, nommés l'un *Bélitas*, et l'autre *Bathès*, liés d'une étroite amitié, s'amusoient ensemble à la chasse. Tout-à-coup un lion sort de la forêt voisine, s'élance avec fureur sur *Bathès*, le renverse de dessus son cheval, et commence à le dévorer. *Bélitas* aussitôt met pied à terre, attaque le terrible animal, l'irrite, et fait tant par ses efforts, qu'il abandonne *Bathès* presque sans vie, vient fondre sur lui et le met en pièces. Cependant *Bathès* mourant, se traîne auprès du lion, lui plonge son cimeterre dans les flancs, et expire avec lui sur les restes sanglans du corps de son ami.

30. Au siége de la Capelle, en 1650, par les Français, un Espagnol apprend que son ami a été renversé d'un coup de mousquet dans la tranchée. Il vole aussitôt à son secours : il le trouve mort, étendu sur la poussière. Son premier mouvement est de se jeter sur son ami. Il l'embrasse : il le tient quelque temps pressé contre son sein palpitant ; et bientôt accablé de sa propre douleur, il expire un moment après. L'archiduc, instruit de cet évènement, en fut attendri. Il voulut qu'on renfermât dans le même tombeau deux amis que la mort n'avoit pu séparer ; et après les avoir fait transporter en grande pompe à Anvers, il leur fit élever un mausolée en marbre.

31. Le philosophe *Anaxagore*, qui s'étoit réduit volontairement à une extrême pauvreté, pour mieux s'appliquer à l'étude, se voyant dans sa vieillesse négligé par *Périclès* son ami, lequel accablé d'affaires, n'avoit pas toujours le temps de penser à lui, se coucha la tête couverte de son manteau, dans la résolution de

se laisser mourir de faim. *Périclès*, en ayant été averti par hasard, courut à sa maison tout éperdu et désolé. Il employa les prières les plus tendres et les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il se pleuroit lui-même, s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sage, si fidelle, si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la république. Alors *Anaxagore* découvrant un peu la tête, lui dit : « *Périclès*, ceux qui ont besoin de la lumière « d'une lampe ont soin d'y verser de l'huile. » Le reproche étoit doux, mais vif et pénétrant. *Périclès* auroit dû le prévenir. Que de lampes s'éteignent ainsi dans un état, par la faute et la négligence de ceux qui devroient les entretenir !

32. *Antigonus*, roi d'Asie, l'un des capitaines d'*Alexandre-le-Grand*, avoit dessein de faire périr *Mithridate*. Il s'en ouvrit à son fils *Démétrius*, surnommé *Poliorcètes*, ou *le preneur de villes*, après lui avoir fait jurer qu'il garderoit fidèlement ce secret. *Démétrius* étoit ami de *Mithridate*. Se promenant avec lui sur le bord de la mer, il traça du bout de sa lance, ces mots sur le sable, *Fuis, Mithridate*. Celui-ci en comprit le sens. Il se retira en Cappadoce; et s'étant renfermé dans un fort château, il jeta les premiers fondemens du royaume de Pont, que *Mithridate III.*e du nom, un de ses successeurs, rendit dans la suite si célèbre.

33. *Lucilius*, ami de *Brutus*, étoit avec ce Romain à la bataille de *Philippes*. *Antoine* et *Auguste*, se voyant vainqueurs, cherchèrent à prendre *Brutus*, comme le chef le plus à craindre du parti contraire. On couroit de tous côtés pour le trouver; et il ne pouvoit long-temps se dérober à ces vives recherches. *Lucilius* se présenta aux soldats; et se faisant passer pour le général vaincu, il se laissa conduire à *Marc-Antoine*. « Voilà, lui dit-on, *Brutus* qu'on vous amène. — Gra« ces aux Dieux, répondit *Lucilius*, *Brutus* est encore » libre. » *Antoine* reconnoissant l'artifice, fut charmé de la générosité de *Lucilius*. Il l'embrassa, et dit aux soldats qui l'avoient pris : « Vous pensiez m'amener « un ennemi, et vous m'avez amené un ami. »

34. Un gentilhomme nommé *Saint-Phal*, piqué contre le célèbre *du Plessis-Mornay*, gouverneur de Saumur, lui donna des coups de bâton, et le laissa pour mort. *Mornay*, l'un des chefs des Calvinistes, avoit rendu de grands services au roi *Henri IV*, pour qui il avoit employé sa plume et son épée; et le monarque l'honoroit du titre d'ami. Il demanda justice; et le prince lui répondit : « M. *du Plessis*, j'ai un « extrême déplaisir de l'outrage que vous avez reçu, « auquel je participe, et comme roi, et comme votre « ami. Pour le premier, je vous en ferai justice et à « moi aussi. Si je ne portois que le second titre, vous « n'en avez nul de qui l'épée fût plus prête à dégaîner, « ni qui y apportât sa vie plus gaiement que moi. « Tenez cela pour constant, qu'en effet je vous rendrai « office de roi, de maître et d'ami. »

35. *Deshayes de Courmenin*, ayant été arrêté par ordre du roi *Louis XIII*, son père, gouverneur de Montargis, se rendit au Pont-Saint-Esprit, et se logea chez M. *de Brienne*, son ami, qui se chargea de solliciter avec lui la grace du prisonnier. Le généreux *Brienne* en parla d'abord au cardinal de *Richelieu*, qui gouvernoit la France sous le nom de *Louis*. « Pourquoi votre maison sert-elle d'asile à cet homme, « lui dit froidement le ministre? — Ma maison, ré- « pondit M. *de Brienne*, ne peut être fermée à mon « ami. Il m'eût outragé s'il en eût pris une autre; et « votre éminence a l'ame trop belle et trop grande « pour ne pas approuver ma conduite. »

36. *Henri IV* haïssoit beaucoup *la Trimouille*. Cependant le célèbre *d'Aubigné* se déclaroit publiquement l'ami de ce seigneur. Le monarque lui en fit un jour des plaintes. « Sire, lui répondit-il, j'ai été élevé « avec votre majesté; et c'est d'elle que j'ai été appris « de bonne heure à ne pas délaisser les personnes « affligées, et accablées par une puissance supérieure. « Approuvez en moi cet apprentissage de vertu que « j'ai fait auprès de vous. » *La Trimouille* s'étant retiré à Thouars, et *Henri* ayant fait avancer des troupes pour l'y investir, ce seigneur écrivit ce billet.

à *d'Aubigné* : « *D'Aubigné*, mon ami, je vous « convie, suivant vos juremens, à venir mourir avec votre affectionné, etc. » *D'Aubigné* répondit : « Votre « lettre sera bien obéie ; je la blâme pourtant d'une « chose ; c'est d'y avoir allégué mes sermens qui « devoient être crus trop inviolables pour les rap- « peler. » Il se rendit ensuite à Thouars ; et ils se mirent ensemble à courir le pays pour assembler leurs amis, afin de soutenir *la Trimouille* contre la haine de ceux qui s'armoient du nom du roi pour le perdre.

37. *Châteauneuf*, garde-des-sceaux sous *Louis XIII*, soupçonné de quelque intrigue contre l'Etat, ayant été arrêté ; le chevalier *du Jars*, son intime ami, son confident, fut mis à la Bastille, et l'on s'efforça de tirer de lui le secret de son ami. D'abord on essaya de l'éblouir par de belles promesses ; mais ce moyen n'ayant pu réussir ; on employa, pour le faire parler, la crainte de la mort. On lui fit son procès comme à un coupable ; et les juges, à qui l'on assura qu'on lui accorderoit sa grace sur l'échafaud, le condamnèrent à mort. Le généreux chevalier fut conduit au supplice. Sa constance ne se démenti point dans cet affreux moment. Il sembloit, au contraire, souffrir la mort avec satisfaction, pour soutenir l'innocence de son ami. Quelqu'interrogations qu'on lui fit, il gardoit toujours un silence profond ; et s'il le rompoit, c'étoit pour attester le zèle et la fidélité de *Châteauneuf*. Monté sur l'échafaud, et n'attendant plus que le coup mortel, le chevalier entend crier *Grace ! grace !* Alors un juge s'approche ; et lui faisant valoir la clémence du roi, l'exhorte à révéler les desseins coupables du garde-des-sceaux. « Je vois, lui dit le che- « valier, votre bas et criminel artifice. Vous prétendez « tirer avantage de la frayeur que le péril de la mort « peut m'avoir causée..... Connoissez mieux vos gens. « Je suis aussi maître de moi-même que je l'ai jamais « été. M. *de Châteauneuf* est un fort honnête homme, « qui toujours a bien servi le roi. » *Richelieu*, auteur de la disgrace de *Châteauneuf*, eût souhaité sans doute, au milieu de sa fortune, d'avoir un pareil ami.

38. *Darius*, roi de Perse, fils d'*Hystaspes*, assiégeoit depuis long-temps Babylone, sans pouvoir s'en rendre maître. Rebuté par l'inutilité de ses efforts, il alloit abandonner son entreprise, lorsque l'amitié lui ouvrit les portes de la place. *Zopire*, un de ses amis, car les plus puissans monarques en avoient alors, se coupa le nez, les oreilles, se mutila dans toutes les parties du corps : et couvert de sang, vint se présenter aux postes de Babylone, détestant la cruauté de *Darius*, qui l'avoit, disoit-il, ainsi défiguré. Les Babyloniens le reçoivent ; et connoissant son expérience, ils le choisissent pour leur chef. *Zopire*, à la première occasion, livre la ville à *Darius ;* mais le roi n'eut pas plutôt vu son favori réduit, pour le servir, dans cet état affreux, qu'il s'écria, saisi de douleur : « J'aimerois mieux revoir mon cher *Zopire* sain et « entier, que de prendre cent villes comme Babylone.» Depuis ce moment, l'amitié du prince devint sans bornes. Le généreux *Zopire* fut comblé de bienfaits ; et *Darius* voulut qu'il fût considéré comme un autre lui-même. Un jour ayant ouvert une grenade fort grosse : « Vous voyez, dit-il à ses courtisans, les « grains innombrables de ce fruit ; plût aux Dieux « que j'eusse autant de *Zopire !* » car ce nom et celui d'ami étoient devenus synonymes pour ce prince.

39. *Cambyse*, roi des Perses, ayant fait prisonnier *Psamménite*, roi d'Egypte, fit habiller en esclave la fille de ce malheureux prince, et l'envoya puiser de l'eau en présence de son père. A ce spectacle, le monarque égyptien baissa les yeux sans rien dire. Le vainqueur fit ensuite passer devant lui son fils chargé de chaînes. *Psamménite* ne donna encore aucune marque de douleur ; mais apercevant un de ses amis réduit à mendier son pain, il répandit un torrent de larmes, et s'arracha les cheveux. *Cambyse* lui demanda pourquoi, paroissant insensible aux malheurs de ses enfans, il pleuroit la disgrace de cet homme ? « Fils de *Cyrus*, répon- « dit l'auguste prisonnier, les maux de ma famille sont « trop grands pour être pleurés ; et je n'ai pu trouver « de larmes que pour déplorer le sort d'un ancien ami,

« réduit,

« réduit dans son extrême vieillesse, à la plus affreuse « misère. »

40. Madame la princesse *de Conti*, étant fort affligée de la perte de M. *Dodard :* « Quel sens, lui dit le « roi, y a-t-il de pleurer de la sorte son médecin et « son domestique ? — Ce n'est ni mon médecin ni « mon domestique, c'est mon ami que je pleure, » répondit-elle.

41. *Bias*, l'un des sept philosophes à qui les Grecs donnèrent le nom de *Sages*, avoit sur l'amitié des sentimens que *Cicéron* condamne, mais que l'expérience ne justifie que trop souvent. « Avec ses amis, « disoit-il, il faut se comporter comme s'ils devoient « être un jour nos plus cruels ennemis. » Cependant personne n'avoit plus de franchise que *Bias*, dans ce doux commerce du cœur; personne ne s'ouvroit à ses amis plus volontiers que ce philosophe.

42. Un ami de *Rutilius*, Romain célèbre, lui ayant demandé une chose injuste, il la lui refusa avec fermeté. « Si je ne puis rien obtenir de vous, reprit cet « ami indigné, à quoi me servira donc votre amitié ? « — Eh ! quel fruit retirerai-je de la vôtre, répondit « vivement *Rutilius*, s'il faut la conserver aux dépens « de la vertu et de la justice ? »

43. *Antipater*, roi de Macédoine, vouloit exiger de *Phocion*, l'un des plus grands hommes de la Grèce, quelque chose d'injuste. « Prince, lui dit-il avec une « noble hardiesse, vous ne pouvez pas m'avoir en « même temps pour flatteur et pour ami. »

44. M. *de Cinq-Mars* proposoit au maréchal *de Fabert* d'entrer dans le complot qu'il formoit pour perdre le cardinal *de Richelieu*. « J'ai pour maxime, lui dit « *Fabert* ; d'entrer dans les intérêts de mes amis, et « jamais dans leurs passions. Quiconque me méprise « assez pour exiger de moi ce que je crois contraire « à mon honneur et à mon devoir, me dispense, par « cette insulte, des égards et de la considération que « je lui dois. »

45. *Alexandre-le-Grand*, après avoir porté dans les Indes la terreur de ses armes toujours victorieuses,

étoit revenu dans la ville d'Ecbatane, capitale de la Médie. *Héphestion*, cet ami qu'il chérissoit comme un autre lui-même, mourut pour avoir trop mangé, pendant qu'il avoit la fièvre. Le vainqueur de l'Asie en conçut une douleur qu'il porta jusqu'à l'extravagance, et l'on vit alors jusqu'où peut aller l'amitié, quand elle est excessive. Il fit pendre le médecin *Glaucus*, pour avoir quitté son malade, qui n'avoit trop mangé qu'en son absence; et voulant que tout le monde, et même les animaux, prissent part à son affliction, il ordonna que sur-le-champ, en signe de deuil, on coupât les crins des chevaux et des mulets; que l'on abattît les créneaux des murailles de toutes les villes, et qu'on ne jouât dans le camp d'aucun instrument de musique; ce qui dura jusqu'à ce qu'il vint un oracle de Jupiter Ammon, qu'il avoit envoyé consulter: cet oracle ordonnoit de révérer *Héphestion*, et de lui sacrifier comme aux demi-dieux. *Alexandre* ensuite, pour faire diversion à sa douleur, alla faire la guerre aux Cosséens ou Scosséens, qu'il extermina tous, sans épargner même les enfans. Cette expédition barbare fut appelée le *sacrifice des funérailles d'Héphestion*. C'est ainsi que les plus belles vertus dégénèrent en vices, quand on franchit les bornes que la sagesse et la raison prescrivent.

46. *Epicure* blâmoit beaucoup *Pythagore* de ce que, pour suivre à la lettre la maxime *entre amis tout est commun*, il obligeoit ses disciples à mettre en commun tout ce qu'ils possédoient. « Car enfin, disoit-il, si « j'ai un véritable ami, ne suis-je pas aussi maître de « ses biens, que s'il m'en eût fait le dépositaire? « Y a-t-il moins de mérite à donner son cœur que ses « richesses? Je ne dois pas abuser de sa tendresse; « ce qu'il possède, je dois le ménager comme ma « propre fortune; mais je l'outrage, si j'exige qu'il « la confie à un tiers pour nos besoins communs. »

47. « Quand on est mécontent de son ami, disoit « *Caton le Censeur*, il faut s'en détacher insensible- « ment, et dénouer plutôt que rompre le lien de l'ami- « tié. » *Voyez* AFFECTION, SENSIBILITÉ, TENDRESSE.

# AMOUR.

1. « La faim, le temps, la corde, voilà les remèdes « de l'amour, » disoit le philosophe *Cratès*; mais il n'y a que les fous qui se servent de la troisième recette.

2. Nos anciens pensoient que l'amour perfectionne les ames bien nées; qu'il est *entrepreneur* des grandes choses : aussi étoit-il de l'essence de l'ancienne chevalerie d'avoir sa dame, à qui, comme à un être supérieur, on rapportoit tous ses sentimens, toutes ses pensées, toutes ses actions. « Ah! si ma dame me « voyoit, » disoit *Fleuranges* en montant à l'assaut. Mais on ne sauroit trop prévenir les jeunes gens contre ce dangereux maître. Son abord est doux et riant; son école paroît être celle des plaisirs : que d'amertume! que de chagrins recèlent ses trompeuses caresses! que d'épines cachées sous les roses qu'il fait naître! Il ne nous flatte que pour nous tyranniser cruellement; et c'est de lui qu'on peut dire :

Laissez-lui prendre un pied chez vous,
Il en aura bientôt pris quatre.

3. Parmi les prisonniers de guerre que *Cyrus* avoit faits dans une bataille, se trouvoit une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour le vainqueur. Elle se nommoit *Panthée*, et étoit femme d'*Abradate*, roi de Susianne. Sur le récit qu'on fit à *Cyrus* des charmes de cette belle captive, il refusa de la voir. Cette grande retenue venoit sans doute de l'excellente éducation qu'il avoit reçue; car c'est un principe chez les Perses, de ne jamais parler devant les jeunes gens de tout ce qui pouvoit avoir rapport à l'amour, de peur que la violente inclination qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légèreté de leur âge, ne fût réveillée par ces discours dangereux, et ne les jetât insensiblement dans les dernières débauches. *Araspe*, jeune seigneur de Médie, favori de

*Cyrus*, et qui étoit chargé de la garde de *Panthée*, se défiant moins de sa foiblesse, prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. *Cyrus* lui donna de sages avis, en lui confiant le soin de cette princesse. « J'ai vu, « lui dit-il, beaucoup de personnes qui se croyoient bien « fortes, succomber néanmoins, comme malgré elles, « à cette violente passion, et avouer ensuite, avec « honte et douleur, que l'amour est un esclavage dont « on a peine à secouer le joug; une maladie à laquelle « on trouve rarement de remède efficace; une espèce « de lien plus difficile à rompre que les chaînes de fer « les plus fortes. — Ah! ne craignez point, reprit « *Araspe*; je suis sûr de moi, et je vous réponds sur ma « vie, que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. » Il connoissoit bien peu son cœur. D'abord il vit, ou crut voir la princesse avec indifférence. Bientôt, malgré lui, ses yeux la fixèrent avec plus d'intérêt. Enfin, peu à peu sa passion s'alluma jusqu'au point que, la trouvant invinciblement opposée à ses désirs, il étoit près de lui faire violence. *Panthée* en instruisit *Cyrus*, qui chargea aussitôt *Artabase* d'aller trouver *Araspe* de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. *Araspe*, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte, se croyant perdu. Quelques jours après, *Cyrus* le manda. Il vint tout tremblant. *Cyrus* le prit à part; et au lieu de violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'enfermer imprudemment avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie et la parole à ce jeune seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance l'agitent tour à tour. « Ah! je me connois maintenant, dit-il en « versant des larmes, et j'éprouve sensiblement que « j'ai deux ames, l'une qui m'excite au bien, l'autre qui « m'entraîne vers le mal. La première l'emporte quand « vous venez à mon secours, quand vous me parlez; « je cède à l'autre, je suis vaincu quand je suis seul. » Il répara sa faute, et fut désormais plus prudent.

4. *Antigonus Dozon*, roi de Macédoine, ayant trouvé la prêtresse du temple de Diane parfaitement belle, se hâta de sortir d'Ephèse : il se craignoit plus encore que les charmes de cette femme ; et il savoit que si la souveraine autorité met le prince criminel à l'abri de l'animadversion des lois, elle ne le garantit pas des remords, d'autant plus cuisans, qu'ils sont les seuls bourreaux.

## AMOUR-PROPRE.

1. L'AMOUR-PROPRE est le défaut de tous les âges ; mais il se montre sur-tout dans la jeunesse. Les jeunes gens d'Athènes, éblouis de la gloire de *Thémistocle*, de *Cimon*, de *Périclès*, et pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque temps les leçons des sophistes, qui leur promettoient de les rendre de très-habiles politiques, se croyoient capables de tout, et aspiroient aux premières places. L'un d'eux, nommé *Glaucon*, s'étoit mis si fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge, à sa capacité. *Socrate*, qui l'affectionnoit, fut le seul qui réussit à lui faire changer de résolution ; et voici comment ce grand homme s'y prit pour corriger, sans le choquer, l'amour-propre de ce jeune ambitieux, qui en avoit tant.

Un jour l'ayant rencontré, il parla avec tant d'adresse, qu'il l'engagea à l'écouter : c'étoit avoir déjà beaucoup gagné. « Vous avez donc envie de « gouverner la république, lui dit-il ? — Il est vrai, « répondit *Glaucon*. — Ce dessein est beau ; car si « vous y réussissez, vous vous mettrez en état de « servir utilement vos amis, d'agrandir votre maison, « d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous « ferez connoître, non-seulement dans Athènes, mais

« par toute la Grèce; et peut-être que votre renommée « volera jusques chez les nations barbares, comme « celle de *Thémistocle*. Enfin, vous fixerez tous les « regards, et vous attirerez sur vous les respects et « l'admiration de tout le monde. »

Un début si insinuant, si flatteur, plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvoit pris par son foible. Il resta volontiers, sans qu'il fût besoin de l'en presser, et la conversation continua. « Puisque vous « désirez de vous faire estimer et honorer, il est clair « que vous songez à vous rendre utile au public. « — Assurément. — Dites-moi donc, je vous prie, « quel est le premier service que vous prétendez « rendre à l'état? »

Comme *Glaucon* paroissoit embarrassé, et songeoit à ce qu'il devoit répondre : « Apparemment, reprit « *Socrate*, ce sera de l'enrichir, c'est-à-dire, d'augmen- « ter ses revenus? — C'est cela même. — Et, sans « doute, vous savez en quoi consistent les revenus « de l'état, et à combien ils peuvent monter? Vous « n'aurez pas manqué d'en faire une étude particulière, « afin que, si un fonds vient à manquer tout-à-coup, « vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre. « — Je vous jure que c'est à quoi je n'ai jamais songé. « — Marquez-moi du moins les dépenses que fait la « république; car vous savez de quelle importance il « est de retrancher celles qui sont superflues. — Je vous « avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article « que sur l'autre. — Il faut donc remettre à un autre « temps le dessein que vous avez d'enrichir la répu- « blique; car il vous est impossible de le faire, si vous « ignorez quels sont ses revenus et ses dépenses. »

Cette conversation commençoit à n'avoir plus les mêmes charmes pour le jeune politique, parce qu'elle l'obligeoit de faire l'humiliant aveu de son ignorance. Cependant le philosophe pouvoit recommencer ses paroles obligeantes : l'espérance soutint la vanité; et *Glaucon*, profitant d'une idée qui lui paroissoit victorieuse : « Il me semble, dit-il, que vous passez sous « silence un moyen aussi efficace que celui dont vous

« parlez. Ne peut-on pas enrichir un état par la ruine « de ses ennemis ? — Ah ! vous avez raison ; mais pour « l'employer ce moyen, il faut être le plus fort, autre- « ment on court risque soi-même de perdre ce que « l'on a. Ainsi, celui qui parle d'entreprendre une « guerre, doit connoître les forces de l'un et de l'au- « tre, afin que, s'il trouve son parti le plus fort, il « conseille hardiment la guerre ; s'il le trouve le plus « foible, il dissuade le peuple de s'y engager. Or, « savez-vous quelles sont les forces de notre républi- « que, tant par mer que par terre, et quelles sont « celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par « écrit ? Vous me ferez plaisir de me le communi- « quer. — Je n'en ai point encore. — Je vois bien « que nous ne ferons pas sitôt la guerre si l'on vous « charge du gouvernement ; car il vous reste bien des « choses à savoir, et bien des soins à prendre. »

Il parcourut ainsi plusieurs autres articles, sur lesquels il le trouva également neuf ; et il lui fit toucher au doigt le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, sans y apporter d'autre préparation qu'une grande estime d'eux-mêmes et une ambition démésurée de s'élever aux premières places. « Craignez, mon cher *Glaucon*, ajouta- « t-il en finissant, craignez qu'un désir trop vif des hon- « neurs ne vous aveugle, et ne vous fasse prendre un « parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au « grand jour votre incapacité, votre inexpérience. »

2. *Socrate* voyant qu'*Alcibiade*, son disciple, s'énorgueillissoit de ses biens et des belles terres qu'il possédoit, lui fit apporter une carte de la Grèce : « Jeune « homme, lui dit-il, montrez-moi sur cette carte où « est l'Attique. — La voilà. — Montrez-moi mainte- « nant où sont vos terres et vos maisons de campagne. « — Je ne les y vois pas ! — Ainsi, reprit le philoso- « phe, quelques pouces de terre, dont on ne daigne « pas faire mention, sont l'objet de votre orgueil ! »

3. Un docteur allemand, dans une assemblée où il vouloit réfuter le discours, ou plutôt la satire du célèbre *J. J. Rousseau* contre les sciences et les arts,

commença son oraison par cet exorde modeste : « Mes « chers frères, si *Socrate* revenoit parmi nous, et « qu'il vît l'état florissant où les sciences sont en « Europe ; que dis-je en Europe ? en Allemagne ; que « dis-je en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je en Saxe ; « à Leipsic ; que dis-je à Leipsic ? dans cette univer- « sité : alors, saisi d'étonnement, et pénétré de res- « pect, *Socrate*, le fameux *Socrate*, s'assiéroit modes- « tement parmi nos écoliers ; et recevant nos leçons « avec une humble docilité, il perdroit bientôt avec nous « cette ignorance dont il se plaignoit si justement. »

4. Après la fameuse bataille de Salamine, remportée sur-tout par la prudence et l'habileté de *Thémistocle*, on obligea tous les capitaines de déclarer ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire. Chacun s'y donnant la première part, adjugea la seconde à *Thémistocle ;* mais le peuple qui voyoit mieux les choses, parce que l'amour-propre ne l'aveugloit point, crut devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines avoit regardé comme le plus digne après lui.

5. Le duc *d'Ossone*, vice-roi de Naples, alla sur les galères d'Espagne le jour d'une grande fête, afin d'user du droit qu'il avoit d'en délivrer quelque forçat. Il en interrogea plusieurs, et leur demanda ce qui les avoit réduits au triste état où ils se trouvoient ? Tous lui répondirent que l'injustice avoit prévalu, et qu'on les avoit condamnés sans avoir bien examiné leur affaire. Il n'y en eut qu'un qui lui dit naïvement tous les crimes qu'il avoit commis ; et il avoua qu'il avoit mérité une plus grande punition que celle qu'il souffroit. « Qu'on chasse ce méchant homme, dit le duc, « en lui faisant donner sa liberté, de peur que sa « compagnie ne gâte tous les gens de bien que voilà. »

6. *Louis XIV* ayant fait l'honneur à madame *de Sévigné* de danser avec elle, cette dame se remit à sa place, auprès du comte *de Bussi-Rabutin*. Elle ne fut pas plutôt assise, qu'elle lui dit : « Ah ! mon cher « comte, avouez que le roi a de grandes qualités : « j'en suis sûre, il obscurcira la gloire de ses prédé-

« cesseurs. — Qui en doute, madame, ne vient-il « pas de danser avec vous, » lui répondit le comte, en riant du motif qui lui inspiroit cet éloge animé ? A peine, dans l'enthousiasme qui la pénétroit, put-elle s'empêcher de crier : *Vive le roi !*

7. *Charles IX* prenoit plaisir à la conversation de *Guillaume Postel*, qu'il honoroit du titre de son philosophe. Ce prince ayant reçu des lettres du roi *d'Ormus*, les fit porter à *Postel* pour les expliquer. Il les interprêta devant toute la cour ; puis, fier du savoir dont il venoit de faire preuve : « Sire, dit-il, « d'un ton que ne dictoit pas sa modestie, je puis « aller sans truchement de votre royaume jusqu'à la « Chine. Les langues de tous les peuples me sont « aussi connues que la vérité. » Vous noterez que cet humble docteur, après avoir long-temps écrit en visionnaire, finit par être aussi fou que sa conduite, qu'il est extravagant dans ses livres.

8. *Duperrier* avoit eu quelques succès dans la poésie latine ; et s'il se fût borné à ce genre de littérature, il eût pu mériter un rang distingué parmi les modernes qui se sont appliqués à marcher sur les traces de *Virgile*. Mais il voulut figurer sur le Parnasse français ; et se dissimulant sa foiblesse, il osa prendre tout d'un coup *Malherbe* pour modèle. Etonné lui-même de la grandeur de son audace, prenant déjà ses timides essais pour des chefs-d'œuvre, à peine avoit-il enfanté péniblement une tirade froide et monotone, qu'il la récitoit avec emphase à tous ceux qu'il rencontroit. Un jour il accompagna *Despréaux* à l'église ; et pendant toute la messe, il ne cessa de lui parler d'une ode qu'il avoit présentée à l'Académie française pour le prix de l'année 1671. « On m'a fait la plus grande « injustice, répétoit-il. Oui ! morbleu ! le prix m'étoit « dû. Ah ! quelle ode ! Eh ! qui m'a-t-on préféré ? Je « veux vous la réciter. » *Despréaux* ne savoit comment calmer son orgueilleuse effervescence. Il eut peine à le contenir durant l'élévation ; et la sonnette n'avoit pas cessé de se faire entendre, que reprenant la parole avec d'autant plus de véhémence qu'il s'étoit

contraint un instant : « Croiriez-vous, dit-il assez « haut pour se faire regarder de tous les assistans ; « croiriez-vous qu'ils ont dit que mes vers étoient trop « malhersbiens ? »

Ce même *Duperrier* et *Santeuil*, qui ne lui cédoit pas en amour-propre, parioient à qui feroit mieux des vers latins. *Ménage*, qu'ils choisirent d'abord pour arbitre, ne voulut point juger cette modeste querelle. Ils s'en rapportèrent au père *Rapin*, qu'ils rencontrèrent au sortir d'une église, et qu'ils firent dépositaire de leur enjeu. Le bon jésuite leur reprocha leur vanité, méprisa leurs vers, et rentrant dans le temple, jeta dans le tronc des pauvres l'argent qu'ils lui avoient consigné.

9. *Racine* avouoit à son fils aîné, pour le détourner de la poésie, que la plus mauvaise critique lui avoit toujours plus causé de chagrins, que les plus grands applaudissemens ne lui avoient fait de plaisir. « Ne « crois pas, mon ami, lui disoit-il, que ce sont mes « pièces qui m'ont attiré les caresses des grands. « *Corneille* a fait des vers cent fois plus beaux que « les miens, et cependant personne ne l'a regardé : « on ne l'aimoit que dans la bouche de ses acteurs ; « au lieu que sans fatiguer les gens du monde du « récit de mes ouvrages, dont je ne leur parlois « jamais, je les entretenois de choses qui leur plai- « soient : mon talent, avec eux, a été de leur faire « apercevoir leur esprit plutôt que le mien. »

## AMOUR CONJUGAL.

1. On demandoit à *Valérie*, dame romaine, pourquoi, jeune encore, elle refusoit de prendre un second époux : « Le premier, répondit-elle, n'est mort que « pour les autres : il vit, il vivra toujours pour moi. »

2. Le duc de *Wirtemberg* s'étoit vivement opposé à l'élection de *Conrad III*, proclamé empereur en 1138 ; et, quand le nouveau monarque eut ceint le diadême, refusant de le reconnoître, il se renferma

dans la petite ville de Weinsperg, la plus forte place de ses états. Il y fut assiégé par l'armée impériale. Le rebelle soutint toutes les attaques de son souverain, avec une bravoure héroïque. Enfin il fut obligé de céder à la force. L'empereur irrité vouloit mettre tout à feu et à sang : cependant il fit grace aux femmes, leur permit d'emporter ce qu'elles avoient de plus cher, et de sortir de la ville. L'épouse du duc profita de cette permission pour sauver les jours de son mari. Elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes en firent autant ; et *Conrad* les vit sortir, chargées de ce fardeau précieux, la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle si touchant ; et, cédant à l'admiration qu'il lui causoit, il fit grace aux hommes en faveur des femmes. La ville fut sauvée.

3. *Thesca*, sœur de *Denis* le tyran, avoit épousé un seigneur illustre de Syracuse. Cet homme ne pouvant supporter l'orgueil du despote, et redoutant sa cruauté qui n'épargnoit personne, prit la fuite. *Denis* irrité accusa *Thesca* d'être complice de son évasion. « Tyran, lui répondit-elle, me crois-tu l'ame « assez lâche pour n'avoir pas accompagné mon époux « dans sa fuite, si j'avois connu son dessein ? »

4. Les habitans de Parme, voulant se défendre contre leurs ennemis, élurent, vers 1404, *Gisbert de Coregio* et *Roland de Rossi* pour souverains. Ces deux princes se jurèrent une fidélité fraternelle : pour la cimenter, *Roland* donna sa sœur en mariage à *Gisbert ;* mais bientôt il s'ennuya d'avoir un collégue, et gagnant le peuple par des présens, les grands par des promesses, il fit chasser de Parme son beau-frère. *Gisbert* étoit doux, équitable et généreux. Quantité de citoyens murmurèrent ; bientôt il se forma un parti puissant qui demanda son rappel, et Parme se vit exposée à tous les malheurs de la guerre civile. *Roland*, le fer à la main, parcouroit les rues, pour exterminer les partisans de son rival. La femme de *Gisbert* soutenoit ces derniers ; pour animer de plus en plus leur courage, elle se jeta au milieu d'eux, et fut rencontrée par son frère, qui l'invita à se réfugier dans son palais. « Traître,

« lui répondit-elle avec indignation, ta pitié m'offense. « J'atteste la Divinité que je n'entrerai jamais dans une « maison souillée par un parjure : tu ne m'as donnée « pour épouse à *Gisbert* qu'afin que je fusse, disois-tu, « le gage de ta fidélité, et je ne servois qu'à mieux voiler « ta perfidie. Mais je vais le trouver au milieu des sol- « dats qu'il a rassemblés pour soutenir ses droits et te « punir. Je l'exciterai à la vengeance, et j'oublierai que « tu es mon frère. » Elle se retire, rejoint son époux, et se présentant les pieds nus, les cheveux épars, elle se prosterne et lui dit : « Je viens vous offrir une vic- « time ; c'est par ma mort que vous pouvez vous ven- « ger de l'outrage que vous a fait mon frère, et qu'il « vous préparoit en me mariant avec vous. — Chère « compagne, interrompit *Gisbert*, en la serrant dans « ses bras, ta douleur prouve ton innocence, et mon « amour est le gage de ta sureté. En te joignant à ton « époux, tu te couvres de gloire, et tu prouves com- « bien *Roland* est coupable. » A l'instant il conduit ses troupes vers Parme ; il y trouve ses amis qui se défendoient encore ; et, secondant leurs efforts, il chasse *Roland*, et est reconnu seul souverain des Parmesans.

5. *Sabinus*, prince gaulois, étant entré dans une révolte contre l'empereur *Vespasien*, fut entiérement vaincu, et obligé de chercher un asile contre le courroux du prince victorieux. Il pouvoit aisément s'enfuir en Germanie ; mais sa tendresse pour sa vertueuse épouse, nommée *Eponine*, l'empêcha de prendre ce parti. Il avoit des grottes souterraines fort profondes et fort larges, qui lui servoient de refuge pour mettre en sureté ses trésors, et dont personne n'avoit connoissance. Résolu de s'y cacher, il envoya tout son monde, comme s'il eût eu dessein de s'ôter la vie. Il ne garda que deux affranchis, d'une fidélité inviolable. Avec eux il mit le feu à sa maison de campagne, pour faire croire que son corps avoit été consumé par les flammes ; et, s'étant retiré dans sa caverne, il dépêcha l'un d'eux à sa femme pour lui annoncer qu'il n'étoit plus. Il savoit quel cruel coup ce seroit pour cette tendre épouse ; et son dessein étoit de persuader dans

le public la vérité du bruit de sa mort, par la sincérité de la douleur d'*Eponine :* ce fut effectivement ce qui arriva. *Eponine* désespérée se jeta par terre, s'abandonna aux cris, aux pleurs, aux gémissemens, et passa dans cet état trois jours et trois nuits sans manger. *Sabinus* instruit de sa situation, en craignit les suites. Il la fit avertir secrétement qu'il n'étoit point mort, qu'il se tenoit caché dans une sûre retraite, mais qu'il la prioit de continuer les démonstrations de sa douleur, pour entretenir une erreur qui lui étoit salutaire. *Eponine* joua parfaitement son rôle. Elle alloit voir son mari pendant la nuit : ensuite elle reparoissoit, sans donner le moindre soupçon d'un si étrange mystère. Peu à peu elle s'enhardit; ses absences devinrent plus longues : enfin elle s'enterra toute vive avec *Sabinus*. Etant devenue enceinte, elle se délivra elle-même, et nourrit de son lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triste séjour. Après avoir passé neuf ans dans cette ténébreuse retraite, *Sabinus* fut découvert : on le prit avec sa femme et ses enfans, et on les mena tous prisonniers à Rome. Lorsqu'ils furent présentés à l'empereur, *Eponine* lui parla avec courage ; et, lui montrant ses enfans : « César, lui dit-elle, j'ai mis au monde ces tristes « fruits de notre disgrace, et je les ai allaités dans « l'horreur des ténèbres, afin de pouvoir vous offrir « un plus grand nombre de supplians. » *Vespasien* versa des larmes de pitié ; mais bientôt, étouffant dans son cœur cette compassion stérile ; il fit trancher la tête aux deux époux, et ne fit grace qu'à leurs enfans.

6. Après l'entreprise malheureuse du roi *Jacques* pour remonter sur le trône d'Angleterre, les seigneurs anglais qui avoient embrassé son parti, furent condamnés à périr par la main du bourreau. On les exécuta le 16 Mars 1716. Le lord *Nilhisdale* devoit subir le même sort ; mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avoit permis aux femmes de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire leurs derniers adieux. Milady *Nilhisdale* entre dans la tour, appuyée sur deux femmes-de-chambre, un mouchoir devant les yeux, et dans l'attitude d'une

femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le lord, qui étoit de la même taille qu'elle, de changer d'habits, et de sortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant. Elle ajouta que son carrosse le conduiroit au bord de la Tamise, où il trouveroit un bateau qui le mèneroit sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagême s'exécuta heureusement. Milord *Nilhisdale* disparut, et arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut, en s'écriant: « Vive Jésus! me voilà sauvé! » Ce transport le décéla; mais il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin, on envoya un ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le lieutenant de la tour consulta la cour, pour savoir ce qu'il devoit faire de milady *Nilhisdale*. Il recut ordre de la mettre en liberté, et elle alla rejoindre son mari en France.

7. *Octave*, *Antoine* et *Lépide*, ayant formé cette ligue fameuse connue sous le nom de triumvirat, proscrivirent tous ceux qui pouvoient résister par leurs ambitieux projets, et condamnèrent à mort quiconque donneroit asile aux proscrits. Le nom de *Ligarius* se trouvant sur la liste que les tyrans avoient fait afficher, sa femme, aidée par une de ses esclaves, le tint caché dans sa maison, et le déroba pour quelques temps aux recherches des ministres de la cruauté des triumvirs; mais la crainte de la mort et l'espoir des récompenses rendirent l'esclave perfide: elle indiqua le lieu de la retraite de *Ligarius* à ceux qui le cherchoient. Il fut arraché d'entre les bras de son épouse, qui le suivit, malgré tous les efforts qu'on faisoit pour la retenir: « C'est moi, « crioit-elle aux bourreaux, c'est moi qui ai mérité la « mort: j'ai violé les ordres en cachant un proscrit; « c'est moi qu'il faut conduire au supplice. » Elle courut aux triumvirs, non pour implorer leur miséricorde, mais pour provoquer leur vengeance. On la força de se retirer chez elle: alors, se refusant toutes sortes d'aliment, elle mourut accablée sous le poids de sa douleur.

8. *Pauline*, épouse de *Sénèque*, ne voulant point survivre à son mari, dont le cruel *Néron* avoit ordonné la mort, se fit, à son exemple, ouvrir les veines. Mais le tyran ayant envoyé des gens pour la sauver de gré ou de force, elle porta, le reste de sa vie, sur son visage une pâleur qui fut, dit *Tacite*, un glorieux témoignage de son chaste amour pour son époux.

9. *Cécina Pétus*, noble Romain, sous l'empire de *Claude*, et un jeune fils qu'il avoit, étoient en même temps malades, et tous deux dangereusement. Le fils mourut; jeune homme aimable et par la figure et par les sentimens. La célèbre et tendre *Arria*, mère du défunt, déroba à son époux la connoissance de la mort et des funérailles de son fils. Bien plus, lorsqu'elle entroit dans la chambre du malade, elle ne laissoit paroître sur son visage aucune marque de tristesse. *Pétus* ne manquoit pas de demander des nouvelles de son fils. *Arria* répondoit qu'il se portoit mieux. Si les larmes, trop long-temps retenues, la suffoquoient, elle sortoit pour leur donner un libre cours; et quand elle avoit satisfait à la tendresse maternelle, elle reparoissoit avec un air de gaieté qui en imposoit au malade.

*Pétus* s'étant trouvé impliqué dans une conspiration contre l'empereur *Claude*, fut arrêté en Dalmatie, et mis sur un vaisseau pour être conduit à Rome. Sur le point d'entrer dans le navire, *Arria* conjura l'officier chargé de la garde du prisonnier, de ne la point séparer d'avec son époux. « Assurément, lui dit-elle, vous « donnerez à un homme de son rang, à un consulaire, « quelques esclaves pour le servir à table, pour l'ha- « biller, pour le chauffer: moi seule je remplirai tous « ces offices. » Elle ne put rien obtenir; mais l'amour y suppléa. Elle loua une barque de pêcheur, et suivit le vaisseau qui renfermoit ce qu'elle avoit de plus cher. Quand l'équipage fut arrivé à Rome, désespérant de la vie de son mari, elle parut déterminée à ne lui point survivre. Les femmes qui la servoient, la gardèrent avec les précautions les plus grandes. Elle s'en aperçut, et leur dit: « Vous n'y gagnerez rien; vous pou- « vez faire que je meure misérablement; mais, m'em-

« pêcher de mourir, c'est ce qui passe votre pouvoir. » En disant ces mots, elle s'élance de dessus sa chaise, et va se frapper rudement la tête contre la muraille qu'elle avoit devant elle. Elle tombe évanouie du coup; et lorsqu'elle eut repris ses sens : « Eh bien ! dit-elle, « ne vous avois-je pas averties que si vous me refusiez « un moyen facile de mourir, j'en imaginerois un « violent ? » Cependant elle pouvoit, après la mort de son époux, vivre dans la plus grande considération. Elle avoit de la jeunesse, de la beauté, du crédit: elle étoit chérie de *Messaline*, femme de *Claude*. Mais, fidelle à son mari jusqu'au dernier moment, elle voulut descendre avec lui dans le tombeau. Ayant aperçu un couteau, elle se leva brusquement, le saisit, l'enfonça dans son sein ; le présentant ensuite à son mari : « Prends, *Pétus*, lui dit-elle, « il ne m'a point fait de mal. »

10. *Portia*, fille de *Caton* d'Utique, et femme du célèbre *Brutus*, voyant son époux rêveur et pensif, remarquant pendant la nuit ses agitations, ses soupirs étouffés, et l'espèce de délire où le jetoit la grandeur de son entreprise, jugea qu'il avoit formé quelque projet important et périlleux, dont il ne lui avoit point parlé. La veille du jour où *César* fut tué, *Brutus* étant sorti de sa chambre de grand matin, *Portia* se lève, prend un rasoir qui se trouva sous sa main, se fait une blessure assez considérable, et tombe évanouie. Au bruit des femmes qui s'empressoient de la secourir, *Brutus* étonné, alarmé, vole dans son appartement. Il aperçoit son épouse ensanglantée qui lui dit : « J'ai voulu, cher époux, éprouver mon cou- « rage. Si la fortune ne couronne pas ton projet, ne « crains rien, *Portia* saura te suivre. » Cette généreuse et tendre épouse, après la mort de son mari, ne mit point de bornes à son deuil. « Quand cesserez « vous donc de pleurer, lui disoit-on ? — Quand je « cesserai de vivre. » On prit la précaution d'écarter d'elle toute espèce de fer ; mais ces soins furent inutiles : elle avala des charbons ardens, et mourut.

11. *Blanche de Rossi* étoit d'une beauté achevée. Elle

Elle fut mariée à Baptiste *de la Porte*, que le tyran *Ezzelin* fit mourir, après avoir pris la ville de Padoue, où ils demeuroient. Il traita plus humainement l'infortunée *Blanche*, pour laquelle il conçut une violente passion. Mais, voyant que la douceur ne pouvoit rien sur l'esprit de cette généreuse femme qui s'étoit souvent mise en danger de perdre la vie, afin de conserver la chasteté conjugale, il eut enfin recours à la force pour assouvir ses infames désirs. *Blanche* ne voulut point survivre à ce déshonneur : elle alla au tombeau de son mari, en leva la pierre, s'y précipita, et rendit l'esprit en baisant tendrement son cadavre.

12. *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie, qui avoit des prétentions sur la ville de Genève, tenta, au commencement du dernier siècle, de s'en emparer par surprise. Il la fit escalader de nuit ; mais le succès ne répondit point à ses vues. L'alarme commença avant qu'il y eût un assez grand nombre d'assiégeans sur les murailles. Les citoyens coururent aux armes, et repoussèrent les ennemis, trop foibles pour leur résister. Ceux qui tombèrent entre leurs mains furent livrés à une mort ignominieuse. Du nombre de ces prisonniers étoit un officier de marque. La nouvelle de son malheur est portée à son épouse : cette dame étoit enceinte. Elle vole vers le lieu où son mari va périr, et demande à l'embrasser pour la dernière fois. On lui refusa cette grace ; et l'officier fut pendu, sans qu'elle eût pu l'approcher. Elle suivit néanmoins le corps de son malheureux époux au lieu où il devoit être exposé. Là, elle s'assit devant ce triste objet, et y demeura, sans vouloir prendre aucune nourriture, ni cesser d'y fixer ses regards. La mort qu'elle demandoit, qu'elle attendoit avec la plus vive impatience, vint enfin lui fermer les yeux en cette situation.

13. L'empereur du *Japon* ayant fait mourir secrètement un officier de mérite, dont tout le crime étoit d'avoir pour épouse une femme aussi belle que vertueuse, fit venir, quelques jours après, cette dame, et voulut l'obliger de demeurer avec lui dans le palais. « Je dois me réjouir et m'estimer heureuse, lui répon-

« dit-elle, de ce que vous m'avez jugée digne de votre « amitié : je reçois cette grace comme je le dois ; mais « j'ose prendre la liberté de vous demander un inter- « valle de 30 jours pour achever de pleurer la mort de « mon mari. Permettez encore, ajouta-t-elle, qu'après « ce délai, je puisse assembler ses parens, et leur donner « à manger dans l'une des tours de votre château. » L'empereur accorde tout à ses prières. Le jour du festin arrive ; il est donné avec la plus grande somptuosité. L'empereur, qui avoit voulu s'y trouver, y boit avec excès et s'enivre. La dame profite de ce moment ; et, sous prétexte de prendre l'air sur un des balcons de la tour, elle se précipite du haut en bas.

14. *Sinorix*, prince de Galatie, amoureux de *Camma*, dame d'une grande beauté, assassina, pour la posséder, *Sinatus* son époux. La vertueuse veuve voulut tirer vengeance de ce forfait énorme. Après avoir résisté long-temps aux présens et aux prières du meurtrier, elle craignit qu'il ne mît le comble à son crime, en y ajoutant la violence, et feignit de consentir enfin à l'épouser. Elle le fit venir dans le Temple de Diane dont elle étoit prêtresse, comme pour rendre leur union plus solennelle. C'étoit l'usage que l'époux et l'épouse bussent ensemble dans la même coupe. *Camma* après avoir fait le serment ordinaire et prononcé les paroles consacrées, prit la première la coupe qu'elle avoit remplie de poison, et, après avoir bu, la présenta à *Sinorix*, qui, ne soupçonnant aucun artifice, avala sans crainte le funeste breuvage. Alors *Camma* transportée de joie : « Je meurs contente, « s'écria-t-elle : mon cher *Sinatus* est vengé ! » Ils expirèrent bientôt l'un et l'autre.

15. *Léarque*, d'autres disent *Crateras*, favori d'*Archélaüs*, roi de Macédoine, empoisonna ce prince, et s'empara de son royaume. Ensuite il pressa *Erizone*, femme du monarque défunt, de l'épouser, lui promettant d'adopter le fils d'*Archélaüs*. La reine lui témoigna que la proposition ne lui déplaisoit pas, mais qu'elle craignoit que ses frères ne s'y opposassent. Elle lui demanda un entretien secret pendant la nuit, afin

de délibérer sur cette affaire plus à loisir. *Léarque*, aveuglé par son amour, vint au rendez-vous; mais *Erixone*, fidelle à son premier époux, et voulant venger sa mort, fit tuer l'usurpateur par deux hommes qu'elle avoit fait cacher à ce dessein.

16. *Cyrus* ayant défait les Babyloniens, fit prisonnière la célèbre *Panthée*, femme d'*Abradate*, roi de la Susiane. Le vainqueur la traita avec tous les égards dus à son rang; et, sur le récit qu'on lui fit de sa beauté, il refusa même de la voir. Après avoir passé quelque temps dans le camp du roi des Perses, *Panthée* écrivit à son époux de la venir trouver. *Abradate* se rendit aussitôt au camp victorieux, avec deux mille chevaux. On le conduisit d'abord à la tente de *Panthée*, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté, quelle sagesse le généreux vainqueur l'avoit traitée. «Eh! comment, s'écria *Abradate*, comment pourrai-je reconnoître un pareil service? — « En vous conduisant à son égard, lui dit *Panthée*, « comme il a fait au mien.» Il alla sur-le-champ trouver *Cyrus*, et baisant la main de son bienfaiteur, l'assura qu'il trouveroit désormais en lui l'ami le plus zélé et l'allié le plus fidelle. Il se présenta bientôt une occasion d'accomplir ses promesses. *Cyrus* se préparant à faire la guerre à *Crésus*, roi de Lydie, mit *Abradate* à la tête des chariots persans armés de faulx. Le roi de la Susiane se disposoit à partir, et étoit sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'étoit que de lin piqué, selon la mode de son pays, lorsque la tendre *Panthée* vint lui présenter un casque dor, des brassarts et des brasselets d'or, avec une cotte d'armes, de sa hauteur, plissée par en bas, et un grand panache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer cette armure à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisoit, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre des larmes. Mais, quelque amour qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de manquer à se signaler d'une manière digne de leur naissance, et des bienfaits de *Cyrus*. « Souviens-toi, cher

« époux, lui dit-elle, qu'étant sa prisonnière, et, « comme telle, destinée pour lui, il m'a cependant « gardée comme si j'avois été la femme de son propre « frère. C'est à toi de reconnoître aujourd'hui cette « grace signalée. — O Jupiter ! s'écria *Abradate*, en « levant les yeux vers le ciel, fais que je paroisse en « cette occasion digne mari de *Panthée*, digne ami « d'un si généreux bienfaiteur ! » En prononçant ces mots, il monte sur son char. *Panthée* ne pouvant plus l'embrasser, baise mille fois le char qui le porte. Elle le suit des yeux, et ne se retire que long-temps après qu'elle l'a perdu de vue. *Abradate* combattit en héros, et trouva dans la mêlée une mort glorieuse. Quelle fut la désolation de *Panthée*, quand on lui annonça la perte de ce cher époux ! Elle fit porter son corps dans un chariot, sur le bord du Pactole, et, appuyant sa tête sur ses genoux, elle resta fixée sur ce triste objet, et abîmée dans sa douleur. *Cyrus* accourut vers elle, mêla ses larmes à celles de cette épouse infortunée, fit ce qu'il put pour la consoler, et donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que *Panthée*, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, et tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun. Ces sortes de morts volontaires paroissoient héroïques aux payens : ils croyoient qu'il falloit beaucoup de courage pour s'ôter ainsi la vie ; et ils ne voyoient pas qu'il y a plus de magnanimité, plus de force d'ame à supporter avec constance le long fardeau de la tristesse, et le supplice d'une privation pénible.

17. *Mausole*, roi de Carie, étant mort, laissa l'autorité souveraine à la reine *Artémise*, son épouse. Cette princesse employa toute sa puissance à signaler la tendresse qu'elle avoit eue pour son mari. Voulant immortaliser ses regrets, elle fit élever, en l'honneur de son cher *Mausole*, un monument si magnifique, qu'il a passé pour une des sept merveilles du monde, et qu'on a depuis appelé *mausolées* tous les ouvrages superbes, érigés à la mémoire des morts. Pour qu'il ne manquât

rien à la gloire de son époux, cette princesse, vrai modèle des femmes et des veuves, établit un prix destiné à celui qui réussiroit le mieux à faire l'éloge du monarque défunt. *Théopompe* de Chio fut le premier qui le remporta. Si l'on en croit *Aulu-Gelle* et plusieurs autres écrivains, *Artémise* ne se contenta point encore de ces preuves durables de son amour. Ayant recueilli les cendres de *Mausole* et fait broyer ses os, elle mettoit tous les jours de cette poudre dans sa boisson, voulant par là faire de son propre corps le tombeau de son époux. Elle ne lui survécut que deux ans; et sa douleur ne finit qu'avec sa vie.

18. Un homme, nommé *Bournazel*, avoit été condamné à perdre la tête, par arrêt du parlement de Bordeaux, pour avoir assassiné le sieur *de la Tour*. Les parens de *Bournazel* obtinrent sa grace de *Charles IX*, malgré les plaintes et les prosternations de la veuve. Pour l'appaiser, le roi lui fit offre de tous les biens du coupable; mais la veuve *de la Tour*, en lui montrant le fils du défunt, lui répondit: «Sire, à Dieu ne « plaise que je vende le sang de mon époux! Puisque « le crédit du meurtrier est au-dessus de la justice et « des lois, accordez à mon fils la grace dont il aura « besoin pour venger la mort de son père, par celle « de l'assassin, à laquelle je l'exhorterai tous les jours.»

19. *Catherine Herman*, femme d'un matelot hollandois, avoit les traits si délicats, si réguliers, et relevés par un teint si éclatant, qu'on ne pouvoit la voir sans être épris de sa beauté. Son mari ayant été arrêté par les Espagnols, qui faisoient le siège d'Ostende, fut envoyé aux galères avec plusieurs de ses compatriotes. *Catherine* apprend cette triste nouvelle, se coupe les cheveux, se déguise en homme, se rend au camp d'Ostende, s'engage au service des Espagnols, et se fait remarquer autant par les charmes de sa figure, que par son héroïque bravoure. Ayant, dans une rencontre, vaillamment combattu sous les yeux du comte *de Bucquoi*: « Beau soldat, lui dit ce général, « demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai.— « Mon général, reprit *Catherine*, si par hasard j'étois

« femme vous dédiriez-vous ? — Non, j'irois peut-« être même plus loin encore. » Alors elle se fit connoître pour être la femme du matelot, et se jetant à genoux, lui demanda la liberté de son mari. Le comte la releva sur-le-champ, lui rendit son époux ; et, respectant sa vertu, il la renvoya dans son village après l'avoir comblée de présens.

20. *Guillaume-le-Conquérant* laissa trois fils, *Robert*, *Guillaume-le-Roux* et *Henri*. Jamais cœur ne fut plus franc, plus généreux, plus humain que celui de *Robert;* jamais prince n'en eut un plus dur et plus féroce que *Guillaume*. Leur père régla leur partage sur la différence de leurs caractères. Il haïssoit les Anglais, il leur destina *Guillaume*, quoiqu'il ne fût que le cadet; il aimoit les Normands, il donna la Normandie à *Robert*, qu'il avoit marié à *Sybille*, jeune et aimable princesse, dont la douceur relevoit la beauté. Ayant été blessé d'une flèche empoisonnée, les médecins lui déclarèrent qu'il ne pouvoit guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure. « Mourons donc, dit-« il : je ne serai jamais assez cruel et assez injuste « pour souffrir que quelqu'un s'expose à mourir pour « moi. » *Sybille* prit le temps de son sommeil, suça sa plaie, et perdit la vie en la sauvant à son époux.

21. Après la mort d'*Auguste*, on demandoit à l'impératrice *Livie*, son épouse, par quels moyens elle avoit pu captiver si constamment le cœur de ce prince : « Ils « sont tout simples, répondit-elle ; j'ai vécu dans une « scrupuleuse chasteté ; j'ai prévenu tous ses désirs ; « je me suis empressée d'exécuter ses volontés ; jamais « je n'ai eu l'indiscrète curiosité de connoître ses « actions ; et je ne lui ai pas plus parlé de ses galan-« teries, que si je les eusse entiérement ignorées. »

22. *Louis Vivès* rapporte, dans son second livre de la Femme Chrétienne, qu'il en a connu une digne des éloges de son siècle et de l'admiration de la postérité, mais il n'a pas eu l'attention d'en dire le nom, ni la patrie. Elle étoit jeune, belle, appliquée à son ménage, et d'une naissance distinguée. Son mari qui l'avoit éperdument aimée avant leur union, se refroidit quelques

mois après, et s'attacha à une autre femme qui, par la figure, les qualités du cœur et de l'esprit, étoit de beaucoup inférieure à la sienne. Il abandonnoit sa maison pour passer des jours entiers avec elle; et sa vertueuse épouse n'ignoroit pas le motif de ses fréquentes absences. Elle borna sa vengeance à être vertueuse encore, et à n'opposer qu'une constante douceur, qu'une aimable prévenance à l'ingratitude de son infidelle époux : elle lui déroboit même les larmes que sa douleur la forçoit de répandre; mais ses frères furent moins tolérans qu'elle : ils voulurent punir les outrages que lui faisoit son mari; et, quoiqu'ils cachassent leur projet à celle même qu'ils avoient résolu de venger, elle apprit que, durant la nuit suivante, ils devoient se mettre en embuscade, pour surprendre et assassiner son mari au sortir de chez sa maîtresse. Elle le prend aussitôt en particulier, et lui dit : « Je « vois, mon ami, que vous n'êtes plus maître de votre « cœur : ma rivale le possède tout entier. Je ne vous « en fais point un crime; je ne me permets aucun re- « proche : hélas! vous êtes plus à plaindre qu'à blâ- « mer : est-on maître de ses sentimens? Mon devoir, « mon attachement pour vous me forcent de vous « avertir qu'on en veut à vos jours, et qu'on doit « vous attaquer la nuit, en sortant de chez cette « femme. Mettez, je vous en conjure, votre vie à « l'abri du danger; et puisqu'il ne vous est pas possi- « ble de renoncer à votre maîtresse, amenez-la ici; « je la recevrai comme une sœur. Si vous sentez quel- « que répugnance à voir votre femme à côté d'elle, je « lui abandonnerai la maison toute entière; mais, au « nom de Dieu, hâtez-vous de suivre le conseil que « je vous donne. » Le mari, cédant en rougissant à sa crainte et à son amour, installa sa maîtresse auprès de son épouse, qui la reçut avec une bonté qui augmenta sa confusion, sans guérir son cœur. Elle eût pour cette concubine tous les égards, toutes le prévenances qu'auroit méritées une femme honnête; elle poussoit même l'attention jusqu'à aller chaque jour rendre visite à son impudique rivale, et se contentoit de

dire quelquefois à son mari : « Vous pouvez à présent « jouir sans contrainte et sans danger de l'objet de « votre amour. » Une année entière se passa sans que cet époux ingrat allât voir sa femme, sans même qu'il lui donnât la plus légère marque d'amitié; toute sa tendresse étoit épuisée pour sa maîtresse : mais enfin sa raison l'éclaira. Vaincu par l'héroïque générosité de son épouse, il ouvrit les yeux sur ses vertus, et sur la bassesse d'ame de sa maîtresse. En lui rendant justice, il lui rendit son cœur, chassa la concubine, et la détesta avec autant d'emportement qu'il l'avoit aimée : mais son épouse, oubliant les chagrins qu'elle lui avoit causés, pour ne songer qu'à l'affreuse misère où elle la voyoit plongée, voulut lui assigner une somme qui la mît à l'abri de l'extrême indigence. Le mari y consentit. Etonné lui-même de son aveuglement, il chercha à réparer ses torts par ses soins, ses assiduités et sa tendresse.

## AMOUR PATERNEL.

1. J'étois avec le philosophe *Phavorin*, dit *Aulu-Gelle*, lorsqu'on lui apprit que la femme d'un de ses plus zélés disciples venoit de mettre au monde un fils. « Allons, dit le sage, allons visiter l'accouchée, et « féliciter le père. » C'étoit un sénateur d'une famille distinguée. Nous l'accompagnâmes et fûmes reçus avec politesse. *Phavorin*, après avoir embrassé le maître du logis, et lui avoir fait son compliment, prit un siége; ensuite, il s'informa comment s'étoit passé l'accouchement; et voyant que la dame, accablée de fatigue, prenoit quelque repos, il profita de ce moment pour converser plus au long. « Sans doute, dit-« il, que votre épouse nourrira ce fils de son lait? » La mère, qui étoit présente, répondit qu'il falloit ménager sa fille, et faire venir des nourrices à l'enfant, de crainte qu'après les douleurs de l'enfantement on n'altérât sa santé, en y ajoutant la charge de nourir par elle-même. « Ah! madame, interrompit le philosophe, « laissez, je vous prie, à votre fille l'honneur d'être

« tout-à-fait la mère de son fils, car mettre au monde, « et écarter aussitôt son fruit loin de soi; nourrir de sa « propre substance dans ses entrailles un être qu'on « ne voit point ; et quand on le voit, lui refuser un « lait donné pour lui, et qu'il reclame par ses pre- « miers cris, ce n'est être mère qu'à moitié. »

2. La mère de *S. Louis*, roi de France, la célèbre *Blanche de Castille*, allaita son fils avec un soin et une tendresse qu'elle porta jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit prince fût nourri d'un autre lait que le sien. Elle fut malade; et dans l'accès de sa fièvre, qui dura long-temps, une dame de la cour qui imitoit sa conduite, et nourrissoit aussi son fils, donna sa mamelle à *Louis*, qui la prit avidement. *Blanche*, à la fin de son accès, demanda le prince, et lui présenta le sein. Mais surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, et demanda si l'on avoit donné à teter à son fils? Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée, *Blanche*, au lieu de l'en remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche de l'auguste enfant, et lui fit rejeter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui la virent : « Eh quoi! leur dit-elle, « prétendez-vous que je souffre qu'on m'ôte le titre « de mère, que je tiens de Dieu et de la nature? »

3. Jamais père ne fut peut-être plus sensible et plus tendre que *Caton* l'ancien. Cet homme sévère, ce rigide réformateur des mœurs romaines, n'éprouvoit point de satisfaction plus vive que celle de voir lever, nettoyer, emmaillotter son fils nouvellement né. Tous les soirs il assistoit à cette espèce de toilette. Souvent il y mettoit lui-même la main : il sourioit à l'enfant; il le caressoit, il l'endormoit lui-même dans son berceau. Lorsqu'il le vit en état d'être appliqué aux études, il voulut être son précepteur, son gouverneur, son maître, et ne permit jamais que personne partageât avec lui ce qu'il appeloit le premier, le plus essentiel de ses devoirs. Un de ses amis lui conseilloit de se décharger sur un esclave instruit et honnête homme, d'une partie de ce soin pénible et rebutant : « Il n'est ni

« pénible, ni rebutant, répondit-il; et quand il le « seroit; croyez-vous que je verrois tranquillement un « esclave tirer les oreilles à mon fils ? »

4. Par quels tendres soins, par quelles douces complaisances l'amour paternel sait se manifester! *Agésilas*, roi de Lacédémone, l'un des plus grands princes qu'ait jamais eu la Grèce, sembloit oublier dans le sein de sa famille toute la grandeur qui l'environnoit, pour se livrer aux aimables caresses d'un fils encore enfant; et la Grèce voyoit avec surprise ce monarque, la terreur des ennemis de Sparte, courir à cheval sur un bâton, pour amuser l'héritier de son trône. Un plaisant fut un jour témoin de cette scène, ridicule aux yeux d'une ame vulgaire, et s'avisa d'en rire en présence d'*Agésilas*. « Mon ami, lui dit ce prince, tais-« toi pour le présent : attends que tu sois père pour « te moquer de ceux qui le sont. »

5. L'immortel *Racine* n'étot jamais si content que quand, libre de quitter la cour où son génie l'avoit rendu nécessaire, il pouvoit venir passer quelques jours avec ses enfans. En présence même des étrangers, il osoit être père. Il étoit de tous les jeux de sa jeune famille. Souvent il formoit avec elle des processions enfantines, dans lesquelles ses petites filles étoient le clergé; ses fils, le curé et le vicaire; et l'auteur d'Athalie, chantant avec eux, portoit le croix.

Un jour qu'il revenoit de Versailles pour goûter auprès de son épouse et de ses enfans quelques instans de plaisir, un écuyer de M. le duc vint lui dire qu'on l'attendoit à dîner à l'hôtel de Condé. « Je n'aurai « point l'honneur d'y aller, lui répondit-il. Il y a plus « de huit jours que je n'ai vu ma femme et mes enfans, « qui se font une fête de manger aujourd'hui avec moi « une très-belle carpe : je ne puis me dispenser de « dîner avec eux. » L'écuyer lui représenta qu'une compagnie nombreuse, invitée au repas du prince, se faisoit une fête de l'avoir, et que son altesse seroit mortifiée s'il ne venoit pas. *Racine* fit aussitôt apporter la carpe qui coûtoit environ un écu; et la montrant à l'écuyer : « Jugez vous-même, lui dit-il, si je puis

« me dispenser de dîner aujourd'hui avec ces pauvres « enfans qui ont voulu me régaler, et qui n'auroient « plus de plaisir, s'ils mangeoient ce plat sans moi. Je « vous prie de faire valoir cette raison à son altesse « sérénissime. » L'écuyer la rapporta fidellement ; et l'éloge qu'il fit de la carpe, devint celui de la bonté du père, qui se croyoit obligé de la manger en famille.

6. *Henri d'Albret*, roi de Navarre, quelque temps avant l'accouchement de *Jeanne d'Albret*, sa fille, tira de son cabinet une boîte d'or, et lui dit dans le langage simple et familier de son temps : « Ma fille, « cette boîte, avec ce qu'elle renferme, est à toi, si « en accouchant, tu me chantes une chanson gas- « conne. » Le moment de l'accouchement arrivé, le roi *Henri* fut averti comme il l'avoit demandé ; et la princesse le voyant entrer, se mit à chanter ce cantique en langue Béarnoise : *Nostre-Dame de ou cap de ou pon, adjuda mi en aquesta houre.* « Notre-Dame du « bout du pont, aidez-moi à cette heure. » A peine le cantique fut-il fini, que la princesse donna naissance à *Henri IV*. Le roi de Navarre mit aussitôt la chaîne au cou de sa fille, lui donna la boîte où étoit son testament, en lui disant : « Voilà qui est à vous, « ma fille ; mais, ajouta-t-il en prenant l'enfant dans « sa robe, ceci est à moi. » Il lui frotta les lèvres avec de l'ail : « Mon fils, lui dit-il, je veux que tu « sois un bon compagnon ; » puis il l'embrassa tendrement, et communiqua sa joie à tout son peuple.

7. Un homme ayant appris que son fils conspiroit sa mort, commença par demander à sa femme si elle ne l'avoit point trompé, la conjurant de lui dire si ce fils étoit véritablement le sien. La femme l'en assura par les plus grands sermens. S'étant éclairci de la sorte, il mène avec lui ce fils dans un lieu désert ; et tirant de dessous sa robe un poignard : « Tiens, lui dit-il, « contente ta fureur ; ôte la vie à celui qui te l'a « donnée. » Le fils, frappé de ces paroles comme d'un « coup de foudre, tombe aussitôt aux genoux de son père, et le conjure de se servir de ce poignard contre un fils coupable. Le père le relève, le console, l'embrasse ; et ils reprennent ensemble le chemin de la ville.

8. *Fabius Maximus*, surnommé *Rullianus*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, après avoir rempli avec éclat les plus brillantes dignités de la république, après avoir été cinq fois consul, jouissoit dans sa vieillesse d'un repos honorable : cependant l'amour paternel l'engagea à se faire le lieutenant de son fils. Il l'accompagna dans une guerre longue et difficile, l'aidant de sa prudence et de ses conseils. Le jeune homme l'ayant heureusement terminée, on vit ce vénérable vieillard suivre à cheval le char victorieux de son fils, qu'il avoit autrefois porté entre ses bras dans les jours de ses triomphes.

9. *Bajazet I*, empereur de Turcs, ayant appris la mort de son fils *Ortogule*, à qui *Tamerlan* avoit fait couper la tête dans la ville de Sébaste, s'abandonna à la plus vive douleur. Il jura la perte de *Tamerlan*, et s'avança pour le combattre. On rapporte que pendant la marche de son armée, il vit un berger sur une colline voisine, qui, à l'abri de l'avidité du soldat par sa pauvreté, jouoit paisiblement de sa flûte. Le sultan s'arrêta quelques momens pour l'écouter. Pénétré de sa douleur, et enviant peut-être le sort de ce pâtre : « Berger, lui dit-il, je te prie que le refrein « de la chanson soit désormais de répéter ces mots : « *Malheureux Bajazet, tu ne verras plus ton cher « fils Ortogule, ni la ville de Sébaste !* »

10. *Antiochus*, fils de *Séleucus*, roi de Syrie, éperdument amoureux de *Stratonice* sa belle-mère, n'osoit avouer cette passion désordonnée. Ne pouvant plus supporter le tourment que lui causoient ses aveugles désirs, il prit la parti de feindre une maladie inconnue, et de se laisser éteindre par le défaut d'alimens. *Erasistrate*, médecin du roi, passoit des journées entières dans la chambre du malade, pour lui dérober son secret, s'il étoit possible. Il observoit ses regards, il épioit ses mouvemens. Il aperçut à divers symptômes, que l'amour seul causoit la maladie du jeune prince. Pour en connoître l'objet, il fit approcher de son lit toutes les femmes du palais, et tenant en même temps son bras, il jugeoit par le battement du pouls,

de l'impression que chacune faisoit sur son cœur. Il fut assez tranquille à l'approche de toutes les autres femmes; mais dès que *Stratonice* parut, tous ses sens commencèrent à s'agiter ; sa respiration devint embarrassée et plus fréquente ; ses joues s'enflammèrent, et une sueur froide se répandit par tout son corps. Le médecin ne douta plus qu'*Antiochus* ne fût amoureux de *Stratonice*. Il comprit que le respect l'avoit empêché de découvrir sa passion, et qu'il alloit bientôt être consumé par ce feu secret, si l'on n'en arrêtoit les progrès rapides. Pour procurer à ce jeune prince ce qu'il désiroit avec tant d'ardeur, il usa du stratagême le plus ingénieux. « Seigneur, dit-il à *Séleucus*, la maladie de votre fils « n'est autre chose qu'un amour très-violent, mais sans « remède, puisqu'il ne peut être satisfait. — Comment, « un amour sans remède! s'écria *Séleucus* étonné. — « Oui, seigneur, sans remède, car il est amoureux de « ma femme. — Quoi donc ! mon cher *Erasistrate*, « étant mon ami comme vous l'êtes, vous ne céderiez « pas votre femme à mon fils, ce fils que j'aime si « tendrement; ce fils, mon unique espérance; ce fils, « hélas ! que je vais perdre sans vous ? — Mais vous, « seigneur, vous qui êtes son père, lui abandonneriez-« vous *Stratonice*, s'il en étoit amoureux ? — Ah ! « plût au ciel qu'un dieu favorable changeât la passion « de mon fils, et substituât la reine à la place de « votre femme ! Non-seulement je sacrifierois mon « épouse ; mais je donnerois tout mon royaume, pour « sauver un fils qui m'est si cher. » Le roi prononça ces dernières paroles avec une si grande effusion de cœur, qu'*Erasistrate* ne balança plus à découvrir la vérité. « Seigneur, dit-il à *Séleucus*, vous n'avez ici besoin « que de vous-même pour guérir votre fils. Il est « amoureux de *Stratonice ;* il languit, il brûle, il « meurt pour elle : voilà son mal; le remède est entre « vos mains ; voyez ce que vous pouvez faire. » Le monarque, qui chérissoit tendrement son fils, ne balança point ; et n'écoutant que l'amour paternel qui parloit à son cœur, il lui fit épouser *Stratonice*. Les lois payennes, moins sévères que celles de l'Evangile sur la

sainteté du mariage et l'honnêteté des mœurs, ne le regardoient au fond que comme un contrat conditionnel et révocable, souvent arbitraire pour les princes.

11. *Foulques II*, comte d'Anjou, avoit pour *Géfroi* son fils une amitié si tendre, qu'il lui céda la souveraineté. En le mettant sur son trône, il lui dit : « O « mon fils, regardez la couronne dont je me prive pour « vous, comme la plus grande preuve de ma tendresse; « mais prenez garde que ce sacrifice ne devienne pour « *Foulques* un motif de haine et d'horreur contre « *Géfroi*. En vous cédant ma dignité, je vous rends le « père de tous vos sujets : vous devez répandre sur tous « indistinctement la féconde rosée de vos bienfaits : « vous ne devez faire connoître votre pouvoir qu'en « protégeant l'innocence et en punissant le crime. Vous « devez sacrifier votre intérêt personnel à l'intérêt « public, imposer silence à vos passions, donner « l'exemple de toutes les vertus, et prouver à tous ceux « qui vous obéissent, que vous êtes autant au-dessus « d'eux par votre sagesse que par votre dignité. Tels « sont vos devoirs, mon cher fils. Si vous les violez, « je ne vous connoîtrai plus, et vous ne trouverez en « moi qu'un père inexorable, autant appliqué à vous « faire du mal, qu'il l'est maintenant à vous faire du « bien. » Ayant dit ces mots, *Foulques* se retira dans un couvent, pour passer le reste de ses jours dans les exercices de piété, et se préparer à paroître devant le juge des souverains. *Géfroi* oublia bientôt les conseils de son père, accabla ses sujets d'impôts, et les traita avec la plus horrible cruauté. Leurs plaintes et leurs gémissemens pénétrèrent jusques dans la retraite de *Foulques*. Ce vénérable vieillard sort du couvent, rassemble son peuple, l'excite à la vengeance, et lui promet de ranimer, pour le délivrer de l'oppression, tout ce qui lui reste de vigueur. A peine *Géfroi* fut-il instruit de la démarche de son père, que rentrant en lui-même, il courut se jeter à ses pieds pour implorer sa clémence. L'indignation de *Foulques* étoit à son comble : il ne fut pas maître des premiers mouvemens, et posant le pied sur son fils, il lui dit : « Je gemis de

« me voir forcé de te réduire à cette humiliation. » *Géfroi* lui répondit : « O mon père, je ne suis point « affligé de la recevoir, mais de l'avoir méritée. Tout « autre que vous payeroit de sa vie une telle leçon ; « mais en la recevant de vous, elle me corrige pour « toujours. » *Foulques* reprit : « Ta soumission, tes « promesses désarment mon courroux : reçois de nou- « veau la couronne ; mais souviens-toi de ne choisir « désormais pour guides que la douceur et la prudence ; « ô mon fils, c'est ton père qui t'en conjure. » *Géfroi* ne s'occupa plus que du bonheur de ses sujets : il mérita leur amour et la tendresse de son père.

12. *Conaxa*, vieillard fort riche, plein d'un tendre amour pour ses deux fils, se défit en leur faveur de tous ses biens, espérant qu'ils continueroient de le respecter, et qu'il pourroit passer avec eux tranquillement le reste de ses jours. Il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il s'étoit trompé. Ses deux fils lui faisoient sentir à chaque instant qu'un homme dont on n'a plus rien à attendre, est un fardeau très-incommode. Le pauvre vieillard, au désespoir d'être la victime de sa trop grande bonté, se transporta secrétement chez un de ses amis, et lui fit part de sa triste situation. « Vous la méritez, lui dit cet ami : vous « avez fait une grande faute ; mais il faut tâcher de la « réparer. Voici comment nous devons nous y prendre. « J'enverrai tantôt chez vous un homme avec un sac « rempli d'argent : vous laisserez entrevoir aux deux « ingrats que c'est le fermier d'une terre que vous « vous êtes réservée, et s'ils se laissent pendre par ce « stratagême, vous pouvez compter qu'ils changeront « de conduite à votre égard. » *Conaxa* bien content, s'en revint à la maison. Tandis qu'il étoit à table avec ses enfans, le prétendu fermier arrive, et demande à parler à *Conaxa*. Le vieillard se retire dans sa chambre avec le porteur de sac, ferme la porte, se met à compter les écus sur la table, et a grand soin de bien faire sonner l'argent. Les deux fils, qui écoutoient à la porte, furent extrêmement surpris de voir que leur père avoit encore des espèces. Quand le bon homme

se fut remis à table, ils lui dirent : « Il paroît, mon « père, que vous ne nous avez pas cédé tout votre « bien, et que vous vous en êtes réservé une bonne « partie. — Vous ne vous êtes pas trompés, leur ré- « pondit-il ; et j'aurois été bien à plaindre si je n'avois « pas pris une si sage précaution. J'ai voulu vous « éprouver, et j'ai eu la douleur de ne voir en vous « que des fils ingrats. Il me reste encore des biens « assez considérables ; mais je ne prétends les laisser « qu'à celui de vous deux qui aura les meilleurs facons « pour moi. » Les deux fils promirent de se mieux comporter à l'avenir, et n'eurent garde de manquer de parole. Ils disputoient à l'envi à qui gagneroit les bonnes graces de leur père. Jamais le bon vieillard n'avoit été si heureux. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il les fit venir, et leur dit, en leur montrant un coffre-fort : « Vous trouverez là un testament par lequel je « déclare mes dernières volontés. » Aussitôt que *Conaxa* eut rendu les derniers soupirs, ils ouvrirent promptement le coffre-fort, où ils espéroient puiser l'or et l'argent à pleines mains. Quelle fut leur surprise, quand ils ne trouvèrent qu'une massue, avec un écrit conçu en ces termes : « Je laisse cette massue pour « casser la tête à tous les pères qui feront la folie de se « dépouiller de leur bien en faveur de leurs enfans. »

## AMOUR FILIAL.

1. Après la lecture d'une lettre d'*Antipater*, l'un des capitaines d'*Alexandre-le-Grand*, qui contenoit beaucoup de plaintes contre *Olympias*, mère du monarque : « *Antipater*, dit ce conquérant, ignore sans « doute qu'une seule larme de ma mère peut effacer « tous ces reproches. »

2. Le célèbre *Coriolan*, par son caractère inflexible et hautain, avoit soulevé contre lui tous les habitans de Rome. Une cabale puissante le fit condamner à l'exil. Le fier patricien sortit de l'assemblée avec la même tranquillité

tranquillité que s'il eût été absous; et roulant dans son esprit des sentimens de vengeance, il quitta sa patrie sans rien dire, et se réfugia chez les Volsques. On le reçut à bras ouverts : il offrit ses services ; on les accepta avec joie ; on le choisit pour général. A la tête d'une armée nombreuse, il se met en campagne. Tout se soumet à son approche. La fortune, qui jusqu'alors avoit accompagné les étendards romains, passe tout-à-coup sous les drapeaux de *Coriolan*. Les villes ouvrent leurs portes : les peuples se dispersent, ou reçoivent le joug des nouveaux vainqueurs. Bientôt il ne reste plus aux Romains que Rome même. *Coriolan* en forme le siége : la consternation se répand dans la ville. Le sénat et le peuple conviennent également d'envoyer des députés pour demander la paix. Les personnages les plus respectables, sénateurs, consulaires, prêtres, augures, sont chargés tour-à-tour de cette difficile ambassade. Trois fois ils se prosternent aux pieds du vainqueur, qui les reçoit avec la fierté d'un ennemi qui veut donner la loi : leurs supplications sont inutiles. Ils s'en retournent sans avoir rien obtenu. On croit la république à la veille de sa ruine. Le désespoir est à son comble ; on ne sait plus quel parti prendre. Les dames romaines prièrent alors *Véturie*, mère de *Coriolan*, et sa femme *Volomnie*, d'aller elles-mêmes faire un dernier effort sur ce cœur inflexible. Ces deux dames accompagnées de plusieurs autres, montèrent dans des chariots que les consuls leur avoient fait préparer, et prirent sans escorte le chemin du camp. On vint dire à *Coriolan* que sa mère, son épouse, et un grand nombre d'autres femmes s'avançoient vers lui : il comprit que c'étoit la dernière ressource que l'on employoit pour le fléchir, et résolut d'avoir pour ces femmes vénérables, tous les égards qui leur étoient dûs ; mais de ne leur accorder au fond aucune de leurs demandes. Il comptoit sur une dureté dont son cœur ne fut point capable. Il n'eut pas plutôt reconnu sa mère et sa femme à la tête de cette troupe de Romaines, que, saisi et ému, il courut avec précipitation les embrasser. Les uns et les autres n'exprimèrent d'abord la joie qu'ils

avoient de se revoir que par les larmes. Mais après qu'on eut donné quelques instans à ces premiers mouvemens de la nature, *Véturie* voulant entrer en matière, *Coriolan*, pour ne pas se rendre suspect aux Volsques, fit appeler les principaux officiers de son armée, afin qu'ils fussent témoins de ce qui se passeroit dans cette négociation. Ils ne furent pas plutôt arrivés, que *Véturie* prenant la parole, le conjura, ou nom des Dieux, de procurer la paix à sa patrie, et de tourner ailleurs l'effort de ses armes. *Coriolan* lui répondit qu'il offenseroit ces mêmes Dieux qu'il avoit pris à témoin de la foi qu'il avoit donnée aux Volsques, s'il lui accordoit une demande aussi injuste. *Véturie* ne se rebuta point: elle le pressa de nouveau par un discours pathétique, où elle fit parler la patrie et la nature, et qu'elle termina par ces mots : « Si mes prières et mes larmes ne sont « pas capables de te fléchir, ô mon fils ! vois ta mère « à tes pieds qui te demande le salut de ta patrie. » En même temps elle lui embrassoit les genoux, fondant en larmes : sa femme et ses enfans en firent autant, et les femmes romaines qui les accompagnoient, demandèrent grace par leurs larmes et par leurs cris. *Coriolan* transporté, et comme hors de lui-même de voir *Véturie* à ses pieds, s'écria : « Ah ! ma mère, que faites-« vous ?.... » et lui serrant tendrement la main en la relevant : « Rome est sauvée, lui dit-il ; mais votre « fils est perdu ; » prévoyant bien que les Volsques ne lui pardonneroient pas la déférence qu'il alloit avoir pour ses prières. Il la prit ensuite en particulier avec sa femme, et il convint avec elles, qu'il tâcheroit de faire consentir les principaux officiers de son armée à lever le siége. Il se sépara ensuite de ces deux personnes chéries, après les avoir tendrement embrassées, et ne songea plus qu'à procurer une paix honorable à sa patrie. Il assembla le lendemain le conseil de guerre. Il y représenta la difficulté de former le siége d'une place où il y avoit une armée redoutable pour garnison, et autant de soldats qu'il s'y trouvoit d'habitans ; et il conclut à se retirer. Personne ne contredit son avis, quoiqu'après ce qui s'étoit passé, on ne pût pas ignorer

le motif de sa retraite. L'armée se mit en marche ; et les Volsques, plus touchés de ce respect filial que de leurs propres intérêts, se retirèrent chacun dans leurs cantons. On ignore la manière précise dont *Coriolan* finit ses jours. Les uns veulent qu'il mourut dans une extrême vieillesse, estimé, honoré, chéri de ses nouveaux compatriotes. Les autres prétendent qu'il fut tué dans une émeute ; et c'est le sentiment le plus suivi.

3. La victoire de Leuctres avoit attiré sur *Epaminondas* les yeux et l'admiration de tous les peuples voisins, et le faisoit regarder comme l'appui et le restaurateur de Thèbes, comme le vainqueur et le triomphateur de Sparte, comme le libérateur de toute la Grèce ; en un mot, comme le plus grand homme et le plus habile capitaine qui eût jamais existé. Au milieu de cet applaudissement universel, si capable de causer dans l'esprit d'un général d'armée une sorte d'ivresse, *Epaminondas*, peu sensible à une gloire si flatteuse et si bien méritée : « Ma joie, dit-il, est « celle que je sais que causera à mon père et à ma « mère la nouvelle de ma victoire. »

4. Pendant qu'*Antigonus*, roi d'une partie de l'Asie, donnoit audience à des Ambassadeurs, son fils *Démétrius*, qui revenoit de la chasse, le vint trouver, le salua, l'embrassa, et s'assit auprès de lui. Le monarque alors, arrêtant les ambassadeurs qui se retiroient : « Seigneurs, leur dit-il, vous ajouterez à ce que je vous « ai répondu, que vpilà comment nous vivons, mon « fils et moi. » Son union avec son fils lui paroissant le plus ferme appui de sa puissance, il vouloit qu'elle fût bien connue de ceux avec qui il avoit quelque intérêt à démêler. C'est de ce *Démétrius* que descendirent les princes qui régnèrent en Macédoine, jusqu'à *Persée*, sur qui les Romains conquirent ce royaume ; et le judicieux *Plutarque* observe que cette maison royale fut la seule de toutes celles issues des capitaines d'*Alexandre* où l'on ne vit point les pères se défaire de leurs fils, ni les fils attenter aux jours de leurs pères, jusqu'à *Philippe*, père de *Persée*, qui fit mourir son fils *Démétrius*.

5. *Ebusse*, veuve du consul *Ménénius-Agrippa*, possé-

dant un bien très-considérable, institua sa fille *Pétronie* seule héritière, et ne laissa que vingt-mille écus aux fils d'*Afranie*, son autre fille, quoique les deux sœurs fussent également dignes, par leur mérite, de la tendresse de leur mère, *Afranie* ne voulut point opposer à sa sœur la ressource que la loi lui fournissoit, de prouver devant les centumvirs, qu'elle avoit été déshéritée sans aucune cause. Elle aima mieux honorer les dernières volontés de sa mère, que de les faire déclarer nulles par les juges; et pleine de tendresse pour celle qui lui avoit donné le jour, elle fit voir aux hommes, par son exemple, qu'on doit chérir ses parens, lors même qu'ils n'ont point observé à notre égard les lois d'une équité rigoureuse.

6. *Ferdinand*, roi d'Aragon, père d'*Alphonse V*, étant sur le point de mourir, pria ce fils aîné, qu'il laissoit héritier de sa couronne, de souffrir que *Jean*, son cadet, eût le royaume de Castille pour son partage. « Mon père, répondit *Alphonse*, la gloire de vous « obéir me sera toujours plus chère que mon droit « d'aînesse. Si vous jugez que mon frère remplisse « mieux votre place que moi, je consens que vous lui « donniez tous vos royaumes : je suivrai vos ordres « comme ceux de Dieu même. » Ces paroles attendrirent si fort le cœur de *Ferdinand*, qu'il mourut en versant des larmes de reconnoissance sur ce bon fils.

7. *Antigonus I*, roi de Macédoine, surnommé *Gonatas*, avoit une tendresse extrême pour le roi *Démétrius Poliorcètes* son père. Ce prince ayant été pris dans une bataille, lui fit dire par un de ses amis, de n'avoir aucun égard à ce qu'il pourroit ordonner dans ses lettres, si par hasard *Séleucus*, dont il étoit prisonnier, le forcoit de lui écrire, et de se bien garder de lui livrer aucune des villes qu'il tenoit. *Antigonus*, agissant plus en bon fils qu'en politique habile, écrivit à *Séleucus*, qu'il lui céderoit tout ce qu'il possédoit, et se donneroit lui-même en ôtage s'il vouloit remettre *Démétrius* en liberté. Cette négociation fut inutile, et *Démétrius* mourut dans sa prison. Dès qu'*Antigonus* en eut reçu la triste nouvelle, il demanda le corps de son père à *Sé-*

*leucus*, et partit avec toute sa flotte, pour l'aller recevoir. Il rencontra dans la route le vaisseau qui l'apportoit. A sa vue, il répandit tant de larmes, que tout le monde en fut saisi d'admiration et de pitié. Pendant le reste du voyage, il se tint debout sur la poupe, vêtu de deuil, sans détourner les yeux de dessus l'urne d'or qui renfermoit la cendre de son père. Des musiciens chantoient d'un ton lugubre les louanges du mort : le bruit des rames sembloit s'accorder avec cette triste harmonie; et tout, jusqu'aux cris des nochers, exprimoit la douleur.

8. *Ferdinand II* régnoit à Léon, vers l'an 1157 : il épousa *Urraque*, fille d'*Alphonse I*, roi de Portugal, et en eut plusieurs enfans, du nombre desquels fut *Alphonse VI*, qui lui succéda au trône de Léon. *Ferdinand* vécut jusque dans un âge fort avancé, et fut accablé de toutes les infirmités qui suivent la vieillesse. *Alphonse* remplissoit auprès de lui les devoirs du fils le plus tendre, et ne le quittoit que pour aller veiller aux besoins de l'état, dont son père lui avoit confié le gouvernement. *Ferdinand*, pour ne point attrister ce prince, lui cachoit une partie de ses maux : quand ses douleurs lui donnoient un peu de relâche, il se faisoit transporter dans les jardins du palais, disant à son fils que ses forces revenoient, et que sa santé étoit meilleure qu'elle ne paroissoit. Un jour, il apprit qu'*Alphonse* ayant vaincu les Maures, revenoit triomphant, et qu'il approchoit de la capitale. L'auguste vieillard ordonna qu'on le mît dans une litière, qu'on le portât au-devant de son fils, afin qu'à la satisfaction que lui causoit sa victoire, se joignît celle de voir que son père jouissoit d'une aussi bonne santé que son âge le permettoit. Aussitôt qu'*Alphonse* l'aperçut, il descendit de cheval, courut à sa rencontre, la joie peinte sur le visage : il accompagna la litière à pied. En vain son père lui fit les plus vives instances pour l'engager à remonter sur son cheval; en vain il lui dit qu'il n'étoit pas juste qu'il allât à pied, quand tous ceux qui l'accompagnoient étoient à cheval. « Ils ne sont pas vos fils, » répondit *Alphonse*; et il continua de marcher à pied. Lorsqu'ils furent arrivés au palais, il prit lui-même son père entre ses bras, le

transporta de la litière dans son appartement, lui fit les caresses les plus tendres, et lui dit : « Mon père, vous « connoissez jusqu'où va votre tendresse pour moi ; mais « vous ignorez jusqu'où va la mienne pour vous. Elle « ne se bornoit pas à vous accompagner à pied : j'étois « jaloux du service que vous rendoient vos domesti- « ques, en portant votre litière. J'ai été plusieurs fois « tenté de leur dire de s'arrêter, et de vous prendre « sur mes épaules, afin que mes pieds servissent à « vous porter. » *Ferdinand* ne répondit que par des larmes. Son fils jouit encore quelque temps du bonheur de le posséder ; mais enfin il le perdit. Il lui fit faire de pompeuses funérailles : il en étoit lui-même le plus touchant ornement ; il suivoit le corps de son père en habit de deuil, les cheveux épars, la tête baissée, et versant un torrent de larmes.

9. *Louis de Bourbon*, comte de Montpensier, étant entré en Italie avec l'armée française, n'eut rien de plus pressé que de se rendre à Pouzzoles, au tombeau de son père mort en 1496. Il y fait faire un service magnifique, et ordonne de lever la tombe, afin d'avoir la consolation d'arroser de ses larmes les cendres d'un père qu'il avoit tant aimé. Ce spectacle le frappe si vivement, qu'il en expire de douleur. Le corps de ce jeune prince, réuni à celui de son père, fut apporté en France, et déposé dans la chapelle de S. Louis d'Aigue-Perse. Sa mort répandit la tristesse dans toute l'armée : on y louoit sa rare bravoure, et l'on admiroit encore plus la bonté de son cœur. On l'appeloit *le héros de la tendresse filiale.*

10. Après avoir soutenu sa patrie contre les efforts des Perses, après avoir bravé mille fois la mort pour sa grandeur et pour sa gloire, *Miltiade* se vit accuser de trahison pour prix de ses services, condamner à perdre la vie, malgré son innocence, et à être jeté dans le Barathre, lieu terrible, où l'on précipitoit à Athènes les coupables convaincus des plus grands crimes. Le magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grace qu'on fit au libérateur, au défenseur de la patrie, fut de commuer la sentence de

mort en une amende de cinquante mille écus. Comme il étoit hors d'état de la payer, il fut mis en prison, où bientôt il mourut des blessures qu'il avoit reçues en combattant. *Cimon*, fils de cet illustre condamné, quoique très-jeune encore, signala dans cette occasion sa piété, comme il signala dans la suite son courage. Il acheta la permission d'ensevelir le corps de son père, en payant pour lui les cinquante mille écus; somme qu'il ramassa du mieux qu'il put dans la bourse de ses parens et de ses amis.

11. Le fameux *Manlius Torquatus*, l'un des plus grands capitaines de Rome, paroissoit, dans sa jeunesse, imbécille et stupide. Son père, le voyant peu propre aux emplois de la république, l'avoit relégué à la campagne. Les tribuns prirent de là occasion de l'accuser de cruauté envers son fils. Le jeune homme ayant appris le danger de son père, vint secrètement à Rome, et cachant un poignard sous sa robe, il se rendit chez l'accusateur. L'ayant trouvé seul, il tire son poignard, et le lui appuyant sur le sein : « Tu es mort, dit-il, « si tu ne jures de te désister de ta poursuite contre « mon père. » Le tribun effrayé, jura tout ce qu'on voulut, et le jeune *Manlius* s'en retourna à la campagne, que son mérite lui fit bientôt abandonner.

12. Après la bataille d'Actium, *Auguste*, vainqueur, fit la revue des prisonniers. *Métellus*, un de ses plus cruels ennemis, étoit du nombre. Quoique la misère et le chagrin l'eussent horriblement défiguré, son fils, qui servoit dans l'armée victorieuse, le reconnut, et courut se jeter dans ses bras. Se tournant ensuite, les larmes aux yeux, vers *Auguste :* « Seigneur, lui dit-il, « mon père a été votre ennemi, et comme tel il mé« rite la mort; mais je vous ai servi fidellement, et je « mérite une récompense : pour prix de mes services, « accordez la vie à mon père, et faites-moi mourir à « sa place. » *Auguste*, touché de la piété du jeune *Métellus*, pardonna à son père.

13. *Cyrus*, roi de Perse, ayant pris Sarde, capitale de Lydie; ses troupes victorieuses se répandirent dans la ville, pour trouver dans le pillage la récompense

de leurs fatigues. Quelques soldats se jetèrent dans le Palais du roi *Crésus*, afin d'arrêter ce monarque. Ils l'aperçoivent; ils l'environnent sans le connoître; ils se disposent à le mettre à mort. Déjà l'un des guerriers levoit le sabre pour le frapper, lorsqu'*Atis*, fils de *Crésus*, et muet de naissance, fit un si grand effort, qu'il rompit les liens qui captivoient sa langue, et s'écria : « Arrête, barbare, épargne le roi mon « père. » Ce cri sauva la vie à *Crésus*, qui fut conduit au prince victorieux.

14. Un mandarin chinois avoit été condamné à mort pour avoir prévariqué dans sa place. Son fils, âgé de quinze ans, alla se jeter aux pieds de l'empereur, et offrir sa vie pour conserver celle de son père. L'empereur, touché de la piété de ce généreux enfant, lui accorda la grace de son père, et voulut lui donner des marques personnelles d'honneur. Il les refusa, en disant qu'il ne vouloit point d'une distinction qui lui rappelleroit l'idée d'un père coupable.

15. Une dame romaine, accusée d'un crime capital devant le prêteur, fut condamnée à mort, et livrée au bourreau pour être étranglée dans sa prison. Les larmes de la coupable touchèrent vivement cet homme, qui résolut de la laisser périr de misère dans la prison, plutôt que de lui arracher la vie. Par une suite de cette compassion, il permit à la fille de cette femme de venir de temps en temps la visiter; mais après avoir examiné avec le soin le plus scrupuleux si elle n'apportoit point de vivres avec elle. Plusieurs jours se passèrent de la sorte, et le bourreau, surpris de ce que cette criminelle vivoit si long-temps, observa sa fille avec plus d'attention encore. Quel spectacle alors s'offrit à ses regards! quels sentimens il fit naître dans son ame! il vit cette généreuse fille allaiter elle-même son infortunée mère, pour la soustraire au trépas funeste dont elle étoit menacée. Il en instruisit aussitôt le prêteur; ce magistrat alla le raconter au consul; bientôt toute la ville en fut informée. On courut en foule à la prison; on en fit sortir, comme en triomphe, la coupable et sa fille; et le peuple romain, pénétré de cet acte inoui

de piété filiale, pardonna à l'une, et assigna à l'autre une pension considérable sur le trésor public.

16. *Ivan IV*, ou *Jean Basilowitz*, czar de Moscovie, après avoir fait de grandes conquêtes, se livra à une indolence qui fit murmurer les Russes. Les Boyards s'assemblèrent, et le prièrent de mettre son fils à leur tête. Le lendemain, il se montra dans la place publique, sans gardes, jeta sa couronne au milieu du peuple; et se dépouillant de sa robe impériale : « Donnez, « dit-il fièrement, cette couronne et cette robe à quel- « qu'un qui sache mieux commander que moi, et à qui « vous saurez mieux obéir. J'ai conquis les royaumes « de Casan, d'Astracan, la Livonie; j'ai vaincu les « Turcs; j'ai toujours soutenu la gloire de ma nation: « jamais les Russes, sous mon règne, n'ont été insultés « impunément. Aujourd'hui, pour me remercier de « tout ce que j'ai fait pour vous, vous voulez un autre « empereur! Cherchez donc qui vous gouverne. « La multitude étonnée attendoit en silence la fin de cette singulière scène. Quelques Boyards crièrent : « Vous « êtes notre maître; nous n'en voulons point d'autre que « vous. » Cette acclamation fut répétée avec enthousiasme. On lui présenta sa couronne et sa robe; mais il dit qu'il ne les reprenoit que pour punir les auteurs de cette révolte. Le czar se tourna ensuite vers son fils *Ivan;* il l'accusa d'avoir causé la sédition; et comme le jeune prince, se jetant à ses genoux, alloit se justifier, le monarque furieux lui donna sur la tête un grand coup du bâton qu'il portoit ordinairement. *Ivan*, moins affecté du coup que de la colère de son père, se lève pour disparoître; mais, tout couvert de sang, il tombe évanoui. La colère du père fait alors place à la nature; il regarde son fils pâle et mourant : « Voilà donc, grand « Dieu! s'écrie-t-il, le dernier trait de vengeance que « tu me préparois! Je suis moi-même le meurtrier de « mon fils! Prince barbare et malheureux, tu te prives « toi-même du fruit des soins et des peines que t'a « coûté son enfance! » et se précipitant sur le corps du jeune prince : « Mon fils, lui dit-il, tu es plus « heureux que moi : tu meurs, et moi, je ne vis que

« pour te regretter et m'abhorrer ; tous les instans de « ma vie seront plus cruels que la mort. » *Ivan* ouvre des yeux presque éteints, et les attachant avec tendresse sur le czar : « O mon père ! lui dit-il, je meurs « content, puisque votre cœur m'est encore ouvert, « et que votre amour vous fait verser des larmes. Jamais « je n'ai formé le projet dont vous venez de m'accuser; « j'en prends le Ciel à témoin. C'est lui qui veut que « je périsse ainsi, ne vous reprochez point ma mort; « mais j'aurois mieux aimé la recevoir pour vous au « milieu de vos ennemis. » Il expira cinq jours après; et le czar, depuis ce moment, mena toujours une vie triste. Rien ne pouvoit dissiper sa douleur : il répandoit souvent des larmes au milieu des conversations; il les interrompoit pour s'écrier : *Mon fils! mon cher Ivan!* Il craignoit la colère du Ciel. Il se condamna à une triste solitude; et le chagrin affoiblissant ses forces, il en devint la victime le 18 Mars 1584.

17. Une femme japonoise étoit restée veuve avec trois garçons, et ne subsistoit que de leur travail. Quoique le prix de cette subsistance fût peu considérable, cependant les travaux de ces jeunes gens ne suffisoient pas toujours pour y subvenir. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissoient, en proie aux besoins, leur fit un jour concevoir la plus étrange résolution. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit à la justice le voleur de certains effets, recevroit une somme assez considérable. Les trois frères conviennent entr'eux qu'un des trois passera pour le voleur, et que les deux autres le livreront au juge. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime de l'amour filial; et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge. Il répond qu'il a volé. On l'envoie en prison; et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère. Ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison, et croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat, qui les aperçoit par hasard, surpris d'un spectable si nouveau, donne commission à un

de ses gens de suivre les deux délateurs. Il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue, qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission, et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en étoit approché, et les avoit entendus raconter à leur mère tout ce que l'on vient de lire; que la pauvre femme, à ce récit, avoit jeté des cris lamentables, et qu'elle avoit ordonné à ses enfans de reporter l'argent qu'on leur avoit donné, disant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat, pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice; mais le jeune homme, tout occupé de sa tendresse pour sa mère, reste immobile. Le magistrat, pénétré d'une action si héroïque, embrasse le jeune homme, et va dans le moment instruire l'empereur. Le prince, saisi d'admiration à ce récit, voulut voir le prisonnier. Dès qu'il l'aperçut : « Enfant vertueux, lui dit-il, en lui tendant la main, votre conduite mérite les plus grands « éloges; toute la terre la célébrera : moi, je veux la « récompenser. » Aussitôt il lui assigne une grosse pension, fait venir ses deux frères et leur mère, les comble de caresses, et les retient à sa cour.

18. Un enfant de très-bonne naissance, placé à l'Ecole royale militaire, se contentoit, pendant plusieurs jours, de manger de la soupe et du pain sec avec de l'eau. Le gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cette abstinence à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuoit toujours sans dévoiler son secret. M. *Pâris-Duvernei*, instruit par le gouverneur de cette persévérance, le fit venir; et après lui avoir doucement représenté combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité, et de se conformer à l'usage de l'Ecole; voyant que cet enfant ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne la réformoit, de le

rendre à sa famille. « Hélas ! monsieur, dit alors l'en-
« fant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme
« je fais : la voici. Dans la maison de mon père, je man-
« geois du pain noir, et en petite quantité ; nous
« n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici, je
« mange de bonne soupe : le pain y est bon, blanc et à
« discrétion. Je trouve que je fais grande chère, et je ne
« puis me déterminer à manger davantage, par l'im-
« pression que me fait le souvenir de l'état de mon père
« et de ma mère. » M. *Duvernei* et le gouverneur ne
« pouvoient retenir leurs larmes, par la sensibilité et
« la fermeté qu'ils trouvoient en cet enfant. « Monsieur,
« reprit M. *Duvernei*, si votre père a servi, n'a-t-il pas
« de pension? — Non : pendant un an il en a sollicité
« une; le défaut d'argent l'a contraint d'en abandonner
« le projet; et pour ne point faire de dettes à Versailles,
« il a mieux aimé languir. — Eh bien, si le fait est
« aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je
« promets de lui obtenir cinq cents livres de pension.
« Puisque vos parens sont si peu à leur aise, vraisem-
« blablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le
« gousset : recevez, pour vos menus plaisirs, ces trois
« louis que je vous présente de la part du roi; et quant
« à M. votre père, je lui enverrai d'avance les six pre-
« miers mois de la pension que je suis assuré de lui ob-
« tenir.—Monsieur, comment pourrez-vous lui envoyer
« cet argent ? — Ne vous inquiétez point, nous en
« trouverons les moyens. — Ah ! monsieur, puisque
« vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois
« louis que vous venez de me donner. Ici j'ai tout en
« abondance ; ils me deviendroient inutiles, et ils fe-
« ront grand bien à mon père pour ses autres enfans. »

19. M. de... allant rejoindre son régiment, il y a dix ou douze ans, s'occupa pendant sa route à faire quelques recrues dont il avoit besoin pour compléter sa compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite ville où il demeura une semaine. La surveille de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, et de la figure la plus intéressante. Il avoit un air de candeur et d'honnêteté qui prévenoit

pour lui. M. de... ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa compagnie. Il le vit trembler, en demandant qu'on l'engageât. Il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, et peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune homme qui sent le prix de la liberté, et qui ne la vend pas sans regret. Il lui montra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. « Ah! monsieur, dit le jeune homme, « n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs. « Vous ne voudrez peut-être pas de moi; et mon « malheur seroit affreux. » Il lui échappa quelques larmes, en achevant ces mots. L'officier ne manqua pas de l'assurer qu'il seroit enchanté de le satisfaire, et lui demanda vîte quelles étoient ses conditions? « Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le « jeune homme : elles vous dégoûteront peut-être. Je « suis jeune : vous voyez ma taille. J'ai de la force : « je me sens toutes les dispositions nécessaires pour « servir; mais la circonstance malheureuse dans la- « quelle je me trouve, me force de me mettre à un « prix que vous trouverez sans doute exorbitant : je « ne puis rien en diminuer. Croyez que, sans des rai- « sons très-pressantes, je ne vendrois point mon ser- « vice; mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse. « Je ne puis vous suivre, à moins de cinq cents livres; « et vous me percez le cœur, si vous me refusez. « — Cinq cents livres! La somme est considérable, je « l'avoue; mais vous me convenez : je vous crois de « bonne volonté; je ne marchanderai point avec vous. « Je vais vous compter votre argent; signez, et tenez- « vous prêt à partir, après-demain, avec moi. « Le jeune homme parut pénétré de la facilité de M. de... Il signa gaiement son engagement, et reçut les cinq cents livres avec autant de reconnoissance que s'il les avoit eues en pur don. Il pria son capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, et lui promit de revenir à l'instant. M. de... crut remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce nouveau soldat. Curieux de s'en éclaircir, il le suivit sans affectation. Il le vit voler à la prison de la ville avec un empressement

qui ne lui permit pas d'apercevoir son capitaine ; frapper, avec la plus grande vivacité, à la porte, et se précipiter dedans aussitôt qu'elle fut ouverte. Il l'entendit dire au geolier : « Je vous apporte la somme « pour laquelle mon père a été arrêté ; je la dépose « entre vos mains. Conduisez-moi vers lui, que j'aie « le plaisir de briser ses fers. » L'officier s'arrête un moment, pour lui laisser le temps d'arriver seul auprès de son père, et s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard qu'il couvre de ses caresses et de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager sa liberté, pour lui procurer la sienne. Le prisonnier l'embrasse de nouveau. L'officier attendri s'avance : « Consolez-vous, dit-il au vieillard ; je « ne vous enlèverai point votre fils : je veux partager « le mérite de son action. Il est libre, ainsi que vous ; « et je ne regrette point une somme dont il a fait un « si noble usage. Voilà son engagement, et je lui re- « mets. » Le père et le fils tombent à ses pieds. Le dernier refuse la liberté qu'on lui rend. Il conjure le capitaine de lui permettre de le suivre. Son père n'a plus besoin de lui : il ne pourroit que lui être à charge. Le généreux officier y consent enfin. Le jeune homme remplit les années de son service, épargnant sur sa paie quelques petits secours qu'il faisoit passer à son père ; et lorsqu'il eut son congé, il s'empressa d'aller servir ce même père, et de le nourrir du travail de ses mains.

20. Un vieillard presque centenaire en 1775, avoit douze fils, tous soldats, et qui n'avoient que leur solde pour vivre. Ils obtinrent un congé, dont ils profitèrent pour venir voir leur père, qu'ils trouvèrent sans pain : « Quoi ! s'écria l'un d'eux, point de pain, « et avoir donné douze défenseurs à la patrie ! Il faut « que notre bon père soit assisté. — Mais comment ? « — N'y a-t-il pas un lombard ici ? — Un lombard ! » Qu'en ferions-nous ? Avons-nous quelque chose à y « porter ? Dans ces sortes d'endroits, on ne prête rien « sans sureté ; et nous n'avons rien. — Nous n'avons « rien ! vous allez voir. Notre père a été tailleur ; il

« a exercé long-temps ce métier ; il meurt de faim ;
« cela prouve sa probité. Nous sommes tous au service
« depuis quelques années ; personne ne peut nous re-
« procher la moindre chose contre l'honneur : mettons
« cet honneur en gage : on nous confiera bien cin-
« quante livres sur ce dépôt. » Cette idée est unanimement approuvée, et sur-le-champ les frères écrivent et signent ce singulier mandat : *Douze Anglais, fils d'un tailleur réduit à la plus grande pauvreté, à l'âge de près de cent ans, servant tous douze le roi et la patrie avec zèle, demandent à la direction du lombard la somme de cinquante livres pour soulager leur infortuné père. Pour sureté de cette somme, ils engagent leur honneur, et promettent le remboursement dans le terme d'une année.* Ils firent porter ce billet à la direction du lombard, et allèrent eux-mêmes en chercher la réponse ; elle fut favorable : on leur donne la somme ; on déchire le billet, et on promet de fournir aux besoins du vieillard pendant sa vie. A peine cette anecdote fut-elle rendue publique, que grands, petits, riches et pauvres, se sont transportés chez le tailleur pour le voir ; personne n'y vint les mains vides, et bientôt le vieillard fut assez à son aise pour laisser après lui un petit fonds capable de récompenser la piété filiale de son honnête famille.

21. Un jeune homme, nommé *Robert*, attendoit sur le rivage à Marseille que quelqu'un entrât dans son batelet. Un inconnu s'y place ; mais un instant après, il se préparoit à en sortir malgré la présence de *Robert*, qu'il ne soupçonnoit pas d'en être le patron. Il lui dit que puisque le conducteur de cette barque ne se montre point, il va passer dans une autre. « Monsieur,
« dit le jeune homme, celle-ci est la mienne : voulez-
« vous sortir du port? — Non, monsieur : il n'y a plus
« qu'une heure de jour ; je voulois seulement faire
« quelques tours dans le bassin, pour profiter de la
« fraîcheur et de la beauté de la soirée... Mais vous
« n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme
« de cet état? — Je ne le suis pas en effet ; ce n'est que
« pour gagner de l'argent que je fais ce métier les fêtes

« et les dimanches. — Quoi ! avare à votre âge ! cela « dépare votre jeunesse, et diminue l'intérêt qu'ins- « pire d'abord votre heureuse physionomie. — Ah ! « monsieur, si vous saviez pourquoi je désire si fort de « gagner de l'argent, vous n'ajouteriez pas à ma peine, « celle de me croire un caractère si bas. — J'ai pu vous « faire tort ; mais vous ne vous êtes point expliqué. Fi- « nissons notre promenade, et vous me conterez votre « histoire. » L'inconnu s'assied. « Eh bien, poursuit-il, « dites-moi, quels sont vos chagrins ? vous m'avez dis- « posé à y prendre part. — Je n'en ai qu'un, celui « d'avoir un père dans les fers, sans pouvoir l'en tirer. Il « étoit courtier dans cette ville ; il s'étoit procuré de ses « épargnes, et de celles de ma mère dans le commerce « des modes, un intérêt sur un vaisseau en charge pour « Smyrne. Il a voulu veiller lui-même à l'échange de « sa pacotille, et en faire le choix. Le vaisseau a été « pris par un corsaire, et conduit à Tétuan, où mon « malheureux père est esclave avec le reste de l'équi- « page. Il faut deux mille écus pour sa rançon ; mais « comme il s'étoit épuisé, afin de rendre son entreprise « plus importante, nous sommes bien éloignés d'avoir « cette somme. Cependant, ma mère et mes sœurs « travaillent jour et nuit ; j'en fais de même chez mon « maître dans l'état de jouailler que j'ai embrassé, et « je cherche à mettre à profit, comme vous voyez, les « dimanches et les fêtes. Nous nous sommes retran- « chés jusques sur les besoins de première nécessité. « Une seule petite chambre forme tout notre logement. « Je croyois d'abord aller prendre la place de mon père, « et le délivrer en me chargeant de ses fers ; j'étois « prêt à exécuter ce projet, lorsque ma mère, qui en « fut informée, je ne sais comment, m'assura qu'il étoit « aussi impraticable que chimérique, et fit défendre à « tous les capitaines du Levant, de me prendre sur leur « bord. — Et recevez-vous quelquefois des nouvelles « de votre père ? Savez-vous quel est son patron à Té- « tuan ? quels traitemens il y éprouve ? — Son patron « est intendant des jardins du roi ; on le traite avec « humanité, et les travaux auxquels on l'emploie ne

« sont

« sont pas au-dessus de ses forces. Mais nous ne som-
« mes pas avec lui pour le consoler, pour le soulager;
« il est éloigné de nous, d'une épouse chérie, et de
« trois enfans qu'il aima toujours avec tendresse. —
« Quel nom porte-t-il à Tétuan? — Il n'en a pas
« changé : il s'appelle *Robert*, comme à Marseille. —
« *Robert*..... chez l'intendant des jardins? — Oui,
« monsieur. — Votre malheur me touche; mais, d'a-
« près vos sentimens, j'ose vous présager un meilleur
« sort, et je vous le souhaite bien sincèrement..... En
« jouissant du frais, je voulois me livrer à la solitude :
« ne trouvez donc pas mauvais, mon ami, que je sois
« tranquille un moment. » Lorsqu'il fut nuit, *Robert* eut ordre d'aborder. Alors, l'inconnu sort du bateau, lui remet une bourse entre les mains; et sans lui laisser le temps de le remercier, s'éloigne avec précipitation. Il y avoit dans cette bourse huit doubles louis en or, et dix écus en argent. Une telle générosité donna au jeune homme la plus haute opinion de celui qui en étoit capable; mais ce fut en vain qu'il fit des vœux pour le rejoindre et lui en rendre grace. Six semaines après cette époque, cette famille honnête, qui continuoit sans relâche à travailler pour compléter la somme dont elle avoit besoin, prenoit un dîner frugal, composé de pain et d'amandes sèches : elle voit arriver *Robert* le père, très-proprement vêtu, qui la surprend dans sa douleur et dans sa misère. Qu'on juge de l'étonnement de sa femme et de ses enfans, de leurs transports, de leur joie! Le bon *Robert* se jette dans leurs bras, et s'épuise en remercîmens sur les cinquante louis qu'on lui a comptés en s'embarquant dans le vaisseau, où son passage et sa nourriture étoient acquittés d'avance, sur les habillemens qu'on lui a fournis, etc. Il ne sait comment reconnoître tant de zèle, tant d'amour. Une nouvelle surprise tenoit cette famille immobile : ils se regardoient les uns les autres. La mère enfin rompt le silence; elle imagine que c'est son fils qui a tout fait : elle raconte au père avec quel zèle, dès le moment de son esclavage, il a voulu aller prendre sa place, et comment elle l'en avoit empêché. Il falloit six mille francs

pour la rançon : « Nous en avions, poursuivit-elle, un « peu plus de la moitié, dont la meilleure partie étoit « le fruit de son travail. Il aura trouvé des amis qui « l'auront aidé. » Tout-à-coup, rêveur et taciturne, le père paroît consterné ; puis s'adressant à son fils : « Mal- « heureux ! qu'as-tu fait ? Comment puis-je te devoir ma « délivrance sans la regretter ? Comment pouvoit-elle « rester un secret pour ta mère, sans être achetée au « prix de ta vertu ? A ton âge, fils d'un infortuné, d'un « esclave, on ne se procure point naturellement les « ressources qu'il te falloit. Je frémis de penser que « l'amour filial t'a rendu coupable. Rassure-moi, sois « vrai, et mourons tous si tu as pu cesser d'être hon- « nête. — Tranquillisez-vous, mon père, votre fils n'est « pas indigne de ce titre, ni assez heureux pour avoir « pu vous prouver combien il lui est cher. Ce n'est « point à moi que vous devez cette liberté : je connois « notre bienfaiteur. Souvenez-vous, ma mère, de cet « inconnu qui me donna sa bourse : il m'a fait bien des « questions. Je passerai ma vie à le chercher ; je le trou- « verai, et il viendra jouir du spectacle de ses bien- « faits. » Ensuite il raconte à son père l'anecdote de l'inconnu, et le rassure ainsi sur ses craintes. Rendu à sa famille, *Robert* trouva des amis et des secours. Les succès surpassèrent son attente. Au bout de deux ans, il acquit de l'aisance ; ses enfans, qu'il avoit établis, partageoient son bonheur entre lui et sa femme : il eût été pour eux sans mélange, si les recherches continuelles du fils avoient pu lui faire découvrir ce bienfaiteur qui se déroboit avec tant de soin à leur reconnoissance et à leurs vœux. Il le rencontra enfin un dimanche matin, se promenant seul sur le port. *Ah ! mon Dieu tutélaire !* C'est tout ce qu'il peut prononcer, en se jetant à ses pieds, où il tombe évanoui. L'inconnu s'empresse de le secourir, et de lui demander la cause de son état. « Quoi ! monsieur, pou- « vez-vous l'ignorer ? Avez-vous oublié *Robert*, et sa « famille infortunée que vous rendîtes à la vie, en lui « rendant son père ? — Vous vous méprenez, mon ami, « je ne vous connois point, et vous ne sauriez me con-

« notre ; étranger à Marseille, je n'y suis que depuis « quelque jours.—Tout cela peut être ; mais souvenez-« vous qu'il y a vingt-six mois que vous y étiez aussi. « Rappelez-vous cette promenade dans le port, l'in-« térêt que vous prîtes à mon malheur, les questions « que vous me fîtes sur les circonstances qui pouvoient « vous éclairer, et vous donner les lumières nécessaires « pour être notre bienfaiteur. Libérateur de mon père, « pouvez-vous oublier que vous êtes le sauveur d'une « famille entière qui ne désire plus rien que votre pré-« sence? Ne vous refusez pas à ses vœux, et venez voir « les heureux que vous avez faits.... venez.—Je vous « l'ai déjà dit, mon ami ; vous vous méprenez.—Non, « monsieur, je ne me trompe point ; vos traits sont « trop profondément gravés dans mon cœur, pour que « je puisse vous méconnoître : venez, de grace. » En même temps, il le prenoit par le bras, et lui faisoit une sorte de violence pour l'entrainer. Une multitude de peuple s'assembloit autour d'eux. Alors l'inconnu, d'un ton plus grave et plus ferme : « Monsieur, « cette scène commence à être fatigante. Quelque « ressemblance occasionne votre erreur ; rappelez « votre raison, et allez dans votre famille profiter de « la tranquillité dont vous me paroissez avoir besoin.— « Quelle cruauté ! Bienfaiteur de cette famille, pour-« quoi altérer, par cette résistance, le bonheur qu'elle « ne doit qu'à vous ? Resterai-je en vain à vos pieds ? « Serez-vous assez inflexible pour rebuter le tribut « que nous réservons depuis si long-temps à votre « sensibilité ? Et vous qui êtes ici présens, vous que « le trouble et le désordre où vous me voyez doivent « attendrir, joignez-vous tous à moi, pour que l'au-« teur de mon salut vienne contempler lui-même son « propre ouvrage. » A ces mots, l'inconnu paroît se faire quelque violence ; mais, lorsqu'on s'y attendoit le moins, réunissant toutes ses forces, et rappelant son courage pour résister à la séduction de la jouissance délicieuse qui lui est offerte, il s'échappe comme un trait du milieu de la foule, et disparoît en un instant.

Cet inconnu le seroit encore aujourd'hui, si ses gens

d'affaires ayant trouvé dans ses papiers, à la mort de leur maitre, une note de 7,500 liv. envoyées à M. *Mayn*, de Cadix, n'en eussent pas demandé compte à ce dernier ; mais seulement par curiosité, puisque la note étoit bâtonnée, et le papier chiffonné, comme ceux que l'on destine au feu. Ce banquier répondit qu'il en avoit fait usage pour délivrer un Marseillois, nommé *Robert*, esclave à Tétuan, conformément aux ordres de *Charles de Secondat*, baron *de Montesquieu*, président à mortier au parlement de Bordeaux.

## AMOUR FRATERNEL.

1. « QUELLE douceur n'y a-t-il point dans cette pen-
« sée, dit *Valère Maxime* : nous avons été formés
« dans le même sein, et recus dans le même berceau;
« nous avons donné aux mêmes parens les doux noms
« de père et de mère : ils ont fait pour nous les mêmes
« vœux ; et la gloire que nous tirons de nos ancêtres
« nous est commune ! Une femme est chère, les
« enfans sont aimables, les amis sont précieux ; mais
« comme nous ne connoissons tous ces objets de notre
« affection que dans la suite de notre vie, les senti-
« mens que nous avons pour eux, ne peuvent avoir
« la profondeur de ceux qui sont nés avec nous. »

2. On demandoit à *Caton* d'Utique, encore enfant, quel étoit son meilleur ami dans le monde ? « C'est
« mon frère, répondit-il. — Eh bien ! quel est celui qui
« tient le second rang dans votre cœur ? — C'est mon
« frère. — Et le troisième? C'est aussi mon frère ; » et il ne cessa de faire cette réponse, que quand on eut cessé de le questionner. Se trouvant en Asie, il apprit que ce frère, nommé *Cépion*, étoit tombé malade à Thessalonique. Quoique la saison ne fût pas favorable, et qu'il n'eût point de bons vaisseaux, l'amour fraternel lui fit braver les dangers de la mer pour voir encore une fois ce frère qu'il chérissoit tendrement. L'ayant trouvé expirant, il ne se contenta pas de répandre des

larmes qui décorent toujours le visage d'un philosophe humain et sensible, il lui fit faire à grands frais de magnifiques obsèques; et lorsqu'il partagea l'héritage avec sa nièce, il ne lui compta point cette dépense.

3. Parmi les garcons de la communauté de Heimersdorf, qui tiroient la milice, se trouvoient deux frères, *Xavier* et *Jean Rousbourger*. L'aîné tomba milicien. Le cadet pria le commissaire de le recevoir à sa place. Alors il s'éleva entre les deux frères un combat qui attendrit tous les spectateurs. Quand l'un se mettoit sous la toise, l'autre le repoussoit, et cherchoit à prendre sa place. Ils sollicitoient la préférence avec une égale vivacité, lorsque le commissaire, pour terminer cette dispute attendrissante, décida que celui qui étoit désigné par le sort, resteroit milicien. Cette décision désespéra *Jean Rousbourger;* mais bientôt son amour industrieux lui suggéra un moyen de réparer ce qu'il appeloit le plus grand des malheurs. Il vint trouver le commissaire pour se faire inscrire au lieu et place du nommé *Jean Weldi*, milicien pour la communauté de Carspach, disant qu'il ne vouloit pas vivre sans son cher frère.

4. On tiroit la milice à Villeloin, bourg de la généralité de Tours. Il y avoit trente-un billets. Trois frères, appelés *Plazenelle*, fils d'un marchand drapier d'Ecueillé, près des confins du Berry, étoient du nombre des tireurs. L'aîné, nommé *François*, avoit environ trente-deux ans; et le plus jeune, appelé *Louis*, n'en avoit pas dix-huit. *François Plazenelle* demanda, et obtint de tirer le trentième; mais son tour étant venu, il fut interdit; et comme il hésitoit à prendre son billet, le plus jeune de ses deux frères, *Louis Plazenelle*, qui avoit déjà tiré, se présenta de nouveau pour tirer en sa place. Il exposa que si le sort tomboit à son aîné, il ne pourroit s'établir de longtemps; que pour lui, il étoit encore jeune, et éloigné de songer à un établissement; que d'ailleurs en tirant pour son frère, il auroit la satisfaction de l'avoir soustrait au sort qui sembloit le menacer, et par-là, de devenir l'instrument de son bonheur. Après ces

mots, il tira avec la plus ferme constance, et amena le billet de milicien. Il se fit ensuite inscrire pour son aîné, et prit la cocarde en l'embrassant.

5. *Scipion* avoit pour son frère la plus vive tendresse, et voulut servir sous lui en qualité de lieutenant. On vit alors l'aîné se soumettre au cadet; un grand général, à un homme qui n'avoit point encore fait la guerre; en un mot, *Scipion* l'Africain, à *Scipion* qui n'avoit pas encore obtenu la surnom d'Asiatique; ainsi il mérita l'un de ces surnoms, et procura l'autre; il triompha de l'Afrique, et fit triompher son frère de l'Asie.

6. *Intaphernes*, l'un des plus grands seigneurs de Perse, s'étant révolté contre *Darius*, ce prince se rendit maître de sa personne, et le condamna à mort avec toute sa famille. Il accorda cependant aux larmes de son épouse la vie d'un seul d'entre eux qu'il remit à son choix. Cette femme choisit son frère. Le monarque étonné, lui demanda la raison d'un tel choix: « Je puis, dit-elle, avoir un autre époux, d'autres « enfans; mais mon père et ma mère étant morts, « je ne puis espérer d'avoir un autre frère. » Quel parti prit *Darius?* L'histoire ne le dit pas avec précision; mais on devine ce qu'aurait fait un prince humain et généreux. Les intérêts de la politique ne doivent marcher qu'après ceux du cœur; et le pardon souvent ramène plus de coupables, que les châtimens et l'horreur des supplices.

7. *Auguste* fit prisonnier *Andiatorigès*, avec sa femme et ses enfans; et après les avoir conduits à Rome en triomphe, il ordonna qu'on fît mourir le père, avec l'aîné des deux fils. Les bourreaux chargés de cette triste fonction, demandoient quel étoit l'aîné des deux frères? Alors tous deux assurèrent en mêmes temps: « Je suis le plus âgé; c'est moi qu'il faut tuer. » L'un et l'autre vouloient mutuellement se conserver la vie. Ce pieux combat ayant duré long-temps, l'aîné, qui se nommoit *Dyétentus*, se laissa vaincre enfin par les larmes et les instantes prières de sa mère qui espéroit tirer de lui plus de secours, et consentit, en sanglotant, à la mort de son jeune frère. Cet exemple singu-

lier d'un amour aussi tendre fut admiré même des ennemis de cette famille infortuné; car *Auguste* l'ayant appris, ne se contenta pas seulement de verser des larmes stériles sur cette action, dont il étoit l'auteur; il fit venir ce généreux frère à sa cour, le combla d'honneurs, ainsi que sa mère, et répara, autant qu'il étoit en lui, la barbarie de son procédé.

8. Il s'étoit répandu un faux bruit qu'*Eumène*, roi d'Asie et de Pergame, avoit péri par les artifices de *Persée*, roi de Macédoine. *Attale*, son frère, le crut; et en conséquence prit possession de son royaume, et épousa même sa femme. *Eumène* étant de retour quelque temps après, *Attale* alla au devant de lui, non sans appréhender son ressentiment. Mais *Eumène*, sans s'émouvoir, se contenta de lui dire à l'oreille: «Ceci « doit vous apprendre à n'épouser la femme d'un au- « tre, que quand vous serez bien sûr de la mort de « son mari.» Etant mort peu de temps après, quoiqu'il eût un fils, il légua cependant sa femme et son royaume à son frère qu'il aimoit tendrement. *Attale* ne se laissa pas vaincre en générosité. Quoiqu'il eût beaucoup d'enfans, il éleva comme son héritier, le seul fils qu'*Eumène* avoit laissé; et lorsqu'il fut en âge de régner, il lui céda la couronne, et vécut en simple particulier.

9. *Henri*, le plus jeune des trois fils de *Guillaume-le-Conquérant*, força ses deux frères à marcher contre lui à la tête d'une forte armée. Trop foible pour leur résister en plaine campagne, il se renferma dans le mont Saint-Michel, dont *Robert* et *Guillaume-le-Roux* firent le siége. Bientôt le prince assiégé manqua d'eau: il en fit demander à ses frères. Le généreux *Robert* lui en envoya aussitôt avec un tonneau de vin: *Guillaume* murmura: «Eh! quoi, lui répondit *Robert*, quelque « tort que notre frère ait avec nous, devons-nous sou- « haiter qu'il meure de soif? Il s'y obstineroit peut- « être, plutôt que de se rendre. Nous pouvons par la « suite avoir besoin d'un frère, où en retrouverons- « nous un autre, quand nous aurons perdu celui-ci?» Ce prince magnanime, quinze ou seize ans après, paya cher cet acte de tendresse fraternelle; car ayant été

vaincu par *Henri*, et dépouillé de ses états, ce vainqueur barbare l'arrêta prisonnier, le relégua dans le château de Cardiff, et le priva de la vue, en lui faisant passer devant les yeux un bassin de cuivre ardent.

10. Le philosophe *Euclides*, disciple de *Socrate*, ayant entendu proférer à son frère cette parole barbare: « Que je meure, si je ne me venge de toi! » répondit: « Et moi, que je meure, si je ne t'engage à quitter « ton ressentiment, et à m'aimer comme auparavant. » Tendresse fraternelle, que ton empire a d'énergie! Pourquoi trouve-t-on si peu d'hommes qui sachent apprécier et goûter tes ineffables douceurs?

11. *Pierre* et *Thomas Corneille* avoient épousé les deux sœurs: il y avoit entre elles la même différence d'âge qui se trouvoit entre leurs maris. Il y avoit des enfans de part et d'autre en pareil nombre. Ils ne formoient qu'une même maison, un même domestique. Enfin, après plus de vingt ans de mariage, les deux frères n'avoient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, biens situés en Normandie, dont elles étoient originaires comme eux: et ce partage ne fut fait que par une nécessité indispensable, à la mort de *Pierre Corneille*.

## AMOUR DE LA PATRIE.

S'EXPOSER aux plus grands dangers, braver la mort même pour rompre les fers de ses concitoyens, c'est le comble de l'amour patriotique; c'est un effort dont les héros seuls sont capables. *Denys* le jeune avoit succédé tranquillement au despotisme de son père, et Syracuse vit son nouveau tyran ceindre le diadême, sans oser songer à la liberté qu'elle avoit perdue. Le prince, il est vrai, donnoit de flatteuses espérances; et les leçons de *Platon* faisoient présumer que, par une administration sage, *Denys* effaceroit la mémoire des cruautés de son prédécesseur. Mais bientôt, corrompu par de vils adulateurs, toutes ses démarches devinrent

des injustices criantes ; les esprits s'alienèrent : la tyrannie fut maudite d'abord en secret; enfin, le désespoir chercha des protecteurs et des armes.

Dans cette fermentation générale, tous les yeux se fixèrent sur *Dion*, beau-frère du tyran, et le plus grand homme qui fût alors en Sicile. Exilé de sa patrie à cause de ses vertus, dont le trop grand éclat alarmoit le despote, il vivoit au sein de la Grèce parmi les philosophes : il s'en faisoit admirer par l'égalité de son ame, par la grandeur de sa constance, par sa magnanimité, sa bienfaisance, sa profonde sagesse, sa prudence consommée, enfin par toutes ces qualités heureuses qui font l'homme de la postérité. A peine le cri de ses compatriotes se fut-il fait entendre, qu'il s'arracha tout à-coup à la vie douce et paisible dont il jouissoit dans cette retraite fortunée, et ne s'occupa plus désormais que du noble projet de délivrer sa patrie du joug sous lequel elle gémissoit depuis si long-temps.

Jamais peut-être entreprise ne fut ni formée avec tant de hardiesse, ni conduite avec tant de prudence. *Dion* commence à lever en secret des troupes étrangères par des personnes interposées, pour mieux cacher son dessein. Plusieurs citoyens de la première distinction se joignent à lui. Mais ce qui doit surprendre, de mille bannis, tristes victimes des craintes du tyran, à peine vingt-cinq osent partager les périls du vengeur de la liberté publique. On se rend dans l'île de Zacynthe. *Dion* se voit, avec une joie secrète, à la tête de près de huit cents hommes, tous éprouvés dans de grandes occasions, tous merveilleusement exercés et robustes, tous d'une audace et d'une expérience capables d'affronter les dangers les plus effrayans, et de fixer la fortune sous les étendards de leur parti. *Dion* les encourage : ils répondent à son discours par des cris d'allégresse. On offre un sacrifice au dieu des arts et de la lumière : on s'embarque sur deux vaisseaux de charge; et cette généreuse troupe, si foible en apparence, court attaquer un prince redoutable, qui avoit quatre cents navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux et des trésors immenses. Mais avant, la fortune

sembla vouloir faire acheter ses faveurs. On arrive au promontoire de Pachynum, après treize jours de navigation. Une tempête s'élève, lorsqu'on est près du bord; les vagues s'enflent, la mer écume, le tonnerre gronde. On lutte contre les élémens déchaînés. Vingt fois l'espérance de Syracuse est sur le point d'être engloutie dans les flots : un coup de vent jette les deux bâtimens sur les côtes orientales de l'Afrique. Ils alloient être brisés sur la pointe des rochers : un vent du midi s'élève tout-à-coup. Ils déploient toutes leurs voiles, et cinq jours après, ils entrent dans le port de Minoa, petite ville de Sicile, de la domination des Carthaginois, et dont le commandant, nommé *Synatus*, étoit ami particulier et hôte de *Dion*. Ils y furent parfaitement bien reçus, et y seroient restés quelques jours pour se délasser des rudes fatigues qu'ils avoient essuyées, s'ils n'eussent appris que *Denys* étoit allé en Italie avec quatre-vingts vaisseaux. Les soldats demandèrent avec instance qu'on les fît partir sur-le-champ; et *Dion* ayant prié *Synatus* de lui envoyer ses bagages, quand il en seroit temps, marcha droit à Syracuse.

A mesure qu'il s'avançoit, sa troupe grossissoit considérablement par le grand nombre de ceux qui venoient de tous côtés se joindre à lui. Le bruit de son approche s'étant répandu promptement dans Syracuse, *Timocrate*, qui commandoit dans la ville en l'absence du tyran, lui dépêcha un courrier en Italie, avec des lettres qui l'instruisoient des malheurs dont il étoit menacé. Mais ce messager, près d'arriver, se trouva si abattu, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelques momens. Cependant un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avoit attaché à son sac, accourut, et emporta la chair et le sac où étoient les lettres. Ainsi, *Denys* ne put apprendre que tard, et par d'autres, la nouvelle de l'arrivée de *Dion*.

Quand celui-ci fut près de l'Anape, qui n'est qu'à une demi-lieue de la ville, il fit halte, offrit un sacrifice sur le bord de la rivière, et adressa ses prières au soleil levant. Il s'étoit couronné de fleurs. Tous ses compagnons, déjà au nombre de cinq mille, se couronnent

somme lui, et marchent sous ses auspices vers les portes de la ville. Ils y sont reçus en triomphe par les principaux habitans. Le peuple pousse à l'envi des cris d'allégresse; et s'armant de tout ce que sa fureur rencontre, il immole les amis et les satellites du tyran, qui ne peuvent se précipiter dans la citadelle. Au milieu de ce tumulte, la trompette se fait entendre : le calme renaît. On environne *Dion* et ses soldats : on les accueille comme les pères de la patrie; enfin, la joie publique est à son comble, lorsque la voix du héraut annonce « que *Dion* et ses compagnons, venus « pour abolir la tyrannie, affranchissoient les Syracu- « sains et tous les peuples de Sicile, du joug du tyran. »

*Dion* et *Mégacles* son frère, sont élus, d'une voix unanime, capitaines-généraux avec une autorité souveraine. A leur prière on leur donne vingt collègues; et ces généreux citoyens se mettent aussitôt en devoir de répondre au choix de la patrie par les plus grands services. Sept jours après, *Denys* revient d'Italie, et entre par mer dans la citadelle. Il envoie des ambassadeurs à *Dion* et aux Syracusains, et leur fait des propositions qui paroissoient fort avantageuses. On lui répond qu'avant tout, il faut abdiquer la tyrannie. *Denys* ne s'en montra pas éloigné. On en vint à des conférences; mais toutes ces démarches n'étoient qu'une feinte. Il cherchoit à gagner du temps, pour saisir l'occasion quand elle seroit favorable. En effet, ayant retenu et fait prisonniers les députés qu'on lui envoyoit pour négocier, il attaqua tout d'un coup, avec la plus grande partie de ses troupes, le mur dont les Syracusains avoient environné la citadelle, et ses béliers y firent plusieurs brêches. Une attaque si vive, à laquelle on ne s'attendoit pas, jeta le trouble et la confusion parmi les soldats républicains, qui prirent aussitôt la fuite. *Dion* fit de vains efforts pour les arrêter. Il crut que l'exemple seroit plus efficace que les discours; il se précipite, tête baissée, au milieu des ennemis; il soutient leur choc avec un courage intrépide; il répand par-tout la mort, le carnage et la terreur. Une pique le blesse à la main : tous les traits sont dirigés sur

lui ; sa cuirasse peut à peine résister à cette grêle meurtrière ; enfin il tombe accablé par le nombre qui affluoit et refluoit sans cesse autour de lui, comme les flots d'une mer orageuse. Ses soldats redoublent d'efforts pour le sauver. Ils l'environnent, ils le protègent ; ils l'enlèvent enfin du milieu des ennemis. Dès qu'il se voit libre, il monte à cheval, court par toute la ville, rallie les Syracusains, prend les troupes étrangères qui n'avoient point encore combattu, les mène contre les soldats du tyran déjà fatigués. Ce n'est plus un combat, c'est une affreuse déroute. *Dion* est vainqueur, son triomphe est complet : Syracuse est sauvée. Quelque temps après cette action sanglante, il vint de la part de *Denys*, des hérauts chargés d'une lettre de ce prince. *Dion* la fit lire en pleine assemblée. Elle étoit tournée en forme de prière et de justification, mêlée cependant de terribles menaces contre les personnes qui devoient être les plus chères à *Dion*, contre sa sœur, contre sa femme, contre son fils ; et elle étoit écrite avec un art et une adresse merveilleusement propres à rendre suspect le vengeur de la liberté publique. *Denys* lui rappeloit tout ce qu'il avoit fait autrefois avec tant d'ardeur et de zèle pour le maintient de la tyrannie. Il l'exhortoit en termes couverts et cachés, mais assez clairs pour être entendus, à ne pas l'abolir entièrement, à la garder pour lui-même ; à ne pas mettre en liberté des hommes qui, dans le fond du cœur, ne l'aimoient point ; enfin, à ne point abandonner au caprice d'une multitude inconstante et farouche, son propre salut, celui de ses amis, celui de ses parens.

Cette lettre artificieuse produisit l'effet que le tyran s'étoit proposé. Les Syracusains, sans être touchés de la générosité de *Dion*, de cette grandeur d'ame qui lui faisoit oublier ses plus chers intérêts, et étouffer la voix du sang et de la nature, pour les affranchir d'une odieuse servitude, prirent ombrage de sa trop grande autorité, et conçurent contre lui d'injustes soupçons. L'arrivée d'*Héraclide* acheva de les déterminer. C'étoit un des bannis, homme de guerre, et fort connu dans les troupes par les commandemens considérables qu'il avoit

eus sous les tyrans, plein de hardiesse et d'ambition, enfin l'ennemi secret de *Dion*, avec lequel il s'étoit brouillé dans le Péloponnèse. Il étoit arrivé à Syracuse avec sept galères à trois rangs de rames, et trois autres vaisseaux, non pour se joindre à ce capitaine, mais résolu de marcher contre le tyran avec ses seules forces. Il le trouva réduit à se tenir enfermé dans sa citadelle. Il chercha d'abord à gagner les bonnes graces du peuple, que l'austère gravité de *Dion* commencoit à rebuter. Bientôt il s'en fit aimer, au point qu'on le nomma grand amiral de Syracuse. *Dion* survint dans l'assemblée, et se plaignit hautement qu'on eût démembré sa charge pour en revêtir *Héraclide*. Les Syracusains confus révoquèrent leur nomination. Mais *Dion*, content de la justice qu'on lui avoit rendue, nomma, dans une nouvelle assemblée du peuple, son rival grand amiral, et lui fit donner des gardes, comme il en avoit lui-même. Il prétendoit le vaincre à force de bienfaits; mais *Héraclide* ne cessa de cabaler contre cet ennemi généreux; et l'amour de la patrie ne put étouffer dans son cœur ni son ambition ni sa haine.

Cependant *Denys*, vivement pressé dans son fort, et redoutant les extrêmes malheurs auxquels l'exposeroit une plus longue résistance, fit offrir à *Dion* de lui remettre la citadelle, les armes qui y étoient, et les troupes, avec tout l'argent nécessaire pour les soudoyer pendant cinq mois, si l'on vouloit, par un traité, lui permettre de se retirer en Italie pour y passer le reste de ses jours, et lui accorder le revenu de certaines terres qu'il désignoit. Les Syracusains, qui se flattoient de le prendre en vie, rejetèrent ces propositions. Le tyran, déchu de cette espérance, laissa la citadelle entre les mains d'*Apollocrate*, son fils aîné; puis ayant observé le moment d'un vent favorable, il embarqua sur des vaisseaux ses trésors les plus précieux, les personnes qui lui étoient les plus chères, et fit voile vers l'Italie. On sut bien mauvais gré à *Héraclide*, qui commandoit les galères, de l'avoir laissé échapper par sa négligence. Afin de regagner les bonnes graces du peuple, il fait proposer dans l'assemblée un nouveau

partage de terres, insinuant que le commencement de la liberté étoit l'égalité des biens, comme la pauvreté étoit celui de la servitude. *Dion* s'opposant à ce décret, *Héraclide* persuada au peuple de retrancher la paie aux soldats étrangers, dont le nombre étoit de trois mille; d'ordonner de nouveaux partages, et de créer de nouveaux capitaines, en se délivrant une bonne fois de l'insupportable sévérité du grand général. On applaudit à ce projet; on s'empresse de l'exécuter. En même temps on sollicite secrètement les soldats étrangers d'abandonner *Dion*, et de se ranger du côté des citoyens; mais ces généreux guerriers mettant au milieu d'eux leur capitaine, lui jurèrent une éternelle fidélité. Lui faisant un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils le mènent hors de la ville, sans faire le moindre mal à personne; mais reprochant vivement à tous ceux qu'ils rencontroient leur ingratitude et leur perfidie. Les Syracusains, qui méprisoient leur petit nombre, et qui regardoient leur modération comme un effet de leur crainte, commencèrent à les charger, ne doutant point qu'ils ne remportassent une victoire complète. *Dion*, réduit à la triste nécessité ou de combattre contre ses concitoyens, ou de périr avec ses troupes, tendoit les mains aux Syracusains; employant les prières les plus tendres et les plus affectueuses, et leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui contemploient avec joie les funestes effets de leur discorde. Les voyant sourds et insensibles à toutes ses remontrances, il commanda à ses soldats de marcher serrés, sans faire la moindre charge. Ils obéirent, se contentant de frapper leurs armes, et de pousser de grands cris, comme s'ils avoient dessein de commencer le combat. Ce mouvement soudain effraya les Syracusains de telle sorte, qu'il n'en resta pas un seul : tous prirent la fuite, sans que personne les poursuivît. *Dion* obligea ses soldats à presser leur marche, et il les mena vers les terres des Léontins. Les officiers de Syracuse, devenus l'objet des railleries et des risées de toutes les femmes de la ville, et voulant réparer leur honte, firent reprendre les armes à leurs troupes, se remirent à poursuivre *Dion*; et

l'ayant atteint au passage d'une rivière, ils firent approcher leur cavalerie pour escarmoucher : mais quand ils virent que *Dion* songeoit sérieusement à repousser leurs insultes, et que, plein de feu, il faisoit tourner tête à ses soldats, ils furent saisis de frayeur, et s'abandonnant à une fuite plus honteuse encore que la première, ils se hâtèrent de regagner la ville.

Les Léontins reçurent *Dion* avec de grandes marques de distinction et d'honneur. Ils firent aussi des largesses à ses soldats, et les déclarèrent citoyens. Peu de jours après, ils envoyèrent des ambassadeurs aux Syracusains, leur demander justice pour ces troupes qu'ils avoient si mal traitées. Ceux-ci, de leur côté, envoyèrent aussi des députés aux Léontins, pour se plaindre de *Dion*. Syracuse étoit dans l'enivrement d'une joie aveugle et d'une prospérité insolente, qui ne laissoit aucun lieu à la réflexion ni au jugement. Tout conspiroit à nourrir et à enfler son orgueil. La famine étoit si grande dans la citadelle, que les soldats de *Denys*, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin de la livrer aux Syracusains. Ils envoyèrent, la nuit, faire cette proposition, et le lendemain matin ils devoient se rendre. Mais au point du jour, comme ils se préparoient à remplir le traité, *Nypsius*, général plein de prudence et de valeur, que *Denys* avoit envoyé de Naples pour porter du blé et de l'argent aux assiégés, parut avec ses galères, et aborda près d'Aréthuse. L'abondance succédant tout d'un coup à la disette, *Nypsius* met à terre ses troupes, convoque une assemblée, ranime le courage abattu des soldats, et la citadelle est sauvée contre toutes espérance.

Cependant les Syracusains montent à la hâte sur leurs galères, et vont attaquer la flotte ennemie. Ils coulent à fond quelques vaisseaux ; ils en prennent quelques autres ; ils poursuivent le reste jusqu'aux rivages ; mais cette victoire devient bientôt la cause de leur perte. Abandonnés à leur propre conduite, sans chef, sans conseil, les officiers comme les soldats, tous se livrent aux transports d'une joie insensée, aux festins, à l'ivrognerie, à la débauche, à toute sorte de licence. *Nypsius*

profite de cet enivrement général. Tout-à-coup il attaque la muraille qui environnoit la citadelle ; il s'en rend maître ; il l'abat en plusieurs endroits ; il lâche ses guerriers dans la ville, qu'il abandonne au pillage. Tout étoit dans la confusion et dans le désordre. Ici, les citoyens, encore plongés dans le sommeil, sont égorgés sens résistance : là, les maisons deviennent la proie des soldats avides, insatiables : plus loin, on emmène les femmes et les enfans ; on les fait entrer dans la citadelle, malgré leurs pleurs et leurs cris. Un seul homme pouvoit remédier à ce malheur, et sauver Syracuse : tous l'avoient également dans l'esprit ; mais personne n'osoit le nommer, tant on rougissoit de la manière indigne dont on l'avoit chassé. Comme le danger augmentoit de moment en moment, et qu'il approchoit déjà de l'intérieur de la ville, dans l'extrémité, dans le désespoir où l'on se trouvoit, une voix s'écria : « Il faut « rappeler *Dion*, et faire venir les troupes du Péloponnèse, qui sont sur les terres des Léontins. » A peine a-t-on entendu cette parole, que, par un mouvement unanime, tous les Syracusains se mettent à prier les dieux, avec des larmes de joie et de douleur, de leur ramener ce citoyen généreux, qui peut seul briser le joug qui les accable. Les députés partent : leur course est si rapide, qu'à l'entrée de la nuit ils arrivent à Léontium. *Dion* vient au devant d'eux. Ils se jettent aux pieds de cet illustre proscrit ; et, les yeux baignés de pleurs, ils lui exposent l'extrême danger où se trouve sa patrie. *Dion* les conduit à l'assemblée, qui se forme dans le moment. Alors cet excellent patriote, ayant calmé la douleur qui lui coupoit la parole : « Guerriers « du Péloponnèse, dit-il, et vous, fidelles alliés, je « vous assemble ici pour que vous délibériez sur ce qui « vous regarde ; car pour moi, dès que Syracuse a « parlé, je dois obéir. Si je ne puis la sauver, je vais « périr avec elle, et m'ensevelir sous ses ruines. Si les « justes sujets de plaintes que vous avez contre mes con- « citoyens vous portent à les abandonner dans l'affreux « état où les a jetés leur imprudence, puissiez-vous au « moins recevoir des Dieux une digne récompense de « l'affection

« l'affection généreuse que vous nous avez témoignée! « *Dion* n'oubliera jamais tout ce qu'il vous doit. La re- « connoissance n'est un fardeau que pour les ames vul- « gaires. » Il n'avoit pas cessé de parler, qu'on l'interrompt par de grands cris : « Allons délivrer Syracuse ! » On presse *Dion* de partir, son activité répond à peine à l'impétueuse ardeur de ses soldats. On vole à Syracuse, où la passion donnoit encore de nouvelles scènes.

Après s'être rassasiés de sang et de butin, les soldats de *Denys* s'étoient retirés dans la citadelle. Leur retraite avoit rendu le courage aux républicains. Les flatteurs du peuple, adversaires de *Dion*, persuadés que les ennemis demeureroient en repos après tout ce qu'ils venoient de faire, exhortèrent les citoyens à ne pas céder en courage aux étrangers que leur libérateur conduisoit avec lui, et à leur fermer l'entrée de la ville. On applaudit. De nouveaux députés partent pour arrêter la marche et confondre les desseins du sauveur de Syracuse, tandis que d'autres factieux se saisissent des portes de la place, pour en défendre l'accès. Dans ce moment, *Nypsius*, bien averti de tout ce qui se passoit dans la ville, fait sortir de la citadelle ses soldats, en plus grand nombre, et encore plus déterminés qu'auparavant. Ils achèvent d'abattre la muraille qui les enfermoit, courent par toute la ville et la saccagent. De tous côtés, ce n'étoit que meurtre et que sang répandu. Peu s'amusoient au pillage ; on ne pensoit qu'à tout ruiner, à tout détruire. On eût dit que le fils de *Denys*, réduit au désespoir, et plein d'une haine implacable, vouloit enterrer la tyrannie sous les débris de Syracuse.

Cependant *Dion* approchoit. On vient lui dire que sa patrie est presque réduite en cendres. Il hâte sa course, il arrive ; il présente le combat ; il attaque les troupes du tyran, et les taille en pièces. Ensuite, pressant avec ardeur le siége de la citadelle, il force bientôt *Apollocrate* à se rendre par capitulation. Ce moment si long-temps désiré, fit naître dans Syracuse les plus vifs transports d'allégresse ; et quand le fils du tyran eut mis à la voile, femmes, enfans, vieillards, tous s'empressèrent de revenir au port, repaître leurs

yeux d'un si agréable spectacle, et de solenniser un si beau jour, où, après tant d'années de servitude, le soleil levant commençoit à éclairer, pour la première fois, la liberté publique.

2. Les Lacédémoniens s'étant rendus maîtres de la ville de Thèbes, y avoient établi des gouverneurs, ou plutôt des tyrans qui faisoient gémir les Thébains sous le joug de la plus cruelle servitude. *Pélopidas*, trop fier pour souffrir l'esclavage, se retira à Athènes avec plusieurs autres Thébains. Là, il ne s'occupa que des moyens de rendre la liberté à sa patrie. Il entretenoit une étroite correspondance avec quelques amis vertueux, qui étoient restés à Thèbes; il leur fit part de son dessein, et n'eût pas de peine à les engager à le seconder. *Charon*, qui étoit un des principaux de la ville, promit de donne sa maison pour retraite aux conjurés; et un autre Thébain, nommé *Philidas*, trouva le moyen de se faire greffier d'*Archias* et de *Philippe*, deux des principaux gouverneurs spartiates. *Pélopidas*, assuré du secours de ces deux amis fidèles, va trouver tous les Thébains réfugiés à Athènes; leur représente qu'il est honteux pour eux de laisser leur patrie gémir dans l'esclavage: il leur propose de s'unir à lui, et de marcher ensemble pour délivrer Thèbes. « Nous entrerons, dit-il, le soir, dans la ville, nous « irons descendre à la maison de *Charon*, mon ami « fidèle. Ce soir-là même, *Philidas*, qui est aussi « dans ma confidence, donnera à nos tyrans un grand « festin. Lorsqu'ils seront dans le vin, nous entrerons « dans la salle, et nous les égorgerons au milieu de « l'ivresse. » Ce projet fut unanimement approuvé. Tous ces illustres exilés se mettent en marche, ayant *Pélopidas* à leur tête. Lorsqu'ils furent près de la ville ils s'arrêtèrent, et convinrent que, de peur d'être reconnus, ils n'entreroient pas tous dans Thèbes, mais seulement qu'un petit nombre des plus jeunes tenteroit d'abord l'entreprise; que, s'il leur arrivoit d'être surpris par les ennemis, et de périr en cette occasion, les autres se chargeroient du soin de leurs familles. *Pélopidas* fut le premier qui se présenta pour entrer

dans la ville : plusieurs autres imitèrent son courage. Ils étoient, en tout, au nombre de douze. Ils envoyèrent un courrier à *Charon*, pour l'avertir de leur arrivée ; et, après avoir embrassé leurs compagnons, ils se mirent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, et tenant à la main des rets, afin que ceux qui les rencontreroient les prisent pour des chasseurs qui s'étoient égarés. *Pélopidas*, et ceux de sa bande, étant arrivés aux portes de la ville, prirent des habits de paysans, et, s'étant partagés, entrèrent par différens endroits. On étoit alors au commencement de l'hiver : la rigueur de la saison, le mauvais temps, la neige qui tomboit en abondance, tout sembla concourir à les dérober aux regards. Ils allèrent droit à la maison de *Charon*, où ils se trouvèrent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

*Philidas*, aussi fidèle à ses engagemens, donnoit, ce soir là même, le festin funeste auquel il avoit invité ses deux supérieurs. Le repas étoit avancé, et déjà le vin égayoit les convives, lorsqu'il se répand, on ne sait par quelle voie, que des gens suspects étoient entrés dans la ville. *Philidas*, sans marquer un air embarrassé, fait tous ses efforts pour détourner la conversation ; mais *Archias* envoie un de ses officiers à *Charon* lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il étoit déjà tard. *Pélopidas* et les conjurés se préparoient à partir, et s'étoient armés de leurs cuirasses et de leurs épées. Tout-à-coup on entend frapper à la porte : on l'ouvre ; et *Charon* apprend que les magistrats le demandent. A cette nouvelle, tous concluent que leur projet est déconvert ; ils se croient perdus avant d'avoir pu signaler leur courage et leur amour pour la patrie. Néanmoins l'avis unanime est que *Charon* doit obéir au commandement, et se présenter aux tyrans avec assurance, comme n'ayant rien, ni à craindre, ni à se reprocher. Cet excellent citoyen étoit un homme ferme et intrépide dans les périls qui ne menaçoient que sa personne. Mais alors, effrayé du danger de ses amis, et craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison, si tant

de braves personnages venoient à périr, il va dans l'appartement de son épouse, prend son fils unique, âgé tout au plus de quinze ans, le remet entre les mains de *Pélopidas*, et lui dit : « Si vous venez à « découvrir que je vous aie trahi, et qu'à votre égard « j'aie usé de mauvaise foi, traitez en ennemi ce fils « unique que je vous abandonne, quelque cher qu'il » me soit, et vengez-vous sur lui de la perfidie du « père. » On ne put entendre ce discours sans être pénétré de la plus vive douleur. On conjura le généreux *Charon* de mettre en sureté ce fils si tendrement aimé, et si digne de l'être, afin de conserver un vengeur à sa patrie, à ses amis, s'il étoit assez malheureux pour succomber sous les coups des tyrans. « Non, « répliqua le père, non, il demeurera avec vous, « et n'aura point d'autre sort que le vôtre. Eh quoi ! « s'il doit périr, quelle plus belle fin peut-il faire, « que d'expirer avec son père et les personnes qu'il « chérit le plus ? Et toi, mon cher enfant, élève ton « ame au niveau de la nôtre : apprends de bonne » heure à tout sacrifier à la patrie ; montre un cou- « rage digne de toi, digne de moi. Tu vois ici l'élite « de nos citoyens : fais, sous de tels maîtres, un « noble apprentissage de gloire ; et, dès ce moment, « accoutume-toi à combattre, et, s'il le faut, « à mourir, comme eux, pour la liberté. Au reste, « je ne suis pas sans espérance, et j'ose me flatter « que la justice de notre cause attirera sur nous les « regards et la protection du Ciel. » En même temps, il adresse sa prière aux Dieux, embrasse tous les conjurés l'un après l'autre, et sort.

En chemin, il travaille à se remettre ; il compose son visage et sa voix ; il prend un air plus assuré, capable de cacher le trouble intérieur de son ame. Quand il fut à la porte de la salle du festin, *Archias* et *Philidas* viennent au-devant de lui, et lui demandent ce que veut dire un bruit qui se répand qu'il étoit arrivé dans la ville des gens mal intentionnés qui sont dans quelque maison. Il fait l'étonné, et jugeant par les réponses des tyrans qu'ils ne savoient

rien de précis, il prend un ton plus ferme, et leur dit : « Il y a de l'apparence que ces bruits, dont vous « me parlez, ne sont qu'une fausse alarme qu'on aura « voulu vous donner pour troubler vos plaisirs. Ce- « pendant il ne faut rien négliger, et sans perdre de « temps, je vais faire l'enquête la plus exacte qu'il « sera possible. » *Philidas* le loua de sa prudence et de son zèle; et, ramenant *Archias* dans la salle, il le replonge dans les plaisirs, et lui promet de faire venir à la fin du repas les plus belles femmes de la ville.

*Charon*, de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement, après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. Le calme et la joie qui régnoient sur son visage leur annoncèrent par avance qu'il n'y avoit rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'étoit passé, et l'on ne songe plus qu'à exécuter promptement un dessein auquel le moindre retardement pouvoit apporter mille obstacles.

En effet, dans le moment même, survient tout-à-coup un second orage bien plus violent et plus dangereux encore que le premier, et qui paroissoit devoir faire échouer infailliblement l'entreprise. Un courrier, parti d'Athènes, arrive en grande hâte, chargé d'un paquet qui renfermoit un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la suite. Ce courrier fut mené d'abord à *Archias* qui étoit déjà noyé dans le vin, et qui ne respiroit que la joie. En lui rendant sa dépêche, il dit : « Seigneur, « celui qui vous écrit ces lettres vous conjure de les « lire sur-le-champ, parce qu'elles parlent d'affaires « très-sérieuses. » *Archias* se mettant à rire : « A de- « main, dit-il, les affaires sérieuses; » paroles qui passèrent depuis en proverbe parmi les Grecs; et, prenant les lettres, il les mit sous son chevet (1) et continua la conversation et le repas.

(1) Les Grecs, et presque tous les anciens, mangeoient, comme on sait, couchés sur des lits; attitude gênante, que les siècles modernes ont réformée.

Déjà les conjurés étoient sortis, partagés en deux troupes : les uns, sous la conduite de *Pélopidas*, marchoient contre *Léontide* et *Hypatas*, deux autres gouverneurs lacédémoniens, qui n'avoient point été invités au festin ; les autres contre *Archias* et son collégue, ayant à leur tête l'intrépide *Charon*. Ceux-ci avoient mis sur leurs cuirasses des robes de femmes, et sur leurs têtes des couronnes de pin et de peuplier, qui leur couvroient tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin, tous les convives firent un grand bruit, et jetèrent de grands cris de joie. Mais on leur déclara que les femmes ne vouloient point entrer qu'on eût auparavant congédié tous les valets ; ce qui fut sur-le-champ exécuté. On les fit passer dans des maisons voisines où le vin ne leur fut pas épargné. Les conjurés, devenus par ce stratagême maîtres du champ de bataille, entrent l'épée à la main, se montrent pour ce qu'ils sont, font main-basse sur tous les convives, et égorgent sans peine avec eux les magistrats, qui tous étaient pleins de vin, et hors d'état de se défendre.

*Pélopidas* ne remporta point une victoire si facile. Il avoit affaire à des gens braves, et dont la raison n'étoit point troublée. Il alla d'abord à la maison de *Léontide*, dont il trouva la porte fermée, parce qu'il étoit couché. Les conjurés heurtèrent long-temps, sans que personne répondît. Enfin, un esclave les ayant entendus, se lève, et descend pour ouvrir. Il n'eut pas plutôt entr'ouvert la porte, que les conjurés entrent en foule, renversent l'esclave, et montent à la chambre du tyran. Celui-ci s'éveille au bruit, saute de son lit, et va l'épée à la main, au-devant d'eux, pour défendre la porte. Il frappe d'abord un des conjurés, nommé *Céphisodore*, qui entroit le premier, et l'étend mort à ses pieds. *Pélopidas* se présente ensuite. La porte qui étoit étroite, et le corps de *Céphisodore*, qui embarrassoit l'entrée, rendirent ce combat long et difficile. Mais enfin, la valeur de *Pélopidas* fut couronnée par la fortune : son bras courageux immola *Léontide* à la liberté thébaine. Animés

par ce succès, ils courent ensemble chez *Hypatas*. En vain il veut éviter par la fuite un funeste trépas. On le poursuit : on l'égorge, et la tyrannie de Lacédémone expire avec cette dernière victime.

Après avoir exécuté cette grande affaire avec tant de bonheur et de promptitude, on dépêche dans le moment des courriers aux bannis qui étoient restés hors de la ville : on force les portes des prisons ; on en tire cinq cents citoyens ; on appelle tous les Thébains à la liberté ; on arme tous ceux qui se rencontrent ; on enlève des portiques les dépouilles qui y étoient attachées ; on enfonce les boutiques des armuriers et des fourbisseurs. *Epaminondas* et *Gorgidas* viennent au secours des vainqueurs avec un assez grand nombre de citoyens courageux. Toute la ville étoit remplie de frayeur et de trouble : toutes les maisons étoient éclairées de flambeaux, et les rues pleines de gens qui couroient çà et là. Le peuple, tout consterné de ce qui venoit d'arriver, et n'étant pas encore bien informé de son sort, attendoit le jour avec impatience. Aussi blâma-t-on beaucoup les capitaines spartiates de n'avoir pas profité de ce désordre ; car la garnison étoit de quinze cents hommes, sans compter plus de trois mille bourgeois, ou autres qui s'étoient réfugiés dans la citadelle. Effrayés des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroissoient par toutes les maisons, et du tumulte affreux qui régnoit dans la ville, ils demeurèrent en repos, et se contentèrent de garder la citadelle, après avoir expédié à Sparte des courriers pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, et pour demander qu'on leur envoyât promptement du secours.

Le lendemain, au lever de l'aurore, les bannis arrivent avec leurs armes. On convoque une assemblée du peuple. *Epaminondas* et *Gorgidas* y mènent *Pélopidas* et sa troupe, environnés de tous les sacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui exhortent les citoyens à secourir leur patrie et leurs dieux. A ce spectacle, toute l'assemblée se lève avec des cris et des battemens de mains, et

recoit les conjurés, comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs. *Pélopidas*, *Charon*, et quelques autres, sont nommés aussitôt souverains magistrats : la république renaît de sa cendre ; un nouveau jour brille dans Thèbes.

L'arrivée des bannis fut suivie de près de celle de cinq mille hommes de pied et de cinq cents chevaux, que les Athéniens envoyèrent à *Pélopidas*, sous les auspices de *Démophon*. Ces troupes, avec celles qui arrivèrent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille fantassins, et de deux mille cavaliers. Sans perdre de temps, on forma le siége de la citadelle, pour s'en rendre maître avant qu'il pût arriver du secours de Sparte. Les assiégés cependant se défendoient avec courage, et paroissoient déterminés à mourir plutôt que de céder la place : du moins c'étoit la disposition des Lacédémoniens ; mais ils ne faisoient pas le plus grand nombre. Quand les vivres commencèrent à manquer, et qu'on se sentit pressé de la faim, les troupes étrangères et les citoyens les obligèrent de capituler. Toute la garnison eut la vie sauve, et on lui permit de se retirer où bon lui sembleroit. A peine étoit-elle sortie, que le secours arriva ; mais il étoit trop tard : Thèbes avoit recouvré sa première liberté, et avec elle un courage invincible.

*Pélopidas* eut tout l'honneur de ce grand exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont été exécutés par surprise et par ruse. Ce fut lui qui forma le hardi projet de heurter avec une petite poignée de gens une puissance formidable ; qui triompha des obstacles par son courage ; qui déconcerta l'ennemi par sa prudence, et qui soutint ses compagnons par son héroïque intrépidité. En vain, dans la suite, Lacédémone arma tous ses guerriers pour asservir de nouveau la patrie de ce grand homme ; tous ses efforts échouèrent. *Pélopidas*, dans cette nuit, à la tête de douze citoyens, sans prendre ni château ni place, humilia l'orgueil de cette fière république, lui enleva l'empire de la terre et de la mer, et brisa pour jamais les fers dont elle enchaînoit la Grèce.

3. *Lysandre*, général lacédémonien, s'étant rendu maître d'Athènes, confia l'autorité souveraine à trente magistrats qui bientôt devinrent d'insupportables tyrans. Tout ce qu'il y avoit alors de citoyens un peu considérables, et qui conservoient encore quelqu'amour de la liberté, sortirent d'une ville réduite à une dure et honteuse servitude, et allèrent chercher ailleurs un asile où ils pussent vivre en sureté. Ils avoient à leur tête le célèbre *Trasibule*, citoyen d'un rare mérite, et qui sentoit avec une vive douleur les maux de sa patrie. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter cette dernière ressource à ces malheureux fugitifs. Ils défendirent aux villes de la Grèce, par un décret public, de leur donner retraite; ordonnèrent qu'on les livrât aux trente tyrans, et condamnèrent à une amende de cinq mille écus quiconque s'opposeroit à l'exécution de cet édit barbare. Deux villes seules méprisèrent cette ordonnance inique, Mégare et Thèbes; et cette dernière fit un édit contraire, qui décernoit des peines rigoureuses contre quiconque verroit un Athénien attaqué par ses ennemis sans lui prêter main-forte. *Lysias*, orateur de Syracuse, que les trente avoient exilé, leva à ses dépens cinq cents soldats, et les envoya au secours de la patrie commune de l'éloquence. *Trasibule* ne perdit pas de temps. Après avoir pris Phylé, petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pirée, et s'en rendit maître. Les trente y accoururent aussitôt avec leurs troupes. Il se donna un combat qui fut assez rude. Mais comme les soldats combattoient, d'un côté, avec force et vigueur pour leur propre liberté, et de l'autre, avec mollesse et nonchalance, pour la domination d'autrui, le succès ne fut pas douteux, et suivit la bonne cause. Les tyrans furent vaincus. *Critias*, un des plus cruels d'entre eux, demeura sur la place; et comme le reste de l'armée prenoit la fuite: « Pourquoi, « s'écria *Thrasibule*, me fuyez-vous comme vainqueur, « plutôt que de m'aider comme vengeur de votre li- « berté? Ce n'est point à la ville, mais aux trente « tyrans que nous avons déclaré la guerre. » Il les fit souvenir ensuite qu'ils avoient tous même origine,

même patrie, mêmes lois, mêmes sacrifices. Il les exhorta à avoir compassion de leurs concitoyens exilés, à leur restituer leur patrie, à rentrer eux-mêmes en possession de leur liberté. Ce discours fit impression sur les esprits. L'armée, de retour à Athènes, chassa les trente qui se retirèrent à Eleusis : de là, ils députèrent à Lacédémone pour demander du secours. *Lysandre*, qui y fut envoyé avec des troupes, fit les plus grands efforts pour rétablir les tyrans. Mais le roi *Pausanias*, qui marcha aussi contre Athènes, touché de l'état pitoyable où cette ville, autrefois si florissante, étoit réduite, eut la générosité d'en favoriser secrètement les citoyens, et enfin leur procura la paix. Elle fut scellée du sang des tyrans, qui, ayant pris les armes pour recouvrer leur injuste puissance, et en étant venus à un pour-parler, furent tous égorgés, et laissèrent Athènes dans une plaine liberté. On rappela tous les bannis ; et ce fut alors que *Thrasibule* proposa cette amnistie fameuse, par laquelle les citoyens s'engagèrent, avec serment, d'oublier tout le passé. On rétablit le gouvernement tel qu'il étoit auparavant ; on remit en vigueur les lois anciennes, on nomma des magistrats selon la forme ordinaire ; et ces merveilles furent l'ouvrage de *Thrasibule*. Athènes sentit vivement toute l'étendue d'un tel service, et combla de louanges son généreux libérateur. Un de ses amis lui dit : «Après un « si grand bienfait, que ne vous devra point la patrie ? « — Heureux plutôt, répondit *Thrasibule*, si par ce « foible témoignage de mon zèle, je puis m'acquitter « moi-même d'une partie de ce que je lui dois ? »

4. C'étoit le sort des petites républiques de l'antiquité, d'être asservies de temps en temps par des citoyens ambitieux, qui, foulant aux pieds l'amour de la patrie, sacrifioient à leur propre grandeur, les lois, la religion et les hommes. Un de ces tyrans, appelé *Nicoclès*, avoit écrasé la liberté des Achéens ; et Sicione, capitale de ce peuple de la Grèce, gémissoit sous le joug d'un despotisme odieux, lorsque des citoyens généreux, que l'oppresseur avoit exilés, résolurent de briser, sous la conduite du célèbre *Aratus*, les fers qui

enchaînoient la république. Les premiers qui formèrent un si noble projet, furent *Aristomaque*, banni de Sicione, et *Ecdéluque*, banni de Mégalopolis en Arcadie. Ce dernier, philosophe académicien, étoit un homme de cœur, propre aux entreprises les plus hasardeuses. L'un et l'autre étant entrés dans les vues d'*Aratus*, il en fit part à tous les bannis de Sicione, qui se trouvoient à Argos. Quelques-uns consentirent de se joindre à lui, parce qu'ils auroient rougi de ne point prendre part à ce qui pouvoit être utile à leur patrie. Les autres tâchèrent de lui faire abandonner un dessein dont l'exécution leur paroissoit impossible, et qu'il n'avoit à cœur, que parce que sa jeunesse ne lui permettoit pas d'en prévoir les dangers. Mais *Aratus*, ferme dans sa résolution, vit, sans se déconcerter, les obstacles qu'il avoit à franchir; et plein de ce zèle patriotique, qui fait braver aveuglément les plus grands périls, il voulut commencer par s'emparer de quelque place du territoire de Sicione, pour faire au tyran une guerre cruelle, avec les secours qu'il espéroit se procurer. Il s'y préparoit, lorsque *Xénoclès*, un des bannis, lui vint amener son frère, nouvellement échappé des prisons de *Nicoclès*, qui leur dit qu'à l'endroit par lequel il s'étoit sauvé, le terrain, au dedans de la ville, étoit presque aussi haut que les créneaux des murailles, lesquelles pouvoient être aisément escaladées. Sur cette ouverture, *Aratus* changea son plan d'opération, et résolut de surprendre Sicione même; ce qui lui parut préférable aux risques d'une guerre qui pouvoit être longue, et tourner au désavantage des bannis qui n'auroient pas autant de moyens que le tyran de la soutenir. Il envoya donc *Xénoclès*, avec deux de ses domestiques, pour reconnoître la muraille. *Xénoclès* revint après en avoir pris la mesure, et lui dit qu'on pourroit sans peine monter par cet endroit; mais qu'il ne seroit pas si facile d'en approcher sans être découvert, parce que des petits chiens d'un jardinier voisin jappoient au moindre bruit, et qu'il étoit impossible de les faire taire Cet inconvénient n'intimida point *Aratus*. Ses amis et lui firent provision d'armes, ce qui ne donna point de soupçon,

parce que tous les chemins étant infestés de bandits et de voleurs, on étoit obligé de s'armer pour voyager. Un banni de Sicione, grand ingénieur, fit publiquement, sans causer aucun ombrage, les échelles dont on auroit besoin. Quelques Argiens, amis particuliers d'*Aratus*, lui fournirent chacun dix hommes armés. Lui-même arma trente de ses domestiques; et par l'entremise de *Xénophile*, capitaine de bandits, il prit à sa solde un petit nombre de soldats auxquels on fit entendre qu'il s'agissoit d'aller dans le territoire de Sicione, enlever les haras du roi de Macédoine. Ils furent envoyés, les uns par un chemin, les autres par un autre, avec ordre de se joindre tous à la tour de Polignote. Les échelles qui se brisoient, furent mises dans des tonnes à transporter des grains, et chargées sur des chariots qu'on fit partir devant. Ce fut avec ce peu de ressources, et sans aucune intelligence dans Sicione même, qu'*Aratus* entreprit d'y détruire la tyrannie, et d'y établir l'ancien gouvernement.

*Caphésias*, suivi de quelques conjurés, sans armes, alla, comme passant, loger chez le jardinier, afin de le renfermer avec ses chiens dans sa maison. *Nicoclès* cependant avoit plus que jamais dans Argos des espions en grand nombre, qui, se promenant de tous côtés dans la ville, et ne paroissant songer à rien, observoient soigneusement toutes les démarches d'*Aratus*. Ce dernier en étoit instruit: c'est pourquoi le jour même de l'exécution de son projet, il sortit dès le grand matin, et s'alla promener sur la place avec ses amis, suivant sa coutume. Il se rendit ensuite au lieu des exercices, se déshabilla, se fit frotter d'huile, et s'exerça quelque temps à la lutte. Il prit ensuite plusieurs jeunes gens avec lesquels il étoit en usage de se divertir, et les emmena dîner. On vit aussitôt sur la place un de ses esclaves qui portoit des couronnes de fleurs. Un autre vint acheter des torches et des flambeaux. Un troisième s'accosta de danseuses et de joueuses d'instrumens qu'on avoit coutume d'appeler dans les festins. Les espions du tyran examinoient tout avec soin. Ils se dirent les uns aux autres, en riant, que tout cela faisoit voir qu'il n'y avoit

rien de si lâche et de si craintif qu'un tyran, puisque *Nicoclès*, maître d'une grande ville, et d'ailleurs très-puissant, redoutoit un jeune homme qui dépensoit tout son bien en débauches et en plaisirs. Trompés de cette manière, ces espions aidèrent au succès de l'entreprise d'*Aratus*, en ce qu'ils ne purent donner à *Nicoclès* aucun avis qui l'engageât à se tenir sur ses gardes.

Aussitôt après le dîner, *Aratus* partit d'Argos pour se rendre à la tour de Polignote. Il y trouva ses soldats qu'il conduisit un peu plus loin. Alors il les instruisit de son dessein, les engagea par ses prommeses à le suivre; et leur ayant donné pour mot *Apollon propice*, il marcha droit à Sicione, réglant sa marche sur la lune qui l'éclairoit, afin de n'arriver à la maison du jardinier, que quand la lune seroit couchée. Comme il en approchoit, *Caphésias* vint lui dire qu'on n'avoit pas pu prendre les petits chiens qui s'étoient enfuis; mais que le jardinier étoit renfermé dans sa maison. La plupart, découragés à cette nouvelle, voulurent s'en retourner. *Aratus* les retint, en leur promettant de se retirer avec eux si les cris des chiens les exposoient à quelque danger. Il fit aller devant *Ecdélude* et *Mnasithée*, avec ceux qui portoient les échelles, et les suivit lentement. Ces braves citoyens, quoique les chiens du jardinier aboyassent très-fort, ne laissèrent pas d'approcher en sureté de la muraille, et de planter leurs échelles. Comme ils commençoient à monter, le capitaine de la garde de nuit, que celui de la garde de jour venoit de relever, passa par là, visitant les corps-de-garde, précédé d'une clochette, entouré de torches allumées, et suivi de beaucoup de gens qui faisoient grand bruit. Ceux qui montoient se tapirent sur leurs échelles, et ne furent point aperçus. Mais la garde du jour, qui venoit à l'opposite, leur fit craindre d'être découverts. Elle passa pourtant sans les apercevoir; et dès qu'elle fut passée, *Ecdélude* et *Mnasithée* sautèrent sur la muraille, en envoyant avertir *Aratus* de se hâter d'approcher. La maison du jardinier n'étoit pas loin d'une tour où l'on tenoit un grand chien de chasse pour faire le guet. Ce chien cpeendant ne les avoit pas sentis; mais les petits

chiens du jardinier continuant d'aboyer, l'éveillèrent enfin. Il ne leur répondit d'abord qu'en grondant, mais quand *Ecdélude* et *Mnasitée*, avec ceux qui les suivoient, passèrent auprès de la tour, il fit retentir tout le quartier de ses aboiemens, ce qui fut cause que la sentinelle avancée appella le chasseur qui prenoit soin de l'animal, et lui demanda ce qui le faisoit aboyer si fort? Cet homme répondit de dedans la tour, qu'il n'y avoit rien, et que son chien, qui s'étoit réveillé, n'avoit aboyé que parce qu'il avoit entendu la clochette, et vu les flambeaux de la garde avancée, qui se retiroit. *Aratus* étoit alors au pied de la muraille, et ses soldats entendant ce que le chasseur disoit, en furent encouragés. Ils crurent que cet homme étant du complot, ne parloit ainsi que pour cacher leur entreprise, et qu'il y avoit dans la ville une foule de citoyens prêts à les seconder : mais ils coururent un assez grand danger quand il fut question de monter sur la muraille. Les échelles pliant sous le faix, ils furent obligés d'aller les uns après les autres, ce qui rendit l'opération très-peu sûre, parce que les coqs commençoient à chanter, et que les gens des villages voisins couvroient déjà les chemins, pour venir vendre leurs denrées à la ville. Il n'y avoit pas un moment à perdre. *Aratus* se presse de monter sur la muraille, et suivi seulement de quarante hommes, il marche droit à la maison du tyran, en attendant le reste de sa troupe. Les soldats que *Nicoclès* payoit pour sa garde, se voyant pris au dépourvu, sont tous arrêtés, sans qu'on en immole un seul à la liberté publique. Alors *Aratus* envoie par la ville appeler ses amis, qui se joignent aussitôt à lui. Le jour commençoit à paroître ; et le peuple, réveillé par le bruit qui se faisoit entendre, courut en foule au théâtre, pour en connoître la cause. Un héraut y vient crier à haute voix qu'*Aratus*, fils de *Clinias*, invitoit ses concitoyens à secouer le joug de l'esclavage. Certain alors que ce qu'il attendoit depuis si long-temps étoit enfin arrivé, le peuple vole à la maison du tyran, à laquelle il met le feu. *Nicoclès* cependant se sauve par des souterrains

qui conduisoient hors de la ville. Dès qu'on en est averti, le peuple et les soldats éteignent le feu pour piller la maison. Loin de les empêcher, *Aratus* fait publier que tous les autres biens de *Nicoclès* appartiennent au peuple. Ce qui doit surprendre, c'est que cette révolution s'opéra sans qu'il y eût un seul homme tué d'aucune part. *Aratus* ne se contenta pas d'avoir rendu la liberté à sa patrie, il lui consacra tous les instans de sa vie ; et la manière sage dont il la gouverna, fit de Sicione l'une des principales villes de la Grèce.

5. *Xerxès*, roi des Perses, étant entré dans la Grèce avec sa formidable armée, s'avançoit dans la Phocide, brûlant et saccageant toutes les villes qu'il rencontroit sur sa route. Les peuples du Péloponnèse, ne songeant qu'à sauver leur pays, avoient résolu d'abandonner tout le reste, et d'assembler toutes les forces de la Grèce au dedans de l'isthme, qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille, depuis une mer jusqu'à l'autre. Cet espace étoit de près de deux lieues. Les Athéniens, irrités d'une si lâche désertion, se voyoient tout près de tomber entre les mains des Perses, et de porter tout le poids de leur colère et de leur vengeance. Ils avoient consulté quelque temps auparavant l'oracle de Delphes, qui leur avoit répondu que la ville ne trouveroit son salut que dans des murs de bois. Cette expression ambiguë partagea les esprits. Quelques-uns l'interprétoient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avoit été environnée de palissades de bois. *Thémistocle* lui donnoit un autre sens bien plus naturel, l'entendant des vaisseaux, et montroit que le seul parti qu'ils eussent à prendre étoit d'abandonner leur ville, et de s'embarquer. Mais c'est à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, et ne voyant aucun moyen de se sauver, après avoir abandonné les temples de leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres. *Thémistocle* eut besoin de toute son adresse et de toute son éloquence pour ébranler le peuple. Après leur avoir représenté qu'Athènes ne consistoit ni dans les murs, ni dans les maisons, mais dans les citoyens, et que conserver

ceux-ci c'étoit sauver la ville, il chercha à le toucher par le motif le plus capable de faire impression sur eux, dans l'état de malheur, d'affliction et de danger où ils étoient, celui de l'autorité divine ; leur faisant entendre, par les paroles mêmes de l'oracle, que la volonté des dieux étoit qu'ils s'éloignassent d'Athènes pour un temps. On fit un décret par lequel, pour adoucir ce qu'il y avoit de dur dans la résolution d'abandonner la ville, il étoit ordonné : « Qu'on mettroit Athènes en dépôt entre les mains et sous la sauvegarde de Minerve, patronne de la république ; que tous ceux qui étoient en état de porter les armes monteroient sur les vaisseaux, et que chacun pourvoiroit, comme il pourroit, au salut et à la sureté de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves. »

Une démarche singulière de *Cimon*, encore jeune pour lors, fut d'un grand poids dans cette occasion. On le vit, suivi de ses camarades, et avec un visage gai, monter à la citadelle, pour y consacrer, dans le temple de Minerve, un mors de bride qu'il portoit à la main ; voulant faire entendre, par cette cérémonie religieuse et frappante, qu'il n'étoit plus question de troupes de terre, et qu'il falloit se tourner du côté de la mer. Après avoir fait l'offrande de ce mors, il prit un des boucliers qui étoit appendu aux parois du temple, fit ses prières à la déesse, descendit sur le rivage, fut le premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart des autres, et leur donna le courage de s'embarquer.

Presque tous les citoyens firent passer leurs pères et leurs mères qui étoient âgés, avec leurs femmes et leurs enfans, dans la ville de Trézène, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de générosité et d'humanité ; car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, et leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, qui valoient à peu près trois sous et demi de notre monnaie. Ils permirent, outre cela, aux enfans de prendre des fruits par-tout, et établirent encore un fonds pour le payement des maîtres qui les instruiroient. Quand toute la ville vint à s'embarquer

barquer, ce spectacle, le plus triste et le plus touchant qui fut jamais, tiroit des larmes à tous les assistans, et excitoit en même temps des sentimens d'admiration pour la fermeté et le courage de ces hommes qui envoyoient ailleurs leurs pères et leurs mères, et, sans être ébranlés par leurs gémissemens, ni par les tendres adieux de leurs enfans et de leurs femmes, abandonnoient généreusement leur patrie pour la défendre. Mais ce qui augmentoit infiniment la compassion, étoit un grand nombre de vieillards qu'on étoit forcé de laisser dans la ville, à cause de leur âge et de leur foiblesse, et dont plusieurs même voulurent y rester, par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avoit dit des murailles de bois.

Cependant *Xerxès* s'avançoit vers Athènes abandonnée de ses citoyens. Cette ville fut prise sans résistance. Le petit nombre de citoyens qui s'étoient retirés dans la citadelle, s'y défendit jusqu'à la mort, avec un courage incroyable, sans vouloir entendre à aucun accommodement. La flamme et le fer furent les instrumens de la vengeance du monarque, qui ne fit de cette fameuse cité qu'un monceau de cendres et de ruines.

6. Jamais on ne vit mieux qu'à Sparte combien l'amour de la patrie a d'empire sur les belles ames. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous les âges, toutes les conditions se disputoient la gloire de lui faire les plus grands sacrifices; et les deux sexes, également animés d'un beau zèle, se dévouoient sans réserve au salut, au bonheur, à la gloire de l'état. Voici plusieurs traits que l'histoire a consacrés, et qui feront connoître le génie patriotique de ces républicains fameux.

Une mère de Lacédémone armant son fils pour un combat, et lui remettant son bouclier « Rapportes-le, « dit-elle, ou qu'on te rapporte dessus. »

Une autre, voyant son fils qui revenoit de la guerre, lui demanda des nouvelles. « Tous mes compagnons « sont morts, lui dit-il. » Cette mère indignée lui jeta aussitôt une tuile, et le tua, en lui disant : « C'est

« donc toi, malheureux, qu'ils ont envoyé nous an-
« noncer ces disgraces ? »

Une autre, apprenant qu'un de ses fils étoit mort glorieusement dans le combat : « Je ne m'en étonne « pas, dit-elle; c'étoit mon enfant. » Apprenant ensuite que l'autre avoit fui lâchement : « Il n'étoit donc pas « mon fils ! » s'écria vivement cette généreuse mère.

Une autre, ayant appris que son fils s'étoit sauvé du combat, lui écrivit : « Il se répand un bruit injurieux « à ton honneur ; fais-le taire, ou meurs. »

Une autre, entendant son fils raconter la mort glorieuse de son frère qui avoit été tué en combattant vaillamment : « Malheureux ! lui dit-elle, pourquoi « donc ne l'as-tu pas accompagné ? »

Une autre avoit cinq fils à l'armée, et attendoit des nouvelles de la bataille. Elle en demande en tremblant à un Ilote qui revenoit du camp. « Vos cinq fils ont été « tués, lui dit-il. — Vil esclave, reprit-elle, est-ce « là ce que je demande ? — Nous avons gagné la « victoire, » réplique l'Ilote. La mère court au temple, et rend graces aux dieux.

Une autre voyant, au siége d'une ville, son fils aîné, qu'elle avoit placé dans un poste, tomber mort à ses pieds : « Qu'on appelle son frère pour le remplacer », s'écria-t-elle aussitôt.

Lorsqu'on vint annoncer à Lacédémone la perte de la fameuse bataille de Leuctres, la ville célébroit une grande fête. Elle étoit pleine d'étrangers, que la curiosité y avoit attirés. Les chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles combattoient tout nus en plein théâtre, suivant les institutions de *Lycurgue*. Dans ce moment, les courriers arrivèrent de Leuctres. Il est remarquable qu'une si triste nouvelle n'interrompit point le jeux, et ne fit point changer l'appareil de la fête. On envoya seulement, dans toutes les maisons, aux parens, les noms des morts qui leur appartenoient. Le lendemain matin, chacun savoit déjà tous ceux qui s'étoient sauvés ou qui étoient morts ; les pères et les parens de ceux qui avoient été tués, s'étant rendus à la place publique, se saluoient et

s'embrassoient les uns et les autres avec un visage content ; au lieu que les pères et les parens de ceux qui étoient échappés au fer de l'ennemi se tenoient cachés dans leurs maisons, comme dans un deuil. Si quelqu'un d'eux étoit forcé de sortir pour ses affaires, il paroissoit avec une figure, une voix et un regard qui marquoient sa tristesse et son abattement ; et dans le malheur commun de la patrie, il rougissoit d'avoir un sujet de joie domestique.

7. *Archiléonide*, femme lacédémonienne, ayant appris que son fils avoit été tué dans un combat, demanda s'il étoit mort en brave homme. Des étrangers, témoins de la valeur du jeune guerrier, en firent de grands éloges à sa mère, et lui dirent qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût à Sparte un plus vaillant citoyen. « Vous « vous trompez, répondit cette généreuse mère : mon « fils, il est vrai, avoit du courage ; mais, graces au « Ciel, il reste encore à ma patrie plusieurs citoyens « qui valent mieux que lui. »

8. Les Lacédémoniens ayant fait mourir les ambassadeurs du roi de Perse, l'oracle leur annonça les plus grands malheurs, s'ils n'expioient promptement ce crime. Deux braves Spartiates, *Buris* et *Spartis*, se dévouèrent pour le salut commun. Ils allèrent d'eux-mêmes se livrer à *Xerxès*, pour qu'il vengeât sur eux le meurtre de ses ambassadeurs. Le monarque admira leur courage ; et loin de leur faire aucun mal, il les pria de rester à sa cour ; mais les deux Lacédémoniens lui répondirent : « Pourrions-nous vivre hors de notre « patrie, nous qui voulions mourir pour elle ? »

9. Après avoir établi à Lacédémone les lois les plus sages et les plus utiles à l'état, *Lycurgue* assembla le peuple, et lui fit entendre qu'il lui restoit encore un point, le plus important et le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon ; et en attendant, il les fit tous jurer qu'ils observeroient inviolablement ses lois jusqu'à son retour. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu, pour savoir si son ouvrage étoit bon et suffisant pour rendre les Spartiates heureux et vertueux. La prêtresse lui répondit

qu'il ne manquoit rien à ses lois, et que tant que Sparte y seroit attachée, elle jouiroit d'un bonheur parfait, et deviendroit la plus glorieuse ville du monde. Alors ce grand législateur, persuadé que la mort même des hommes d'état ne doit pas être oisive ni inutile à la république, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, et celle qui doit couronner toutes les autres, après avoir tout fait pour sa patrie, voulut encore lui sacrifier les années de sa vieillesse. Croyant son ministère consommé, et voulant obliger ses citoyens à garder toujours ses ordonnances, il leur envoya la réponse de l'oracle, et mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger.

10. On conseilloit à *Callicratidas*, général des Lacédémoniens, de retirer sa flotte, et de ne pas risquer le combat contre les Athéniens : « Si cette flotte est « défaite, répondit ce généreux citoyen, Sparte pourra « sans peine en équiper une autre ; mais si en évitant « le combat, je perds l'honneur de ma patrie, com- « ment réparer cette perte ? »

11. Les Athéniens, vers l'an 1071 avant J. C., étoient en guerre avec les *Héraclides* qui s'étoient rendus maîtres du Péloponnèse. L'oracle annonça que les Athéniens seroient vainqueurs, si leur roi étoit tué par les ennemis. Les Péloponnésiens l'ayant su, convinrent entre eux de ne porter aucun coup à *Codrus*, alors roi d'Athènes ; mais *Codrus*, plein d'amour pour sa patrie, imagine un moyen de se faire tuer, avec autant d'adresse que d'autres en emploient pour sauver leur vie. Sur le soir, il se déguise en bûcheron, va couper du bois dans une forêt voisine ; des Péloppon-nésiens y viennent aussi pour le même sujet. *Codrus* leur cherche querelle ; des paroles on en vient aux coups, suivant l'usage : il en blesse un avec sa cognée ; les compagnons du blessé veulent le venger, et se jettent sur l'agresseur : *Codrus* est massacré. Les Athéniens vinrent aussitôt demander, avec des cris de joie, le corps de leur monarque ; et les Péloponnésiens, apprenant que c'étoit *Codrus* qu'ils avoient tué, prirent la fuite, et s'avouèrent vaincus.

12. Les Athéniens assiégeoient la ville de Thase dans la mer Egée. Les habitans étoient réduits à la plus affreuse famine ; mais personne n'osoit proposer de se rendre ; car il y avoit une loi qui défendoit, sous peine de mort, de proposer aucun traité avec les Athéniens. *Hégétoridès*, citoyen respectable par sa naissance et par ses vertus, touché des maux de sa patrie, résolut de se sacrifier pour elle. Il vint dans l'assemblée du peuple avec une corde au cou : « Ci-« toyen, je n'ignore pas le sort qui m'attend ; mais « je me croirai heureux de pouvoir acheter par ma « mort votre conservation. Je vous conseille donc de « faire la paix avec les Athéniens. » Les Thasiens admirèrent sa générosité ; et loin de le punir, ils abrogèrent la loi qu'ils avoient faite.

13. *Alexandre*, roi de Macédoine, fut chargé par *Mardonius*, général de *Xerxès*, roi de Perse, de faire tous ses efforts pour engager les Athéniens à se déclarer en sa faveur contre le reste de la Grèce, et d'offrir à cette république les plus grands avantages. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette négociation, envoyèrent des députés à Athènes, pour en détourner l'effet. *Aristide* étoit alors à la tête des archontes. « Sachez, dit ce grand homme au roi de Macédoine, en « lui montrant le soleil; sachez que, tant que cet astre « continuera sa course, les Athéniens seront mortels « ennemis de Perses, et qu'ils ne cesseront de venger « sur eux le ravage de leurs terres, et l'incendie de « leurs maisons et de leurs temples. Ainsi, prince, si « vous voulez être véritablement notre ami, ne nous « faites plus désormais de semblables propositions. « Pour vous, seigneurs Spartiates, vous aviez donc une « bien petite idée du courage athénien, et de notre « amour pour la patrie ? Quoi ! vous venez nous sup-« plier de l'aimer, nous qui avons tout sacrifié pour « elle ! Apprenez du moins à nous connoître par ce « qui se passe aujourd'hui; et n'oubliez pas que, dans « cette ville, la Grèce trouvera toujours ses plus zélés « défenseurs. » *Aristide* ne se contenta pas d'une déclaration si forte et si précise. Pour inspirer encore plus

d'horreur de semblables propositions, et pour interdire à jamais tout commerce avec les Barbares, par un motif de religion, il ordonna que les prêtres maudissent et chargeassent d'anathêmes quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Perses, ou d'abandonner celle des Grecs. Quelques jours après, un Athénien, nommé *Lycidas*, étant d'avis qu'on écoutât un nouveau député envoyé par le général persan, fut lapidé dans le moment; et les femmes athéniennes, courant en même temps à sa maison, lapidèrent aussi sa femme et ses enfans : tant la paix avec le Barbare paroissoit un crime detestable! On poussa même cette haine jusqu'à laisser quelques temples dans l'état où les Perses les avoient mis, sans les rétablir, afin que ces ruines sacrées fussent des motifs toujours subsistans de l'éternelle inimitié qui devoit régner entre les Grecs et les ennemis de la patrie.

14. Toute l'Asie, sous la conduite de *Xerxès*, étoit prête à fondre sur la Grèce; et l'on songeoit à opposer à ce torrent un homme capable d'en arrêter le cours. Il y avoit à Athènes un citoyen nommé *Epicyde*, qui avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme sans mérite, décrié pour son peu de courage, et plus encore pour son avarice. Cependant on appréhendoit que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. *Thémistocle*, qui savoit que, dans un grand calme, tout marinier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que, dans un temps d'orage et de tempête, les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la république étoit perdue, si l'on nommoit pour général *Epicyde*, dont l'ame vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Il y a des occasions où, pour agir sagement, et si l'on peut ainsi parler, régulièrement, il faut s'élever au-dessus des règles. *Thémistocle*, qui sentoit bien que, dans l'état où étoient les affaires, il étoit le seul capable de commander, ne fit point de difficulté d'écarter son compétiteur, à force de présens et de libéralités; et ayant ainsi trouvé moyen de dédommager l'ambition d'*Epicyde*, en satisfaisant son avarice, il se fit élire à sa place.

15. *Aristide* et *Thémistocle* étoient ennemis, et toujours opposés dans l'administration de la république. Ayant été choisis tous deux pour une ambassade importante, l'intérêt commun les réunit. Lorsqu'ils furent sortis des portes d'Athènes, *Thémistocle* dit à *Aristide :* « Laissons ici notre inimitié ; nous la « reprendrons, si vous voulez, à notre retour. »

16. Injustement condamné par des citoyens jaloux, le grand *Phocion*, l'un des plus célèbres personnages de la Grèce, étoit près de boire la ciguë, lorsqu'on lui demanda s'il ne vouloit rien dire à son fils. « Faites-le « venir, dit-il. » On va chercher le jeune homme ; on le conduit, on le présente au père : « Mon cher « fils, lui dit-il, je vous recommande de servir votre « patrie avec autant de zèle et de fidélité que moi, « et sur-tout d'oublier qu'une mort injuste fut le prix « dont elle paya mes services. »

17. Après la célèbre bataille de Chéronnée, gagnée par *Philippe*, roi de Macédoine, *Isocrate*, le plus fameux rhéteur de ce temps-là, qui aimoit tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte et à la honte qu'elle venoit de recevoir. Dès qu'il en eut reçu la triste nouvelle, ne sachant point comment le monarque macédonien useroit de sa victoire, et voulant mourir libre, il avança sa fin, en cessant de prendre aucune nourriture. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, lorsqu'il fit ce sacrifice à sa patrie.

18. Pour éviter les persécutions de ses ennemis, le célèbre *Arnauld* fut forcé de se retirer à Bruxelles. M. le marquis *de Grana*, gouverneur des Pays-Bas, lui fit offrir sa protection, et témoigna un grand désir de voir un homme dont la réputation avoit rempli toute l'Europe. *Arnauld* l'assura de sa reconnoissance, accepta son appui, mais il le fit prier de le laisser dans son obscurité : « Il ne m'est pas permis, ajouta-« t-il, de voir un gouverneur espagnol, pendant que « l'Espagne est en guerre avec ma patrie. » Le généreux marquis approuva la délicatesse de ce scrupule. M. *Arnauld* étant tombé, sur la fin de ses jours, dans un assoupissement que l'on croyoit dangereux

pour sa vie, ses amis ne savoient pas de meilleur moyen pour l'en tirer, que de lui crier que les Français venoient d'être battus, ou que le roi avoit levé le siége de quelque place. Il reprenoit alors toute sa vivacité naturelle pour disputer contre eux, et pour leur soutenir que la nouvelle ne pouvoit pas être vraie.

19. Un citoyen de Milet, nommé *Cilicon*, avoit trahi sa patrie, et l'avoit livrée aux ennemis. Cette action l'avoit rendu odieux à tout le monde. Etant un jour allé au marché acheter de la viande, un boucher, nommé *Théagènes*, lui en offrit un morceau qu'il accepta; mais comme il avançoit la main pour le prendre, le boucher la lui coupa avec son couteau, en lui disant : « Traître ! que ne puis-je te couper « ainsi par le milieu du corps ! »

20. Les Messéniens, peuple de la Grèce, et rivaux des Lacédémoniens, étant accablés tout à la fois par la guerre, la famine et la peste, consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiser la colère des dieux, de leur immoler une vierge du sang royal. Tous les princes de Messénie craignoient que la sort ne tombât sur leur famille; et chacun étoit prêt de refuser le triste honneur de faire cesser, à un tel prix, les calamités publiques, lorsqu'*Aristomène*, de la noble race des *Epitydes*, offrit sa fille, jeune princesse, unique espoir de sa maison, sacrifiant ainsi son bonheur particulier à celui de ses concitoyens.

21. *Timoléon*, cet illustre capitaine qui chassa les tyrans de Sicile, se distingua, dès sa première jeunesse, par son amour pour la patrie, et par une haine implacable contre les citoyens perfides qui vouloient l'asservir. Il avoit un frère aîné qu'il aimoit tendrement; il le fit bien voir dans un combat où il le couvrit de sa personne, et lui sauva la vie au péril de la sienne; mais il chérissoit davantage Corinthe, où il avoit reçu le jour. Ce frère s'appeloit *Timophane*, homme turbulent, ambitieux, dévoré du désir de régner, intrépide jusqu'à la témérité, prodigue de son sang, comme de ses biens. Par des qualités séduisantes, il avoit surpris l'estime de ses concitoyens qui l'avoient

mis souvent à la tête des armées. Les Corinthiens, voulant pourvoir à la sureté de leur ville, portèrent un décret pour lever et entretenir à leur solde quatre cents soldats étrangers : *Timophane* fut encore choisi pour commander ces troupes. Cet important emploi mit le comble à l'ambition du fier Corinthien. Cessant alors de cheminer vers le trône par des voies obliques et tortueuses, il leva le masque, et s'avança ouvertement à la suprême autorité. Il commença par former des cabales ; fit mourir, sans aucune forme de justice, plusieurs des principaux citoyens, et, après avoir essayé sa puissance par ces actes barbares, il acheva d'écraser la liberté publique. *Timoléon*, indigné de cet attentat, et regardant le crime de son frère comme le plus sanglant affront qu'on pût lui faire à lui-même, tâcha plusieurs fois de lui parler pour le ramener à son devoir, et l'engager à briser le joug qu'il avoit imposé à sa patrie. On abandonne rarement le sceptre qu'on a ravi par un crime ; *Timophane* ne daigna pas seulement écouter son généreux frère, et rejeta avec mépris ses sages remontrances. *Timoléon*, outré de douleur, choisit deux amis sûrs et fidelles, auxquels il communique son dessein, et, croyant qu'en cette occasion les droits de la nature devoient le céder à ceux de sa patrie, il se transporte avec eux chez *Timophane*. Il veut faire un dernier effort sur ce cœur endurci ; il se jette à ses pieds ; il le conjure, par tout ce qu'il a de plus cher, d'écouter la raison, et de rentrer en lui-même. Le tyran rit d'abord de sa simplicité ; puis, entrant en fureur, il repousse son frère avec indignation. Alors *Timoléon* se lève, s'éloigne un peu de lui, et se couvre la tête, fondant en larmes. Dans ce moment, ses deux amis tirent leurs épées, se jettent sur *Timophane*, et le tuent.

Cette action fut admirée, applaudie, célébrée par les principaux citoyens de Corinthe, et par la plupart des philosophes, qui la regardoient comme le plus noble effort de la vertu humaine. Mais tout le monde n'en jugea pas de même ; et plusieurs la lui repro-

chèrent, comme un parricide abominable, qui ne manqueroit pas d'attirer sur lui la vengeance des dieux. Sa mère sur-tout, pénétrée de la plus vive douleur, prononça contre lui les malédictions et les imprécations les plus effroyables, et, quand il vint pour la consoler, ne pouvant supporter la vue du meurtrier de son fils, elle le rejeta avec indignation, et ferma sa porte sur lui.

22. Dans un jour de fête, les Thébains, plongés dans l'ivresse, se livroient aux transports d'une joie insensée. Le seul *Epaminondas*, le plus grand homme de son siècle, se promenoit en silence. Un de ses amis l'ayant rencontré, lui demanda la raison de cette conduite : « Je songe à trouver les moyens pour « que vous puissiez vous réjouir et vous enivrer sans « crainte », répondit-il. Tandis que ses concitoyens oublient au sein des plaisirs leurs intérêts les plus importans, *Epaminondas* y pense pour eux. Quelle générosité ! quel amour pour la patrie ! Ce zèle magnanime, il le conserva jusqu'au dernier moment de sa vie. Ayant été mortellement blessé d'un coup de flèche à la bataille de Mantinée, il se fit porter dans sa tente, et demanda si son bouclier étoit conservé ! On le lui montra ; puis il s'informa de l'état de la bataille : on lui répondit que les Thébains étoient vainqueurs. « J'ai assez vécu, s'écria-t-il, Thèbes est « triomphante » ; et, faisant aussitôt arracher le fer de sa blessure, il expira.

23. La peste faisoit de grands ravages dans la Perse et dans la Grèce, et tout l'art de la médecine ne pouvoit arrêter les progrès rapides de ce fléau destructeur. *Artaxerxès Longuemain*, qui avoit entendu parler de la grande réputation d'*Hypocrate* de Cos, le plus célèbre médecin qui fût alors, et qui ait été depuis, lui fit écrire par ses gouverneurs, pour l'engager à venir dans ses états traiter ceux qui étoient attaqués de cette maladie cruelle. Il lui faisoit les offres les plus avantageuses, ne mettant, du côté de l'intérêt, aucune borne aux récompenses dont il prétendoit le combler; et, du côté de l'honneur, promettant de l'égaler à

ce qu'il y avoit de personnages les plus considérables dans sa cour. Tout l'éclat de l'or et des dignités qu'on fit briller aux yeux d'*Hypocrate*, ne fut point capable de le tenter, et ne put étouffer dans son esprit le sentiment d'aversion et de haine qui étoit devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perses. Sa réponse fut donc qu'il étoit sans besoin et sans désir ; qu'il devoit ses soins à ses compatriotes, et qu'il ne devoit rien aux barbares ennemis déclarés des Grecs. Les rois ne sont pas accoutumés aux refus. *Artaxerxès*, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'*Hypocrate*, et où il étoit actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avoit mérité, menacant, en cas de désobéissance, de détruire tellement la ville et l'île, qu'il n'en resteroit pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de *Darius* et de *Xerxès* n'avoient pu autrefois les porter à leur donner l'eau et la terre, ni à suivre leurs ordres ; que celles d'*Artaxerxès* n'auroient pas plus d'effet; que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreroient point leur concitoyen, et qu'ils comptoient sur la protection des dieux.

*Hypocrate* avoit écrit qu'il se devoit à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athènes, il s'y rendit, et ne sortit point de la ville que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades ; et, pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses élèves dans tout le pays, après les avoir instruits de la manière dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zèle si généreux pénétra les Athéniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnèrent, par un décret public, qu'*Hypocrate* seroit initié aux grands mystères, de la même manière que l'avoit été Hercule ; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille staters, ce qui montoit à cinq cents pistoles de notre monnaie, et que le décret qui la lui accordoit, seroit lu, à haute voix, par un héraut, dans les jeux publics, à la grande fête des Panathénées ; qu'il auroit le droit de bourgeoisie, et seroit nourri dans le Prytanée, pendant toute sa

vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'état; enfin, que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris et élevés à Athènes comme s'ils y étoient nés.

24. Après les dieux, ce que les Romains avoient de plus cher étoit la patrie. L'affection pour le lieu où l'on a reçu la naissance est naturelle à tous les hommes; mais il semble que ce sentiment avoit quelque chose de plus animé et de plus vif dans les Romains que dans aucune autre nation. Ils étoient toujours prêts à tout entreprendre et à tout souffrir pour son salut. Biens, repos, vie, gloire même, amis, parens, enfans, ils se croyoient obligés de lui tout sacrifier; et il ne faut pas s'en étonner, ni juger des dispositions du peuple romain par celles des autres peuples. A Rome, chaque particulier avant part au gouvernement, avoit un intérêt personnel à la prospérité de l'état, d'où dépendoient sa sureté et son bonheur. Les succès publics étoient son ouvrage, parce qu'il y avoit contribué par différentes voies, par la sagesse de ses conseils dans les délibérations, par la fermeté de son courage dans les combats, par le choix des généraux d'armée et des magistrats dans les assemblées: or il est naturel d'aimer son ouvrage, de s'applaudir avec complaisance sur le succès de ses entreprises, et de s'intéresser à la conservation de tout ce qui nous appartient et de tout ce que nous possédons. Les Romains trouvoient tout cela dans le salut de leur patrie; et c'étoit pour conserver tous ces avantages qu'ils sacrifioient tout pour elle. Aucun mauvais traitement ne pouvoit étouffer dans leurs cœurs cet amour que la nature y avoit imprimé de leur naissance, et que l'éducation avoit bien fortifié. On leur inculquoit, dès les premières années de l'enfance, qu'un fils ne peut jamais s'acquitter de ce qu'il doit à une mère, quand même elle oublieroit les sentimens de la nature; et qu'un citoyen est toujours obligé à sa patrie, quelque ingrate et injuste qu'elle puisse être à son égard. Cette disposition étoit entretenue et cimentée par l'union particulière de citoyens entre eux. C'est à quoi les premiers rois, dès le commencement,

donnèrent tous leurs soins et toute leur application, convaincus que de là dépendoit le salut de l'état. La distribution des artisans de différens corps, qui les réunissoit tous ensemble, chacun selon sa profession, les devoirs réciproques établis entre les patrons et les cliens, c'est-à-dire, entre les grands et les petits, tendoient à ce but, et contribuoient beaucoup à l'union des citoyens, malgré la différence d'emplois, et l'inégalité des conditions.

25. Pour terminer les différens continuels qui s'élevoient entre Albe et Rome, *Tullus Hostilius*, roi des Romains, et *Métius Sufétius*, chef des Albains, convinrent de faire combattre trois Romains et trois Albains. Le sort des combattans devoit décider de celui de leur patrie. Trois frères, appelés *Curiaces*, furent choisis parmi les Albains. Du côté des Romains, on fit aussi choix de trois frères, nommés *Horaces*. Le champ de bataille étoit une large plaine, d'où les deux armées pouvoient voir l'action. Elle séparoit le territoire de Rome d'avec celui de sa rivale. L'espace qu'on laissa aux champions étoit de trois ou quatre stades. Le jour qui devoit assurer l'empire à l'une des deux villes étant arrivé, on immola des victimes; et tandis qu'elles brûloient sur les autels, les Romains et les Albains firent serment qu'ils s'en tiendroient à ce qui seroit décidé par le combat, et qu'ils garderoient inviolablement les conditions du traité, eux et leurs descendans. La cérémonie étant achevée, les troupes mirent bas les armes, et sortirent de leurs retranchemens pour voir le combat. Les *Curiaces* et les *Horaces*, enflammés d'une sainte et noble émulation, et brûlant du désir de faire triompher la patrie, dont le sort étoit entre leurs mains, s'avancent les uns contre les autres, avec l'intrépidité, l'air menaçant et terrible de deux grandes armées dont les forces égales vont balancer la fortune de deux puissans empires. De part et d'autre ils étoient revêtus d'une brillante armure, et ornés comme des victimes destinées à la mort. Dès qu'on les vit aux mains, on entendit des deux côtés, parmi les spectateurs, un bruit confus, mêlé d'acclamations, de vœux, d'exhorta-

tions, de gémissemens. Tantôt les combattans cédoient à leurs adversaires, et sembloient lâcher pied; tantôt ils retournoient à la charge, et, par leur bravoure infatigable, rappeloient la victoire. Cette alternative tenoit les esprits suspendus entre la crainte et l'espérance. Ils se battirent long-temps, sans que la fortune se déclarât. L'égalité de leurs forces, leur adresse, leur valeur respective, la bonté de leurs armes, tout rendoit le succès difficile, et retardoit la décision de cette querelle fameuse. L'aîné des Albains étant aux prises avec son adversaire, lui fit plusieurs blessures, et lui porta enfin un dernier coup qui l'étendit mort sur la place. Un des deux *Horaces*, qui étoient accourus pour soutenir leur frère, fond sur le vainqueur; et après lui avoir porté plusieurs coups, et en avoir reçu lui-même, il lui enfonce son épée dans la gorge, et le renverse par terre. Déjà les Romains reprenoient courage; déjà la joie des Albains commençoit à se dissiper, lorsqu'un revers de fortune replongea les Romains dans leurs premières terreurs. L'Albain, irrité par la mort de son frère, attaque le Romain qui l'avoit immolé. Acharnés l'un contre l'autre, ces deux formidables champions se percent réciproquement de plusieurs coups. Le Romain en reçoit un qui pénètre jusqu'aux entrailles. La mort glace ses sens : il est près d'expirer. Dans ce dernier moment, il recueille tout son courage : il fait les plus grands efforts; et glissant son épée sous le bouclier de son ennemi, que la certitude de la victoire rendoit moins attentif, il lui coupe le jarret, et rend à ses pieds les derniers soupirs. L'Albain, malgré sa blessure, se soutient encore quelque temps. Il s'appuie sur son bouclier, et va joindre son frère qui luttoit vivement contre le seul Romain qui restoit encore. Celui-ci, attaqué par devant et par derrière, et désespérant de pouvoir tenir contre deux adversaires qui l'enveloppoient, résolut de partager leurs forces, afin de les combattre avec plus d'avantage. Il crut qu'il y réussiroit en prenant la fuite, et qu'un des *Curiaces* étant boîteux, il ne seroit poursuivi que par un de ses ennemis. Plein de cette espérance, il lâche le pied, et se met à courir de

toutes ses forces. L'artifice lui réussit. Celui des deux *Curiaces* qui n'étoit point encore blessé dangereusement, le poursuit de près, tandis que l'autre reste loin derrière lui. Alors les Albains poussent des cris de joie: ils encouragent leurs guerriers; ils leur applaudissent à l'envi; ils veulent déjà les couronner comme vainqueurs. Les Romains, au contraire, abattus, consternés, déplorent leur disgrace, et maudissent le perfide citoyen dont la coupable lâcheté va pour jamais asservir la fierté romaine au joug de son odieuse rivale. Cependant *Horace* se retourne contre son ennemi; et sans lui laisser le temps de se mettre en défense, il lui décharge un coup si terrible, qu'il lui coupe le bras dont il tenoit son épée. Il redouble d'ardeur, lui porte un autre coup, et le renverse sur la place. De là il revient contre le dernier des Albains. Il ne lui restoit plus qu'un souffle de vie : *Horace* le lui arrache sans résistance, et met le comble à sa victoire et au triomphe de sa patrie.

Tous les Romains s'empressent d'environner le vainqueur. On lui prodigue les éloges dûs à son heureuse bravoure, on le couronne, à l'envi, des lauriers qu'il mérite; on le conduit en pompe dans Rome, pour rendre aux dieux de solennelles actions de graces. *Horace* marchoit à la tête de ses concitoyens, chargé des dépouilles qu'il avoit si glorieusement remportées. Sa sœur, qui avoit été promise en mariage à l'un des *Curiaces*, vint à sa rencontre devant la porte Capène. Ayant reconnu sur les épaules de son frère, une cotte-d'armes qu'elle avoit travaillée de ses propres mains, et dont elle avoit fait présent à son futur époux, elle déchire ses vêtemens, elle se frappe le sein; elle verse des torrens de larmes, et fait retentir le nom, le triste nom de son époux, avec des cris lamentables. Furieuse, elle lance sur son frère des regards étincelans de colère, et lui fait les plus vifs reproches. Le jeune héros, piqué des lamentations et des invectives de sa sœur au milieu de la joie publique, lui passe son épée au travers du corps. « Vas, lui dit-il, sœur dénaturée, toi dont les « indignes pleurs déshonorent ma victoire, toi qui ou- « blies tes frères et ta patrie; va rejoindre celui pour

« qui seul tu marques tant d'amour. Qu'ainsi périsse « toute Romaine qui pleurera l'ennemi de Rome ! » L'action parut atroce aux sénateurs et au peuple; mais l'éclat de la victoire récente parloit en faveur d'un guerrier que son trop grand amour pour la patrie avoit rendu coupable. *Tullus*, roi de Rome, ne voulant pas prendre sur lui les suites d'une affaire qui paroissoit si odieuse, en laissa la connoissance à des commissaires qu'il nomma pour cet effet. Le crime étant manifeste, ils ne purent s'abstenir de condamner le fratricide à mort. Déjà le licteur se mettoit en devoir d'exécuter la sentence. *Horace* attendoit le coup fatal avec cette constance et cette intrépidité qui avoient fut triompher Rome. Le bras étoit levé. Un bruit soudain se fait entendre. Le père du guerrier infortuné s'avance dans l'assemblée ; et d'un ton pathétique, ce vénérable vieillard prend la défense de son fils : « Quoi ! Romains, « s'écrie-t-il; quoi ! vous allez voir battre de verges, « et mettre à mort un citoyen dont vous venez d'ho- « norer la victoire par des applaudissemens unanimes? « Vous avez partagé son triomphe, vos mains ont cou- « ronné sa tête, et vous ordonnerez son supplice! Des « Albains même pourroient-ils voir, avec des yeux in- « différens, un spectacle aussi triste? Va, licteur, lie « ce bras qui vient, il n'y a qu'un moment, d'affermir « et d'étendre l'empire du peuple romain. Va, cou- « vre d'un voile funèbre la tête du vengeur de Rome. « Attache ce jeune héros à un infame gibet : frappe-le « de verges, ou dans l'enceinte de ces murs, pourvu « que ce soit au milieu des trophées qu'il vient d'ériger « à sa valeur; ou hors de Rome, pourvu que ce soit au « milieu de cette pleine où le *Curiaces* ont succombé « sous son glaive victorieux. En effet, Romains, pour- « roit-on conduire ce guerrier en quelque lieu où « l'éclat de ses exploits ne parlât en sa faveur, et ne « réclamât contre l'indigne récompense qu'on lui pré- « pare ? » Le peuple fut touché de ces plaintes. Les larmes du père firent paroître le fils moins criminel. On crut qu'en faveur du service qu'il venoit de rendre à la patrie, on pouvoit oublier la rigueur de la loi. On le

le renvoya donc absous, plus par admiration pour son courage, que par conviction de la justice de sa cause.

26. *Tarquin-le-Superbe* ayant été chassé de Rome, les jeunes nobles formèrent le projet d'y faire rentrer ce despote, qui les éblouissoit par les plus magnifiques promesses. La conspiration étoit secrète. Les deux fils de *Brutus*, fondateur de la liberté romaine, en étoient l'ame. Un soir ils s'abouchèrent avec les ambassadeurs du monarque exilé, afin de concerter avec eux les moyens de réussir dans leur entreprise. Mais un esclave nommé *Vindicius*, qui avoit quelque soupçon, écouta en dehors de la salle où les conjurés tenoient leur conférence, et entendit tout ce qu'ils disoient. Il courut aussitôt rapporter aux consuls tout ce qui se tramoit; et ces deux souverains magistrats étant partis sur-le-champ avec main-forte, arrêtèrent les traîtres, qu'ils firent mettre en prison. Dès qu'il fut jour, *Brutus* monta sur son tribunal, et cita les coupables, qui comparurent dans l'instant. On entendit la déposition de *Vindicius*; après quoi l'on permit aux conjurés de parler, s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense. Ils ne répondirent que par des soupirs, des sanglots et des larmes. Toute l'assemblée tenoit les yeux baissés, et personne n'osoit ouvrir la bouche. Ce morne silence ne fut interrompu que par un bruit sourd, qui fit entendre le mot d'*exil*, dont on auroit souhaité que *Brutus* se fût contenté pour punir les coupables. Mais, insensible à tout autre motif qu'à celui du bien public, il prononça contre eux l'arrêt de mort, et l'exécuteur les conduisit au supplice. Jamais il n'y eut d'évènement plus capable d'inspirer en même temps et de la tristesse et de l'horreur. *Brutus*, père et juge des deux coupables, se vit obligé, par sa charge, de faire exécuter lui-même ses propres enfans. La fortune, qui eût dû, ce semble, épargner au moins à ses yeux un si douloureux spectacle, le mit dans la nécessité cruelle d'y présider lui-même. On voyoit un grand nombre de jeunes gens attachés aux funestes poteaux; mais on faisoit aussi peu d'attention à tous les autres, que s'ils eussent été des inconnus. Les enfans du consul attiroient seuls tous

les regards. Tous les spectateurs, touchés de compassion, plaignoient leur malheureux sort, et cette fureur indiscrète, qui avoit éteint en eux tout sentiment de raison, jusqu'au point de les engager, dès cette année même où l'on commençoit à goûter les douceurs d'un heureux changement, à trahir leur patrie, qui venoit d'être mise en liberté; leur père, qui en étoit le libérateur; le consulat, dont leur maison avoit les prémices; le sénat, le peuple, tout ce qu'il y avoit de dieux et de citoyens dans Rome; pour qui? pour un tyran superbe, pour un misérable fugitif, dont les regards sanguinaires menaçoient encore sa patrie, pour *Tarquin!* Les consuls parurent alors sur leur tribunal; et pendant que le bourreau frappoit les deux criminels, toute la multitude ne détourna point la vue de dessus le père, examinant ses mouvemens, son maintien, sa contenance, qui, malgré sa triste fermeté, laissoit entrevoir les sentimens de la nature, qu'il sacrifioit à la nécessité de son ministère, mais qu'il ne pouvoit étouffer. Tous les autres coupables subirent le même supplice; et quoique *Collatin* fît quelques efforts pour sauver ses deux neveux, aucun n'échappa à la mort. Après le sacrifice de *Brutus*, pouvoit-on, devoit-on espérer quelque grace?

27. La haine contre les *Tarquins* étoit si violente dans le cœur des Romains, qu'elle passa de leur personne jusqu'à leur nom. *Tarquin-Collatin*, alors consul, fut la victime du nom qu'il portoit, quoiqu'il eût eu tant de part à l'expulsion des rois et à l'établissement de la liberté. Les esprits paroissoient s'indisposer de jour en jour à son égard. Cet objet faisoit la matière la plus ordinaire des conversations. On se communiquoit ses craintes et ses inquiétudes. *Brutus*, pour prévenir les suites fâcheuses de ce bruit sourd, qui se répandoit dans la ville, et qui y excitoit un murmure presque général, assembla le peuple. Il commença par faire lire le décret par lequel tous les ordres de l'état s'étoient engagés avec serment à ne souffrir jamais que qui que ce fût régnât dans Rome. Il ajouta que, quoiqu'il n'y eût rien actuellement à craindre pour la liberté, on ne

pouvoit prendre trop de précautions pour assurer l'exécution de ce décret ; qu'il étoit fâché de le dire, par rapport à son collégue dont il connoissoit le mérite et les bonnes intentions, mais que l'amour de la patrie l'emportoit sur son affection particulière ; que le peuple romain ne croyoit pas avoir recouvré entièrement sa liberté, pendant qu'il voyoit le nom et le sang de ces rois odieux, non-seulement subsistant dans Rome, mais revêtu du souverain pouvoir ; que c'étoit un obstacle dangereux à la liberté. « Délivrez-nous de cette « crainte, poursuivit-il en s'adressant à *Collatin*, vaine « sans doute et mal fondée, mais qui inquiète le peuple. « Nous le savons, nous l'avouons : vous avez chassé « les rois. Mettez le comble à votre bienfait ; ôtez du « milieu de nous jusqu'à leur nom. Les citoyens non-« seulement vous laisseront tout votre bien, mais ils « se feront un plaisir et un devoir de l'augmenter. Quit-« tez la ville, en emportant avec vous leur estime et « leur affection. Ils imaginent que la royauté ne sortira « d'ici parfaitement qu'avec la famille des tyrans. » *Collatin* fut étrangement surpris d'un tel discours, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre. Il se préparoit à y répondre et à se justifier, lorsque tous les principaux de la ville l'environnent, et lui font la même prière avec beaucoup de force et d'instance. Il fut peu touché de leurs représentations. Mais lorsqu'il vit que *Spurius-Lucrétius*, vieillard respectable par son mérite et par sa réputation, et qui d'ailleurs étoit son beau-père, se joignoit aux autres, et employoit auprès de lui tantôt les prières, tantôt les avis, mêlant l'autorité à la tendresse, pour l'engager à se laisser vaincre par le consentement de ses concitoyens, il ne put résister davantage : il abdiqua le consulat, sortit de la ville, et se retira à Lavinium avec tous ses effets. Le peuple le gratifia de vingt mille écus, et *Brutus* y en ajouta cinq mille de son propre bien.

28. A la bataille de Veseris contre les Latins, le consul *Decius-Mus*, remarquant que les Romains plioient, et que le trouble se mettoit dans l'armée, prit la généreuse résolution de se dévouer pour la gloire et la con-

servation de sa patrie. Il appela à haute voix le pontife, qui lui fit pratiquer les cérémonies usitées dans les dévouemens, et prononça contre les ennemis et contre lui-même les imprécations ordinaires. Ensuite il ordonne à ses licteurs de se retirer vers *Manlius* son collègue, et d'aller lui annoncer qu'il s'est dévoué pour le salut de la république; puis il saute tout armé sur son cheval, et se jette, tête baissée, au milieu des ennemis. Il parut aux deux armées avec un air et une prestance au-dessus de l'humanité, comme étant envoyé du Ciel pour appaiser la colère des dieux contre les siens, et la faire tomber sur leurs adversaires. La terreur et la consternation sembloient marcher devant lui. Par-tout où il se montroit, les Latins, comme frappés de la foudre, étoient aussitôt saisis de frayeur. Enfin accablé de traits, il tomba mort. Dans ce moment, le trouble et le désordre redoublèrent parmi les ennemis. La mort du général, qui d'ordinaire est un sujet de découragement pour les soldats, inspira aux Romains une nouvelle valeur. Ils firent un carnage horrible des Latins, et remportèrent une victoire complète.

29. Un célèbre Romain, nommé *Rutilius*, ayant été injustement exilé, quelqu'un, pour le consoler, lui dit qu'il s'élèveroit bientôt une guerre civile dans Rome, et qu'à la faveur de ce désordre général, tous les exilés seroient rappelés. « Que t'ai-je donc fait, « lui répondit *Rutilius*, pour me souhaiter un retour « plus triste encore que mon exil? »

30. Des citoyens ingrats avoient banni de Rome le grand *Camille*, que ses services faisoient regarder comme le premier Romain de son siècle. Cet illustre proscrit chercha un asile dans Ardée, petite ville voisine, suppliant les dieux pour toute vengeance, que ses injustes compatriotes n'eussent jamais besoin de lui. Quand il apprit, quelque temps après, la conquête et le pillage de Rome par les Gaulois, oubliant l'injure qu'il en avoit reçue, il ne songea qu'à lui donner du secours; mais, toujours soumis aux lois de sa patrie, lors même qu'elle n'existoit plus, il n'osa lever des troupes sans avoir été rappelé et créé dictateur par

le reste des Romains qui s'étoient retirés au Capitole. On sait avec quel courage et quel bonheur il chassa *Brennus* et cet essaim de Barbares qui avoient inondé l'Italie. Ce grand homme eut le plaisir si doux, si sensible aux belles ames, de sauver une ville ingrate qui l'avoit outragé, et d'être le restaurateur de ces mêmes murs dont on l'avoit autrefois chassé.

31. Un illustre Romain, nommé *Fulvius*, ayant rencontré son fils qui partoit pour aller joindre *Catilina*, le poignarda, en disant : « Je ne t'ai pas donné le jour « pour servir *Catilina* contre ta patrie, mais pour « servir ta patrie centre *Catilina*. »

32. Le fameux *Attilius-Régulus*, après avoir remporté deux victoires complettes sur les Carthaginois, fut vaincu à son tour et fait prisonnier. Il demeura en captivité pendant quelques années. La guerre continua cependant toujours, et les Romains reprirent bientôt l'avantage sur leurs ennemis. Les Carthaginois, affoiblis par les pertes considérables qu'ils avoient faites, résolurent d'envoyer à Rome des embassadeurs, pour y traiter de la paix, et en cas qu'ils n'en pussent obtenir une qui leur fût favorable, pour y proposer l'échange des prisonniers, et particulièrement de certains d'entre eux qui étoient des premières familles de Carthage. Ils crurent que *Régulus* pourroit leur être d'un grand secours, sur-tout par rapport au second article. Il avoit à Rome sa femme et ses enfans, grand nombre de parens et d'amis dans le sénat : son cousin-germain étoit revêtu de la dignité de consul. On avoit lieu de présumer que le désir de se retirer du triste état où il languissoit depuis plusieurs années, de rentrer dans sa famille qui lui étoit fort chère, et d'être rétabli dans une patrie où il étoit généralement estimé et respecté, le porteroit infailliblement à appuyer la demande des Carthaginois. On le pressa donc de se joindre aux ambassadeurs dans le voyage qu'ils se préparoient à faire. Il ne crut pas devoir se refuser à cette demande. La suite fera connoître quels étoient ses motifs. Avant de partir, on lui fit prêter serment, qu'en cas qu'il ne réussît point dans ses demandes, il reviendroit à Carthage : on lui

fit même entendre que sa vie dépendoit du succès de sa négociation. Quand ils furent près de Rome, *Regulus* refusa d'y entrer, alléguant pour raison que la coutume de leurs ancêtres étoit de ne donner audience aux ambassadeurs des ennemis que hors de la ville. Le sénat s'y étant assemblé, les députés de Carthage, après avoir exposé le sujet de leur ambassade, se retirèrent. *Regulus* vouloit les suivre, quoique les sénateurs le priassent de rester; et il ne se rendit à leurs prières qu'après que les Carthaginois, dont il se regardoit comme l'esclave, le lui eurent permis. Il ne paroît pas qu'on fît mention de ce qui regardoit la paix. La délibération ne roula que sur ce qui regardoit les prisonniers. *Regulus*, invité par la compagnie à dire son avis, répondit qu'il ne pouvoit le faire comme sénateur, ayant perdu cette glorieuse qualité, aussi-bien que celle de citoyen romain, depuis qu'il étoit tombé entre les mains des ennemis; mais il ne refusa pas de dire, comme particulier, ce qu'il pensoit. La conjoncture étoit délicate. Tout le monde étoit touché du malheur d'un si grand homme. Il n'avoit qu'à prononcer un mot pour recouvrer, avec sa liberté, ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfans et sa patrie; mais ce mot lui paroissoit contraire à l'honneur et au bien de l'état. Il ne fut attentif qu'aux sentimens que lui inspiroient la force et la grandeur d'ame. Il déclara donc nettement qu'on ne devoit point songer à faire l'échange des prisonniers; qu'un tel exemple auroit des suites funestes à la république; que des citoyens qui avoient été assez lâches pour livrer leurs armes à l'ennemi, étoient indignes de compassion, et incapables de servir leur patrie; que pour lui, à l'âge où il étoit, on devoit compter que le perdre, c'étoit ne rien perdre; au lieu qu'ils avoient entre leurs mains plusieurs généraux carthaginois dans la vigueur de l'âge, et en état de rendre encore à leur patrie de grands services pendant plusieurs années. Ce ne fut pas sans peine que le sénat se rendit à un avis qui devoit coûter si cher à son généreux auteur, et qui étoit sans exemple dans le cas où se trouvoit *Regulus*. Cet illustre captif partit de Rome

pour retourner à Carthage, sans être touché ni de la vive douleur de ses amis, ni des larmes de sa femme et de ses enfans; mais avec la tranquillité d'un magistrat, qui, libre enfin de toute affaire, part pour sa maison de campagne. Cependant il n'ignoroit pas à quels supplices il étoit réservé. En effet, dès que les ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange, et qu'ils surent qu'il s'y étoit même opposé, leur barbare cruauté imagina des supplices inouis, et arma la main des bourreaux. Ils le tenoient long-temps resserré dans un noir cachot, d'où, après lui avoir coupé les paupières, ils le faisoient sortir tout-à-coup pour l'exposer au soleil le plus vif et la plus ardent. Ils l'enfermèrent ensuite dans une espèce de coffre, tout hérissé de pointes qui ne lui laissoient aucun moment de repos, ni jour ni nuit. Enfin, après l'avoir tourmenté par d'excessives douleurs et une cruelle insomnie, ils l'attachèrent à une croix, pour lui arracher le reste de vie que lui laissoient encore ces horribles souffrances.

33. Après avoir vaincu *Persée*, roi de Macédoine, *Paul-Emile* se préparoit à faire son entrée triomphante dans Rome. Cinq jours avant qu'il reçût cet honneur, il apprit la mort d'un de ses fils, âgé de quatorze ans : cinq jours après son triomphe, il fut témoin de la mort de l'autre, âgé de douze ans. Tout le peuple prit part à la douleur de ce grand homme; lui seul, parut être insensible, et dit aux Romains affligés : « Après tant de prospérités, j'avois lieu de « craindre quelque grand malheur. Grâces aux dieux! « il n'est tombé que sur moi; et la fortune ne se venge « que sur ma maison, des bienfaits qu'elle vous a « prodigués. »

34. Un soldat romain, appelé *Pomponius*, après avoir combattu en héros, fut fait prisonnier, et conduit à *Mithridate*, roi de Pont. Ce prince traita avec bonté ce guerrier plein de valeur, et fit panser les blessures dont il étoit couvert. Lorsqu'il fut guéri, il lui demanda si, pour prix de ses soins, il pouvoit compter sur son amitié? « Je suis votre ami, répon- « dit *Pomponius*, si vous voulez l'être des Romains;

« mais si vous persistez dans votre haine pour ma « patrie, vous trouverez toujours en moi un implacable ennemi. »

35. Un préteur romain, nommé *Genucius-Cippus*, sortant de la ville, sentit tout-à-coup, dit-on, des cornes croître et s'élever sur son front. Etonné de ce prodige, il en demanda l'explication à d'habiles interprètes. « Vous serez roi, lui répondit-on, si vous « rentrez dans Rome. » Aussitôt ce bon citoyen, préférant le bonheur de sa patrie à son élévation particulière, se condamna à un exil perpétuel, pour lui conserver la liberté.

36. *Saturninus*, tribun séditieux, avoit fait recevoir, à force ouverte, une loi injuste, et qui n'avoit pour but que de renouveler les anciens troubles. Il étoit dit que le sénat seroit obligé de l'approuver dans cinq jours; que chaque sénateur en feroit un serment solennel dans le temple de Saturne, et que ceux qui refuseroient de le prêter seroient exclus du sénat, et condamnés à une amende de vingt talens. *Metellus*, à qui la défaite du roi *Jugurtha* avoit fait donner le surnom de *Numidique*, homme ferme et inébranlable dans ses principes, persista courageusement à ne point prêter le serment exigé, malgré l'exemple de tous les autres sénateurs. L'audacieux *Saturninus*, que ce refus désespéroit, lui fait commander par un huissier de sortir du sénat; mais les autres tribuns du peuple, qui n'étoient point de cette cabale, et qui révéroient la haute vertu de *Metellus*, s'opposent unanimement à l'insulte que l'on veut faire à ce grand homme. Irrité de tant d'obstacles, l'impérieux *Saturninus* convoque une assemblée du peuple, dans laquelle *Metellus* est condamné à l'exil, si, dans le jour même, il ne prête le serment porté par la loi. Les grands de Rome, tout le sénat, et même les plus honnêtes gens du peuple, veulent résister à un plébiscite si tyrannique; plusieurs même, par attachement pour la personne de *Metellus*, s'arment secrétement sous leurs longues robes et sous leurs habits de ville. Mais ce généreux sénateur, qui chérissoit véritablement sa patrie, après les avoir re-

merciés tendrement de l'affection qu'ils lui témoignoient, leur déclare qu'il ne souffrira jamais qu'à son occasion on répande le sang d'aucun citoyen. Résolu de subir son exil plutôt que de voir s'allumer dans le sein de Rome les fureurs des guerres civiles, il dit à ses amis particuliers, pour justifier le parti qu'il prenoit : « Ou bien le calme se rétablira dans la « république, et alors je ne doute point que je ne « sois rappelé ; ou bien le gouvernement demeurera « entre les mains de gens tels que *Saturninus ;* et, « dans ce cas, rien ne me peut être plus avantageux « que de demeurer éloigné de Rome. » Il partit ensuite pour son exil. Sa vertu et sa grande réputation lui firent des concitoyens dans tous les lieux où il passa : il ne se trouva étranger en aucun endroit ; et, ayant fixé son séjour dans l'île de Rhodes, il y jouit, dans un doux repos, de cet empire naturel que la vertu donne, sans le secours des dignités.

37. Il s'étoit élevé une grande dispute entre Cyrène, ville puissante, et Carthage, au sujet des limites. On convint de part et d'autre, que deux jeunes gens partiroient en même temps de chacune des deux villes, et que le lieu où ils se rencontreroient serviroit de borne aux deux états. Les Carthaginois (cétoient deux frères nommés *Philènes*), firent plus de diligence : les autres prétendant qu'il y avoit de la mauvaise foi, et qu'ils étoient partis avant l'heure marquée, refusèrent de s'en tenir à l'accord, à moins que les deux frères, pour écarter tout soupcon de supercherie, ne consentissent à être ensevelis tout vivans dans l'endroit même où s'étoit faite la rencontre. Ces deux citoyens généreux, préférant la grandeur et la gloire de leur patrie à la conservation de leurs jours, acceptèrent avec joie la proposition, et se laissèrent enfouir dans cette espèce de tombeau. Les Carthaginois y élevèrent en leur nom deux autels, et leur rendirent chez eux les honneurs divins.

38. Un Chinois, justement irrité des vexations des grands, se présenta à l'empereur, et lui porta ses plaintes. « Je viens, dit-il, m'offrir au supplice auquel

« de pareilles représentations ont fait traîner six cents « de mes compatriotes, et je t'avertis de te préparer « à de nouvelles exécutions. La Chine possède encore « dix-huit mille bons patriotes, qui, pour la même « cause, viendront successivement te demander le « même salaire. » La cruauté de l'empereur ne put tenir contre cette héroïque fermeté. Il accorda à cet homme vertueux la récompense qui le flattoit le plus: la punition des coupables, et la suppression des impôts.

39. L'histoire de la Chine nous fournit dans une mère un exemple frappant de l'amour de la patrie. Un empereur, poursuivi par les armes victorieuses d'un citoyen, voulut se servir du respect aveugle qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mère, afin d'obliger ce citoyen à mettre bas les armes. Il députe vers cette mère un officier qui, le poignard à la main, lui dit qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. « Ton maître, lui répondit-elle avec un « sourire amer, croit-il que j'ai oublié les conventions « tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples « aux souverains, par lesquelles les peuples s'enga- « gent à obéir, et les rois à les rendre heureux ? Il « a le premier violé ces conventions. Lâche exécu- « teur des ordres du tyran, apprends d'une femme « ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie. » Elle arrache, à ces mots, le poignard des mains de l'officier, se frappe, et lui dit : « Esclave, s'il te reste « encore quelque vertu, porte à mon fils ce poi- « gnard sanglant. Dis-lui qu'il venge sa nation, et « qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre « pour moi, plus rien à ménager : il est maintenant « libre d'être vertueux. »

40. La célèbre révolution arrivée à Gênes en 1746, est un de ces événemens qui prouvent combien l'amour de la patrie a de puissance sur les cœurs vraiment républicains. Quarante mille Autrichiens et vingt mille Piémontais s'étoient emparés de cette ville, et, par ordre de leurs souverains, l'avoient taxée à vingt-quatre millions de livres. C'étoit la ruiner de fond en

comble. Les Génois épuisèrent leurs ressources. Ils donnèrent tout l'argent de leur banque de saint-George, pour payer seize millions, et demandèrent grace pour les huit autres. Mais on leur signifia, de la part de l'impératrice-reine, que non-seulement il les falloit donner, mais qu'il en falloit payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régimens répandus dans les faubourgs de Saint-Pierre des Arênes, de Bisagno, et dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres, le désespoir saisit tous les habitans. Leur commerce étoit ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuisée; les magnifiques maisons de campagne qui embellissoient les dehors de Gênes, étoient pillées; les citoyens traités en esclaves par le soldat. Ils n'avoient plus à perdre que la vie; et il n'y avoit point de Génois qui ne parût enfin résolu à la sacrifier, plutôt que de souffrir plus long-temps un traitement si honteux et si tyranique. Quelques sénateurs fomentoient sourdement et avec habileté les résolutions désespérées que les habitans sembloient disposés à prendre. Leurs émissaires disoient aux plus accrédités du peuple: «Jusqu'à quand attendrez-vous que les Au-« trichiens viennent vous égorger entre les bras de vos « femmes et de vos enfans, pour vous arracher le peu « de nourriture qui vous reste? Leurs troupes sont « dispersées hors de l'enceinte de vos murs. Il n'y a « dans la ville que ceux qui veillent à la garde de vos « portes. Vous êtes ici plus de trente mille hommes « capables d'un coup de main. Ne vaut-il pas mieux « mourir, que d'être les spectateurs oisifs de la ruine « de votre patrie? » Mille discours pareils animoient le peuple. La voix de la patrie expirante parloit encore plus haut à tous les cœurs; mais personne n'osoit arborer l'étendard de la liberté.

Les Autrichiens tiroient de l'arsenal de Gênes des canons et des mortiers, et ils faisoient servir les citoyens à ce travail. Le peuple murmuroit; mais il obéissoit. Un capitaine autrichien ayant rudement frappé un habitant qui ne s'empressoit pas assez, ce moment fut un signal auquel le peuple s'assembla, s'émut, et

s'arma, en un instant, de tout ce qu'il put trouver : pierres, bâtons, épées, fusils, instrumens de toute espèce. Ce peuple, qui n'avoit pas eu seulement la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étoient encore éloignés, la défendit quand ils en étoient les maîtres. Le marquis *de Botta*, général des Autrichiens, crut que cette émeute se ralentiroit d'elle-même, et que la crainte reprendroit bientôt la place de cette fureur passagère. Mais les jours suivans, le peuple s'attroupe en plus grand nombre, et vole vers un magasin d'armes, qu'il enfonce, et dont il s'empare. Une centaine d'officiers se distribuent dans la place. On se barricade dans les rues ; et l'ordre qu'on tâche de mettre autant qu'on le peut dans ce bouleversement subit et furieux, n'en ralentit point l'ardeur. On se saisit de plusieurs postes ; on s'y fortifie. Le succès anime les citoyens. La terreur passe du côté des tyrans. Ils veulent punir les prétendus rebelles. On les reçoit par des salves de canon et de mousqueterie.

Le peuple de Gênes composoit alors une armée que l'ardeur qui la pénétroit rendoit redoutable. On battoit la caisse dans la ville au nom du peuple ; et l'on ordonnoit, sous peine de la vie, à tous les citoyens de sortir en armes hors de leurs maisons, et de se ranger sous les drapeaux de leurs quartiers. On attaqua les Allemands de tous côtés. Le tocsin sonnoit en même temps dans tous les villages des vallées. Les paysans s'assemblèrent au nombre de vingt mille. Un prince *Doria*, à la tête du peuple, fond sur le marquis de *Botta* dans Saint-Pierre des Arênes. Le général et ses neufs régimens se retirent en désordre, laissant quatre mille prisonniers et près de mille morts, tous leurs magasins, tous leurs équipages, au pouvoir de simples paysans, qui, sans expérience dans l'art de la guerre, les poursuivent sans cesse, et les obligent enfin à chercher loin de leur patrie un asile contre leurs coups. Cette nouvelle mit en feu le conseil de Vienne : croyant être bientôt en état de prendre Gênes, et de punir un peuple qu'il appeloit *séditieux*, il signifia au sénat qu'il eût à faire payer incessamment les huit millions res-

tant de la somme à laquelle on l'avoit condamné; à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes; à rendre tous les prisonniers, à punir les auteurs de la rebellion. Ces orgueilleuses conditions affermirent de plus en plus les Génois dans la résolution de se défendre, et dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avoient chassés de leur capitale.

Cependant cette ville étoit menacée des plus grands périls. Elle n'avoit ni troupes régulières aguerries, ni aucun officier expérimenté, ni argent, l'ame de la guerre. Nul secours n'y pouvoit arriver que par mer, et encore au hasard d'être pris par l'amiral *Medley*, qui dominoit sur les côtes. Le roi de France fit d'abord tenir au sénat un million par un petit vaisseau qui échappa aux Anglais. Les galères de Toulon et de Marseille partirent bientôt après, chargées d'environ six mille hommes. Enfin le duc *de Boufflers* vint animer, par sa présence, les défenseurs de Gênes. Sa sagesse rétablit par-tout l'ordre et l'abondance; et la religion seconda ses mesures. Par son ordre, les confesseurs refusoient l'absolution à quiconque balançoit entre la patrie et les ennemis. Un hermite se mit à la tête des milices qu'il encourageoit par son enthousiasme en leur parlant, et par son exemple en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnoient tous les jours pour chasser les ennemis de leurs postes, et mourut en exhortant les Génois à se défendre. Les dames génoises, semblables à celles de l'ancienne Rome, mirent en gage leurs pierreries chez les Juifs, pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires. Enfin la cour de Vienne, désespérant du succès de ses tentatives, consentit à la paix. Les ennemis se retirèrent, et les Génois conservèrent une liberté d'autant plus précieuse, qu'ils l'avoient recouvrée par leur valeur.

41. *Edouard*, roi d'Angleterre, voulant se rendre maître de Calais, vint assiéger cette ville en 1346. Il la bloqua pendant neuf mois, sans que l'invincible constance des citoyens, soutenue par l'intrépidité du brave *Jean de Vienne*, leur gouverneur, pût ralentir ses travaux. Tous les passages étoient fermés; les provisions

s'épuisoient dans la place; bientôt la misère devint extrême. On se vit contraint de manger les animaux les plus immondes : des chiens, des chats, des souris même étoient des mets délicieux; et quand on eut dévoré ces vils alimens, on se vit réduit à l'indigence la plus affreuse, la plus désespérante. Mais l'amour de la patrie triomphoit de tant de maux. On aimoit mieux mourir, que de reconnoître un autre souverain que *Philippe VI*. Ce prince fit de vains efforts pour sauver de si braves guerriers et des sujets si fidelles. Il fut contraint de les abandonner à la discrétion d'un ennemi qu'une longue résistance avoit rendu implacable. Les habitans de Calais, au comble de la douleur, ne songèrent plus qu'à se rendre. A leur prière, *Jean de Vienne* monta aux créneaux des murailles, et fit signe qu'il vouloit parler. *Edouard* envoya *Gautier de Mauni* et le sire *de Basset* pour conférer avec lui. « Chiers seigneurs, leur dit le « gouverneur, vous êtes moult vaillans chevaliers en « fait d'armes, et savez que le roi de France que nous « tenons à seigneur, nous a céans envoyés, et com- « mandé que nous gardassions cette ville et châtel, si « que blâme n'en eussions, et lui nul dommage : nous « en avons fait notre pouvoir. Or, est notre secours « failli, et nous si estraints, que nous n'avons de quoi « vivre ; si nous conviendra tous mourir, ou enrager « de famine, si le gentil roi votre seigneur n'a merci « de nous, laquelle chose lui veuillez prier en pitié, et « qu'il nous veuille laisser aller tout ainsi que nous som- « mes. — *Jean*, répondit *Gautier*, nous savons une par- « tie de l'intention de monseigneur le roi ; car il nous « l'a dit : sachez que ce n'est mie son attente que vous « en puissiez aller ainsi ; mais son intention est que « vous vous mettiez tous à sa propre volonté, ou pour « ranconner ceux qu'il lui plaira, ou pour faire mourir. »

*De Vienne* redoubla ses prières et ses instances auprès de *Mauni*, pour l'engager à fléchir le courroux du monarque. L'ame généreuse du chevalier anglais fut pénétrée de douleur. Il promit : il se flatta de réussir. Tous les généraux se réunirent à lui pour calmer l'inflexible *Edouard ;* et ce prince cédant enfin à leurs

vives supplications, leur dit : « Seigneurs, je ne veux « mie être tout seul contre vous tous. Sire *Gautier*, « vous direz au capitaine de Calais, que la plus grande « grace qu'il pourra trouver en moi, c'est qu'ils se par- « tent de la ville six des plus notables bourgeois, les « chefs tous nus, et tous déchaussés, les harts au cou, « et les clefs de la ville et du châtel en leurs mains ; « et de ceux, je ferai à ma volonté, et le remanant « je prendrai à merci. »

*Mauni* se hâta de porter ces ordres du vainqueur; et *Jean de Vienne* le pria d'assister à la déclaration qu'il en alloit faire au peuple. Tous les habitans assemblés sur la place, attendoient la réponse d'*Edouard*, avec cette inquiétude cruelle que donnent la crainte de la mort et l'espérance de la vie. Dès que l'arrêt eut été publié, un morne silence annonça l'anéantissement de tous les cœurs. On se regardoit en frissonnant : on cherchoit avec effroi ces six victimes du salut public ; on désespéroit de les rencontrer. Enfin, des cris lugubres, entrecoupés de sanglots, de gémissemens et de pleurs, interrompirent tout-à-coup ce vaste silence. *Mauni*, témoin d'un spectacle si touchant, ne put retenir ses larmes, et confondit ses soupirs avec ceux de ces citoyens désolés. Cependant le moment fatal approchoit; il falloit se décider. Au milieu de ce peuple vaincu par la douleur, abattu, consterné, un héros dont le nom doit vivre éternellement dans la mémoire des hommes, l'honneur de sa patrie et la gloire de la France, *Eustache de Saint-Pierre* se présente, et suspend, par ses paroles, le désespoir de ses concitoyens. « Seigneurs, grands et petits, « s'écrie le zélé patriote, grand méchef seroit de laisser « mourir un tel peuple que cy est, par famine ou autre- « ment, quand on n'y peut trouver aucun moyen ; et « seroit grande grace devant Notre-Seigneur, qui de « tel méchef le pourroit garder. J'ai en droit moi si « grande espérance d'avoir pardon envers Notre-Sei- « gneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je « veux être le premier. » A peine eut-il cessé de parler, qu'il recut le prix le plus pur de la reconnoissance de ses concitoyens ; chacun l'alloit adorer de pitié. Ils

se prosternèrent à ses pieds, en les arrosant de leurs larmes. Quel empire la vertu n'exerce-t-elle pas sur les cœurs ! *Jean d'Aire*, imitant le courage héroïque de son cousin, et voulant partager l'honneur de mourir pour la patrie, vint se ranger à ses côtés. *Jacques et Pierre Wisant*, frères, et parens de ces généreux martyrs, brûlant du même zèle, se dévouèrent avec eux. Enfin, deux autres citoyens dont l'histoire n'a pas conservé les noms, ces noms sacrés, qu'on auroit dû graver en caractères ineffaçables, achevèrent le nombre de six victimes. Le gouverneur qui, courbé sous le poids des années et des maladies, pouvoit à peine se soutenir, monta à cheval, et les conduisit jusqu'à la porte de la ville. Là, il les remit entre les mains de *Mauni*, en le priant d'intercéder pour eux auprès de son roi. Ils parurent devant *Edouard*, et lui présentèrent humblement les clefs de Calais. Leur magnanimité inspira de l'admiration et de la pitié aux seigneurs anglais qui environnoient le roi. Ce prince resta seul insensible. Il lança sur eux un regard sévère, et commanda qu'on les conduisît au supplice. En vain le prince de Galles se jeta plusieurs fois à ses pieds, et s'efforça de le fléchir : il fut inexorable. « Soit fait venir le coupe-« tête, » répéta-t-il d'un ton terrible. Ces illustres infortunés alloient perdre la vie ; *Edouard* alloit flétrir ses lauriers par une indigne vengeance, si la reine son épouse, héroïne généreuse, n'eût fait un dernier effort pour calmer son aveugle colère. Elle embrassa ses genoux, et le conjura, en répandant un torrent de larmes, de ne pas souiller sa victoire. Le monarque baissa les yeux. « Ah! « madame, s'écria-t-il après un moment de silence, je « aimasse mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous « me priez si à certes, que je ne puis vous éconduire : si « les vous donne à votre plaisir. » Aussitôt la magnanime princesse les emmena dans son appartement, leur fit apporter à dîner, les fit habiller, et les renvoya, sous une escorte sûre, après leur avoir fait donner à chacun six pièces d'or, pour leurs besoins. Le lendemain, *Edouard* entra triomphant dans Calais, dont il chassa tous les habitans, et qu'il peupla d'Anglais.

42. *Henri V*, roi d'Angleterre, ayant déclaré la guerre à la France, assiège la ville de Rouen. Les habitans, fidèles à leur patrie, se défendent comme des lions. Trompés par les promesses du foible *Charles VI* et du duc *de Bourgogne*, ils résistent, avec leurs seules forces, aux nombreux bataillons du monarque assaillant. Durant près de six mois, ils font échouer ses efforts multipliés : enfin, épuisés et en proie à toutes les horreurs de la famine, ils sont obligés de se rendre à composition, le 13 de Janvier 1419. Les articles de la capitulation contenoient en substance, que la garnison sortiroit sans armes; que la ville conserveroit tous ses priviléges et immunités; qu'elle paieroit trois cent quarante-cinq mille écus d'or au vainqueur; que tous les habitans lui prêteroient serment de fidélité, et qu'il pourroit en choisir trois, dont il disposeroit à son bon plaisir. Ces trois victimes furent *Robert de Layet*, *Jean Jourdain* et *Alain Blanchard*, qui s'étoient signalés par leur fermeté dans les conseils, et par leur valeur dans les combats. Les deux premiers fléchirent, à force d'argent, le monarque, aussi avare que cruel; mais *Blanchard*, qui étoit pauvre et redouté, le trouva inexorable. Le bourreau lui trancha la tête. « Je n'ai pas de « bien, disoit ce héros en allant gaiement à la mort; « mais quand j'en aurois, je ne l'emploierois pas pour « empêcher un Anglais de se déshonorer. N'est-il pas « plus beau de mourir pour la patrie, que de ramper « lâchement devant un prince qui n'est pas mon roi? »

43. Les Français avoient établi une petite colonie dans la Floride, en 1562. Les Espagnols, jaloux de voir cet établissement si près d'eux, s'en étoient emparés, avoient massacré tous les Français; et leur commandant *Pierre Mélanez*, avoit fait graver le détail de cette action, en y ajoutant ces mots : « Je n'ai fait ceci « comme à des Français, mais comme à des Luthé- « riens. » *Dominique de Gourgues*, gentilhomme gascon, apprend que le massacre de ses compatriotes n'a point été vengé. Sensible à l'honneur de sa nation, il forme le projet de laver dans le sang des coupables l'affront qu'elle a reçu : il vend tout son bien, équipe

trois petits navires, s'embarque avec cent arquebusiers et quatre-vingts matelots, arrive dans la Floride, attaque et prend trois forts qu'il détruit. De quatre cents Espagnols qui défendoient ce pays, pas un seul ne lui échappe. N'ayant plus rien à faire, il assemble les prisonniers, leur reproche la barbare trahison qu'ils avoient employée, quatre ans auparavant, à l'égard de sa nation, et les fait tous pendre aux mêmes arbres où ils avoient pendu les Français. Il substitue cette inscription à celle que *Mélanez* avoit laissée : « Je n'ai fait ceci comme à des Espagnols, mais « comme à des traîtres, à des voleurs et à des meur- « triers. » Il remet à la voile, et arrive en France où on lui fit un crime d'avoir entrepris cette expédition sans ordre. Il s'agissoit alors d'un traité de paix entre la France et l'Espagne ; et *de Gourgues* fut sacrifié. Il se tint caché à Rouen pendant quelque temps, et mourut à Tours en 1583.

44. L'immortel *Du Guesclin* avoit toujours à sa suite un grand nombre de gentilshommes bretons qu'il entretenoit à ses dépens. *Clisson* lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de monde? — J'en veux faire des « ennemis aux Anglais, répondit *Du Guesclin;* des « vengeurs à ma patrie ; des défenseurs à mon roi : je « veux leur donner de quoi vivre, et les empêcher « de devenir voleurs et brigands : je vendrai, s'il le « faut, jusqu'aux bagues et bijoux de ma femme, « pour les entretenir plus long-temps. »

45. Dans la chaleur de la bataille de Neerwinde, gagnée par les Français en 1693, le maréchal *de Luxembourg*, qui commandoit, voyant revenir du combat un soldat aux gardes qui avoit quitté son corps, lui dit, d'un ton menaçant : « Où vas-tu ? « — Je vais, monseigneur, répondit le soldat, en « ouvrant son habit pour faire voir sa blessure ; je « vais mourir à quatre pas d'ici, ravi d'avoir exposé « et perdu la vie pour ma patrie, et d'avoir combattu « sous un aussi grand général que vous : je puis vous « assurer, à l'article de la mort où je suis, qu'il n'y « a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du « même sentiment. »

46. La frégate du roi *la Magicienne*, de 32 canons, commandée par M. *de la Bouchetière*, capitaine de vaisseau, attaquée en Novembre 1781 par *le Chatham*, vaisseau de guerre anglais de 62 canons, se rendit après trois heures d'un combat opiniâtre. Les officiers et l'équipage avoient fait, pour la défense du pavillon français, tout ce que la bravoure et l'honneur peuvent suggérer; mais il fallut céder à la force. Un matelot, nommé *Nicolas Dachicourt*, natif de Boulogne, fut blessé à mort, au moment où l'on alloit se rendre. Ce brave homme, étendu sur le gaillard, et près d'expirer, saisit la main de son capitaine, et lui dit : « Je vais mourir; mais je regrette moins la vie, que « de voir la frégate au pouvoir de l'ennemi. »

47. Un général français, à qui, dans la chaleur du combat, quelqu'un vint dire que son fils venoit d'être tué, répondit : « Songeons maintenant à vaincre « l'ennemi; demain je pleurerai mon fils : la patrie « doit passer avant moi. » Ce trait magnanime rappelle le patriotisme de M. *de Saint-Hilaire*, lieutenant-général de l'artillerie. Il accompagnoit le vicomte *de Turenne*, lorsque le même coup de canon qui tua ce grand capitaine, le sauveur, la gloire de la France, lui emporta le bras. Son fils, qui se tenoit à ses côtés, saisi de frayeur à la vue de son père, se mit à pleurer et à jeter de grands cris : « Taisez-vous, mon fils », lui dit-il, et lui montrant M. *de Turenne* étendu mort; il ajouta : « Voilà celui qu'il faut pleurer avec « la France. »

48. M. *de G****, maréchal des camps et armées du roi, commandant les carabiniers, voit son fils aîné tué à côté de lui, à la bataille de Fontenoi. Il le recommande à quelques-uns des guerriers qu'il conduit; et sans songer davantage à ce malheur, il marche avec ses escadrons, et signale son bras redoutable par mille prodiges de valeur. Après la bataille, le roi, que l'on avoit instruit de ce qui venoit d'arriver à M. *de G****, lui témoigna son admiration et sa sensibilité. « Sire, répondit ce héros les larmes aux « yeux, mon fils a sacrifié ses jours à la patrie : il

« lui devoit ce tribut ; j'étois citoyen avant d'être « père. »

49. Dans la dernière guerre du Canada, le marquis *de Montcalm*, après avoir remporté, comme général, plusieurs victoires sur les ennemis de la France, sacrifia sa vie en soldat dans la dernière action. Il y fut blessé mortellement de deux coups de feu : cependant il ne descendit point de cheval qu'il n'eût fait lui-même la retraite de l'armée, sous le murs de Québec. Sur la réponse que lui fit son chirurgien que ses blessures étoient mortelles, il dit au lieutenant de roi et au commandant de Roussillon : « Messieurs, « je vous recommande de ménager l'honneur de la « France, et de tâcher que mon armée puisse se « retirer, cette nuit, au delà du Cap-Rouge ; pour « moi, je vais la passer avec Dieu, et me préparer à « la mort. » Il mourut le lendemain, à cinq heures du matin, et fut enterré dans un trou de bombe : digne tombeau de ce grand homme, qui avoit donné son dernier soupir à la patrie !

50. M. *de Tourville*, amiral français, méditoit une descente en Angleterre, dans le commencement du règne de *Guillaume*. Comme il se proposoit d'aborder à Sussex, il fit venir un pêcheur de cet endroit, que ses vaisseaux avoient pris. Il espéroit d'en apprendre ce que le peuple pensoit du gouvernement : « Tes « compatriotes, lui demanda-t-il, aiment-ils le roi « *Jacques?* Sont-ils attachés au prince d'*Orange*, ou « au roi *Guillaume*, comme vous l'appelez ? Sont-ils « contens du gouvernement actuel ? » Le pêcheur resta interdit à ces questions. « Je n'ai jamais entendu « parler, répondit-il, des messieurs que vous me « nommez. Ils peuvent être de très-bons seigneurs ; « je ne veux de mal ni à l'un ni à l'autre : ils ne m'en « ont jamais fait, et je ne les connoît pas : je souhaite « que le Ciel les bénisse. Quant au gouvernement, « comment voulez-vous qu'un homme qui ne sait ni « lire, ni écrire, puisse y entendre quelque chose ? Je « m'occupe de ma barque, de mes filets, de la vente « de mes poissons ; et puis c'est tout. » L'amiral com-

prit, à la manière dont cet homme s'exprimoit, qu'il ne lui en imposoit pas sur son ignorance. « Au moins, « leur dit-il, vous m'avez l'air d'un bon matelot; et « comme vous êtes indifférent pour les deux partis, « vous ne pouvez refuser de servir dans mon vaisseau. « — Moi, s'écria sur-le-champ le pêcheur, je com- « battrois contre mon pays! Je ne le ferois pas pour « la rançon du roi. »

51. Les Français avoient gagné une des galeries souterraines qui communiquent à la citadelle de Turin. Les assiégeans, qui comptoient par là s'ouvrir l'entrée de la citadelle, y avoient posté deux cents grenadiers. Un paysan piémontais, appelé *Micha*, qui avoit été forcé de servir comme prisonnier, et qui avoit été fait caporal, travailloit près de cet endroit, avec vingt hommes, à une mine. Comme il entendit les Français sur sa tête, convaincu que la place étoit prise s'ils restoient en possession de ce souterrain, il se détermina à sacrifier sa vie pour sauver la place. Il renvoya ses camarades, et les chargea de l'avertir par un coup de feu, dès qu'ils seroient en sureté : aussitôt qu'il eut entendu le signal, il mit le feu à la mine, et se fit sauter avec les deux cents grenadiers français. Le roi de Sardaigne récompensa sa femme et ses enfans qu'il lui avoit fait recommander au moment où il s'étoit si généreusement sacrifié, et assura une pension à sa famille.

52. Les Français assiègent Castillon en 1453. *Talbot*, capitaine anglais, fameux par plusieurs belles actions, et alors âgé de quatre-vingts ans, marche au secours de cette ville, l'une des plus fortes places de la Guienne. Les Français, bien supérieurs en nombre, enveloppent de tous côtés la petite troupe de *Talbot*. Ce héros, se voyant dans un si grand danger, dit au baron *de Lille*, son fils : « Retirez-vous, mon « fils, vous êtes jeune, vous pouvez encore servir la « patrie; réservez-vous pour de meilleurs temps. Pour « moi, je ne puis plus être utile à l'Angleterre que par « l'honneur que ma mort peut lui procurer; je vais ter- « miner ici ma carrière, en lui sacrifiant mon dernier

« soupir. » Le baron, aussi brave que son père, s'obstine rester à ses côtés. *Talbot* fut emporté d'un boulet de canon, et son généreux fils périt dans la mêlée.

53. *Godina*, duchesse de Mercie, en Angleterre, la princesse la plus célèbre de son siècle par sa beauté et par sa vertu, prouva son amour pour son pays par un acte bien singulier. Son mari avoit mis un impôt accablant sur les habitans de Coventri. Sa femme le sollicita de le lever. Mais cet homme bizarre ne lui accorda sa demande, qu'à condition qu'elle traverseroit nue toute la ville. *Godina* se soumit à ce caprice; et ayant fait défendre aux habitans de la regarder, sous peine de mort, elle monta à cheval, et passa dans toutes les rues de la ville, sans autre voile que ses grands cheveux. Un homme, poussé par une aveugle curiosité, entr'ouvrit une fenêtre; mais il fut mis à mort aussitôt; et pour éterniser la mémoire de cet événement, on a conservé dans cette ville, au même endroit, une espèce de statue dans l'attitude d'une personne qui regarde.

54. A la bataille de Sempach, un gentilhomme du pays d'Underwald, en Suisse, nommé *Arnold de Winkelried*, voyant que ses compatriotes ne pouvoient enfoncer les Autrichiens dont ils venoient de secouer le joug, parce que ces tyrans, armés de toutes pièces, ayant mis pied à terre, et formant un bataillon serré, présentoient un front couvert de fer, hérissé de lances et de piques, conçut le généreux dessein de se sacrifier pour sa patrie : « Mes amis, dit-il aux Suisses qui « commençoient à se rebuter, je vais donner ma vie « pour vous procurer la victoire; je vous recommande « seulement ma famille. Suivez-moi, et agissez en « conséquence de ce que vous me verrez faire. » A ces mots, il les range en forme de triangle dont il occupe la pointe, marche vers le centre des ennemis; et embrassant le plus de piques qu'il peut saisir, il se jette à terre, ouvrant à ceux qui le suivoient un chemin pour pénétrer dans cet épais bataillon. Les autrichiens, une fois entamés, furent vaincus, la pesanteur de leurs armes leur devenant funeste.

55. Au combat de Clostercamp, M. *d'Assas*, capitaine dans la régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrain, fut saisi par des grenadiers ennemis, embusqués pour surprendre l'armée française. Ces grenadiers l'entourent et le menacent de le poignarder sur-le-champ, s'il fait le moindre cri qui puisse les faire découvrir. M. *d'Assas*, sous la pointe de vingt bayonettes, se dévoue, et crie d'une voix généreuse : *A moi, Auvergne! ce sont les ennemis!* et tombe à l'instant percé de cent coups. On sait que le régiment d'Auvergne, instruit par ce moyen de la présence des ennemis, soutint leur premier effort, les repoussa, et qu'il s'ensuivit une victoire complète.

56. Le bourg de Bolbec, dans la généralité de Rouen, ayant été presqu'entièrement consumé par un incendie, en 1765, le sieur *le Marcis*, moins touché des pertes considérables que ce triste événement lui occasionnoit, que du malheur et de la désolation de ses infortunés compatriotes, vola dans le moment à leur secours, et sacrifia généreusement une partie des biens qui lui restoient, pour procurer à ces malheureux les plus pressans besoins. Le roi, qui se fit instruire de tous les détails de cet événement funeste, admira l'action héroïque du sieur *le Marcis*, loua son généreux désintéressement, et pour première récompense de ses soins bienfaisans qu'il avoit pris, sa majesté lui fit donner par M. le contrôleur-général, l'honorable commission de les continuer, en le chargeant de distribuer aux pauvres incendiés de Bolbec les secours que la bonté paternelle du monarque leur faisoit administrer. Cette commission fut suivie d'un brevet d'armoiries destinées à exprimer, d'une manière sensible, le zèle patriotique dont elles étoient le prix, et d'une médaille d'or envoyée par le ministère de M. *Bertin*, avec cette inscription : « Donnée par le roi à *P. J. le Marcis*, pour les secours « fournis aux habitans de Bolbec, lors de l'incendie « de ce bourg, en 1765. » Le corps-de-ville de Rouen, pour faire passer à la postérité la mémoire du sieur

*le Marcis*, et les récompenses dont le monarque l'a honoré, en a fait registre dans ses archives, en arrêtant en même temps que sa Majesté seroit très-humblement suppliée de permettre que ce zélé patriote jouisse dans cette ville de tous les priviléges des citoyens les plus distingués.

57. Lorsque l'amiral *Blacke* commandoit la flotte anglaise, il obtint le commandement d'un vaisseau de guerre pour un de ses frères, s'imaginant qu'il avoit autant de courage que lui. Mais, à la première affaire, le jeune *Blacke* le détrompa : il montra la plus grande lâcheté, et se tint toujours hors de la portée du canon. L'amiral le renvoya aussitôt en Angleterre. « Je me « suis trompé, dit-il à ses officiers, mon frère n'est « point appelé à la guerre; mais s'il ne peut faire face « à l'ennemi sur un vaisseau, il peut du moins être « utile à son pays, auprès d'une charrue. » Il lui confia la culture de ses terres, comme le seul emploi qui lui convînt, et les lui laissa quand il mourut.

58. *Jean II*, roi de Portugal, avoit coutume de dire que le prince qui se laisse gouverner est indigne de régner. Lorsqu'il eut perdu son fils unique, qu'il aimoit tendrement : « Ce qui me console, dit-il, c'est « qu'il n'étoit pas propre à régner ; et Dieu, en me « l'ôtant, a montré qu'il veut secourir mon peuple. »

59. Il y avoit cinq brêches aux murailles de Saint-Quentin, et c'étoit le onzième assaut que les Espagnols y donnoient, lorsqu'ils prirent cette ville en 1557. Les chanoines refusèrent de profiter de la permission que le commandant espagnol leur accordoit, d'y demeurer, et de jouir de leurs canonicats. « Nous ne voulons « point, lui dirent-ils, rester dans une ville où il ne « nous seroit pas permis de prier Dieu publiquement « pour la prospérité de la France » ; et ils se retirèrent à Paris.

# AMOUR DU PROCHAIN.

1. Personne n'aimoit plus sa patrie que M. *de Fénélon*, mais il ne pouvoit souffrir qu'on en cherchât les intérêts en violant les droits de l'humanité ; ni qu'on l'exaltât en dégradant le mérite des autres peuples : « J'aime « mieux ma famille que moi-même, disoit ce prélat ; « j'aime mieux ma patrie que ma famille ; mais j'aime « encore mieux le genre humain que ma patrie. »

2. Tandis que *Moïse* recevoit sur le mont Sinaï la loi du Seigneur, le peuple d'Israël, qui ne le voyoit point revenir, s'imagina qu'il étoit mort. Dans cette persuasion, oubliant tout-à-coup les bienfaits du Tout-Puissant, et les merveilles que son bras avoit opérées en leur faveur, ils environnèrent tumultuairement *Aaron*, frère de *Moïse*, et l'obligèrent de leur fabriquer un veau d'or, pour l'adorer. Les ingrats prostituoient leurs hommages sacriléges à cet objet insensible. Tout le monde étoit enivré d'une joie folle. *Moïse* descend; il apprend la prévarication de ses frères. Rempli d'une sainte indignation, il brise les tables sur lesquelles le doigt de Dieu même avoit gravé ses commandemens ; et faisant assembler tous les coupables : « Enfans de « Jacob, leur dit-il, vous avez commis un grand « péché; je vais monter vers le Seigneur, pour le sup- « plier de vous pardonner votre crime. » Aussitôt il retourne sur la montagne : « Dieu d'Abraham, d'Isaac « et de Jacob, s'écrie-t-il, ou pardonnez à mon peu- « ple, ou effacez mon nom du livre de vie. » Le Seigneur, touché de cette prière, lui dit : « Allez; « je ne punirai point l'innocent pour le coupable. Con- « tinuez de conduire mon peuple dans la terre que je « lui ai promise : au jour de la vengeance, je verrai, « et je punirai celui qui aura commis le crime. »

3. *Pompée*, après avoir fait une grande provision de grains pour transporter à Rome, dont les citoyens étoient en proie aux horreurs de la famine, étant sur

le point de s'embarquer, fut surpris d'une si grande tempête, que les matelots n'osoient lever l'ancre. Mais *Pompée*, intrépide, et sachant le besoin de Rome, leur commanda de mettre les voiles au vent. « Il n'est pas nécessaire que je vive, leur dit-il; « mais il est nécessaire au peuple romain que je parte « pour le secourir. »

4. Le connétable *de Montmorency* avoit chez lui un gentilhomme, fils d'un père qui lui avoit été fort attaché, et qui, en mourant, l'avoit étroitement recommandé à ce grand homme. Le connétable ne se contentoit pas de l'avoir dans son palais; il lui faisoit encore une pension : cependant le jeune homme s'oublia jusqu'au point de prendre un bijou dans le cabinet de son bienfaiteur. Il eut le malheur d'être découvert par un officier de la maison, qui, dans le moment, en instruisit son maître; et l'on ne douta point que cet infortuné, qui avoit mis toute la maison en peine, ne fût promptement et ignominieusement chassé. Mais tout le monde se trompa dans ses conjectures. Le connétable fit entrer le jeune homme dans son cabinet; et ce malheureux, se jetant à ses genoux pour implorer sa miséricorde, il le releva, en lui disant : « Monsieur, « je sais le malheur qui vous est arrivé; je crois que « c'est par ma faute, et que la pension que je vous « donne n'est pas assez forte : je vous l'augmente de « la moitié; et continuez de regarder ma maison comme « la vôtre. »

5. *Henri IV* ayant appris que quelques troupes qu'il faisoit marcher en Allemagne, avoient commis des désordres en Champagne, envoya des officiers, et leur dit : « Partez en diligence; donnez-y ordre. Quoi! « si l'on ruine mon peuple, qui me nourrira? qui « soutiendra les charges de l'État? qui payera vos « pensions, Messieurs? Ventre-saint-gris! s'en prendre « à mon peuple, c'est s'en prendre à moi-même. »

6. *Rotrou* étoit revêtu de toutes les magistratures de la ville de Dreux, sa patrie, lorsqu'elle fut affligée d'une maladie épidémique. Pressé par ses amis de Paris de mettre sa vie en sureté, et de quitter un lieu si

dangereux : « Ma conscience ne me permet point de « suivre ce conseil, répondit-il, parce qu'il n'y a que « moi qui puisse maintenir le bon ordre si nécessaire « dans les tristes circonstances où sont mes infortunés « compatriotes. Ce n'est pas que le péril où je me « trouve ne soit fort grand, puisqu'en ce moment les « cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne « qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand « il plaira à Dieu. » Il fut attaqué de la maladie quelque temps après, et en mourut en 1650, à l'âge de 51 ans et quelques mois.

7. Le feu venoit de prendre à un village de la Fionie. Un paysan fut aussitôt porter des secours aux lieux où ils étoient nécessaires. Tous ses soins furent vains : l'incendie fit des progrès rapides. On vint l'avertir qu'il avoit gagné sa maison. Il demande si celle de son voisin étoit endommagée. On lui dit qu'elle brûloit, et qu'il n'avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit conserver ses meubles. « J'ai des choses plus « précieuses à conserver, répliqua-t-il sur-le-champ : « mon malheureux voisin est malade, et hors d'état « de s'aider lui-même. Sa perte est inévitable, s'il « n'est pas secouru ; et je suis sûr qu'il compte sur « moi. » Dans le même instant, il vole à la maison de cet infortuné ; et, sans songer à la sienne qui faisoit toute sa fortune, il se précipite à travers les flammes qui gagnoient déjà le lit du malade. Il voit une poutre embrasée, prête à s'écrouler sur lui. Il tente d'aller jusques-là : il espère que sa promptitude lui fera éviter ce danger qui, sans doute, eût arrêté tout autre. Il s'élance auprès de son voisin, le charge sur ses épaules, et le conduit heureusement en lieu de sureté. Pour récompenser cette action généreuse, la chambre économique de Copenhague donna à ce paysan un gobelet d'argent, rempli d'écus danois : la pomme du couvercle étoit surmontée d'une couronne civique, aux côtés de laquelle pendoient deux petits médaillons sur lesquels cette action étoit gravée en peu de mots.

8. L'eau et toute espèce de vivres manquant dans un vaisseau : « Mes amis, dit un Français nommé *Lachau*,

« je vous offre ma vie pour prolonger la vôtre de quel-
« ques jours ; peut-être que durant cet intervalle, le
« calme qui nous retient cessera, et que vous pourrez
« aborder à quelque plage où vous trouverez des se-
« cours. » L'extrême nécessité fit accepter sa proposition : on le tua comme il le désiroit, et pendant la nuit, le vent ayant changé, on aborda aux îles Antilles ; mais le généreux *Lachau* étoit déjà mangé.

9. Un seigneur qui occupoit des charges à la cour d'*Alfonse V*, roi d'Aragon, et qui avoit de plus un des meilleurs gouvernemens du royaume, étant devenu fou par le moyen d'un breuvage, il se présenta aussitôt des gens tout prêts à le remplacer dans ses emplois. Ils les demandèrent au roi avec empressement, parce que, disoient-ils, il sembloit ridicule qu'un homme qui avoit perdu l'esprit continuât de les remplir. « Vous me paroissez bien plus ridicules,
« leur répondit *Alfonse*, quand vous espérez que pour
« vos intérêts, j'aille priver des biens de la fortune,
« un homme qui est déjà assez malheureux d'avoir
« perdu le sens et la raison. »

Ce bon prince voyageoit un jour à cheval. Un page, qui marchoit devant lui, le blessa par étourderie, en tirant une branche d'arbre qui vint le frapper à l'œil, et en fit sortir du sang. Cet accident effraya d'abord tous les seigneurs de sa suite, qui accoururent aussitôt, et s'approchèrent de lui. Le roi, malgré la douleur qu'il sentoit, les rassura, et leur dit ensuite d'un air tranquille : « Ce qui me fait le plus de peine,
« c'est le chagrin de ce pauvre page qui est cause de
« ma blessure. »

Une autre fois, il aperçut une galère qui, chargée de matelots et de soldats, étoit dans le plus grand danger. Le péril empêchoit qu'on n'exécutât ses ordres avec promptitude. Il se met lui-même dans une chaloupe, pour voler au secours de la galère, disant à ceux qui lui représentoient combien il s'exposoit : « J'aime mieux être le compagnon que le spec-
« tateur de leur mort. »

10. Le célèbre cardinal *d'Amboise* avoit fait

construire, avec beaucoup de soins et de dépenses, sa belle maison de Gaillon; mais il manquoit à ce château une dépendance plus étendue. Un gentilhomme voisin, possesseur d'une terre dont l'acquisition eût beaucoup décoré celle du cardinal, la lui fit proposer. Le ministre répondit que le gentilhomme n'avoit qu'à venir, qu'ils parleroient ensemble de cette affaire. Celui-ci ne manqua pas de s'y rendre. Le cardinal, après l'avoir fait dîner avec lui, lui demanda poliment quelle raison l'engageoit à se défaire de sa terre? « Je pourrai, répondit le gentilhomme, mériter par « là l'honneur de votre protection et de vos bonnes « graces : je me verrai en état d'établir avantageuse- « ment ma fille; et du reste de la somme, je me « ferai une rente aussi forte que le revenu de ma « terre. » Le cardinal lui représenta alors que, sans avoir recours à un moyen qui le dépouilloit tout-à-coup d'une terre si ancienne dans sa maison, il auroit dû emprunter à longs termes, et sans intérêts, de quoi marier sa fille. « On ne trouve pas aisément, « reprit le gentilhomme, de l'argent à emprunter de « cette manière. — C'est moi, répliqua le cardinal, « qui vous prêterai l'argent dont vous avez besoin; « et je vous accorderai un assez long terme pour que « vous puissiez me le rendre sans vous incommoder, « et sans être obligé de vendre votre terre. » Aussitôt il lui fit compter tout l'argent dont il avoit besoin, avec obligation de le lui rendre dans l'autre monde. Quelqu'un ayant demandé au généreux prélat le succès de cette affaire : « Au lieu d'une terre, ré- « pondit-il, j'ai acquis un ami. Pouvois-je la terminer « plus heureusement? »

11. *Henri*, duc de Montmorenci, conserva, après la mort de son père, tous les domestiques qui lui avoient appartenu. La duchesse son épouse lui représenta qu'il n'étoit point en état d'avoir chez lui tant de monde, et qu'il étoit indispensable d'en congédier une partie. Le duc fit avec elle la revue de toute sa maison; et aussitôt qu'elle nommoit un domestique dont on pouvoit se passer, il cherchoit à

prouver qu'il étoit nécessaire. Enfin, il s'en trouva deux, de l'inutilité desquels il convint de bonne foi; mais il ajouta : « Croyez-vous ma maison surchargée « par ces deux officiers ? Ne sont-ils pas assez mal- « reux de n'être bons à rien, sans leur donner le « chagrin de les renvoyer ? »

Il voulut résoudre une question que l'on agitoit : savoir, si dans les conditions les plus bornées, on peut être plus heureux que dans le sein des honneurs et des richesses ? Il trouva quatre cultivateurs qui se reposoient à l'ombre d'un buisson, et leur demanda s'ils étoient heureux. Trois d'entr'eux l'assurèrent qu'ils ne désiroient rien ; et le quatrième avoua qu'il soupiroit après une partie de son patrimoine, qui étoit passée en des mains étrangères : « Mais, si tu l'avois, « serois-tu heureux, demanda le duc ? — Autant, » monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde. « — Combien vaut-elle ? — Deux mille francs. « — Qu'on les lui donne ; et qu'il soit dit que j'ai fait « aujourd'hui un heureux. »

12. Souvent, dans la grandeur, on ne se rappelle ce que l'on a été, que pour le faire oublier aux autres. La célèbre madame *de Maintenon* s'en ressouvenoit toujours, et ne s'en ressouvenoit que pour faire plus de bien. Ses entrailles s'attendrissoient à la vue des malheureux. Elle n'avoit pas besoin, pour exciter sa pitié, d'aller dans ces lieux où se retire l'indigence : elle n'avoit qu'à se rappeler ses premières années. « Ma place, disoit-elle, a bien des côtés fâcheux ; mais « aussi elle me procure le plaisir de donner. Pour se- « courir les malheureux, il n'est pas nécessaire d'être « chrétienne. » Le bruit de sa charité vola jusques dans les provinces. De tous côtés, on recouroit à elle, comme à l'asile des infortunés. Les petits avoient chez elle le même accès que les grands ; et l'on voyoit entrer dans son cabinet le prince avec tout son faste, et le pauvre couvert de haillons. Il parut un jour dans son antichambre, un homme qui fendit la foule, et qui, l'abordant avec une respectueuse hardiesse, lui dit : « Il y a quarante ans, madame, que je ne vous ai vue,

« et vous ne pourrez me reconnoître ; mais vous ne « pouvez m'avoir entièrement oublié. Vous souvient-« il qu'à votre retour des îles, vous vous rendiez, « tous les jeudis, à la porte des Jésuites de la Rochelle, « où, suivant l'usage de la plupart des communautés, « les jeunes pères distribuoient de la soupe aux pau-« vres ? Employé à mon tour dans cette distribution, « je vous distinguai dans la foule des mendians. Je « vous rappelle sans crainte un fait que vous écoutez « sans rougir. Je fus frappé de la noblesse de votre « physionomie : vous ne me parûtes point faite pour « un état si vil ; j'observai votre embarras à vous « présenter pour avoir part à l'aumône ; et j'en eus « pitié. — C'est donc vous, monsieur, lui dit madame « *de Maintenon*, qui, pour m'épargner la honte d'être « confondue avec ces misérables, fîtes apporter la « soupe chez moi, en me témoignant mille regrets « d'être borné à un si médiocre secours ? Vous me « sauvâtes doublement la vie, et en me donnant cette « nourriture, et en compatissant à ce que je souffrois « d'être obligée de mendier publiquement. » Elle lui demanda ce qu'elle pouvoit faire pour lui, et le pria de passer dans son cabinet, comme pour lui épargner à son tour l'humiliation d'exposer tout haut ses besoins. Là, le vieillard lui dit que, quelques années après, il avoit quitté les Jésuites ; qu'il étoit actuellement maître d'école dans un village ; qu'il bornoit toute son ambition à une cure ; et que, d'après tout ce que la renommée lui avoit dit d'elle, il espéroit l'obtenir de sa protection, et peut-être de sa reconnoissance. Madame *de Maintenon* le remercia d'une confiance si flatteuse pour elle, et lui dit qu'elle ne se mêloit point de la nomination des bénéfices ; qu'elle ne savoit pas s'il étoit propre à une cure, mais qu'elle savoit qu'il étoit charitable ; qu'elle le prioit donc de se contenter, pour le présent, d'une bourse de cent pistoles, qu'elle lui donna, en lui promettant de la remplir toutes les années de cette somme modique. « Je voudrois faire davantage, ajouta-t-elle ; « mais je ne jouis pas encore de tous les avantages

« de ma place, à cause des secours que je dois à « mes parens ; car vous n'êtes pas le seul qui ayez « eu pitié de mon enfance. » Le roi étant entré chez elle en ce moment, elle lui dit : « Voilà mon père « nourricier ; et vous ne serez plus surpris, sire, « que je vous importune quelquefois pour les or- « phelins. »

En se rappelant diverses particularités de sa jeunesse, de ce temps pénible où elle n'avoit que des tapisseries d'emprunt, où elle alloit porter chez l'imprimeur les épreuves des ouvrages de *Scarron*, son mari, elle se ressouvint qu'un jour qu'elle devoit recevoir chez elle quelques femmes de qualité, une blanchisseuse lui avoit loué quelques meubles, et avoit refusé le payement du loyer. Honteuse de s'en souvenir si tard, elle ordonna à ses gens de chercher cette femme. Après bien des perquisitions, on la trouva dans un galetas, accablée de vieillesse et d'infirmités, prête à vendre sa dernière chaise, pour avoir encore un morceau de pain. Madame *de Maintenon* va la voir, lui rappelle le prêt des meubles, lui assure, pour le reste de ses jours, une petite pension dont elle lui donne le premier quartier. *Voyez* BIENFAISANCE, BIENVEILLANCE, CHARITÉ, HUMANITÉ.

## AMOUR DES SCIENCES.

1. Le philosophe *Démocrite* porta si loin l'amour des sciences, qu'il abandonna sa patrie, et voyagea dans la Chaldée pour apprendre l'astronomie : il passa de là en Perse, où il prit une connoissance profonde de la géométrie. Enfin, il vint à Athènes ; et là, animé plus que jamais du désir insatiable d'apprendre, il se creva les yeux, afin que les objets extérieurs ne pussent le distraire de ses méditations sublimes. Il vécut ainsi jusqu'à une extrême vieillesse, sans être sujet à aucune infirmité.

2. *Agnodice*, jeune Athénienne, ne pouvant suivre son attrait pour la médecine, en allant entendre ceux qui l'enseignoient, parce que les lois d'Athènes défendoient aux filles d'exercer cet art, quelquefois utile, prit un habit d'homme, et, déguisée de la sorte, se fit disciple d'*Hérophile*, savant docteur, des leçons duquel elle sut bien profiter. Un jour, s'étant présentée à une femme qui étoit sur le point d'accoucher, celle-ci refusa ses services, prenant *Agnodice* pour un homme, à qui la pudeur l'empêchoit de se confier. La jeune artiste fit connoître son sexe : ses services furent acceptés; et l'heureux succès de son opération la mit dans un grand crédit auprès des dames. Mais les médecins la calomnièrent; ce qui l'obligea de dire ce qu'elle étoit. Alors elle fut déférée à l'aréopage, comme infractrice de la loi; et peut-être eût-elle été condamnée, si les dames, par leurs vives sollicitations, n'eussent fait abroger cette ordonnance injuste.

3. S'exposer à des refus insultans pour acquérir des connoissances, c'est porter l'amour de la science à son comble. *Diogène*, ce cynique fameux, que son impudente philosophie a immortalisé, se rendit à Athènes, attiré par la réputation d'*Antisthène;* mais ce philosophe ne recevoit point de disciples. Il rebuta *Diogène;* et comme celui-ci persistoit toujours à le suivre, *Antisthène* irrité leva son bâton pour le frapper. *Diogène* lui dit avec assurance : « Frappez si vous voulez; vous « ne trouverez jamais de bâton assez dur pour me « chasser d'auprès de vous. » Le philosophe étonné l'embrassa et le retint avec lui.

4. On ne sauroit dire jusqu'où alloit la passion des disciples de *Socrate* pour entendre ses leçons, et pour en profiter. Ils quittoient père et mère, et renonçoient à toutes leurs parties de plaisir, pour s'attacher sans réserve à ce sage qui formoit leurs cœurs, éclairoit leur esprit, dirigeoit leurs pas dans les sentiers de la vertu. *Aristippe*, qui devint dans la suite un célèbre philosophe, sur un entretien avec *Isomachus*, dans lequel il avoit recueilli quelques traits de la doctrine de *Socrate*,

conçut un si vif désir d'aller l'entendre, qu'il en devint tout maigre et tout pâle, jusqu'à ce qu'il pût aller puiser à sa source une philosophie, dont le fruit étoit de connoître ses maux, et de s'en guérir.

Athènes et Mégare se faisoient une guerre cruelle. L'animosité des deux peuples étoit si grande, qu'on faisoit prêter serment aux généraux athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, et qu'il étoit défendu aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pied dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arrêter le zèle d'*Euclide*. Il sortoit de sa ville, sur le soir, en habit de femme, la tête couverte d'un voile, et se rendoit la nuit au logis de *Socrate*, où il se tenoit, jusqu'à ce que le jour approchant, il s'en retournoit dans le même état où il étoit venu.

5. *Anacharsis*, prince scythe, ayant connu toute l'utilité des sciences auxquelles s'appliquoient les Grecs, abandonna son pays pour venir puiser dans Athènes. alors séjour des beaux-arts, ces connoissances sublimes qui l'ont mis au nombre des sages. En arrivant, il alla chez *Solon*, il lui fit dire ce qu'il étoit, et qu'il venoit pour loger chez lui, si cela ne l'incommodoit pas. Comme les Grecs avoient beaucoup de mépris pour les autres nations qu'ils appeloient *barbares*, et surtout pour les Scythes, *Solon*, lui fit répondre que l'usage étoit de se faire des hôtes dans sa patrie. Aussitôt *Anacharsis* entra dans la chambre du philosophe, et lui dit: « Je suis ici dans ma patrie; et la justice veut que « l'hospitalité nous unisse. » *Solon*, charmé de sa hardiesse ingénieuse, le reçut très-bien, le logea, conçut pour lui, dès la première conversation, une estime particulière; et lui trouvant un esprit vraiment philosophique, il dirigea ses pas dans la carrière de la sagesse. *Anacharsis* profita des leçons d'un si grand maître: bientôt il s'acquit l'amitié des honnêtes gens et des philosophes d'Athènes, et sa réputation s'étendit au loin.

6. *Pline* l'ancien passa presque toute sa vie à l'armée, ou dans les exercices des magistratures : cependant il sut concilier ses occupations et ses affaires avec l'étude la plus opiniâtre. Le nombre de ses ouvrages est si grand,

qu'un homme oisif pourroit à peine les lire tous. Outre son Histoire Naturelle, ouvrage étendu et d'une science très-vaste, il en a composé une infinité d'autres. Il n'étudioit pas seulement dans ses heures de loisir : à table, il faisoit quelque lecture ; en voyage, il lisoit ou écrivoit dans sa litière ; étant à cheval, il dictoit à un esclave. Il fut enfin la victime du désir d'apprendre. Curieux de connoître la cause des volcans du Vésuve, il s'avança trop près, et fut étouffé par la fumée.

7. Lorsque les soins de la guerre donnoient au célèbre *Scipion* l'Africain quelques momens de relâche, les lettres étoient son unique délassement : il s'y livroit avec tant d'ardeur, qu'il disoit souvent qu'il n'étoit jamais plus occupé, que lorsqu'il étoit de loisir.

8. *Jules-César*, ce fameux Romain qui porta les derniers coups à la liberté de sa patrie, aimoit tellement les lettres, et s'y appliquoit avec tant d'ardeur, que la guerre même n'interrompoit pas ses études : il lisoit même pendant les jeux et les autres cérémonies publiques. Au milieu du fracas des armes, parmi les embarras des guerres civiles et étrangères, il composa ses Commentaires, pour servir de matériaux à ceux qui voudroient écrire l'histoire ; mais ils sont écrits avec tant de grace et d'élégance, que personne n'osa y toucher. Aucun écrivain ne se flatta de pouvoir même égaler cette pureté de style, cette éloquence simple et militaire qu'on y admire. On ne peut assez s'étonner que *César*, occupé, pendant toute sa vie, des soins qu'entraînent l'ambition et le désir de la gloire, ait pu trouver du temps pour amasser un si grand nombre de connoissances.

9. Le sophiste *Lucius* étant venu à Rome, rencontra l'empereur *Marc-Aurèle*, et lui demanda où il alloit ? « Je vais, répondit le prince, entendre les leçons de « *Sextus* le philosophe. » *Lucius* étonné leva les mains au ciel pour marquer sa surprise. « Il n'y a rien là qui « doive vous étonner, reprit *Marc-Aurèle :* à tout âge il « n'est point honteux d'apprendre ce qu'on ne sait pas. »

10. *Alphonse V*, roi d'Aragon, recherchoit avec ardeur les anciennes médailles des empereurs, sur-tout

celles de *Jules-César*. Chacun s'empressoit de lui en apporter, et il en recevoit de toute l'Italie. En ayant ainsi amassé une collection très-considérable, il les fit ranger par ordre dans un riche médaillier, où il les gardoit précieusement. Quelquefois, après s'être amusé des heures entières à considérer cette suite d'hommes illustres dont il possédoit même seul certaines têtes, il disoit : « Mon émulation se ranime à la vue de tant « de héros ; il me semble qu'ils m'invitent tous à les « suivre au chemin de la gloire, et à faire, comme « eux, des actions dignes de l'immortalité. »

11. Dans son enfance, *Thémistocle* employoit ses récréations, non pas aux bagatelles que l'on permet à cet âge, mais à composer de petits plaidoyers, tantôt pour accuser, tantôt pour défendre quelqu'un de ses condisciples. Il falloit user de contrainte pour l'appliquer aux études qui ne sont qu'agréables ; son esprit et sa mémoire ne se prêtoient qu'aux connoissances solides et véritablement utiles. Aussi son maître présagea-t-il dès-lors que cet enfant se rendroit un jour célèbre par de grandes vertus, ou par de grands vices.

12. *Alcibiade* se trouvant un jour avec un grammairien qui faisoit profession d'enseigner les règles du langage : « Avez-vous, lui demanda-t-il, quelqu'un des « ouvrages d'*Homère ?* — Non vraiment, » répondit le pédagogue, avec un ton dédaigneux. A ce mot, *Alcibiade* ne put retenir son indignation, et le repoussant d'un coup de poing vigoureusement appliqué : « Quoi, « s'écria-t-il, tu veux enseigner la langue, et tu n'as « pas celui de tous nos auteurs qui l'a le mieux parlée ! » Une autre fois il fit la même question à un autre maître de langue; et celui-ci lui ayant dit que non-seulement il avoit *Homère*, mais qu'à l'exemplaire qu'il possédoit, il avoit corrigé lui-même des fautes échappées à ce poète célèbre : « Vous, reprit-il d'un ton ironique, « vous avez corrigé *Homère*, et après cela vous vous « abaissez à enseigner les enfans ? »

13. *Alexandre-le-Grand* aimoit les arts, et chérissoit les savans; persuadé qu'en honorant ceux qui honorent eux-mêmes l'esprit humain, un prince se rendoit à

jamais immortel. Souvent on l'entendoit dire qu'il aimoit mieux être supérieur aux autres par la science, que par les richesses et l'autorité. La lecture d'*Homère* lui faisoit tant de plaisir, qu'il l'apprit tout entier, et qu'en dormant il l'avoit sous son chevet. Tantôt il l'appeloit le divin panégyriste de la valeur, tantôt il le nommoit le poète des rois. Il croyoit qu'en chantant ses vers, il les falloit accompagner, non de la guitare, comme ceux des autres, mais de la trompette. « J'aimerois mieux « être, disoit-il, le *Thersite* d'*Homère*, que l'*Achille* « de *Chérile*. » Ce *Chérile* étoit un poète à ses gages, dont la verve n'étoit pas heureuse. On rapporte qu'il avoit fait avec lui un marché, de lui donner pour chaque bon vers un philippe d'or, et pour chaque mauvais un soufflet. En voyant le tombeau d'*Achille* sur le promontoire de Sigée : « Jeune homme heureux, « s'écria-t-il, d'avoir trouvé un *Homère* pour célébrer « ta valeur ! » Après l'entière défaite de *Darius*, on lui remit un coffret qui tenoit le premier rang entre les bijoux de ce prince, et l'on parla de l'usage qu'on en feroit : « Il sera très-bon, dit *Alexandre*, à serrer « mon *Homère*. » Un courrier lui venant annoncer une heureuse nouvelle, transporté de joie et tendant les bras : « Ah ! mon ami, lui dit-il, que vas-tu m'ap- « prendre de si grand ? *Homère* seroit-il ressuscité ? » Toute la gloire qu'il pouvoit acquérir lui paroissoit inutile, s'il n'avoit pas un *Homère* pour la chanter.

14. *Protogène*, fameux peintre rhodien, avoit son atelier dans le faubourg de Rhodes, et hors de la ville, lorsque *Démétrius Poliorcète* en vint former le siége. La présence des ennemis, au milieu desquels il se trouvoit, et le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Le roi en fut surpris, et comme il lui en demandoit un jour la raison : « C'est que je sais, répondit-il, que vous avez déclaré « la guerre aux Rhodiens, et non pas aux arts. » Il ne se trompoit point. *Démétrius*, en effet, s'en montra le zélé protecteur. Il disposa une garde autour de son atelier, afin qu'au milieu du camp même il fut en

repos, ou du moins en sureté. Il alloit souvent l'y voir travailler, et ne se lassoit point d'admirer son application à l'ouvrage, et son extrême habileté.

15. Le célèbre *Lucullus*, si connu dans l'antiquité par ses richesses immenses, en employa une partie à ramasser de tous côtés les meilleurs livres, dont il forma une nombreuse et magnifique bibliothèque. L'usage qu'il en fit fut encore plus estimable que l'acquisition, car cette bibliothèque étoit ouverte à tout le monde. Les portes de ses galeries, de ses portiques, de ses cabinets, n'étoient jamais fermées pour qui que ce fût. Les Grecs y alloient comme dans le palais des Muses, et y passoient des journées entières à s'entretenir sur la philosophie, quittant toutes leurs affaires pour se rendre dans ce lieu délicieux. Souvent *Lucullus* lui-même se promenoit avec ces savans hommes dans ses galeries : il conféroit avec eux, et les aidoit dans leurs affaires, lorsqu'ils l'en prioient. Sa maison étoit, en un mot, l'asile de tous les Grecs, et des autres gens de lettres qui étoient à Rome.

16. *Marguerite* d'Ecosse, épouse de *Louis XI*, voyant *Alain Chartier*, homme très-savant, mais très-laid, qui dormoit dans une salle par où elle passoit, s'approcha de lui, et lui baisa la bouche. Ses dames, surprises de cette bonté pour un homme aussi *mal-voulu des Graces qu'il étoit bien-venu des Muses*, lui en firent des reproches. « Ce n'est pas l'homme que j'ai baisé, « leur dit la princesse, mais la bouche d'où il sort « tous les jours tant de belles choses. »

17. *Charles-Quint* montra l'estime singulière qu'il faisoit des arts et des artistes, en décernant au *Titien* le titre de comte Palatin, en l'honorant de la clef d'or, et en le décorant de tous ses ordres de chevalerie.

Le roi *François I*, son illustre rival dans les actions de la paix aussi-bien que dans celles de la guerre, enchérit de beaucoup sur lui, lorsqu'il dit aux seigneurs de sa cour, en faveur de *Léonard del Vinci*, qui expiroit entre ses bras : « Vous avez tort de vous étonner « de l'honneur que je rends à ce grand peintre. Je puis

« faire en un jour beaucoup de seigneurs comme vous ;
« mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme
« pareil à celui que je perds. »

Ce monarque aimoit et respectoit même les savans. Il avoit sur-tout une estime singulière pour *Robert Etienne*, cet imprimeur célèbre, auquel les lettres doivent tant de chefs-d'œuvre typographiques. *François* ne dédaignoit pas de visiter ce grand homme : il craignoit même d'interrompre ses travaux, et souvent on le vit attendre que l'imprimeur pût le recevoir sans se déranger de ses occupations.

18. *Robert*, roi de Naples, aimoit les lettres, et ne dédaignoit pas de donner du temps et des soins à des affaires purement littéraires. Les ouvrages du fameux *Pétrarque*, que ce prince honoroit d'une bienveillance particulière, faisoient alors beaucoup de bruit dans le monde ; et l'on parloit de tous côtés d'un poème intitulé *l'Afrique*, que le poète consacroit à la gloire du grand *Scipion*. Les chanceliers de l'université de Paris, et les sénateurs romains l'invitèrent à venir recevoir dans leurs villes la couronne de laurier. Il reçut les lettres le même jour ; et après avoir délibéré avec ses amis, à laquelle des deux cités il donneroit la préférence, il se décida pour Rome, autrefois témoin de pareils triomphes. Cependant *Pétrarque*, plus modeste que ne le sont ordinairement les poètes, et ne se croyant pas digne des honneurs du triomphe, résolut de subir l'examen de quelque savant capable d'en décider. Le roi *Robert* fut le juge qu'il choisit. Il se rendit donc à la cour de Naples, et lut son poème de *l'Afrique* en présence du roi. Ce prince en fut si content, qu'il pria l'auteur de le lui dédier. Il le pressa même de recevoir dans sa ville capitale la couronne poétique, qu'il méritoit à juste titre ; mais *Pétrarque* s'en excusa, et persista à vouloir être couronné à Rome. Le roi de Naples ne pouvant assister à cette cérémonie, à cause de son grand âge, chargea un de ses favoris d'accompagner *Pétrarque*, qui fut solennellement couronné dans la capitale du monde chrétien.

19. *Auguste* ne croyoit pas se dégrader en se familiarisant avec les gens de lettres, et en les traitant sur le pied d'amis. Il badinoit par lettres avec *Horace*, comme avec son égal. Il avoit offert à ce poète la charge de secrétaire de ses commandemens, avec sa table; et *Horace*, infiniment jaloux de sa liberté, l'avoit refusée. L'empereur ne lui en sut pas mauvais gré, et quelque temps après, il lui écrivit en ces termes: « *Septimius* vous dira de quelle manière je lui « ai parlé de vous; car, si vous avez été assez fier « pour dédaigner mon amitié, ce n'est pas à dire que « je me pique de fierté à votre égard. » Sur ce qu'*Horace* ne lui avoit adressé aucune de ses pièces de poésie, il lui fit des plaintes tout-à-fait obligeantes, et toujours dans le même style de familiarité badine. « Sachez, lui disoit-il, que je suis en colère contre « vous, de ce que ce n'est pas avec moi que vous « conversez dans la plupart de vos ouvrages. Avez-« vous peur qu'il ne vous soit honteux chez la posté-« rité de paroître avoir été de mes amis? »

20. On sait que le règne de *Louis XIV* fut celui des sciences et de tous les hommes habiles dans tous les arts; et c'est à la protection dont ce grand prince les honoroit, qu'on doit tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres; ouvrages immortels, qui trouveront des admirateurs dans la postérité même la plus reculée. Il s'occupoit sans cesse d'attirer dans ses états tous les artistes étrangers qui pouvoient contribuer à sa gloire; et souvent même ses bienfaits alloient les chercher dans le sein de leur patrie, pour leur causer l'agréable surprise de voir leurs talens récompensés par un prince dont ils ne croyoient pas être si bien connus. « Je finis, » écrivoit-il un jour au comte d'*Estrades*, son ambassadeur en Hollande; « je finis par un ordre à l'exécu-« tion duquel vous me ferez plaisir d'apporter une « grande application. Prenez soin de vous enquérir, « (sans qu'il paroisse que je vous en ai écrit, mais comme « par votre simple curiosité) quelles sont, dans toute « l'étendue des Provinces-Unies, et même dans les au-« tres des Pays-Bas de la domination du roi d'Espagne,

« les personnes les plus insignes, et qui excellent no-
« tablement par-dessus les autres, en tout genre de
« professions et de science, et de m'en envoyer une
« liste bien exacte, contenant les circonstances de
« leur naissance, de leurs richesses, et de leur pau-
« vreté ; du travail auquel elles s'appliquent, et de
« leurs qualités. L'objet que je me propose en cela,
« est d'être instruit de ce qu'il y a de plus excellent
« et de plus exquis dans chaque pays, en quelque
« profession que ce soit, pour en user après, ainsi que
« je l'estimerai à propos pour ma gloire et pour mon
« service ; mais cette proposition doit être faite avec
« grande circonspection et exactitude, sans que ces
« personnes-là même, ni aucune autre, s'aperçoivent
« de mon dessein, ni de votre recherche. »

Voici la lettre qu'il fit écrire au célèbre *Isaac Vossius :*

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, il
« veut néanmoins être votre bienfaiteur, et m'a com-
« mandé de vous envoyer la lettre-de-change ci-
« jointe, comme une marque de son estime, et un
« gage de sa protection. Chacun sait que vous suivez
« dignement l'exemple du fameux *Vossius*, votre père,
« et qu'ayant reçu de lui un nom qu'il a rendu illustre
« par ses écrits, vous en conserverez la gloire par les
« vôtres. Ces choses étant connues par sa majesté,
« elle se porte avec plaisir à gratifier votre mérite ;
« et j'ai d'autant plus de joie qu'elle m'ait donné
« ordre de vous le faire savoir, que je puis me servir
« de cette occasion pour vous assurer que je suis,
« monsieur, votre très-humble et très-obéissant ser-
« viteur, COLBERT. »

*Louis XIV* avoit toujours à sa suite quelques savans illustres : on remarquoit sur-tout *Racine* et *Boileau*, pour lesquels il avoit un prédilection particulière, et qui la méritoient bien. Après la mort de *Racine*, *Boileau*, devenu vieux et infirme, se retira dans sa maison d'Auteuil, et ne parut que très-rarement à la cour. Le roi lui dit un jour, après avoir tiré sa montre qu'il lui donna : « Si votre santé vous permet de venir

« quelquefois à Versailles, j'aurai toujours une heure « à vous donner. » Quel courtisan, quel prince même n'eût point brigué une pareille faveur?

21. Lorsque *Ronsard* mourut, on lui fit un service solennel, où une partie du parlement et plusieurs seigneurs assistèrent. Le roi y envoya sa musique. *Duperron*, qui fut depuis cardinal, prononça son oraison funèbre. Cette pompe fut honorée d'un concours si grand, que le cardinal de Bourbon, et plusieurs autres princes furent obligés de s'en retourner, n'ayant pu fendre la presse.

## AMOUR DE LA GLOIRE.

1. Un roi de Lacédémone, près de livrer bataille, voulut sauver du danger un vieillard de quatre-vingts ans : il le renvoie à Sparte. « Prince, » lui répondit le généreux vieillard, « vous me renvoyez bien loin « chercher un lit pour mourir : où pourrai-je en « trouver un plus honorable que ce champ de ba- « taille ? » On lui permit de rester ; et, recueillant ses forces, il mourut en combattant pour sa patrie, auprès et sous les ordres de son roi.

Un officier étoit commandé pour aller dans une occasion très-périlleuse. On lui conseilloit de se défendre d'exécuter l'ordre qui lui étoit prescrit. « Je « puis bien sauver ma vie, répondit-il ; mais mon « honneur, qui le sauvera ? »

2. Dans sa jeunesse, *Thémistocle* n'aimoit que le vin et la débauche ; mais, lorsque *Miltiade* eut remporté la fameuse victoire de Marathon, témoin des applaudissemens qu'on donnoit à ce grand homme, il sentit naître dans son ame une noble émulation. Depuis ce moment, l'amour de la gloire, comme un feu que rien ne peut éteindre, embrasoit son cœur, et le dévoroit nuit et jour. Souvent il disoit à ses amis : « Les tro- « phées de *Miltiade* m'empêchent de dormir. »

3. *Alexandre-le-Grand* annonça, dès son enfance,

combien l'amour de la gloire avoit d'empire sur son cœur. Entendant parler des conquêtes continuelles de *Philippe*, son père, il dit d'un ton chagrin à ceux de son âge avec lesquels il jouoit : « Mon père ne me « laissera rien. — Il vous laissera, lui répondit-on, « toutes les conquêtes qu'il fait. Que m'importe, « répliqua-t-il, de posséder par succession de grands « états, si je ne puis me montrer un guerrier égal à « mon père ? » Quand la fortune et ses victoires l'eurent conduit sur les bords de l'Océan, *Anaxarque* lui dit que *Démocrite*, son maître, lui avoit appris que l'univers renfermoit une infinité de mondes : « Hélas ! » s'écria le vainqueur de l'Asie, en versant quelques larmes, « j'ai bien sujet de pleu- « rer, puisque, de cette multitude de mondes, je n'en « ai point encore subjugué un seul. »

4. *Jules-César*, étant questeur en Espagne, vit à Cadix une statue d'*Alexandre-le-Grand*. Il poussa, dans le moment, un profond soupir, songeant qu'à son âge ce héros étoit déjà maître de l'Asie, tandis qu'il n'avoit encore rien fait d'illustre.

5. *Charles XII*, roi de Suède, encore enfant, traduisoit la vie d'*Alexandre*, par *Quinte-Curce*, et puisoit dans ce livre ces idées d'héroïsme, qu'il mit ensuite en pratique. Il témoigna un jour à son précepteur le désir qu'il avoit de ressembler à ce conquérant de l'Asie ; et, sur ce qu'on lui objecta que la vie de ce prince avoit été bien courte, il répliqua, dans une espèce d'enthousiasme : « N'a-t-elle pas été « assez longue, puisqu'elle lui a suffi pour conquérir « tant de royaumes ? »

6. Un soldat envoyé par M. *de Vauban* pour examiner un poste, y resta long-temps, malgré le feu des ennemis, et reçut même une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avoit observé, et le fit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulât en abondance de sa plaie. M. *de Vauban* voulut récompenser sa bravoure, et le service qu'il venoit de rendre ; et ce général lui présenta de l'argent : « Non, monseigneur, lui dit le soldat en le « refusant, cela gâteroit mon action. »

7. Qui a été plus sensible à la gloire que le maréchal de *Villars?* Ce grand homme disoit souvent qu'il n'avoit eu que deux plaisirs bien vifs en sa vie : celui de remporter un prix au collége, et celui de gagner une bataille. *Voyez* EMULATION.

## ASSURANCE.

1. ALEXANDRE-LE-GRAND, étant sur le point de livrer la bataille du Granique, exhorta les Macédoniens à dîner amplement : « Demain, mes amis, « ajouta-t-il, vous souperez aux dépens des ennemis. » *Parménion* lui conseillant d'attaquer *Darius* pendant la nuit, parce qu'il étoit dangereux de combattre de jour une armée que le bruit qu'ils entendoient de loin faisoit croire immense. « Oh! je ne veux « point dérober la victoire, répondit-il. » Son armée étant rangée en bataille, ses généraux lui demandèrent s'il y avoit encore quelque chose à faire? « Rien, dit-« il, sinon qu'on fasse la barbe aux Macédoniens. » *Parménion* s'étonnant d'un pareil ordre, il ajouta : « Vous ignorez donc que, dans la mêlée, lorsque les « guerriers combattent corps à corps, rien n'est si « commode que la barbe pour se saisir? »

2. *Alexandre*, tyran de Phères, s'étant uni aux Athéniens pour humilier Thèbes, promit à ces nouveaux alliés de fixer tellement la fortune sous leurs drapeaux, que bientôt, par ses victoires, l'abondance seroit si grande dans leur ville, qu'une mine de viande ne leur coûteroit qu'une demi-obole. Il faisoit allusion aux nombreux troupeaux qu'il se flattoit d'enlever aux Thébains. Cette rodomontade fut répétée à Thèbes; on la rapporte à *Epaminondas* en présence de tout le peuple, qui n'étoit pas sans crainte : « Soyez tranquilles, dit-il aux citoyens : si *Alexandre* « donne de la viande aux Athéniens, nous leur fournirons du bois pour la cuire; car s'ils se mêlent « davantage de nos affaires, j'irai avec vous abattre « toutes les forêts de l'Attique. »

3. L'empereur *Probus*, ayant pris Ptolémaïs et Copte, reçut des ambassadeurs de la part de *Narsès*, roi des Perses, qui lui apportoient de grands et de magnifiques présens. Mais ce prince, plein d'une noble assurance, voulant rendre à l'empire son premier éclat, répondit à ces envoyés : « Dites à votre maître que « *Probus* s'étonne que de tant de biens qui vont bientôt « lui appartenir, et dont il veut faire un bon usage, « il ne lui en envoie qu'une si petite partie. » Les Perses qui, jusqu'à ce jour, avoient osé faire la guerre aux Romains, intimidés par cette réponse, demandèrent humblement la paix, et se soumirent au tribut.

4. Un Lacédémonien avoit fait peindre une mouche sur son bouclier. « Cet ornement est trop foible, lui « dit quelqu'un, pour être aperçu de l'ennemi. — Oh! « répondit-il, je lui montrerai cette mouche de si « près, qu'il la trouvera encore plus grosse qu'elle « n'est réellement. »

On reprenoit un autre Spartiate de ce qu'étant boiteux, il osoit marcher contre l'ennemi : « Mon des- « sein est de combattre, non de fuir, répondit-il. »

Sur le point de livrer bataille aux Perses, on apprit qu'ils avoient une si grande quantité de flèches, qu'ils pouvoient, à chaque décharge, obscurcir le soleil : « Tant mieux, dit un soldat Lacédémonien, nous « combattrons à l'ombre. »

5. Dans le temps que le fameux *Crassus* se préparoit à marcher contre les Parthes, il lui arriva des ambassadeurs de la part du roi qu'il alloit attaquer. Ils lui dirent en peu de mots, que si cette armée qu'il assembloit étoit envoyée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre qu'aucun traité ne pourroit terminer, et qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres : que si, comme ils l'avoient ouï dire, c'étoit *Crassus* seul qui, contre le sentiment de sa patrie, et pour assouvir son avarice particulière, avoit pris les armes contre eux, le roi leur maître vouloit bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de *Crassus*, et laisser aller, vies et bagues sauves, les Romains qui étoient dans ses états.

*Crassus* ne répondit à ce discours que par une rodomontade : « Je vous ferai savoir ma réponse dans Sé« leucie, leur dit-il. — *Crassus*, reprit aussitôt *Va« hisès*, le plus âgé des ambassadeurs, en lui montrant « la paume de sa main, tu verras plutôt naître du poil « dans le creux de ma main, que tu ne verras Séleucie.» Les ambassadeurs se retirèrent, et allèrent annoncer à leur monarque qu'il falloit se disposer à la guerre.

6. Après avoir remporté un grand nombre de victoires, *Pompée* demandoit au dictateur *Sylla* les honneurs du triomphe. Son âge et la loi s'y opposoient. Il n'avoit point été consul ; il n'étoit pas même encore sénateur. *Sylla* refusa. « Vous me refusez? dit *Pompée;* « eh bien ! je vais l'obtenir du peuple romain. — Si « vous avez cette hardiesse, répondit *Sylla*, vous « éprouverez ma colère. — Eh ! que m'importe votre « colère ? On adore plutôt le soleil levant que le soleil « couchant. » Cette repartie vigoureuse, soutenue d'une mâle assurance, déconcerta le dictateur, qui, pour des causes plus légères, avoit immolé des milliers de citoyens. « Triomphez donc, puisque vous le voulez », s'écria-t-il ; et *Pompée* triompha.

7. Le parlement d'Angleterre, irrité contre *Cromwel*, qui continuoit d'agir avec trop de hauteur, résolut de le dépouiller de la souveraineté qu'il avoit envahie, sous le nom de *Protecteur*. *Cromwel*, averti de ce qui se passoit, commanda au major *Holms* de mettre, le matin suivant, quinze cents soldats de plus qu'à l'ordinaire autour de Westminster, tant dehors que dedans, et de les faire ranger en haie dans les coridors, et sur les degrés par où devoient passer les députés. Le lendemain *Cromwel* se rendit au parlement, et après avoir pris sa place, parla en ces termes : « J'ai appris, messieurs, que vous aviez résolu « de m'ôter les lettres de protecteur. Les voilà, dit-il, « en les jetant sur la table : je serai bien aise de « voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un d'assez « hardi pour les prendre. » La frayeur se répandit dans l'assemblée : tous gardoient un profond silence. *Cromwel* continua son discours sur le même ton ; et jetant

sur la table une formule de serment qu'il avoit dressée exprès, il finit, en menaçant le parlement de le casser pour toujours, s'il refusoit d'y souscrire. Le secrétaire lut à haute voix cette formule, qui étoit conçue en ces termes : « Moi N. je promets et m'oblige, sincèrement « et de bonne foi, de demeurer toujours fidelle au « seigneur protecteur, et au gouvernement libre « d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande; et que, suivant « les conditions auxquelles j'ai été appelé, élu et dé- « puté pour être membre du parlement, je ne propo- « serai chose aucune, ni ne donnerai mon consente- « ment à aucune proposition qui puisse porter préju- « dice au présent gouvernement établi sur l'autorité « du parlement, et sur celle que le protecteur a reçue « de lui. Ainsi m'aide Dieu et m'assiste ! » *Cromwel* se retira pour attendre dans son appartement la résolution de l'assemblée. Le parlement, après avoir délibéré quelque temps, conclut, à la pluralité des voix, qu'on refuseroit de signer la formule, et envoya des députés à *Cromwel*, pour lui signifier son intention. Le protecteur indigné tira de sa poche une montre de grand prix, la jeta contre terre avec fureur en présence des députés : « Eh bien ! je le casserai, dit-il, comme je « casse cette montre. » Les députés ayant fait au parlement le rapport de ce qu'ils avoient vu, l'assemblée entière fut si épouvantée, qu'ils s'approchèrent tous de la table, et s'empressèrent à l'envi de signer la formule.

8. *Agélisas* étant encore enfant, mais déjà désigné roi de Lacédémone, fit briller cette noble assurance qui caractérise les héros dès leurs premières années. A Sparte, on exerçoit en public, à certains jeux, tous les enfans à peu près de même âge. Un jour, celui qui présidoit à ces jeux, mit le jeune monarque dans une place peu distinguée. « Fort bien ! s'écria-t-il; je ferai « voir que la place n'honore pas l'homme, mais que « l'homme honore la place. » Il tint parole.

9. *Alexandre* s'étant rendu maître du camp de *Darius*, traita *Sysigambis*, mère de cet infortuné monarque, et tous ceux de sa famille qui étoient tombés entre ses mains, comme il eût fait à ses parens les plus

chers. La princesse, pénétrée de toutes les marques de bonté qu'il lui témoigna, ne put s'empêcher de lui en marquer sa vive reconnoissance. « Grand prince, lui « dit-elle, quelles actions de grâces puis-je vous « rendre, qui répondent à votre générosité? Vous « m'appelez votre mère, et vous m'honorez encore « du nom de reine; et moi, je confesse que je suis « votre captive. Je sais ce que j'ai été, et ce que je « suis: je comprends toute l'étendue de ma grandeur « passée, et je me sens en état de porter tout le « poids de ma fortune présente. Mais il est de l'intérêt « de votre gloire, que, pouvant tout sur nous, vous « ne nous fassiez sentir ce pouvoir que par votre clé- « mence, et non pas par de mauvais traitemens. » Le roi rassura la princesse et ses filles; puis, prenant entre ses bras le fils de *Darius*, ce petit enfant, sans s'étonner à la vue du prince couvert de ses armes, et sur-tout de l'aigrette qui flottoit sur sa tête, l'embrassa avec cette tendresse enfantine qui pénètre jusqu'au cœur; de sorte qu'*Alexandre*, touché de cette mâle assurance, surprenante à cet âge, dit à *Ephestion* qui l'accompagnoit: « Que je souhaiterois que *Darius* eût eu quelque chose de ce bon naturel! »

10. *Lucullus* étant près de livrer bataille à *Tigrane*, roi d'Arménie, quelques officiers alarmés vinrent lui dire que ce jour étoit le même où l'armée de *Scipion* avoit été taillée en pièces; et qu'il étoit regardé par tous les Romains, comme un jour funeste et de mauvais augure: « Eh bien, répondit le général, je le « rendrai heureux par ma victoire. »

11. On représentoit à *Louis XII*, lorsqu'il marchoit aux Vénitiens pour les combattre, que les ennemis s'étoient emparés du seul poste qu'il pouvoit occuper. « Où camperez-vous, Sire? lui demanda un grand de « sa cour. — Sur leur ventre, répondit-il. »

12. En 1760, le prince *Ferdinand de Brunswik* fit le siége de Giessen, petite place fortifié à la hâte, et que la valeur seule du baron *du Blaisel*, qui la défendoit, rendoit redoutable. Cet intrépide officier soutint en héros tous les efforts des ennemis de la France.

Sommé

Sommé de se rendre au prince assiégeant, il répondit en deux mots : « Je suis ici pour me défendre, et non « pour capituler ; » et sur ce que l'aide-de-camp lui insinua que, par une obstination déplacée, il s'exposeroit peut-être à subir de fâcheuses extrémités, le baron ajouta : « Il y a trente ans que je sers le roi mon maî« tre, et quelque temps que je suis guéri de la peur. « Quand M. le prince *Ferdinand* voudra, nous com« mencerons ; » et la place ne fut point prise.

13. Avant la bataille d'Astembek, le marquis *de Brehant*, qui avoit toute la valeur et la noble franchise de l'ancienne chevalerie, vint trouver M. *de Chevert*. « Marquis, » lui dit ce capitaine, d'une voix animée, et le regardant fixément, « jurez-moi, foi de « chevalier, que vous, et tout le régiment de Picar« die, vous vous ferez tuer jusqu'au dernier, plutôt « que de reculer : je vous donnerai l'exemple. — Je le « jure, » répondit M. *de Brehant*, d'un air et d'un ton qui rendoient le serment superflu. Jamais engagemens réciproques n'ont été mieux gardés. Les officiers du régiment de Picardie font prier M. *de Chevert* de prendre sa cuirasse. Il répond, en montrant les grenadiers : « Et ces braves gens-là, en ont-ils ? » On lui vient dire qu'il n'y a plus de poudre : « Nous « avons, dit-il, des baïonnettes. »

14. *Charles-Quint* s'étant un jour posté fort près du canon, et un capitaine lui disant de ne pas exposer ainsi sa personne : « Eh quoi ! lui répondit-il, « a-t-on jamais vu qu'un empereur ait été atteint « d'un boulet ? »

15. A la bataille d'Aignadel, gagnée par *Louis XII*, en 1509, sur les Vénitiens, la victoire balançoit sans se fixer pour l'un ni pour l'autre parti. Tout étoit dans une confusion affreuse. Les bataillons francais et vénitiens s'entre-choquoient, sans pouvoir presque se reconnoître ; et, dans ce tumulte horrible, le soldat avoit peine à distinguer la voix et l'ordre de son général. *Louis*, sans ménager sa personne, s'exposoit au plus grand feu. Quelques courtisans le suppliant de considérer les dangers qu'il couroit : « Rien ! rien !

« leur répondit-il, je n'en ai point de peur ; et qui « conque en aura peur, qu'il se mette derrière moi : « il n'aura point de mal. » Cette héroïque assurance anima le courage abattu des guerriers, qui, redoublant d'efforts, triomphèrent enfin des obstacles.

16. Ce fut au siége de Royan, en 1622, que *Louis XIII* alla, pour la première fois, visiter les tranchées. Il monta trois ou quatre fois sur la banquette pour reconnoître l'état de la place. Il s'y tint si long-temps, que les officiers frémissoient du péril où il s'exposoit, avec plus de sang-froid et d'assurance que n'auroit fait le plus vieux capitaine. Un boulet lui passa deux pieds au-dessus de la tête. « Mon dieu ! sire, s'écria « *Bassompierre*, ce boulet a failli vous tuer ! — Non « pas moi, répondit le roi, mais M. *d'Epernon* ; » et voyant des gens de sa suite qui s'écartoient pour éviter le coup : « Comment ! leur dit-il, vous avez peur « que cette pièce ne tire ? Ne savez-vous donc pas « qu'il faut auparavant que l'on charge de nouveau ? »

17. *Guillaume-le-Roux*, roi d'Angleterre, s'embarque pour secourir la ville du Mans, assiégée par le comte *de la Flèche*. Il est surpris par la tempête. Le pilote épouvanté, représente au monarque le péril évident qu'il court, et la nécessité de rentrer dans le port, pour éviter le naufrage. *Guillaume* rit de sa frayeur, et pour le rassurer, il lui dit d'un ton railleur : « Vas, tu n'as jamais ouï dire qu'aucun roi se « soit noyé. » A force de travail, on gagne la côte ; et la descente se fait heureusement.

18. Le duc de Savoie, toujours battu par *Lesdiguières*, qu'il appeloit le *Renard du Dauphiné*, voulut avoir, en 1597, la gloire de bâtir un fort sur les terres de France, et à la vue d'une armée française. Les officiers pressent *Lesdiguières* de s'y opposer, et se plaignent même à la cour de l'inaction de leur général. Le roi lui écrit en termes assez vifs. Le capitaine fait cette réponse : « Votre Majesté a besoin d'une bonne « forteresse à Barreaux, pour tenir en bride la garni- « son de Montmélian. Puisque le duc de Savoie veut « bien en faire la dépense, il faut le laisser faire. Dès

« qu'elle sera en défense, et bien fournie de canons « et de munitions, je vous promets de la prendre, « sans qu'il en coûte rien à votre épargne. » Le roi s'en rapporte à *Lesdiguières*, qui ne tarda point à tenir ses promesses. L'année suivante, il prit le fort de Barreaux par escalade. Au siége de Montauban, en 1621, ce même général s'exposoit en simple soldat; on l'accusoit de témérité : « Bon ! dit-il, il y a soixante ans « que les mousquetades et moi nous nous connois- « sons ; ne vous en mettez pas en peine. »

19. Quelques seigneurs hongrois s'étoient révoltés contre l'empereur *Sigismond*. Ce prince l'apprend, et marche fiérement au devant d'eux : « Qui d'entre « vous, leur dit-il, mettra le premier la main sur son « roi ? S'il y en a un assez hardi, qu'il avance. » Ces mots remplirent de terreur tous les séditieux qui les entendirent. Vaincus par cette mâle assurance, ils rentrèrent aussitôt dans le devoir.

20. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, voulant profiter des circonstances fâcheuses où se trouvoient les affaires de la France, depuis la funeste bataille de Pavie et la prison du roi *François I*, fit demander à ce prince les arrérages d'une pension qu'il prétendoit lui être due, et dont l'origine remontoit à *Louis XI*, qui, sous ce nom de pension, payoit cinquante mille écus à l'Angleterre. Il joignoit à cette demande celle du comté de Boulogne, de quelques autres terres dont il avoit, disoit-il, la propriété, qu'il étoit en état de justifier par de bons titres ; qu'autrement il passeroit la mer, et viendroit rendre une visite au roi jusqu'au Louvre. « Dites à votre maître, répondit le monarque « français aux ambassadeurs qui faisoient cette de- « mande ; dites-lui que s'il me vient voir comme ami, « je le recevrai de bon cœur ; que s'il vient armé, j'ai « cinquante mille hommes tout prêts à examiner ses « titres, et à lui en montrer les défauts. »

21. *Hoclod-Khan*, fils de *Gengis-Khan*, à la tête d'un corps immense de Tartares, faisoit trembler l'Europe, et jetoit l'alarme dans toute la Germanie. Un seigneur saxon en écrivit au duc de Brabant : et la let-

tre, envoyée à *Guillaume d'Auvergne*, évêque de Paris, fut remise à la reine *Blanche*, mère de saint *Louis*. A cette triste nouvelle, la princesse alarmée s'écria : « Ah ! mon fils, mon cher fils ! quel parti « prendre dans une extrémité aussi funeste ? Que va « devenir l'Eglise ? qu'allons-nous devenir nous-« mêmes ? — Quel parti prendre, madame ? répon-« dit le jeune roi ; point d'autre que de chercher au « Ciel notre consolation et notre force. Ces Tartares, « qui passent dans la monde pour être sortis de l'enfer, « nous les y renverrons, ou ils nous mettront tous en « paradis. » Ce trait d'intrépidité fut recueilli, même par les étrangers ; et l'on n'y pouvoit réfléchir, sans qu'une mâle vigueur ne prît la place de la crainte qui tout-à-coup avoit saisi les esprits.

22. Les Français, en commencant la campagne de Piémont, en 1545, avoient ordre d'éviter tout combat un peu important : cependant on ne pouvoit la commencer avec quelque succès, sans livrer bataille. Blaise *de Montluc* fut dépêché pour représenter à *François I* la nécessité d'en venir aux mains. Ce guerrier n'étoit point encore élevé à aucun des grades militaires qui, de simple soldat, le firent parvenir au bâton de maréchal de France. Il fut admis au conseil qui se tint sur la demande qu'il venoit de faire, et ne pouvoit se contenir, en voyant que les avis lui étoient contraires. Le roi s'en amusoit beaucoup, et lui accorda enfin la permission de parler. *Montluc* s'en acquitta avec beaucoup d'esprit, et d'autant plus d'assurance, que M. le dauphin, placé derrière le fauteuil du roi, l'animoit par des signes d'approbation. « Les messieurs qui ont parlé avant moi, disoit-il, « ont raison d'avancer que si nous perdons la bataille, « nous perdons tout ; mais ils n'ajoutent pas que si « nous la gagnons, nous gagnons tout... Fiez-vous-« en à nous, sire, et comptez qu'on ne défait point « une armée qui est dans la dispositiou où je vous « assure qu'est la vôtre. » Le roi répondit : « Allez, « et combattez au nom de Dieu. » Le comte *de Saint-Paul* dit, en sortant, à *Montluc* : « Fou, enragé que

« tu es, tu vas être cause du plus grand bien ou du plus « grand mal qui puisse arriver au roi. — Monsieur, « répond *Montluc*, soyez en repos; et assurez-vous « que la première nouvelle que vous recevrez, c'est « que nous les avons fricassés, et en mangerons, si « nous voulons.» Le combat se livra auprès de Cérizoles; et les Français vainqueurs n'y perdirent que deux cents hommes. Les vaincus laissèrent sur le champ de bataille dix à douze mille morts, trois mille prisonniers, une partie de leur artillerie, et tout leur bagage.

23. Parmi les prisonniers faits à la journée de Pavie, on remarquoit un brave officier, appelé *La Roche-du-Maine*. L'empereur *Charles-Quint*, qui estimoit son courage, s'entretenoit quelquefois avec lui. Un jour, voulant lui faire entendre qu'il avoit dessein d'attaquer la France, il lui demanda combien il y avoit de journées de l'endroit où ils étoient jusqu'à Paris? « De « journées? répliqua vivement *La Roche*; si par jour- « nées vous entendez des batailles, je vous assure « qu'il y en aura pour le moins une douzaine, à moins « que les aggresseurs ne soient battus dès la première.» *Charles*, pour lui donner une haute idée de ses forces, fit passer devant lui ses troupes en revue, et lui demanda ensuite ce qu'il pensoit de son armée: « Je suis « fâché de la voir si belle, répondit l'intrépide Fran- « çais. Mais si votre majesté passe les monts, on lui « en fera voir une plus nombreuse, qui sera suivie, « quinze jours après, d'une autre plus leste, si la « première ne suffit pas. »

24. *Charles XII*, encore jeune, regardant un jour la carte d'une ville de Hongrie, que les Turcs avoient prise sur l'empereur, au bas de laquelle étoit écrit ce passage du livre de *Job*: « Dieu me l'a donnée, Dieu « me l'a ôtée; que son saint nom soit béni!» le prince écrivit aussitôt au bas d'une carte qui étoit auprès, et qui représentoit la ville de Riga, capitale de la Livonie: « Dieu me l'a donnée, le diable ne me « l'ôtera pas. »

25. Le maréchal de *Lesdiguières*, connétable de France, ayant formé le siége de Garry, un officier

vint lui représenter que du temps de *François I*, le fameux *Barberousse* n'avoit pu prendre cette place, quoiqu'il fût maître de la rivière de Gênes. Le connétable, qui avoit alors plus de quatre-vingts ans, répondit : « Eh bien ! Garry n'a pu être pris par *Barbe-* « *rousse ;* mais, Dieu aidant, Barbe grise le prendra. » La ville et le château se rendirent en fort peu de temps.

26. *Anne de Montmorenci*, premier baron et connétable de France, étant sur le point de mourir, un cordelier cherchoit à le rassurer sur les frayeurs qu'inspire naturellement l'idée de la mort. Le connétable lui dit d'un ton fier et hardi : « Pensez-vous, mon père, qu'un « homme qui a vécu près de quatre-vingts ans avec hon- « neur, n'ait pas appris à mourir un quart-d'heure ? »

27. Un officier francais, qui commandoit un détachement, et marchoit à la rencontre d'un gros d'ennemis, fut conseillé de les envoyer reconnoître avant de les attaquer, pour en savoir le nombre : « Bon « bon, dit-il, nous les compterons quand nous les « aurons défaits. »

28. Le comte *d'Harcourt* disoit à M. *d'Aguerre*. « Le roi nous commande d'attaquer les îles. On com- « mencera par celle de sainte-Marguerite. Croyez- « vous pouvoir y descendre avec vos gens ? — Dites- « moi, mon général, le soleil entre-t-il dans cette île ? « — Eh ! oui, sans doute, il y entre. — S'il y entre, « mon régiment pourra bien y entrer. » Il tint parole.

29. Avant l'ouverture du concile de Nicée, les théologiens, par une epèce de prélude, s'exercèrent contre quelques philosophes païens, qui étoient venus, les uns par curiosité, pour s'instruire de la doctrine des chrétiens, les autres par haine et par jalousie, pour les embarrasser dans la dispute. Un de ces derniers, arrogant et avantageux, se prévaloit de sa dialectique, et traitoit avec mépris les serviteurs de J.C. qui entreprenoient de le réfuter, lorsqu'un vieillard, du nombre des confesseurs, laïque simple et ignorant, se présenta pour entrer en lice. Sa prétention fit rire d'avance les païens qui le connoissoient, et fit crain-

dre aux chrétiens qu'il ne se rendît vraiment ridicule ; cependant on n'osa, par respect, lui fermer la bouche. Alors, imposant silence au nom de Jésus-Christ, à ce superbe philosophe : « Ecoute, lui dit-il ; » et après lui avoir exposé en termes clairs et précis, mais sans entrer dans la discussion des preuves, les mystères les plus relevés de la religion, la trinité, l'incarnation, la mort du fils de Dieu, son avénement futur : « Voilà, ajouta-t-il, ce que nous croyons sans curio-« sité. Cesse de raisonner en vain sur des vérités qui « ne sont accessibles qu'à la foi ; et réponds-moi, si tu « le crois aussi. » A ces mots, la raison du philosophe fut terrassée par une puissance intérieure. Il s'avoua vaincu, remercia le vieillard ; et devenu lui-même prédicateur de l'Evangile, il protestoit avec serment aux autres philosophes qui blâmoient son inconstance et se rioient de sa défaite, qu'il avoit senti dans son cœur l'impression d'une force divine, dont il ne pouvoit expliquer le secret. *Voyez* BRAVOURE, CONFIANCE, INTRÉPIDITÉ, RÉSOLUTION.

## ATTENTIONS.

1. LES Pharisiens, faux dévots du peuple Juif, se scandalisoient de ce que *Jésus-Christ* mangeoit avec les Publicains et les gens de mauvaise vie. « Ce ne « sont pas les sains, leur répondit-il, mais les mala-« des qui ont besoin de médecins ; c'est pourquoi, « apprenez ce que veut dire cette parole : j'aime « mieux la miséricorde que le sacrifice. Car ce sont « les pécheurs, et non les justes, que je suis venu « appeler à la pénitence. »

On lui demandoit un jour, pourquoi ses disciples ne jeûnoient point, au lieu que les Pharisiens et les disciples de *Jean-Baptiste* jeûnoient souvent ? « Les « amis de l'époux, répondit ce divin Sauveur, peu-« vent-ils être dans la tristesse et dans le deuil,

« pendant que l'époux est avec eux ? Un temps vien-
« dra où l'époux leur sera ôté ; alors ils jeûneront. »

Dans une autre rencontre, les Pharisiens reprochèrent à ses disciples d'avoir violé le sabbat en rompant des épis de blé, pour les manger dans le besoin où ils étoient. « N'avez-vous point lu, leur dit-il, ce que fit « *David*, lorsque, pressé par la faim, il entra dans « la maison de Dieu, et mangea des pains exposés « en sa présence, dont il n'étoit permis de manger, « selon la loi, qu'aux prêtres seuls ? »

Ils les accusèrent encore de violer la tradition des anciens, en prenant leurs repas sans laver leurs mains. Mais le Seigneur leur répondit : « Hypocrites, *Isaïe* « avoit bien raison de dire de vous : ce peuple m'ho- « nore des lèvres et à l'extérieur ; mais son cœur est « bien loin de moi. »

2. L'usage de jeûner, du temps de *Charlemagne*, étoit de ne faire qu'un repas, à trois heures du soir. Ce monarque, par considération pour ses officiers, mangeoit, les jours de jeûne, à deux heures. Un évêque lui en fit quelques reproches. L'empereur l'écouta tranquillement, et lui dit : « Votre avis est « bon ; mais je vous ordonne de ne rien prendre, avant « que tous mes officiers aient fait leur repas. » Il y avoit cinq tables consécutives ; celle de l'empereur, à laquelle il admettoit toute sa famille : les princes et les ducs le servoient, et ne mangeoient qu'après lui ; les comtes servoient les ducs : après la table des comtes, étoit celle des officiers de guerre ; et enfin celle des petits officiers du palais, en sorte que la dernière table ne finissoit que bien avant dans la nuit. Le prélat, obligé d'attendre si long-temps, reconnut bientôt que le prince avoit raison, et qu'il falloit louer son attention pour ses officiers.

4. *Ctésibius* étoit pauvre, et il cachoit ce malheur comme un vice honteux ; mais il ne put échapper aux regards pénétrans de l'amitié. Le philosophe *Arcésilaüs* remarqua son indigence, et voulut aussitôt le secourir en secret, afin que ses bienfaits n'eussent rien d'humiliant pour *Ctésibius*. Ce sage indigent étoit ma-

lade : *Arcésilaüs* va le voir, l'entretient, le console ; et tout en parlant, il glisse adroitement une bourse remplie d'or sous l'oreiller de son ami, afin qu'il pût trouver sous sa main un moyen de soulager ses maux. Ensuite il se retira plein de joie ; et *Ctésibius*, ayant aperçu cette bourse, s'écria : « Voilà un tour *d'Ar-* « *césilaüs.* »

4. Le vicomte *de Turenne* ne distribuoit jamais ses bienfaits qu'avec une espèce de pudeur ; et l'on eût dit qu'il vouloit prendre toute la confusion pour lui. Il étoit encore fort jeune, lorsqu'ayant su qu'un gentilhomme étoit devenu fort pauvre, pour avoir dépensé tout son bien à l'armée, il s'avisa de troquer des chevaux avec lui, et de lui en donner d'excellens pour de très-médiocres, feignant de n'y pas connoître. Un jour, ayant touché beaucoup d'argent d'une charge dont la cour lui avoit permis de disposer, il assembla cinq ou six colonels, dont les régimens étoient délabrés ; et leur laissant croire que cet argent venoit du roi, il le leur distribua à proportion de leurs besoins. Une autre fois, entendant un officier qui se plaignoit d'avoir eu deux chevaux tués sous lui dans une action, et d'être ruiné par là, il le conduisit à son écurie, et lui donnant deux de ses meilleurs chevaux, il lui recommanda très-expressément de n'en parler à personne, « de peur, disoit-il, qu'il n'en vienne d'autres ; « car je n'ai pas le moyen de faire à tout le monde de « semblables présens. » Il vouloit cacher le mérite de cette action sous un prétexte d'économie ; car, autant il aimoit à donner, autant il craignoit qu'on ne divulguât le bien qu'il faisoit.

5. *Gaston* de France, duc *d'Orléans*, frère de *Louis XIII*, étoit si jaloux des droits attachés à sa naissance, que, sur cet article, il ne faisoit grace à personne. Pour avoir le plaisir de voir les princes chapeau bas en sa présence, il les retenoit le plus long-temps qu'il lui étoit possible, quand il trouvoit occasion de leur parler, et ne se découvroit jamais un seul moment ; tant il avoit peur d'oublier ce qu'il étoit ! *Louis XIII* alloit un jour de Paris à Saint-Germain, par une cha-

leur excessive : Monsieur l'accompagnoit ; et les seigneurs, qui étoient nu-tête aux portières du carrosse, avoient beaucoup à souffrir de la violence du soleil. Le roi, qui s'en aperçut, eut la bonté de leur dire : « Couvrez-vous, messieurs ; mon frère le veut bien. »

6. Le roi *Jean*, ayant été fait prisonnier à la bataille de Poitiers, fut conduit à la tente du prince *de Galles*, général de l'armée victorieuse. Aussitôt que ce généreux prince aperçut son auguste captif, il s'avança vers lui avec empressement, s'inclina profondément, le pria d'entrer dans son pavillon ; et pour dissiper quelques nuages de tristesse qui paroissoient sur son visage : « Chier sire, lui dit-il, ne veuillez mie vous « attrister, si Dieu n'a pas voulu aujourd'hui consentir « à votre volonté ; car certainement monseigneur mon « père vous fera tout honneur et amitié, et s'accor- « dera avec vous raisonnablement, que vous demeu- « rerez bons amis ensemble à toujours. A l'égard de « l'événement du combat, quoique la journée ne soit « pas vôtre, vous avez acquis la plus haute réputation « de prouesse, et avez passé aujourd'hui tous les « mieux combattans. Je ne le dis mie, chier sire, pour « vous louer ; car tous ceux de notre parti qui ont « vu les uns et les autres, se sont, par pleine con- « science, à ce accordés, et vous en donnent le prix. » Ensuite il fit apporter des rafraîchissemens, qu'il présenta lui-même au roi ; et le soir, on lui prépara un superbe festin, auquel assistèrent les princes et les seigneurs français, assis à différentes tables. Le prince *de Galles* se fit un devoir de servir le monarque, se tenant debout devant sa table. *Jean* le pria de se placer auprès de lui ; mais il s'en défendit toujours, avec autant de politesse que de modestie, en disant, « qu'il ne « lui appartenoit pas de s'asseoir à la table de si grand « prince et de si vaillant homme qu'étoit le roi. »

7. Le czar *Pierre-le-Grand* étant venu en France, alla loger à l'hôtel de Lesdiguières, où il reçut la visite de toute la cour. Ce prince fit un accueil favorable à tous les officiers du royaume, et sur-tout à ceux de réputation, dont il n'ignoroit ni le nom, ni les belles actions.

Lorsque le maréchal *de Villars* se présenta, il lui dit: « Monsieur, le bruit de vos exploits s'étend si « loin, par les services signalés que vous avez rendus « à votre patrie, que quand le feu roi vous auroit ac- « cordé encore plus de graces, on l'en loueroit da- « vantage. »

Le duc régent vint ensuite. Le czar l'embrassa tendrement, le conduisit dans son cabinet, et lorsqu'ils en sortirent, on remarqua que le souverain moscovité régla si bien ses démarches, qu'il surprit la gauche, et donna la droite au duc *d'Orléans*. Son altesse royale se voyant à la droite, s'éloigna un peu pour prendre la gauche; mais *Pierre* ne le souffrit pas, et le reconduisit jusques au delà de la porte de son antichambre.

Le roi vint à son tour. Le czar alla le recevoir à la portière de son carrosse, lui donna la main pour descendre; et après s'être inclinés l'un et l'autre profondément, et assez long-temps pour se saluer, le czar embrassa le roi, lui reprit la main, et ne la quitta pas, jusqu'à ce qu'il l'eût mis dans son fauteuil. Les gentilshommes de la manche ayant voulu, selon le devoir de leur charge, s'approcher du roi pour lui aider à monter l'escalier, le czar leur fit signe, et leur dit: « Messieurs, j'aurai bien soin du roi; je le conduirai « sans l'abandonner: laissez-moi faire. »

Ce monarque ayant prié M. le *duc d'Antin* de lui fournir une description de tout ce qu'il y avoit de plus curieux à Paris, deux heures après, ce seigneur lui apporta un cahier richement relié, qui contenoit toutes les raretés de cette grande ville. Il le reçut sans l'examiner, s'entretenant pour lors avec plusieurs seigneurs de sa suite; mais l'ayant ouvert, il fut agréablement surpris de le voir traduit en langue esclavone, et s'écria qu'il n'y avoit qu'un Français capable de cette politesse.

Le czar étant allé voir le roi en cérémonie, il lui adressa ce petit discours: « Mon frère, il y a long-temps « que je souhaitois voir un roi de France dans la gloire « de sa majesté: j'ai aujourd'hui la satisfaction de voir « un jeune roi qui promet tout ce que ses ancêtres

« ont fait de grand. Je sais plusieurs langues : je vou-
« drois les avoir toutes oubliées, et ne savoir que la
« fancaise pour entretenir votre majesté. »

Le maréchal *de Villars* le conduisit aux Invalides, dont il admira et loua le magnifique établisement. Il entra dans le réfectoire, au moment où les soldats étoient à table. Il goûta de la soupe, et se fit verser du vin. Il but à la santé des officiers, qu'il nomma ses camarades.

Le duc *d'Antin* lui fit voir le travail de la monnaie et les médailles, qui fixèrent la curiosité du monarque russien. Mais ce qui le frappa du dernier étonnement, ce fut de voir sortir de dessous le balancier une médaille d'or, sur laquelle il étoit représenté en buste; et au revers étoit une renommée, avec cette légende: *Vires acquirit eundo.* « Il acquiert des forces en par-
« courant la terre ; » délicate allusion à ses voyages. Une autre fois, examinant les médailles des rois de France, et la suite de l'histoire de *Louis XIV*, il s'arrêta beaucoup à la médaille de *Louis XV*, qui a pour revers un soleil levant, avec ces mots : *Jubet sperare.* « Il nous donne de grandes espérances. » Le directeur de la monaie la lui offrit. Il la reçut très-gracieusement, marquant, en touchant sa poitrine, qu'il la conserveroit toujours, comme un monument précieux à son cœur.

Alloit-il chez les artistes, on mettoit à ses pieds tous les chefs-d'œuvre; et on le supplioit de daigner les recevoir. Alloit-il voir les hautes-lisses des Gobelins, les tapis de la Savonnerie, les ateliers des sculpteurs, des peintres, des orfévres du roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématiques, tout ce qui sembloit mériter son approbation lui étoit offert de la part de sa majesté. En voyant le tombeau du cardinal *de Richelieu*, moins frappé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture, que de l'image d'un ministre qui s'étoit rendu si célèbre, il embrassa sa statue, et s'écria : « Grand
« homme, je t'aurois donné la moitié de mes états,
« pour apprendre de toi à gouverner l'autre. »

*Pierre-le-Grand* voulut encore visiter le cabinet mé-

canique du P. *Sébastien*, carme de la place Maubert. Il examina tout, et fit briller sa pénétration et son esprit, soit dans ses questions, soit dans ses réponses. Il resta plus de trois heures dans l'appartement du savant religieux; et lorsque ce prince étoit près de partir, les PP. Carmes le prièrent de leur faire l'honneur de se rafraîchir dans leur couvent. Le czar accepta leur offre avec joie, et dit qu'on lui fit apporter une bouteille de vin et du pain de la maison. Il coupa lui-même un gros quartier de ce pain, qu'il mordoit d'un très-grand appétit, puis se fit verser un grand verre de vin, et but à la santé du P. *Sébastien*. Lorsqu'il eut bu, il voulut que ce père bût aussi; et comme ce dernier alloit chercher un verre, le czar lui dit qu'il vouloit qu'il bût dans le sien. Ainsi, sans le rincer, il versa un grand coup au religieux, qui, embarrassé sur la cérémonie, demanda tout doucement comment il en falloit user. Le czar, qui comprit de quoi il s'agissoit, lui fit signe qu'il bût à sa santé; ce que ce père fit. Ensuite le prince but un second coup, et s'en alla très-content de tout ce qu'il avoit vu.

8. Le duc *d'Antin*, courtisan de *Louis XV*, se distingua par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses, mais d'en faire. Le roi va coucher à Petit-Bourg, il y critique une grande allée d'arbres qui cachoit la vue de la rivière. Le duc la fait abattre pendant la nuit. Le monarque, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avoit condamnés. « C'est « parce que votre majesté les a condamnés, qu'elle ne « les voit plus, » répond le fin courtisan. Le roi l'ayant nommé surintendant des bâtimens, ce seigneur faisoit mettre quelquefois ce qu'on appelle des *calles* entre les statues et les socles, afin que, lorsque *Louis* iroit se promener, il s'aperçût que les statues n'étoient pas droites, et qu'il eût le mérite du coup-d'œil. Le roi trouvoit le défaut : M. *d'Antin* contestoit un peu, se rendoit ensuite, et faisoit redresser la statue, en avouant, avec une surprise affectée, que le roi se connoissoit à tout. Ce même duc donna, à Fontainebleau, un exemple d'adulation encore plus frappant.

*Louis* avoit témoigné qu'il souhaitoit qu'on abattît un bois entier qui lui ôtoit un peu de vue. M. *d'Antin* fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenoient plus : des cordes étoient attachées au pied de chaque arbre ; et plus de douze cents hommes étoient dans ce bois, prêts au moindre signal. M. le duc *d'Antin* savoit le jour où le roi devoit se promener de ce côté, avec toute sa cour. Sa majesté ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisoit : « Sire, lui répondit-il, ce bois sera abattu « dès que votre majesté l'aura ordonné. — Vraiment, « dit le roi ; s'il ne tient qu'à cela, je l'ordonne ; et « je voudrois en être défait. — Eh bien ! sire, reprit « M. *d'Antin*, vous allez l'être. » Il donne un coup de sifflet, et la forêt tombe aussitôt. « Ah ! mesdames, « s'écria la duchesse *de Bourgogne*, si le roi avoit de« mandé nos têtes, M. *d'Antin* les feroit tomber de « même ! » Bon mot un peu vif, parce qu'il étoit mérité, mais qui ne tiroit point à conséquence. *Voyez* AGRÉMENS, CIVILITÉ, ÉGARDS, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE, URBANITÉ.

## AUMONE.

1. Le saint homme *Tobie*, captif dans l'Assyrie sous *Salmanasar*, n'abandonna point la voie de la vertu dans sa captivité même. Tout ce qu'il avoit, il le distribuoit chaque jour à ceux de sa nation, à ses frères captifs avec lui. Dieu lui ayant fait trouver grace devant le prince, il eut le pouvoir d'aller par-tout où il voudroit, et la liberté de faire tout ce qu'il lui plairoit. Il n'en abusa point : il alloit visiter les captifs, et leur donnoit des avis salutaires ; aumône d'autant plus excellente, qu'elle a le salut des ames pour objet. Il vint un jour à Ragès, ville des Mèdes, où, parmi le grand nombre des captifs, il trouva un nommé *Gabélus*, de sa tribu, qui étoit fort pauvre, à qui il donna, sous son seing, dix talens d'argent qui venoient des gratifica-

tions du roi, mais sans en prendre aucun intérêt, et par un mouvement pur de charité. Après la mort de *Salmanasar*, son fils *Sennachérib* n'ayant que de la haine pour les enfans d'Israël, *Tobie* alloit tous les jours visiter tous ceux de sa parenté, les consoloit, et distribuoit de son bien à chacun d'eux, selon son pouvoir. Il nourrisoit ceux qui souffroient la faim, revêtoit ceux qui étoient nus, et avoit grand soin de donner la sépulture à ceux qui étoient morts, ou qui avoient été tués.

C'est ainsi que, jusqu'à l'extrême vieillesse, ce saint homme consacra tous les instans de sa vie à l'aumône et à la charité. Se croyant près de sa fin, il fit venir son fils, et lui dit : « Mon enfant, faites l'aumône de votre « bien, et ne détournez jamais votre visage d'aucun « pauvre ; car, en agissant ainsi, le Seigneur ne détour- « nera point non plus son visage de dessus vous. Soyez « charitable en la manière que vous le pourrez. Si vous « avez beaucoup de bien, donnez beaucoup ; si vous « avez peu, donnez de ce peu même de bon cœur : « vous amasserez de cette manière un grand trésor, et « une récompense pour le jour de la nécessité, car l'au- « mône délivre de tout péché et de la mort, et elle ne « laissera point tomber l'ame dans les ténèbres. L'au- « mône sera le sujet d'une grande confiance devant le « Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite. Man- « gez donc votre pain avec les pauvres et avec ceux qui « ont faim : couvrez de vos vêtemens ceux qui sont « nus. Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau « du juste ; et gardez-vous bien d'en manger et d'en « boire avec les pécheurs. Ne craignez point, mon cher « fils : nous sommes pauvres, il est vrai ; mais nous « serons très-riches, si nous craignons Dieu, si nous « fuyons le péché, si nous opérons de bonnes œuvres. »

2. La bienheureuse *Mélanie*, ayant entendu parler des grandes vertus de l'abbé *Pambon*, lui porta trois cents livres de vaisselle d'argent, et le supplia de vouloir bien, en les recevant, partager avec elle les grandes richesses que Dieu lui avoit données. Le saint abbé étoit alors occupé à faire des cordes avec des branches

de palmier. « Ame généreuse, dit-il, en continuant « son travail, que Dieu récompense votre charité; » et se tournant vers son économe, il lui dit : « prenez « cette offrande, et distribuez-la aux monastères les « plus pauvres de la Lybie et des îles. » Cependant *Mélanie* attendoit que *Pambon* lui donnât sa bénédiction, et qu'il lui témoignât l'estime qu'il faisoit d'un si riche présent. Mais ne voyant rien de tout cela : « Mon père, lui dit-elle, j'ignore si vous faites atten- « tion que ce que je vous ai donné se monte à trois « cents livres d'argent? » *Pambon*, sans faire le moindre signe, sans jeter même les yeux sur les étuis qui renfermoient ces vases précieux, répondit : « Ma « fille, celui à qui vous avez fait ce présent, n'a pas « besoin de savoir combien il pèse; puisque, pesant « même les montagnes et les forêts dans ses divines « balances, il ne peut ignorer quel est le poids de « votre argent. Si c'étoit à moi que vous l'eussiez « donné, vous auriez raison de m'en faire remarquer « la valeur; mais l'ayant offert à Dieu, qui n'a pas dé- « daigné de recevoir deux oboles des mains de la veuve « de l'Evangile, qui les a même plus estimées que les « présens des riches, n'en parlez pas davantage. »

3. On vint annoncer à *Charlemagne* la mort d'un évêque. Ce prince demanda combien il avoit légué aux pauvres en mourant. On lui répondit qu'il n'avoit donné que deux livres d'argent. « C'est un bien petit « viatique pour un si grand voyage, » dit un jeune clerc qui étoit présent. Le monarque, satisfait de cette réflexion, donna l'évêché à celui qui l'avoit faite, et lui dit : « N'oubliez jamais ce que vous venez de « dire, et donnez aux pauvres plus que celui dont « vous venez de blâmer la conduite. »

4. Rien n'égale la libéralité de S. *Louis* envers les pauvres. C'est à la charité active de ce pieux monarque, que doivent leur naissance la plupart de ces établissemens utiles, où les pauvres, et sur-tout les infirmes, trouvent un asile contre l'extrême indigence, et des remèdes à leurs maux. L'Hôtel-Dieu de Paris, celui de Pontoise, de Compiègne, de Vernon, l'hôpital des *Quinze-Vingts*, le

le reconnoissent pour leur fondateur ou leur restaurateur. Il suffisoit d'être malheureux pour exciter la compassion et mériter les bienfaits de ce généreux prince. Il envoyoit dans les provinces des commissaires qui dressoient un rôle des pauvres laboureurs de chaque paroisse, qui ne pouvoient plus travailler à cause de leur vieillesse; et le saint monarque se chargeoit de fournir à leur subsistance. Ses ministres se plaignoient souvent qu'il faisoit de trop grandes charités. Il les laissa murmurer, sans vouloir rien changer à sa manière d'agir. « Il est quelquefois nécessaire, « disoit-il, que les rois excèdent un peu dans la dé- « pense; et s'il y a de l'excès, j'aime mieux que ce soit « en aumônes, qu'en choses superflues et mondaines. »

5. Saint *Martin*, encore soldat et catéchumène, donnoit tout son bien aux pauvres. Ayant vu à la porte d'Amines, dans les grandes rigueurs de l'hiver, un pauvre nu et abandonné, il coupa son manteau en deux parties, et lui en donna une. *Jésus-Christ*, dit l'auteur de sa vie, lui apparut en songe, revêtu de cette moitié dont il avoit couvert le pauvre; et ce divin Sauveur disoit aux Anges: « C'est *Martin* qui, « n'étant que catéchumène, m'a revêtu de cet habit. » Cette vision encouragea tellement le charitable *Martin*, qu'il donna aux indigens tout ce qu'il possédoit, et reçut le baptême.

6. On reprochoit un jour, au célèbre *Aristote*, d'avoir donné l'aumône à un vagabond, qui n'étoit dans la misère que par sa paresse et son libertinage: « Ce n'est pas l'homme que j'ai secouru, répondit « ce philosophe, c'est l'humanité souffrante. »

7. Un homme vêtu d'un manteau, et portant de longs cheveux, et une barbe qui lui descendoit presque à la ceinture, vint trouver *Hérode-Atticus*, fameux orateur athénien, et maître d'éloquence de l'empereur *Marc-Aurèle*. Ce savant étoit alors en grande compagnie. Le personnage est introduit; et, d'un air intrépide, il demande, en présence de tout le monde, quelque argent pour s'acheter du pain. « Qui êtes-vous? lui dit *Hérode*. » Cet homme, d'un

ton de reproche et d'indignation, répondit qu'il étoit philosophe, et qu'il lui paroissoit surprenant qu'on l'interrogeât sur ce qui s'apercevoit du premier coup-d'œil. « Je vois bien, reprit *Hérode*, le man-« teau et la barbe, mais non pas le philosophe : « prouvez-nous que vous en avez les caractères et les « vertus, plutôt que la livrée. » Alors quelques-uns de ceux qui étoient présens prirent la parole, et dirent qu'ils connoissoient ce prétendu philosophe pour un vagabond, un mendiant sans pudeur, dont la demeure ordinaire étoit la taverne, et qui, lorsqu'on lui refusoit ce qu'il demandoit, ne manquoit pas de s'en venger par des injures grossières, « Donnons-lui ce-« pendant quelque chose, dit *Hérode :* faisons hon-« neur à l'humanité, quoique celui-ci la déshonore. »

8. *Abou Ismaël Hammad-Ben-Soliman*, docteur musulman, étoit très-charitable. Il nourrissoit, tous les jours du mois de Ramadhan, pendant lequel tous les disciples de *Mahomet* jeûnent, cinquante pauvres qu'il habilloit de neuf, le jour du Bairam, qui est comme leur Pâque, et leur donnoit cent drachmes d'argent par tête. Un fameux docteur, nommé *Ben-Ziad*, l'étant venu voir pendant qu'il distribuoit ses aumônes, et s'étant rangé parmi les pauvres, *Hammad* lui demanda combien il vouloit avoir ? *Ben-Ziad* lui répondit, pour l'étonner, mille drachmes ; mais le généreux *Hammad* lui répliqua : « J'ai déjà com-« mandé que l'on vous en donnât cinq mille, et je « ne révoquerai point mes ordres. — Magnifique *Ham-« mad*, lui dit alors *Ben-Ziad*, continuez, et que Dieu « et son prophète vous récompensent au centuple. »

9. *Charles II*, roi d'Espagne, étant fort jeune, et faisant à pied les stations du Jubilé, trouva sur son passage un pauvre auquel il jeta une croix de diamans qu'il avoit devant lui, et personne ne s'aperçut de cette excessive libéralité du prince. Quand il fut à l'église, ses courtisans, ayant pris garde qu'il n'avoit plus sa croix, dirent qu'on avoit volé le roi. Le pauvre, qui suivoit, s'écria à l'instant : « Voilà la croix « du roi ; c'est sa Majesté qui me l'a donnée. » Le

monarque en convint. On ne jugea par à propos de laisser au pauvre cette croix qui faisoit partie des pierreries de la couronne ; mais il fut décidé dans le conseil, que de quelque manière que le roi fît ses dons, ils devoient être sacrés. En conséquence, la croix ayant été estimée douze mille écus, on les donna au pauvre.

10. L'amiral *de Châtillon*, étant allé entendre la messe dans l'église des Jacobins, le jour de saint Dominique, un pauvre vint lui demander l'aumône, dans le temps qu'il étoit le plus occupé à ses prières ; il fouilla dans sa poche, et donna à ce pauvre un grand nombre de pièces d'or, sans les compter et sans y faire réflexion. Cette grosse aumône éblouit le mendiant, qui en demeura tout surpris ; mais comme c'étoit un honnête homme, il vit bien que l'amiral s'étoit mépris : il ne crut pas pouvoir garder cette somme. Il attendit ce charitable seigneur à la porte de l'église ; et quand il le vit sortir, il s'approcha de lui, et lui dit : « Monseigneur, voilà ce que vous « m'avez donné ; vous vous êtes trompé, sans doute ; « reprenez, je vous supplie, ce qui ne m'étoit point « destiné. » L'amiral surpris de cette grandeur d'ame, regarda ce pauvre avec bonté. « Il est vrai, mon ami, « lui dit-il, que je ne croyois pas vous tant donner ; « mais puisque vous avez eu la générosité de vouloir « me le rendre, j'aurai bien celle de vous le laisser. »

11. *Molière* revenoit un jour de la campagne avec *Chapelle*, son ami. Un pauvre, sur le chemin, lui demande l'aumône. Il met la main à la poche, et en tire une pièce de monnoie qu'il lui donne. Le pauvre, ayant regardé cette pièce, vole après lui pour la lui rendre, et lui dit : « Monsieur, vous vous êtes mépris : « vous m'avez donné un louis d'or. » A ces paroles, *Molière* tire un autre louis de sa poche, le lui donne encore, et se tournant vers son ami : « Où diable, s'écrie-t-il, la vertu va-t-elle se nicher ? »

12. Un pauvre, demandant l'aumône à un soldat, lui disoit : « Donnez-moi quelque chose pour l'amour « de Dieu, et je le prierai pour vous. » Le soldat lui

donna quelques pièces de monnoie, et lui dit: « Prends, et prie Dieu pour toi-même; je ne prête « point mon argent à usure. »

13. M. *Corbinelli*, qui n'étoit pas bien dans ses affaires, et qui portoit sur lui des marques parlantes du dépérissement de sa fortune, entendoit la messe aux Minimes. Tandis qu'il prioit très-affectueusement, un homme bien vêtu vint se mettre à genoux près de lui, et lui présenta la main, en lui demandant l'aumône: « Ah! monsieur, lui dit M. *Corbi-* « *nelli*, vous m'avez prévenu, j'allois vous en faire « antant. » *Voyez* CHARITÉ.

## AUSTÉRITÉ.

1. LA vie austère et pénitente de saint *Siméon Stylite* est une de ces merveilles de la grace que l'Eglise propose à l'admiration de ses enfans, moins pour les porter à les perpétuer dans un degré si éminent, que pour faire naître dans leurs cœurs les sentimens d'une pieuse reconnoissance envers cet Etre suprême, qui souvent se sert des foibles pour confondre les forts. Fils d'un pauvre berger de Cilicie, *Siméon* remplissoit la profession de son père. Un jour que le troupeau ne pouvoit sortir, à cause de la neige, le jeune pâtre entra dans l'Eglise, lorsqu'on y lisoit ces paroles de l'Evangile: « Bienheureux sont ceux qui pleurent! « bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur! » Frappé de cette vérité, *Siméon* voulut s'éclaircir; et rencontrant un bon vieillard, il le pria de lui apprendre comment on pouvoit parvenir à ce bonheur. « En « jeûnant, mon fils, lui répondit cet homme, en « priant Dieu avec crainte, avec respect, aux diffé- « rentes heures du jour, et pendant la nuit. Il faut « supporter la faim et la soif, la nudité, les injures « et les opprobres: il faut gémir, pleurer, veiller et « prendre à peine un peu de sommeil; user de la « maladie comme de la santé; renoncer à ce qu'on

« aime le plus ; être humilié et persécuté par les « hommes, sans attendre de consolation. Voilà ce « qu'il faut faire, mon enfant, pour arriver à cette « divine béatitude. Vous serez heureux, si Dieu, par « sa miséricorde, vous donne la volonté de pratiquer « ces moyens salutaires. »

*Siméon* n'avoit alors que treize ans. Cependant ces paroles firent une telle impression sur son esprit, qu'après avoir prié Dieu de le conduire dans la voie d'une piété parfaite, il se retira dans un monastère composé de quatre-vingts moines qui s'exercoient aux travaux les plus pénibles de la pénitence. *Siméon* surpassa bientôt tous ses confrères en austérité ; car, au lieu que les autres mangeoient de deux jours l'un, lui seul ne mangeoit qu'une fois la semaine, et donnoit sa nourriture aux pauvres. A cette abstinence, il ajouta une macération bien extraordinaire. Un jour, étant allé tirer de l'eau au puits, il prit la corde du seau, et s'en serra les reins si étroitement, qu'elle entra dans la chair ; et l'on ne s'en aperçut qu'à l'odeur qu'exhaloit la plaie, et au sang qui en dégouttoit. Cette plaie fut plus de deux mois à guérir ; après quoi, le supérieur le pria de se retirer, de peur que son exemple ne nuisît aux autres. *Siméon* alors se confina dans une petite loge abandonnée, où il forma le dessein d'imiter le jeûne de *Moïse*, d'*Elie* et de *Jésus-Christ*, et de passer les quarante jours du carême sans prendre aucune nourriture. *Théodoret*, évêque de Cyr, auteur contemporain, dans les ouvrages duquel nous avons puisé cet article, rapporte que *Siméon* avoit déjà passé vingt-huit carêmes de la sorte, quand il vint le voir pour la première fois. Après avoir demeuré trois ans dans sa cabane, *Siméon* se retira sur le haut d'une montagne. Il y fit faire une enceinte de pierres sèches, et s'y renferma, résolu d'y vivre à découvert, exposé à toutes les intempéries des saisons. Il portoit une grosse chaîne de fer, de vingt coudées de long, attachée par un bout à une pierre énorme, et de l'autre à son pied droit, afin de ne pouvoir sortir de là, quand il l'auroit voulu.

Mais *Mélèce*, vicaire du patriarche d'Antioche, l'étant venu voir, lui remontra que ce qui devoit l'attacher à sa solitude étoit le mouvement libre de la volonté, plutôt que la contrainte d'une chaîne de fer. *Siméon* se rendit, et fit venir à l'heure même un ouvrier qui détacha la chaîne. Ce fut alors que sa réputation se répandit de tous côtés. On lui amenoit plusieurs malades : on le prioit de les guérir. Ceux qui avoient obtenu ce qu'ils demandoient, publioient par-tout ses bienfaits : ce qui en attiroit encore un plus grand nombre qui s'empressoit autour de lui pour le toucher. Afin de se délivrer de cette foule de monde qui interrompoit sa prière, *Siméon* s'avisa de se placer sur une colonne. D'abord il en fit faire une de six coudées de haut ; ensuite une de douze ; puis une de vingt-deux ; enfin une de trente-six. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *Stylite*, d'un mot grec qui signifie une colonne. Le faîte de cette colonne n'avoit que trois pieds de diamètre. Il étoit fermé d'une petite enceinte, à hauteur d'appui, comme une chaire de prédicateur.

Plusieurs blâmoient un genre de vie si extraordinaire : quelques-uns s'en moquoient ; d'autres outrageoient le saint comme un imposteur. Les solitaires d'Egypte allèrent jusqu'à vouloir se séparer de sa communion. Mais les plus sages d'entre eux jugèrent qu'avant toute chose, il falloit députer vers lui, au nom des évêques et des solitaires, pour s'instruire des motifs de sa conduite. Le député eut ordre de lui dire d'abord de descendre, et de se remettre dans la voie ordinaire des serviteurs de Dieu ; que, s'il obéissoit, il falloit le laisser vivre à sa manière ; que s'il résistoit, on le regarderoit désormais comme un rebelle. Dès que *Siméon* eut entendu l'ordre des évêques et des solitaires, il avança un pied pour descendre. « Demeurez, lui dit l'envoyé ; « prenez courage, votre « état vient de Dieu. » Son occupation, sur cette colonne, étoit la prière, tantôt debout, tantôt incliné. Aux grandes solennités, il passoit les nuits debout, les mains étendues. Sa prière duroit tous les jours,

depuis le coucher du soleil, jusqu'à trois heures après-midi du jour suivant. Depuis cette heure jusqu'au soir, il instruisoit les assistans, répondoit à ceux qui le consultoient, guérissoit les malades, terminoit les différens, et réconcilioit les ennemis. Il étoit de facile accès, doux, agréable, répondant à tout le monde, même aux personnes les plus viles. Il étoit si humble, qu'il se croyoit le dernier des hommes. Il disoit à ceux qu'il avoit délivrés de leurs maladies : « Si quelqu'un vous demande qui vous a guéri de vos « maux, dites que c'est Dieu : gardez-vous de parler « de *Siméon ;* autrement, je vous avertis que vous « retomberez dans vos infirmités. » Parvenu à l'âge de soixante-neuf ans, dont il en avoit passé trente-sept sur sa colonne, sentant que son heure étoit proche, il s'inclina pour prier, et resta mort dans cette posture.

2. Sainte *Geneviève* ayant reçu le voile sacré des mains de l'évêque de Paris, vint dans cette capitale, après la mort de son père et de sa mère, et se retira chez une dame, sa marraine, qui l'avoit invitée à venir demeurer chez elle. Dès l'âge de quinze ans, elle ne commença à ne manger que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ; et ces jours-là même, elle prenoit pour toute nourriture du pain d'orge, avec des féves cuites depuis une semaine ou deux, et ne buvoit jamais que de l'eau. Elle continua ce genre de vie si austère, jusqu'à l'âge de cinquante ans, où, par le conseil des évêques, pour qui elle eut toujours un profond respect, elle usa d'un peu de lait et de poisson. Un jeûne si rigoureux étoit soutenu par une prière fervente, et presque continuelle. Elle répandoit en présence de Dieu une si grande abondance de larmes, que le lieu où elle prioit ordinairement, disent les légendes, en étoit tout trempé. Elle passoit en prières la nuit du samedi au dimanche, pour se préparer à célébrer saintement le jour du Seigneur. Elle se disposoit à la fête de Pâques par une retraite qui duroit depuis l'Epiphanie jusqu'au samedi saint.

3. M. *Hébert*, célèbre curé de Versailles, traversa beaucoup les plaisirs innocens que procuroit aux de-

moiselles de Saint-Cyr les représentations de la tragédie d'Esther. A une assemblée des dames de charité, où madame *de Maintenon* assistoit très-régulièrement, le discours, avant la conférence, tomba sur cette tragédie d'Esther. La flatterie renchérissoit sur tous les éloges qu'accordoit la vérité. Le curé attendoit, en gémissant, le moment de parler. Madame *de Maintenou* rapporta, d'un air satisfait, le nom de tous les religieux qui avoient été spectateurs, ou qui demandoient à l'être. « Il n'y a plus que vous, monsieur, « dit-elle au curé, qui n'avez pas vu cette pièce : ne « vous y verrons-nous pas bientôt ? » *Hébert* répondit par une profonde révérence. « Mais, dit madame *de* « *Maintenon*, répliquant au silence énergique du curé, « le père *de Chamilly* de l'Oratoire, vénérable par son « âge et par sa piété, brigue une place dans notre « parterre. Je voudrois bien, ajouta-t-elle en regar- « dant *Hébert*, y aller aujourd'hui en si bonne com- « pagnie. — Je vous supplie de m'en dispenser, re- « partit *Hébert*, » en commençant son exhortation. Dès qu'elle fut achevée, mesdames *de Chevreuse* et *de Beauvilliers* grondèrent le curé de ce refus public. « Vous avez, lui dirent-elles, mortifié madame *de* « *Maintenon*. Voir Esther est une faveur sollicitée : « elle vous y invite, et vous refusez du ton le plus « désapprobateur. On n'aura plus la même confiance « en vous : on vous croira outré sur la morale ; vous « serez redouté comme le censeur des évêques : vous « perdrez un crédit utile à votre zèle. — Mes raisons, « interrompit *Hébert*, ne sont point de vains scrupu- « les ; je vous en rendrai compte, et j'en ferai juge « madame *de Maintenon* elle-même. Si elle me con- « damne, je me rendrai volontiers. « Le soir même, il lui dit : « Vous connoissez, madame, mon respect « pour vous ; mais vous savez aussi combien je dé- « clame en chaire contre les spectacles. Esther n'est « point comprise dans cette proscription. — Pourquoi « donc, interrompit-elle, refusez-vous de l'entendre ? « — Le peuple, reprit le curé, ne sait quelle diffé- « rence est entre cette comédie et une autre. J'irai ;

« il croira plutôt à mes actions qu'à mes paroles. La « réputation d'un ministre de J. C. est trop délicate, « pour la sacrifier à la complaisance ou à la curiosité. « Eh ! pensez-vous qu'il soit décent à des prêtres d'as- « sister à des jeux exécutés par de jeunes filles bien « faites, aimables, que l'on est contraint de fixer « pendant deux heures entières ? C'est s'exposer à des « tentations. Des courtisans m'ont avoué que leurs « passions étoient plus vivement émues par la vue de « ces enfans, que par celle des comédiennes. L'in- « nocence des vierges est un attrait plus dangereux « que le libertinage des prostituées. Le vice profane « tout. — Mais du moins, lui dit madame *de Mainte-* « *non*, vous ne condamnez pas ces divertissemens si « utiles à la jeunesse ? — Je crois, répondit-il, qu'ils « doivent être proscrits de toute bonne éducation. « Votre principal objet, madame, est de porter vos « élèves à une grande pureté de mœurs. N'est-ce pas « détruire cette pureté, que de les exposer, sur un « théâtre, aux regards avides de toute la cour ? C'est « leur ôter cette honte modeste, qui les retient dans « le devoir. Une fille redoutera-t-elle un tête-à-tête « avec un homme, après avoir paru hardiment devant « plusieurs ? Les applaudissemens que les spectateurs « prodiguent à la beauté, aux talens de ces jeunes « personnes, leur inspirent de l'orgueil. Je ne puis, « en exerçant un ministère qui combat toutes les « passions, me défendre de la vaine gloire de prêcher « devant mon souverain : comment des enfans se pré- « serveroient-ils d'une vanité si naturelle ? — Cepen- « pendant, dit madame *de Maintenon*, ces exercices « sont autorisés de tout temps dans les colléges. — On « ne peut, répliqua le curé, en rien conclure pour les « colléges de filles. Les garcons sont destinés à rem- « plir des emplois qui les obligent de parler en public. « Un homme de robe, un homme d'église, un homme « d'épée, ont également besoin de l'exercice de la dé- « clamation. Les filles sont destinées à la retraite, et « leur vertu est d'être timides, leur gloire d'être mo- « destes. Je ne parle point du temps qu'emportent les

« rôles qu'il faut apprendre, des distractions que « donne le charme du vers, de l'orgueil de celles qui « jouent, de la jalousie de celles qui ne jouent pas, des « airs de hauteur qu'on prend au théâtre, et qu'on ne « quitte pas dans la société, de mille choses contraires « à l'esprit de votre établissement. Je ne dis plus qu'un « mot : tous les couvens ont les yeux attachés sur Saint-« Cyr : par-tout on suivra l'exemple que Saint-Cyr aura « donné. On se lassera des pièces de piété ; on en jouera « de profanes. On invitera des laïques à ces spectacles. « Dans toutes les maisons religieuses, au lieu de for-« mer des novices, on formera des comédiennes. — J'en-« tre dans tout cela, dit madame *de Maintenon;* mais « S. *François-de-Sales* est moins rigide que vous : il « permet à ses filles de représenter des pièces de dé-« votion. — Il est vrai, reprit *Hébert;* mais ce grand « évêque ne le leur permet qu'entre elles, rarement, « et dans l'intérieur du monastère. A la Visitation, « c'est un amusement privé ; à Saint-Cyr, c'est un « spectacle public. »

4. Le grand *Marius*, né robuste et courageux, uniquement propre aux armes, apporta dans le commerce des hommes un naturel austère, et même farouche. Lorsqu'il fut revêtu de l'autorité souveraine, il se montra toujours intraitable. Jamais il ne voulut apprendre les lettres grecques, ni se servir de cette langue dans aucune affaire sérieuse et importante : trouvant qu'il étoit ridicule d'apprendre et d'employer la langue d'un peuple assujetti. Après son second triomphe, donnant aux Romains des jeux, à la manière des Grecs, pour la dédicace d'un temple, il entra au théâtre, mais il ne fit que s'asseoir, et sortit un moment après.

5. Le sénat romain, ayant donné de grands éloges à *Caton* d'Utique, pour avoir appaisé les mouvemens séditieux du peuple, par son austère éloquence : « Pour « moi, pères conscrits, dit-il, je ne vous louerai point « d'avoir abandonné, dans un aussi grand danger, *Ca-« ton*, votre préteur. » Une autre fois, comme on délibéroit dans le sénat si l'on ordonneroit des prières publiques pour remercier les dieux de la victoire que

*César* venoit de remporter sur les Usipètes, peuple de Germanie : « Il faut, dit *Caton*, livrer *César* aux ennemis, afin de purger la république du crime de perfidie, et faire retomber sur leur auteur les exécrations dont ils ont chargé le peuple romain. »

6. *Julien* l'apostat vivoit en philosophe au milieu de sa cour et à la tête de ses armées. Ayant pour maxime ce mot du vieux *Caton*, qu'une ame occupée de la bonne chère s'occupe peu de ses devoirs ; il avoit absolument banni de sa table les faisans et les autres mets délicats et recherchés. Il se contentoit de la nourriture du simple soldat : quelquefois il la prenoit debout, et même en si petite quantité, qu'on disoit qu'il vivoit d'air, comme les cigales. Il poussoit même l'amour de l'austérité, jusqu'à rougir des besoins inséparables de l'humanité, jusqu'à dire qu'un philosophe n'auroit pas dû respirer. Il dormoit peu, et s'éveilloit à l'heure qu'il vouloit. Son lit étoit un tapis, et sa couverture une simple peau. Il se levoit toujours à minuit ; et après avoir fait secrètement sa prière à Mercure, il travailloit aux affaires, alloit visiter les sentinelles. Sa ronde finie, si les affaires le permettoient, il étudioit jusqu'au jour. Lorsqu'il n'étoit pas à la guerre, il employoit la journée à rendre la justice, et à s'exercer avec les soldats, quoiqu'il eût peu de goût pour cette dernière occupation, et qu'il n'y apportât qu'un air emprunté. On l'entendoit alors regretter son cabinet et ses livres. Un jour qu'on lui montroit à danser, au son des fifres, une danse appelée *la Pyrrhique*, qui faisoit partie des exercices militaires chez les Grecs et chez les Romains : « Ah ! *Platon*, *Platon*, s'écria-t-il, « quel métier pour un philosophe ! » *Voyez* ABSTINENCE, MORTIFICATION, PÉNITENCE.

## BIENFAISANCE.

1. Un mortel bienfaisant est la plus fidelle image de la Divinité, qui veut le bonheur des hommes. Les Scythes, poursuivis par *Alexandre* jusqu'au milieu des bois et des rochers qu'ils habitoient, dirent à ce conquérant, qui vouloit passer pour le fils de Jupiter-Ammon : « Tu « n'es pas un dieu, puisque tu fais du mal aux hommes. »

2. *Alphonse V*, roi d'Aragon, n'ignoroit pas qu'il se trouvoit parmi ses sujets de certaines personnes qui parloient mal de lui ; et s'efforçoient en secret de le noircir par leurs lâches calomnies, quoiqu'elles eussent été comblées de ses bienfaits. Cependant, au lieu de les punir, il se contentoit de dire : « C'est le pro- « pre des rois de faire des ingrats; mais ils auront beau « faire, ils ne m'empêcheront jamais d'être libéral et « bienfaisant. »

3. La bienfaisance dans un prince doit être réglée par une économie sage et raisonnée. *Stanislas*, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, surnommé le *Bienfaisant*, nous a donné un grand modèle de cette libéralité économique. Ce grand monarque déposa entre les mains des magistrats de la ville de Bar, dix mille écus pour être employés à acheter du blé, lorsqu'il étoit à bas prix, afin de le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement, la somme augmenta toujours, et bientôt on put la répartir sur d'autres endroits de la province.

4. L'empereur *Tite*, étant un soir à souper avec ses amis (car ce prince en avoit), se ressouvint que ce jour-là il n'avoit fait de bien à personne; et, pénétré de douleur, il s'écria : « Ah ! mes amis, ce jour est « perdu pour moi. »

5. L'empereur *Alexandre Sévère* tenoit un registre exact des graces qu'il avoit accordées à chaque citoyen. Lorsqu'il en remarquoit quelques-uns qui ne lui deman-

doient rien ou peu de chose, il les faisoit venir : « Pourquoi, leur disoit-il, ne me demandez-vous « rien? Vous voulez donc que je reste votre débiteur, « et vous m'enviez le plaisir de faire du bien à de « fidelles sujets. »

6. Un ministre, dit le sage *Sadi*, étoit bienfaisant. Un jour il déplut à son maître, et il fut mis en prison ; mais le peuple sollicita sa délivrance. Les gardes lui rendoient sa prison agréable. Les courtisans parloient au roi de ses vertus ; le monarque lui pardonna. « Vendez le jardin de votre père, pour en acheter un seul cœur : brûlez les meubles de votre maison, si vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis ; faites-leur des présens. Ne menacez pas le chien qui aboie : jetez-lui un morceau de pain. »

7. Lorsque l'empereur *Antonin* fut nommé César, il distribua la plus grande partie de ses biens à ses amis. Sa femme, qui étoit avare, lui en ayant fait des reproches : « Songez, lui répondit-il, que du moment où « nous avons été placés sur le trône, ce que nous « possédions a cessé d'être à nous. »

8. *Philippe*, père d'*Alexandre-le-Grand*, étant en ôtage à Thèbes, fut très-bien traité par son hôte, qui eut pour lui tous les égards possibles. Ce prince cherchoit à témoigner sa reconnoissance à cet homme généreux, mais l'hôte ne vouloit recevoir aucun présent. *Philippe* affligé lui dit : « Jusqu'ici, graces au Ciel, « personne ne m'a vaincu en bienfaits ; pourquoi voulez-« vous me ravir une gloire qui m'est si précieuse ? »

On lui rapporta que *Nicanor* ne cessoit de dire du mal de lui. « Ce *Nicanor*, répondit le monarque, n'est « pourtant pas un méchant homme ; je le connois : « voyons si je ne lui aurois pas donné sujet de se « plaindre de moi. » Il fit des informations, et il apprit que ce *Nicanor*, n'ayant reçu aucune récompense des services qu'il avoit rendus à l'Etat, étoit réduit à une extrême pauvreté. Aussitôt il lui envoya une somme d'argent considérable. Quelque temps après, il sut que ce même *Nicanor* publioit par-tout ses louanges :

« Vous voyez, dit *Philippe* à ses courtisans, qu'il « dépend des rois de faire parler d'eux en bien ou en « mal. »

9. Le sire *de la Rivière*, chambellan et favori du roi *Charles V*, s'entretenoit avec ce prince sur le bonheur de son règne : « Oui, lui dit le monarque, je suis heu- « reux, parce que j'ai la puissance de faire du bien aux « autres. »

10. *Léopold*, fils de *Charles V*, duc de Lorraine, auquel il succéda en 1690, a été l'un des plus petits souverains de l'Europe, et celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée et déserte : il la repeupla et l'enrichit. Il la conserva toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe étoit ravagé par la guerre. Il eut la prudence d'être toujours bien avec la France, et d'être aimé dans l'empire, tenant heureusement ce juste milieu qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il procura à ses peuples l'abondance qu'ils ne connoissoient plus. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, fut mise dans l'opulence par ses bienfaits. Voyoit-il la maison d'un gentilhomme en ruine, il la faisoit rebâtir à ses dépens : il payoit ses dettes, et marioit ses filles. Il prodiguoit les présens avec cet art de donner qui est encore au-dessus des bienfaits. Il mettoit dans ses dons la magnificence d'un prince, et la politesse d'un ami. Un de ses ministres lui représentoit que ses sujets le ruinoient : « Tant mieux ! ré- « pondit-il ; je n'en serai que plus riche, puisqu'ils « seront heureux. » Une autre fois, on lui faisoit le récit de quelques avantages qu'un souverain venoit de faire à ses peuples : « Il le devoit, répondit le duc : je « quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois « faire du bien. » Un gentilhomme qui ne lui avoit jamais rien demandé, quoiqu'il fût dans le besoin, jouoit avec le prince, et gagnoit beaucoup. « Vous « jouez bien malheureusement, monseigneur, dit-il « au duc. — Jamais, repartit *Léopold*, la fortune ne « m'a mieux servi ; mais je devois seul m'en aperce- « voir. » Un étranger qu'il avoit renvoyé dans sa

patrie, comblé de bienfaits, osa lui manquer. On en parla au prince, qui dit avec bonté : « Je ne dois pas « lui faire un reproche de son ingratitude, puisque je « ne l'ai obligé que pour moi. » Un magistrat attendoit qu'il sortît de son cabinet pour lui demander un emploi dont on venoit de disposer en faveur d'un autre. Le duc, voulant sauver le désagrément d'un refus au solliciteur, l'interrompit au milieu de son compliment, et lui dit : « Soyez content, monsieur, votre ami vient « d'obtenir la charge que vous venez me demander « pour lui. » Les arts, en honneur dans sa petite province, produisoient une circulation nouvelle, qui faisoit la richesse de son état. Sa cour étoit formée sur le modèle de celle de France. On ne croyoit presque pas avoir changé de lieu, quand on passoit de Versailles à Lunéville. A l'exemple de *Louis XIV*, il faisoit fleurir les belles-lettres : il établit dans Lunéville une espèce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venoit se former. On y apprenoit de véritables sciences dans des écoles où la physique étoit démontrée aux yeux par des machines admirables. Il chercha les talens jusque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour et les encourager : enfin, pendant tout son règne, il ne s'occupa que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connoissances et des plaisirs. Aussi goûta-t-il le bonheur d'être aimé ; et long-temps après sa mort, ses sujets versoient des larmes en prononçant son nom.

11. Pendant une marche en hiver, *Alexandre* regardoit, assis près du feu, les troupes défiler, quand il aperçut un vieux soldat demi-mort de froid. Il lui fit prendre sa place, en lui disant : « Né dans la Perse, « tu ferois un crime capital en t'asseyant dans le siége « du roi ; mais, né Macédonien, la liberté t'en est « donnée. »

12. Une jeune princesse avoit douze cents livres à employer dans un *domino*, pour une fête dont elle devoit faire l'ornement et les honneurs. Dans une circonstance si brillante, son cœur, plus noble par ses

sentimens généreux que par son auguste naissance, eut le courage de ne choisir qu'un *domino* de trois cents livres, et de donner neuf cents livres aux pauvres malheureux.

13. Le village d'Hamel-lès-Corbie, situé dans l'élection d'Amiens, donna, au commencement de l'hiver de 1768, un exemple de bienfaisance qu'on ne sauroit trop louer, et qui semble appartenir à l'âge d'or, où les hommes étoient frères, et ne composoient qu'une même famille. Le 19 de Décembre, M. *Lotin*, curé, et les syndics, marguillers et habitans du village s'assemblèrent à l'issue de la messe paroissiale et après les vêpres, pour délibérer sur les moyens de remédier aux besoins des pauvres qui montoient à cent vingt-neuf, et auxquels il convenoit de distribuer quatre-vingt-dix-sept livres de pain par jour, jusqu'au dernier de Mars. Les aumônes ordinaires n'étant pas suffisantes pour fournir à cette distribution, on résolut de supplier M. *Dupleix*, intendant de Picardie, de leur permettre l'exploitation d'une portion de commune, qui ne pouvoit être mieux employée qu'au soulagement des pauvres. Alors le curé pria l'assemblée de considérer aussi les besoins de la paroisse de Vassuré, succursale de celle d'Hamel, qui n'avoit, à la vérité, aucun droit à l'usage des communes, ni à leur exploitation, mais dont les pauvres souffroient et appartenoient aux mêmes autels. Il proposa de les admettre à l'aumône projetée : les habitans y consentirent, et destinèrent quatre journaux de commune pour les pauvres de l'une et de l'autre paroisse. Ils dressèrent en conséquence un placet : il fut présenté à M. l'intendant, qui ne crut pas devoir se prêter à la générosité de la paroisse d'Hamel, fort pauvre, et qui avoit éprouvé de grandes pertes l'année précédente. Il prit d'autres moyens de soulager les pauvres, et se chargea même de faire fournir tout ce qu'il faudroit pour la culture annuelle de deux journaux de pommes de terres, au profit de toute cette généreuse communauté.

14. M. *Marin Fillassier*, curé du diocèse de Paris, et mort en 1733, chapelain des dames de Miramion, reçut

reçut un jour la visite d'un de ses paroissiens qui vivoit dans l'opulence. Cet homme fut surpris de voir qu'aucune des chambres de son pasteur n'étoit tapissée ; et comme on étoit au plus fort de l'hiver, il lui demanda pourquoi il n'avoit point fait tapisser ses murailles pour se garantir de la rigueur du froid ? M. *Fillassier* lui montrant deux pauvres dont il prenoit soin, répondit : « J'aime mieux revêtir ces mem« bres de Jésus-Christ, que mes murailles. »

Ce trait de bienfaisance en rappelle plusieurs autres du même curé. Quelque temps après qu'il eut été installé dans son bénéfice, on lui en offrit un autre d'un revenu bien plus considérable. Il le refusa, en disant : « Je ne puis répudier mon épouse, parce qu'elle est « pauvre. » Une maladie épidémique régnoit dans son village ; et ce fléau, moins redoutable par ses effets que par ses suites, réduisit la plupart des habitans à la plus affreuse indigence. M. *Fillassier* consacra tous ses revenus pour leur procurer des remèdes. Il fit venir des médecins habiles, qui, par leurs soins, extirpèrent le mal : mais comme le nombre des pauvres et des infirmes s'étoit considérablement augmenté dans cette triste circonstance, et que le généreux curé n'étoit point assez riche pour les secourir, il vendit un petit bien de patrimoine la somme de dix mille livres, qu'il employa toute entière à leur subsistance. Quand ses infirmités l'eurent obligé de quitter sa cure, il se réserva une pension de deux cents livres, qu'il alloit, tous les ans, distribuer lui-même à ces mêmes pauvres ; ce qu'il fit jusqu'à la fin de sa carrière bienfaisante.

15. Un pauvre officier réformé saisit un moment où il exposa au duc *de Berri*, âgé de quatorze ans, l'indigence extrême où il se trouvoit. Le jeune prince lui dit qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir point l'assister alors ; mais qu'il devoit toucher, le lendemain, son mois, et qu'il pourroit, ce jour-là, lui donner quelques secours à la chasse où il lui dit de le joindre. L'officier fut ponctuel au rendez-vous. Dès que le prince le vit, il lui mit dans la main une bourse où il y avoit trente louis : c'étoit tout ce qu'il recevoit pour ses

menus plaisirs d'un mois. L'officier, dans la joie qu'il eut de cette libéralité, sentit une inquiétude. Il appréhenda qu'on ne l'accusât d'avoir séduit le prince : il prévint le duc *de Noailles* à qui il raconta le fait. Ce seigneur le rassura, en lui disant que les libéralités des fils de France ne sont jamais vaines. Le soir, les princes firent une partie de lansquenet. Le duc *de Berri* refusa d'y tenir son coin. Il allégua plusieurs raisons dont on ne se paya point : il fut obligé de dire la véritable. On lui demanda alors l'usage qu'il avoit fait de l'argent qu'il avoit reçu. Il répondit qu'il l'avoit donné à un pauvre officier ruiné par la paix ; qu'il avoit mieux aimé se priver de ses plaisirs, que de laisser mourir de faim un homme qui avoit bien servi le roi.

16. On avoit défendu anciennement, en Danemarck, aux étrangers d'aborder dans l'île d'Islande, pour y porter des marchandises. Il leur étoit aussi défendu de pêcher aux environs de l'île. Cette dernière défense ayant été levée, des Calaisiens allèrent à la pêche de la morue ; mais un gros temps les ayant portés dans l'Islande, ils ne résistèrent pas à l'envie d'y aborder, et d'y faire la contrebande. On les arrêta : on leur fit leur procès. Ils furent condamnés, suivant la loi : ils en appelèrent au roi dont la bienfaisance, la justice et l'humanité sont si reconnues dans toute l'Europe. Le monarque donna d'abord la grace aux prisonniers français. Il leur fit rendre ce qu'on avoit saisi, et les fit reconduire. Ensuite, examinant la loi, il la jugea trop sévère, et l'abolit. Ce trait de bienfaisance, publié avec reconnoissance par les Calaisiens même qui en avoient été l'objet, fut représenté dans un tableau exposé dans une fête que le prince *de Croy* donna lors du séjour que le monarque fit à Calais, pour se rendre en Angleterre. Ce même prince, étant revenu à Calais pour aller à Paris, reçut un placet d'un déserteur qui imploroit sa médiation. Aussitôt le premier mouvement du monarque fut de dépêcher un courrier à Versailles, pour demander grace ; et il a eu le plaisir de le faire annoncer au déserteur. L'héroïsme d'un grand cœur est de secourir l'humanité.

17. Un jeune ecclésiastique d'un grand mérite et d'un savoir profond, mais sans emploi, prêcha, un jour, dans la cathédrale de Worcester, en présence de l'évêque, qui étoit le docteur *Hough*. Il fit un excellent discours, et montra des talens rares. Le prélat, curieux de le connoître, lui envoya le bedeau de l'église, avec ordre de lui demander son nom, s'il avoit un bénéfice, et dans quel lieu il vivoit. « Présentez mes « respects à milord, répondit le prédicateur. Vous lui « direz que mon nom est *Louis*; que je n'ai point de « bénéfice; que je demeure dans la province de Gal- « les, où je ne vis pas, mais où je meurs de faim. » L'évêque ne se borna pas à plaindre cet ecclésiastique : il le plaça sur-le-champ d'une manière avantageuse.

18. *Tamerlan* étant en Syrie avec son armée victorieuse; un pauvre homme trouva par hasard, au milieu de son champ qu'il labouroit, un vaisseau plein de monnaie d'or. Il fut obligé de le porter au conquérant, parce que les trésors cachés, étant découverts, appartiennent de droit au seignenr du lieu. *Tamerlan*, ayant fait vider le vaisseau, s'enquit de ceux qui étoient auprès de lui, si, dans cette monnaie, ils remarquoient l'effigie de quelqu'un de ses ancêtres: « Toutes ces piè- « ces sont romaines, lui répondit-on. — Cela étant, « dit-il en faisant rendre le trésor au laboureur, gar- « dons-nous bien d'ôter à ce pauvre homme ce qui « semble lui avoir été envoyé de Dieu. »

19. Un poëte célèbre, nommé *Mohammed Demeschki*, raconte qu'étant un jour en conversation chez le fameux *Fadhel-Ben-Iahia*, favori du calife *Haroun-Al-Raschid*, dans le temps qu'on lui récitoit plusieurs pièces de vers qui avoient été faites sur la naissance de son fils, tous ces ouvrages ne plurent pas à ce seigneur, qui me demanda, dit-il, si je ne composerois pas bien quelque chose sur le même sujet. Je le fis, pour lui obéir; et ma production lui plut de telle sorte, qu'il me fit donner dix mille écus pour récompense. Sa disgrace étant arrivée dans la suite des temps, je me trouvai un jour dans le bain, où le maître me donna un garçon assez bien fait pour me servir. Je ne

sais par quelle fantaisie alors les vers que j'avois faits sur la naissance du fils de mon bienfaiteur me revinrent dans l'esprit, et je les chantois, lorsque tout d'un coup le garçon qui me servoit tomba de son haut, puis, s'étant relevé, me quitta aussitôt. Je me trouvai fort surpris de cette aventure ; et, étant sorti du bain, je me plaignis au maître de ce qu'il m'avoit donné, pour me servir, un homme qui tomboit du haut mal. Il me jura qu'il ne s'en étoit jamais aperçu, et fit venir ce garçon en ma présence. Le jeune homme me demanda d'abord quel étoit l'auteur des vers que j'avois récités ? « C'est moi, répondis-je. — Pour qui « les avez-vous composés ? répliqua-t-il. — Pour le fils « de *Fadhel*, ajoutai-je. — Et savez-vous bien où est « maintenant ce fils de *Fadhel* ? — Non. — Eh bien ! « regardez-moi, *Mohammed*, vous le voyez. Vos vers « m'ont rappelé mon ancienne fortune ; la tristesse « s'est emparée de mon ame, et je suis tombé de « douleur. » A ces mots, touché de la plus vive compassion pour le fils d'un homme à qui je devois tout, je lui dis : « Infortuné jeune homme, fils du plus « généreux des mortels, vous voyez que je suis déjà « vieux ; je n'ai point d'héritiers : venez avec moi de- « vant le cadi ; je vais, dès ce moment, vous passer « une donation de tout mon bien, après ma mort. » Mais le jeune *Fadhel* me répondit, en versant des larmes : « A Dieu ne plaise que je reprenne ce que « mon père vous a donné ! » et quelqu'instance que je lui fisse d'agréer de ma part quelque preuve de ma sincère reconnoissance pour sa maison, il ne fut jamais en mon pouvoir de lui faire accepter la moindre chose.

20. A la prise de Bresse par les Français, en 1512, le chevalier *Bayard* reçût une dangereuse blessure. Ce héros fut transporté dans la maison la plus proche et la plus apparente. La dame du logis vint elle-même ouvrir la porte, le conduisit dans un fort bel appartement. Là, fondant en larmes, elle se jette aux genoux du chevalier, le conjure de lui sauver la vie, et de protéger l'honneur de deux grandes filles qu'elle avoit

cachées au grenier sous du foin. *Bayard*, attendri, la relève, la rassure, calme ses craintes, et la prie de faire revenir son mari qui s'étoit réfugié dans un monastère. Le chevalier *Sans-Peur* et *Sans-Reproche* passa cinq semaines dans cette maison, après lesquelles il se disposa à rejoindre l'armée. Le matin du jour fixé pour son départ, son hôtesse vint lui rendre visite, portant une boîte d'acier pleine de ducats. Elle se jette aux pieds de *Bayard*. Le chevalier la relève ; et, l'ayant fait asseoir auprès de lui : « Monseigneur, lui « dit-elle, la grace que Dieu me fit, à la prise de « cette ville, de vous adresser en cette maison, ne « me fut pas moindre que d'avoir sauvé la vie à mon « mari, la mienne et de mes deux filles, avec leur « honneur qu'elles doivent avoir plus cher. Et davan- « tage, depuis que y arrivâtes, ne m'a été fait, ne « au moindre de mes gens, une senle injure, mais « toute courtoisie ; et n'ont pris, vos gens, des biens « qu'ils y ont trouvés, la valeur d'un quatrin, sans « payer. Monseigneur, je suis assez avertie que mon « mari, moi, mes enfans, et tous ceux de la maison, « sommes vos prisonniers, pour en faire et disposer à « votre bon plaisir, ensemble des biens qui sont céans. « Mais, connoissant la noblesse de votre cœur, à qui « nul autre ne pourroit atteindre, suis venue pour « vous supplier très-humblement qu'il vous plaise « avoir pitié de nous, en élargissant votre accoutumée « libéralité. Voici un petit présent que nous vous fai- « sons : il vous plaira le prendre en gré....Alors prit « la boîte que le serviteur tenoit, et l'ouvrit devant « le bon chevalier qui la vit pleine de beaux ducats. « Le gentil seigneur, qui oncques en sa vie ne fit cas « d'argent, se prit à rire, et puis dit à la madame : « Combien de ducats y a-t-il ? La pauvre femme eut « peur qu'il fût courroucé d'en voir si peu. Si lui dit: « Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq cents « ducats ; mais si vous n'êtes content, nous en trou- « verons plus largement. Lors lui dit le bon chevalier: « Par ma foi, madame, quand vous me donneriez « cent mille écus, vous ne m'auriez pas fait tant de

« bien que de la bonne chère que j'ai eue céans, et « de la bonne visitation que vous m'avez faite, vous « assurant que, en quelque lieu que je me trouve, au- « rez, tant que Dieu me donnera vie, un gentilhomme « à votre commandement. De vos ducats, je n'en « veux point, et vous remercie : reprenez-les. Toute « ma vie ai toujours plus aimé les gens que les écus; « et ne pensez aucunement que ne m'envoise aussi « content de vous, que si cette ville étoit en votre « disposition, et me l'eussiez donnée. La bonne dame « fut bien étonnée de se voir esconduite. Si se remit « encore à genoux : mais guères ne lui laissa le bon « chevalier; et, relevée qu'elle fut, dit : Monsei- « gneur, je me sentirois à jamais la plus malheureuse « femme du monde, si vous n'emportiez si peu de « présent que je vous fais, que n'est rien au prix de « la courtoisie que m'avez ci-devant faite, et faites « encore à présent par votre grande bonté.... Quand « le bon chevalier la vit ainsi ferme, et qu'elle faisoit « le présent d'un hardi courage, lui dit : Bien donc- « ques, madame, je le prends pour l'amour de vous; « mais allez-moi querir vos deux filles; car je leur « veux dire adieu. La pauvre femme, qui cuidoit « d'être en paradis, de quoi son présent avoit enfin « été accepté, alla querir ses filles, lesquelles étoient « fort belles et bien enseignées, et avoient donné « beaucoup de passe-temps au bon chevalier, durant « sa maladie, parce qu'elles savoient fort bien chan- « ter, jouer du luth et de l'épinette, et fort bien « besogner à l'aiguille. Si furent amenées devant le « bon chevalier, qui, cependant qu'elles s'accou- « troient, avoit fait mettre les ducats en trois parties, « ès deux à chacune mille ducats, et à l'autre cinq « cents. Elles arrivées, se vont jeter à ses genoux; « mais incontinent elles furent relevées : puis la plus « aînée des deux commença à dire : Monseigneur, « ces deux pauvres pucelles, à qui vous avez fait « tant d'honneur que de les garder de toute injure, « viennent prendre congé de vous, en remerciant « très-humblement votre seigneurie de la grace qu'elles

« ont reçue, dont à jamais, pour n'avoir autre puis-
« sance, seront tenues à prier Dieu pour vous... Le bon
« chevalier, quasi larmoyant, en voyant tant de dou-
« ceur et d'humilité en ces deux belles filles, répon-
« dit : Mesdemoiselles, vous faites ce que je devrois
« faire ; c'est de vous remercier de la bonne compa-
« nie que vous m'avez faite, dont je m'en sens fort
« tenu et obligé. Vous savez que gens de guerre ne
« sont pas volontiers chargés de belles besognes pour
« présenter aux dames. De ma part, me déplaît bien
« fort que n'en suis garni, pour vous en faire présent,
« comme je suis tenu. Voici votre dame de mère qui
« m'a donné deux mille cinq cents ducats que voyez
« sur cette table : je vous en donne à chacune mille ;
« pour vous aider à marier ; et, pour ma récompense ;
« vous prierez, s'il vous plaît, Dieu pour moi : n'autre
« chose vous demande.... Si leur mit les ducats en
« leurs tabliers, voulussent ou non ; puis s'adressa à
« son hôtesse, à laquelle il dit : Madame, je pren-
« drai ces cinq cents ducats à mon profit, pour les
« départir aux pauvres religions des dames qui ont
« été pillées, et vous en donne la charge ; car mieux
« entendrez la nécessité que tout autre ; et sur cela,
« je prends congé de vous. Si leur toucha toutes en la
« main, à la mode d'Italie ; lesquelles se mirent à
« genoux, plorant si très-fort, qu'il sembloit qu'on
« les voulût mener à la mort. Si dit la dame : Fleur
« de la chevalerie, à qui nul ne se doit comparer, le
« benoît Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, qui
« souffrit mort et passion pour tous les pécheurs, le
« vous veuille rémunérer en ce monde ici et en
« l'autre !... Le gentilhomme du logis, qui jà avoit en-
« tendu, par sa femme, la grande courtoisie de son
« hôte, vint en sa chambre, et, le genou en terre,
« le remercia cent mille fois, en lui offrant sa per-
« sonne et tous ses biens, desquels il lui dit qu'il
« pouvoit disposer comme siens, à ses plaisirs et vo-
« lonté ; dont le bon chevalier le remercia, et le fit
« dîner avec lui. » *Voyez* BIENVEILLANCE, BONTÉ, GÉNÉROSITÉ, HUMANITÉ, LIBÉRALITÉ.

# BIENSÉANCE.

1. S. Louis fit une loi de ne porter que des habits fort simples, excepté aux jours de cérémonies. *Robert de Sorbonne*, naturellement railleur, en prit occasion de plaisanter en présence du roi, sur la magnificence du célèbre *Joinville :* « Ne seriez-vous point à blâmer, « lui dit-il, si vous alliez vous asseoir ici, et prendre « place au-dessus du roi? — Oui vraiment. — Or, êtes-« vous moins à blâmer, quand vous êtes vêtu plus ri-« chement que lui ? — Non, maître *Robert ;* car cet « habit que je porte m'a été laissé par mes père et « mère, et je ne l'ai point fait faire de mon autorité ; « mais vous êtes, au contraire, fort à blâmer, vous « qui, étant fils de *vilain* et de *vilaine* (on appeloit « ainsi les personnes d'une naissance obscure), avez « laissé l'habit de vos père et mère, pour prendre des « étoffes plus fines que celles du roi. » Alors le sire *de Joinville* compara l'habit du roi avec celui du railleur, en disant : « Or, regardez si j'ai dit vrai. » *Joinville*, par cette naïveté, mit les rieurs de son côté, et le prince défendit un peu le docteur, en disant « qu'il « convenoit de s'habiller honnêtement, et de telle « manière que les princes du monde ne pussent dire : « Vous en faites trop ; n'aussi les jeunes gens : Vous « en faites peu. »

2. S. *Thomas* d'Aquin, mangeant un jour avec le roi S. *Louis*, étoit moins occupé de l'honneur qu'il recevoit, que d'un point de controverse contre le système des Manichéens. Il s'écria, par distraction : « « Cela est décisif pour battre *Manès* en ruine. » Son prieur, qui l'accompagnoit, rougit de l'inadvertance ; mais le monarque, loin de s'en offenser, voulut savoir quel étoit cet argument décisif, et le fit écrire sur-le-champ par un secrétaire. *Voyez* Attentions, Civilité, Politesse, Savoir-Vivre, Urbanité.

## BIENVEILLANCE.

1. On reprochoit à un seigneur anglais le soin scrupuleux qu'il prenoit d'enrichir ses vassaux, et de ne les pas retenir dans la crainte et dans la soumission. « Oh ! répondit-il, si je voulois plus de respect de « mes vassaux, je sais comme vous que la misère a « la voix humble et timide; mais je veux leur bonheur; « et je rends grace au Ciel, puisque leur insolence m'as- « sure maintenant qu'ils sont plus riches et plus heu- « reux ! »

La ville de Paris, vivement pressée par *Henri IV*, députa le cardinal *de Gondi*, son évêque, et l'archevêque de Lyon, pour aller faire des propositions à ce bon prince. « Je ne suis point dissimulé, leur dit le « monarque; je dis rondement et sans feintise ce que « j'ai sur le cœur. J'aurois tort de vous dire que je ne « veux point une paix générale : je la veux, je la désire, « afin de pouvoir élargir les limites de ce royaume. Pour « avoir une bataille, je donnerois un doigt; et pour la « paix générale, deux. J'aime ma ville de Paris : c'est « ma fille aînée; j'en suis jaloux. Je lui veux faire plus « de bien, plus de graces, plus de miséricorde qu'elle « ne m'en demande; mais je veux qu'elle m'en sache « gré, et à ma clémence, non pas au duc *de Mayenne* « ni au roi d'Espagne. Ce que vous demandez de dif- « férer la capitulation et reddition de Paris jusqu'à « une paix universelle, qui ne se peut qu'après plu- « sieurs allées et venues, c'est une chose trop pré- « judiciable à ma ville de Paris, qui ne peut attendre « un si long terme. Il est déjà mort tant de personnes « de faim, que si elle attend encore huit à dix jours, « il en mourra un très-grand nombre, qui seroit une « étrange pitié. Je suis le père de mon peuple. Je res- « semble à cette vraie mère de *Salomon* : j'aimerois « quasi mieux n'avoir point de Paris, que de l'avoir rui- « née et dissipée, après la mort de tant de Parisiens... « Vous, M. le cardinal, en devez avoir pitié; ce sont

« vos ouailles.... Je ne suis pas bon théologien ; mais « j'en sais assez pour vous dire que Dieu n'entend point « que vous traitiez ainsi le pauvre peuple qu'il vous a « recommandé.... Et comment voulez-vous espérer de « me convertir à votre religion, si vous faites si peu de « cas du salut et de la vie de vos ouailles ? C'est me « donner une pauvre preuve de votre sainteté : j'en se- « rois très-mal édifié. » Tels étoient les sentimens de ce grand et généreux prince : les maux qui accabloient ses sujets rebelles pénétroient son cœur compatissant et tendre. Il ne put soutenir l'idée de voir cette ville, dont la Providence lui destinoit l'empire, devenir un vaste cimetière. Il donna les mains secrétement à tout ce qu'il crut pouvoir la soulager, et ferma les yeux sur tous les secours de vivre que ses officiers et ses soldats y faisoient entrer fréquemment, soit par compassion pour des parens et des amis, soit en vue de faire acheter ce secours bien cher aux bourgeois. Il pouvoit emporter Paris l'épée à la main : ses soldats, et les huguenots sur-tout, lui demandoient cette grace à grands cris. Il résista toujours à leurs instances. Le duc *de Nemours*, qui commandoit dans cette capitale, avant fait sortir une foule de bouches inutiles, le conseil du roi vouloit qu'on leur refusât le passage. *Henri*, vivement touché de leur sort, ordonna qu'on les laissât sortir. « Je ne m'étonne pas, dit-il, si les chefs de la Ligue, « et si les Espagnols ont si peu de compassion de ces « pauvres gens-là ; ils n'en sont que les tyrans : mais « pour moi, qui suis leur père et leur roi, je ne puis « les voir sans être ému jusqu'au fond de l'ame. »

3. Le czar *Alexis*, qui régnoit sur la Moscovie en 1646, fut un prince rempli de bonté et de bienveillance. Lorsqu'on l'obligeoit de signer la sentence des criminels : « Hélas ! disoit-il, suis-je donc souverain « plutôt pour faire périr mes sujets que pour les con- « server ? » Un jour, voyant qu'un de ces arrêts, qu'on lui présentoit à signer, n'étoit rendu que contre un déserteur, il mit au bas : « J'accorde grace ; » et signa son nom.

4. Le nom du duc *de Montmorenci* rappelle toujours

celui de la bienfaisance et de toutes ces vertus sublimes dont l'objet est de rendre les hommes heureux. Son épouse lui montrant un jour un article du compte de sa dépense, qui lui paroissoit excessif, et sur lequel l'intendant lui avoit fait de vives plaintes, le pria sérieusement de modérer ses prodigalités. Après l'avoir écoutée tranquillement, le duc la pria de lui donner l'article, afin qu'il l'examinât de plus près, et prenant aussitôt la plume, il écrivit au bas ces paroles: « Je vou-« drois être empereur, pour en faire davantage. » *Voyez* AFFABILITÉ, AFFECTION, AMOUR DU PROCHAIN, BIENFAISANCE, BONTÉ, CHARITÉ, HUMANITÉ.

## BONNE FOI.

1. « Si la vérité et la bonne foi étoient perdues, di-« soit ordinairement le roi *Jean*, il faudroit les cher-« cher dans le cœur et dans la bouche des rois. »

2. *Marius*, arrivé d'Afrique, où il avoit essuyé les derniers malheurs, étant venu comme un misérable fugitif, se réfugier auprès du consul *Cinna*, qui, accompagné de *Sertorius*, soutenoit la guerre civile en Italie, *Sertorius* conseilla à *Cinna* de ne pas recevoir un homme tel que ce capitaine, qui n'étoit propre qu'à ruiner leurs affaires par ses cruautés et ses violences, et qui vondroit avoir dans l'armée la principale autorité. *Cinna* lui répondit que ses raisons étoient très-bonnes, mais qu'il avoit honte de rejeter *Marius*, après l'avoir appelé lui-même, et l'avoir sollicité de venir dans son armée. *Sertorius*, l'interrompant alors, lui fit cette admirable réponse : « Je croyois que *Marius* « étoit venu de son propre mouvement en Italie ; c'est « pourquoi, dans le conseil que je vous donnois, je « n'avois égard qu'à ce qui me paroissoit utile. Mais, « puisque c'est vous-même qui l'avez fait venir, il ne « vous est pas même permis de délibérer. Le seul parti « qui vous reste, c'est de recevoir : *la bonne foi ne* « *souffre ni raisonnement ni incertitude.* »

3. *Gélon*, roi de Syracuse, se piquoit d'une bonne foi à l'épreuve de tout. Ayant besoin d'argent pour une expédition qu'il méditoit, il s'adressa au peuple, pour en tirer une contribution suffisante. Mais, voyant que les Syracusains avoient peine à prendre sur eux cette dépense, il dit que ce qu'il leur demandoit n'étoit qu'un emprunt, et qu'il s'engageoit à le leur rendre aussitôt après la guerre. Dans l'instant, les sommes lui furent fournies; et il les rendit exactement au temps marqué. Quelle resource pour l'état, qu'une telle équité! Quel malheur et quel aveuglement d'y donner la plus légère atteinte!

4. Les enfans d'*Anaxilaüs*, qui avoit été tyran de Zanèle, étant parvenus à l'âge viril, *Hiéron I*, roi de Syracuse, les exhorta à prendre en mains les rênes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appeloit *Micythe*. Celui-ci ayant assemblé les plus proches parens et les meilleurs amis des jeunes princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutèle, que tous ravis d'admiration, donnèrent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi et à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes princes même le pressèrent très-vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement, comme il avoit fait jusques-là. Mais le sage tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, et d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'état demandoit que les jeunes princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite.

5. M. *de Turenne*, passant une nuit sur les remparts de Paris, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent son carrosse. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent; et l'un d'eux osa bien aller, le lendemain, chez lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole. Le vicomte fit donner l'argent, et, avant de raconter l'aventure, laissa le temps au voleur de s'éloigner, en ajoutant qu'il falloit être inviolable dans ses promesses, et qu'un honnête homme ne

devoit jamais manquer à sa parole, quoique donnée à des fripons même.

6. S. *Louis*, prisonnier des Sarrasins, étoit convenu avec ces infidelles de leur payer deux cent mille livres pour sa rançon. Philippe *de Montfort* fut chargé de compter cette somme aux vainqueurs. Mais il eut l'adresse de les tromper, en leur retenant dix mille livres; et, charmé d'une fourberie qui pouvoit être fort avantageuse dans l'état de disette où se trouvoit l'armée, il vint en instruire le roi. Le religieux monarque, pénétré d'indignation aux paroles du comte, lui fit une juste et sévère réprimande de cette action qu'il appeloit *perfidie*, et lui commanda de la réparer à l'instant. « Non, dit-il, malgré le danger où sont exposés « mes jours à toute heure, je ne partirai point que les « deux cent mille livres ne soient payées. Quel triom- « phe pour les infidelles, de voir un roi chrétien per- « fide et parjure ! »

7. Le vice-roi, qui commandoit dans Barcelonne pour *Philippe V*, obligé de se rendre, en 1705, à milord *Péterborough*, régloit avec ce général les articles de la capitulation. Ils n'étoient pas encore signés, lorsque tout-à-coup des hurlemens et des cris affreux se font entendre. « Vous nous trahissez, milord, s'écrie « le vice-roi : nous capitulons de bonne foi, et voilà les « Anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. « Ils égorgent, ils pillent, ils violent. — Vous vous « méprenez, répondit *Péterborough;* ce sont sans doute « les troupes du prince de Darmstadt. Laissez-moi en- « trer sur-le-champ dans la place avec mes Anglais : « j'appaiserai tout; et je reviendrai à la porte de la ville « achever la capitulation. » Il persuade. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers. Il trouve des Allemands et des Catalans qui saccageoient les maisons des principaux citoyens. Il les chasse : il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la duchesse *de Popoli* entre les mains des soldats, près d'être déshonorée. Il la rend à son époux. Enfin, ayant tout appaisé, il retourne à cette porte, et signe la capitulation.

8. Le maréchal *de Biron* ayant pris, par com-

position, la ville de Saint-Jean-d'Angely, la garnison sortit avec armes et bagages, selon les conditions de la capitulation. Biron se mit lui-même à la tête, pour l'escorter et la conduire au lieu où elle devoit se rendre. Pendant la marche, on lui vint dire que quelques-uns de ses soldats attaquoient ceux de la garnison ennemie qui étoient à la queue. Il mit l'épée à la main, et, transporté de colère, fondit sur ces lâches. « Ah! « coquins, leur dit-il, il y a deux jours que vous n'o- « siez pas les regarder en face; et, à cette heure qu'ils « se sont rendus, vous les attaquez lâchement! Oh! « je vous apprendrai bien à déshonorer votre roi, et « à faire dire qu'il manque de foi. »

9. *Agrippa d'Aubigné*, l'un des plus grands hommes de France, faisant la guerre en Saintonge, tomba dans une embuscade, et fut fait prisonnier. Il obtint de *Saint-Leu*, qui commandoit les troupes catholiques en cette province, la permission d'aller passer quelques jours à la Rochelle, sur sa parole. A peine étoit-il sorti, que *Saint-Leu* reçut ordre de le transférer à Bordeaux, bien lié et bien gardé. *Saint-Leu*, qui l'avoit fait avertir secrètement de ne pas revenir, fut très-étonné et très-fâché de le voir arriver. « Monsieur, « lui dit d'*Aubigné*, je viens me mettre entre vos « mains, conformément à la parole que je vous en « avois donnée, et parce que d'ailleurs, si je ne l'avois « pas tenue, je vous aurois compromis avec une cour « soupçonneuse et cruelle. Je sais que ma mort y est « résolue. Mes ennemis satisfairont leur haine : j'aurai « satisfait à ce que je devois à l'honneur et à la re- « connoissance. »

10. Le P. *de Laurière*, Franciscain portugais, ayant été pris par les Indiens, avec plusieurs officiers, demanda qu'on le laissât partir, pour aller traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaye paroissoit inquiet du retour: le religieux détacha son cordon, et le lui mit en main, comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cette unique assurance, on le laissa partir. Sa négociation fut infructueuse; et il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, et il conçut une

si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

11. Les Hollandais avoient formé un établissement considérable dans l'île Formose. Le Chinois *Coxinga* arme en 1662, pour les en chasser, et prend à la descente, *Hambroëck*, leur ministre, qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande, déterminer les assiégés à capituler. Incapable de déguiser ses sentimens, il les exhorte, au contraire, à tenir ferme, et leur prouve qu'avec beaucoup de constance, ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui ne doutoit pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne fût massacré, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ses instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles qui étoient dans la place : « J'ai pro-« mis, dit-il, d'aller reprendre mes fers; il faut dé-« gager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mé-« moire que, pour mettre mes jours à couvert, j'aie « appesanti le joug et peut-être causé la mort des com-« pagnons de mon infortune. » Après ces mots, comme un autre *Régulus*, il reprend, accompagné de sa seule vertu, le chemin du camp chinois.

12. En 1763, un Anglais, nommé *Guillaume Orrebow*, fut condamné à mort avec quinze autres coupables. La veille du jour de l'exécution, il eut envie de voir sa femme, et de lui faire ses adieux. Il avoit de l'argent : il fit venir du vin, et invita le geolier à boire avec lui. Quand il l'eut à demi-enivré, il lui expliqua ses désirs; lui demanda la permission de sortir pendant deux heures, s'engageant à revenir aussitôt, par les sermens les plus forts. Le geolier, échauffé par le vin, incapable de réfléchir, pénétré de reconnoissance pour celui qui l'avoit si bien régalé, ose compter sur sa parole. Les portes furent ouvertes. *Orrebow* vole chez son épouse, qui fut très-surprise de le voir, et qui ne manqua pas de l'exhorter à profiter de la circonstance. *Orrebow* rappelle sa parole et atteste la sainteté du serment. Tout ce qu'il se permet, c'est de passer la nuit avec elle. Le geolier ayant, par le sommeil, dissipé les illusions bachiques,

ne voyant pas revenir son prisonnier, étoit dans une inquiétude mortelle. L'heure de l'exécution approche. Les chariots sont arrivés. Il devoit y avoir seize criminels : on n'en trouve plus que quinze. On le demande au geolier, qui raconte sa triste aventure. On se moque de sa confiance. L'affaire étant de conséquence, on le fait monter dans le chariot à la place du coupable; et l'on part pour Tyburn. *Orrebow* s'étoit oublié dans les bras de sa femme. Il dormoit profondément. Il se réveille enfin, s'informe de l'heure. Apprenant qu'il est tard, il se hâte de s'habiller, court à la prison. On étoit déjà parti. Il prend le chemin de Tyburn, rencontre enfin les chariots; s'approche, hors d'haleine, de celui où est le geolier; « Descendez, lui dit-il, vous avez tenu « ma place assez long-temps; je viens la reprendre. Si « l'on ne s'étoit pas tant pressé de partir, vous n'au- « riez pas eu la peine de venir jusqu'ici; et moi, je « ne me serois point fatigué en courant pour vous re- « joindre. » Il monte en disant ces mots; s'assied, reprend haleine, remercie encore le geolier, et se plaint amèrement de ce qu'on l'a cru capable de manquer à sa parole. Quel que fût son crime, une bonne foi si héroïque sollicitoit puissamment sa grace; et je souffre de ne pouvoir dire si elle lui fut accordée.

## BONS MOTS.

1. Le philosophe *Bias* est pris par des voleurs, et mis en vente comme un esclave. Un petit-maître s'approche et l'examine : « Achètes-moi, lui dit le sage; tu « as besoin d'un homme chez toi. » Un jour il se trouve sur le même vaisseau avec une foule de scélérats. Une tempête survint; tous ces misérables commencèrent à invoquer, à grands cris, le secours des dieux : « Taisez-vous, malheureux, leur dit le phi- « losophe; si les dieux s'aperçoivent que vous êtes ici, « nous voilà perdus ! »

2. Le philosophe *Anacharsis* demandoit quelle étoit l'épaisseur des planches d'un navire : — De quatre pouces,

pouces, lui répondit-on. « Ceux qui naviguent, répli-« qua-t-il, ne sont donc qu'à quatre pouces de la « mort ? » Quelqu'un le prioit de lui dire quels étoient les meilleurs navires : « Ceux qui sont à sec, » répondit-il. Il paroît que ce prince scythe étoit plus sage que courageux.

3. Un sophiste grand parleur, pour exalter son art, disoit, en présence d'*Agis II*, roi de Sparte, que le discours étoit la chose du monde la plus excellente. « Quand tu ne parles point, lui répliqua le monar-« que, tu n'as donc aucun mérite ? »

4. Un musicien se plaignant de ce que *Denys* le tyran ne lui donnoit rien, après lui avoir fait de grandes promesses : « Nous sommes quittes, lui dit ce prince : « tu m'as flatté l'oreille d'un doux son, et moi, je t'ai « nourri de douces espérances. »

5. *Alexandre* demandoit au philosophe *Aratès*, s'il ne désiroit pas de voir rétablir les murs de Thèbes, sa patrie : « Cela est inutile, répondit le sage ; quand « ils seront rétablis, un autre *Alexandre* viendra « peut-être pour les renverser de nouveau. »

6. L'aréopage délibéroit si l'on accorderoit à *Alexandre* les honneurs divins, qu'il exigeoit en maître qui veut être obéi. Tous les sénateurs opinoient pour la négative. « Eh ! messieurs, leur dit *Démades*, prenez « garde en voulant défendre le ciel, de perdre la « terre. » Ce bon mot éclaira le sénat athénien : on prit un tempérament pour satisfaire un monarque à qui Jupiter lui-même n'avoit pu résister.

7. *Alexandre* voulut voir *Diogène ;* arrivé dans la cabane du philosophe, il le salua avec bonté. « Qui « êtes-vous ? demanda *Diogène*.—Je suis *Alexandre*, « ce roi dont on parle un peu.—Moi, je suis *Diogène*, « ce chien dont on dit quelque chose.—Pourquoi « prenez-vous un nom si bas ?—Parce que je flatte « ceux qui me donnent, que j'aboie contre ceux qui « me refusent, et que je mords les méchans. »

6. *Aristodème*, courtisan d'*Antigonus*, passoit pour être fils d'un cuisinier. Un jour il conseilloit à ce prince de diminuer ses dépenses et ses libéralités : « Tais-toi-

« lui répondit le monarque, ce que tu dis sent le « tablier de cuisine. »

9. Favorisé par une faction puissante, plus d'une fois *Philémon* avoit remporté sur *Ménandre* la couronne poétique. Une comédie très-médiocre de ce rival venoit encore d'avoir la préférence. A la sortie du spectacle, *Ménandre* le prit en particulier, et lui dit en souriant : « Parle-moi franchement, mon cher « *Philémon* : ne rougis-tu pas quand tu l'emportes « sur moi ? »

10. Un homme en place, qui s'étoit rendu coupable de plusieurs infidélités chez les Macédoniens, souffroit impatiemment qu'on l'appelât *traître*. Il s'en plaignit à *Archélaüs*, roi de Macédoine. « Eh quoi ! « lui répondit le monarque, vous prenez garde à ce « que disent ces marauts ? Ne savez-vous pas qu'ils « sont si grossiers, qu'ils appellent les choses par « leur nom ? » On prête ce bon mot à bien des princes, sans doute parce qu'il est piquant.

11. *Antiochus* faisoit défiler, en présence d'*Annibal*, la nombreuse armée qu'il avoit rassemblée pour commencer la guerre contre les Romains, et faisoit remarquer avec complaisance son infanterie, dont les enseignes brilloient d'or et d'argent ; sa cavalerie, dont les mors, les harnois, les selles, les housses étoient chargés d'ornemens d'or ; ses magnifiques chariots armés de faux, et ses éléphans chargés de tours. Puis, adressant la parole au général carthaginois, il lui demanda s'il croyoit que c'en fût assez pour les Romains. « Sans doute, répondit *Annibal*, quand « même ils seroient encore plus avares. »

Il conseilloit à *Prusias* de livrer bataille à l'ennemi. « Je n'ose, répondit le prince ; les entrailles de la vic- « time ne m'annoncent rien de bon.—Eh quoi ! re- « prit vivement *Annibal*, en croyez-vous plutôt une « misérable charogne qu'un vieux général ? »

12. On demandoit au poète *Actius* pourquoi, traitant si bien dans ses tragédies la partie des preuves et du raisonnement, il n'employoit pas son éloquence à défendre des causes : « C'est, répondit-il, que dans

« mes tragédies on ne dit que ce que je veux, et « qu'au barreau les avocats des parties adverses di- « roient souvent ce que je ne voudrois pas. »

13. *Sylla* étant préteur, eut quelque différent avec *César*, et s'étant échauffé, lui dit qu'il useroit contre lui du pouvoir de sa charge : « Vous faites bien de dire « votre charge, répondit *César*; elle est à vous, vous « l'avez bien achetée. »

14. *Faustus*, fils de *Sylla*, après avoir dissipé tous les biens de son père, fut obligé, pour acquitter ses dettes, de mettre en vente jusqu'à ses meubles. *Cicéron*, faisant allusion aux tables de vente, qui étoient ce que sont aujourd'hui nos affiches, dit plaisamment : « J'aime mieux les tables du fils que celles « du père. Les tables de proscription de *Sylla* ont fait « périr une infinité de citoyens et ruiné la république; « celles de son fils ne sont funestes qu'à lui-même. »

Un Romain ayant passé du camp de *César* dans celui de *Pompée*, dit qu'il avoit été si pressé, qu'il n'avoit pas songé à prendre son cheval : « En ce cas, « dit *Cicéron*, vous avez mieux pourvu à la sureté « de votre cheval qu'à la vôtre. » Après la défaite de *Pompée* dans les plaines de Pharsale, *Nonius* disoit : « Ayons bon courage, nous avons encore sept aigles. « — Cela seroit bon, répondit l'orateur romain, si « nous avions à combattre contre des geais. »

15. *César* fit donner cent sesterces à tous ceux qui jouoient à la paume avec lui; le seul *Cécilius Métellus* n'en eut que cinquante : « Quoi! dit-il à *César*, est-ce « que je ne joue avec vous que d'une main, pour « n'avoir que la moitié de ce que vous donnez aux « autres? » Cette réflexion plaisante lui valut sur-le- « champ mille sesterces.

16. Un chevalier romain étant mort, on trouva que ses dettes excédoient de beaucoup son bien : on vendit cependant ses meubles pour en acquitter une partie. *Auguste* ordonna qu'on achetât pour lui le lit de cet homme : « Il faut, dit-il en riant, que ce lit « ait une vertu soporifique, puisqu'un homme qui « devoit plus qu'il n'avoit, dormoit dessus fort tran-

« quillement. Ce lit sera excellent pour moi, qui ne « puis dormir. »

17. Un Romain nommé *Granius*, conseilloit à un mauvais orateur qui s'étoit enroué en plaidant, d'user d'une certaine boisson froide. « Mais cette boisson « me fera perdre la voix, dit l'orateur. — Et ne vaut-il « pas mieux que vous perdiez la voix, que la cause « de votre client ? »

18. L'empereur *Domitien*, dans ses heures de loisir, avoit coutume de s'enfermer seul dans sa chambre; et là, il s'amusoit à percer des mouches avec un poinçon d'or. Un courtisan demandoit un jour s'il y avoit quelqu'un avec César. « Personne, lui répondit *Vibius-* « *Crispus*, pas même une mouche. »

19. Le philosophe *Favorin* dit à un jeune orateur qui affectoit une grande obscurité dans son style, et se servoit de termes anciens et inusités : « Si vous ne « voulez pas être entendu, qui vous empêche de vous « taire ? »

20. L'empereur *Constantin* faisoit remarquer à *Hormisdas*, seigneur persan, la majesté de la ville de Rome, la magnificence de ses édifices, la vaste étendue de son enceinte, l'éclat et la richesse de tous les monumens publics, et le pria de lui dire ce qui le frappoit davantage. « Ce qui m'étonne le plus, sei- « gneur, répondit *Hormisdas*, c'est de voir que dans « une ville si remplie de merveilles, les hommes y « meurent comme dans les plus viles bourgades. »

21. *Frédéric*, roi de Naples, demandoit à ses médecins ce qui pouvoit rendre la vue meilleure? Chacun dit son sentiment et donna sa recette. Le poète *Sannazar*, présent à cet entretien, dit qu'il savoit un moyen plus sûr que tous ceux que l'on avoit proposés: « Eh! quel est-il ? — C'est l'envie ; car elle fait voir « les choses plus grandes qu'elles ne sont. »

22. *Charlemagne* s'efforcoit d'attirer auprès de lui, par ses largesses, les plus savans hommes de toutes les parties du monde. Il se plaignoit un jour à *Alcuin*, l'un des savans de sa cour, du peu de succès de ses recherches : « Plût à Dieu, lui dit-il, que j'eusse douze

« hommes aussi savans que *Jérôme* et *Augustin* ! — « Quoi ! prince, répondit *Alcuin*, le créateur du ciel « et de la terre n'a eu que deux hommes de ce mé- « rite, et vous en voudriez douze ? »

23. S. *Thomas d'Aquin* entroit dans la chambre du pape *Innocent IV*, pendant que l'on comptoit de l'argent : « Vous voyez, lui dit le pontife, que l'Eglise « n'est plus dans le siècle où elle disoit : *Je n'ai ni « or ni argent.* — Il est vrai, saint père, répondit le « pieux docteur; mais aussi elle ne peut plus dire au « paralytique : *Lève-toi et marche.* »

24. *Charles VII* se trouva presque dépouillé de tous ses états au commencement de son règne, et il ne lui restoit qu'Orléans et Bourges : aussi ses ennemis l'appeloient-ils par dérision, *le roi de Bourges*. Cependant, tandis que les Anglais parcouroient ses provinces en conquérans présomptueux, *Charles* se livroit aux plaisirs, et ne songeoit qu'à donner des fêtes. Un jour qu'il dansoit dans un ballet qu'il avoit imaginé lui-même, deux de ses courtisans, *Potron de Saintrailles* et *Etienne Vignoles* entrèrent dans la salle. Le monarque les ayant aperçus, leur dit : « Eh « bien ! mes amis, que pensez-vous de cette fête ? Ne « trouvez-vous pas que je me divertis bien ? — Oui, « sire, répondit l'un deux, il faut convenir qu'on ne « sauroit perdre une couronne plus gaiement. »

25. On vantoit, en présence de *Louis XI*, un magnifique hôpital qu'avoit fait bâtir un ministre connu par ses concussions et ses rapines : « Il n'a fait que ce « qu'il a dû, répondit ce prince : il étoit bien juste « qu'après avoir fait tant de pauvres pendant sa vie, « il leur donnât un logement après sa mort. »

26. *François I* se moquoit souvent de l'avarice et des rapines du chancelier *Duprat*. Ce ministre avoit fait bâtir à l'Hôtel-Dieu de Paris, cette salle que l'on appelle *du Légat*. « Elle sera bien grande, dit le roi, si « elle peut contenir tous les pauvres qu'il a faits. »

27. Après la bataille d'Ivry, *Henri IV* dit en plaisantant sur le grand nombre d'Espagnols restés parmi les morts : « Quoi qu'en dise la Ligue, je connois bien que

« je suis roi de France, car j'ai guéri bien des Espa-
« gnols des écrouelles. »

On a cru, sur une tradition purement populaire, que nos rois avoient reçu le don de guérir les écrouelles, en prononçant ces mots, et en touchant les malades : *Le roi te touche ; Dieu te guérisse !* A cette même bataille, *Henri IV* payoit de sa personne comme un simple soldat, et disoit, à chaque coup qu'il portoit : « Le roi te touche ; Dieu te guérisse ! »

Dans cette journée, *François de Pas* reçut une mort glorieuse, après avoir combattu en héros sous les yeux du roi. Ce prince, affligé de la perte d'un homme dont la famille s'étoit toujours extrêmement distinguée, s'écria : « Ventre-saint-gris ! j'en suis fâché. « N'y a-t-il plus de cette race ? » On lui répond que la veuve est enceinte. « Eh bien ! répliqua-t-il, je « donne au ventre la même pension que celui-ci avoit. »

Ce grand monarque apprenant que M. *d'O*, surintendant des finances, étoit dangereusement malade, en témoigna beaucoup de joie, et dit aux seigneurs de sa cour qu'il alloit enfin se trouver en état de récompenser leurs services, puisque *d'O* ne tiendroit plus les cordons de sa bourse.

Un poète affamé ayant présenté à ce prince l'anagramme de son nom, dans l'espérance d'en recevoir une récompense, le monarque lui demanda quelle étoit sa profession : « Hélas ! sire, répondit-il, ma « profession est de faire des anagrammes ; mais le « métier ne va pas, et je suis fort pauvre. — Oh ! je « le crois bien, reprit le roi ; car vous avez là un « pauvre métier. »

Fatigué d'un long voyage, et passant par Amiens, on vint lui faire une harangue. L'orateur la commença par les titres de très-grand, très-bon, très-clément, très-magnanime. « Ajoutez aussi, dit le roi, et très-las. »

Un autre harangueur s'étant présenté à l'heure de son dîner, et ayant commencé son discours par ces mots : « *Agésilaüs*, roi de Lacédémone, sire : » le roi qui craignit que la harangue ne fût un peu longue, lui dit, en l'interrompant : Ventre-saint-gris ! j'ai bien entendu

« dire quelque chose de cet *Agésilaüs ;* mais il avoit « dîné, et je suis à jeun, moi. »

Un homme qui mangeoit autant que six, se présenta devant lui, dans l'espérance que ce prince lui donneroit de quoi entretenir un si rare talent. Le roi, qui avoit déjà entendu parler de cet illustre mangeur, lui demanda si ce qu'on disoit de lui étoit vrai, qu'il mangeoit autant que six : « Oui, sire, répondit-il. — « Et tu travailles à proportion, ajouta le roi ? — Je « travaille autant qu'un autre de ma force et de mon « âge, répliqua cet homme. — Ventre-saint-gris ! dit « le monarque, si j'en avois six comme toi dans mon « royaume, je les ferois pendre : de tels coquins l'au- « roient bientôt affamé. »

Quelqu'un lui disoit un jour que le maréchal *de Biron* jouoit fort bien à la paume. *Henri IV*, qui avoit découvert la conspiration que ce seigneur tramoit secrètement contre l'état, répondit : « Il est vrai « qu'il joue bien ; mais il fait mal ses parties. »

*Henri* passoit par une petite ville. Plusieurs députés vinrent au devant de lui pour le haranguer. Un d'entre eux ayant commencé son discours, fut interrompu par un âne qui étoit à vingt pas de là, et qui se mit à braire. « Messieurs, dit le roi, parlez chacun à « votre tour, s'il vous plaît ; je ne vous entends pas. »

On représentoit à ce prince les difficultés qu'il alloit rencontrer dans son projet d'humilier l'Espagne. « Tout « peut me réussir, répondit-il, avec mon compère le « connétable (*Henri de Montmorenci*) qui ne sait « pas lire, et mon chancelier (*Sillery*) qui ne sait « pas le latin. »

Un président du parlement de Rouen s'étant présenté pour lui faire une harangue, commença, et ne fut pas long-temps sans rester court. Le roi souriant, dit à ceux qui l'accompagnoient ; « Il n'y a rien d'ex- « traordinaire ; les Normands sont sujets à manquer « de parole. »

*Henri* dînoit un jour avec le duc *de Mayenne*, *Charles de Lorraine*, les ducs *de Joyeuse* et *de Lesdiguières :* il n'y avoit qu'eux à table. « On trouve, leur dit-il, au

« monde des gens de toutes conditions et de toute « espèce ; mais on seroit bien embarrassé d'assembler « quatre personnes plus différentes : on trouve en nous « quatre, un pécheur converti (*Henri IV* lui-même), « un ligueur repenti (le duc *de Mayenne*), un capucin « diverti (le duc *de Joyeuse* qui avoit quitté le froc), « et un huguenot perverti (le duc *de Lesdiguières*, qui, « par ambition, avoit quitté le calvinisme.) »

Un Provençal, qui avoit acheté bien cher un office de président, et qui en avoit emprunté l'argent, étant venu le saluer, il dit tout bas à un seigneur qui étoit auprès de lui : « Voilà un bon magistrat ! Je crois qu'il « s'acquittera bien de sa charge, et en peu de temps. »

Un fameux médecin ayant quitté le calvanisme pour embrasser la religion catholique, il dit au duc *de Sully* : « *Sully*, mon ami, ta religion est bien malade ; les « médecins l'abandonnent. »

28. *Louis XIII*, encore enfant, avoit refusé de prier Dieu ; la reine-mère lui fit donner le fouet par M. *de Souvré*, son gouverneur. Le jeune monarque résista d'abord ; puis il dit : « Je vois bien qu'il faut en passer « par là ; mais, ajouta-t-il, en s'adressant à son gou- « verneur, M. *de Souvré*, allez-y doucement, je vous « prie. » Le lendemain il alla voir la reine sa mère. Cette princesse se leva, et lui fit une profonde révérence : « Eh ! madame, lui dit-il, faites-moi moins de « révérences, et ne me faites pas donner le fouet. »

20. Le célèbre maréchal *de Bassompierre*, le plus intrépide buveur de son siècle, étoit fertile en saillies et en bons mots. Un pou s'étant trouvé sur son habit, *Louis XIII* le badina long-temps, sans que ce seigneur répondît rien. Le roi continuant ses reproches, *Bassompierre* lui répondit enfin : « Sire, ne craignez- « vous pas qu'on ne pense qu'il n'y a que des poux « à votre service ? »

30. *Anne d'Autriche*, mère de *Louis XIV*, avoit la peau si fine et si délicate, qu'on ne pouvoit trouver de batiste assez fine pour lui faire des chemises et des draps. Le cardinal *Mazarin* lui disoit : « que si elle alloit en « enfer, elle n'auroit pas d'autre supplice que celui de

« coucher dans des draps de toile de Hollande. »

31. La république de Gênes ayant osé braver *Louis XIV*, fut forcée d'envoyer en France, pour faire des excuses au monarque, son doge, accompagné de quatre sénateurs ; ce qui étoit sans exemple. On fit voir à ce doge, Versailles dans tout son éclat : on lui demanda ensuite ce qui l'avoit le plus frappé dans ce lieu enchanté : « C'est de m'y voir, » répondit-il.

32. Des Hollandais disoient à un Français que Mons leur seroit rendu par la paix de Riswick. « Je le crois, « répondit le Français : nous ne pourrions le garder ; « car lorsque nous l'avons pris, il y avoit plus de cin- « quante mille témoins. »

33. Un des derniers rois d'Espagne, auquel le sort des armes avoit enlevé plusieurs places considérables, recevoit cependant de la plupart de ses courtisans le titre de grand. « Sa grandeur, dit un Espagnol, res- « semble à celle des fossés, qui deviennent grands à « proportion des terres qu'on leur ôte. »

34. Dans une guerre de la France contre l'Espagne, les armes françaises avoient pris un ascendant décidé sur les troupes espagnoles, et étoient en possession de les battre. La cour de Madrid, pour couvrir autant qu'il étoit possible les fautes de ses généraux, se donnoit un air de victoire après chaque bataille. Un Français osa en marquer sa surprise à la marquise *de Grana*. « Laissez-les se contenter tant qu'ils voudront, « lui dit finement cette dame : vos feux sont des feux « de joie, et les nôtres sont des feux d'artifice. »

35. Le duc *de Roquelaure* n'étoit pas beau. Il rencontra un jour un Auvergnat fort laid, qui avoit des affaires à Versailles. Il le présenta lui-même à *Louis XIV*, en lui disant qu'il avoit les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi accorda la grace qu'on lui demandoit, et s'informa du duc quelles étoient les obligations qu'il avoit à cet homme : « Ah ! sire, ré- « pondit-il, sans ce magot-là, je serois l'homme le « plus laid de votre royaume. »

26. M. *de Valbelle*, qui étoit vieux et cassé, demandoit avec beaucoup de vivacité d'être fait lieute-

nant-général. « J'y penserai, dit *Louis XIV*. — Que « votre majesté se dépêche, reprit ce brave officier, « en ôtant à demi sa perruque ; elle doit voir à mes « cheveux blancs que je n'ai pas le temps d'attendre. » Ce bon mot hardi fut suivi d'un prompt succès.

37. Un officier gascon sollicitoit le payement de sa pension auprès de M. *Desmarets*, ministre d'état, qui lui dit que sa pension étoit une chanson. Il se présenta devant le roi, tenant à sa main le brevet de sa pension et grondant un air entre ses dents. Le roi lui demanda ce qu'il vouloit : « Sire, dit-il, j'ai demandé « à M. *Desmarets* le payement d'une pension que vous « m'avez accordée : il m'a dit que c'étoit une chanson ; « j'en cherche l'air. » Le monarque se mit à rire, et fit payer la pension.

38. Un abbé de qualité représentoit au père *de la Chaise*, qui avoit la feuille des bénéfices, que depuis long-temps il lui demandoit un bénéfice. « Votre « heure n'est pas encore venue, lui dit ce Jésuite. — « Elle viendra, lui repartit l'abbé, quand il vous « plaira ; car vous gouvernez le soleil. » Le soleil étoit l'emblême de *Louis XIV*.

39. M. le Prince faisoit voir à *Boileau* son armée, qui étoit toute composée de jeunes gens, dont le plus âgé n'avoit pas dix-huit ans. « Eh bien ! qu'en pensez-« vous ? dit M. le prince. — Monseigneur, répondit « *Boileau*, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle « sera majeure. »

40. Le président *Le Coigneux* dit à l'huissier *Maillard* de faire faire silence. Cet huissier, à tout moment d'une voix fort haute, disoit : « Taisez-vous donc ! « taisez-vous ! » Lui seul troubloit l'audience. Le président lui dit à la fin : « Huissier, faites taire *Mail-« lard*. »

41. Un moine vint à l'audience d'un ministre, avec une grande boîte sous son manteau. Quelqu'un demanda ce que c'étoit. « C'est, dit le moine, un mo-« dèle de machine nouvelle de mon invention, qui, « à défaut d'eau et de vent, fera aller les moulins par « le moyen de la fumée. » Un vieux militaire répon-

« dit : « Eh ! mon révérend, il n'y a là rien de nou-
« veau ; c'est avec cela qu'on fait aller en avant les
« bataillons. »

42. *Roi*, poète lyrique, tomba en sortant de la comédie, parce qu'il s'étoit embarrassé le pied dans la robe d'une dame. Comme celle-ci lui faisoit des excuses : « Ah ! madame, il n'y a pas de mal, lui dit *Roi*;
« les auteurs sont accoutumés à tomber ici. »

43. *Malherbe* dînoit chez l'archevêque de Rouen. A peine fut-il sorti de table, qu'il s'endormit. Le prélat qui devoit prêcher, et qui prêchoit très-mal, l'éveilla et l'invita au sermon. « Ah ! monseigneur, dit
« *Malherbe*, dispensez-m'en, s'il vous plaît ; je dor-
« mirai bien sans cela. »

44. M. *Boileau*, doyen de l'église métropolitaine de Sens, voyant l'approbation de M. de Reims au livre de M. l'abbé de la Trappe, dit : « C'est le mardi-gras
« qui approuve le vendredi-saint. »

45. Jean *de Launoi*, savant docteur en théologie, détrompa de plusieurs erreurs dans le siècle dernier, et rechercha sur-tout l'existence des saints, dont il détrôna un très-grand nombre. Toutes les fois qu'il étoit rencontré par le curé de S. Eustache, ce pasteur lui ôtoit humblement son chapeau, et lui faisoit de profondes révérences : « Je tremble toujours, disoit-
« il, qu'il ne m'ôte mon pauvre S. Eustache, qui ne
« tient presqu'à rien. »

46. L'abbé *Regnier*, secrétaire de l'académie française, y faisoit un jour dans son chapeau la collecte d'une pistole que chaque membre devoit fournir pour une dépense commune. Cet abbé ne s'étant point aperçu que le président *Rose*, homme fort avare, eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois : celui-ci protesta qu'il avoit donné : « Je le crois,
« dit l'abbé *Regnier*, mais je ne l'ai point vu. — Et
« moi, ajouta M. *de Fontenelle* qui étoit à côté, je
« l'ai vu ; mais je ne le crois pas. »

47. *Backtishua* alla un jour faire sa cour au calife *Mutevekkel*, qui aimoit beaucoup ce médecin célèbre, et le trouva seul. Il s'assit près de lui, suivant sa cou-

tume. Comme sa veste étoit un peu décousue par le bas, le prince, en discourant, acheva insensiblement de la découdre jusqu'à la ceinture ; et dans ce moment, suivant le sujet dont ils s'entretenoient, il demanda au médecin à quoi l'on connoissoit qu'il étoit temps de lier un fou. *Backtishua* répondit : « Nous le « lions, lorsqu'il est venu au point de découdre la « veste de son médecin jusqu'à la ceinture. »

48. *Besme*, assassin de l'amiral *de Coligni*, eut l'imprudence de passer par la Saintonge, où les huguenots avoient des troupes : il fut pris et enfermé au château de Boutteville, dont *Bertanville* étoit gouverneur. *Besme*, ayant gagné un soldat de la garnison, se sauve. Le gouverneur en ayant été informé, monte aussitôt à cheval, court seul après lui et l'arrête. Alors *Besme*, prenant un de ses pistolets, dit au gouverneur : « Tu sais que je suis un mauvais garçon : » en même temps il tire son coup, et le manque. « Je ne « veux plus que tu le sois, « répliqua le gouverneur, en lui passant son épée au travers du corps.

49. Un paysan, venu nouvellement à Paris, vit entrer dans un bureau de change beaucoup de monde, qui en sortoit sans rien emporter. Curieux, il y entre lui-même ; et n'apercevant plus ni acheteurs ni marchandises : « Je vous prie, monsieur, dit-il au maître « du bureau, de vouloir bien me dire ce que l'on « vend ici ? — Des têtes d'ânes. — Mais, monsieur, il « faut que vous en ayiez bon débit, puisqu'il ne vous « en reste plus qu'une. »

50. Il vaudroit mieux ne point récompenser une belle action, que de la récompenser mal. Un soldat avoit eu les deux bras emportés dans un combat. Son colonel lui offrit un écu. Le soldat lui répondit, jurant en grenadier et demi : « Vous croyez sans doute, « mon colonel, que je n'ai perdu qu'une paire de gants. «

51. Un libertin, attaqué d'une maladie mortelle, fit son testament. Suivant la formule, il y mit ces mots : « Premièrement, je donne et lègue mon ame à Dieu. » Aussitôt un plaisant s'écria « Oh ! je crains bien que « Dieu ne renonce à la succession. »

52. On disputoit dans un repas, sur l'antiquité du monde. Quelqu'un, qui avoit écouté paisiblement la dispute, la termina par ces mots: « Pour moi, je crois « que le monde ressemble à une vieille coquette qui « déguise son âge. »

53. Un cavalier battoit son cheval, qui lui donnoit des ruades, et ne vouloit pas avoir le dernier: « Eh! « monsieur, lui dit un passant, montrez-vous le plus « sage. »

54. On parloit à un homme d'esprit d'une personne que l'on désiroit lui faire connoître; et pour la faire valoir, on lui disoit qu'elle savoit tout *Montaigne* par cœur: « J'ai le livre ici, » répondit-il froidement.

On invitoit un Lacédémonien d'aller entendre un homme qui imitoit parfaitement le rossignol. Il répondit: « J'ai souvent entendu le rossignol même. »

55. Un homme fort âgé, dont l'esprit étoit baissé, avoit néanmoins de temps en temps des saillies heureuses; ce qui fit dire à quelqu'un, « que c'étoit un « vieux château où il revenoit des esprits. »

56. Un paysan avoit confié un procès à un procureur; mais il ne se mettoit point en état de le payer. Le procureur lui dit: « Mon ami, ton affaire est si « embrouillée que je n'y vois goutte. » Le villageois, qui comprit le sens de ces paroles, tira deux écus de sa poche, et les présentant au suppôt de Thémis: « Monsieur, lui dit-il, voilà une belle paire de besi- « cles! » Effectivement le procureur y vit plus clair dès ce moment; mais pour achever de lui rendre la vue, il fallut que le villageois entretînt les lunettes.

57. Un grand seigneur camard ayant donné l'aumône à un pauvre: « Dieu vous conserve la vue! lui « dit ce misérable. — Pourquoi fais-tu cette prière? — « Eh! monsieur, si votre vue s'affoiblissoit, comment « pourriez-vous porter des lunettes? »

58. Une dame qui, par un trop grand usage de vin et de liqueurs, avoit le teint échauffé et le nez rouge, se considérant au miroir, s'écrioit: « Mais où donc « ai-je pris ce nez-là? » Quelqu'un lui dit: « Au buffet, « madame, au buffet. »

Des jeunes gens, échauffés par le vin, rencontrèrent la femme de ce prince, et l'insultèrent. Le lendemain, lorsque la raison leur fut revenue, ils allèrent se jeter aux pieds de *Pysistrate*, fondant en larmes, et lui demandant pardon. Il les releva avec bonté, et leur dit : « Allez, et soyez plus sobres. »

4. Un homme de la lie du peuple, insolent et querelleur, prit à tâche d'insulter *Périclès*, le plus illustre et le plus puissant Athénien de son siècle : tant qu'il resta dans la place publique, il ne cessa de l'outrager. *Périclès*, sans faire attention à ce qu'il disoit, expédia tranquillement ses affaires ; et lorsqu'elles furent finies, et que le jour commença à baisser, il prit le chemin de sa maison. Notre homme ne lâcha point prise, et reconduisit *Périclès*, en vomissant mille injures contre lui. Cet illustre citoyen, pour toute vengeance, étant arrivé chez lui, dit à l'un de ses esclaves : « Prends un flambeau, et conduis cet « honnête homme jusqu'à sa maison. »

5. Lorsque *Lycurgue* voulut établir la réforme dans Lacédémone, une foule de citoyens s'éleva contre lui, et lui jura une haine éternelle. Un jeune homme entre autres, nommé *Alexandre*, le poursuivit dans la place publique, et lui creva un œil d'un coup de bâton. Le peuple, indigné de cette violence, livra le coupable au législateur, afin qu'il en tirât vengeance. *Lycurgue* l'emmena chez lui, et le traita avec tant de douceur et de bonté, que le jeune homme, charmé de sa vertu, fut depuis un de ses plus zélés partisans.

6. Pendant qu'*Alexandre* traversoit un pays voisin de la mer Caspienne, quelques Barbares se jetèrent à l'improviste sur ceux qui conduisoient le cheval Bucéphale, et le prirent. Le prince en eut un tel chagrin, qu'il envoya sur-le-champ un héraut déclarer à ceux du pays, que s'ils ne lui renvoyoient son cheval, il les feroit tous passer au fil de l'épée, sans épargner les femmes et les enfans. Intimidés par ces menaces, ils se hâtèrent de lui ramener Bucéphale, et lui livrèrent en même temps toutes leurs places. Le monarque calmé les traita très-humainement, et paya même

la

la rançon de son cheval à ceux qui l'avoient ramené.

7. *Pyrrhus*, roi d'Epire, apprit que deux jeunes gens, étant à boire ensemble, avoient tenu contre lui des propos téméraires et insolens; il les fit venir en sa présence, et, d'un ton menacant, leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent osé parler de leur roi avec tant d'imprudence? « Il est vrai, prince, répondit l'un « d'eux, et nous en eussions bien dit davantage, si « le vin ne nous eût manqué. » Le monarque rit beaucoup de cette saillie, et leur pardonna.

*Denys* l'ancien, tyran de Syracuse, n'avoit pas montré autant de clémence dans une occasion semblable. On lui rapporta que deux jeunes citoyens, au milieu de la débauche, avoient parlé fort librement sur son gouvernement et sur sa personne. Le despote les fit venir dans son palais, et les fit dîner avec lui. Un des jeunes gens s'enivra, et se mit à débiter mille extravagances: l'autre but peu, et fut très-sobre durant tout le repas. *Denys* pardonna au premier, jugeant qu'il ne devoit attribuer qu'à l'ivresse la liberté de ses discours; mais il fit mourir le second.

8. Un homme accusoit son concitoyen de prétendre à l'empire, et ne se rebutoit point du silence de *Julien* l'apostat, qui, plusieurs jours de suite, avoit feint de ne le point entendre. Enfin, pour se délivrer de cet importun, le prince lui demanda quel étoit cet homme qu'il accusoit, et quelles preuves il avoit de son crime? « C'est, répondit l'accusateur, un des plus riches « bourgeois de ma ville; et je suis en état de prouver « qu'il se fait faire un manteau de soie, teint en pour- « pre. » L'empereur, sans en vouloir entendre davantage, lui imposa silence, en disant: « Vous êtes bien- « heureux que je ne punisse pas un misérable tel « que vous, qui ose accuser son pareil d'une si haute « entreprise; » et, comme le délateur, dans l'espérance d'avoir pour récompense tous les biens de l'accusé, continuoit d'insister, *Julien* appela un de ses officiers: « Faites donner, lui dit-il, à ce dangereux babillard « une de mes chaussures de couleur de pourpre, et

« qu'il la porte, de ma part, à ce bourgeois qu'il « accuse, pour assortir à son habit. »

9. Les caractères les plus farouches laissent quelquefois échapper des vertus. Le cruel *Néron* donna dans sa jeunesse des marques de clémence et de bonté. Obligé, un jour, de signer la condamnation d'un criminel, il s'écria : « Plût aux dieux que je ne susse pas écrire ! »

*Caligula*, dans les commencemens de son règne, avoit aussi fait plusieurs actes de bonté, et de clémence; il refusa même de lire une lettre par laquelle on lui découvroit une conspiration formée contre lui, de peur, disoit-il, d'être obligé de faire mourir quelqu'un.

10. *Guillaume Rose*, évêque de Senlis, si connu par ses écarts et ses emportemens, ayant eu la hardiesse de prononcer une satire, plutôt qu'un sermon, contre le roi *Henri III* et sa cour, où il représenta, avec les couleurs les plus odieuses, les plaisirs que le monarque avoit pris pendant les deux derniers jours du carnaval, ce prince l'envoya chercher, et lui dit sans émotion, et même en riant : « En vérité, M. *Rose*, vous n'épar- « gnez guère vos amis; vous feroit-on plaisir, si l'on « en usoit de la sorte avec vous? Il a dix ans que je « vous laisse courir les rues, sans rien dire; et, pour « une fois que cela m'arrive, vous me diffamez dans un « lieu saint, où l'on ne doit prêcher que la parole de « Dieu : n'y retournez pas, je vous prie; il est encore « plus temps pour vous que pour moi de devenir sage. » *Rose* étoit sujet à une maladie hyponcondriaque, qui le rendoit quelquefois si furieux, qu'on étoit obligé de le garder à vue. Quelques jours après, il reçut un nouvel ordre d'aller au Louvre; et le roi lui donna de sa main cinq cents écus d'or, en lui disant : « Voilà de « quoi acheter du miel et du sucre, pour vous aider « à passer votre carême, et pour adoucir l'aigreur de « votre ton. »

11. L'intendant d'une de nos provinces ayant fait construire à grands frais des chemins magnifiques pour l'utilité et l'embellissement de la capitale de son département, se fit beaucoup d'ennemis, parce que, pour le juste alignement de ces ouvrages, il fallut rogner

et couper des terres appartenant à divers particuliers. Un de ceux-ci, à qui l'on avoit donné des lettres de recommandation pour ce même intendant qu'il ne connoissoit pas, et qui pouvoit l'aider puissamment dans une affaire qu'il avoit, vint à Paris, et se trouva par hasard dans une maison où il étoit. Ce magistrat, curieux d'apprendre par lui-même ce que l'on pensoit sur son compte dans la principale ville de son département, demanda à ce bourgeois ce qu'on disoit de lui : « Rien de bon, répondit-il ; il m'a enlevé la « moitié d'une maison et mon jardin tout entier, qui « m'étoit fort utile, pour redresser et élargir un che- « min dont je n'ai que faire. — On m'a dit, continua « le magistrat, que votre intendant ne se faisoit guère « aimer. — Point du tout, repartit le bourgeois ; et, « en effet, il faudroit avoir de l'amitié à revendre, « pour en accorder à quelqu'un qui nous traite si « mal. » L'intendant prit congé du trop sincère bourgeois, qui, le lendemain, l'étant venu voir, fut surpris de reconnoitre la personne au sujet et en présence de laquelle il s'étoit si librement expliqué la veille. Il ne put cacher son embarras : l'intendant se contenta d'en sourire, et l'appuyant de tout son crédit, lui fit gagner son procès.

12. *Amin*, fils du calife *Haroun-Al-Raschild*, demanda à ce prince la permission de punir un homme qui avoit mal parlé de *Zébéidah* sa mère. « Songez « que vous êtes prince, mon fils, lui dit le monarque, « et que le devoir d'un prince est d'être bon et clément. « Cependant, si ces vertus ne trouvent point d'entrée « dans votre cœur, si vous ne pouvez éteindre la co- « lère qui l'enflamme, tout ce que je puis vous per- « mettre pour votre vengeance, c'est de dire autant « de mal de la mère de cet homme, qu'il en a dit de « la vôtre. »

13. Un soir qu'*Alfonse V*, roi d'Aragon, revenoit d'une expédition, marchant à quelque distance de ses troupes, accompagné d'un seul officier, il entra dans un village, et descendit au premier gîte qu'il rencontra. Deux soldats, assis au coin du feu, se trouvoient

alors en cette maison. Voyant entrer le roi, ils commencèrent à l'insulter sans le connoître, et lui dirent même qu'ils ne souffriroient point qu'il logeât dans cette auberge, qu'elle étoit déjà remplie, et que s'il ne se retiroit promptement, ils alloient lui jeter les tisons à la tête. *Alfonse*, loin de se fâcher de ces injures, n'en fit que rire: l'officier qui étoit avec lui, alloit leur répondre d'une autre façon, s'il ne l'en eût empêché. Là-dessus ses gardes arrivèrent, et aussitôt il fut reconnu. Ces soldats effrayés se jetent à ses genoux, et lui demandent pardon de leur insulte. *Alfonse* les fit relever avec douceur, et voulut qu'on les retînt à souper avec les domestiques de sa suite.

14. *Jean II*, duc de Bourbon, étant en otage en Angleterre pour le roi *Jean*, plusieurs gentilshommes de ses vassaux cabalèrent contre lui durant son absence, et osèrent attenter à ses droits. Un des principaux officiers du duc en fit des mémoires exacts, qu'il présenta au prince à son retour, afin qu'il punît sévèrement de pareils forfaits. «Mais, lui demanda le « duc, avez-vous aussi une liste des services qu'ils « m'avoient rendus auparavant? —Non, monseigneur, « répondit l'officier.—Eh bien! il n'est donc pas juste « que je fasse aucun usage de celle-ci, » répliqua le prince, en la jetant au feu.

15. Une femme s'avisa de prendre *Philippe*, roi de Macédoine, à la fin d'un long repas, pour lui demander justice, et pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la juge et la condamne. Elle répond de sang froid: « J'en appelle! — Comment, dit le « monarque, de votre roi? et à qui? — A *Philippe* à « jeun », répliqua-t-elle. La manière dont il reçut cette réponse, feroit honneur au roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoît l'injustice de son jugement, et se condamne à la réparer.

16. Quelqu'un ayant jeté de l'eau sur *Archélaüs*, roi de Macédoine, ses courtisans le pressèrent de le faire punir: « Ce n'est pas sur moi, dit-il, qu'il a jeté cette « eau, mais sur celui pour lequel il m'a pris. »

17. Un des valets-de-chambre de *S. Louis* laissa

tomber une goutte de cire enflammée sur une jambe où il avoit mal. « Vous deviez vous souvenir, lui dit-« il, que mon grand'père vous donna autrefois votre « congé pour beaucoup moins. « C'est tout ce que la douleur lui arracha : jamais on ne vit un si bon maître, si aisé à servir, si disposé à excuser les fautes de ses domestiques.

18. *Téribaze*, courtisan d'*Artaxerxès Mnémon*, étant à la chasse avec ce prince, lui montra sa robe toute déchirée : « Il faut en prendre une autre, lui « dit le monarque. — Donnez-moi la vôtre, seigneur, « lui répondit *Téribaze;* car je n'en ai point. « Le roi la lui donna. « Je vous en fais présent, lui dit-il ; « mais je vous défends de la porter. » *Téribaze*, sans trop s'embarrasser de la défense, endossa promptement cette robe magnifique, et parut à la cour dans cet équipage flatteur. Le respect empêcha les courtisans de rire ; mais le prince en rit beaucoup, et dit à *Téribaze* : « Je veux bien vous regarder comme un « fou ; et, comme tel, je vous laisse la liberté de vous « habiller comme vous voudrez. »

19. En 1611, *Henri II*, prince *de Condé*, père du grand *Condé*, voulut affermer la recette de sa terre de Muret en Valois, à deux particuliers. Pour éviter les sollicitations et les importunités à ce sujet, il se proposa de conclure seul, promptement et en secret. Il partit en conséquence *incognitò* de Muret, pour aller à la Ferté-Milon, chez un notaire nommé *Arnoul Cocault*. Le prince, arrivé dans la maison de maître *Arnoul*, demande à lui parler. Il dînoit : sa femme dit au prince de l'attendre, et de s'asseoir sur un banc. Le prince insiste : sa femme lui répète, en se fâchant, et dans son patois : « Il faut bien qu'*Arnoul* daîne. » Le prince est obligé de céder. Il attend à la porte, assis sur un banc, que maître *Arnoul* ait dîné. Le repas fini, on introduit le prince dans l'étude du tabellion, qui, croyant parler à quelqu'intendant de maison, ne lui demanda point ses qualités. Il dressa le bail à loyer ; et lorsqu'il fut question de mettre le bail au net, le notaire pria le prince de lui dire ses qualités. « Elles ne

« sont pas longues, dit le prince ; mettez : *Henri de* « *Bourbon*, prince *de Condé*, premier prince du « sang, seigneur de Muret. » A ces mots, le garde-note fut saisi de frayeur. Il se jeta aux pieds du prince, et lui demanda mille fois pardon de la manière incivile dont on l'avoit reçu. *Condé* le relève avec bonté, et, pour toute punition, se contente de lui dire : « Ne « craignez rien, brave homme ; il n'y a point de mal: « *il faut bien qu'Arnoul daîne.* »

20. Un jour d'été, M. *de Turenne* étoit en petite veste blanche et en bonnet blanc, appuyé sur le balcon d'une fenêtre : un de ses domestiques, venant par-derrière, le prit pour un des marmitons de sa cuisine, et lui appliqua avec force la main sur le derrière. *Turenne* surpris se retourne. Le domestique confus se jette à ses pieds, lui demande pardon de sa méprise, l'assurant qu'il l'avoit pris pour *George* le marmiton: « Eh ! quand c'eût été George, dit tranquillement « *Turenne*, il ne falloit pas frapper si fort. »

21. *Auguste* paroissoit souvent, comme témoin, devant les tribunaux, répondoit aux interrogations des magistrats, et souffroit qu'on le réfutât quelquefois même avec aigreur. Un général, nommé *Primus*, accusé d'avoir fait la guerre sans aucun ordre de l'empereur, en supposoit pour se justifier. *Auguste* se transporta, de son propre mouvement, au jugement de l'affaire ; et, interrogé par le préteur, il répondit qu'il n'avoit donné aucun ordre semblable à *Primus*. L'avocat de l'accusé, *Licinius Murena*, entreprit sur ce point *Auguste*, avec hauteur, et, entre autres discours désobligeans : « Que faites-vous ici, lui dit-il, et « qui vous amène à ce jugement ? — C'est, répondit « le prince avec douceur, l'intérêt public, qu'il ne « m'est pas permis de négliger. » On voyoit bien ce qu'il pensoit de *Primus ;* mais telle étoit l'opinion que l'on avoit de sa bonté, que plusieurs des juges opinèrent à renvoyer absous le coupable.

A l'occasion d'un voyage que ce même empereur se préparoit à faire, un sénateur, appelé *Rufus*, dit dans un repas, qu'il souhaitoit qu'*Auguste* n'en revînt

jamais ; et, plaisantant sur la multitude des victimes qu'on avoit coutume d'immoler en action de graces de son retour, après une longue absence, il ajouta que tous les veaux et tous les taureaux faisoient le même vœu que lui. Le mot ne tomba pas à terre, et fut recueilli soigneusement par quelques-uns des convives. Un esclave de Rufus fit, le lendemain, ressouvenir son maître de ce qui lui étoit échappé la veille pendant qu'il avoit la tête échauffée par le vin. Il lui conseilla de prévenir l'empereur, et d'aller se dénoncer lui-même. L'imprudent *Rufus*, devenu sage par réflexion, suivit ce conseil. Il courut au palais, se présenta devant *Auguste*, et lui dit qu'il falloit qu'un esprit de vertige lui eût absolument troublé la raison. Il jura qu'il prioit les dieux de faire tomber son vœu téméraire sur sa tête et sur celle de ses enfans. Il finit, en suppliant l'empereur de lui pardonner sa coupable indiscrétion. *Auguste* y consentit. « *César*, reprit « alors *Rufus*, personne ne croira que vous m'ayez ren- « du votre amitié, si vous ne me faites une gratifica- « tion ; » et il lui demanda une somme, qui n'eût pas été un don médiocre, si le prince eût eu à le récompenser. *Auguste* la lui accorda ; il ajouta seulement, en riant : « Pour mon intérêt, je me garderai bien une « autre fois de me mettre en colère contre vous. »

Etant à Milan, il remarqua une statue de *Brutus*, monument de la reconnoissance des peuples de la Gaule-Cisalpine, envers le plus doux et le plus équitable des gouverneurs. Il passa outre ; puis, s'arrêtant, et prenant un air et un ton sévères, il reprocha vivement aux principaux de la ville qui l'environnoient, qu'ils avoient au milieu d'eux un de ses ennemis. Les Gaulois effrayés veulent se justifier, et nient le fait. « Eh quoi ! » leur dit *Auguste*, en leur montrant de la main la statue du proconsul, « n'est-ce pas là l'ennemi de ma fa- « mille et de mon nom ? » Alors les voyant consternés, réduits à garder le silence, il sourit, et d'un visage gracieux, il loua leur attachement fidelle à leurs amis, même malheureux, et laissa subsister la statue.

*Timagène*, rhéteur d'une grande réputation, avoit

acquis, par les charmes de sa conversation, l'estime d'*Auguste*; mais il ne sut pas la conserver. Il avoit le talent dangereux de médire avec beaucoup d'esprit; et il l'exerça contre le prince, contre *Livie* son épouse, contre toute la maison des Césars. Le souverain, irrité d'une telle licence, interdit à *Timagène* l'entrée de son palais. Cet homme, sorti du sein de la poussière, qui long-temps avoit langui dans l'esclavage, eut la hardiesse de braver le monarque de Rome et de l'univers; et, lui rendant inimitié pour inimitié, il jeta au feu l'histoire de ce prince, qu'il avoit composée dans les instans de sa faveur. Sa disgrace ne lui ferma aucune porte dans Rome; toujours il fut également bien reçu par-tout. *Pollion* sur-tout se distingua, en le retirant dans sa maison, et lui donnant un logement somptueux, lui qui jusques-là paroissoit haïr mortellement ce rhéteur satirique; en sorte que son amitié pour lui commencoit avec la haine d'*Auguste*. Ce prince, plein de bonté, souffrit avec une patience héroïque, et l'impudente hardiesse de *Timagène*, et l'aveugle affection de *Pollion*. Seulement il dit un jour à ce dernier: « Vous « nourrissez dans votre maison une bête féroce. » *Pollion* voulut s'excuser; mais *Auguste* l'interrompit: « Jouissez, mon cher *Pollion*, lui dit-il, jouissez de la « douceur d'un hôte si aimable; » et comme *Pollion* lui offroit de le chasser, s'il le souhaitoit: » comment « le voudrois-je, reprit *Auguste*? c'est moi qui vous « ai réconciliés: » mot plein de sel et de douceur en même temps, par lequel ce prince faisoit voir qu'il sentoit le tort de *Pollion*, et qu'il l'excusoit.

Étant un jour à souper chez un autre *Pollion*, surnommé *Atédius*, homme riche, mais inhumain, un esclave cassa par malheur un vase de cristal. *Pollion*, selon sa coutume barbare, ordonna que cet esclave mal-adroit fût jeté dans son vivier, pour servir de pâture à ses poissons. L'esclave se prosterna aux pieds de l'empereur, implorant sa clémence. *Auguste* irrité, ordonna au maître d'affranchir son esclave; fit briser, en sa présence, tous les vases de cristal qui se trouvoient dans la maison, et les fit jeter dans le vivier.

Pour se délasser des fatigues du gouvernement, il s'étoit rendu dans sa maison de campagne; mais, pendant la nuit, les cris affreux d'un hibou qui étoit dans le voisinage, l'empêchoient de reposer. Un soldat trouva le secret de l'attraper, et le porta tout vivant à *Auguste*, espérant une grande récompense. L'empereur loua beaucoup son zèle, et lui fit donner mille écus. Le soldat ne trouvant pas la somme assez forte, dit insolemment : « J'aime mieux qu'il vive » ; et en même temps il lâcha l'animal importun. *Auguste* supporta patiemment l'impudence de ce guerrier insolent.

Il avoit dans ses gardes un jeune homme fort débauché, nommé *Hérennius*. Ne pouvant plus supporter ses désordres, il le chassa, et lui ordonna de s'en retourner chez lui. Le jeune homme, affligé de cet affront, se jeta aux pieds du prince, en fondant en larmes : « Ah ! seigneur, lui dit-il, de quel front « retournerai-je chez mes parens ? S'ils me demandent « pourquoi j'ai quitté votre camp, que leur dirai-je ? » *Auguste* le releva avec bonté, et lui répondit : « Mon « ami, pour vous justifier, dites que vous étiez mé« content de ma conduite. »

Un homme, à qui l'on venoit d'ôter un emploi dont il s'étoit mal acquitté, demandoit une somme d'argent à cet empereur : « Ce n'est pas l'intérêt qui me fait « parler, disoit-il ; mais si je recois de vous cette « somme, le public croira que c'est en échange de « l'emploi que vous m'ôtez, et mon honneur sera sauvé. « — S'il ne s'agit que de votre honneur, répondit le « prince, vous n'avez qu'à dire par-tout que vous avez « reçu cette somme ; je ne vous démentirai jamais. »

*Auguste* alloit volontiers manger chez tous ceux qui l'invitoient. Un homme le pria un jour à souper, et ne lui donna qu'un repas médiocre et sans aucun apprêt. Il fallut que le maître du monde se contentât, comme on dit, de la fortune du pot ; seulement il dit à son hôte, en s'en allant : « Je ne croyois pas que « nous fussions si amis. »

Un homme lui présentoit un placet en tremblant ; tantôt il avançoit la main, tantôt il la retiroit.

« Croyez-vous, mon ami, lui dit le prince, présenter « une pièce de monnaie à un éléphant ? »

Un soldat vétéran ayant été cité en justice, et craignant d'être condamné, pria *Auguste* de le servir dans cette affaire, et de défendre sa cause. Le prince chargea de cette commission quelqu'un de ses courtisans, lui recommandant d'employer tous ses soins pour faire absoudre cet homme. Mais le soldat se mit à crier dans la place : « Lorsque vous étiez en danger « à la bataille d'Actium, je ne me suis pas reposé sur « un autre du soin de vous secourir. J'ai combattu « moi-même, je vous ai défendu au péril de ma vie; « en voici les preuves », ajouta-t-il en découvrant sa poitrine. En effet, une foule de glorieuses cicatrices parloient en sa faveur. *Auguste* rougit, et prit en main lui-même l'affaire de ce guerrier.

22. *La Force* et *d'Aubigné*, seigneurs de la cour de *Henri IV*, étoient couchés ensemble près du lit de ce prince. *D'Aubigné*, croyant le monarque endormi, se mit à se plaindre, en l'accusant d'ingratitude, et disant à diverses reprises à *La Force* qui sommeilloit : « Notre « maître est le plus vilain et le plus ingrat qui soit sur « la face de la terre. » A ces mots, l'autre, accablé de sommeil, ne répondit que par ceux-ci : « Que dis-tu, « *d'Aubigné?* » Le roi, qui ne dormoit pas, et qui écoutoit ce dialogue, cria tout haut : « *La Force*, écoutes, « si tu veux : n'entends-tu pas ce que dit *d'Aubigné*, « que je suis le plus ingrat et le plus vilain du monde? » Dans la suite, il n'en parla jamais ni à l'un ni à l'autre; et ce fut toute la vengeance qu'il tira de cette injure.

Affamé durant une partie de chasse, ce prince entra dans une hôtellerie sur un grand chemin, et se mit à table avec quelques marchands. Après avoir dîné, on parla de sa conversion : son habit simple l'avoit empêché d'être reconnu. Un marchand de cochons eut la hardiesse de dire : « Oh ! ne parlons point de cela; « croyez-moi, la caque sent toujours le hareng. » Un instant après, le roi s'étant mis à la fenêtre, vit arriver quelques seigneurs qui le cherchoient, et qui, l'ayant aperçu, montèrent aussitôt à la chambre. Le marchand,

voyant qu'ils l'appeloient *sire* et *votre majesté*, fut extrêmement surpris, et eût donné tout son bien pour n'avoir point lâché son indiscrète parole. *Henri IV*, en sortant, lui frappa sur l'épaule, et lui dit : « Bon « homme, la caque sent toujours le hareng ; mais « c'est à votre égard, et non au mien. Je suis, Dieu « merci, bon catholique ; mais vous gardez encore « du vieux levain de la Ligue. »

On lui parloit d'un officier qui avoit été de la Ligue, et qui étoit fort brave ; et on lui disoit que, quoique sa majesté l'eût pardonné, il ne l'aimoit pourtant pas : « Je veux, dit-il, lui faire tant de bien, que je le « forcerai de m'aimer malgré lui. »

23. *Bontemps*, premier valet-de-chambre de *Louis XIV*, lui demandoit quelques graces pour un de ses amis : « Quand cesserez-vous donc de demander ? » lui dit le roi. *Bontemps* fut étourdi du reproche : *Louis* s'en aperçut ; et, dans l'instant même, il ajouta en souriant : « Et de demander pour les autres, jamais « pour vous ? La grace dont il s'agit en faveur d'un « de vos amis, je vous l'accorde pour votre fils. »

Le duc *de Vendôme* avoit toujours avec lui *Villiers*, un de ces hommes de plaisir qui se croient du mérite, parce qu'ils se permettent une liberté cynique. Il le logeoit à Versailles dans son appartement. On l'appeloit ordinairement *Villiers-Vendôme*. Cet homme condamnoit hautement tous les goûts de *Louis XIV*, en musique, en peinture, en architecture, en jardins. Le roi plantoit-il un bosquet, meubloit-il un appartement, construisoit-il une fontaine ? *Villiers* trouvoit tout mal entendu, et s'exprimoit en termes peu mesurés. « Il est étrange, dit le monarque, que *Villiers* ait « choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce « que je fais. » L'ayant un jour rencontré dans le jardins : « Eh bien ! lui dit-il, en lui montrant un de ses « nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur « de vous plaire ? — Non, répondit *Villiers*. — Cependant, reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en « sont pas si mécontens. — Cela peut-être, repartit « *Villiers*; chacun a son avis. — On ne peut pas plaire « à tout le monde, » répondit en riant *Louis XIV*.

On lui rapporta qu'on avoit volé, dans la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye, une lampe d'argent. Il promit une grande récompense à celui qui découvriroit le voleur. Un des premiers seigneurs de sa cour se présenta pour lui apprendre secrètement le nom du voleur, et lui dit que c'étoit son père qui, se trouvant dans la plus affreuse nécessité, avoit commis ce sacrilège. « Fort bien, dit le roi, je « vous entends. Allez, je le punirai de manière qu'il « ne volera plus. » Il lui assigna sur-le-champ une pension considérable. *Voyez* AFFABILITÉ, AGRÉMENS, AMOUR DU PROCHAIN, ATTENTIONS, BIENFAISANCE, BIENVEILLANCE, CLÉMENCE, DOUCEUR, INDULGENCE, PARDON.

## BRAVOURE.

1. PORSENNA, roi des Etrusques, voulant rétablir *Tarquin-le-Superbe* sur le trône, vint assiéger Rome; et après s'être emparé du Janicule, il s'avança vers la ville, qu'il croyoit prendre du premier assaut. Quand il fut arrivé au pont, il vit les Romains rangés en bataille devant le Tibre, et disposés à le recevoir. Il donne le signal. On s'approche; on frappe : la victoire balance. Les deux consuls sont blessés : les Romains plient. Tous se sauvent dans la ville par le pont qui auroit donné en même temps passage aux ennemis, si Rome n'eût trouvé, dans le courage héroïque d'un de ses citoyens, un rempart aussi ferme que les plus fortes murailles. Ce fut *P. Horatius*, surnommé *Coclès*, parce qu'il avoit perdu un œil dans le combat. C'étoit l'homme le mieux fait et le plus intrépide qui fût parmi les Romains. Il descendoit de *M. Horatius*, si fameux par la défaite de trois *Curiaces*. Digne héritier de la bravoure de ses pères, *Horatius*, après avoir signalé son bras dans la chaleur de l'action, veut en vain arrêter les fuyards. Mais, voyant que la peur dont ils étoient saisis l'emportoit sur ses exhortations,

sur ses prières, il s'arme d'un généreux désespoir, et entreprend de défendre seul la tête du pont, pendant que, par son ordre, on s'empresse de le rompre par derrière. Deux braves, jaloux de l'imiter, viennent partager avec lui la gloire de sauver la patrie. Bientôt il les oblige de se retirer ; et seul il ose résister aux efforts d'une armée entière : il porte même l'audace jusqu'à insulter ce nombre prodigieux d'ennemis ; et lançant des regards terribles sur les principaux d'entre eux, tantôt il les défie au combat d'homme à homme, tantôt il leur fait les plus sanglans reproches. « Vils « esclaves des rois superbes et orgueilleux, leur dit-il, « vous voulez nous faire partager votre honteuse ser- « vitude! Mais ce bras, mais cette épée fera trembler « vos tyrans, et punira votre hardiesse. » En disant ces mots, il frappe, il immole, il massacre. Il oppose son bouclier aux traits dont on l'accable. Cependant on rompt le pont. Les ennemis, qui voient ce redoutable adversaire prêt à leur échapper, redoublent d'ardeur. Ils se disposent à fondre sur lui de concert, à l'envelopper, à le saisir. *Coclès* se rit de leur dessein : il les attend ; mais lorsqu'ils sont sur le point de le toucher, il se précipite dans le fleuve, et regagne ses compatriotes, qui, le recevant en triomphe, se piquent à l'envi d'immortaliser sa valeur par des preuves sensibles d'admiration et de reconnoissance.

2. *Xerxès*, roi de Perse, à la tête d'une armée qui montoit à cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt personnes, s'avançoit pour inonder la Grèce qui n'avoit que onze mille deux cents hommes à opposer à ce torrent. On en plaça quatre mille au défilé des Thermopyles, pour en défendre le passage. Cette poignée d'hommes, au nombre desquels on comptoit trois cents Spartiates, avoit pour chef *Léonidas*, l'un des deux rois de Lacédémone, prince intrépide, résolu, comme ses guerriers, de se dévouer à la défense de la patrie, et de périr pour sa gloire. Lorsque le monarque persan fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparoit à lui disputer le passage.

Il s'étoit toujours flatté qu'au premier bruit de son arrivée, les Grecs prendroient la fuite. Il envoya un espion pour reconnoître les ennemis, et cet homme rapporta qu'il avoit trouvé les Lacédémoniens hors des retranchemens, qui se divertissoient aux exercices militaires, et qui peignoient leur chevelure : c'étoit leur manière de se préparer au combat.

Le roi, ne perdant pas encore toute espérance, attendit quatre jours pour leur donner le temps de se retirer. Il essaya, pendant cet intervalle, de gagner *Léonidas* par de magnifiques promesses, en le faisant assurer qu'il le rendroit maître de toute la Grèce, s'il vouloit embrasser son parti. Une telle proposition fut rejetée avec hauteur et indignation ; puis *Xerxès* lui ayant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes, le roi de Sparte lui répondit en deux mots : « Viens les pren-« dre. » Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le roi fit d'abord marcher contre eux les Mèdes, avec ordre de les saisir tout vivans, et de les lui amener. Les Mèdes ne purent soutenir l'effort des Grecs ; et, ayant été honteusement mis en fuite, ils montrèrent, dit *Hérodote*, que *Xerxès* avoit beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses surnommés *les immortels*, qui formoient un corps de dix mille hommes : c'étoient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premières. *Xerxès*, désespérant de pouvoir forcer des guerriers si déterminés à vaincre ou à mourir, étoit dans un grand embarras, et ne savoit quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pays vint lui découvrir un sentier détourné, vers une éminence qui étoit au-dessus des ennemis, et qui les commandoit. On y envoya un détachement qui, ayant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, et s'en empara. Les Grecs en furent bientôt avertis. *Léonidas*, voyant qu'il étoit impossible de résister aux Perses, obligea le reste des alliés de se retirer, et demeura avec ses trois cents Spartiates, déterminés, comme lui, à se sacrifier pour le salut de la Grèce, parce qu'un oracle

avoit dit que, dans cette circonstance, il falloit que la liberté ou le plus grand homme de la Grèce expirât. Quelqu'un, effrayé de la généreuse résolution du roi de Lacédémone, lui dit : « Quoi donc, seigneur, est-ce « que vous songez à marcher, avec une petite poignée « de gens, contre une armée innombrable ? — S'il « s'agit du nombre, répliqua *Léonidas*, la Grèce « entière n'y suffiroit pas, puisqu'elle n'égale qu'une « petite partie de l'armée persane ; mais s'il s'agit de « courage, ma petite troupe est plus que suffisante. »

Ces héros étoient sans espérance de vaincre ni de se sauver ; et ils regardoient les Thermopyles comme leur tombeau. Le roi les ayant exhortés à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils souperoient ensemble chez Pluton, ils jetèrent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à un festin. Il les mena ensuite au combat, pleins d'une ardeur intrépide. Le choc fut très-rude et très-sanglant. *Léonidas* tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de courage, pour défendre son cadavre. Enfin, accablés par le nombre, plutôt que vaincus, ils périrent tous. Mais cette victoire coûta plus de vingt mille hommes au roi de Perse, et lui fit connoître, ainsi qu'à toute la Grèce, combien sont redoutables des guerriers que la bravoure anime. Cet exemple de courage étonna les Perses, et ranima les Grecs. La mort de ces braves soldats et de leur chef fut utilement employée, et produisit un double effet, plus grand et plus durable qu'ils ne l'avoient espéré. D'un côté, elle fut comme le premier germe des victoires qui suivirent ; elle fit perdre aux Perses, pour toujours, la pensée de venir attaquer la Grèce ; et, pendant les sept ou huit règnes suivans, il ne se trouva aucun prince qui osât en former le dessein, ni aucun flatteur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté, cette hardiesse intrépide laissa une persuasion, profondément gravée dans le cœur de tous les Grecs, qu'ils pouvoient vaincre les Perses, et détruire leur vaste monarchie. *Cimon* en fit d'abord heureusement le premier essai. *Agésilas* poussa plus loin ce projet, et

le porta jusqu'à faire trembler dans Suze le grand roi. Enfin le grand *Alexandre* l'exécuta avec une incroyable facilité. Il ne douta jamais, non plus, que les Macédoniens qui lui obéissoient, ni que toute la Grèce qui l'avoit nommé son chef dans cette expédition, qu'il ne pût, avec trente mille hommes, renverser l'empire des Perses, après que trois cents Spartiates avoient suffi pour en arrêter toutes les forces réunies.

3. Le maréchal *de Biron* avoit enlevé Fescamp, port et citadelle dans le pays de Caux, aux ennemis de l'autorité royale. Dans la garnison qui en sortit, il y avoit un gentilhomme nommé *Bois-Rosé*, homme de cœur et de tête, qui remarqua exactement la place qu'il étoit forcé d'abandonner, et, prenant ses précautions de loin, fit en sorte que deux soldats, qu'il avoit gagnés, furent reçus dans la nouvelle garnison que les royalistes établirent dans Fescamp. Le côté du fort qui donne sur la mer, est un rocher de six cents pieds de haut, coupé en précipice, et dont la mer lave continuellement le pied, à la hauteur d'environ trois toises, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où, pendant la morte eau, la mer laisse à sec, l'espace de trois ou quatre heures, le pied de cette falaise, avec quinze ou vingt toises de sable. *Bois-Rosé*, à qui toute autre voie étoit fermée pour surprendre une garnison attentive à la garde d'une place nouvellement prise, ne doute point que, s'il pouvoit aborder par cet endroit regardé comme inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein. Il ne s'agissoit plus que de rendre la chose possible; et voici comment il s'y prit.

Il étoit convenu d'un signal avec les deux soldats gagnés; et l'un d'eux l'attendoit continuellement sur le haut du rocher, où il se tenoit pendant tout le temps de la basse marée. *Bois-Rosé* profitant d'une nuit fort noire, vint avec cinquante soldats déterminés, choisis exprès parmi des matelots, et aborda, avec deux chaloupes, au point du rocher. Il s'étoit encore muni d'un gros câble, égal en longueur à la hauteur de la falaise; il y avoit fait, de distance en distance, des nœuds, et

passé

passé de courts bâtons, sans pouvoir s'appuyer des mains et des pieds. Le soldat qui se tenoit en faction, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice un cordeau auquel ceux d'en bas lièrent le gros cable qui fut guindé en haut par ce moyen, et attaché à l'endre-deux d'une embrasure, avec un fort lévier passé par une agraffe de fer, faite à ce dessein. *Bois-Rosé* fit prendre les devants à deux sergens dont il connoissoit la résolution, et ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes liées autour de leurs corps, et de le suivre à la file, se mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter aux lâches toute espérance de retour. La chose devint d'ailleurs bientot impossible; car, avant qu'ils fussent seulement à moitié chemin, la marée, qui avoit monté de plus de six pieds, avoit emporté les chaloupes, et faisoit flotter le câble. La nécessité de se retirer d'un pas si diffiaile, n'est pas toujours un garant contre la peur, lorsqu'on a tant de raisons de s'y livrer. Qu'on se représente ces cinquante hommes suspendus entre le ciel et la terre, au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre, qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire, ou la moindre crainte pouvoit les précipiter dans les abîmes de la mer, ou les écraser sur les rochers; qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude et l'épuisement: il y avoit dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré de la troupe, comme elle commença, en effet, à tourner à celui-là même qui la conduisoit. Ce sergent dit à ceux qui le suivoient, qu'il ne pouvoit plus monter, et que le cœur lui défailloit. *Bois-Rosé*, à qui ce discours étoit passé de bouche en bouche, et qui s'en apercevoit parce qu'on n'avançoit plus, prend son parti sans balancer. Il passe par-dessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, et arrive jusqu'au premier, qu'il essaie d'abord de ranimer. Voyant que par la douceur il ne peut en venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les

reins, de monter; et sans doute que s'il n'eût obéi, il l'auroit poignardé et précipité dans les flots. Avec toute la peine qu'on s'imagine, enfin la troupe se trouva au haut de la falaise, un peu avant la pointe du jour, et fut introduite par les deux soldats dans le château, où elle commença par massacrer sans miséricorde le corps-de-garde et les sentinelles. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi, qui fit main-basse sur tout ce qui résista, et s'empara du fort.

4. Dès son enfance, le fameux *Bertrand du Guesclin* montroit tant d'ardeur pour les combats, qu'oubliant son rang et sa naissance, il en venoit quelquefois aux mains avec les enfans de la lie du peuple, qui avoient la réputation d'être les plus courageux et les plus robustes. Passant un jour avec son oncle dans une place publique, ils s'amusèrent l'un et l'autre à regarder de jeunes garçons de la ville qui s'exerçoient à la lutte. Un d'entre eux, plus adroit et plus robuste, les avoit tous vaincus. Les spectateurs le louoient à l'envi; et il se promenoit fièrement dans la carrière, en défiant ceux de son âge. *Du Guesclin* regardoit le jeune lutteur avec des yeux jaloux. Par malheur il échappa à son oncle quelque chose de favorable pour lui. *Du Guesclin* alors le quitte; et son oncle, qui le croyoit à ses côtés, le voit aux mains avec le jeune homme qu'il terrassa dans le moment.

De son temps, la noblesse s'assembloit souvent pour donner des fêtes aux dames. Le père de *Du Guesclin* et plusieurs autres gentils hommes bretons publièrent un tournois où fut invité tout ce qu'il y avoit de plus brave en France et en Angleterre. *Du Guesclin* avoit vu les préparatifs de l'équipage de son père; et il se promettoit bien de l'accompagner dans cette fête brillante. Mais *Renault*, avant que de se rendre à Rennes, lui défendit de sortir de chez lui, sous prétexte que sa jeunesse le mettoit hors d'état de combattre contre des chevaliers robustes et aguerris. Le jeune *Bertrand*, mécontent de l'ordre qu'il avoit reçu, ne songea qu'aux moyens de l'enfreindre, et s'étant

échappé secrètement, il se rendit à Rennes. Là, il suivit la foule qui le conduisit à l'endroit où se célébroit le tournois. *Du Guesclin* contemploit avec une envie chagrine ces chevaux si richement enharnachés, ces chevaliers tout brillans d'or et de pierreries. Le bruit des trompettes qui animoient les combattans, et les acclamations que l'on donnoit aux vainqueurs, le mettoient hors de lui-même. Il poussoit, il pressoit de tous côtés, pour s'approcher de la barrière. Sa mauvaise mine lui attiroit des injures de la part de ceux qu'il déplaçoit. Enfin, après bien des efforts, il se trouva dans une place d'où il pouvoit tout voir commodément; mais il n'en fut pas plus tranquille. Après avoir été long-temps spectateur, il découvrit un chevalier de ses parens, qui, fatigué de plusieurs courses, se retiroit. Il quitte alors sa place, court, et arrive en même temps que le chevalier dans l'hôtellerie où il logeoit. S'étant approché de lui, il se jeta à ses genoux, et le conjura, par la gloire qu'il venoit d'acquérir, de lui prêter ses armes et son cheval. Le chevalier, qui reconnut son émotion au feu de ses yeux, charmé de trouver tant d'ardeur et de courage dans un jeune homme, accorda à *Du Guesclin* ce qu'il lui demandoit. Il l'arma lui-même, et lui fit donner un cheval frais. *Du Guesclin*, dans cet équipage, s'avance vers la place du tournois, se fait ouvrir la barrière, et demande à combattre : un des tenans ne se présenta que pour être vaincu. *Du Guesclin* le heurta avec tant de violence, que le chevalier fut renversé de dessus son cheval. Il se releva, et fut terrassé une seconde fois; mais cette nouvelle chute lui fut plus funeste que la première; il en resta dangereusement blessé. *Du Guesclin* appela alors. Il vint un autre chevalier. Son père même se présenta pour courir contre lui. *Bertrand*, qui le reconnut à ses armes, accepta le défi : mais les trompettes ayant sonné la charge, au lieu de s'avancer pour combattre, il baissa la lance, et lui fit une révérence profonde. Tout le monde fut étonné de cette action. Quelques-uns crurent que c'étoit par crainte pour *Renault*;

d'autres, que le vainqueur étoit las de ses premières courses. Mais *Du Guesclin* recommença à courir et à vaincre. Un chevalier normand, dont la force et l'adresse étoient reconnues de toute l'Europe, s'étoit présenté au tournois, moins pour y acquérir de la gloire, que pour rappeler le souvenir de celle qu'il avoit si souvent acquise dans ces sortes de jeux. Après avoir terrassé deux ou trois chevaliers, il s'étoit retiré au bout de la carrière, où il s'entretenoit avec les dames, comme un homme qui en avoit assez fait. Les exploits du jeune inconnu attirèrent ses regards; et les dames l'ayant prié de combattre pour savoir son nom, il demanda à courir contre lui. *Du Guesclin* accepta le défi. On les vit partir tous deux avec une vîtesse incroyable. Le chevalier normand exécuta son dessein, et enleva le casque du breton; mais celui-ci, outré de se voir découvert, saisit son adversaire avec tant d'adresse et de force, qu'il l'enleva de dessus son cheval, et le mit au nombre des vaincus. *Renault*, reconnoissant son fils, accourt et l'embrasse, transporté de tendresse et de joie. *Du Guesclin*, charmé de se voir applaudi par son père, qui auparavant faisoit peu de cas de lui, en goûta mieux sa victoire. Il alla recevoir le prix destiné aux vainqueurs; et suivi de toute la noblesse qui l'accompagnoit, il courut offrir sur-le-champ au chevalier qui lui avoit prêté son cheval et ses armes, le fruit de sa bravoure. On vit avec admiration qu'il allioit au courage et à l'adresse, un cœur généreux et reconnoissant.

Le 19 Mai 1364, trois jours avant le sacre de *Charles V*, dit *le Sage*, ce héros, qui commandoit une armée envoyée en Normandie contre les Anglais, voulant attirer l'ennemi au combat, et lui faire quitter un poste avantageux, feignit de décamper. Les Anglais se croyoient sûrs de la victoire, malgré les représentations d'un vieux capitaine qui leur disoit « n'avoir jamais ouï dire que *Du Guesclin* eût jamais « daigné décamper, et que c'étoit une ruse. » Les Francais reviennent sur leurs pas. *Du Guesclin* les animoit par ces paroles : « Pour Dieu ! amis, souve-

« nez-vous que nous avons un nouveau roi de France.
« Que sa couronne soit aujourd'hui étrennée par vous !
« Pour moi, j'espère donner au roi le général anglais
« pour étrenne de sa noble royauté. » L'événement fut conforme à ses vœux ; et ce héros eut le plaisir singulier de faire à son souverain un présent digne de sa bravoure.

5. Le fameux *Bayard* avoit dans sa compagnie de gendarmes un jeune homme de seize ans, nommé *Boutières*. Au siége de Padoue, en 1509, ce jeune guerrier s'étant mesuré corps à corps avec un officier albanois de la cavalerie des ennemis, remarquable par sa taille énorme, le fit prisonnier. Le nouveau *David* présenta son *Goliath* à l'empereur *Maximilien*, chef de l'armée, lequel, surpris du spectacle, dit à l'Albanois, « qu'il s'émerveilloit de ce qu'un grand « colosse comme lui se fût laissé saisir par un enfant « qui de quatre ans ne porteroit poil au menton. » L'Italien, plus honteux du reproche que de sa défaite, dit qu'il avoit cédé au grand nombre, et qu'il avoit été saisi par quatre cavaliers. *Bayard*, qui étoit présent, se tournant vers *Boutières* : « Entendez-vous, « lui dit-il, ce qu'il rapporte ? Il est contraire à votre « récit : ceci touche votre honneur. » Aussitôt *Boutières*, jetant sur son captif un regard foudroyant : « Tu mens, lui dit-il ; et pour preuve que je t'ai pris « moi seul, remontons à cheval, je vais te tuer, ou « te faire crier quartier une seconde fois. » L'Albanois ne voulut pas se faire battre davantage. « *Bou-* « *tières*, dit alors le chevalier *Bayard*, vous avez un « commencement aussi beau que je vis jamais à un « jeune homme ; continuez, et vous serez un jour un « grand personnage. » Cette prophétie du héros français se vérifia dans la suite ; et *Guignes-Guiffray*, sieur *de Boutières*, devint un capitaine fameux.

6. *Epaminondas* ayant attaqué Lacédémone, un jeune Spartiate, nommé *Isadas*, se distingua par des actions de bravoure, dignes de l'admiration de la postérité. Il étoit très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, et dans la fleur

de l'âge. Sans armes et sans habits, le corps tout reluisant d'huile, tenant d'une main un pique, et de l'autre une épée, il s'élance impétueusement hors de sa maison, fend la presse des Spartiates qui combattoient, se jette sur les ennemis, porte par-tout des coups mortels, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à son bras redoutable, sans recevoir lui-même une seule blessure, soit que les Thébains fussent effrayés d'un si étonnant spectacle, soit, dit *Plutarque*, que les dieux prissent plaisir à le préserver, à cause de sa grande valeur. On rapporte qu'après le combat, les éphores lui décernèrent une couronne, pour honorer ses exploits; mais qu'ensuite ils le condamnèrent à une amende de cinq cents livres, pour avoir osé s'exposer, sans armes, à un si grand danger.

7. Dans un combat que *César* livra, en Afrique, contre *Labiénus*, lieutenant de *Scipion*, un de ses soldats se distingua par une action de cette noble bravoure qui, quoique sans succès, couvre de gloire celui qui l'a faite. *Labiénus* se montroit aux premiers rangs, à cheval, sans casque, exhortant les siens, et apostrophant quelquefois avec insulte les soldats de *César*. « Guerriers d'un jour, leur crioit-il, il « vous sied bien d'affecter tant d'audace! Est-ce que « *César* vous a déjà fait perdre la raison? Il vous jette « dans un extrême péril; et j'ai grande compassion « de vous. » Alors un soldat de ceux à qui il s'adressoit, élevant la voix, lui répondit: « *Labiénus*, je ne « suis point un apprenti dans le métier de la guerre; « je suis soldat vétéran de la dixième légion. — Tu « m'en imposes, reprit *Labiénus*; je ne reconnois « point les enseignes de la légion dont tu parles. « — Eh bien, répliqua le généreux soldat, je vais « me faire reconnoître. » En même temps il ôte son casque pour se découvrir le visage, et lance de toutes ces forces sa demi-pique contre *Labiénus*. Il le manqua; mais il blessa son cheval.

8. Un des rivaux de *Mohammed-Khalage-Bakthiar*, favori de *Cothbeddin-Ibeck*, roi de Delhi, aux Indes, voulant perdre ce brave officier, dit au sultan qu'il

étoit si courageux, que souvent il avoit désiré de combattre lui seul un éléphant. *Cothbeddin*, surpris d'une telle proposition, demanda lui-même à *Mohammed* s'il étoit assez téméraire pour entreprendre un tel combat? Il ne s'en défendit point, et témoigna au prince qu'il feroit volontiers ce coup de main. *Cothbeddin* le prit au mot, et commanda que l'on fît venir sur une place, où tous les seigneurs de sa cour étoient assemblés, son éléphant, blanc qui étoit si furieux ce jour-là, que ses gardiens ne l'approchoient qu'avec crainte. Aussitôt que *Mohammed* aperçut le terrible animal, il troussa les pans de sa veste à sa ceinture; et s'armant d'une énorme masse que lui seul pouvoit soulever, il court droit à son adversaire, et le frappe si rudement sur le haut de sa trompe, qu'il lui fit pousser un cri horrible, et prendre à l'instant la fuite devant lui. Tous les spectateurs, remplis d'admiration, applaudirent à son heureuse bravoure; et le sultan, après l'avoir comblé d'éloges, lui fit de riches présens. Mais *Mohammed*, aussi généreux que brave, les distribua, dans le moment, à ses amis, et ne se réserva que la gloire qu'il venoit d'acquérir.

9. *Eléazar*, surnommé *Auran*, digne frère du célèbre *Judas-Machabée*, se distingua par sa bravoure héroïque, dans un combat contre *Antiochus Eupator*, roi de Syrie. Il apercut dans la mêlée un éléphant magnifique, couvert d'étoffes précieuses. Il ne douta point que ce ne fût celui du monarque ennemi. Aussitôt il se précipite au milieu des bataillons, frappe, écarte, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, pénètre jusqu'à ce redoutable animal, et, se jetant sous son ventre, lui perce les flancs d'une petite épée dont il s'étoit muni exprès. L'éléphant, en tombant, l'écrasa sous sa masse énorme; et le monument de la victoire d'*Eléazar* devint en même temps son tombeau.

10. A la bataille de Hersan, gagnée sur les Turcs par les Impériaux en 1687, la cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commercy se laisse prendre son étendard. Le prince *de Commercy* de-

mande à l'instant au duc de Lorraine, général de l'armée, la permission d'aller en enlever un autre aux Infidelles. Ses instances réitérées font qu'il obtient ce qu'il désire. Il part, il vole avec une ardeur extrême. Il apercoit un turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye. Il court à lui le pistolet à la main, tire de fort près, manque son coup, et jette son pistolet à terre, pour tirer son épée. Le Musulman profite de cet instant pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le prince la saisit froidement de la main gauche, et de la droite, assène un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux et hardi, le jeune prince arrache lui même de son corps la zagaye, porte le fruit de sa victoire, encore tout ensanglanté, à son général, fait appeler son cornette, et lui dit sans s'émouvoir : « Voilà, monsieur, un étendard « que je vous confie : il me coûte un peu cher ; et vous « me ferez le plaisir de le mieux conserver que celui « que vous vous êtes laissé enlever. » Cette réprimande singulière est presque autant admirée que l'action même. L'empereur, dans la vue de récompenser ce jeune héros d'une manière digne de lui, fit placer l'étendard, avec des cérémonies extraordinaires, dans le temple principal de la capitale. L'impératrice, de son côté, en fit de sa propre main un autre qu'elle envoya au prince *de Cemmercy*, pour remplacer celui que sa compagnie coloncelle avoit perdu. *Voyez* COURAGE, INTRÉPIDITÉ, VALEUR.

# CANDEUR.

1. Un célèbre docteur musulman, nommé *Abubècre Cobbathi*, étant monté en chaire, avoua son ignorance sur quelque difficulté. Aussitôt quelqu'un lui cria que puisqu'il ne savoit rien, il devoit quitter une place qui n'étoit faite que pour les personnes instruites. « J'y suis monté, répondit l'humblé docteur, « selon la portée de ma science; mais si je m'étois « élevé à proportion de mon ignorance, je serois « arrivé jusqu'au ciel. » Il falloit être bien philosophe pour faire un pareil aveu : il en est plus d'un dans ce siècle, qui rougiroit d'une semblable candeur.

2. On rapporte que le vicomte *de Turenne* s'étoit laissé surprendre par les charmes d'une jeune marquise qu'il avoit vue chez la duchesse d'Orléans. Bientôt il poussa la foiblesse pour elle jusqu'à lui découvir un secret important que *Louis XIV* lui avoit confié. La marquise, aussi indiscrète que le vicomte, en fit confidence à une autre personne; et le secret fut ainsi divulgué. Le roi, qui ne s'étoit ouvert qu'au maréchal *de Turenne* et au marquis *de Louvois*, assuré de la discrétion du vicomte, tourna ses soupçons sur *Louvois*, et l'accusa d'avoir révélé son secret. *Turenne*, toujours vrai, toujours généreux, même au milieu de ses foiblesses, justifia *Louvois*, en avouant sa faute. Cette noble candeur charma le monarque, et redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte, en perdant un ministre qu'il avoit droit de ne pas aimer. *Turenne* renonça à tout commerce avec la marquise, et, tout le reste de sa vie, rougit de cette aventure. On raconte que le chevalier de Lorraine ayant voulu lui en parler quelques années après : « Commençons donc, lui « répliqua le vicomte, par éteindre les bougies.

3. *Louis XIV* ayant pris connoissance des affaires après la mort du cardinal *Mazarin*, dit à M. *Colbert*

et aux autres ministres : « Je vous avoue franchement « que j'ai un fort grand penchant pour les plaisirs ; « mais si vous apercevez qu'ils me fassent négliger « mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir. » *Voyez* INGÉNUITÉ.

## CARACTÈRE.

1. Un des plus beaux caractères que nous offre l'histoire, est, sans contredit, celui du célèbre *Callicratidas*, général lacédémonien. Ce guerrier sage, prudent, et tout à la fois intrépide, étoit encore meilleur citoyen que grand capitaine. Irréprochable dans ses mœurs, sévère à lui-même comme aux autres, inaccessible à la flatterie et à la mollesse, ennemi déclaré du luxe, il avoit conservé la modestie, la tempérance, l'austérité des premiers Spartiates : vertus qui commençoient à se faire remarquer, parce qu'elles n'étoient plus si communes. C'étoit un homme d'une probité et d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité et d'une droiture ennemie de tout mensonge et de toute fraude, et en même temps d'une noblesse et d'une grandeur d'ame véritablement spartaine.

2. Dès l'enfance la plus tendre, on vit réunies dans le fameux *Agésilas*, roi de Lacédémone, des qualités qui sont, pour l'ordinaire, incompatibles : une vivacité d'esprit, une véhémence, une fermeté insurmontable en apparence, un désir violent de primer et de l'emporter sur tous les autres, avec une douceur, une soumission, une docilité qui cédoit au premier mot, et qui le rendoit infiniment sensible aux plus légères reprimandes ; de sorte qu'on obtenoit tout de lui par des motifs d'honneur, et rien par la crainte ni par la violence.

3. *Caton* l'ancien, ce fameux réformateur des mœurs romaines, réunissoit en lui deux qualités qui paroissoient entièrement opposées : la sévérité et la douceur. Simple, modeste, frugal, négligé même dans son extérieur,

son abord étoit affable. Il se communiquoit sans peine ; mais, étoit-il à la tête des affaires, il prenoit l'air grave et majestueux d'un magistrat romain, et se montroit d'une fermeté inexorable, et d'une rigueur inflexible, quand il s'agissoit d'arrêter les désordres, et de faire observer les règlemens établis pour maintenir la bonne discipline et les lois. Jamais il ne porta de robe qui eût coûté plus de cent drachmes, c'est-à-dire, à peu près cinquante francs. Lors même qu'il étoit à la tête des armées, ou revêtu de la puissance consulaire, il buvoit du même vin que ses esclaves. Pour son repas, il ne faisoit jamais rien acheter au marché, qui passât la somme d'environ vingt sous de notre monnaie. Par cette vie sobre et dure, il vouloit fortifier sa santé, et se mettre en état de mieux servir sa patrie, de supporter plus facilement les fatigues de la guerre. Dans ses marches, il alloit toujours à pied, portant ses armes, et suivi d'un seul esclave qui portoit ses provisions. Jamais il ne lui arriva de se mettre en colère ou de se fâcher contre cet esclave, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas. Quand il avoit du loisir, après avoir rempli ses fonctions militaires, il le soulageoit, et lui aidoit lui-même à préparer son souper. Il blâmoit l'excessive dépense que dès-lors quelques particuliers, lâches déserteurs de l'ancienne discipline, commençoient à faire pour la table : « Il « est bien difficile, dit-il, de sauver une ville dans « laquelle un poisson se vend plus cher qu'un bœuf. » Pendant qu'il commandoit l'armée, il ne prit jamais du public plus de trois médimnes de froment par mois, pour lui et pour toute sa maison, c'est-à-dire, moins de treize de nos boisseaux de froment, et un peu moins de trois demi-médimnes d'orge ou d'avoine par jour, pour ses chevaux et bêtes de voiture.

4. *César* étoit d'une taille élevée ; il avoit le teint d'une blancheur éclatante, les membres déliés, le visage assez plein, les yeux noirs et vifs. Sa constitution étoit assez robuste ; et ce ne fut que sur la fin de sa vie qu'il fut sujet à des évanouissemens et à des songes qui le tourmentoient plus que l'insomnie : on prétend

aussi qu'il eut deux attaques d'épilepsie durant les travaux de sa dictature. Le soin qu'il prenoit de l'extérieur de sa personne, alloit jusqu'à la minutie. Il se faisoit raser avec soin. On lui a même reproché de s'arracher le poil avec des instrumens, pour conserver plus long-temps la fraîcheur de son visage, et se donner un air de jeunesse. Sa tête chauve l'avoit souvent exposé aux railleries. Pour remédier à ce défaut naturel, il faisoit tomber sur son front les cheveux qui ombrageoient le derrière de sa tête. De tous les décrets que le sénat et le peuple romain prononcèrent en sa faveur, celui qui le flatta le plus, fut le privilége de porter toujours une couronne de laurier. Il s'habilloit ordinairement avec élégance : sa robe se faisoit remarquer par la finesse de l'étoffe et par la délicatesse des franges ; et comme il ne la serroit jamais avec sa ceinture, *Sylla* concluoit de cette négligence même, qu'il falloit se défier de lui. Il portoit la plus grande recherche dans la magnificence de ses appartemens. Ayant fait construire, à grands frais, une maison de campagne ; voyant qu'elle ne répondoit point à son attente, il la fit renverser, quoiqu'il fût accablé de dettes, et qu'il n'eût plus aucun crédit. Dans ses expéditions militaires, il faisoit porter des carreaux et un parquet pour les placer dans la tente où il devoit camper. On prétend qu'il n'entreprit la conquête de l'Angleterre, que pour avoir la liberté de pêcher des perles dans la mer qui borde ses côtes. On assure même qu'il lui suffisoit d'en voir la grosseur, et de les tenir un moment dans sa main, pour juger de leur pesanteur spécifique. Il rassembloit avec une sorte de passion, les pierres précieuses, les vases ciselés, les statues, les tableaux, et tous les ouvrages des anciens artistes qui avoient de la célébrité. Il étoit aussi très-jaloux d'avoir des esclaves bien faits ; il les achetoit quelquefois si cher, que lui-même en rougissoit, et défendoit qu'on mît de telles dépenses sur ses livres de compte. Les repas de cérémonie qu'il donnoit dans son gouvernement, étoient toujours composés de deux tables ; l'une étoit destinée pour ses officiers et

ses convives des nations étrangères ; à l'autre, on ne voyoit que les grands de Rome et les commandans des provinces. Il faisoit observer un ordre singulier dans l'ordonnance de sa maison, et son exactitude embrassoit les grandes dépenses et les plus petits détails. Il fit mettre à un panetier les fers aux pieds, parce qu'il avoit servi à ses convives un pain d'une nature différente du sien. Un affranchi, qui lui étoit cher à plusieurs titres, ayant commis un adultère avec la femme d'un chevalier romain, quoique personne ne portât de plainte contre le coupable, il le fit mettre à mort. Cet acte de justice doit d'autant plus étonner dans *César*, que jamais personne n'eut peut-être des mœurs plus corrompues que celles de ce Romain : les désordres les plus affreux ont répandu sur sa mémoire un opprobre éternel. Cependant il ne se livra jamais aux excès de la table. Il buvoit très-peu de vin; et *Caton* disoit que de tous les factieux qui avoient entrepris de renverser la république, il n'y avoit que *César* de sobre et de tempérant. Cet homme singulier étoit si indifférent sur la qualité des mets qu'on lui servoit, que dans un dîner qu'il fit chez un de ses amis, un plat étant apprêté avec de l'huile gâtée, il fut le seul des convives qui en mangea avec appétit, afin de ne pas paraître faire un reproche à son hôte de sa négligence ou de son incivilité. Il ne se conduisit pas avec le même stoïcisme dans l'acquisition de ses richesses immenses. Durant son séjour dans les Gaules, il pilla les temples des dieux, et renversa quelquefois des villes pour s'enrichir, plutôt que pour venger le nom romain. On dit même qu'il entra, sous le titre d'ennemi, dans quelques villes de Lusitanie, afin de les piller, quoique leurs habitans ouvrissent leurs portes à son armée, et exécutassent avec zèle tous les ordres qu'il leur donnoit. Par ces odieux brigandages, il amassa une prodigieuse quantité d'or en lingots, qu'il convertit ensuite en Italie et dans les provinces, en espèces numéraires. Dans son premier consulat, il enleva dans le temple de Jupiter au Capitole, trois mille livres pesant d'or, et y substitua de l'airain doré. Il vendoit les villes et les royaumes, tant en son nom,

qu'en celui de *Pompée ;* et il tira du roi d'Égypte près de six mille talens, pour le laisser jouir en paix du trône de ses pères. C'est avec l'argent qui provenoit de ces rapines criantes et sacriléges, qu'il soutint le fardeau des guerres civiles ; et il pilla sa patrie et l'univers pour asservir ses concitoyens. Il réunit l'éloquence aux talens militaires; et il a égalé, ou même effacé les plus célèbres orateurs et les plus grands capitaines. *Cicéron*, traçant à *Brutus* le caractère des hommes qui se sont immortalisés par le talent de la parole, dit qu'il ne voit personne à qui *César* doive céder la palme de l'éloquence. Il vante la noblesse de son style, le nombre harmonieux de ses tours, et la majestueuse élégance de ses expressions. Dans une lettre écrite à *Cornelius Nepos*, il confirme cet éloge : « Parmi les orateurs, dit-il, qui « n'ont eu qu'un seul talent, en trouverez-vous un avec « qui *César* ne puisse entrer en parallèle? qui fût jamais « plus fécond en maximes ingénieuses ? qui connût « mieux toutes les graces et les finesses de l'élocution?» Il prononçoit ses discours d'une voix claire, et avec des gestes animés qui ajoutoient aux charmes de sa déclamation. Il a laissé des Commentaires sur la guerre des Gaules, et sur celle qu'il soutint contre *Pompée*. *Cicéron* dit que ses écrits méritent les plus grands éloges; qu'il y règne une agréable simplicité, et qu'ils vont droit à leur but; qu'ils sont dépouillés de toute espèce d'ornemens, et que néanmoins leur style attache et intéresse. « L'auteur, ajoute-t-il, paroît n'avoir eu dessein que de « rassembler des matériaux pour composer son histoire. « Il offre un appât au vulgaire des gens de lettres qui « voudroient y ajouter des ornemens étrangers ; mais « il a toujours été le désespoir des écrivains éclairés.» Il manioit les armes et montoit à cheval avec beaucoup d'adresse. Il marchoit à la tête de son armée, quelquefois à cheval, le plus souvent à pied, et toujours tête nue, malgré le soleil et les frimas. Sa célérité dans les voyages est incroyable : il faisoit quelquefois cent milles par jour sur un chariot de louage ; et quand une rivière se rencontroit sur sa route, la passant à la nage ou sur des outres, il arrivoit souvent avant ses propres cour-

riers. On ne sait s'il mit plus de prudence que de hardiesse dans toutes ses expéditions militaires. Jamais il ne conduisit son armée dans des routes dangereuses, sans avoir auparavant examiné lui-même la position des lieux. Lorsqu'il entreprit une descente dans la Grande-Bretagne, il commença par reconnoître les ports de cette île et la mer qui la baigne, afin de découvrir les moyens d'y aborder. Instruit que son armée de Germanie étoit assiégée dans ses retranchemens, il s'habilla en Gaulois, traversa, sans être reconnu, le corps-de-garde des ennemis, et vint délivrer ses soldats. Une autre fois il passa de Brindes à Dyrrachium durant une affreuse tempête, et au travers de deux flottes ennemies : il avoit commandé à ses troupes de le suivre ; mais comme, malgré ses ordres réitérés, elles ne venoient point, il résolut de les aller chercher. A l'approche de la nuit, il prit un habit d'esclave, monta dans une barque, se mit à l'écart comme un homme de néant, et garda le plus profond silence. Au milieu de la nuit, il s'éleva un vent violent; le fleuve Anio, à l'embouchure duquel étoit alors la barque, devint tout à coup dangereux et terrible : les eaux de son courant luttoient avec fracas contre les vagues de la mer; des abîmes nouveaux s'ouvroient à chaque instant dans son sein; il sembloit vouloir remonter avec violence vers sa source, et le pilote n'étoit plus en état de gouverner. Dans cette extrémité, on ordonna aux rameurs d'exécuter leurs manœuvres vers la poupe, afin de remonter l'Anio ; mais *César* se levant tout-à-coup, et saisissant la main du pilote : « Marche, mon ami, lui dit-il; ose tout, et ne crains « rien : tu portes *César* et sa fortune.» Les rameurs encouragés, oublièrent alors le péril qui les menaçoit, et redoublèrent d'efforts pour surmonter la violence des vagues. Son ame étoit inaccessible aux scrupules de la religion. Jamais de sinistres auspices ne firent manquer, ou même différer une seule de ses entreprises. Une victime s'étant dérobée devant lui au couteau du sacrificateur, il ne laissa pas de marcher contre *Juba* et *Scipion*. Dans son expédition d'Afrique, il tomba, en s'élançant hors de son vaisseau, dans le port ; il s'écria

alors : « Afrique, je te tiens ; » et son accident même devint pour ses soldats un heureux présage. Ses soldats croyoient qu'il suffisoit de porter dans cette province le nom de *Scipion*, pour être invincible. Il fit venir dans son camp un homme de cette famille du destructeur de Carthage, quoiqu'il ne fût connu que sous un titre ignominieux, et qu'il fût généralement méprisé dans Rome à cause de la bassesse de ses mœurs. Il livroit bataille à l'ennemi, tantôt parce que l'occasion étoit favorable, tantôt à la suite d'un plan sagement concerté. Souvent il l'attaquoit aussitôt qu'il étoit arrivé ; quelquefois il se mettoit en campagne, lorsque tout le monde étoit en quartier d'hiver. Ce ne fut que sur la fin de sa vie, qu'il modéra son activité dans les combats ; il pensoit que plus il avoit à se louer de la fortune, moins il devoit la tenter dans sa vieillesse ; et que le chagrin que pouvoit lui coûter une défaite, ne pouvoit plus dorénavant être mis en balance avec la joie que pourroit lui procurer une victoire. On observe qu'il ne défit jamais ses ennemis, sans se rendre maître de leur camp. Tout étoit perdu pour eux quand il leur avoit inspiré la terreur. Si la fortune balançoit entre les deux armées, il renvoyoit tous les chevaux de ses soldats, à commencer par le sien ; et en leur ôtant ainsi les moyens de fuir, il leur imposoit la nécessité de vaincre. Son armée commençoit-elle à plier, il se présentoit devant les fuyards, les rallioit, les forçoit de faire tête de nouveau à l'ennemi, et son courage augmentoit à proportion de la terreur de ses troupes. Dans une alarme générale, l'officier qui portoit l'aigle prit la fuite. *César* le voit, court à lui, le forçant de retourner sur ses pas : « Tu te « trompes, lui dit-il ; c'est-là que sont les ennemis. » Après la bataille de Pharsale, il envoya son armée en Asie, et traversoit sur un petit navire le détroit de l'Hellespont, lorsque *Cassius*, un de ses ennemis, se présenta à lui avec dix vaisseaux de guerre bien armés. Le vainqueur de *Pompée* ne chercha point son salut dans la fuite : il se présenta hardiment devant cette escadre, exhorta son chef à se livrer à sa clémence, vint à bout de le persuader, et lui pardonna. Il estimoit dans ses soldats,

soldats, ni les mœurs, ni la fortune; mais seulement la vigueur du corps, et il employoit à leur égard un mélange singulier de sévérité et d'indulgence. Il ne faisoit observer l'exacte discipline que quand on étoit devant l'ennemi; alors il usoit d'une rigueur excessive. Il ne prévenoit ses troupes, ni sur les routes qu'elles devoient faire, ni sur les batailles qu'il avoit dessein de livrer, et il vouloit qu'elles fussent prêtes en tout temps à marcher et à combattre, même les jours de fête, ou ceux de pluie et d'orage. Quelquefois il avertissoit son armée de ne le point perdre de vue; ensuite il se déroboit, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, et marchoit à grandes journées pour fatiguer ceux qui ne mettroient pas à le suivre toute leur activité. Lorsqu'il voyoit ses légions effrayées du nombre des ennemis, il ne cherchoit point à affoiblir leurs forces, mais à les exagérer; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il réussissoit, par cet artifice, à rehausser leur courage. La renommée ayant appris que *Juba* approchoit à la tête d'une armée formidable, il assembla ses troupes, et les harangua ainsi : « Apprenez que dans peu de jours le « roi de Mauritanie arrivera avec dix légions, trente « mille chevaux, cent mille hommes armés à la légère, « et trois cents éléphans. Il est inutile d'établir sur ce « sujet des conjectures : le fait est vrai, et c'est votre « général qui vous l'annonce. Si quelques soldats osent « en douter, je leur ferai monter le plus vieux navire « de ma flotte, et ils vogueront, à la merci des vents, « dans les climats où les jetera leur destinée. » Il aimoit singulièrement ses soldats, et ne leur donnoit que le nom flatteur de *camarades*. Il avoit soin qu'ils fussent toujours vêtus avec propreté; il leur fournissoit des armes à poignée d'or ou d'argent, autant par faste que pour les intéresser plus vivement à les conserver. Son ame sembloit avoir passé dans tous ses officiers : ils avoient sa générosité, son courage, et sur-tout sa fierté. Il avoit envoyé un de ses capitaines à Rome, pour demander qu'on le prolongeât dans son gouvernement; l'officier attendoit à la porte du sénat la réponse de la compagnie. On vint lui dire que les suffrages des sénateurs

n'étoient point en faveur de *César* : « Quoi ! s'écria l'in-« trépide député, le sénat lui ôte la Gaule ! Eh bien, » cette épée la lui rendra. » *Scipion* ayant surpris sur la mer d'Afrique un vaisseau de *César*, monté par *Pétronius*, passa tout l'équipage au fil de l'épée, et dit au commandant qu'il lui accordoit la vie. « La vie ! s'écria « *Pétronius* : les soldats de *César* la donnent à leurs en-« nemis, et ne la reçoivent jamais. » En prononçant ces mots, il se perça de son épée. De tels soldats devoient être les plus intrépides des hommes : aussi quand ils se virent défaits à la journée de Dyrrachium, ils demandèrent volontairement à être dégradés, et leur général fut plus occupé à les consoler, qu'à les punir. Jamais, pendant la guerre des Gaules, qui dura dix ans, les légions de *César* ne se mutinèrent. Elles participèrent, il est vrai, à la contagion des guerres civiles ; mais leur soumission fut plus prompte encore que leur révolte, et ce fut moins l'indulgence que la sévérité du général qui les fit rentrer dans le devoir. On ne le vit point céder aux rebelles : il brava la fureur des séditieux, et les étonna par son invincible fermeté. Devant Plaisance il eut à se plaindre de la neuvième légion. *Pompée* présentoit aux mutins une retraite formidable, puisqu'ils pouvoient augmenter les troupes de cet ennemi de *César* : elle fut cassée toute entière, avec ignominie ; on fut contraint de demander long-temps sa grace, et il ne lui pardonna qu'après avoir envoyé au supplice les chefs de la rebellion. Etant à Rome, la dixième légion se souleva : elle demandoit à grands cris des récompenses, et même son congé, quoique sa présence fût nécessaire en Afrique, où la guerre se faisoit alors avec fureur. Malgré les instances de ses amis, *César* se présenta devant ses soldats furieux, et osa les casser ; mais le titre de *Romains*, qu'il donna aux vétérans qui composoient ce corps, au lieu de celui de *soldats*, suffit pour les faire rentrer en eux-mêmes : ils s'écrièrent tous qu'ils vouloient servir sous ses ordres ; et, quoiqu'il refusât de les admettre davantage sous ses drapeaux, ils le suivirent volontairement dans son expédition d'Afrique. Il aima toujours ses cliens, et les protégea avec zèle. Jamais il ne man-

qua à ses amis. Un certain *Oppius*, qui l'accompagnoit dans un de ses voyages, s'étant trouvé mal subitement au milieu d'un bois, où il n'y avoit qu'une misérable chaumière, il la lui céda, et alla coucher en plein air au pied d'un arbre. Quand il se fut rendu maître de la république, il éleva aux plus hautes dignités des gens de la plus basse extraction. On lui en fit des reproches : « Si des brigands, répondit-il, si des assassins m'avoient « élevé au pouvoir suprême, je ne me croirois pas dis- « pensé envers eux des devoirs de la reconnoissance. » Rien n'a plus fait d'honneur à *César*, que sa clémence et sa modération, soit dans son gouvernement des Gaules, soit dans sa dictature perpétuelle. Quand *Pompée* fit publier qu'il traiteroit en ennemi quiconque ne défendroit pas la patrie contre *César*, ce général, de son côté, fit annoncer, par un décret, qu'il regarderoit comme amis tous ceux qui observeroient la neutralité : il fit plus, il permit aux citoyens qu'il avoit élevés à quelque dignité, à la recommandation de *Pompée*, de passer librement sous les drapeaux de ce redoutable rival. A la bataille de Pharsale, il ordonna qu'on épargnât les citoyens ; et quand il l'eut gagnée, il permit à chacun des siens de sauver la vie à un ennemi. Il releva les statues de *Sylla* et de *Pompée*, que le peuple avoit renversées ; et s'il se tramoit quelque complot contre sa personne, il aimoit mieux en prévenir les effets, qu'en punir les auteurs ; il se contentoit de publier dans un édit, qu'il étoit instruit de tous les desseins des conjurés, et il ne punissoit la hardiesse dans les propos, qu'en exhortant publiquement les coupables à être à l'avenir plus circonspects. Il pleura *Pompée*, et lui fit élever un superbe tombeau. Il apprend la mort de *Caton*, et il s'écrie : « O *Caton !* je t'envie la gloire de ta mort ; car « tu m'as envié celle de te sauver la vie. » Cette douceur prenoit sa source autant dans sa politique que dans son caractère. « Je veux, disoit-il, regagner tous les es- « prits par cette voie, s'il est possible, afin de jouir « plus long-temps du fruit de mes victoires. » Le nom de *César* est à côté, et au-dessus peut-être de celui d'*Alexandre :* s'il en eut les qualités, il eut aussi quelques

uns de ses vices. Il fut, en un mot, tel que devoit être le maître de Rome, si Rome avoit dû en avoir un.

5. *Auguste* étoit petit-fils de *Julie*, sœur de *César*; et à l'âge de dix-huit ans, il recueillit la succession de son grand-oncle, qui l'avoit adopté pour son fils. Ce fut par les meurtres, le carnage et les perfidies qu'il s'éleva à la souveraine puissance; mais quand il fut maître de l'empire, il fit oublier ses vices par l'exercice des vertus qui font chérir les plus grands princes. « Puissé-je, « disoit-il dans un édit solennel, puissé-je si bien « travailler à la sureté de la république, qu'elle soit « enfin rétablie dans son premier lustre! Puissé-je « mériter le glorieux titre de restaurateur de Rome, et « emporter en mourant l'espérance que l'empire sera « pour jamais affermi sur la base que je lui aurai donnée! » Il eut le bonheur de voir son vœu s'accomplir, et, sous son règne, les citoyens ne se repentirent point d'avoir changé de gouvernement. Rome, avant lui, n'étoit point décorée d'une manière qui répondît à la majesté de l'Etat. Elle étoit exposée aux inondations du Tibre et à de fréquens incendies. Il la répara et l'embellit; et ce fut avec raison qu'il se vanta de la laisser toute de marbre, après l'avoir trouvée toute de brique. Tout le peuple romain lui déféra le titre de père de la patrie, et un grand nombre de citoyens couronnés de lauriers, le saluèrent sous ce nom dans un spectacle public. Le sénat même lui députa *Valérius Messala* pour lui dire qu'il lui décernoit, d'une voix unanime, cette dénomination glorieuse, et qu'il offroit pour lui les mêmes vœux que pour le bonheur de la république. *Auguste* répondit les larmes aux yeux, qu'il ne lui restoit plus rien à désirer, sinon de mériter jusqu'au dernier soupir, ce témoignage de la bienveillance de ses concitoyens. Il aima tendrement sa famille, et rendit à ses parens les plus grands honneurs après leur mort. Il prit un soin particulier de l'éducation de ses petites-filles; il ne crut point les déshonorer en leur faisant apprendre à filer. Il enseigna lui-même à ses petits-fils les premiers principes des belles-lettres, et divers exercices du corps, tel que l'art de nager. Il s'appliqua sur-tout à

leur faire imiter parfaitement son écriture. Toutes les fois qu'ils mangeoient avec lui, il les faisoit placer au bas de son lit; et quand il voyageoit, ils l'accompagnoient à cheval, ou le précédoient en litière. Ce prince étoit difficile en amitié, mais il ne la trahissoit jamais. Les vertus de ses favoris trouvoient en lui un ardent admirateur, et leurs défauts légers un juge indulgent. Il exigeoit de ses amis une bienveillance égale à celle dont il aimoit à leur donner des preuves; et quoiqu'il témoignât peu d'ardeur pour les legs, et qu'il se fît un scrupule de toucher à l'héritage d'autrui, cependant il pesoit avec le plus grand intérêt les dernières volontés de ses amis; et quand le legs qu'ils lui laissoient étoit trop petit, ou qu'ils ne faisoient pas mention de lui en termes assez honorables, il manifestoit ouvertement son chagrin. Si, au contraire, leur piété répondoit à l'attachement qu'ils avoient montré pour lui avant leur mort, il s'abandonnoit aux plus vifs transports de la joie. Quand le testateur étoit un père de famille, il cédoit à l'instant son legs à ses enfans, ou, s'ils étoient en bas âge, il attendoit pour le leur rendre avec usure, le jour où ils prenoient la robe virile, ou celui de leurs noces. Il montra à l'égard de ses domestiques un sage tempérament de sévérité et d'indulgence. *Cosme*, un de ses esclaves, répandant contre lui des satires injurieuses, il se contenta, pour toute punition, de lui faire mettre les fers aux pieds. Se promenant avec *Diomède*, intendant de sa maison, celui-ci effrayé à la vue d'un sanglier qui s'avançoit vers eux, plaça son maître entre lui et la bête féroce. Malgré la grandeur du danger qu'avoit couru le prince, comme l'action de *Diomède* étoit innocente en elle-même, il aima mieux le plaisanter sur sa timidité, que de le punir de son imprudence. Il devenoit rigoureux quand les fautes de ses gens blessoient les mœurs ou le bien public. *Proculus*, un de ses affranchis les plus chers, fut mis à mort, parce qu'on le surprit en adultère avec une dame romaine. Il fit rompre les jambes à *Thallus* son secrétaire, parce qu'il s'étoit laissé corrompre par une somme de cinq cents deniers romains, pour communiquer une de

ses lettres. Instruit que le précepteur et les officiers de *Caïus*, son fils adoptif, profitoient de la maladie de leur maître pour vexer la province qu'il gouvernoit, il leur fit mettre une pierre au cou, et ordonna qu'on les jetât dans une rivière. Il étoit blessé du faste des maisons de plaisance. Sa petite-fille *Julie*, en ayant fait élever une à grands frais, il la fit raser jusqu'aux fondemens. Les siennes étoient moins riches que commodes. On y voyoit fort peu de statues et de tableaux, mais beaucoup d'allées et de bosquets, et sur-tout un grand nombre de monumens rares et célèbres. C'est ainsi qu'il décora sa maison de Caprée des armes de quelques héros, et d'ossemens gigantesques de bêtes féroces, que l'on prenoit pour les squelettes des Titans. Il mit beaucoup d'économie dans les meubles de son palais. Un particulier opulent dédaigneroit les tables et les lits dont il avoit fait choix. Sa robe étoit une robe de ménage, que lui faisoient sa femme, sa sœur et ses filles. Il ne pouvoit souffrir une toge ou une robe de cérémonie qui fût trop large ou trop étroite. Il portoit une chaussure fort élevée, afin de paroître plus grand; et son habillement étoit toujours tout prêt dans son appartement, afin de n'être point arrêté quand il devoit sortir pour des affaires importantes. Il donnoit fréquemment de grands repas; mais le nombre des convives étoit fixé, et il n'admettoit que des personnes choisies parmi la noblesse. Il alloit d'ordinaire fort tard aux festins, et en sortoit de bonne heure: aussi les convives ne se gênoient-ils point avec lui; ils se mettoient à table avant qu'il parût, et y restoient après son départ. Il mangeoit fort peu, et n'étoit point délicat. Il aimoit avec passion le pain des esclaves, les petits poissons, le fromage de lait de vache, et les figues fraîches. Il ne prenoit de la nourriture que suivant son appétit, et au moment du besoin, sans observer d'heure fixe. Il buvoit peu de vin; et quand il vouloit se désaltérer, il mangeoit du pain trempé dans l'eau froide, un morceau de concombre, une côte de laitue, ou du fruit vert et aigre, dont le suc fût un peu vineux. Après le repas du matin, il faisoit sa méridienne sans prendre le temps de se

déshabiller, ayant les pieds découverts et la main sur les yeux. Quand il avoit soupé, il se plaçoit sur un lit de repos pour travailler à la lumière; là, il veilloit fort avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il eût achevé son journal, ou du moins qu'il l'eût fort avancé. Il se couchoit ensuite et dormoit environ sept heures, mais d'un sommeil interrompu; et lorsqu'il lui étoit impossible de s'assoupir, il appeloit quelque personne de sa maison pour lire devant lui, ou pour s'entretenir; ce qu'il prolongeoit bien au delà du point du jour. Souvent, lorsqu'il se sentoit assoupi dans les rues, ou dans les voyages, il faisoit arrêter sa litière; et, sans en descendre, prenoit un léger sommeil. Dès que le feu des guerres civiles fut éteint, il cessa d'aller au Champ-de-Mars manier les armes et monter des chevaux. Il s'amusoit à la paume ou au ballon; dans la suite il se contenta de la simple promenade. Seulement quand il avoit parcouru un certain espace de chemin, il s'exerçoit à sauter enveloppé d'une grosse fourrure. Quelquefois, toute sa récréation consistoit à pêcher à la ligne, ou à jouer aux dés, aux noix et aux osselets, avec des enfans que la finesse de leurs traits et la gentillesse de leur babil lui rendoient aimables. Ce prince étoit bien fait, et sa beauté se soutint même jusque dans sa vieillesse. Il avoit tant de douceur et de sérénité dans le visage, soit qu'il parlât, soit qu'il gardât le silence, que son regard seul en imposoit à ses ennemis. Un seigneur gaulois avoua un jour à ses concitoyens, que traversant les Alpes avec lui, il projeta de le jeter dans un précipice; mais qu'à sa vue tout son courage s'éclipsa. *Auguste* avoit le regard plein de feu; il n'étoit pas même fâché qu'on crût qu'il avoit quelque chose de divin dans cette vivacité; aussi étoit-il charmé, quand il regardoit quelqu'un, de lui voir baisser les yeux, comme s'il eût été blessé de l'éclat du soleil.

Il fit le plus grand accueil aux beaux génies de son temps. Il écoutoit avec patience et avec bonté la lecture de leurs ouvrages, soit que ce fussent des poëmes ou des histoires, des harangues ou des dialogues; cependant il n'aimoit pas qu'on écrivît son éloge, à moins

qu'on ne louât les grandes choses qu'il avoit faites, et que son panégyriste ne fût un homme célèbre. Il recommandoit même aux préteurs de ne pas souffrir que, dans les jeux publics, son nom fût avili à force d'être prononcé. Ce prince avoit le foible de la superstition; il trembloit à la vue des éclairs et au bruit du tonnerre, et il croyoit se garantir du péril, en portant toujours une peau de veau marin. A l'approche d'un orage, il se renfermoit dans un caveau obscur et profond; et cette foiblesse devoit son origine à un accident qui lui arriva pendant la nuit, lorsque la foudre tomba sur sa litière. Il ne négligeoit ni les aruspices, ni les augures, persuadé que cette science frivole n'étoit point faite pour tromper. Si, le matin, on mettoit à son pied droit la chaussure du pied gauche, il en concluoit qu'il étoit menacé d'un grand péril. Si au commencement d'un voyage de long cours, soit sur mer, soit sur terre, il tomboit une petite rosée, il se flattoit d'un prompt et heureux retour. Il prenoit le plus grand intérêt aux prodiges. Une palme ayant poussé entre les jointures d'un mur, devant son palais, il transplanta l'arbuste dans la cour du temple des dieux Pénates de Rome, et prit le plus grand soin pour le faire parvenir à sa juste hauteur. Il apprit une autre fois qu'un vieux chêne de l'île de Caprée, dont les branches flétries penchoient vers la terre, avoit repris sa vigueur le jour même qu'il avoit abordé dans cette contrée, il fut si ravi de cet événement, qu'il s'empressa de changer avec la république de Naples le territoire de Caprée qu'elle possédoit, contre celui d'Enarie. Il observoit avec soin les jours sinistres. Il n'entreprenoit aucun voyage, il ne faisoit rien de sérieux dans les temps des marchés qui se tenoient de neuf en neuf jours, ni le neuvième jour avant les ides: son unique motif, comme il l'écrivoit à *Tibère*, étoit la rencontre du nombre sinistre de neuf. Le dernier jour de sa vie, il s'informa d'abord si le danger où il se trouvoit ne causoit aucun tumulte au dehors. Ensuite il demanda un miroir, fit ajuster sa chevelure, remédia à la difformité de ses joues pendantes; et voyant ses amis rassemblés autour de son lit: « N'ai-je pas bien

« joué mon rôle dans le drame de la vie humaine ? » leur dit-il ; et sans attendre leur réponse, il ajouta la formule qui terminoit les pièces de théâtre : « Eh « bien ! battez des mains et applaudissez à l'acteur. » Après cet adieu, il congédia tout le monde, et serrant tout d'un coup *Livie* dans ses bras : « Conserve, lui « dit-il, la mémoire d'un époux qui t'a tendrement « aimée : adieu pour jamais. » Il expira en l'embrassant.

6. *Tibère* avoit certainement du génie, mais son cœur étoit dépravé, et ses talens devinrent des armes dangereuses, dont il ne se servit que contre sa patrie. Ce fut aux instances de *Livie*, sa mère, qu'il dut l'honneur de succéder à *Auguste*. Il n'accepta le souverain pouvoir qu'après bien des sollicitations ; cependant, tout en feignant de refuser, il agissoit en despote ; et ceux qu'il affectoit de respecter, n'en étoient pas moins les victimes de son artificieuse politique. Enfin, il se laissa vaincre par les instances du sénat, mais en se plaignant de la servitude onéreuse où on le jetoit, et donnant à entendre qu'il n'acceptoit ce fardeau honorable que pour un temps, et jusqu'au moment où l'on trouveroit légitime d'accorder quelque repos à sa vieillesse. Il montra d'abord quelque indulgence ; il ne répondit, pendant quelque temps, que par le mépris aux bruits injurieux, aux invectives, aux vers mordans que la satire répandoit contre lui ; il se contentoit de dire que, dans une ville libre, la langue et la pensée devoient être libres. Le sénat vouloit qu'on informât contre les auteurs de ces libelles : « Pères conscrits, « répondit-il aux sénateurs, nous n'avons point assez « de temps pour nous jeter dans l'embarras de ces « vaines recherches. Si quelqu'un a parlé indiscrète- « ment sur mon compte, je suis prêt à lui rendre « raison de mes démarches et de mes paroles ; et s'il « continue après cela de me haïr, je le haïrai à mon « tour. » Cette douceur étoit si bien étudiée, qu'elle sembloit être dans son caractère : il traitoit le sénat entier, et chacun de ses membres, avec un respect si outré, qu'il tenoit plus de la bassesse que de l'urbanité. Quand les consuls se présentoient devant lui, il se levoit pour

les saluer; et s'il les rencontroit dans la rue, il se détournoit pour leur faire place : il rétablit dans Rome une ombre de liberté, en conservant aux sénateurs et aux magistrats leur pouvoir primitif et leur ancienne majesté. On lui conseilloit de doubler les impositions: « Il faut tondre les brebis, répondit-il, et non les écor- « cher. » Il souffroit la contradiction, non-seulement avec patience, mais même avec une sorte de plaisir. *Marcus-Pomponius-Marcellus* reprit dans un discours de ce prince quelques expressions peu latines. Un courtisan, nommé *Attéius Capito*, soutint que l'empereur avoit parlé purement; et que si ce que l'on critiquoit n'étoit pas absolument latin, il pourroit le devenir : « *César*, lui dit *Pomponius*, ne croyez pas ce vil flatteur: « vous pouvez, sans doute, donner le droit de bour- « geoisie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le « donner aux mots. » Par ces dehors trompeurs, il fit concevoir aux Romains les plus flatteuses espérances. On crut qu'il ne se serviroit de son pouvoir que pour le bonheur de l'état; mais il ne tarda pas à détromper l'attente publique, dès qu'il se vit délivré de toute crainte. Ce fut alors qu'il développa cet affreux caractère et cette cruauté réfléchie qui avoit éclaté dès son enfance, et que *Théodore*, son maître de rhétorique, avoit prévue et annoncée, en disant que ce jeune prince étoit une masse de boue, pétrie avec du sang. *Auguste* avoit fait des legs au peuple, que son successeur ne se pressoit pas d'acquitter. Un particulier, voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort, et lui dit : « souvenez-vous, « quand vous serez aux champs-Elysées, de dire à *Au-* « *guste* que nous n'avons encore rien touché des legs « qu'il nous a faits. » *Tibère*, informé de cette raillerie, fit mettre le railleur à mort, après lui avoir donné sa part, en lui disant : « Va lui apprendre toi-même qu'ils sont « acquittés. » Pendant le séjour qu'il avoit été forcé de faire à Rhodes, sous le règne de son prédécesseur, *Archelaüs*, roi de Cappadoce, ne lui avoit rendu aucun devoir; il l'invita de venir à Rome, dès qu'il fut maître de l'empire; il employa les plus flatteuses promesses

pour l'y attirer. A peine le trop crédule monarque fut-il arrivé, qu'on lui inventa deux accusations frivoles, et qu'on le jeta dans une prison obscure, où il mourut de chagrin et de misère. Ces barbaries ne furent que le prélude des plus horribles forfaits. *Julie* sa femme, *Germanicus*, *Agrippa*, *Drusus*, *Néron*, *Séjan*, ses parens, ses amis, ses favoris, furent tour-à-tour les victimes de sa jalouse méfiance. Il eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retracoit ses crimes, où chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres; il se retira dans l'île de Caprée, où il se livra aux plus infâmes débauches : il avoit une troupe de jeunes garçons qui étoient les ministres et les instrumens de ses abominables plaisirs. Après s'être joué de l'humanité, il n'avoit pas horreur d'outrager la nature; il inventa même des luxures d'un nouveau genre, des noms pour les exprimer, tandis que d'infames esclaves étoient chargés de chercher de tous côtés de nouveaux objets, d'enlever les enfans jusque dans les bras de leurs pères, et d'arracher les femmes à leurs maris. Pendant qu'il assouvissoit ses brutales passions, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pourroient faire sur les frontières; il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mésie, et les Germains désoler les Gaules; il se vit impunément insulté par *Artaban*, roi des Parthes, qui, après lui avoir enlevé l'Arménie, lui reprocha, par des lettres injurieuses, ses parricides, ses meurtres, sa dégoûtante et lâche oisiveté, en l'exhortant à expier, par une mort volontaire, la haine de ses sujets et l'horreur du genre hnmain. Il nomma pour son successeur à l'empire *Caïus Caligula*, déterminé à ce choix par les vices qu'il avoit remarqués en lui, et qu'il jugeoit capable de faire oublier les siens. Il avoit coutume de dire qu'il élevoit, en la personne de ce jeune prince, un serpent pour le peuple romain, et un Phaéton pour le reste du monde.

7. *Tibère* cependant parut avoir mal jugé de son fils adoptif; car les commencemens du règne de *Cali-*

*gula* annoncèrent aux Romains des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, et de se regarder comme son fils, comme son élève. Il ouvrit les prisons, rappela les exilés, brûla tous les papiers que son prédécesseur avoit ramassés contre eux, réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, et bannit de la capitale du monde des femmes qui, par de nouveaux rafinemens de débauche, en corrompoient de plus en plus les mœurs. Rome l'appeloit d'une voix unanime, le modèle des princes, et le père du genre humain. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités, et l'on fut tristement convaincu de la barbare sagacité de *Tibère*. Après huit mois d'une vertu simulée, *Caligula* se lassa de feindre ; et, se livrant à son caractère féroce, il se montra tel qu'il étoit : tyran, cruel, lâche et insensé. Dès ce moment il n'écouta plus que ses sanguinaires caprices ; et, tenant le glaive suspendu sur toutes les têtes, il ne cessa d'immoler des victimes à son aveugle fureur, que quand il eut succombé lui-même sous les coups d'un tribun de ses gardes. L'effusion du sang humain étoit pour lui le spectacle le plus agréable, et les meurtres étoient ses récréations les plus douces. Son frère *Tibérius-Gemellus* usoit d'un remède qu'on lui avoit prescrit contre une toux violente : *Caligula* lui reprocha de se défier de lui : « Quoi ! lui dit-il, de l'antidote contre « César ? » Pour le punir de ces prétendues précautions, il lui envoya ordre de se tuer lui-même, parce qu'il n'étoit permis à personne de répandre un sang aussi illustre. Le jeune prince tendit la gorge aux satellites du tyran, et ils refusèrent de le percer. Comme il n'avoit jamais vu tuer personne, il supplia les envoyés de son frère de lui indiquer au moins où il devoit se blesser pour mourir plus promptement ; on eut le courage barbare de lui obéir, et il se perça le cœur. *Sillanus*, beau-père de *Caligula*, l'avoit prié de le dispenser de l'accompagner dans un voyage qu'il alloit faire sur mer, parce que cette navigation l'incommoderoit. Le tyran prétendit qu'il ne vouloit rester que pour profiter de son absence, et il le força à se cou-

per la gorge avec un rasoir. *Antonia*, son aïeule, lui donnoit quelques avis; peu content de les rejeter avec hauteur: « Tais-toi, lui dit-il d'un ton terrible, et sou- « viens-toi que je puis tout contre tous. » Il la fit mourir de chagrin; on prétend même qu'il avança les jours de cette infortunée princesse par le poison; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne lui fit rendre aucun honneur, et qu'il regarda de sang froid, d'un salon où il étoit à table, le bûcher qui consumoit son cadavre. Souvent, quand il embrassoit sa femme ou quelque concubine, il disoit: « Une si belle tête sera abattue « quand je le voudrai. » Etonné lui-même de sa constance pour *Césonia*, qu'il avoit épousée, il répétoit de temps en temps qu'il vouloit lui faire donner la question, pour savoir d'elle ce qui la rendoit si aimable. Se mesurant à une statue de Jupiter: « Suis je plus grand « que le dieu? » demanda-t-il au comédien *Appelle*. L'histrion balançant à répondre, il le fit déchirer à coups de fouet; et comme ce malheureux imploroit sa clémence, il le loua sur la beauté de sa voix, que ses gémissemens rendoient encore plus harmonieuse. Un gladiateur s'escrimoit avec ce prince dans une salle d'armes; et, par complaisance, il se laissa tomber à ses pieds. *Caligula* récompensa cette flatterie en perçant son adversaire d'un coup de poignard, et se mit ensuite à courir, une palme à la main, comme s'il se fût signalé par une grande victoire. Il se trompa de nom, et fit exécuter un citoyen pour un autre. Il l'apprend: « Qu'importe, dit-il, l'autre ne l'avoit pas plus mérité « que lui. » Un préteur s'étoit retiré à Antiope, pour cause de maladie, et fit plusieurs fois supplier l'empereur de lui prolonger son congé. *Caligula* lui fit donner la mort, et ajouta que celui que tant d'ellébore n'avoit pu guérir, avoit besoin d'une saignée. De dix en dix jours, il signoit des sentences de mort contre tous ceux qui étoient détenus dans les prisons; c'est ce qu'il appeloit purger son livre de compte. Ayant condamné à la fois plusieurs Grecs et Gaulois, il se vantoit d'avoir subjugué la *Gallo-Grèce*. Pour faire durer le supplice des malheureux, on ne leur donnoit,

par son ordre, que de petits coups souvent redoublés; et il répétoit sans cesse aux bourreaux : « Frappez de « manière qu'ils se sentent mourir. » Deux consuls, au milieu desquels il étoit assis, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent respectueusement la raison : « Je « ris, leur répondit-il, parce que je songe qu'à l'ins- « tant même je puis vous faire égorger tous deux. » Un chevalier exposé sans sujet aux bêtes, criant qu'il étoit innocent, *Caligula* le fait rappeler, commande qu'on lui coupe la langue, et le renvoie pour être dévoré. Les parens étoient forcés d'assister aux supplices de leurs proches, et de plaisanter avec le monstre qui les ordonnoit. On le vit fermer les greniers publics, et indiquer lui-même au peuple le commencement de la famine. Il souhaita que son règne fût signalé par quelque calamité publique : une peste, un incendie, un tremblement de terre, étoient l'objet de ses vœux. Il porta la démence et la rage jusqu'à souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour avoir l'affreux plaisir de l'abattre d'un seul coup. Voyant qu'il en coûteroit beaucoup pour nourrir les bêtes sauvages destinées aux spectacles, il vint dans la prison où étoient renfermés les criminels, les fit ranger tous dans une galerie; et, sans s'informer du genre de leurs crimes, s'apercevant que le premier et le dernier étoient chauves, il ordonna que d'un chauve à l'autre tous fussent exposés aux bêtes. Aussi n'y eut-il que les brutes qui n'eurent point à se plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme l'étoient les plus grands hommes dans les beaux siècles de la république. Il le nomma pontife, et projetoit de le faire consul. Il juroit par sa vie et par sa fortune. Il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre, et un collier de perles. La veille du jour où il devoit paroître dans le cirque, on distribuoit des soldats dans le voisinage, afin qu'aucun bruit ne pût interrompre son sommeil. Ce cheval, digne convive de *Caligula*, et qui sans doute valoit mieux que son maître, mangeoit à sa table. L'empereur lui-même lui servoit de l'orge dorée, et lui présentoit du

vin dans une coupe d'or où lui-même avoit bu le premier. A ces barbares extravagances, il joignit un sacrilége orgueil. Après s'être vanté d'être le maître de tous les rois de la terre, il voulut être adoré comme un dieu. Il fit ôter les têtes des statues de Jupiter et des autres divinités, pour y substituer la sienne. Il prolongea une aile de son palais jusqu'à la place publique, de sorte que le temple de Castor et de Pollux ne lui servoit plus que de vestibule. Il se plaçoit quelquefois entre ces deux divinités, pour intercepter les hommages qu'on leur adressoit : il se trouva même des adulateurs qui lui donnèrent le nom de souverain des dieux. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres, se fit offrir des victimes ; et le nouveau Jupiter, pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs et les foudres. Dans les orages, il faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, avec une machine, et lançant des pierres contre le ciel : « Tue moi, s'écrioit-il, ou je te tue. » Il renversa les statues et les images des grands hommes, fit ôter de toutes les bibliothèques de Rome les bustes d'*Homère*, de *Virgile*, de *Tite-Live* ; il vouloit même anéantir leurs ouvrages. Il enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres : en effet, elles n'étoient guère dignes de les posséder, puisqu'elles laissoient si long-temps subsister cette bête féroce. Les plus horribles débauches et les déprédations mirent le comble aux crimes du tyran. Incestueux avec ses trois sœurs, il parut avec elles, en public, dans des postures scandaleuses. *Drusille*, l'aînée, étant morte, il la mit au rang des déesses. Il prostitua les deux autres aux compagnons de son abominable lubricité, et les exila ensuite. Il déshonora toutes les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, et leur arrachant l'honneur en la présence de ceux qui devoient les défendre. Il établit des lieux de prostitution dans son palais. Il y forma une académie de jeu, et tint lui-même école de friponnerie. Manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur-le-champ plusieurs personnes distinguées, et rapporta six cent mille sesterces. Il cassa tous les testamens

des officiers qui, depuis la mort d'*Auguste*, n'avoient point institué *César* leur héritier, les regardant, par cette omission, comme coupables de la plus noire ingratitude. Pour s'emparer d'une succession, il lui suffisoit même qu'il entendît dire à quelqu'un que le mort s'étoit proposé de lui léguer tous ses biens. La terreur que cette tyrannie inspira à tout le monde, fit que des citoyens qu'il ne connoissoit pas, le mirent au nombre de leurs amis, ou de leurs enfans, afin d'avoir occasion de lui faire des legs considérables; mais quand, après ces dispositions testamentaires, un père de famille continuoit de vivre, l'empereur l'accusoit de se moquer de lui, et lui envoyoit en présent des pâtisseries empoisonnées. Un ancien préteur, nommé *Saturninus*, présent à une vente que *Caligula* faisoit de gladiateurs, dont lui-même taxoit le prix, s'assoupit sur son siége, et de temps en temps laissoit tomber sa tête. « Vois-tu ce sénateur, dit le prince au crieur public? « il fait signe qu'il veut enchérir. » Ce jeu continua fort long-temps; et *Saturninus*, en s'éveillant, apprit qu'on lui avoit adjugé treize gladiateurs, pour une somme qui excédoit peut-être vingt fois sa fortune.

8. *Claude*, oncle de *Caligula*, fut proclamé empereur par des soldats qui le rencontrèrent au moment où il se cachoit pour échapper aux assassins de son neveu. Quoique le sénat eût envie de rétablir la république, il n'osa s'opposer à son élection, et il eut lieu de s'applaudir des commencemens de son règne. Il refusa les titres fastueux qu'avoit inventés l'adulation des courtisans, orna Rome d'édifices publics, et charma tous les citoyens par son affabilité, sa politesse, son application aux affaires, et son équité. Mais on n'aperçut bientôt en lui qu'un imbécille, qui ne sentoit ni sa force ni sa foiblesse, incapable de maintenir la souveraine puissance, et de remplir les devoirs qu'elle imposoit; et quoiqu'il eût alors plus de cinquante ans, le trône de l'univers n'étoit réellement occupé que par un enfant cruel et stupide. On cite cependant de lui quelques jugemens qui essent fait honneur à la perspicacité d'un prince plus sage. Un juge ne vouloit répondre que devant

devant ses pairs. L'empereur le força de plaider à l'instant sa cause, pour prouver, par la manière dont il la défendroit, s'il étoit en état de prononcer dans celles d'autrui. Une mère refusoit de reconnoître son fils. Les preuves, de part et d'autre, n'avoient point assez de clarté. *Claude*, en ordonnant à cette femme d'épouser le jeune homme, réveilla les sentimens de la nature, et la contraignit de rendre hommage à la vérité. Mais ces momens lucides étoient rares, et pour un ou deux traits de sagacité, il en montra mille de la plus absurde extravagance. Il donnoit presque toujours gain de cause aux présens contre les absens, sans s'inquiéter si les derniers avoient des raisons légitimes qui les empêchoient de comparoître. Dans un procès où l'on opinoit par écrit, il donna son suffrage en ces termes : « Je suis de l'avis de ceux qui ont raison. » Un avocat excusoit un témoin sur ce qu'il lui étoit impossible de comparoître à l'audience. « Impossible ! s'écria l'empe- « reur, et pourquoi ? » L'avocat se fit long-temps presser, et dit enfin : « Sage et docte empereur, c'est « qu'il est mort à Pouzzoles. » On ne faisoit aucun scrupule d'abuser de sa patience. On le rappeloit souvent lorsqu'il descendoit de son tribunal ; plusieurs le retenoient par le bas de sa robe, ou même par le pied, lorsqu'il vouloit se retirer. En un mot, l'administration de la justice dégénéroit souvent en farce indécente, par l'ineptie du juge et l'impudence des plaideurs. Il alloit prononcer sur une cause, lorsque les fumées d'un diner qu'on apprêtoit pour les Saliens, dans un temple voisin consacré à Mars, vinrent frapper son odorat. A l'instant il quitte son tribunal et l'audience, se joint aux prêtres, se met à table avec eux, et n'en sort qu'après avoir mangé et bu sans discrétion, ce qui lui arrivoit souvent. Alors il falloit le coucher sur le dos, et pendant qu'il dormoit la bouche entr'ouverte, on lui inséroit une plume dans le gosier pour l'aider à rendre la masse d'alimens que sa voracité avoit précipités dans son estomac. On agitoit au sénat une affaire qui concernoit les bouchers et les marchands de vin ; il s'écria tout-à-coup : « Qui peut, je vous prie, vivre sans

« petis pâtés ? « Et aussitôt il fit un dénombrement des anciennes tavernes où il avoit autrefois coutume de se fournir lui-même de vin. Le sénat, devenu flatteur parce qu'il n'étoit plus maître, lui décerna les honneurs du triomphe, pour le succès de ses armes dans la Grande-Bretagne; *Claude* voulut le mériter lui-même, passa dans cette île, dont une partie se rendit sans effusion de sang, et après une campagne de six mois, il revint à Rome, où il triompha avec un faste extraordinaire. *Messaline*, sa femme, le subjugua au point qu'il en apprit les débauches, et qu'il en fut le témoin, sans en être troublé. Elle osa même épouser publiquement *Silius* sous les yeux de *Claude*. Ce mariage adultère se célébra avec tout l'appareil d'une noce légitime entre une reine et le maître du monde. Enfin, on fit entendre au stupide empereur qu'en cédant le cœur de son épouse, il s'exposoit à être dépouillé de sa puissance par son rival; et il se détermina à punir l'attentat qu'il n'avoit pas eu le courage de prévenir. Le satellite de *Claude* trouva son impudique compagne dans les jardins de *Lucullus*. La mère de cette princesse l'exhortoit à prévenir son supplice par un généreux suicide; elle prit une épée et tenta de se percer; mais comme elle appuyoit mollement, l'officier tira la sienne et la lui passa au travers du corps. Le jour même où l'empereur avoit ordonné sa mort, il demanda, en se mettant à table, pourquoi l'impératrice ne venoit pas. Il étoit sujet à ces absences de mémoire; et souvent il envoya inviter à dîner avec lui, ou à son jeu, des citoyens qu'il avoit fait égorger la veille; et attribuant leur retardement à leur sommeil, il dépêchoit courriers sur courriers pour hâter leur arrivée. Résolu d'épouser *Agrippine*, sa nièce, au mépris des mœurs et des lois, il ne cessoit de dire que cette princesse étoit sa fille, qu'il l'avoit vue naître, et qu'elle avoit été élevée dans son sein. Trente sénateurs et plus de trois cents chevaliers furent mis à mort sous son règne, et ce barbare prenoit plaisir à voir ces exécutions sanguinaires. Il étoit tellement familiarisé avec l'idée des tortures, qu'un de ses officiers lui rendant compte du supplice d'un homme

consulaire, il répondit froidement : « Je ne vous avois « pas dit de le faire mourir; mais qu'importe, puisque « cela est fait. » Etant à Tibur, il voulut qu'on suivît dans une exécution le code criminel usité du temps de la république. Pour s'en faire une idée, il fit attacher quelques criminels à un poteau ; et comme il ne se trouvoit point de bourreau, il eut la férocité d'attendre jusqu'au soir que celui de Rome fût arrivé. Dans les combats des gladiateurs, si quelque athlète venoit à tomber, il lui faisoit couper la gorge, afin de contempler les traits de son visage lorsqu'il rendoit les derniers soupirs.

9. *Néron*, petit-neveu de *Claude*, lui succéda, et commença son règne comme *Auguste* avoit fini le sien. *Burrhus* et *Sénèque* lui avoient donné une excellente éducation. L'un s'étoit efforcé d'imprimer dans son ame ces principes énergiques et sublimes qui inspirent et font naître les grandes actions ; l'autre, en polissant et en ornant son esprit, y avoit jeté les précieux germes de cette aimable urbanité qui invite les cœurs et les attache. Les Romains le regardèrent comme un présent du Ciel. Il étoit juste, libéral, affable, complaisant, sensible. On lui présentoit à signer la sentence d'une personne condamnée à mort : « Hélas ! s'écria-t-il, les « yeux mouillés de larmes, pourquoi faut-il que je sa- « che écrire ! » Une modestie noble et charmante relevoit ses heureuses qualités. Le sénat exaltoit la sagesse de son administration : « Attendez, répondit-il, à me « louer que je l'aie mieux mérité. » La perversité de son naturel ne tarda point à étouffer ces vertus, qui n'étoient excitées et soutenues que par l'infatigable assiduité et le zèle adroit de ses sages instituteurs. Il secoua d'abord le joug d'*Agrippine* sa mère, aux forfaits de laquelle il devoit sa grandeur : il oublia bientôt qu'elle lui avoit donné la naissance et l'empire. Il craignit qu'elle ne lui ôtat le trône, afin d'y placer *Britannicus*, fils de *Claude*, à qui il appartenoit. Pour dissiper ses alarmes, il le fit empoisonner ; et dès ce moment son règne ne fut plus qu'un horrible enchaînement d'atrocités. Livré à la corruption de son cœur, il foula aux pieds jusqu'au respect que tous les hommes, et sur-tout les princes,

se doivent à eux-mêmes. Il passoit les nuits dans les cabarets et dans les lieux de prostitution, suivi d'une jeunesse effrénée, avec laquelle il battoit, voloit et tuoit. Une nuit, entre autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur *Montanus* avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari ne le connoissant point, le frappa vigoureusement, et pensa le tuer. Quelques jours après, *Montanus* apprit que c'étoit l'empereur qu'il avoit battu; et s'étant avisé de lui écrire pour lui faire des excuses, *Néron* dit: « Quoi! il m'a frappé, et « il vit encore! » Sur-le-champ il lui envoya un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumoit de plus en plus au meurtre. Fatigué d'*Agrippine* sa mère, qu'il avoit voulu, dit-on, mettre au nombre de ses concubines, il la fit massacrer. Pour qu'elle périt d'une manière qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galère construite de façon que le haut tomboit de lui-même, tandis que le fond s'ouvroit. Ce parricide stratagême n'ayant pas réussi, il envoya son affranchi *Anicet* la poignarder à Baye, où elle s'étoit sauvée. A peine la princesse eut-elle rendu le dernier soupir, que la nature se fit entendre. Le monstre croyoit toujours voir *Agrippine* teinte de sang et expirante sous les coups des ministres de ses exécrables vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant à sa mère les plus odieuses machinations contre sa personne et contre l'état. Le sénat, aussi lâche que lui, approuva cette atrocité. Le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au devant de l'infame empereur, lorsqu'il fit son entrée dans Rome. On le reçut avec autant de solennité, que s'il eût remporté la plus brillante victoire, et la plus utile à sa patrie. *Néron* ne voyant que de vils esclaves dans tous ses sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé. Le maître du monde devint le rival jaloux des plus abjects histrions. Il jouoit publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire, et prétendoit n'avoir aucun égal dans l'art du geste et dans celui de la déclamation. Idolâtre de la beauté de sa voix, qui n'étoit pourtant ni belle ni forte, il se privoit de manger,

et se purgeoit fréquemment pour la conserver. Il se montroit souvent sur la scène la lyre à la main, suivi de *Burrhus* et de *Sénèque*, qui applaudissoient par complaisance, et qui peut-être espéroient encore que ces extravagances seroient la dernière fougue d'une monstrueuse jeunesse. Quand il devoit chanter en public, des gardes étoient dispersés d'espace en espace pour punir ceux qui n'auroient pas été assez sensibles aux prétendus charmes de sa voix. Cet empereur-comédien disputoit avec emportement contre les musiciens et les acteurs, comme s'il n'eût été que l'un d'entre eux. Il fit le voyage de la Grèce pour entrer en lice aux jeux olympiques. Quelques efforts qu'il fît pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe dans le Capitole, sur le char d'*Auguste*, entouré de musiciens et de comédiens de tous les pays du monde. On croyoit qu'il ne pousseroit pas plus loin ses folies et ses fureurs; mais il étoit fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisa de s'habiller en femme, et de se marier en cérémonie avec un infame pantomime, nommé *Pithagoras*, et depuis en secondes noces de la même espèce, avec *Doriphore*, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme appelé *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. Il revêtit cette singulière épouse des ornemens d'impératrice, et parut ainsi en public avec son eunuque. C'est alors que les plaisans de Rome dirent que le monde auroit été heureux, si le père de ce monstre n'eût jamais eu que de pareilles femmes. Sa férocité l'emportoit encore sur ses désordres effrénés. *Octavie*, sa femme, *Burrhus*, *Sénèque*, *Lucain*, *Pétrone*, *Poppée* sa maîtresse, furent sacrifiés à sa barbarie. Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Ce scélérat se glorifioit d'avoir enchéri sur tous les vices. « Mes prédécesseurs, disoit-il, n'ont pas « connu, comme moi, les droits de la puissance absolue. « J'aime mieux, ajoutoit-il, être haï qu'aimé, parce

« qu'il ne dépend pas de moi seul d'être aimé, au lieu « qu'il ne dépend que de moi d'être haï. » Entendant quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale: « Que le monde brûle quand je serai mort, » il s'écria: « Qu'il brûle plutôt de mon vivant, et que je le voie. » Ce fut alors qu'après une orgie, où il avoit, pour ainsi dire, fatigué tous les vices, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura neuf jours. Les plus beaux monumens de l'antiquité devinrent la proie des flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour ce monstre. Il monta sur une tour fort élevée, pour en jouir à son aise. Il ne manquoit plus à ce forfait que de le rejeter sur les innocens. Il accusa les chrétiens de ce crime, et il furent dès-lors exposés à la plus cruelle persécution. On couvroit de cire et d'autres matières combustibles tous ceux qu'on arrêtoit, et il les faisoit brûler la nuit, afin qu'ils servissent de flambeaux. Pour se mieux disculper encore, il entreprit d'embellir Rome. Il fit rebâtir ce qui avoit été brûlé, rendit les rues plus larges et plus droites, agrandit les places, et environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or et d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe et de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence dont on n'avoit point encore eu d'exemple. S'il fut prodigue pour le dedans et l'extérieur de cet édifice, il ne le fut pas moins pour tout le reste. Alloit-il à la pêche, les filets étoient d'or trait et les cordes de soie. Entreprenoit-il un voyage, il falloit mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne le vit jamais deux fois avec le même habillement. Au seul enterrement de son singe, il employa tous les trésors du plus riche usurier de son temps. Ses libéralités envers le peuple romain surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs. Il lui jetoit de l'or, de l'argent, et même des pierres précieuses; et quand ses présens n'étoient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisoit distribuer des billets qui en exprimoient la valeur. Cette profusion, si capable de séduire les habitans de

Rome, furent fatales à ceux des provinces. *Galba*, gouverneur de la Gaule-Tarragonoise, homme illustre par sa naissance et par son mérite, désapprouva hautement les vexations dont ont accabloit les sujets de l'empire. *Néron*, instruit de cette hardiesse, envoie ordre de le faire mourir. *Galba* évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche hardie par *Vindex*, qui lui écrivoit d'avoir pitié du genre humain, dont leur détestable maître étoit le fléau. Bientôt tout l'empire le reconnoît. Le sénat déclare *Néron* ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche du Capitole, après avoir été traîné tout nu publiquement, et fouetté jusqu'à la mort. Le tyran prévint son supplice, et se poignarda. Il étoit bien juste qu'un parricide, et le plus abominable monstre que l'enfer eût vomi, fût son propre bourreau. En vain implora-t-il, dans ses derniers momens, quelqu'un qui daignât lui donner la mort; personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. « Quoi! s'écria-t-il dans « son désespoir, est-il possible que je n'aie ni amis pour « défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter? » Il seroit difficile d'exprimer la joie des Romains, lorsqu'ils apprirent qu'il n'étoit plus. On arbora publiquement le signal de la liberté, et le peuple se couvrit la tête d'un chapeau semblable à celui que prenoient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible. *Néron* avoit dessein de l'abolir, après avoir empoisonné tous les sénateurs dans un repas. Lorsqu'il reçut les premières nouvelles de la rebellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces, tous les généraux d'armée, de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui se trouvoient dans la capitale, d'abandonner le pillage des Gaules à ses soldats, de brûler Rome une seconde fois, et de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu; et s'il ne mit pas le comble à tous ses crimes par ces nouveaux forfaits, c'est qu'il n'eut pas le temps de les commettre.

10. *Galba* ne tenoit à la famille des Césars, ni par

lee liens du sang, ni par ceux de l'adoption. Quoique moins affermi sur le trône qu'aucun de ses prédécesseurs, il se livra à trois hommes obscurs, que les Romains appeloient ses pédagogues. Ces favoris, se livrant sous son nom à leur perversité naturelle, le firent passer continuellement d'un vice à un autre : il rappela les exilés du règne précédent ; mais son avarice l'empêcha d'achever son ouvrage : il oublia la restitution des biens, et au lieu de réparer les crimes de *Néron*, il s'en rendit le complice. Les soldats n'eurent pas moins à se plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de légionnaires, que le fils d'*Agrippine* leur avoit accordé, il fit fondre sur elles ses cavaliers, qui en massacrèrent une partie. *Galba*, aspirant au pouvoir souverain, avoit promis de grandes sommes aux prétoriens : il les refusa dès qu'il fut maître. « Un empereur, leur dit-il fièrement, doit choisir ses « soldats, non les acheter. » Cette réponse irrita ses troupes ; elles se révoltèrent. Au premier bruit de la sédition, malgré les glaces de l'âge, il ne songea point à se retrancher dans son palais. Il vint au devant des rebelles, et tenta de se défendre contre leurs poignards, n'ayant pour armes que son éloquence, ses cheveux blanchis au service de la patrie, et cette majesté qui n'abandonne jamais les souverains quand ils savent l'être. Un soldat lui ayant dit, pour le tromper, qu'il venoit de tuer *Othon*, que les rebelles avoient proclamé empereur, au lieu de récompenser ce prétendu assassin : « Qui t'a commandé, lui dit-il, de lui donner « la mort ? » Lorsque les conjurés déchiroient son sein : « Vous vous trompez, mes amis, leur cria-t-il : n'êtes-« vous pas à moi ? ne suis-je pas à vous ? » Ainsi périt *Galba*, ayant joué un beau rôle sous cinq empereurs, et plus heureux sous le règne d'autrui que sous le sien. Son esprit étoit médiocre, et il fut plutôt sans vices que vertueux : on le crut philosophe ; il n'étoit qu'indolent. Long-temps bon guerrier et magistrat intègre, il parut au-dessus d'un particulier tant qu'il joua un rôle subalterne, et tout le monde l'auroit jugé digne de succéder aux Césars, s'il n'avoit jamais régné.

11. *Othon* avoit été étroitement lié avec *Néron*, dont il mérita les faveurs par ses lâches complaisances; et en partageant ses crimes ainsi que ses plaisirs, il fut élevé aux premières dignités de l'empire. Nommé gouverneur du Portugal, il se fit estimer des grands et chérir des petits : il s'attacha ensuite à *Galba*, auprès duquel il rampa en vil courtisan, dans l'espérance que ce prince l'adopteroit. Mais *Pison* lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Un autre motif encore l'excita à usurper le souverain pouvoir : il étoit accablé de dettes, contractées par ses débauches. « Je suis perdu, disoit-il publiquement, « si je ne me hâte d'être empereur. Je n'ai plus rien, je « puis tout hasarder. Et que m'importe, après tout, de « périr de la main d'un ennemi dans une bataille, ou « de celle de mes créanciers qui vont me poursuivre en « justice ? » Il gagna les gens de guerre, et se fit reconnoître; mais pendant que le sénat et les troupes lui prêtoient serment, les légions de la base Germanie proclamoient *Vitellius*. Il fit proposer à ce rival des sommes immenses pour l'engager à renoncer à l'empire: tout fut inutile, il fallut combattre. *Othon* fut vainqueur dans trois batailles différentes; mais vaincu à son tour, entre Mantoue et Crémone, il voulut mettre fin à la guerre civile : « Il vaut mieux, s'écria-t-il, qu'un « périsse pour tous, que tous pour un. » Résolu de se donner la mort, il renvoya ses parens, ses amis, dont il brûla les lettres pour les soustraire à son rival; partagea ce qui lui restoit d'argent entre ses esclaves; et voyant que ses soldats traitoient de désertion criminelle la retraite des sénateurs, il sortit de sa tente pour appaiser l'émeute naissante : « Ajoutons encore, dit-il, « une nuit à notre vie. » Il défendit de faire aucune violence à ses amis, et laissant sa porte ouverte jusqu'au soir, il donna audience à tous ceux qui se présentèrent. Sur le soir, il but un verre d'eau, se fit apporter deux poignards, en examina avec soin la lame, et en ayant mis un sous son oreiller, il dormit d'un profond sommeil. Au point du jour, s'étant réveillé, il se perça au-dessous de la mamelle gauche. Ses soldats accoururent, hai-

sèrent ses mains et ses pieds ; et plusieurs, après une infinité de regrets mêlés de louanges, se tuèrent eux-mêmes sur le bûcher où l'on alloit brûler son corps. Les Romains, qui ne s'attendoient pas de voir *Othon* terminer sa vie avec autant de courage, pardonnèrent, en faveur d'une mort qu'ils trouvoient si belle, l'opprobre de sa conduite passée, et ils le jugèrent digne de régner à l'instant qu'il cessa de vivre.

12. *Vitellius* étoit un monstre de cruauté. Arrivé à Bébriac, où ses troupes avoient vaincu *Othon*, il voulut s'y arrêter, uniquement pour s'y repaître de la vue des corps morts, des membres épars et déchirés de la terre encore teinte de sang, et enfin de tout ce qui excite dans les ames sensibles l'horreur et la pitié. Le plaisir que lui causa cet horrible spectacle, l'empêcha de s'apercevoir de l'infection de l'air, sentie vivement par ceux qui l'accompagnoient. Il leur dit, quand ils s'en plaignirent : « Ce n'est rien ; le corps d'un ennemi « mort sent toujours bon, sur-tout si cet ennemi est « citoyen ; » et sur-le-champ il fit distribuer du vin aux soldats, et s'enivra avec eux. Il ne croyoit être empereur que pour bien manger. Il faisoit quatre ou cinq repas par jour ; et afin d'y suffire, il contracta l'habitude de vomir quand il vouloit. *Vitellius*, à force de boire et de manger, devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvoit à satisfaire ses honteuses passions, pouvoit le faire souvenir qu'il étoit empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, *Junius Blasus*, pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Il fit mourir de faim sa mère *Sextilia*, parce qu'on lui avoit prédit qu'il régneroit long-temps s'il lui survivoit. Cette mère infortunée le savoit sans doute capable d'une action aussi dénaturée ; car, quand elle apprit sa proclamation, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de *Vitellius* montèrent bientôt à leur comble ; le peuple et les légions se soulevèrent. *Vespasien* fut élu ; et *Primus*, lieutenant du nouveau César, s'étant rendu maître de Rome, *Vitellius* alla se cacher chez le portier de son palais, dans la loge aux

chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derrière le dos, une épée sous le menton, pour le forcer de redresser la tête, et d'être le premier témoin des opprobres dont la multitude l'accabloit aussi lâchement qu'elle l'avoit flatté pendant son règne. On le tua à petits coups; et son corps fut traîné avec un croc dans le Tibre.

13. *Vespasien* étoit issu d'une famille assez obscure; mais il ne rougissoit pas d'avouer sa naissance, et se moquoit de ceux qui, pour le flatter, lui donnoient d'illustres ancêtres. Sa valeur et sa prudence, et plus encore le crédit de *Narcisse*, affranchi de *Claude*, l'élevèrent au consulat: il suivit *Néron* dans son voyage en Grèce, et encourut la disgrace de ce prince, pour s'être endormi pendant qu'il récitoit ses vers: il fut cependant envoyé contre les Juifs, qui s'étoient révoltés, les combattit avec succès, se rendit maître de leurs plus fortes places, et se préparoit à assiéger Jérusalem, lorsque ses soldats lui décernèrent le titre d'empereur. Il commença par rétablir l'ordre et la discipline parmi les gens de guerre, dont les excès et les insolences désoloient les villes et les provinces: il eut soin sur-tout de substituer à la molle oisiveté, que la timidité de ses prédécesseurs avoit laissé s'introduire dans les garnisons, cette sage succession d'exercices et de travaux qui nourrit la vigueur du soldat, et le rend docile à ses généraux. Un jeune officier, qu'il venoit de nommer à un emploi considérable, étant venu l'en remercier tout parfumé, jetant sur lui un regard sévère: « J'aimerois mieux, lui dit-il, que vous sentissiez l'ail « que l'essence; » et sur-le-champ il révoqua le brevet dont il l'avoit honoré. La réforme s'étendit sur tous les Ordres de l'Etat: il abrégea les procédures, et, par d'excellentes lois, fit avorter les artifices de la chicane; il embellit Rome et les autres villes de l'empire, construisit des grands chemins, et pourvut à la sureté des provinces frontières. Ce qui le distingua de tous ceux qui avoient régné avant lui, fut une clémence sans bornes: il ne se vengeoit que par des bienfaits de ceux qui étoient soupçonnés de conspirer contre lui. Ses

amis lui conseillant de se défier de *Métius Pomposianus*, parce que le bruit couroit que son horoscope lui promettoit l'empire, il le fit consul, ajoutant en riant : « S'il devient jamais empereur, il se souviendra que « je lui ai fait du bien. Je plains, ajouta-t-il, ceux qui « conspirent contre moi, et qui voudroient occuper « ma place. Les insensés! ils aspirent à porter un far- « deau dont on ne connoît bien le poids que quand on « en est chargé. » Ce fut par cette modération et par sa vigilance qu'il désarma les conspirateurs qui vouloient lui enlever le trône et la vie. Il n'étoit point ambitieux de ces titres pompeux et superbes sous lesquels presque tous les Césars avoient caché leurs vices ou leur incapacité, et refusa même long-temps celui de père de la patrie, qu'il méritoit à tant d'égards. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette suscription : « *Arsace*, roi des rois, à *Vespasien*, » il se contenta de récrire simplement : « *Flave Vespasien*, à *Arsace*, « roi des rois. » Il permettoit à ses amis de le railler; et lorsqu'on le plaisantoit par des affiches, par d'autres affiches aussi plaisantes il émoussoit les traits de la satire. Son penchant à pardonner ne prit rien sur sa justice. Les usuriers, prêtant facilement à la jeunesse à un intérêt exorbitant, causoient le ruine de plusieurs maisons : il ordonna que quiconque auroit prêté à un enfant de famille à un gros intérêt, ne pourroit, quand la succession seroit ouverte, répéter ni l'intérêt, ni le principal. Ennemi du vice, il fut le rémunérateur de la vertu : il fit fleurir sur-tout les arts et les sciences, par ses libéralités envers ceux qui y excelloient ou qui y faisoient des progrès, et il destina aux seuls professeurs de rhétorique cent mille sesterces, payables annuellement sur le trésor de l'empire. S'il fut l'appui des vrais talens, il fut le persécuteur du charlatanisme, et bannit de Rome une secte orgueilleuse, qui, cachée sous le manteau d'une philosophie contentieuse, rendoit toutes les vérités problématiques, et semoit dans les esprits crédules des dogmes dangereux et téméraires. Un mécanicien habile, ayant trouvé un moyen de faire transporter à peu de frais, dans le Capitole,

des colonnes d'une prodigieuse pesanteur, *Vespasien* récompensa en prince cette découverte, mais refusa de s'en servir : « Il faut, dit-il, que les pauvres vivent. » L'empire fut aussi florissant au-dehors que dans l'intérieur. Outre la Judée et la Comagène, il assujettit encore les royaumes de Lycie et de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avoient eu leurs rois particuliers, et les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe et la Thrace en Europe, eurent un pareil sort. Les villes de Rhodes et de Samos, Bysance et d'autres cités aussi considérables furent soumises aux Romains. On se croyoit revenu aux beaux siècles de la république, et Rome s'aperçut qu'elle étoit encore la dominatrice des nations.

Les grandes qualités de *Vespasien* furent ternies par une économie qui tenoit de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent : il n'en témoigna pas moins sur le trône. Un esclave, à qui il refusa de donner la liberté gratuitement, tout empereur qu'il étoit, lui dit : « Le « renard change de poil, mais non de caractère. » Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui apprendre que, par délibération publique, on avoit destiné un million de sesterces à lui ériger une statue colossale : « Placez-la ici sans perdre de temps, » leur dit-il, en présentant sa main formée en creux, et les doigts écartés, « voici la base toute prête. » Souvent il achetoit des marchandises pour les revendre plus cher. Un de ses officiers sollicitant un emploi pour un homme qu'il disoit être son frère, il le remit au lendemain ; et faisant aussitôt venir le candidat, il lui conféra la place demandée, pour la somme qu'il avoit promise à son protecteur. L'officier, ayant présenté de nouveau sa requête : « Va, mon ami, lui dit *Vespasien*, va cher- « cher un autre frère ; car celui que tu me recom- « mandes se trouve être le mien. » Dans un voyage, il remarqua que son voiturier s'étoit arrêté sous prétexte de ferrer ses mules, mais réellement afin de donner le temps à un plaideur de lui présenter un placet : l'empereur lui demanda combien lui avoit valu son petit artifice, et se fit donner la moitié du profit. Il venoit

de mettre un impôt sur les urines ; et *Titus*, son fils, ne cessoit de lui en faire des reproches. *Vespasien* le laissa dire ; et quand il eut touché le premier quartier de cette exaction, portant l'argent au nez du jeune prince, il lui demanda s'il sentoit mauvais. « Non, répondit « *Titus*. — C'est pourtant là, répliqua l'empereur, « l'argent que je tire de l'impôt que tu blâmes. » Mais ce prince fit en sorte qu'une partie de ces extorsions fût attribuée à *Génis*, une de ses concubines. Elle vendoit les charges et les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés, innocens ou coupables, et les réponses même de l'empereur. Pour les emplois de finances, *Vespasien* choisissoit les hommes les plus avides, afin de les condamner quand ils se seroient enrichis : il ne regardoit les financiers que comme des éponges qu'il réservoit pour les presser au besoin.

La dernière maladie de ce prince fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires avec la même assiduité : « Il faut qu'un em- « pereur meure debout, » répondit-il à ceux qui le pressoient de donner plus d'attention à sa santé. Voyant approcher le terme de ses jours : « Pour le coup, mes « amis, dit-il gaiement à ceux qui l'environnoient, je « crois que je deviens dieu ; » faisant allusion aux apothéoses que l'adulation romaine décernoit aux empereurs après leur mort. *Vespasien* fut le premier des Césars qui consola les Romains de l'anéantissement de la liberté. Né ami des hommes et avec le talent de les gouverner, sachant allier la politique des cours avec la franchise d'un soldat, aimant les plaisirs sans leur sacrifier les affaires, avare, mais du bien d'autrui encore plus que du sien, il posséda toutes les vertus d'un souverain philosophe, et n'eut précisément que le défaut dont Rome avoit besoin pour recouvrer son ancienne opulence.

14. *Tite* succéda à son père, après s'être signalé par la prise de Jérusalem. Le premier acte qu'il fit de son autorité, fut une confirmation des gratifications et des priviléges accordés au peuple par les autres empereurs. Sa haine pour la calomnie le rendit très-rigoureux à

l'égard des délateurs. Il condamna tous les accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, et enfin à être vendus comme esclaves, ou relégués dans des îles désertes. Pour remédier encore plus efficacement que son père à la corruption des juges et à la longueur des procédures, il ordonna qu'une même cause ne seroit jugée qu'une fois, et qu'il ne seroit plus permis, après un nombre d'années déterminé, de plaider pour les successions. Il eut, comme *Vespasien*, un soin particulier de réparer les anciens édifices, ou d'en construire de nouveaux. Sa popularité étoit telle, qu'il voulut que ceux qui tenoient quelque rang parmi les citoyens pussent venir à ses bains, et s'y trouver en même temps que lui. S'il avoit sujet de se plaindre de quelqu'un, il ne vouloit recevoir aucune accusation contre cette personne. « Si je ne fais rien, disoit-il, qui « soit digne de repréhension, pourquoi la calomnie me « mettroit-elle en colère? « Jamais il ne se servit de sa puissance pour faire mourir aucun de ses sujets; jamais il ne se souilla de leur sang; et cependant plus d'une fois il eût pu, sans être injuste, exercer sa vengeance. « J'aimerois mieux périr moi-même, que de causer la « perte d'autrui, » répétoit-il à ceux qui quelquefois essayoient de provoquer sa colère. Deux sénateurs ayant conspiré contre lui, il les fit venir, leur découvrit le complot, et se contenta de les exhorter à renoncer à leur dessein. Sous son règne, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. Les éruptions du mont Vésuve embrasèrent la plupart des villes de la Campanie; un incendie consuma une partie de Rome, la peste désola plusieurs provinces. Durant tous ces malheurs, *Tite* se comporta comme un souverain généreux et comme un père tendre, et vendit les ornemens de son palais pour faire rétablir les édifices publics. Le règne de ce bon prince fut très-court, mais il lui mérita le titre glorieux de *délices du genre humain*. Son nom semble être devenu le synonyme de la bienfaisance et l'apanage de tous les bons rois : il suffit de le prononcer pour peindre celui qui l'a porté, et achever son éloge.

15. *Tite* n'étoit pas encore mort, lorsque *Domitien*, son frère, se fit proclamer. Son avènement à l'empire promit d'abord des jours heureux au peuple romain. Il affecta d'être doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi de la chicane, des délateurs et des satiriques. On rétablit les bibliothèques consumées par le feu, et on les repeupla avec les meilleurs livres tirés de divers pays, et sur-tout d'Alexandrie. Rome fut réparée et embellie; mais ces heureux commencemens finirent par des cruautés horribles. Il versa le sang des chrétiens, et voulut en abolir le nom. Par son ordre, *Cornélie*, la première des vestales, fut enterrée toute vivante, sous prétexte d'incontinence. Elle mourut en héroïne, attestant Vesta, sur le bord de la tombe, qu'elle n'avoit jamais violé sa virginité. Sur le point de descendre dans le caveau fatal, sa robe s'accrocha; elle la ramena sur elle avec une attention précipitée, qui prouvoit qu'elle avoit l'habitude autant que les principes de la pudeur. Lorsqu'elle alloit descendre, le bourreau lui présenta la main; elle la refusa avec indignation, comme si une telle condescendance eût été capable de donner atteinte à l'intégrité de sa vertu. Le supplice de cette vierge sévère causa de longs et vastes murmures, et peut-être eût-il fait naître une terrible révolution, si Rome eût encore été dans ces siècles de vigueur où elle produisoit les *Brutus* et les *Virginius*.

Ce n'étoit certainement pas par vertu que *Domitien* fit rendre cet arrêt; car ce monstre vécut long-temps avec sa propre nièce, comme si elle eût été sa femme légitime; et après avoir violé la sainteté des mœurs publiques par cette liaison incestueuse, il fit rougir la nature par la lubricité de ses goûts pour les individus de son propre sexe. Son orgueil égaloit sa dépravation. Il voulut qu'on lui donnât le nom de seigneur et de dieu dans toutes les requêtes qui lui seroient présentées. Tyran aussi réfléchi que *Tibère*, aussi forcené que *Caligula*, aussi féroce que *Néron*, il perçoit les mouches avec un stylet, quand il ne pouvoit, avec un édit, répandre le sang des hommes. Il n'eut aucune guerre à soutenir, et toutefois son règne pacifique fut plus funeste

neste à la patrie, que la perte de vingt batailles. Magnifique par vanité, affable pour être méchant avec plus de succès; impitoyable et lâche, parce que ses crimes ne le laissoient pas sans remords, il étoit dans des craintes continuelles. Ses terreurs toujours nouvelles et toujours méritées, lui firent imaginer d'environner la galerie de son palais, sur laquelle il se promenoit ordinairement, de pierres luisantes, qui renvoyoient l'image des objets presque avec autant de fidélité qu'un miroir, afin que la réflexion de la lumière lui découvrît si personne ne le suivoit. Il flattoit sans cesse les soldats qui le dominoient, et détestoit le sénat qui le flattoit. Il fut assassiné par *Etienne*, affranchi de sa femme *Domitia*, qu'il avoit répudiée et reprise, et qui étoit aussi dissolue que *Messaline*. Le sénat le priva de tous les honneurs, et même de la sépulture après sa mort.

16. *Nerva* succéda à *Domitien*. Son premier soin fut de rappeler tous les chrétiens exilés, et de tolérer l'exercice de leur religion. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts, et ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens les enfans des familles les plus indigentes. Une de ses plus belles lois fut celle qui défendoit de mutiler les enfans mâles. Sa modestie égaloit son équité. Il ne souffrit pas qu'on érigeât aucune statue en son honneur, et il convertit en monnaie toutes celles d'or et d'argent que l'orgueilleux *Domitien* avoit exigées, et que le sénat conservoit après les avoir abattues. Sa clémence donnoit le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avoit juré solennellement que tant qu'il vivroit, aucun sénateur ne seroit mis à mort. Il fut si fidelle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, et leur montrant les épées qu'on lui présentoit, suivant l'usage, il leur dit: « Essayez sur moi si elles sont « bonnes. » Mais sa douceur eut les plus malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille

injustices ; et les petits furent tyrannisés, parce que celui qui étoit à la tête des grands ne savoit pas les réprimer. Aussi *Fronton*, l'un des principaux personnages de Rome, dit un jour publiquement : « C'est un « grand malheur que de vivre sous un prince où tout « est défendu ; mais c'en est un plus grand d'être sous « celui où tout est permis. » Les prétoriens se révoltèrent la seconde année de son règne. Ils allèrent au palais, et forcèrent ce prince trop doux à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. *Nerva* connut sa foiblesse, et pour en éviter les effets, en associant *Trajan* à l'empire, il donna un père à la patrie.

17. Le père de *Trajan* avoit obtenu les honneurs du triomphe sous *Vespasien*, qui l'avoit mis au nombre des sénateurs, et revêtu de la dignité consulaire. Son fils fut digne de lui. Ses services militaires, les talens de son esprit, et les qualités de son cœur engagèrent *Nerva* à l'adopter. Après la mort de l'empereur, *Trajan* fut unanimement proclamé par les légions de la Germanie et de la Mœsie, et fit son entrée à Rome à pied, pour montrer aux Romains le dédain qu'il faisoit des vaines grandeurs. Il commença par gagner le peuple, en lui faisant de grandes largesses, et abolit tous les crimes de lèse-majesté. Il alloit au-devant de ceux qui le venoient saluer, et les embrassoit, au lieu que ses prédécesseurs ne se levoient pas de leur siége. Ses amis lui reprochant qu'il étoit trop affable et trop civil, il leur répondit : « Je veux faire ce que je voudrois qu'un em- « pereur fît à mon égard si j'étois pariculier. » Son but étoit de se faire aimer de tous ses sujets, et il y réussissoit. Il haïssoit le faste et les distinctions, ne permettoit qu'avec peine qu'on lui élevât des statues, et se moquoit des honneurs qu'on rendoit à des morceaux de bronze ou de marbre. Lorsqu'il sortoit, il ne vouloit pas qu'on allât devant lui pour faire retirer le monde. Il n'étoit pas fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Son humeur gaie et sa conversation spirituelle et polie faisoient les principaux assaisonnemens de sa table. Ses délassemens ordinaires consistoient à changer de travail, à aller à la chasse, à con-

duire un vaisseau, ou à ramer lui-même sur une galère. Il prenoit ces divertissemens avec ses amis, car il en avoit. Fidelle à tous les devoirs de l'amitié, il leur rendoit souvent visite, les faisoit monter dans son char, montoit dans le leur. Il alloit manger chez eux, assistoit même aux assemblées où ils ne traitoient que de leurs affaires domestiques. Sa confiance pour eux étoit extrême. Quelques courtisans jaloux du crédit de *Sura*, son favori, l'accusèrent de tramer des desseins contre sa vie. Il arriva que ce jour-là même *Sura* invita l'empereur à souper chez lui. *Trajan* y alla et renvoya ses gardes. Il demanda aussitôt le chirurgien et le barbier de *Sura*, et il se fit exprès couper les sourcils par le premier et raser la barbe par l'autre. Il descendit ensuite aux bains, puis se mit tranquillement à table au milieu de *Sura* et des autres convives. Le monarque ne fut pas moins grand en lui que le particulier. Il soumit les ennemis de l'empire, et en agrandit les provinces frontières par de nouvelles conquêtes. Il ne pouvoit souffrir ni approuver les exactions outrées : « Le fisc, « disoit-il, ressemble à la rate, qui, à mesure qu'elle « enfle, fait sécher les autres parties du corps. » Le métier de délateur, déclaré infâme, fut défendu sous les peines les plus rigoureuses. Il embellit Rome et l'empire, multiplia les grands chemins, fit fleurir le commerce, les arts utiles et agréables, et fut le zélé protecteur des savans. S'il aima trop le vin et les femmes, s'il fut sujet à des habitudes monstrueuses, ses vices n'influèrent point sur ses devoirs, et il les cacha sous l'éclat des plus utiles vertus.

18. *Adrien*, fils adoptif de *Trajan*, mérita de lui succéder. Il pardonna à ses rivaux. Un d'entre eux s'étant présenté pour lui demander grace : « Vous voilà sauvé, » lui dit-il en l'embrassant. Après avoir fait la paix avec les Parthes, il revint à Rome, et refusa l'honneur du triomphe qu'il fit accorder à l'image de *Trajan*. Il s'adonna à tous les genres de littérature, conversant avec les savans, leur communiquant ses lumières, exerçant ses talens avec eux, et enviant les leurs. Le philosophe *Favorin*, qui connoissoit son foible, répondit à un de

ses amis, qui lui reprochoit d'avoir cédé mal-à-propos à l'empereur: « Voulois-tu que je résistasse à un « homme qui commande à trente légions ? » *Adrien* parcourut plusieurs fois les provinces de l'empire pour y maintenir l'ordre et l'abondance; mais ses fréquens et longs voyages qu'il faisoit à pied, altérèrent sa santé. Ennuyé de ses souffrances, il avoit essayé plusieurs fois de se tuer. Il congédia tous les médecins, dans la pensée que leurs soins ne faisoient qu'augmenter sa maladie, qui le conduisit au tombeau. Sa vie fut un mélange de bien et de mal; s'il eut quelques vertus de *Trajan*, il eut aussi des vices dont *Trajan* fut exempt : la présomption et la cruauté. Quoique capable de soutenir avantageusement la guerre, il ruina l'empire pour acheter la paix.

19. *Antonin*, adopté par *Adrien*, fit briller sur le trône impérial la douceur, la sagesse, la prudence, la modération et la justice. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs citoyens arrêtés par les ordres de son prédécesseur, qui les destinoit à la mort. Le sénat enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de *Pieux*, et ordonna qu'on lui érigeât des statues. *Antonin* les méritoit. Il diminua les impôts, défendit qu'on opprimât personne pour la levée des subsides, et prêta une oreille facile aux plaintes des surchargés. Il consuma son patrimoine entier en aumônes. Il fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains; des rois puissans vinrent lui rendre hommage. Plus occupé à rendre ses peuples heureux par la paix, qu'à se rendre redoutable par les armes, il sut conserver et même étendre ses provinces sans faire la guerre, et son nom seul contint les Barbares. Sa seule crainte étoit de déplaire à son peuple. Il ne voulut point que le sénat recherchât des malheureux qui avoient conspiré contre lui. Lorsqu'on lui vantoit les conquêtes de ces illustres meurtriers qui ont désolé la terre: « Pour moi, disoit-il, je préfère la « vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis.» Le paganisme n'abusa point de sa religion pour faire persé-

cuter les chrétiens : touché de leurs plaintes, il ordonna que leurs délateurs fussent sévèrement réprimés. Sur le point de mourir, on lui demanda le mot du ralliement, et il prononça celui d'*égalité d'ame*. C'étoit la première qualité de ce prince. Sa mort fut un deuil pour le genre humain, qui perdoit le premier des hommes et le modèle des rois. C'étoit *Socrate* sur le trône.

20. *Marc-Aurèle* avoit été associé à l'empire avec son frère *Lucius-Verus*, par *Antonin*; et quoique après la mort de ce prince, *Marc-Aurèle* fût seul proclamé; il partagea les honneurs et le pouvoir avec son frère. Rome vit alors ce qu'elle n'avoit point encore vu : deux souverains à la fois, et deux souverains qui n'avoient qu'un cœur et qu'un esprit. Dès l'âge de douze ans, *Marc-Aurèle* avoit pris le manteau de philosophe. Sa vie avoit été depuis sobre et austère. Il couchoit sur la terre nue, et ce ne fut qu'à la prière de sa mère qu'il prit un lit un peu plus commode. Ses maîtres de philosophie ne lui avoient point appris à faire de vaines déclamations et de ridicules syllogismes, ou à lire dans les astres; mais à avoir des mœurs et de la vertu. Devenu empereur, il s'appliqua à régler le dedans de l'état, et à le faire respecter au dehors. Il remit en vigueur l'autorité du sénat, et assista à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibéroit de toutes les affaires militaires, civiles et politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour et du sénat, mais encore il déféroit à leur avis plutôt qu'au sien. « Il est plus raisonnable, disoit-il, de suivre « l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de « les obliger de se soumettre à celle d'un seul homme. » S'il écoutoit les bons conseils, c'étoit pour les faire exécuter avec vigueur. « Celui qui commande, disoit-« il, doit se hâter dans tout ce qu'il entreprend; et « quand il néglige d'exécuter de petites choses, il perd « souvent l'occasion d'en faire de grandes. » Il apportoit une circonspection scrupuleuse dans le choix des gouverneurs des provinces et dans celui des magistrats. « Le prince ne peut pas créer les hommes, répétoit-« il souvent; mais il doit les étudier, et ne leur im-

« poser que des fonctions analogues à leurs talens. » Persuadé que le souverain est subordonné aux lois, il ne se regardoit que comme l'homme d'affaires et le premier serviteur de la république. « Je vous donne « cette épée, disoit-il à un officier qu'il créoit chef du « prétoire, pour me défendre tant que je remplirai fi- « dellement mon devoir; mais tournez-la contre moi, « si j'oublie que je suis obligé de faire le bonheur des « Romains. » Il demandoit permission au sénat de prendre de l'argent dans l'épargne; « car, disoit-il, rien « ne m'appartient en propre; et la maison que j'habite « est à vous. » Adoré du peuple et du sénat, l'un et l'autre voulurent lui prouver leur amour par de nouveaux honneurs; mais il refusa les temples et les autels. « La vertu seule, répondit-il aux ordres de l'état pros- « ternés à ses pieds; la vertu seule égale les hommes « aux Dieux. Un prince juste a l'univers pour son tem- « ple, et les gens de bien pour prêtres et pour minis- « tres. » La famine, la peste, les tremblemens de terre, les épidémies les plus longues et les plus terribles ravageoient l'empire, tandis que les Barbares essayoient d'en franchir les limites. On regarda les chrétiens comme la cause de ces fléaux. Par piété, *Marc-Aurèle* souffrit qu'on les persécutât; mais il reconnut bientôt leur innocence; il admira leur patience et leurs vertus, défendit de les accuser et de troubler leur culte. *Avidius-Cassius* se fit proclamer empereur. *Marc-Aurèle* fit des préparatifs pour marcher contre lui; mais le rebelle fut tué par un centenier de son armée. On envoya sa tête au légitime souverain, qui refusa de la voir, et qui brûla toutes ses lettres, pour n'être pas obligé de punir sa révolte. Il fit même entendre que si *Cassius* avoit été en son pouvoir, il ne s'en seroit vengé qu'en lui laissant la vie. Il pardonna à toutes les villes qui avoient embrassé son parti. Ensuite il se rendit à Athènes, y établit des professeurs publics, auxquels il assigna des pensions et accorda des immunités. De retour à Rome, après plusieurs années d'absence, il donna à chaque citoyen huit pièces d'or, fit une remise générale de tous ce

qui étoit dû au trésor impérial ; et à l'imitation de *Trajan*, il brûla dans la place publique les actes qui étoient dressés contre les redevables. Il éleva un grand nombre de statues aux capitaines de ses armées, morts dans la dernière guerre ; et afin de se décharger un peu du fardeau de l'empire, après avoir désigné *Commode*, son fils, pour son successeur, il se retira à Lavinium. Là, dans le sein de la philosophie, qu'il appeloit sa mère, par opposition à la cour qu'il nommoit sa marâtre, il répétoit souvent ces paroles de *Platon* : « Heureux les peuples dont les rois sont philosophes, et dont les philosophes sont rois ! » On le regarda comme un prince doué de toutes les vertus et exempt de tous les vices. Il eût été parfait, si sa douceur eût un peu moins tenu de la foiblesse ; et sa patrie n'eût eu aucun reproche à lui faire, s'il eût ôté l'empire à *Commode*, dont il n'avoit pu se dissimuler les vices.

21. Des philosophes également sages et savans cultivèrent le cœur et l'esprit de *Commode* ; mais la nature l'emporta sur l'éducation ; et il fut aussi corrompu que *Néron*. Comme lui, il fit périr les plus célèbres personnages de Rome, et ses parens ne furent pas à l'abri de sa fureur. *Cléandre*, Phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre en favorisant ses débauches, seconda les cruautés du tyran. L'infame favori fut massacré par les soldats. *Commode* n'en devint pas plus sage. Un jeune homme de distinction lui présenta un poignard, lorsqu'il entroit par un endroit obscur, et lui dit : « Voilà ce que le sénat t'envoie. » Dès ce moment, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage et d'abominations. Lorsqu'il manquoit de prétextes pour avoir des victimes, il feignoit des conjurations, et le glaive du despotisme immoloit l'innocence. Aussi lâche que cruel, il corrompit ses sœurs, et destina trois cents femmes et trois cents garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son père ; et au lieu de s'appeler *Commode*, fils d'*Antonin*, il se fit nommer *Hercule*, fils de *Jupiter*. Le nouvel Hercule

se promenoit dans les rues de la capitale, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres à l'exemple de l'ancien; et Rome eût été heureuse, s'il eût commencé par lui-même. Il faisoit assembler tous les malades et les estropiés, et après leur avoir fait lier les jambes, et leur avoir fait donner des éponges au lieu de pierres, pour les lui jeter à la tête, il tomboit sur ces misérables, et les assommoit à coups de massue. Il ne rougissoit point de se montrer sur le théâtre, et de se donner en spectacle. Il voulut paroître tout nu en public comme un gladiateur. *Martia* sa concubine, *Lætus*, préfet du prétoire, et *Electe*, son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance : un arrêt de mort récompensa leur zèle; mais ils le prévinrent en l'empoisonnant; et comme le breuvage n'opéroit pas assez promptement, ils l'étranglèrent. Le nom de *Commode* est placé parmi ceux de *Tibère*, de *Domitien*, et de ces autres monstres qui ont déshonoré le trône et l'humanité. Il avoit la lâche timidité de ces tyrans : n'osant se fier à personne pour se faire raser, il se brûloit lui-même la barbe.

22. *Pertinax*, fils d'un affranchi qui gagnoit sa vie à cuire des briques, mais qui avoit fait oublier l'obscurité de son père, par les dignités qu'il avoit méritées, fut mis à la place de *Commode*, et commença par réprimer l'insolence des cohortes prétoriennes, qui insultoient hautement le peuple et bravoient les citoyens. Les délateurs furent proscrits, et les abus réformés. Tous les biens du dernier tyran furent vendus, et les terres incultes distribuées aux pauvres industrieux, avec de grandes immunités pour les encourager davantage. Il remit au peuple les péages et les impôts qu'on levoit sur les bords des rivières, dans les ports et sur les grands chemins; et après avoir réduit à la moitié les dépenses ordinaires du palais, il se préparoit, par son économie et sa frugalité, à rendre l'empire heureux et florissant, lorsque les prétoriens se soulevèrent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance, en s'écriant : « Voilà ce que nous t'en-« voyons. » *Pertinax*, père de son peuple, se voyant

traité comme un tyran, s'enveloppa la tête avec sa robe, et cessa de vivre. *Didier-Julien*, vieillard follement ambitieux, acheta l'empire, et ne monta sur le trône que pour y trouver la mort. *Pescennius-Niger*, qui fut proclamé presque en même temps que lui, n'eut pas un règne plus long, et donnoit de plus heureuses espérances. Il dit à un orateur qui vouloit célébrer son avénement à l'empire : « Composez plutôt « l'éloge de quelque fameux capitaine qui soit mort, « et retracez à nos yeux ses belles actions, pour nous » servir de modèle. C'est se moquer que d'encenser « les vivans, sur-tout les princes, dont il y a toujours « quelque chose à craindre ou à espérer. Pour moi, « je veux faire du bien pendant ma vie, et n'être « loué qu'après ma mort.

23. *Sévère* s'éleva par la chute de *Didier*. Il s'étoit acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestoit la valeur et la capacité. On remarquoit en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux et plein de confiance, il voyoit d'un coup-d'œil ce qu'il falloit faire, et à l'instant il l'exécutoit. On prétend qu'il a été le plus belliqueux de tous les empereurs romains. Il étoit ferme et inébranlable dans ses entreprises, prévoyoit tout, pénétroit tout, songeoit à tout. Ami généreux et constant, ennemi violent et dangereux ; au reste, fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colère et cruel. Arrivé à Rome, il fit mourir plusieurs sénateurs qui avoient suivi le parti de *Didier* et de *Niger*, en rélégua d'autres, et confisqua leurs biens. *Albin* ne voulut pas le reconnoître ; il le combattit près de Lyon, fut victorieux, vint voir le corps de son ennemi, le fit fouler aux pieds par son cheval, ordonna qu'on le laissât devant la porte de la ville jusqu'à ce qu'il fût corrompu et que les chiens l'eussent mis en lambeaux, et fit jeter ce qui en restoit dans le Rhône. Ensuite il envoya sa tête à Rome ; et piqué contre les sénateurs qui, dans un décret, avoient parlé

d'*Albin* en termes honorables, il leur écrivit en ces termes : « Je vous envoie cette tête pour vous ap-« prendre jusqu'où peut aller ma colère. » Il fit mourir la femme et les enfans de son malheureux rival, massacrer tous ceux qui avoient embrassé son parti, et mit le comble à ces férocités, en ordonnant une persécution sanglante contre les Juifs et les Chrétiens. *Caracalla*, son fils, voulut, dit-on, l'assassiner, étant à cheval derrière lui. Déjà le parricide levoit le bras pour le frapper; les cris des gardes de l'empereur déconcertèrent son audace. *Sévère* se retourna et vit l'épée nue entre les mains de son fils. Il dissimula jusqu'au soir, et le fit alors venir dans son appartement. Dès que le jeune prince fut arrivé, l'empereur fit éloigner tous les témoins, et, seul avec son fils, lui dit en lui présentant une épée : « Tu en veux à ma vie; exécute ton dessein : tu ne seras vu de personne. » Ce prince avoit d'excellentes qualités et de grands défauts, qui tour-à-tour le portèrent à de brillantes actions, ou à des crimes horribles. Il aima les lettres, et protégea ceux qui les cultivoient. Son siècle étoit si déréglé, que sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à trois mille personnes accusées d'adultère.

24. *Caracalla* et *Geta* son frère, furent proclamés par les soldats; mais l'antipathie de ces princes augmentant de jour en jour, *Caracalla* fit poignarder *Geta* entre les bras de *Julie* sa mère, qui fut teinte de son sang. Le fratricide, resté seul empereur, gagna les soldats par ses libéralités; et pour diminuer l'horreur de son crime, il fit placer son malheureux frère au rang des Dieux, se mettant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas sur la terre. Il chercha par-tout des apologistes de ce meurtre. *Papinien* fut mis à mort pour n'avoir pas voulu le colorer par un discours : « Seigneur, lui répondit-il, il n'est pas « si facile d'excuser un parricide que de le commettre. » Le scélérat, troublé par ses remords, voulut les étouffer par de nouveaux forfaits. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, et ses impôts ainsi que ses exactions épuisèrent toutes les provinces. Sa mère lui

reprochant ses profusions, le tyran lui montra son épée nue : « Tant que je porterai cela, lui dit-il, j'aurai tout « ce que je voudrai. » Cette épée pourtant ne défendit pas l'empire contre les Barbares, ce qui ne l'empêcha pas de prendre le nom des peuples qui avoient vaincu ses troupes, comme s'il en eût triomphé lui-même. Il contrefit *Alexandre* et *Achille*, et se fit décerner les noms de ces héros, avec celui de *grand*, d'*invincible*. Ne pouvant montrer l'intrépide valeur du conquérant de l'Asie, il en copia les manières, marchant comme lui, la tête penchée sur une épaule, et tâchant de modeler ses traits sur ceux de ce prince. Etant allé à Alexandrie, en sortant d'Antioche il ordonna à ses soldats de faire main-basse sur le peuple, pour le punir de quelques railleries. Le carnage, dit-on, fut si horrible, que toute la plaine étoit couverte de sang. La mer, le Nil, les rivages voisins en furent teints pendant plusieurs jours. La terre fut bientôt délivrée de ce monstre. Un centenier lui donna la mort, et cet assassinat fut regardé comme un bonheur pour le genre humain. Méchant envers tous, sans être bienfaiteur d'aucun, il laissa une mémoire aussi odieuse que celle de *Néron* et de *Caligula*. Le préfet du prétoire, *Macrin*, né à Alger, et qui d'abord avoit été gladiateur, chasseur de bêtes sauvages, puis notaire, intendant, et avocat du fisc, succéda au fils de *Sévère*, mais ne put se maintenir sur le trône, dont il ne se montra pas digne. Les légions se révoltèrent et proclamèrent un enfant de quatorze ans.

24. Cet enfant s'appeloit *Marcus-Aurelius-Antonius*. Les Phéniciens l'ayant établi pontife du soleil, il prit le nom d'*Héliogabale;* et l'infame mollesse de ses mœurs le fit surnommer le *Sardanapale de Rome*. Le sénat, malgré sa jeunesse, lui donna le titre d'Auguste, ainsi qu'à *Mœsa* son aïeule, et à *Soemie* sa mère. Le nouvel empereur joignoit à l'humeur despotique d'un vieillard emporté, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où

sa mère, plus impudique encore et plus dissolue que *Messaline*, donnoit des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un cloaque de prostitution, habité par tout ce qu'il y avoit de plus infame dans Rome par la naissance et par les mœurs. Les cochers, les comédiens, formoient la cour et l'escorte du souverain du monde. Il tua de sa propre main *Hannys*, son précepteur, qui cherchoit à le tirer de ses débauches. Une de ses folies étoit de faire adorer le Dieu *Hélagabal*, qu'il avoit apporté de Phénicie, et dont il prenoit le nom. Ce Dieu n'étoit autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. *Héliogabale* fit bâtir un temple à cette absurde divinité, et le para des dépouilles de tous les autres. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses de celui de la Lune : la statue même de la déesse fut placée auprès du nouveau dieu, et mariée avec lui. Leurs noces furent célébrées à Rome et dans toute l'Italie. Le César se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifia des enfans de la première distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage périrent par les derniers supplices. *Héliogabale* épousa quatre femmes pendant les quatre années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; et comme c'étoit un sacrilège parmi les Romains, il répondoit à ceux qui le lui reprochoient : « Rien ne convient « mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale. » Il lui prit bientôt une envie plus étrange. Déclarant publiquement qu'il étoit femme, il épousa en cette qualité un officier de ses gardes, puis un de ses esclaves. Une académie, érigée dans son palais, donnoit des décisions sur les raffinemens de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier Romain qui ait porté un habit de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardoit comme les enfans regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisoit à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les

faisoit asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout-à-coup, les renversoient par terre, pour être la pâture des ours et des bêtes féroces. Ces scènes sanglantes le divertissoient. Quelquefois il invitoit à ces repas huit vieillards, huit chauves, huit borgnes, huit boiteux. Ce monstre avoit lassé le monde per ses cruautés : ses soldats se soulevèrent. Il voulut les appaiser ; mais ne pouvant en venir à bout, il courut se cacher dans les latrines du camp. On le découvrit avec sa mère *Soemie*, et on leur trancha la tête.

25. *Alexandre-Sévère*, qu'*Héliogabale* avoit adopté, lui succéda, et commença par réformer tous les abus que le règne de son prédécesseur avoit fait naître. La félicité de son peuple fut son principal objet. Il passoit ses jours entre des savans et des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns et consulter les autres. Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts et les sciences. Il payoit non-seulement les professeurs qui les enseignoient, mais encore les pauvres écoliers qui avoient du goût pour l'étude. Il donnoit un logement dans son palais aux gens de lettres distingués. Il savoit récompenser et punir à propos. Un homme d'esprit, nommé *Vetronius-Furinus*, vendant à ses protégés le crédit qu'il avoit auprès de l'empereur, *Alexandre* ordonna qu'il fût lié à un potean, et qu'on allumât autour de lui du foin et du bois vert, tandis qu'un héraut crieroit : « Le vendeur de fumée est puni par la fu-« mée. » A son avènement, le palais impérial étoit un gouffre où s'engloutissoient tous les revenus de l'empire. Il y avoit une multitude de charges inutiles : il les supprima. Il ne garda pour le service journalier que les personnes absolument nécessaires. Le luxe des équipages, et sur-tout celui des tables, fut proscrit. Les jours de cérémonie, on ne servoit sur celle de ce bon empereur, que deux faisans et deux poulardes. Pour faire un bon choix des personnes destinées aux emplois publics, il les annonçoit avant que de les y nommer : tous les particuliers pouvoient dire alors ce qu'ils savoient pour et et contre les candidats. Quand les

magistrats étoient choisis, il leur accordoit tous les honneurs dont ils étoient dignes, et les faisoit même monter avec lui dans sa litière. Il fut assassiné par un de ses officiers nommé *Maximin*, et ce fut une perte pour la vertu et pour l'empire.

27. Fils d'un jardinier, mais qui, s'étant mis dans la milice, avoit obtenu le grade de tribun, *Probus* dut à son mérite les dignités qui l'élevèrent par degrés à l'empire, après la mort de *Tacite*, en 276. Après avoir triomphé des ennemis du dehors, et rétabli la paix dans l'intérieur des provinces, il en profita pour orner ou rebâtir plus de soixante-dix villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, et donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules et dans l'Illyrie. Le seul défaut de ce grand prince, fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Quand on eut appris que ses soldats l'avoient massacré, tous les peuples prirent le deuil : « Grand « Dieu ! s'écrioit-on, que vous a fait la république, « pour lui enlever un si bon prince ? « L'armée même qui s'étoit révoltée contre lui, se reprochant son crime, lui éleva un monument, qu'elle orna de cette épitaphe : « Ici repose l'empereur *Probus*, vraiment digne « de ce nom par sa probité. Il triompha des Barbares « et des usurpateurs, et fut le père de ses peuples. »

28. Après la mort de *Numérien*, l'empire romain eut *Dioclétien* pour maître. Il s'étoit élevé du rang de simple soldat à cette dignité suprême par l'éclat de sa valeur. Il fit des lois très-équitables, embellit un grand nombre de villes ; et la postérité le mettroit au nombre des grands princes, s'il n'eût pas terni ses vertus en répandant le sang des chrétiens. Le nombre des martyrs fut si grand, que les ennemis du christianisme se vantèrent, dans une inscription, de l'avoir anéanti : mais la persécution ne servit qu'à faire triompher la religion. *Dioclétien*, devenu foible, abdiqua la souveraine autorité, et vécut en philosophe dans sa retraite de Salone, s'amusant à cultiver ses jardins et ses vergers, et disant à ses amis qu'il n'avoit commencé à vivre, que du jour de sa renonciation. *Maximilien-Hercule*, son ami, qu'il

avoit associé à sa grandeur, l'exhortoit à la reprendre : « Non répondit-il, le trône ne vaut pas la tranquillité « que je goûte ; je prends plus de plaisir à tracer et « à planter les plates-bandes de mon jardin, que je « n'en puis trouver à gouverner la terre. »

29. Dans leur jeunesse, *Julien*, appelé depuis l'*Apostat*, et *Gallus* son frère, eurent un gouverneur nommé *Mardonius*, qui s'appliqua à leur former le cœur et l'esprit, à leur inspirer de la gravité, de la modestie, et du mépris pour les plaisirs des sens. Tous deux entrèrent dans le clergé, et firent l'office de lecteur, mais avec des sentimens bien différens sur la religion : *Gallus* avoit beaucoup de piété, au lieu que *Julien* avoit en secret du penchant pour le paganisme. Ses dispositions éclatèrent lorsqu'il fut envoyé à Athènes à l'âge de vingt-quatre ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions de la religion païenne. Il s'attacha sur-tout au philosophe *Maxime*, qui flattoit son ambition en lui promettant l'empire. C'est principalement à cette curiosité sacrilège de connoître l'avenir, et au désir de dominer, que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince. Proclamé empereur par ses soldats, admirateurs de ses vertus, son premier soin, quand son autorité fut reconnue dans toutes les provinces, fut d'en bannir le luxe et la mollesse. Il avoit demandé un barbier pour se faire raser : il s'en présenta un superbement vêtu, il le congédia : « Mon ami, lui dit-il, ce « n'est pas un sénateur que je demande. » Certains officiers qui, sous prétexte, suivant leur charge, d'informer l'empereur de choses utiles, étoient des espions dangereux, furent supprimés. Ce retranchement de tant d'emplois inutiles tourna au profit du peuple. Le prince lui remit la cinquième partie des impôts. Ceux qui s'étoient déclarés contre lui lorsqu'il étoit simple particulier, n'eurent qu'à se louer de son indulgence quand il fut décoré du diadême impérial. Pendant un séjour qu'il faisoit à Antioche, un homme vint lui embrasser les genoux, pour le supplier de lui accorder la vie : « C'est, dit-on à l'empereur, ce brouillon de *Théo-* « *dote*, autrefois chef du conseil d'Hiérapie. » Un autre

ajouta méchamment : « Seigneur, en reconduisant « *Constance*, qui se préparoit à vous attaquer, ce mal- « heureux le supplia de lui envoyer votre tête. — Je « savois tout cela, » répondit *Julien*, adressant la parole à *Théodote*, qui n'attendoit que son arrêt de mort; « mais mon ami, soyez tranquille, et retournez « chez vous : vous vivez sous un prince qui, suivant la « maxime d'un grand philosophe, cherche de tout son « cœur à diminuer le nombre de ses ennemis, et à « augmenter celui de ses amis. » Les philosophes, au lieu de perfectionner un naturel si heureux, le corrompirent, et lui persuadèrent d'anéantir le christianisme, pour faire revivre l'idolâtrie. *Julien*, trop superstitieux ou trop facile, ordonna par un édit général, de rouvrir les temples du paganisme. Il fit lui-même les fonctions de souverain pontife, avec toutes les cérémonies païennes, s'efforçant d'effacer le caractère de son baptême, avec le sang des victimes immolées aux idoles. Il assigna des revenus aux prêtres des faux dieux; dépouilla les églises de tous leurs biens, pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine; révoqua tous les privilèges que les empereurs avoient accordés aux adorateurs de Jésus-Christ, et ôta les pensions que le grand *Constantin*, son oncle, avoit assignées pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges. Plus adroit que ses prédécesseurs, et sachant que la persécution n'avoit servi qu'à rendre l'Eglise plus féconde, il affecta une grande douceur envers les fidèles. Son but étoit de les pervertir par les caresses, les avantages temporels, et les vexations, mais cachées sous des prétextes étrangers. S'il enlevoit les richesses des églises, c'étoit, disoit-il, pour faire pratiquer aux *Galiléens*, car c'est ainsi qu'il les appeloit, la pauvreté évangélique. Il leur interdit le pouvoir de plaider et de se défendre en justice, leur ferma l'entrée de toutes les charges publiques, et leur défendit d'enseigner les belles-lettres, n'ignorant pas les grands avantages qu'ils tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme et l'irréligion. Malgré le mépris qu'il leur témoignoit en toute occasion, il sentoit cependant combien l'éclat

l'éclat de leurs vertus et la pureté de leurs mœurs les rendoient respectables. Il ne cessoit de proposer leurs exemples aux prêtres des païens. Tel fut le caractère de la perfection de *Julien :* une feinte bonté, un langage en apparence équitable, et la dérision de l'Evangile. Il en vint néanmoins à tolérer ouvertement les emprisonnemens et les meurtres ; il y eut un grand nombre de martyrs dans la plupart des provinces, et peut-être eût-il fini par être aussi cruel que *Dioclétien* et les autres persécuteurs, si Dieu n'eût mis un frein à ses barbares projets, en permettant qu'il fût tué dès le premier combat qu'il livra aux Perses, contre lesquels il venoit de marcher. La mort le trouva tranquille : « Je « me soumets avec joie, dit-il à ses amis, aux décrets « éternels, convaincu que celui qui est épris de la vie « quand il faut la quitter, est plus lâche que celui qui « voudroit mourir quand il faut vivre. Ma vie a été « courte, mais mes jours sont pleins. La mort, qui est « un mal pour les méchans, est un bien pour l'homme « vertueux. C'est une dette qu'il faut payer, et le sage « l'acquitte sans murmure. J'ai été particulier et empe- « reur ; et dans la vie privée et sur le trône, je n'ai « rien fait, je pense, dont j'aie lieu de me repentir. » Il expira en s'entretenant sur la noblesse des ames, avec le philosophe *Maxime*. Il n'y a guère de prince dont les auteurs aient parlé plus diversement, parce qu'ils l'ont regardé sous différens points de vue, et qu'il étoit lui-même un amas de contradictions. D'un côté, savant, libéral, tempérant, sobre, vigilant, affectant la justice, la clémence et la douceur ; d'un autre côté, léger, inconstant, ridicule, il donna dans le fanatisme et les superstitions les plus extravagantes. Il fut plutôt singulier que grand ; et il avoit tous les caprices des philosophes, sans posséder les qualités qui font les sages monarques.

30. *Valentinien II*, étant monté sur le trône impérial, fit briller les excellentes qualités dont l'avoit enrichi la nature. Il se montra digne de *Valentinien* qui lui avoit donné le jour, et de *Théodose-le-Grand* qui le protégeoit. Aussi zélé pour la justice que son père, mais aussi

aux et aussi humain que *Théodose*, il les égaloit tous deux en grandeur d'ame, en tempérance, en courage, et faisoit espérer qu'il les égaleroit un jour en prudence, en politique et en science militaire. Ce qui prouve la force naturelle de son ame, c'est qu'en très-peu de temps il sut redresser sa conduite, et se corriger de tous ses défauts. Sous la tutèle de *Justine*, sa mere, il avoit persécuté l'Eglise et *St. Ambroise*; il s'attacha fortement à la vérité et au saint prélat. Il conçut pour lui une tendresse vraiment filiale; il l'appeloit son père: il se pénétra des sentimens de la plus solide et de la plus fervente piété. Il étoit adonné aux jeux du cirque; il s'en éloigna tout-à-fait: il retrancha même les plus solennels, tels que ceux qui se célébroient le jour de la naissance des princes. Afin de se détacher de la passion pour la chasse, il fit tuer, en un jour, toutes les bêtes de son parc. On pouvoit lui reprocher d'aimer la table: il prit une telle habitude de tempérance, que, dans les festins qu'il continua de donner aux seigneurs de sa cour, pour entretenir leur affection, il s'abstenoit de manger. Il osa même faire l'essai de ses forces, contre un ennemi qu'il est plus sage de fuir que de braver. On le soupçonnoit d'avoir eu des engagemens criminels: soit pour rétablir sa réputation, soit pour se rendre à l'avenir invulnérable, il affronta ce que la volupté a de plus dangereux. Une comédienne de Rome, aussi fameuse par ses déréglemens que par sa beauté, séduisoit toute la jeunesse romaine. Il voulut la faire venir à la cour. Son envoyé, corrompu par l'argent des amans de cette courtisane, étant revenu sans elle, il en fit partir un second. *Valentinien* n'étoit pas marié: on ne doutoit point qu'épris par la renommée, un prince de vingt ans n'eût cédé à une passion qui ne sait pas respecter la pourpre; mais lorsque cette comédienne fut à la cour, il s'abstint de la voir, même sur le théâtre; et, quelques jours après, il la renvoya avec mépris, sans l'avoir vue, n'ayant voulu que donner une preuve de sa continence, et une leçon à ceux de son âge. Il assistoit à tous les conseils; et, malgré son peu d'expérience, il y montroit une prudence

naturelle, et toute la naturité d'un vieillard. Ennemi des délateurs, il s'opposoit à leurs poursuites. Des personnes nobles furent accusées d'avoir conspiré contre lui. Le préfet pressoit le jugement avec ardeur : *Valentinien* arrêta d'abord les procédures, et défendit toute rigueur judiciaire durant le saint temps de Pâques où l'on étoit alors. Quelques jours après, lorsque l'instance commencoit, et qu'on faisoit la lecture de la requête de l'accusateur, il s'écria le premier que c'étoit une calomnie. Il voulut que les accusés demeurassent en liberté, jusqu'à ce qu'on eût des preuves qu'ils étoient coupables. Cette équité fit bientôt connoître leur innocence, et désarma pour jamais la malice des délateurs. Chéri de ses peuples, il les ménageoit comme ses enfans, et ne voulut jamais consentir à de nouvelles impositions : « Ils ne peuvent, disoit-il, supporter les « anciennes ; ne seroit-ce pas une dureté inhumaine « de les accabler encore ? » Cependant il avoit trouvé le trésor épuisé ; et par une sage économie, en se retranchant les dépenses de luxe et de plaisir, il le laissa fort riche. Il aimoit tendrement ses sœurs ; mais il aimoit encore plus la justice : il refusa de juger un procès dans lequel elles disputoient à un orphelin la possession d'une terre ; et il renvoya l'affaire aux juges ordinaires. Elles se désistèrent de leur prétention ; et l'on attribua cette générosité aux conseils de leur frère.

31. *Théodose*, élevé sur le trône des Césars, ne s'occupoit que des moyens de soulager les peuples, et de relever l'honneur de l'empire. Le diadême qu'il n'avoit pas désiré, et que sa vertu seule avoit placé sur son front, n'altéra rien dans son caractère. Aussi chaste, aussi humain, aussi désintéressé qu'il l'avoit été dans sa vie privée, il ne se permettoit que ce que les lois lui avoient toujours permis. Sensible à l'amitié, ami des hommes vertueux, fidelle dans ses promesses, libéral et donnant avec grandeur, communicatif et d'un accès facile, il ne voyoit dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits. Un jour qu'il commettoit des juges à l'examen d'une conspiration qu'on prétendoit formée contre sa personne, comme il les

exhortoit à procéder avec équité et avec douceur : « Notre premier soin, dit un de ces commissaires, « doit être de songer à la conservation du prince. -- Son- « gez plutôt à sa reputation, repartit *Théodose* : l'essen- « tiel pour un prince n'est pas de vivre long-temps, « mais de bien vivre. » Son extérieur noble et majestueux attiroit le respect, sa bonté inspiroit la confiance. Prudent et circonspect dans le choix des magistrats, il eut, en arrivant à l'empire, le singulier bonheur d'en trouver en place un grand nombre tels qu'il les auroit choisis. Il n'étoit pas savant, mais il avoit un goût exquis pour tout ce qui regarde la littérature, et il aimoit les gens de lettres, pourvu que l'usage qu'ils faisoient de leurs talens, n'eût rien de dangereux. Il s'instruisoit avec soin de l'histoire de ses prédécesseurs, et ne cessoit de témoigner l'horreur que lui inspiroient l'orgueil, la cruauté, la tyrannie, et sur-tout la perfidie et l'ingratitude. Les actions lâches et indignes excitoient subitement sa colère ; mais ils s'appaisoit aisément, et un court délai adoucissoit la sévérité de ses ordres. Il savoit parler à chacun selon son rang, sa qualité, sa profession. Ses discours avoient en même temps de la grace et de la dignité. Il pratiquoit les exercices du corps, sans se livrer trop au plaisir et sans se fatiguer. Il aimoit sur-tout la promenade ; mais le travail des affaires précédoit toujours ce délassement. Il n'employoit d'autre régime pour conserver sa santé, qu'une vie sobre et frugale ; ce qui ne l'empêchoit pas de donner dans l'occasion, des repas, où l'élégance et la gaieté brilloient plus que la dépense. Il diminua, dès le commencement, celle de sa table, et son exemple tint lieu de loi somptueire ; mais il conserva toujours dans le service de sa maison cet air de grandeur qui convient à un puissant prince.

32. De tous les enfans de l'empereur *Arcadius*, la seule *Pulchérie* avoit hérité de la grandeur d'ame de *Théodose*, son aïeul. La prudence, qui est dans les autres le fruit de l'expérience, fut en elle un don de la nature. Un coup-d'œil, aussi sûr que pénétrant, lui découvroit promptement ce qu'il falloit faire, et l'exé-

cution suivoit aussitôt. Elle parloit également bien grec et latin, et écrivoit poliment dans ces deux langues. Elle étoit pourvue de toutes les graces de la beauté ; mais, voulant entiérement se consacrer au service de Dieu et de l'état, elle fit vœu de virginité, et porta ses sœurs à suivre son exemple, de crainte que leur mariage ne fût une source de divisions et de jalousie. Afin que sa résolution fût irrévocable, elle la rendit publique, par un présent qu'elle fit à l'église de Constantinople : c'étoit une table d'autel d'un ouvrage admirable, enrichie d'or et de pierreries. L'inscription qu'elle fit graver sur le bord antérieur, marquoit que la princesse l'avoit offerte comme un gage de sa virginité, et pour la prospérité du règne de *Théodose II*, son frère. Détachée de tous les amusemens de la jeunesse et de la grandeur, elle partageoit son temps entre les devoirs de la religion, les œuvres de la charité chrétienne, et le soin des affaires de l'empire. Appliquée à la prière, elle chantoit avec ses sœurs les louanges de Dieu, le jour et la nuit, à des heures réglées. Sa coutume étoit de manger avec elles, et de ne sortir qu'en leur compagnie. D'un accès facile, libérale envers les pauvres, pleine de respect pour les évêques, elle fit construire un grand nombre d'églises, d'hôpitaux, de monastères ; et jamais ces pieuses fondations ne coûtèrent un gémissement aux peuples. Son zéle pour la vérité triompha des hérésies qui s'élevèrent de son temps.

33. *Théodose II* avoit une connoissance assez étendue des lettres, des arts, des sciences, sur-tout de l'astronomie et de l'histoire naturelle. Il jugeoit très-bien du mérite des ouvrages d'esprit, et encourageoit les savans par des honneurs et des récompenses. Personne n'étoit plus adroit à manier un cheval, à tirer de l'arc, à lancer le javelot. Son extérieur étoit doux et agréable, sa taille moyenne et bien proportionnée, ses yeux étoient noirs et à fleur de tête ; ses cheveux blonds. Sans faste et sans orgueil, frugal, infatigable ; souffrant aisément le froid, le chaud, la faim et la soif, il fut un modèle de patience et de douceur ; en sorte

qu'il étoit plus maître de ses passions que de ses sujets. Aussi insensible aux aiguillons de la colère, qu'aux attraits de la volupté, jamais il n'écouta les conseils de la vengeance ; jamais il ne sommeilla dans le sein des plaisirs. Un de ses courtisans lui ayant demandé pourquoi il n'avoit jamais puni de mort une offense qui lui fût personnelle : « Il n'est pas difficile, répondit-il, « d'ôter la vie à un homme ; mais, dès qu'il l'a perdue, « il est trop tard de s'en repentir. » Il ne permit jamais d'exécuter à mort un criminel, dans la ville où il se trouvoit ; la grace arrivoit toujours avant que le coupable fût parvenu au lieu du supplice. Il n'approuvoit pas la persécution suscitée contre les hérétiques ; et, quoiqu'il les réprimât par des lois sévères, il croyoit qu'il ne convenoit pas aux évêques d'armer contre eux le bras séculier, et que l'Eglise ne devoit employer, pour la défense de la foi, que la charité et la persuasion. Un jour qu'il faisoit représenter une chasse dans le cirque de Constantinople, le peuple demanda à grands cris qu'on fît venir dans l'arêne un athlète connu par sa force et par sa hardiesse, pour combattre une bête furieuse et terrible. Alors l'empereur se levant : « Ne « savez-vous pas, s'écria-t-il, que ce n'est pas un jeu « pour moi de voir couler les sang des hommes ? « Cette parole fut une leçon pour le peuple, qui renonça à ces cruels divertissemens. Son humanité à l'égard des officiers de sa maison, est encore une preuve de la bonté de son cœur. Après avoir employé la journée aux affaires, il donnoit à la lecture une partie de la nuit. Mais afin de ne pas obliger ses domestiques à combattre le sommeil pour veiller avec lui, il faisoit usage d'une lampe qui s'entretenoit seule, sans avoir besoin d'aucun service.

34. L'empereur *Maurice*, l'un des plus grands princes qui aient monté sur le trône des Césars, n'étoit plus d'âge à se jouer de la puissance souveraine, quand la main de *Tibère II* le tira de la foule pour le faire succéder à sa puissance et à ses vertus. Aussi sobre, aussi éloigné des plaisirs qu'il l'avoit été dans sa vie privée, il devint encore plus laborieux, plus attentif

à ménager tous ses momens, dont il croyoit devoir compte à ses sujets. Maître de tous les mouvemens de son ame, ferme et constant sans opiniâtreté, il savoit se plier aux circonstances. Grave et sérieux sans hauteur, il réunissoit des qualités qui semblent se combattre; la sévérité et la clémence, un grand courage et une prudence égale. Il étoit naturellement porté à temporiser, et croyoit que toutes les affaires ont leur point de maturité d'où dépend le succès. Il protégeoit les sciences dont il faisoit l'amusement de son loisir: il se plaisoit à entendre la lecture des poëmes, des histoires, et passoit lui-même à l'étude une partie des nuits. Il nous a laissé un traité de l'art militaire, le fruit des observations qu'il avoit faites à la tête des armées. Les bienfaits qu'il répandit sur les bons écrivains ranimèrent, pour quelque temps, le goût des lettres, qui se perdoit de plus en plus. Cependant il n'étoit pas d'un accès facile: il n'accordoit ses audiences qu'à des sollicitations réitérées; mais c'étoit moins par fierté, quoiqu'il eût dans le caractère un peu de froideur et de sécheresse, que par la crainte de se laisser surprendre par de faux rapports, ou séduire par la flatterie qu'il haïssoit plus que la censure. On lui reproche d'avoir trop aimé l'argent: néanmoins, loin de fouler ses sujets, il remit le tiers des impôts établis sous les règnes précédens. Sa piété ne reçut aucune atteinte de la pompe qui l'environnoit. Dès qu'il fut empereur, il écrivit à l'abbé *Théodore*, dont il avoit admiré la sainteté en passant par la Galatie: il le conjuroit de lui accorder le secours de ses prières, afin qu'il pût rendre ses peuples heureux et les défendre contre les Barbares.

35. Les anciens auteurs qui ont décrit les mœurs des Francs, nous les représentent comme des sauvages, qui ne vivoient que de leur chasse, de fruits, de légumes et de racines; mais ces sauvages, avec leur barbarie et leur rusticité, valoient mieux peut-être que les nations polies et civilisées qui habitoient les contrées soumises aux Romains. Plus jaloux de leur liberté qu'avides des superfluités du luxe, ils ne connoissoient ni l'or, ni l'argent, et tout leur commerce se faisoit

par échange. Ils n'avoient d'autres villes que leurs forêts, d'autres maisons que des antres souterrains, ou de grossiers bâtimens de bois ou d'argile ; d'autres possessions que les terres que le magistrat ou le prince leur distribuoit, chaque année, selon la condition, les services et la valeur de chacun d'eux. Vrais, fidelles, sincères, ils se piquoient de la plus scrupuleuse délicatesse sur le point d'honneur. Rigides observateurs des lois de la nature, ils ignoroient, ou punissoient sévèrement les abominations qui déshonoroient la Grèce et l'Italie. Généreux dans leurs inimitiés, une offense étoit aussitôt pardonnée que reconnue. Implacables dans leurs hostilités, souvent leur vengeance étoit féroce. Citoyens zélés, ils étoient toujours prêts à tout sacrifier pour la patrie. Redoutables voisins, ils faisoient consister leur gloire et leur sureté à dévaster leurs propres fontières, et à se séparer du reste de l'univers par d'affreuses solitudes. Mélange singulier d'activité et d'inertie, ils ne savoient ni s'occuper utilement pendant la paix, ni se modérer pendant la guerre. On admiroit sur-tout leur zèle empressé à exercer l'hospitalité. Leurs maisons étoient toujours ouvertes à l'étranger ; on le défrayoit pendant son séjour ; on lui faisoit des présens à son départ. Leur religion se ressentoit de la simplicité de leurs mœurs. Leux dieux étoient le Soleil, la Lune, le Feu, les Arbres, les Rivières ; leurs temples, des cavernes ténébreuses, ou les endroits de leurs forêts les plus sombres et les plus impénétrables à la clarté du jour ; leurs sacrifices, des victimes humaines, des brebis, des loups, des renards ; leurs prêtres, des magiciens plutôt que des théologiens Une convenance mutuelle de caractère, et la réciprocité des sentimens, plutôt que l'intérêt, présidoient à leurs mariages. Les femmes exclues des successions n'apportoient aucune dot. Leur tendresse pour les morts se montroit seule dans leurs funérailles : ils ne brûloient les cadavres qu'avec un bois choisi ; ou, s'ils les inhumoient, c'étoit avec tout ce que les défunts avoient de plus riche et de plus précieux, souvent même avec un domestique pour les servir

dans l'autre monde. La nation étoit divisée en quatre classes, les nobles, les libres, les affranchis, les serfs. L'histoire leur donne tantôt des rois, quelquefois un prince, souvent des ducs. L'autorité des rois étoit perpétuelle, celle des princes n'avoit qu'une durée limitée, les ducs ne commandoient que pendant la guerre. Les uns et les autres n'avoient qu'un pouvoir limité : les grandes affaires se décidoient dans l'assemblée des états. Aucun de ces chefs n'avoit droit de lever des impôts : chaque particulier leur payoit un tribut volontaire sur sa récolte, ou sur ses troupeaux. Ce présent, libre hommage de l'amour du sujet, étoit en même temps la récompense des travaux, et tout l'entretien de la maison du souverain. L'usage des lettres ou caractères leur étant totalement inconnu, ils n'avoient ni annales, ni lois écrites. Les Bardes ou poètes étoient leurs historiens, les chansons leurs histoires, la coutume et les lumières du bons sens, leur code et leur digeste. On punissoit l'adultère, crime presque inconnu chez eux, par l'ignominie de la répudiation : une mort honteuse étoit le châtiment des traîtres et des transfuges. On ensevelissoit tout vivans dans un bourbier les lâches, les poltrons, et ceux qui s'étoient souillés d'un crime abominable : supplice inoui, qui caractérise parfaitement l'horreur qu'avoient pour toute espèce d'infamie, ces peuples aussi braves que vertueux. Le génie guerrier de la nation paroissoit jusque dans l'éducation des enfans ; ils ne connoissoient d'autres jeux, d'autres amusemens, que l'exercice à pied ou à cheval. Cependant ils ne pouvoient porter les armes que du consentement de leur cité. On s'assembloit : quelqu'un des princes, les pères, ou les parens des candidats, leur faisoient présent d'une lance et d'un bouclier ; cette cérémonie les initioit dans l'ordre militaire, et les associoit aux braves de l'état.

30. On a beaucoup disputé si *Clovis*, le premier de nos rois qui mérite cet auguste nom, étoit plus guerrier que politique : la Gaule, subjuguée par ses armes, et conservée par sa prudence, est une preuve qu'il

étoit aussi sage dans le conseil, que redoutable à la tête d'une armée. Sévère observateur de la discipline, il s'armoit de toute son auterité pour la maintenir. Un soldat avoit eu l'audace de donner un coup de hache sur un vase d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires, qui avoit été pris dans une église dépendante de *St. Remy*, et que *Clovis* vouloit rendre, à la prière de ce vénérable prélat. Le monarque dissimula, parce qu'il eût été dangereux de punir alors cet attentat. Mais, l'année suivante, dans une revue générale de ses troupes, apercevant ce même soldat, il lui arracha sa hache, sous prétexte qu'elle n'étoit point assez propre, la jeta par terre; et, lorsque ce soldat la ramassoit, il lui fendit la tête, en lui disant: Souviens-toi du vase de Soissons. » Cet acte de la souveraine puissance, fait à propos, lui mérita, de la part de ses peuples, un respect profond, qui fut encore singulièment augmenté par le soin qu'il prit de la législation, et de la rédaction du code actuel, appelé *lois saliques*. Heureux ce prince, si, constant dans la pratique des vertus qui font le grand roi, il n'eût point, par un tissu de cruauté, et par l'usurpation des petits états des princes de son sang, démenti les bénédictions données aux premières années de son règne, et montré, dans les dernières, l'homme injuste et barbare à la place du héros! Après sa mort, ses quatre fils partagèrent ses états. *Thierri I* fut roi d'Austrasie, dont Metz étoit la capitale; *Clodomir* fut roi d'Orléans; le royaume de Paris appartint à *Childebert I*, et celui de Soissons fut soumis à *Clotaire I*. L'histoire de ces quatre princes ne présente qu'une suite de guerres excitées par l'ambition, la vengeance et la haine, et un affreux tissu de cruautés plus atroces encore que celles dont *Clovis* leur avoit donné l'exemple. Jamais on n'oubliera la barbarie que *Childebert* et *Clotaire* exercèrent à l'égard des trois enfans de *Clodomir* leur frère, qui venoit d'être tué dans une bataille, et dont ils vouloient envahir l'héritage. *Clotilde* s'étoit chargée de l'éducation des jeunes princes, ses petits-fils; ils engagent cette vertueuse reine à les leur en-

voyer, et à peine les ont-ils en leur puissance, que *Clotaire* saisit l'aîné, le renverse par terre et le poignarde. Le second effrayé, se jette aux pieds de *Childebert*, et lui demande la vie. Le monarque attendri ne peut retenir ses larmes. *Clotaire* lui reproche sa foiblesse, lui arrache l'enfant, et l'égorge sur le corps de son frère. Le troisième eut le bonheur d'échapper aux fureurs de ce prince inhumain : il se consacra au service des autels, et fut dans la suite honoré sous le nom de *Saint-Cloud*.

37. *Thierri* n'eut rien de médiocre, ni vices, ni vertus. Grand roi, méchant homme; jamais monarque ne gouverna avec plus d'autorité; jamais politique ne respecta moins les lois de l'humanité et de l'honneur. Ayant vaincu *Hermenfroy*, roi de Thuringe, il l'attira à sa cour, sous prétexte de traiter avec lui. Le prince trop crédule se rendit à Tolbiac; et se promenant avec son vainqueur sur les murailles de cette ville, il fut précipité dans le fossé, où il expira. *Thierri* s'empara de tous ses états, et voulut ensuite immoler *Clotaire* même, son propre frère, à son ambition. Il lui avoit demandé un entretien secret. Le roi de Soissons aperçut, en entrant, les pieds de quelques soldats cachés derrière une tapisserie. Il fit signe aux seigneurs avec lesquels il étoit venu, de le suivre, et de veiller sur sa personne. Ainsi escorté, il se présenta devant son frère, qui, sans paroître déconcerté, le combla de caresses, et lui fit don d'un riche bassin, présent à la mode dans ces temps-là.

38. *Théodebert*, fils de *Thierri*, fut le plus accompli des descendans de *Clovis*. Vaillant, hardi, intrépide, il étoit à peine sorti de l'enfance, qu'il mérita, par une victoire célèbre qu'il remporta sur les Danois, le surnom de *Prince utile* : expression singulière, qui présente l'idée d'un guerrier capable des plus grandes entreprises. Bienfaisant, humain, sensible à la misère de ses peuples, il n'eut rien de cette férocité qui déshonore la mémoire de son aïeul, de son père et de ses oncles. Adoré de ses sujets, recherché de ses voisins, redouté de ses ennemis, jamais prince ne soutint plus

glorieusement la dignité de sa couronne. On admire sur-tout la belle réponse qu'il fit à l'évêque *Didier*. Ce prélat lui rapportoit une somme considérable, qui avoit été prêtée aux habitans de Verdun sur le trésor royal. Le monarque refusa de la reprendre. « Nous « sommes trop heureux, lui dit-il, vous, de m'avoir « procuré l'occasion de faire du bien, et moi, de ne « l'avoir pas laissé échapper. »

39. Tous les ordres de l'état se ressentirent vivement de la perte de *Childebert I*. La noblesse perdoit un chef dont les manières affables et pleines de bonté, captivoient tous les cœurs. Le peuple regrettoit un souverain équitable, qui le gouvernoit avec beaucoup de modération et de sagesse. La religion pleuroit un protecteur dont le zèle n'avoit point de bornes. Quantité de monastères et d'hôpitaux, bâtis et fondés avec une magnificence vraiment royale; une chartre publiée, sous son autorité, pour abattre les idoles et les figures consacrées au démon dans toute l'étendue de son royaume; quatre conciles tenus sous son règne et par ses ordres, un à Orléans, un à Arles, deux à Paris, sont autant d'illustres monumens de la piété, de la bienfaisance, de la vigilance de ce grand prince. On lui reproche avec justice la mort de ses neveux, fils de *Clodomir* son frère : et si quelque chose peut diminuer ce crime, c'est qu'il eut assez de sensibilité pour ne vouloir point le consommer lui-même, et pour gémir sur la déplorable destinée de ces innocentes victimes immolées à l'ambition.

Après la mort de ce prince, la monarchie française fut toute entière réunie sous les lois de *Clotaire*, qui commanda durant cinquante-un ans depuis la mort de *Clovis*, et dont le règne n'offre que des adultères, des incestes, des meurtres, des horreurs. Il laissoit quatre enfans, qui partagèrent de nouveau le royaume, suivant la mauvaise politique d'alors. *Caribert* fut roi de Paris; *Gontran*, d'Orléans et de Bourgogne; *Sigebert I*, d'*Austrasie*; et *Chilpéric I*, de Soissons.

40. *Fortunat* nous représente *Caribert* comme un prince sage, modéré, dont les mœurs étoient extrê-

mement douces. Ami des belles-lettres, il parloit le latin comme sa langue naturelle. Zélé pour l'observation des lois, il ne s'occupoit que du bonheur et de la tranquillité de ses sujets. Roi pacifique, mais jaloux de son autorité, il savoit la soutenir avec autant de dignité que de fermeté. Mais comment concilier ces éloges avec les scandales qu'il donna à son peuple ? Après avoir repudié sa première épouse pour satisfaire sa seule inconstance, il donna sa main à la fille d'un artisan. Celle-ci fut bientôt remplacée par sa sœur, qui étoit consacrée à Dieu. Enfin, il quitta encore cette dernière, pour élever sur le premier trône de l'empire français la simple fille d'un berger. Je sais que les mœurs étoient alors très-corrompues; mais un roi peut-il mériter le titre de grand et de sage, quand, par ces exemples, il enchérit encore sur la perversité de son siècle ?

41. *Gontran* fut un prince médiocre, toujours mal servi, parce que jamais il ne sut faire respecter son autorité. Bon, mais de cette bonté qui inspire la licence plutôt que la vénération; il aimoit ses sujets, et n'eut pas la force de les défendre contre les vexations de ses ministres. Doux, humain, complaisant, mais plus par timidité que par vertu, en n'osoit l'aborder dans les accès de sa colère. Souvent, dans les premiers transports de sa fureur, il prononça des arrêts de mort pour des causes très-légères. Une de ses femmes, sur le point de rendre l'ame, le pria de faire mourir deux médecins, dont les remèdes, à ce qu'elle prétendoit, la conduisoient au tombeau : il eut assez de foiblesse pour le lui promettre, et de cruauté pour lui tenir parole. Apercevant un taureau sauvage nouvellement tué dans une forêt, il s'en prit au garde. Celui-ci en accusa un chambellan nommé *Chundon*, qui nia le fait. Le roi ordonna que la querelle seroit décidée par un combat. L'accusé étoit vieux et infirme; il mit en sa place un de ses neveux, qui blessa mortellement l'accusateur: mais, en voulant le désarmer, il se tua lui-même du poignard de son ennemi. La mort du champion fut regardée comme la conviction du chambellan. Le monarque le fit saisir : il fut lapidé sur-le-champ. Voilà

ce que, dans ces temps barbares, on appeloit amour de la justice. On ajoute que *Gontran* avoit un grand fonds de piété, qu'il menoit une vie austère, faisoit de grandes largesses aux pauvres, aimoit, respectoit la religion, l'Église et ses ministres, et c'est-là peut-être ce qui l'a fait mettre au nombre des saints; mais ces vertus, qui peuvent suffire à un simple particulier, ne font pas seules le grand monarque.

42. Généreux, libéral, bienfaisant, jamais souverain ne règna avec plus d'empire sur le cœur de ses sujets, que *Sigebert*. C'étoit le monarque le plus parfait qui eût encore paru sur le trône français. Intrépide dans le danger, inébranlable dans le malheur, il sut, jusques dans les fers, se concilier le respect et l'amour d'un vainqueur, qui avoit à peine l'extérieur de l'humanité. Ayant déclaré la guerre aux Abares, peuple sauvage et vagabond, il osa les attaquer avec des forces bien inférieures. Dans la chaleur du combat, les Français trop foibles prirent la fuite; *Sigebert* seul se défendit vaillamment, jusqu'à ce qu'enfin, investi par les ennemis, il fut forcé de se rendre. On le conduisit à la tente du roi barbare. Ce prince, frappé de la figure, de l'intrépidité et de la majesté de son prisonnier, le combla de caresses, lui rendit la liberté, et lui jura une amitié qui fut constante. Réglé dans ses mœurs, roi jusque dans ses inclinations, jamais on ne vit le monarque austrasien s'attacher comme ses frères *Chilpéric* et *Caribert*, à des objets dont la bassesse déshonore la majesté. On peut dire que son règne fut celui de la décence et de l'honneur. Il eût été celui de toutes les vertus, si ce prince eût pu vaincre le ressentiment qui l'animoit à la perte de ce même *Chilpéric*, dont l'ambition, les crimes, les perfidies, excitoient sa vengeance, et qu'il étoit sur le point de dépouiller de tous ses états, lorsque deux scélérats, envoyés par *Frédegonde*, l'assassinèrent à Vitry, où il s'étoit rendu pour recevoir l'hommage de ses nouveaux sujets.

43. *Chilpéric I* fut le Néron de la France, qu'il mit en combustion; le bourreau de sa famille, qu'il sembloit avoir entrepris d'exterminer; le tyran de ses sujets;

qu'il accabla tellement d'impôts, que la plupart se virent forcés d'abandonner leurs possessions. Avide d'argent jusqu'à la tyrannie, il étoit magnifique jusqu'à l'ostentation dans ses meubles et dans ses équipages: voluptueux jusqu'à la débauche, son incontinence n'avoit point de bornes; et s'il fut enfin fidelle à la redoutable *Frédegonde*, la crainte le retint, plutôt que le devoir. Impie jusqu'au scandale, superstitieux jusqu'à la petitesse, croyant à peine en Dieu dont les ministres étoient le sujet éternel de ses railleries, on ne peut exprimer jusqu'où il portoit le respect pour *St. Martin*, évêque de Tours, et la crainte de l'irriter contre lui. Vain, présomptueux, téméraire, il osa sonder les profondeurs des mystères de la religion; et il avoit concerté un édit, par lequel il défendoit de reconnoître aucune distinction dans les personnes de la sainte Trinité: ce ne fut qu'en s'armant du zèle le plus intrépide, que *Grégoire* de Tours, et *Salvius*, évêque d'Albi, le lui firent supprimer. Jaloux de la réputation d'auteur et de bel-esprit, il composa quelques volumes de méchante prose, et de vers plus mauvais encore. Il voulut ajouter à l'alphabet gaulois toutes les lettres doubles des Grecs. Il ordonne de les employer non-seulement dans les livres nouveaux, mais même de les insérer dans les anciens. On vit à sa mort un exemple frappant du peu de fonds que les mauvais rois doivent faire sur les hommages d'une cour idolâtre, qui encense toujours le rang, jamais la personne. Ayant été assassiné par les émissaires de *Frédegonde*, son corps abandonné de tout le monde, seroit demeuré sur le lieu où il avoit été percé, si *Mélus*, évêque de Senlis, qui, depuis trois jours, sollicitoit inutilement une audience, n'eût pris le soin de le transporter à Paris, dans l'église de S. Germain-des-Prés, où il fut inhumé sans pompe. Son fils, *Clotaire II*, succéda à son trône et à ses vices.

44. *Clotaire*, fils de *Chilpéric I*, fut le second du nom, et, par une destinée singulière, le second roi de Soissons qui ait réuni toute la monarchie française, toujours divisée depuis la mort de *Clovis*. On ne peut disconvenir qu'il n'ait été un prince vaillant et brave,

habile dans l'art de gouverner, populaire, affable, charitable envers les pauvres, libéral envers les églises, zélé pour l'observation des saints canons, ami et protecteur ardent de tous les serviteurs de Dieu. Il avoit exilé *St. Loup*, évêque de Sens, parce que, fidelle à la famille de *Thierri*, il s'étoit opposé de tout son pouvoir à l'invasion de la Bourgogne : il le rappela au bruit des merveilles qu'il opéroit, l'invita à sa cour, lui demanda pardon, le fit manger à sa table, et le combla de présens. Il rendit aux lois leur ancienne vigueur, et mérita par les règlemens qu'il fit, un rang honorable parmi les législateurs : c'est à lui que l'on doit le code des lois allemandes. Elles furent rédigées et mises par écrit dans un parlement de trente-trois évêques et de trente-quatre ducs, assemblés sous les ordres du prince. Il avoit l'esprit orné, aimoit les belles-lettres, se piquoit de politesse et de galanterie ; mais sa complaisance pour le beau sexe passa les bornes de la décence, et ses penchans firent quelquefois rougir les bonnes mœurs. On lui reproche encore d'avoir trop aimé la chasse. Ce noble amusement, que *Platon* appelle un exercice divin, et l'école des vertus militaires, est utile et même nécessaire aux princes; mais il ne doit pas leur faire oublier les devoirs qu'ils sont obligés de remplir, et cette héroïque récréation dégrade celui qui ne connoît qu'elle. Au reste, si *Clotaire* n'eût eu que cette seule passion, l'indulgente postérité pourroit souscrire aux éloges que les historiens de son temps lui ont donnés. Elle n'auroit pas à lui reprocher l'usurpation du trône de *Thierri*, le massacre des petits-fils de *Brunehault*, la mort cruelle de cette illustre princesse, épouse de *Sigebert*, fille et mère de plusieurs rois ; cette reine que l'évêque *Fortunat* nous dépeint sous l'image même des graces et de la beauté; que *Grégoire* de Tours nous propose comme un modèle de vertu, de décence, de sagesse et de douceur, et que *St. Grégoire*, pape, nous représente occupée à tout ce que la religion exige d'une pieuse reine, d'une infatigable régente, et d'une mère véritablement chrétienne. Il est honteux pour l'humanité que les contemporains de

ce prince, surpris par ses bienfaits, aient fermé les yeux sur les barbaries que son ambition lui fit commettre au mépris de l'équité, des lois de l'honneur, et des principes de l'humanité chrétienne.

45. Les commencemens du règne de *Dagobert I* le firent, en quelque sorte, adorer de son peuple, qu'il délivra de l'oppression des grands; mais bientôt il cessa d'être l'objet de son amour. Il le surchargea d'impôts pour satisfaire l'insatiable avidité de ses maîtresses. Il se fit craindre de ses sujets, rechercher de ses voisins; mais il n'étoit pas doué de cette valeur active qui, jusqu'à lui, sembloit héréditaire dans la famille de *Clovis*. Il fit peu la guerre par lui-même, beaucoup par ses lieutenans. Magnifique en tout, très-aumônier, même au milieu de ses désordres, il fut sur-tout libéral envers les églises et les monastères; et c'est ce qui lui a mérité les éloges des moines de son temps, qu'il avoit accablés de bienfaits. Le plus beau monument de son administration, est la collection des lois des différentes nations soumises à son empire. Dans le recueil qui nous en reste, celles des Français sont comprises sous le titre de *loi salique* ou loi *ripuaire*.

46. L'histoire du règne des descendans de *Dagobert*, est celle de la décadence de la maison royale. L'énorme autorité que les maires du palais usurpèrent pendant une si longue anarchie, leur servit enfin de degrés pour monter sur le trône. Le caprice, l'ambition et l'intérêt devinrent les seules règles de leur gouvernement. Les jeunes princes furent élevés dans une honteuse inaction, ou choisis sans capacité. Les tenant toujours éloignés des affaires, ils ne leur inspirèrent aucuns sentimens dignes de leur auguste rang. Ils étudioient leur foible, non pour le réprimer, mais pour le fortifier, et abusoient même de leurs pieuses inclinations, pour les gouverner plus absolument. De tous ces maires, le plus illustre fut *Charles-Martel*, qui gouverna durant vingt-cinq ans toute la France, avec le titre de duc des Français. Grand prince, grand capitaine, il réunit toutes les vertus qui forment le politique et le guerrier: sagesse dans le projet, il pénétroit d'un coup-d'œil

toutes les suites d'une entreprisse, toujours prêt à prendre le parti le plus convenable aux circonstances; célérité dans l'action, on le voyoit d'un moment à l'autre, traverser avec une armée la vaste étendue de la monarchie, et paroître sur les rives de l'Elbe, lorsqu'on le croyoit encore sur les bords du Rhône; courage dans l'exécution; il fut toujours le premier à combattre, toujours le dernier à sortir de la mêlée, toujours frappant de si rudes coups, qu'il mérita le surnom de *Martel*; modération dans le succès; il parvint à la souveraine puissance sans meurtres, sans assassinats, sans exils. Son esprit, sa valeur, son activité commencèrent sa fortune; sa conduite, sa douceur, son habileté la fixèrent. Il ne manqueroit rien à sa gloire, s'il eût eu pour le sang de ses rois le respect et la fidélité que tout sujet, quelqu'élevé qu'il soit, doit à ses maîtres.

47. *Pépin-le-Bref* fut un prince grand en paix comme en guerre. Il est le premier, dit un ancien auteur, qui soit devenu roi des Français, autrement que par le droit de la naissance; parole qui présente l'idée d'un usurpateur; idée toujours odieuse, mais effacée par tant de belles actions, qu'il n'est presque plus permis de le regarder que comme un des plus glorieux monarques qui aient jamais régné sur la France. Il osa détrôner son roi: c'est une tache à sa mémoire; mais il n'ensanglanta point les voies du trône: il ne choisit que les moins violentes. Il avoit à combattre tout à la fois la fierté des grands, l'orgueil des princes tributaires, l'amour naturel, des Français pour la famille royale, et sur-tout ce religieux scrupule où les retenoit le serment prêté à *Childéric III*, dernier prince de la race des *Mérovingiens*, maison auguste, qui, durant deux cent soixante-dix ans, à compter de *Clovis*, avoit donné trente-six rois à la France, et dont l'origine se perdoit dans l'antiquité la plus reculée. Il subjugua les premiers par l'admiration de ses vertus; il réduisit les seconds par la force des armes; il captiva les derniers par la douceur et la sagesse de son administration. Monté sur le trône, il s'y soutint par les mêmes moyens qui l'y avoient élevé. Il est peu de rois qui aient donné à

la noblesse plus de part dans le gouvernement : il lui communiquoit les affaires les plus importantes ; mais plus il affectoit de paroître dépendant, plus il acquéroit d'autorité. Maître absolu de toutes les délibérations, sa volonté fut toujours la règle des décisions. L'éclat de ses victoires, celui de ses conquêtes, son application constante à rendre ses sujets heureux, la protection qu'il accorda à l'Eglise, le zèle qu'il témoigna toujours pour la propagation et l'affermissement de la vraie foi, firent tellement oublier l'injustice de son usurpation, qu'on ne vit, durant tout son règne, ni soulèvement, ni faction. Génie sublime, Guerrier intrépide, politique consommé, il eût pu passer pour le plus grand roi du monde, s'il n'avoit eu pour père un *Charles-Martel*, et pour fils un *Charlemagne*. Il égala le premier, dont il fut le fidelle imitateur : il ne fut surpassé que par le second, auquel il eut la gloire de servir d'exemple.

48. Rien, en effet, n'égale le tableau que l'histoire nous trace des vertus de *Charlemagne*, qu'elle nous représente comme le héros de la France et de l'univers, le modèle des grands rois, l'ornement et la gloire de l'humanité. Il étoit de la plus haute taille, de l'extérieur le plus majestueux ; le plus fort et le plus robuste de son temps. Cette supériorité, riche présent de la nature, étoit relevée en lui par celle que donnent les qualités de l'esprit, du cœur et de l'ame. Génie sublime, vaste, intrépide ; l'Italie, l'Espagne, la Germanie et l'Orient conjurés en même temps, ne purent lui arracher la plus légère marque d'embarras ou d'inquiétude. Au milieu de toutes les guerres qui agitèrent son règne, il sut donner ordre à tout et par-tout, réglant son état et l'Eglise comme s'il eût été dans une profonde paix, y faisant fleurir l'abondance par une vigilance qui s'étendoit à tout : la piété, par de fréquens conciles, où souvent il assistoit en personne ; et les lettres, par la protection constante qu'il leur accordoit : ami lui-même et cultivateur zélé des sciences ; aussi admirable, lorsqu'il décidoit une question dans une assemblée de savans, que

lorsqu'il dictoit des oracles dans son conseil; aussi grand lorsqu'il haranguoit un concile, que lorsqu'il gagnoit des batailles à la tête d'une armée. Sage dans le projet, les mesures qu'il prenoit étoient toujours celles qu'il falloit prendre. Constant et ferme dans ses entreprises, il savoit les soutenir avec courage, et forcer la fortune à les couronner. Ardent à les poursuivre, on le voyoit passer rapidement des rives de l'Elbe sur les bords de l'Ebre; et du fond de la Germanie, à l'extrémité de l'Italie. Heureux dans l'exécution, il fut toujours victorieux quand il conduisit lui-même ses armées, et rarement il fut défait lorsqu'il fit la guerre par ses lieutenans. Son tendre amour pour ses peuples lui faisoit verser des larmes sur les malheurs qu'il n'avoit pu prévoir, mais qu'il sut toujours réparer. Son caractère bienfaisant et généreux lui mérita, même auprès des païens, le glorieux nom de *Père de l'univers*. Sa charité sans bornes épuisa ses trésors pour soulager la misère des chrétiens de Syrie, d'Egypte et d'Afrique. Ses manières aimables, libres, aisées, lui attachoient par estime ceux qui lui étoient soumis par la destinée. Sa modération, sa clémence désarmoient toujours sa justice, et lui firent épargner le sang de ceux même qui avoient osé attenter à ses jours. Son application à rendre la justice étoit si constante, qu'il interrompoit souvent son sommeil pour juger les procès que ses ministres n'avoient pu terminer. Il distribuoit les récompenses avec tant de sagesse et d'équité, qu'en augmentant le nombre de ses serviteurs, il n'excitoit ni jalousies, ni murmures. Fils respectueux, tendre père, maître indulgent, sa conduite dans son domestique étoit si admirable, qu'elle pouvoit servir de modèle à tout son royaume. Le zèle du bon ordre lui inspira ces lois, capitulaires ou ordonnances, auxquels l'Europe doit une partie de sa police. Digne rival d'Alexandre et de César par ses actions militaires, il les effaca par l'éclat et la vérité de ses vertus. Aussi célèbre dans les fastes de la religion par sa piété, qu'illustre dans les annales du monde par ses exploits, l'Eglise l'a mis au nombre des saints; et

toutes les nations, de concert, lui ont donné le nom de *Grand*.

49. *Louis I*, surnommé *le débonnaire*, avoit toutes les bonnes qualités des particuliers, et paroissoit avoir aussi celles des princes. La bonté sur-tout étoit le fond de son caractère. *Charlemagne*, son père, l'avoit placé sur le trône d'Aquitaine. Généreux dans les commencemens de son règne, jusqu'à l'excès, ensuite avec discernement, il avoit trouvé le moyen, en diminuant les impôts, de vivre dans toute la splendeur des rois. Il avoit signalé sa valeur dans les combats, son zèle pour la religion, par la réforme du clergé d'Aquitaine, jusques-là très-déréglé; sa piété, dans la fondation de plus de vingt monastères. Dévot, mais sans oublier ses autres devoirs, il avoit destiné trois jours de la semaine à donner audience à tous ses sujets. Il écoutoit leurs plaintes, il assistoit aux jugemens de leurs procès; ce qui se faisoit avec tant d'équité, qu'on n'entendoit parler dans ses états, ni de vexations, ni d'oppressions. Telles étoient les merveilles que la renommée publioit du jeune prince. L'empereur n'osoit presque y ajouter foi; il voulut être certain qu'on ne le trompoit pas. Il envoya en Aquitaine un homme de confiance, nommé *Archambaud*, sous prétexte de quelque affaire, mais en effet pour examiner la conduite de son fils. On lui rapporta que Louis gouvernoit avec tant sagesse, que, quoique sa maison fût magnifique, ses peuples vivoient dans une grande abondance. « O mes compagnons! s'écria-t-il dans « les transports de sa joie, réjouissons-nous de ce « que ce jeune homme est déjà plus sage et plus « habile que nous! » *Louis* ne soutint pas cette gloire, lorsqu'il fut seul possesseur des vastes états de son père: on ne vit alors en lui que des qualités propres à le distinguer dans le rang de particulier, et peu capable de l'illustrer sur le trône. Il ne songea qu'à se faire aimer, tandis qu'il auroit dû travaller à se faire respecter.

50. *Charles II*, son fils, fut un prince toujours remuant, inquiet, dominé par une ambition déré-

glée, qui lui faisoit enfreindre toutes les lois : il eut peu de vertus et beaucoup de défauts. Haï de ses peuples, qu'il surchargeoit d'impots; méprisé des grands, qu'il ne savoit ni récompenser, ni punir à propos; toujours occupé de projets d'acquisitions, qui, en agrandissant ses états, ne rendirent pas ses sujets plus heureux. Les gens de lettres l'ont fort loué, parce qu'il leur faisoit du bien, et qu'à l'imitation de son aïeul *Charlemagne*, il les attiroit dans ses états de toutes les parties de l'Europe, leur donnoit des pensions, et les logeoit même dans son palais. Mais la France, qu'il abandonnoit à la fureur des Normands, ne vit jamais en lui qu'un monarque moins brave qu'artificieux, plus entreprenant que capable de soutenir ses entreprises; aussi foible que vain; il fut le plus puissant de tous les enfans de *Louis-le-Débonnaire*. Il auroit pu être le restaurateur de sa famille, affoiblie par des partages sans nombre; il en fut le destructeur. Son règne, qui fut celui des évêques, est l'époque de la décadence de la maison carlovingienne. Les savans, intéressés à exalter leur bienfaiteur, lui ont donné le nom de *Grand*. La postérité, plus équitable, ne lui a laissé que celui de *Chauve*, parce qu'il l'étoit en effet. *Louis II*, dit *le Bègue*, lui succéda, et ne fit rien de bien mémorable; non qu'il manquât de courage, mais parce que sa santé fut foible, et son règne fort court. *Louis III* et *Carloman*, fils de *Louis II*, montrèrent quelque capacité; mais ils moururent peu de temps après avoir pris le sceptre. *Charles III*, dit *le Gros*, déjà empereur, monta sur le trône après ces deux princes, et vit sous ses lois presque autant d'États que *Charlemagne*; mais il fut trop foible pour soutenir une si grande fortune: elle l'accabla. Il fut déposé, et les Français se soumirent à *Eudes*, comte de Paris, au mépris des droits de *Charles-le-simple*, fils de *Louis-le-Bègue*. Une faction cependant plaça la couronne sur la tête de *Charles*; mais ce prince, digne de son surnom, incapable de gouverner par lui-même, se donna un ministre, ou plutôt un maître qui l'obséda : il s'appeloit *Hoganon*, homme d'une origine obscure, mais habile et coura-

geux. Il rendit le roi inaccessible à la noblesse, et aliéna tous les esprits. Le duc de saxe voulant traiter avec le monarque, fut refusé par l'impérieux ministre. Le duc, plein de colère, dit en se retirant : « De deux « choses l'une : ou *Haganon* sera bientôt roi avec » *Charles*, ou *Charles* sera bientôt simple gentilhomme « comme *Haganon*. » La prédiction se vérifia : *Charles* fut déposé ; et *Robert*, frère du roi *Eudes*, couronné par les factieux, laissa sa puissance à *Hugues-le-Grand*, son fils, qui refusant le titre de roi, le laissa prendre à *Louis IV*, fils de *Charles-le-simple*. Ce prince fut digne du trône à plusieurs égards, mais ne se méfiant pas assez des hommes, il fut souvent trompé. *Lothaire*, son fils, qu'il avoit associé au diadême, régna sous la protection de *Hugues-le-grand*. Il eut des qualités au-dessus des médiocres ; mais il en falloit de sublimes, qu'il ne possédoit pas. Brave, actif, vigilant, il fut peu fidelle à sa parole, et ne sut jamais profiter de ses avantages. Son fils, *Louis V*, lui succéda, et mourut sans enfans. Avec lui finit la race des princes carlovingiens, qui avoient régné deux cent trente-six ans. *Hugues-Capet*, fils de *Hugues-le-grand*, fut placé sur le trône de *Clovis* et de *Charlemagne*, et devint le chef de la race des rois appelés de son nom *Capétiens*. Sa modération, sa douceur, son habileté, l'élevèrent à la souveraine puissance ; et il sut la conserver par son courage et sa sagesse.

51. On ne vit jamais de meilleur roi, plus sensible aux maux de ses sujets, plus empressé à les soulager, plus regretté de la nation, que *Robert*, fils et successeur de *Hugues-Capet*. La France le pleura comme un père, sous le gouvernement duquel elle vivoit dans la plus profonde sécurité, ne craignant ni l'oppression des tyrans domestiques, ni les dévastations des armées étrangères. C'étoit l'image même de la bonté : sa piété lui fit donner le surnom de *Dévot* : sa modération lui mérita celui de *Sage*. On ne peut exprimer jusqu'où alloit son attention à réprimer les fautes par lesquelles Dieu étoit offensé. On raconte que, pour prévenir les faux sermens, alors très-fréquens, il fit faire un reliquaire

de cristal, orné d'or, mais sans reliques, sur lequel il faisoit jurer les seigneurs ; et un autre d'argent, renfermant un œuf de griffon, sur lequel juroient les gens du commun. C'étoit mal raisonner, sans doute, puisque c'est l'intention qui fait le crime ; mais le motif nous peint un prince aussi tendre pour ses sujets, que zélé pour la gloire de Dieu. Un jour, allant à l'office du matin, il surprit deux personnes en faute : l'horreur qu'il avoit du péché, n'éteignit point la compassion qu'il devoit au pécheur. Il les couvre de son manteau royal, et vole aux pieds des autels pour demander leur conversion au Seigneur : il appelle ensuite le garde-du-corps qui l'avoit accompagné, et lui ordonne d'aller chercher un autre habit, lui défendant, sous peine de son indignation, de parler à qui que ce soit de cette aventure. Les pauvres sur-tout étoient ses amis : il en nourrissoit tous les jours trois cents, quelquefois mille. Le Jeudi-Saint, il les servoit à genoux, et leur lavoit les pieds, revêtu d'un cilice. Sa compassion pour les malheureux alloit quelquefois si loin, que lorsque l'argent lui manquoit, il leur permettoit de le voler, et trouvoit très-mauvais qu'on voulût les en empêcher, Les filoux, sous prétexte de lui demander l'aumône, le suivoient jusques dans son arppartement, et lui prenoient impunément tout ce qu'il avoit de plus précieux dans ses poches et sur ses habits. Un d'eux lui ayant coupé la moitié d'une frange d'or, vouloit encore emporter l'autre. « Retirez-vous, lui dit le roi avec bonté; « il doit vous suffire de ce que vous avez : ce qui reste « pourra servir aux besoins de vos camarades. » Cette rare bienfaisance avoit principalement pour objet son royaume. Il lui donna tout ce qui dépendoit de lui : la justice et la paix. On a dit de ce prince, et c'est le plus beau trait de son caractère, qu'il étoit roi de ses passions, comme de ses peuples.

52. *Henri I*, fils de *Robert*, fut un prince belliqueux, d'une valeur héroïque, et d'une grande piété. Ami de la vertu, il suffisoit d'avoir du mérite pour participer à ses bienfaits. Zélé pour l'honneur de la religion, il fonda ou rétablit plusieurs églises ou monastères. Né

pour le commandement, il gouverna son royaume avec autorité, chose depuis long-temps très-difficile en France.

Son fils, *Philippe I*, fut le prince le mieux fait de son siècle. Brave dans les combats, sage dans le conseil, éloquent et éclairé, l'histoire lui donne toutes les graces de l'esprit, comme la nature lui avoit donné celles du corps.

53. *Louis VI*, dit *le Gros*, fils de *Philippe*, réunit les qualités qui forment le grand guerrier : l'activité, la valeur, l'intrépidité, et les vertus qui caractérisent le bon roi : la douceur des mœurs, l'inclination à faire du bien, l'application au gouvernement, le zèle de la justice, l'amour des peuples, la haine de l'oppression et de la tyrannie. Les souverains devroient toujours avoir devant les yeux les dernières paroles qu'il dit à *Louis VII*, son successeur : « Souvenez-vous, « mon fils, que la royauté n'est qu'une charge pu- « blique, dont vous rendrez un compte rigoureux à « celui qui seul dispose des sceptres et des couronnes. » S'il eût excellé dans la politique comme dans tout le reste, il auroit égalé, peut-être même surpassé les plus illustres de ses prédécesseurs. La France, avant qu'il eût pris les rênes du gouvernement, étoit le théâtre de mille horreurs. On y comptoit presque autant de tyrans que de seigneurs et de gentilshommes. Nulle police dans les villes, plus de justice dans les tribunaux, aucune sureté sur les grands chemins. Tout ce qui s'appelle peuple gémissoit sous le plus dur esclavage. *Louis* entreprit de réprimer ces brigands et de rétablir l'ordre dans tout le royaume. Il en vint à bout, et mérita par ce service, la reconnoissance de toute la patrie.

54. *Louis VII*, dit *le Jeune*, montra de la piété, de la bonté, du courage, mais nulle politique; et son excessive dévotion étoit plus superstitieuse qu'éclairée. Il défendit le duel pour une dette qui n'excéderoit pas cinq sous. Une dette de six sous étoit donc une matière suffisante de duel ! Une pareille ordonnance est bien propre à prouver la foiblesse de la législation et la barbarie de ces temps-là.

55. *Philippe II*, que sa naissance long-temps désirée fit surnommer *Dieu-Donné*, et à qui ses conquêtes, aussi rapides que brillantes, méritèrent le glorieux nom d'*Auguste*, avoit été couronné quelques mois avant la mort de *Louis* son père, et n'avoit que quinze ans lorsqu'il régna seul; mais sa jeunesse ne fut pas comme celle de la plupart des princes; il évita l'écueil des plaisirs, et son courage n'en fut que plus vif. Brave, laborieux, actif, la beauté de son ame s'annonçoit par la noblesse et la majesté de son extérieur. Sage politique, il possédoit éminemment l'art d'employer à propos les caresses, les menaces, les récompenses ou les châtimens. Les besoins de son état l'avoient forcé de mettre une dîme sur le clergé. Tout l'ordre ecclésiastique lui fit de vives représentations, et le pria de se contenter des oraisons qu'on adressoit au Seigneur pour sa prospérité. Le monarque dissimula. Quelques seigneurs firent du dégât sur les terres des principales églises, dont les évêques eurent recours au roi. Le prince promit de prier ces seigneurs de respecter les domaines sacrés. Malgré les prières du monarque, la vexation ne fit qu'augmenter : le clergé envoya de nouveaux députés. « Je vous ai protégés par mes prières, leur dit le roi, comme vous m'avez servi par les « vôtres; de quoi vous plaignez-vous? » L'allusion étoit frappante; elle fut sentie : le clergé se soumit. Intrépide, le danger le plus évident ne pouvoit ébranler son ame. Allant de Mantes à Gisors, avec un simple escadron de trois cents hommes, il aperçoit le roi d'Angleterre, qui venoit fondre sur lui avec une armée nombreuse. On lui propose de rentrer dans Mantes. « Moi, « dit-il, que je recule! que je fuie devant mon vassal! « Qui veut vaincre ou mourir avec moi, me suive. » Il dit, fond sur les Anglais, les terrasse, et arrive à Gisors, sans perdre plus de vingt hommes. Heureux dans ses entreprises, parce qu'il savoit les concerter avec prudence, et les exécuter avec célérité; magnifique dans les occasions d'éclat, pour soutenir l'honneur de la royauté; économe dans son domestique, pour ne point surcharger ses peuples; exact enfin à rendre la justice à ses sujets, qui l'aimoient comme leur père.

56. On a dit de *Louis VIII* qui lui succéda, qu'il fut fils d'un grand roi, et père d'un grand saint. C'est trop peu dire, il fut lui-même un grand prince par ses exploits et par ses vertus. Inébranlable dans ses principes, dès qu'il eut pris le sceptre, il manifesta cette héroïque fermeté qui le fit appeler *Cœur-de-Lion*. Le roi d'Angleterre, au lieu de se rendre à son sacre, comme l'y obligeoit sa qualité de vassal, lui fit redemander avec hauteur la restitution du duché de Normandie, de l'Anjou, du Maine, et des autres terres dont il avoit été dépouillé par *Philippe-Auguste*. « C'étoit à votre maître, répondit *Louis* aux ambassa- « deurs du monarque anglais; c'étoit à votre maître à « observer le premier les clauses dont il se prévaut, « comme c'est à moi à tirer raison des infractions « essentielles que j'ai à lui reprocher; loin de lui ac- « corder sa demande, je suis déterminé à lui ôter « encore ce qu'il possède dans un royaume où il n'a « plus rien à prétendre. » Il promit, il tint parole; et durant le trois années de son règne, il prouva par ses conquêtes et par ses victoires, au roi d'Angleterre et à la postérité, qu'en succédant à *Philippe*, il avoit hérité de sa bravoure, de sa conduite et de sa fortune. A ces qualités propres au grand roi, il joignit les vertus qui font le bon chrétien. Pieux et chaste, la religion et la pureté furent deux objets sacrés pour son cœur; et peut-être, à cet égard, a-t-il servi de modèle à son fils. On l'a surnommé *le Lion pacifique*, pour exprimer qu'il joignit la modestie et l'amour de la paix à la souveraine valeur : éloge rare, sans doute, et cependant que tous les rois devroient mériter.

57. *Louis IX*, que ses grandes vertus ont mis au nombre des saints, est le modèle le plus parfait que l'histoire fournisse aux souverains qui veulent régner selon Dieu, et pour le bien de leurs sujets. On a dit de lui, et c'est le comble de l'éloge, qu'il eut tout ensemble les sentimens d'un vrai gentilhomme, la piété du plus humble des chrétiens, les qualités d'un grand roi, les vertus d'un grand saint, toutes les lumières du plus sage législateur. Fils respectueux et soumis,

mais d'une soumission aveugle et sans bornes, les volontés de sa mère furent toujours pour lui des lois sacrées. Cette princesse ne pouvoit souffrir que le monarque fût en la compagnie de *Marguerite*, son épouse. Si la cour voyageoit, elle les faisoit presque toujours loger séparément. Il arriva qu'étant à Pontoise, le prince eut un appartement au-dessus de celui de la reine : il n'osoit cependant aller chez elle, sans prendre de grandes précautions contre la surprise. Il ordonna à ses huissiers de salle, lorsqu'ils verroient venir la reine-mère, de battre les chiens, afin de les faire crier. Alors il se cachoit dans quelque coin. Un jour qu'il tenoit compagnie à sa femme, parce qu'elle étoit dangereusement malade, on vint lui dire que *Blanche* arrivoit. Son premier mouvement fut de s'enfoncer dans la ruelle du lit: elle l'apercut néanmoins. « Venez-vous-en, lui dit-« elle, en le prenant par la main, vous ne faites rien « ici. — Hélas ! s'écria *Marguerite* désolée, ne me lais-« serez-vous voir monseigneur, ni en la vie, ni en la « mort ? » Elle s'évanouit à ces mots. Tout le monde la crut morte. Le roi le crut lui-même, et retourna sur-le-champ auprès d'elle. Sa présence la fit revenir de son évanouissement. Une condescendance si singulière à l'autorité maternelle, est un de ces traits que l'histoire ne présente que dans peu de princes ; et peut-être *Louis IX* est-il le seul roi qui l'ait portée à ce point. Père tendre, mais éclairé, il estimoit dans ses enfans leurs vertus plutôt que leur naissance ; et ces vertus étoient le fruit de ses exemples. Son unique but étoit de les rendre dignes de la patrie et de leur rang. « Mon « fils, répétoit-il sans cesse à *Philippe III*, son suc-« cesseur, songez à vous rendre aimable à vos sujets, « et sachez que je mettrois de grand cœur à votre « place quelque étranger que ce fût, si je savois qu'il « dût gouverner mieux que vous. » Avec quelle application, avec quelle simplicité il rendoit la justice, cette première et la plus noble fonction de la royauté ! Il avoit toujours auprès de lui un certain nombre de personnes en qui il avoit confiance, lesquelles, après avoir assisté à la messe, alloient chaque jour entendre

les plaids de la porte, ce qu'on a depuis appelé les *requêtes de palais*, et jugeoient sur-le-champ toutes les petites affaires. Quand les parties n'étoient pas contentes, le monarque en prenoit connoissance lui-même, et décidoit. « Souvent j'ai vu, dit le sire *de Joinville*, « son confident, que le bon saint, après la messe, « alloit se promener au bois de Vincennes, s'asseyoit « au pied d'un chêne, nous faisoit prendre place à « côté de lui, et donnoit audience à tous ceux qui « avoient à lui parler, sans qu'aucun huissier ou garde « les empêchât de l'approcher. » On le vit aussi plusieurs fois venir au jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, avec un surtout de tiretaine sans manches, et par-dessus un manteau de taffetas noir : là, il faisoit étendre des tapis pour s'asseoir avec ses conseillers, « et dépêchoit son peuple diligemment. » Deux fois par semaine il donnoit audience dans sa chambre; et peu content d'expédier les parties, il les renvoyoit souvent avec des instructions importantes. On étoit toujours sûr du succès, même dans les affaires où il avoit intérêt, lorsque la demande étoit juste et fondée. Si l'équité ne parloit point en sa faveur, il étoit le premier à se condamner. Quand son droit paroissoit certain, il savoit le maintenir avec fermeté; mais dans le doute, il aimoit mieux tout sacrifier, que de courir risque de blesser la justice. *Louis VII*, en fondant des religieux de Grammont, proche Dourdan, leur avoit donné un bois dans le voisinage de leur monastère. *Philippe-Auguste* le trouva à sa bienséance, et ne fit point de difficulté de se l'approprier. Le saint roi, instruit de l'usurpation, ordonna de le restituer, ce qui fut promptement exécuté. Un chevalier, nommé *Raoul de Meulan*, réclamoit quelques droits sur des terres situées aux environs d'Evreux; cette prétention étoit même tout son bien; mais malheureusement elle ne se trouvoit appuyée d'aucune preuve suffisante. La noblesse et la misère du gentilhomme y suppléèrent. *Louis* lui assigna une rente de six cents livres sur d'autres biens en Normandie. *Renaud de Trie* lui redemandoit le comté de Dammartin, qu'il retenoit depuis la mort

de *Mathilde*, quoiqu'il eût promis solennellement de ne point s'opposer à ce qu'il retournât aux légitimes héritiers de la comtesse. On lui produisoit des lettres-patentes à ce sujet; précaution qu'on avoit cru devoir prendre, parce que cette terre ayant été confisquée pour félonie, sur *Renaud*, comte de Boulogne, ensuite rendue à sa fille, en considération de son mariage avec *Philippe* de France, on craignit que cette grâce ne s'étendît pas jusques sur les enfans d'*Alix*, sœur du rebelle. Mais le roi, ni personne de sa cour, ne se souvenoient de ces lettres; les sceaux en étoient brisés et rompus: il ne restoit de l'effigie du monarque que le bas des jambes. Tout son conseil fut d'avis qu'on ne devoit y avoir aucun égard. La délicatesse de sa conscience ne lui permit pas de s'en tenir là: il appelle son chambellan, et lui ordonne de lui rapporter de vieux sceaux, pour les confronter avec les restes de celui qu'on lui présentoit. On en trouva de parfaitement semblables. « Voilà, dit-il à ses ministres, voilà « le sceau dont je me servois avant mon voyage d'ou- « tremer: ainsi je n'oserois, selon Dieu et raison, re- « tenir la terre de Dammartin. » En même temps il fit venir *Renaud de Trie*: « Beau sire, lui dit-il, je vous « rends la comté que vous me demandez. » S'il étoit si scrupuleux, si attentif à rendre à ses sujets ce qu'il leur devoit, comme roi juste, il n'étoit pas moins ardent à rendre ou à faire rendre au souverain Être l'honneur qu'il lui devoit, comme monarque très-chrétien. On admire sur-tout ses sévères ordonnances contre le blasphême, crime horrible, si commun alors, que les enfans même, à l'exemple des personnes âgées, ne disoient pas une parole sans l'accompagner d'un jurement exécrable. Le religieux prince s'arma de toute son autorité contre un désordre si affreux, et ses efforts ne furent point inutiles. Un jour, ayant entendu blasphémer un bourgeois de Paris, il lui fit percer les lèvres avec un fer chaud, pour lui rappeler, et à toute la capitale, le souvenir éternel d'un péché si détestable. On murmura d'une si grande sévérité. Quelques gens de la lie du peuple s'échappèrent jusqu'à

vomir contre lui mille malédictions : il le sut, et défendit de les punir. « Je leur pardonne, dit-il, puis-« qu'ils n'ont offensé que moi. Plût à Dieu qu'en me « condamnant moi-même à un pareil supplice, je puisse « bannir le blasphème de mon royaume ! » Quelque temps après, comme on lui souhaitoit mille bénédictions pour un ouvrage public qu'il avoit fait faire à ses dépens : « J'attends du Ciel, s'écrie-t-il, une plus « grande récompense, pour les malédictions dont je « fus accablé, quand je fis punir le blasphémateur. » Sa foi étoit si grande, qu'on auroit cru qu'il voyoit plutôt les mystères divins qu'il ne les croyoit. Tout dévoué à Dieu dès sa plus tendre enfance, il n'oublia jamais l'enseignement de la reine sa mère, « qu'il va-« loit mieux mourir mille fois, que d'encourir la dis-« grace du Tout-Puissant par un péché mortel. » Il regardoit l'adversité comme un châtiment ou comme une épreuve, qui pouvoit apporter un grand profit. Il envisageoit la prospérité comme un nouveau motif de redoubler de ferveur envers l'auteur de tout bien. On le voyoit à la tête des armées, avec la contenance d'un héros, affronter les plus grands périls. On l'admiroit au pied des autels, plus humble et plus recueilli que le plus fervent solitaire. Toujours avide de la parole de Dieu, il l'écoutoit avec cette sainte soif qui décèle une ame pénétrée des sentimens de le plus vive dévotion. Zélé propagateur de la foi qu'il professoit, il eût tout sacrifié pour lui gagner des conquêtes. « Oh ! si j'avois la con-« solation de me voir le parrain d'un roi mahométan ! » s'écrioit-il, lorsque les ambassadeurs du roi de Tunis vinrent lui apprendre que leur maître désiroit d'embrasser le christianisme. Un jour qu'il assistoit, à Saint-Denis, au baptême d'un fameux Juif, cérémonie où il avoit invité les agens du prince infidèle, il leur adressa ces belles paroles : « Dites de ma part à votre maître, « que je désire si ardemment sa conversion, que je con-« sentirois de passer le reste de ma vie dans les cachots « les plus obscurs, si je pouvois lui obtenir de Dieu, et « à toute sa nation, la grace du baptême. » Rien de plus admirable que l'ordre qu'il avoit mis dans sa maison.

On y comptoit, comme aujourd'hui, un nombre infini d'officiers, chambellans, panetiers, échansons et autres; mais, quoiqu'immense, elle étoit mieux réglée que celle d'un particulier. On n'auroit osé y songer à ces profits criminels qui blessent l'honneur en souillant la conscience : chacun, content de ce qui lui revenoit légitimement, ne s'occupoit qu'à remplir fidèlement son devoir. La crainte de déplaire à un maître qui, de temps en temps, descendoit dans les plus petits détails, les obligeoit à veiller sur leurs actions ; non qu'on pût l'accuser d'une sordide épargne : Il faisoit, « dit *Joinville*, une grande et large dépense, telle, en « un mot, qu'il appartenoit à un si grand roi. Lors« qu'il tenoit ses parlemens ou états, tous les seigneurs, « chevaliers et autres, étoient servis à sa cour, plus « splendidement que jamais n'avoient fait ses pré« décesseurs ; car il étoit fort libéral. » Mais, dans la nécessité où il se trouvoit par état de représenter, il ne s'en croyoit pas moins obligé à une prudente économie, pour ménager ses sujets, qui souffriroient très-impatiemment que le tribut de leur amour devînt la proie d'une foule de domestiques avides. Il savoit combien les belles-lettres et les arts contribuent à la gloire des états; aussi se fit-il un devoir de les protéger par ses bienfaits. Très-instruit lui-même, il voulut contribuer à l'instruction de ses sujets, autrement que par son exemple : il établit au trésor de la Sainte-Chapelle, à Paris, une bibliothèque publique. Il s'y rendoit souvent, comme un simple gentilhomme, et se plaisoit à converser avec les uns sur l'objet de leurs études, et à donner aux autres les instructions dont ils avoient besoin. On ignoroit que ce savant éclairé et ce maître complaisant fût le roi.

58. *Philippe III*, dit *le Hardi*, eut toutes les qualités qui rendent un prince cher à ses sujets, sur-tout une piété sans bornes, qu'il accompagna des plus grandes austérités. Il fut bon, vaillant, généreux, libéral; mais simple, et trop aisé à tromper. Il aimoit la justice et l'ordre. Sans affecter la tyrannie, il sut maintenir avec fermeté les droits incontestables de sa couronne,

ce

ce qui parut sur-tout à l'égard d'*Edouard I*, roi d'Angleterre. Ce prince, vassal de la France pour le duché d'Aquitaine, ne datoit ses chartres, ou ne permettoit de dater celles de cette province, que des années de son règne, sans faire aucune mention de celui du roi son souverain. Il recut un ordre exprès du monarque de se conformer là-dessus à l'ancien usage du royaume. En vain le prince auglais voulut répliquer; le roi fut inébranlable : il fallut ployer sous l'autorité du maître. Il eut l'avantage de faire régner dans ses états la paix, l'abondance, la justice, et de faire le bonheur de tout son peuple, sans le charger d'impôts: aussi fut-il généralement regretté de tous les ordres du royaume qu'il gouverna avec autant de douceur que d'autorité.

59. *Philippe IV* fut le plus beau prince et le cavalier le mieux fait de son temps; ce qui l'a fait surnommer *le Bel*. Il étoit vaillant, généreux, magnifique, avide de gloire, mais encore plus avide d'argent, dépensier jusqu'à la prodigalité, trop sévère quelquefois, toujours trop vindicatif. Il fut bon mari, bon père: il faisoit les délices de sa famille : bon frère, il aima toujours tendrement les comtes de Valois et d'Evreux, et n'oublia rien pour mettre la couronne impériale sur la tête de l'aîné. C'est le premier de nos rois qui ait altéré la monnaie; ce qui lui a fait donner le nom de *faux-monnayeur*. Il avoit le cœur haut et fier, l'esprit prompt et vif, l'ame grande et souvent trop impétueuse : il étoit ferme dans ses entreprises, quelquefois trop ardent à les poursuivre; et cependant, à ces qualités fougueuses, il joignoit une rare modération. Le roi d'Anglerre, *Edouard I*, près d'être forcé dans ses derniers retranchemens, envoie proposer une suspension d'armes de quelques mois. « Je l'accorde, dit « *Philippe;* et, malgré mes victoires, je ne serai jamais « éloigné de la paix, quand je verrai de la sincérité dans « le procédé de mes ennemis, et de la soumission dans « mes vassaux. » Il aima les belles-lettres, les cultiva, les protégea, et favorisa ceux qui se distinguoient par la science. L'université d'Orléans lui doit son érection, et c'est à son exemple qu'il faut attribuer la fondation

des pricipaux colléges de la capitale : Navarre, le Cardinal-le-Moine, Montaigu, qui produisirent tant de savans.

60. *Louis X*, surnommé *le Hutin*, étoit généreux, libéral, plein de tendresse pour ses sujets qu'il déchargea de tous ces impôts onéreux qui les avoient ruinés sous son prédécesseur; mais il se livra trop à la débauche avant son second mariage, et ne montra pas assez de fermeté dans sa conduite : défauts dont il n'eut pas le temps d'effacer la tache, n'ayant régné qu'un an six mois et quelques jours. Les sciences et ceux qui les cultivoient, eurent beaucoup de part à ses bienfaits et à ses faveurs. Il accorda de grands priviléges à l'université de Paris, « à laquelle, dit-il, la foi doit sa con« servation; la société, la politesse de ses mœurs; le « monde entier, ses lumières et ses connoissances. »

61. *Philippe V*, dit *le Long*, qui succéda à son frère *Louis X*, fut un prince d'un grand mérite; dévot sans foiblesse, religieux observateur de sa parole, vigilant, habile, prudent, hardi, de mœurs douces, sans aigreur, sans caprices, d'un esprit orné, délicat et solide. Il se plaisoit aux nobles exercices : comme son prédécesseur, il aimoit les belles-lettres, il favorisoit ceux qui les cultivoient, il les attiroit dans son palais, il les honoroit même des premières charges de sa maison : témoin *Milion*, gentilhomme du Poitou, qu'il fit son maître-d'hôtel, pour récompenser son talent poétique; témoin encore Bernard *Marquis*, célèbre Provençal; qu'il éleva à la dignité de chambellan, parce qu'il excelloit dans le même genre; témoin enfin cette intimité à laquelle il admit deux personnages distingués alors par leur savoir, le chancelier Pierre *d'Arablai*, qui, à sa recommandation, fut élevé au cardinalat, et le grand bouteillier Henri *de Sully*, qu'il envoya en ambassade vers le pape *Jean XXII*, qu'il nomma l'un des exécuteurs de son testament, et qui fut depuis établi gouverneur du royaume de Navarre.

62. *Charles IV*, dit *le Bel*, fut le dernier héritier de *Philippe-le-Bel*, qui, en mourant, avoit laissé trois fils, « les plus beaux princes qu'on eût jamais vus dans

« l'empire français, » qui donnoient à leur père l'espérance d'une nombreuse postérité, et qui disparurent tous trois en moins de quatorze ans. Le règne du dernier promettoit à la France une paix et un bonheur inaltérables. *Charles* fut un des plus grands rois de la troisième race. Il sut allier dans sa personne l'esprit et la probité, la douceur et la fermeté, la prudence et la bonne foi; aimant la vertu, punissant le vice, même dans ses proches: « sévère justicier, gardant le « droit à chacun; » rigide observateur de l'ordre, libéral à récompenser le mérite, peu magnifique dans sa dépense; méprisant le faste, et ne mettant sa gloire qu'à bien gouverner son état. Les courtisans disoient qu'il tenoit plus du philosophe que du roi.

63. *Philippe VI*, dit *de Valois*, n'emporta pas au tombeau les regrets de la nation, dont il avoit mérité l'attachement au commencement de son règne. Triste condition des monarques! on les juge sur les événemens, et leur gloire est presque toujours subordonnée à l'incertitude des succès. Obligé, par la situation des affaires, d'apporter des changemens dans l'administration et d'augmenter les impôts, les malheurs de l'état ternirent les dernières années de son règne. Il eût été plus grand, s'il n'eût pas eu des guerres malheureuses à soutenir. Une éducation négligée rendit inutile en lui l'assemblage de toutes les vertus qui forment les héros: courageux, magnanime, libéral, esclave de sa parole, juste, pieux, son courage l'aveugla; sa libéralité excessive épuisa ses finances: son zèle pour la justice, poussé jusqu'à la sévérité, éloigna de lui ceux qui auroient dû lui être le plus attachés: trahi par ses sujets perfides, il devint inquiet, soupçonneux; l'ingratitude des hommes le rendit dur et inflexible. Il n'aima ni les lettres, ni ceux qui les cultivoient: il n'en connoissoit pas le prix.

64. On ne peut trop fortement représenter aux rois que celui qui peut tout ce qu'il veut, ne doit jamais vouloir se venger: récompenser ou punir, voilà ses droits, dont il ne peut abuser qu'à sa honte et pour le malheur du genre humain. Le roi *Jean* se laissoit domi-

mer par la colère : cette passion offusqua les lumières de son esprit. Formé pour tout autre rang que celui qu'il occupa, il eût peut-être été un grand homme : il ne fut pas un grand roi. Généreux, sincère, libéral, ami de la justice et de la piété; fidelle à sa parole, brave jusqu'à l'héroïsme, constant dans l'amitié, mais implacable dans sa haine ; sacrifiant tout à sa vengeance ; toujours entraîné par les accès de son impétuosité, il commit des fautes irréparables. L'adversité fit en lui un changement surprenant. Il ne fut plus le même prince depuis que, vaincu et fait prisonnier à la bataille de Poitiers, il lutta seul contre la fortune qui l'accabloit. Toute la dureté de son caractère disparut : il ne lui resta plus, de cette inflexibilité d'ame, qu'un courage invincible, éprouvé par les revers. Il sut alors pardonner : on le vit, lorsque Paris rentra sous son obéissance, écrire aux habitans avec la bonté d'un père qui excuse ses enfans; il défendit qu'on usât de rigueur. L'humanité avoit repris ses droits sur un cœur aveuglé par la flatterie : il reconnut ses erreurs; et, par une espèce de prodige, il se concilia, dans le malheur, l'amour de ses peuples, l'estime et le respect de ses ennemis. *Jean* aima les lettres et les cultiva : il anima les savans par la protection et les récompenses qu'il leur accorda. Il avoit fait traduire en français une grande partie de la Bible, et plusieurs autres ouvrages de piété. Son goût pour les bons auteurs latins lui fit désirer d'avoir leurs productions en notre langue. On lui doit la plus ancienne traduction que nous connoissions des Décades de *Tite-Live*, que Pierre *Bercheure*, prieur de S.-Eloi, entreprit par ses ordres.

65. *Charles V* ne se croyoit heureux que par le pouvoir de procurer et d'entretenir la félicité publique; et ce sentiment héroïque fut l'ame de toutes ses actions. Il mérita le nom de *Sage*, auquel la voix publique ajouta ceux de *Riche* et d'*Heureux*. Il conserva jusqu'au dernier moment de sa vie la tranquillité d'un cœur droit, et la confiance d'une ame chrétienne pénétrée des sublimes vérités de la religion. Malgré les guerres presque continuelles qu'il eut à soutenir, il trouva des ressources

infinies dans son économie. Par sa prudence consommée, il sembloit maîtriser les événemens. C'est ce qui désespéroit son éternel rival, le roi d'Angleterre. « Il n'y eut oncques roi qui moins se armât, disoit ce « monarque ; et si n'y eut oncques roi qui tant me donnât à faire. » Ce prince aimoit les lettres et les savans, ou les clercs et la sapience, comme on parloit dans ce temps-là. Il avoit répondu à des murmures sur e cas qu'il en faisoit : « Les clercs ou la sapience on « ne peut trop honorer ; et tant que sapience sera « honorée en ce royaume, il continuera à prospérité ; « mais, quand déboutée sera, il décherra. » Il n'avoit trouvé que vingt volumes dans sa bibliothèque ; il en laissa neuf cents, qu'il fit placer au Louvre dans une des tours que l'on nomma *la Tour de la Librairie*. C'est ce qui a donné commencement à la bibliothèque du roi, la plus riche et la plus précieuse de l'Europe.

Ce bon et habile prince fut remplacé par *Charles VI*, le plus infortuné des rois ; triste jouet des plus étonnantes révolutions, accablé d'infirmités, durant lesquelles il fut abandonné de tout le monde, séparé de ses enfans, des princes de son sang, livré au pouvoir d'une famille étrangère, qui alloit s'élever sur les ruines de sa maison : espoir de la France dans ses premières années, il eut à peine quelques officiers dans ses derniers soupirs ; et le malheur qui l'avoit persécuté pendant sa vie, le suivit jusques dans le tombeau.

66. On ne compte point au nombre des grandes qualités de *Charles VII*, cette valeur intrépide qui lui mérita le surnom de *Victorieux* : il y a peu de nos rois dont on puisse soupçonner le courage ; mais, ce qui se rencontre plus rarement dans les guerriers, l'habitude de verser du sang ne le rendit point cruel. Aussi généreux que brave, il conserva toujours un cœur humain au milieu du tumulte des armes. Il sut vaincre sans orgueil ; et, ce que depuis long-temps on ignoroit en France, il apprit à ses soldats à ne combattre que les ennemis, et à respecter leurs compatriotes. Ses armes ne furent employées que pour venger sa patrie, et recouvrer le patrimoine de ses ancêtres. Mais il est moins

recommandable par ses exploits guerriers, quelque grands qu'ils soient, que par la sagesse et la douceur de son administration. Il rendit aux lois leur ancienne vigueur; il en ajouta de nouvelles. Il soutint avec grandeur les droits et l'éclat de sa couronne : il rétablit dans ses états cette heureuse harmonie qu'un demi-siècle de la plus cruelle anarchie avoit fait disparoître. Il pardonnoit facilement : la clémence arrêtoit toujours le glaive de sa justice, et jamais cette aimable vertu ne dégénéroit en pusillanimité. Il oublioit les injures, non les services. Il ne considéroit point ses sujets comme une multitude d'esclaves destinés à prodiguer leurs biens et leurs vies pour cimenter l'édifice de sa grandeur : il avoit pour eux l'affection la plus tendre : « Il « avoit départi son temps pour entendre aux affaires de « son royaume, tellement qu'il n'y avoit point de con- « fusion. » Il employoit le lundi, le mardi et le jeudi à travailler avec le chancelier et le conseil, pour expédier les matières qui concernent la distribution de la justice. Le conseil de guerre se tenoit le mercredi. Le connétable, lorsqu'il étoit à la cour; les maréchaux de France et les officiers-généraux y assistoient : les chefs de guerre se trouvoient pareillement aux conseils des finances, qui se tenoient le même jour mercredi, le vendredi et le samedi. Son intention étoit que la justice s'administrât aux moindres frais possibles, et pour en faciliter les moyens, non-seulement les offices étoient donnés gratuitement, mais il étoit même défendu d'exiger pour en expédier les provisions, « plus d'un écu ou un « chapeau commun. » Les autres lettres de chancellerie se délivroient gratuitement. Les rapporteurs de procès, en cas d'appel, ne pouvoient recevoir d'autres présens qu'un chapon ou deux. Lorsqu'un homme poursuivoit une affaire au conseil, et que ses prétentions avoient été jugées légitimes, on lui faisoit rembourser, aux dépens du roi, les frais de voyage, de séjour et autres dépenses qu'il pouvoit avoir faites à la poursuite de son expédition. L'attention continuelle qu'il donnoit à modérer les dépenses superflues, le mettoit en état de satisfaire sa passion dominante, qui ne tendoit qu'au

soulagement du peuple. Lorsqu'il voyageoit, il conduisoit à sa suite divers ouvriers qui travailloient aux vêtemens qu'il faisoit distribuer aux pauvres. Il vivoit avec splendeur, quoique sa dépense annuelle n'excédât pas la somme de cent mille livres. D'une exactitude scrupuleuse à remplir ses engagemens, sa parole étoit « parole de roi, et tenue pour loi. » Il étoit d'une taille médiocre ; d'une complexion sanguine : sa physionomie ouverte et agréable, étoit l'expression fidelle de l'honnêteté de son ame. Il portoit l'habit long, qui servoit à le faire paroître plus grand, et à dérober la vue de ses jambes peu proportionnées au reste du corps. Son serment ordinaire étoit : « S. Jean ! S. Jean ! » il se récréoit dans ses heures de loisir, au jeu des échecs ou à l'exercice de l'arbalête.

67. *Louis XI* fut l'homme le plus singulier de son siècle ; et souvent il passoit d'un extrême à l'autre ; sans laisser apercevoir l'intervalle qui les sépare. Avare par goût, il ruina son peuple par des impôts excessifs : prodigue par politique, il épuisa plus d'une fois les fruits d'une économie sordide, afin de faire réussir ses projets insidieux ; préférant les ruses et la finesse à toutes les autres qualités, il montra pour la première fois, sur le trône français, tous les vices de *Tibère*. Il ne consultoit personne : « Tout mon conseil est dans ma « tête, » disoit-il ordinairement ; et c'est le reproche que lui fit un jour très-finement *Pierre de Brézé*, grand sénéchal de Normandie. Ce seigneur étoit à la chasse avec le roi, et le voyant monté sur un petit cheval : « Voilà, dit-il, un cheval, qui, malgré sa taille, est « un des plus forts qu'il y ait dans le royaume. — Pour- « quoi donc ? demande *Louis*. — C'est qu'il porte en « même temps le roi et tout son conseil, » répond le sénéchal. Mauvais roi, mauvais fils, mauvais frère, mauvais mari, mauvais père, il borna toute l'éducation du dauphin, son fils, à savoir ces mots latins : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare :* « Celui qui ne « sait point dissimuler, ne sait point régner. » C'étoit sa maxime : terrible aux grands, affable au peuple ; mais d'une affabilité indigne de son rang. Quand on

lui reprochoit de ne pas assez garder sa dignité, il répondoit par ce proverbe, qui eût été bon dans toute autre bouche que la sienne : « Lorsqu'orgueil che-« mine devant, honte et dommage suivent de bien « près. » La crainte de la mort, cette crainte si salutaire quand la religion la dirige et la fait naître, le fit tomber dans des petitesses capables seules de déshonorer le plus grand homme. Esclave de la vie, quand il ordonnoit des prières pour sa conservation, il ne vouloit pas qu'on demandât à Dieu autre chose pour lui, que la santé. Un jour qu'il accomplissoit un vœu à S. Eutrope, le prêtre joignoit la santé de l'ame à celle du corps : « N'en demandez pas tant à la fois, lui dit-il; « il ne faut pas se rendre importun. Contentez-vous « de demander, par les mérites de ce saint, la santé « du corps. » Ayant eu une attaque d'apoplexie, et sentant les approches de la mort, il eut recours aux processions, aux prières publiques et aux reliques, dont il fit venir un grand nombre de tous les lieux où il put en trouver, même de Constantinople. Il appela auprès de lui le saint homme de Calabre; (c'est ainsi qu'on appeloit alors en France, *S. François de Paule*, fondateur des Minimes.) Il se jetoit à ses genoux, et le prioit d'employer en sa faveur le crédit qu'il avoit auprès de Dieu. *Jacques Coctier*, son médecin, fut celui qui profita davantage de cette excessive pusillanimité. « Je sais bien que vous me renvoyerez « un beau matin, comme vous avez fait tant d'autres, « lui disoit-il souvent; mais j'en jure par ma tête, vous « ne vivrez pas huit jours après. » Ces vaines menaces remplissoient de terreur un monarque qui s'étoit rendu si redoutable, et l'habile Esculape en tira près de cent mille écus en cinq mois. Au reste, *Louis XI* avoit de grandes qualités; et si l'on compare son règne avec celui des princes ses contemporains, on verra, selon la remarque de *Comines*, son historien et son confident, qu'il y en avoit peu qui valussent mieux que lui. Il eut l'adresse d'augmenter tellement la puissance royale, en donnant des atteintes terribles au gouvernement féodal, que c'est lui, comme l'on dit, « qui, le

« premier, a mis les rois hors de page ; » et ce trait seul de son règne, par les biens qui en sont résultés, est capable de faire oublier une partie de ses défauts.

68. *Charles VIII* n'eut pas les vertus d'un grand monarque, mais il eut celles d'un bon roi. « Il ne fut « jamais que petit homme de corps, et peu entendu, « dit *Comines ;* mais il étoit si bon, qu'il n'est point « possible de voir meilleure créature. » La conquête du royaume de Naples et d'une grande partie de l'Italie, faite en moins de six mois, prouve sa vaillance ; mais la rapidité avec laquelle il perdit ces nouveaux domaines, annonce son incapacité. Il aimoit à pardonner, et rien ne flattoit tant son ame qu'un acte de clémence. Il étoit né généreux ; et quand on lui offroit une occasion de manifester sa bienfaisance, il la saisissoit avec une vivacité qui prouvoit jusqu'à quel point il possédoit cette heureuse qualité. Il mérita les surnoms d'*Affable* et de *Courtois*, titres qui font seuls l'éloge de son cœur ; et, ce qui doit y mettre le comble, c'est que le jour même de ses obsèques, tous les bons Français versèrent des larmes, et deux de ses officiers moururent de douleur.

69. Jamais prince n'aima tant son peuple que *Louis XII ;* jamais prince n'en fut tant regretté ; et les larmes abondantes et sincères que la patrie, qui ne dissimule jamais les vertus et les vices de ses enfans, répandit sur son tombeau, furent sa plus belle oraison funèbre. Durant le cours de son règne, il s'occupa sans cesse des moyens de rendre la France heureuse. A son avènement à la couronne, il remit à ses sujets le présent de cent mille écus qu'ils vouloient lui faire : il ôta la troisième partie des impôts qu'il avoit trouvés établis, et la dixième partie des tailles, qu'il diminua d'année en année, jusqu'à ce qu'elles fussent réduites à la moitié. Il versoit des larmes, quand la nécessité de ses affaires l'obligeoit d'imposer quelques subsides ; et jamais il ne montroit une satisfaction plus vive, que lorsqu'on lui parloit de l'abondance où vivoit son peuple : « Un bon pasteur, « disoit-il, ne sauroit trop engraisser son troupeau. »

Aussi mérita-t-il les glorieux titres de *Bon*, de *Juste*, de *Clément*, de *Magnanime*, et de *Père du Peuple*; éloge infiniment plus glorieux que celui de *Grand*; d'*Auguste*, de *Vainqueur* et de *Conquérant*.

Ce bon prince avoit l'humeur gaie et ouverte. Il se plaisoit à dire de bons mots; mais jamais il n'offensoit personne. La vérité, l'austère vérité, si redoutée des monarques, ne le fâcha jamais. Il aimoit qu'on lui découvrît ses défauts; et, ce qui est bien rare dans les rois, il s'appliquoit à se corriger quand on l'avoit repris. Il favorisoit, il cultivoit les lettres, et protégeoit les savans. Il donna des pensions à *Sannasar*, à *Jérôme Alexandre*, à *Lascaris*, et rappela, par ses bienfaits, les plus célèbres jurisconsultes de l'Italie, qui avoient abandonné l'université de Paris. Il voulut un jour assister aux leçons de *Jason Magnus*; et ce docteur, qui conduisoit le prince, s'étant tenu un peu en arrière pour lui céder le pas, *Louis* l'obligea de passer le premier, et dit que la majesté royale devoit céder en ce lieu-là aux titres d'un professeur. Son mépris pour l'ignorance éclatoit souvent par des railleries, quelquefois très-piquantes, qu'il se permettoit contre ceux qui parvenoient aux dignités, sans avoir un certain mérite personnel. L'administration de la justice étoit le principal objet de ses soins. Dans la vue de connoître par lui-même si les juges étoient exacts à ce point essentiel de leur ministère, il se transportoit deux ou trois fois par semaine au parlement, ou à la chambre des comptes. Il ne conféroit les magistratures qu'au mérite: il faisoit de sévères corrections à ceux qui déshonoroient leur caractère, en quelque manière que ce fût. Ayant un jour rencontré, par hasard, deux conseillers du parlement, qui jouoient publiquement à la paume une somme d'argent considérable, il les menaça de leur ôter leurs charges, s'ils continuoient d'avilir la dignité du corps dont ils étoient membres. Il disoit « qu'en montant sur le trône « il s'étoit soumis aux lois; qu'il en devoit être le défen- « seur, le protecteur, et que son intention étoit qu'elles « fussent observées, aux dépens mêmes de ses meil- « leurs amis. » Sa conduite fit voir que ce sentiment

vraiment royal étoit profondément gravé dans son cœur. *Louis* relevoit toutes ces vertus civiles et morales, par une piété tendre et solide, qui étoit comme l'ame de toutes ses actions. On le voyoit assister aux offices de l'Eglise avec un respect qui marquoit qu'il étoit pénétré de la grandeur du Dieu qui habite dans nos temples. Il entendoit la messe avec un zèle, une application, une humilité si profonde, qu'il inspiroit de la dévotion à ceux qui le voyoient dans cet état d'abaissement. Bien loin de discourir, et de s'entretenir indécemment pendant le service redoutable de nos autels, il se seroit fait un scrupule d'y lire une lettre, quelque diligence qu'elle eût demandée. Un jour qu'il entroit dans l'église, on lui remit un papier d'Italie, qui lui donnoit avis que le château de Crémone s'étoit rendu à ses troupes qui en avoient formé le siége. Quelqu'intérêt qu'il eût d'apprendre quel étoit le succès de son armée, le respect pour la sainteté du lieu, la vénération profonde pour le sacrifice divin qu'on commençoit, lui firent suspendre la lecture, jusqu'à ce qu'on eût achevé la messe, et qu'il fût sorti de l'église.

70. *François I* mérita les surnoms de *Grand*, de *Père* et de *Restaurateur des lettres*. Doué des qualités les plus brillantes, doux, spirituel, magnanime, généreux et bienfaisant, il aimoit son peuple; et c'est cette noble affection qui lui fit, en mourant, tenir ce langage au dauphin : « Mon enfant, les fils doivent « imiter les vertus de leurs pères, et non pas leurs « vices. Les Francais sont le meilleur peuple qui soit « au monde, et méritent d'autant plus d'être bien trai- « tés, qu'ils ne refusent rien à leur roi dans ses besoins. « Vous allez devenir leur maître, et non pas leur « tyran : régnez en père, et non pas en despote. » L'ame de ce prince étoit supérieure à tous les revers. Il en déploya toute la fermeté, toute la constance, après la funeste bataille de Pavie. « Tout est perdu, « madame; hormis l'honneur, » écrivit-il à sa mère. Il fut peut-être prodigue, plutôt que généreux. Mais il se corrigea de ce défaut si dangereux dans un souverain; et malgré les dépenses nécessaires pendant

trente années de guerre, malgré la magnificence introduite dans les meubles et dans les bâtimens, malgré les grandes récompenses accordées aux guerriers et aux savans, il laissa en mourant son domaine entièrement dégagé, quatre cent mille écus dans ses coffres, et un quart de son revenu prêt à y rentrer.

71. *Henri II* eût été sans défauts, si sa conduite eût répondu à sa bonne mine; mais sa riche taille, son visage doux et serein, son esprit agréable, son adresse dans toutes sortes d'exercices, son agilité et sa force corporelle, ne furent pas accompagnés de la fermeté d'esprit, de l'application, de la prudence et du discernement qui sont nécessaires pour bien commander. Il étoit naturellement bon, et avoit les inclinations portées à la justice; mais son esprit fut toujours en tutèle; et pour ne vouloir rien faire de son chef, il fut cause de tout le mal que firent ceux qui le gouvernoient. Il avoit une merveilleuse facilité de s'exprimer, tant en public qu'en particulier; et l'on eût pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, et sur ses libéralités envers les savans, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives que par des ouvrages solides. La galanterie étoit l'emploi le plus ordinaire des courtisans, et la passion du prince pour *Diane de Poitiers*, qu'il fit duchesse de Valentinois, étoit le premier mobile de tout ce qui se passoit dans le gouvernement. Les ministres et les favoris ployoient également sous elle, et le connétable *Anne de Montmorency* lui-même, tout aimé du roi, tout grave qu'il étoit, ne pouvoit se dispenser d'avoir recours à sa faveur : tant étoit grand l'empire que cette femme, malgré son âge de quarante-sept ans, malgré ses infidélités fréquentes, s'étoit arrogé sur le cœur du foible monarque.

72. *François II*, fils et premier héritier de *Henri*, malade dès son enfance, ne fit rien sur le trône, quoiqu'il fût majeur : son règne ne fut qu'une perpétuelle minorité. Ses serviteurs l'appelèrent le *roi sans vices*; on peut ajouter *et sans vertus*.

73. *Charles IX* se croyoit une infaillible perspicacité, et se vantoit de connoître à fond, du premier coup-d'œil, tous ceux qui l'approchoient : heureux les Français, si ce prince faisant usage pour lui-même de ce rare talent, se fût vu, jugé et corrigé ! Plein de courage et d'activité, la nature l'avoit doué d'un esprit vif et clairvoyant, d'un jugement rapide et sûr, d'une mémoire prompte et fidelle ; d'une heureuse facilité de s'exprimer avec grace ; en un mot, la nature sembla l'avoir formé pour le trône ; mais l'éducation anéantit son ouvrage, et il fallut autant d'art pour le porter au vice, qu'on en met pour rendre sensible aux attraits de la vertu un cœur qui ne paroît pas né pour elle. On l'accoutuma de bonne heure à jurer, et peu à peu son langage devint aussi grossier que celui de la plus vile populace. Afin de l'éloigner du soin des affaires, on lui inspira un goût désordonné pour la chasse, le vin et les femmes ; mais la force de son heureux naturel ne lui permit pas de se livrer à ces divers genres de débauches, avec toute la fureur et toute la constance que désiroient ses infames instituteurs ; car une fois s'étant aperçu que le vin lui avoit troublé la raison jusqu'à lui faire commettre des violences, il s'en abstint tout le reste de sa vie. Quelques-unes des femmes que la reine sa mère lui procuroit, l'ayant trompé, il les prit toutes en aversion, et cessa de s'attacher à ce sexe qu'il appeloit perfide. Il ne conserva qu'un goût effréné pour la chasse, peut-être parce que, ne voyant rien que d'innocent dans cet amusement, il croyoit pouvoir s'y livrer sans crime, et s'y distraire des forfaits qu'on lui faisoit commettre. Ce fut malgré lui qu'il ordonna le massacre des huguenots, connu sous le nom de *la saint-Barthelemi*. On l'effraya par un tableau exagéré de leur puissance ; on lui représenta combien ils pouvoient causer de troubles ; on lui fit comprendre que, par cette expédition cruelle et perfide, mais nécessaire, la France recouvreroit aussitôt ce calme heureux dont elle jouissoit avant que les sectaires parussent : cédant enfin à cette foule de raisonnemens captieux, au lieu de se contenter de la mort des principaux chefs, à laquelle

le conseil secret sembloit vouloir se borner, il s'écria, en jurant, selon sa coutume : « Eh bien, puisqu'il le « faut, je ne veux pas qu'il en reste un seul qui me le « puisse reprocher. » Il recula tant qu'il put l'instant de cette horrible boucherie; mais dès qu'elle fut commencée, la fureur de ses satellites passa dans son ame. Lui-même anima les meurtriers par ses paroles et par ses exemples ; lui-même tira sur ses propres sujets. Depuis cette barbarie, il parut tout changé, et tomba malade. Il s'agitoit et se roidissoit avec une extrême violence ; il tressailloit et se remuoit sans cesse ; le sang se faisoit une passage par toutes les parties de son corps, et percoit au travers des pores de sa peau : enfin il expira à l'âge de vingt-quatre ans, se repentant d'avoir régné, et plus encore d'avoir laissé régner des bourreaux sous son nom. Il protégeoit les lettres et les arts. Il reste encora des vers de lui, qui ne sont pas sans mérite pour son temps. Il aimoit les poètes, quoiqu'il ne les estimât pas. On assure qu'il disoit d'eux, qu'il falloit les traiter comme les bons chevaux : les bien nourrir et ne les pas rassasier. Qui croiroit que ce fut sous son règne que furent faites nos lois les plus sages, et les ordonnances les plus salutaires à l'ordre public ? Elles furent l'ouvrage du zèle et de la sagesse de l'immortel chancelier *de Lhôpital.*

74. *Henri III* parut digne du trône tant qu'il n'y monta pas. Son caractère fut un mélange inconcevable de grandeur d'ame, de petitesse d'esprit, de vigueur et de mollesse, d'activité et d'indolence, de tendresse et d'insensibilité, de libertinage et de superstition. Nul prince ne représentoit avec plus de dignité que lui dans les occasions importantes. A la figure la plus noble et la plus prévenante, il joignoit une éloquence naturelle et majestueuse; mais ce même roi s'avilissoit aux yeux de ses sujets par des amusemens puérils, et par des discours indécens. Il donnoit des audiences ayant une corbeille pleine de petits chiens pendue à son côté, et il ne rougissoit pas de se promener dans Paris un bilboquet à la main.

75. Nous n'avons jamais eu de meilleur ni de plus

grand roi que *Henri IV*. Il fut lui-même son général et son ministre. Il unit à une extrême franchise, la plus adroite politique; aux sentimens les plus élevés, une charmante simplicité de mœurs; et à un courage de soldat, un fonds inépuisable d'humanité. Il rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes: des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et sur-tout des adversaires dignes de lui. Il laissa le royaume dans un état florissant. Il l'avoit policé, après l'avoir conquis. Les troupes inutiles furent licenciées; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage. Il paya peu à peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. La justice fut réformée, le commerce et les arts furent en honneur. Les étoffes d'or et d'argent, proscrites d'abord par un édit somptuaire dans le commencement d'un règne difficile et dans la pauvreté, reparurent avec plus d'éclat, et enrichirent Lyon et la France. Il établit des manufactures de tapisserie de haute-lice en laine et en soie, rehaussée d'or. On commença à faire de petites glaces dans le goût de celles de Venise. C'est à lui seul qu'on doit les vers à soie et les plantations de mûriers. On lui doit aussi le canal de Briare, par lequel la Seine et la Loire furent jointes. Paris fut agrandi et embelli: il forma la place royale; il restaura tous les ponts. Le faubourg Saint-Germain ne tenoit point à la ville, il n'étoit point pavé: *Henri* se chargea de tout; il fit achever ce beau pont, où les peuples regardent aujourd'hui sa statue avec attendrissement. Les plus habiles artistes en tout genre étoient logés au Louvre, sous cette longue et magnifique galerie qui est son ouvrage; il les encourageoit souvent de ses regards et par des récompenses. Il fut enfin le vrai fondateur de la bibliothèque royale. En faisant fleurir son état au-dedans, il le faisoit respecter au-dehors. Il fut médiateur entre le pape et la république de Venise; il protégea les Hollandais contre les Espagnols, et ne servit pas peu à les faire reconnoître libres et indépendans. Les grandes qualités de *Henri VI* furent obscurcies par quelques défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour

les femmes. On ne peut excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris ; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si fréquentes, depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, qu'on ne sauroit même leur donner l'indulgente dénomination de galanterie : aussi le nombre de ses enfans naturels surpassa-t-il de beaucoup celui des légitimes. Toutefois ses maîtresses ne le dominèrent jamais ; et il leur répétoit souvent, qu'il aimeroit mieux perdre dix amantes, qu'un ministre tel que *Sully*.

76. Maître d'un beau royaume, mais né avec un caractère un peu sauvage, *Louis XIII* ne goûta jamais les plaisirs de la grandeur, s'il en est, ni ceux de l'humanité. Toujours sous le joug, et toujours voulant le secouer ; malade, triste, sombre, insuportable à lui-même et à ses courtisans, son goût pour la vie retirée l'attachoit à des favoris, dont il dépendoit jusqu'à ce qu'on en eût substitué d'autres ; car il lui en falloit, et le titre de favori devint alors comme une charge dans l'état. Le cardinal *de Richelieu* le domina toujours, et il n'aima jamais ce ministre, auquel il se livra sans réserve. Il avoit des intentions droites, un esprit solide et éclairé, un cœur porté à la piété, mais à cette piété qui tient beaucoup de la pusillanimité, et non pas à celle qui est la vertu des grandes ames. Il n'imaginoit point, mais il jugeoit bien, et son ministre ne le gouvernoit qu'en le persuadant. Aussi vaillant que *Henri IV*, mais d'une valeur sans éclat, il n'eût pas été bon pour conquérir un royaume. La Providence le fit naître dans le moment qui lui étoit propre : plutôt, il eût été trop foible ; plus tard, trop circonspect. Fils et père de deux de nos plus grands rois, il affermit le trône ébranlé de *Henri IV*, et prépara les merveilles du règne de *Louis XIV*.

77. Quoiqu'on ait reproché à *Louis XIV* trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la foiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans les choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, une ostentation vaine, un faste trop

trop orgueilleux ; cependant ses grandes qualités, mises dans la balance, l'ont emporté sur ses défauts. La postérité admirera dans son administration une conduite ferme, noble, suivie, quoique souvent trop absolue. Il fit de sa cour une école de politesse, de bon goût et de véritable noblesse. Loin de ressembler à ces monarques pusillanimes pour qui la royauté est une pesante servitude, dont ils cherchent à se décharger sur le premier sujet qui vient frapper leurs regards, il choisissoit ses ministres, et il les gouvernoit. Il possédoit sur-tout le talent rare et singulier de connoître et d'apprécier les hommes ; et jamais prince peut-être ne se trompa moins dans son choix. Il eut des maîtresses, mais elles n'influèrent pas dans les affaires générales. S'il aima les louanges, il souffrit la contradiction. Dans sa vie privée, il fut, à la vérité, trop plein de sa grandeur, mais il étoit bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, et aimable avec dignité. Ce qui immortalise sur-tout *Louis XIV*, est la protection qu'il accorda aux sciences et aux beaux-arts. C'est sous son règne que l'on vit éclore ces chefs-d'œuvre en tout genre, qui seront l'éternel honneur de la France. La saine philosophie ne fut connue que de son temps. La révolution qui s'opéra alors dans nos arts, dans nos esprits et dans nos mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre ; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle ranima l'Italie languissante; et ces peuples divers doivent de la reconnoissance et de l'admiration à *Louis-le-Grand.*

78. Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en M. *de Vauban*, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachoit au vrai par une espèce de sympathie, et saisissoit le faux sans le discuter, lui épargnoit les longs circuits par où les autres marchent; et d'ailleurs sa vertu étoit en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenoit sa raison. Il méprisoit cette politesse superficielle, dont le monde se contente, et qui

couvre souvent tant de barbarie; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit toute dans son cœur. Il séyoit bien à tant de vertus de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. Souvent il s'empressa de secourir de sommes considérables des officiers qui n'étoient pas en état de soutenir le service; et quand on venoit à le savoir, il disoit qu'il prétendoit leur restituer ce qu'il recevoit de trop des bienfaits du roi. Il en fut comblé pendant tout le cours d'une longue vie; et il a eu la gloire de ne laisser, en mourant, qu'une fortune médiocre. Il étoit passionnément attaché au roi. Sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan, il auroit infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne ne fut si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la vérité. Il avoit pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement. Ses mœurs tinrent bon contre les dignités les plus brillantes, et même n'eurent point à combattre. En un mot, c'étoit un Romain qu'il sembloit que son siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république.

## CHARITÉ.

1. L'APÔTRE *S. Jean*, parvenu à une extrême vieillesse, avoit perdu l'usage de ses jambes : ses disciples le portoient à l'église. Comme il ne pouvoit plus leur faire de longs discours, il se contentoit de leur répéter cette sentence : « Mes chers enfans, aimez-vous les « uns les autres. » Ils s'ennuyèrent à la fin d'entendre sans cesse les mêmes paroles. « Notre maître, lui « dirent-ils, pourquoi nous répétez-vous toujours la « même chose ? — Eh ! mes enfans, répondit le « sublime évangéliste, ignorez-vous que la charité est « le précepte du Seigneur, et que si on l'observe « bien, il suffit seul pour le salut ? »

2. On doit regarder la vie des premiers chrétiens, dont

les actes des apôtres nous offrent le tableau, comme le plus beau triomphe de la charité. La philosophie de *Socrate* donna des principes de sagesse : la doctrine seule de *Jésus-Christ* fit une foule de sages. Ces disciples fidèles d'un Dieu plein de bonté ne formoient, malgré leur multitude, qu'un cœur et qu'une ame, parce qu'ils étoient tous animés d'un même esprit, et se regardoient comme les membres d'un même corps. Personne ne considéroit ce qu'il possédoit, comme une propriété qui lui fût personnelle; mais tout ce que chaque particulier possédoit étoit regardé comme le bien de tout le monde. Ceux qui avoient des terres et des biens les vendoient, et venoient en déposer le prix aux pieds des apôtres, des prêtres et des diacres, qui distribuoient ces richesses aux pauvres, afin de rétablir, par ces pieuses libéralités, l'égalité primitive. Tous les jours on les voyoit dans le temple offrir ensemble au Tout-Puissant des vœux unanimes. Ils rompoient le pain dans leurs maisons, c'est-à-dire, ils vivoient en communauté, comme des frères, et ils prenoient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. Point de haine, point de division, point de querelles dans cette divine société : leur union étoit trop pure pour être troublée par aucun nuage. « Voyez, disoient les Juifs et les Païens, voyez comme « ils s'entre-aiment : voyez comme ils sont prêts à mou- « rir les uns pour les autres ! » Cette paix, cette heureuse concorde, ce zèle mutuel, contribuoient plus à la conversion des infidèles, que les plus éclatans miracles.

3. S. *Spiridion*, évêque de Trémitonte, dans l'île de Chypre, partageoit son revenu en deux portions égales; l'une étoit distribuée aux pauvres; l'autre servoit à sa subsistance, et plus encore à prêter à tous ceux qui étoient dans le besoin. Si quelque infortuné, pressé par des créanciers impitoyables, manquoit de ressources pour les satisfaire, il en trouvoit une assurée auprès du saint prélat, qui lui disoit avec bonté : « Allez à mon coffre, mon ami ; prenez ce qui vous « sera nécessaire ; rapportez-le quand vous pourrez ; « car cet argent n'est point à moi : il appartient à « l'indigence ; » et l'on prenoit ce qu'on vouloit, sans

que ce généreux pasteur parût y faire la moindre attention. Un jour, un homme abusa de ce détachement héroïque. Il crut pouvoir tromper le charitable évêque, il lui avoit emprunté une somme très-considérable : il la rapporte. Il feint de la remettre dans le coffre, et la garde. Quelque temps après, il a besoin de recourir de nouveau à la libéralité de *Spiridion*. « Prenez, mon ami, prenez, » lui dit le prélat. Le fourbe, qui se flattoit déjà d'une nouvelle infidélité, court au coffre ; mais il le trouve vide. Etonné, il en instruit l'évêque. « Cela me surprend, répondit *Spi-* « *ridion*. Vous êtes le premier qui n'ayez rien trouvé « dans ce coffre. Il faut, mon frère, que vous n'ayez « point rapporté ce que vous avez pris la dernière fois, « et cet accident est un effet de la justice de Dieu qui « punit votre avarice. » Ces paroles furent un coup de foudre. Le coupable, couvert de confusion, fit l'aveu de sa faute. Le bon prélat, touché de ses larmes, lui abandonna cette somme, et l'exhorta vivement à être, dans la suite, moins attaché aux richesses.

4. L'empereur *Maximin* ayant déclaré aux chrétiens de ses Etats une guerre cruelle, Dieu parut venger ses adorateurs d'une manière éclatante. Le ciel ayant refusé, pendant la triste saison, ces pluies qui fertilisent la terre, les fruits et les moissons manquèrent, et la famine fut bientôt suivie de la peste. Aux symptômes ordinaires de cette maladie, s'en joignit un nouveau : c'étoit un ulcère enflammé, qu'on appelle *charbon*, qui, se répandant par tout le corps, s'attachoit surtout aux yeux, et qui fit perdre la vue à un nombre infini de personnes de tout âge et de tout sexe. Ces deux calamités réunies dépeuploient les villes, désoloient les campagnes. Le boisseau de blé se vendoit plus de deux cents francs de notre monnaie. On rencontroit à chaque pas des femmes recommandables par leur naissance, qui, réduites à mendier, n'avoient d'autres marques de leur ancienne fortune, que la honte de leur misère. On vit des pères et des mères traîner dans les campagnes leur famille, pour y manger, comme les bêtes, le foin et les herbes même

malfaisantes, et qui leur donnoient la mort. On en vit d'autres vendre leurs enfans pour la misérable nourriture d'une journée. Dans les rues, dans les places publiques, chanceloient et tomboient les uns sur les autres des fantômes secs et décharnés, qui n'avoient de forces que pour demander, en expirant, un morceau de pain. La peste faisoit en même temps d'horribles ravages; mais il sembloit qu'elle s'attachoit surtout aux maisons que l'opulence sauvoit de la famine. La mort, armée de ces deux fléaux, courut, en peu de temps, toutes les provinces soumises à *Maximin*. Elle abattit des familles entières; et rien n'étoit si commun, dit un témoin oculaire, que de voir sortir à la fois, d'une seule maison, deux ou trois convois funèbres. On n'entendoit dans toutes les villes qu'un affreux concert de gémissemens, de cris lugubres, et d'instrumens alors employés dans les funérailles. La pitié se lassa bientôt. La multitude des indigens, l'habitude de voir des mourans, l'atteinte prochaine d'une mort semblable, avoit endurci tous les cœurs. On laissoit au milieu des rues les cadavres étendus, sans sépulture, et servant de pâture aux chiens. Les chrétiens seuls, que ces maux sembloient venger, montrèrent de l'humanité pour leurs persécuteurs: eux seuls bravoient la faim et la contagion, pour nourrir les misérables, pour soulager les mourans, pour ensevelir les morts. Cette charité généreuse étonnoit, attendrissoit les Infidèles. Ils ne pouvoient s'empêcher de louer le Dieu des chrétiens, et de convenir qu'il savoit inspirer à ses adorateurs la plus belle qualité qu'ils pussent eux-mêmes attribuer à leurs dieux, celle de bienfaiteurs des hommes.

5. La moisson ayant manqué dans toute l'Italie, en 383, Rome se vit en proie à la plus affreuse famine. Dans cette extrémité cruelle, tous les étrangers eurent ordre de sortir de la ville. Ces malheureux bannis, errans sans secours dans les campagnes stériles et desséchées, étoient réduits à se nourrir de glands, de racines et de fruits sauvages. Leur sort déplorable attendrissoit ceux qui, dans leurs propres maux, conservoient encore quelque sensibilité du malheur des autres.

Personne n'en fut plus vivement touché qu'*Anicius-Bassus*, préfet de la ville : c'étoit un vieillard ferme et généreux, rempli de cette charité que la religion chrétienne étend sur tous les hommes, et de cette confiance qu'elle inspire dans les plus rudes adversités. Il assembla les plus riches citoyens. « Que faisons-nous, « leur dit-il, pour prolonger notre vie ? Nous faisons « périr ceux qui travaillent à la soutenir. Ces étrangers « que nous bannissons ne sont-ils pas une partie de « l'Etat, précieuse et nécessaire ? ne sont-ils pas nos « laboureurs, nos serviteurs, nos marchands, quel- « ques-uns même nos parens? Nous ne retranchons pas « la nourriture à nos chiens, et nous la plaignons à des « hommes ! Que la crainte de la mort est aveugle, en « même temps qu'elle est cruelle ! Qui voudra désor- « mais nous procurer, par un commerce utile, les « nécessités de la vie? qui voudra ensemencer nos ter- « res? qui nous fournira du pain, si nous en refusons « à ceux par les mains desquels la Providence nous le « donne? Quelle horreur les provinces vont-elles con- « cevoir de Rome ? Enverront-elles leurs enfans dans « une ville homicide? Mais la faim, qui va consumer « ces innocentes victimes, fera-t-elle cesser la nôtre? « Nous épargnons quelques morceaux de pain : nous « achetons un répit de peu de jours au prix de la vie « de tant d'infortunés ; semblables à ces malheureux « navigateurs qui, pour éloigner la mort de quelques « momens, se dévorent les uns les autres. Sacrifions « bien plutôt nos fortunes; ce sera subsister à meilleur « marché que par la perte d'un seul homme. Nous « n'avons de secours à attendre que du Ciel; il sera « d'airain pour nous, si nous sommes impitoyables « pour nos frères; notre miséricorde méritera la sienne. « Ouvrons les bras à ces misérables ; contribuons tous « à leur subsistance. Il ne nous en coûtera pas plus « pour les nourrir que pour en acquérir d'autres, « après les avoir perdus. Et où en trouverons-nous qui « veuillent s'exposer à la mort, en servant des maîtres « inhumains ? » Ce discours arracha des larmes aux plus insensibles. L'avarice même ouvrit ses trésors.

On fit venir des blés de toutes parts : on permit l'entrée de la ville aux bannis que la famine avoit épargnés. Le superflu des riches, versé sur les pauvres, procura à ceux-ci le nécessaire; et la charité d'un seul homme, assez féconde pour suppléer à la stérilité de la terre, sauva la vie à un peuple nombreux.

6. La charité de S. *Eloi* étoit si grande, qu'il passoit pour être le père commun des pauvres. On regardoit sa maison comme l'hôpital-général de Paris, et tout son bien comme le patrimoine de l'indigence. Lorsqu'il fut plus avancé dans la vertu, quoiqu'il vécut à le cour, il se défit de toute somptuosité, vendit tout ce qu'il avoit de plus précieux dans ses habits et dans ses meubles pour les assister, et parut dans une modeste simplicité dont il introduisit la pratique dans le palais du roi. Député par *Dagobert I* vers le roi de Bretagne, toute sa marche ne fut qu'un enchaînement d'aumônes qu'il répandit sur les pauvres. Il préféra toujours la compagnie des indigens à celle des riches, parce que le respect et l'amour qu'il avoit pour eux, le portoient à les servir. Il ne sortoit point qu'il ne fût environné de pauvres; et il se pourvoyoit alors d'une bourse bien garnie. Il ménageoit tout pour eux : il envoyoit dans les rues, sur les grands chemins et dans les villages même pour les chercher, et pour les emmener dans sa maison. Il les faisoit tous manger avec lui; il les servoit lui-même : souvent il mangeoit leurs restes. Quelquefois, lorsqu'ils étoient assemblés pour dîner, il ne trouvoit ni pain ni argent, parce que tout avoit été distribué; mais il mettoit alors sa confiance en la Providence, et bientôt on voyoit arriver quelques provisions, soit de la part du roi, ou des seigneurs de la cour, ou de la part de S. *Ouën*, son ami, qui étoit chancelier de France.

7. *Elisabeth*, fille du roi de Hongrie, et femme du landgrave de Hesse, porta la modestie chrétienne jusqu'à son comble. Pour empêcher l'orgueil, qui d'ordinaire accompagne le rang suprême, de tyranniser son ame, elle prit chez elle un pauvre mendiant, infirme, dégoûtant : elle le peignoit; elle le lavoit elle-même;

elle lui faisoit les cheveux ; elle le traitoit comme s'il eût été son fils. Elle alloit visiter tous les indigens ; elle les consoloit ; elle les exhortoit à la patience ; elle leur donnoit à boire et à manger ; enfin elle leur administroit tous les secours dont ils avoient besoin, avec la charité la plus active ; et en remplissant ces pieux devoirs, elle se représentoit la foiblesse humaine, et se demandoit pourquoi elle n'étoit point à la place de ces malheureux. Après la mort de son époux, elle fit construire un vaste édifice, y appela tous les pauvres, et se consacra toute entière à leur service. Elle ne dédaignoit point les fonctions les plus basses. Un enfant étoit dangereusement incommodé d'un flux de ventre ; elle se levoit la nuit ; elle le prenoit dans ses bras, et l'aidoit à se décharger d'un incommode fardeau. Une femme étoit malade de la lèpre, personne n'osoit l'approcher ; la charitable *Elisabeth* osa seule remplir auprès d'elle un dangereux ministère, et lui rendit, avec complaisance, tous les services dont elle avoit besoin. Elle ne vouloit point que ses servantes l'appelassent leur maîtresse, mais leur sœur. Quelquefois elle les chargeoit de quelques commissions, afin de saisir le moment de leur absence pour laver la vaisselle, faire la cuisine, balayer leurs chambres, et devenir en quelque sorte l'humble servante de ces servantes même. Il falloit bien de la grandeur d'ame pour se soumettre avec tant de zèle à ces fonctions viles en apparence, mais que le principe fécond de la charité ennoblissoit aux yeux de cette religieuse princesse.

8. En 1662 il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, que M. *de Salo*, conseiller au parlement, venoit de se promener, suivi seulement d'un laquais, un malheureux l'aborda, lui présenta un pistolet, et lui demanda la bourse, mais en tremblant, et en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit. « Vous vous adressez mal, lui dit « le magistrat ; je ne vous ferai guère riche : je n'ai que « trois pistoles que je vous donne très-volontiers. » Il les prit, et s'en alla sans lui rien demander davantage. « Suis adroitement cet homme-là, dit M. *de Salo* à son

« laquais; observes, le mieux que tu pourras, où il se « retirera, et ne manque pas de me le dire. » Il suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger où il acheta un pain de sept ou huit livres, changeant une des pistoles qu'il avoit. A dix ou douze maisons de là, il entra dans une allée, monta à un quatrième étage; et en arrivant chez lui, où l'on ne voyoit clair qu'à la faveur de la lune, il jeta son pain au milieu de la chambre, et dit, en pleurant, à sa femme et à ses enfans: « Mangez; voilà un pain qui « me coûte cher: rassasiez-vous-en, et ne me tour- « mentez plus, comme vous faites. Infortuné que je « suis! hélas! un de ces jours je serai pendu, et vous « en serez la cause. » La femme, qui pleuroit, l'ayant appaisé le mieux qu'elle put, ramassa le pain, et le distribua à quatre pauvres enfans qui mouroient de faim. Quand le laquais sut tout ce qu'il vouloit savoir, il descendit aussi doucement qu'il étoit monté, et rendit un compte fidelle à son maître de tout ce qu'il avoit vu et entendu. « As-tu bien remarqué où il demeure, et pour- « ras-tu m'y conduire demain matin?—Oui, monsieur, « fort aisément. » Le lendemain, dès cinq heures du matin, le conseiller alla où son laquais le conduisit, et trouva deux servantes qui balayoient la rue. Il demanda à l'une, qui étoit un homme qui demeuroit dans la maison que le laquais lui montra, et qui occupoit une chambre au quatrième. « C'est, monsieur, lui répon- « dit-elle, un cordonnier, bon-homme et bien ser- « viable, mais chargé d'une grosse famille, et si pau- « vre, qu'on ne peut l'être davantage. » Il fit la même demande à l'autre, qui fit à peu près la même réponse; puis il monta chez l'homme qu'il cherchoit, et heurta à la porte. Ce malheureux, après avoir mis de méchantes chausses, la lui ouvrit lui-même, et le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit volé le soir précédent. On conçoit quelle fut sa surprise. Il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et le supplia de ne le point perdre. « Ne faites point de bruit, lui dit M. *de Salo;* « je ne viens pas ici dans ce dessein-là. Vous faites, « mon ami, un méchant métier; et pour peu que

« vous le fassiez encore, il suffira pour vous perdre ; « sans que personne s'en mêle. Je sais que vous êtes « cordonier : tenez, voilà trente pistoles que je vous « donne ; achetez du cuir, et travaillez à gagner la « vie à vos enfans. »

9. A la fin de 1746, les Autrichiens et les Piémontais, ayant passé le Var, entrèrent en Provence, sous la conduite du général *Browen*, et se présentèrent devant Grasse ou Grace, ville qu'un commerce paisible avoit rendue très-florissante. Au premier coup de canon, les bourgeois, qui n'étoient pas guerriers, capitulèrent, et l'ennemi exigea une contribution de soixante mille livres ; somme considérable pour cette petite ville, et qui eût, sans doute, appauvri ses habitans, si elle n'eût trouvé une ressource dans la charité peu commune de M. *de Surian*, son évêque. Ce prélat, digne des premiers siècles de l'Eglise, digne du beau nom de pasteur, racheta son troupeau, en payant généreusement pour lui la somme demandée.

10. Jacques *Evillon*, chanoine et grand-vicaire d'Angers, avoit une si grande charité pour les pauvres, qu'il n'avoit point de tapisseries : « Quand, en hiver, « j'entre dans ma maison, disoit-il, les murs ne me « disent pas qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui se « trouvent à ma porte, tout tremblans, me disent « qu'ils ont besoin de vêtemens. »

11. Les infirmités du corps, qui, dans la plupart des monastères, sont un des plus grands obstacles à la profession des novices, ne sont point à la Trappe un empêchement à leur réception. Du temps de l'abbé *de Rancé*, un pauvre ecclésiastique de Lille s'étant présenté pour être reçu dans cette maison, l'abbé assembla ses religieux pour demander leur avis, parce que ce bon prêtre, ayant le bras gauche rompu, ne pouvoit manquer d'être à charge au monastère. Ayant commencé, selon la coutume, à recueillir les voix par le dernier des frères, le jeune religieux lui répondit : « Je vous « dirai, mon père, que mon avis seroit de recevoir au « plutôt cet homme que Dieu appelle ; et s'il ne peut « travailler, nous le servirons tous. » Le chapitre

entier applaudit à cet avis, et le postulant fut reçu d'une voix unanime.

12. Etant encore fort jeune, dit le philosophe *Sadi*, j'avois coutume de me lever la nuit pour prier Dieu, pour veiller, pour lire l'Alcoran. Une nuit que j'étois dans ces pieux exercices, et que toute la famille dormoit, excepté mon père, près de qui j'étois, je lui dis: « Voyez! pas un ne lève seulement la tête pour prier « Dieu, et ils dorment d'un sommeil si profond, qu'on « diroit qu'ils sont tous morts. » Mon père me ferma la bouche, en répondant: « Il vaudroit mieux que vous « dormissiez comme ils dorment, que d'observer leurs « défauts. »

13. S. *Jean l'aumônier* eut un jour une contestation très-vive avec le sénateur *Nicétas*, parce que celui-ci, au préjudice des pauvres, vouloit disposer des places du marché au profit du trésor public. Ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre. Le saint patriarche, attristé de ce différent, lui envoya sur le soir un archiprêtre et un clerc, pour lui dire de sa part: « Le soleil est « près de se coucher. » *Nicétas*, frappé de cette parole, le va trouver, fondant en larmes. Ils se mettent à genoux l'un devant l'autre, et s'embrassent réciproquement. Le saint lui dit: « Je vous assure, mon frère, que « si je ne m'étois aperçu que vous étiez très-irrité, « j'aurois été vous trouver moi-même pour me jeter à « vos pieds. » Le sénateur l'embrassa, le supplia d'oublier cet instant de vivacité, et ils se quittèrent bons amis.

14. On reprochoit à l'empereur *Sigismond* qu'il combloit de graces ses ennemis, au lieu de les châtier comme ils le méritoient. « N'est-ce pas assez les punir, « répondit-il, que de les forcer à devenir mes amis? »

15. *Chosroès*, roi de Perse, ayant déclaré qu'il alloit vendre comme esclaves tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les Romains, les habitans d'Edesse, qui l'apprirent, donnèrent alors un bel exemple d'une charité vraiment chrétienne. Toute la ville se mit en mouvement pour racheter les infortunés captifs. Chacun s'empressoit de contribuer à proportion et même au delà

de sa fortune : chacun portoit son présent à la grande église, qui fut bientôt remplie. Les courtisanes même sacrifièrent à la compassion le fruit de leurs débauches. Les paysans les plus pauvres, qui n'avoient qu'une chèvre ou qu'une brebis, la donnoient avec joie. Ce zèle généreux produisit une rançon suffisante pour tous les prisonniers ; mais pas un ne fut racheté. Le général *Buzès*, commandant d'Edesse, homme plus esclave de l'avarice, que ces malheureux ne l'étoient du monarque persan, se saisit de toutes ces richesses, sous prétexte de les employer à des besoins plus pressans.

16. Un chirurgien, en saignant une dame de qualité, eut le malheur de lui piquer l'artère, de sorte qu'il fut impossible d'y remédier, et que la dame en mourut, après avoir langui quelques jours. En faisant son testament, elle eut la générosité de laisser à ce chirurgien, extrêmement affligé, huit cents livres de pension viagère, tant pour le consoler, disoit-elle, que pour l'obliger à ne plus saigner de sa vie. *Voyez* AMOUR DU PROCHAIN, AUMÔNE, BIENFAISANCE, BIENVEILLANCE, BONTÉ, CLÉMENCE, HUMANITÉ, PARDON.

## CHASTETÉ.

1. ON demandoit à une jeune Lacédémonienne fort pauvre, quelle dot elle apporteroit à son époux : « La « chasteté que j'ai héritée de mes ancêtres, » répondit-elle.

2. *Julien* l'Apostat disoit « que la chasteté est dans « les mœurs ce que la tête est dans une belle statue, et « que l'incontinence suffit pour déparer la plus belle « vie. » Tout concourt à nous faire croire que cette maxime étoit pour ce prince une règle qu'il ne transgressoit jamais. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'étant à la fleur de son âge lorsqu'il perdit *Hélène* son épouse, il résista aux instances de ses amis, qui le pressoient de se remarier pour se donner des successeurs dignes de lui et de l'empire : « Et c'est, repartit *Julien*, cette rai-

« son même qui m'empêche de suivre votre conseil ; je « crains trop de laisser des héritiers indignes de l'em- « pire et de moi. ».

3. *Joseph*, fils de *Jacob*, avoit été un très-bel enfant; et à l'âge de vingt-sept ans, qu'il atteignit dans la maison de *Putiphar*, il avoit joint à la régularité de ses traits et à la vivacité de son teint, un air de noblesse et de dignité qui le rendoit un des hommes les plus aimables qui eussent paru dans l'Egypte. Sa bonne mine se faisoit d'autant plus remarquer en ce pays, que les Egyptiens, pour la plupart, étoient d'une figure et d'une taille peu avantageuses. Le vertueux jeune homme estimoit bien peu ces dons de la nature ; et peut-être ignoroit-il jusqu'à quel point il en avoit été favorisé. Mais l'épouse de son maître en fut touchée ; et se trouvant tous les jours dans l'occasion de voir l'aimable étranger, elle conçut pour lui une passion si violente, qu'elle résolut de la satisfaire. Il ne lui venoit pas dans l'esprit que les avances d'une femme de son rang pussent être rejetées par un homme qui n'étoit que son domestique. Elle lui déclara son amour : elle le pressa d'y répondre. *Joseph* n'y répondit d'abord que par des froideurs et des embarras qui auroient dû faire sentir à cette femme impudique la honte et l'inutilité de ses démarches. Elle ne se rebuta point. *Joseph* avoit beau faire et éviter les rencontres de sa maîtresse ; elle étoit trop passionnée pour ne point ménager les momens d'une surprise. Tous les jours elle se voyoit méprisée, et tous les jours elle fatiguoit le vertueux Hébreu par les plus affreuses propositions. Il crut enfin devoir s'expliquer avec elle, et lui ôter toute espérance de le faire jamais consentir à un crime. « Songez-vous « bien, lui dit-il, aux discours que vous me tenez ? et « n'avez-vous pas dû vous apercevoir de toute l'hor- « reur qu'ils me causent ? Vous voyez que mon maître « m'a donné sa confiance, au point de me rendre l'ar- « bitre de tout ce qu'il possède. Je dispose de tout dans « sa maison. De tous les biens qu'il abandonne à ma « conduite, vous êtes la seule dont il se réserve la « possession ; et vous me croyez capable de la plus

« monstrueuse ingratitude ? et pour prix des bienfaits « de *Putiphar*, je lui ravirois son honneur ? Non, je « n'y consentirai jamais... Mais, quand je serois assez « malheureux pour trahir le meilleur maître que je « puisse avoir sur la terre, j'en ai un dans le ciel, « dont je ne puis éviter ni les yeux, ni la vengeance. « N'espérez donc point de me corrompre. Rougissez « de vos indignes poursuites, et cessez de me solliciter « à un crime dont vous devriez me punir, si j'avois « osé le commettre. »

La fierté n'est guère puissante sur l'esprit d'une femme qui aime, sur-tout quand elle se flatte encore de l'espérance d'être aimée. L'indigne épouse de *Putiphar* s'abandonna de plus en plus à sa funeste passion, et continua de presser son chaste esclave avec la plus dangereuse importunité. Un jour qu'il entra dans son appartement pour travailler seul et en repos, son impudique maîtresse l'y suivit, et l'ayant saisi par son manteau, pour s'assurer la victoire, en lui ôtant le moyen de fuir : « Pour cette fois, lui dit-elle, vous n'échap- « perez pas à mon amour, et je ne vous laisserai point « aller que vous n'ayez contenté mes désirs. Songez « seulement que je ne serai plus impunément refusée. » C'étoit-là, sans doute, une de ces tentations critiques, où la philosophie est déconcertée, et où le sage le plus intrépide n'a point de principes pour se soutenir sur le penchant d'un précipice si rapide. On ne risque rien aux yeux des hommes à satisfaire la passion d'une femme, que tous ses intérêts forcent au secret ; et si l'on résiste, tout est risqué, tout est même perdu. Dans ces occasions, il ne faut rien moins qu'un *Joseph*, c'est-à-dire, un homme sage par crainte de Dieu, et chaste par religion. *Joseph* ne différa pas à fuir le danger, et il abandonna son manteau entre les mains de la tentatrice. Il voyoit bien qu'il fournissoit à une femme outragée des armes dont elle ne manqueroit pas de faire usage, et que sauver sa vertu à ce prix, c'étoit se perdre sans ressource. Il prévit toutes les suites : il les compta pour rien, en comparaison de son innocence. L'épouse de *Putiphar* profita de ses avantages ;

et, ne pouvant se faire ni aimer ni obéir, elle se donna au moins le cruel plaisir de se venger. Elle s'écria, comme une personne réduite au désespoir, et le visage couvert d'une rougeur équivoque, que donne la modestie effrayée aux personnes vertueuses, et le dépit d'un refus aux femmes inpudiques, elle fit entendre, à l'arrivée de son époux, ces feintes lamentations : « Vous ne connoissez pas le perfide Hébreu que vous « vous êtes attaché : vous ne seriez plus digne de « vivre, si vous ne le punissiez, comme il le mérite, « du plus horrible des attentats. Assez ingrat pour « oublier l'excessive misère où il étoit réduit quand « vous l'avez acheté, et l'extrême bonté qúe vous « avez toujours eue pour lui, il a essayé d'attenter à « mon bonheur, de corrompre votre épouse: il a porté « l'audace jusqu'à vouloir vous faire l'outrage le plus « insigne ; et dites, après cela, que le motif de cette « pudeur et de cette modestie, dont il couvre si adroi- « tement ses desseins criminels, n'est pas la crainte « qu'il a de vous. Ce scélérat, se voyant en quelque « sorte maître de tous vos biens, s'est flatté qu'il lui « seroit permis de disposer aussi de votre femme : mais « il ne connoissoit pas l'épouse de *Putiphar*. Mes cris « l'ont obligé de fuir, et son manteau m'est resté entre « les mains. » Les larmes de l'artificieuse femme achevèrent son discours ; et le manteau de *Joseph*, présenté avec la plus imposante simplicité, consomma la conviction. L'accusé auroit pu se défendre, et produire en sa faveur plus de dix années d'une conduite sans reproche: mais il sentit bien que sa justification n'auroit guère de pouvoir sur l'esprit crédule d'un époux alarmé, et que *Putiphar* supposeroit bien plus volontiers de l'hypocrisie dans un domestique, que de l'infidélité dans une épouse. Il fut donc condamné, sans autre examen ; et son maître indigné le fit conduire dans les prisons du roi, dont il avoit le gouvernement. La sagesse et l'innocence entrèrent avec *Joseph* dans ces lieux destinés aux crimes. La plus pure vertu y fut traitée, pendant quelques iours, comme eût mérité de l'être la plus punissable hardisse. Le chaste *Joseph*,

déjà couvert de confusion, y fut chargé de fers, et réduit à la condition d'un infame scélérat. Une oppression qu'il avoit si peu méritée ne dura pas toujours; et si, dans les desseins de Dieu, sa captivité devoit être longue; la Providence daigna en adoucir les rigueurs.

4. *Cyrus* refusoit de voir *Panthée*, reine de la Susianne, sa prisonnière. *Araspe*, un de ses favoris, lui vantoit la beauté de cette princesse, et lui disoit que c'étoit un spectacle digne d'un roi : « Et c'est précisément parce qu'elle est belle, répondit *Cyrus*, « que je la fuis. Si je vais la voir aujourd'hui que mes « affaires me le permettent, elle me plaira tant, que « j'y retournerai encore lorsque ma présence sera « nécessaire ailleurs; et pour rester auprès d'elle, je « négligerai les soins les plus importans, je risquerai « mes devoirs et ma vertu. »

5. Un étranger demandoit à *Gérade*, austère Lacédémonien, pourquoi *Lycurgue* n'avoit fait aucune loi contre les adultères. « Parce qu'il n'y en a point à « Lacédémone. — Mais s'il s'en trouvoit quelqu'un, « comment le puniroit-on ? — On le condamneroit à « donner un bœuf si grand, que du mont Taïgète, il « pût, en étendant le cou, boire dans le fleuve d'Eurotas. — Mais comment trouver un bœuf de cette « taille ? — Eh ! comment pourroit-il se trouver un « adultère à Sparte ? »

6. *Hiéron*, roi de Syracuse, avoit l'haleine forte; mais aucun de ses courtisans n'avoit osé l'en avertir. Une femme étrangère ayant eu besoin de lui parler, s'en aperçut, et lui en fit reproche. Le monarque courut aussitôt à sa femme, et se plaignit de ce qu'elle ne l'avoit point prévenu d'un défaut qu'elle auroit dû remarquer la première; mais cette vertueuse épouse lui répondit : « N'ayant jamais approché d'autre homme « que vous, je m'imaginois que l'haleine de tous vos « semblables avoit la même odeur que la vôtre. »

7. L'impératrice *Livie*, femme d'*Auguste*, rencontra dans son chemin des hommes nus; ceux qui l'accompagnoient furent indignés d'une telle indécence : « Pour « des femmes honnêtes et vertueuses, dit la prin-

« cesse,

« cesse, des hommes nus ne sont que des statues. »

8. *Alexandre-le-Grand* étant dans un temple de Jupiter, aperçut une femme extrêmement belle, et la regarda long-temps, de manière à faire croire qu'il en étoit épris. *Héphestion* lui dit qu'il étoit juste qu'il mît au nombre des captifs une femme qu'il aimoit. « Ne « seroit-ce pas une chose indigne, répondit-il, que, « devant punir l'incontinence des autres, je rendisse « les étrangers témoins de la mienne ? » Une autre fois, il porta la retenue jusqu'à ne point jeter les yeux sur une jeune captive d'une grande beauté, qu'il savoit être fiancée avec le prince d'une nation voisine. Il la renvoya bientôt après à son époux, et ce bienfait lui gagna l'amitié de tout ce pays. Il n'alla que très-rarement faire visite aux filles de *Darius*, très-belles princesses; et lorsqu'il étoit chez elles, il baissoit la vue sans les regarder. Comme ses courtisans en étoient étonnés, il leur dit que les femmes des Perses étoient le mal des yeux. Comme on le pressoit de les voir plus souvent, il répondit, « qu'après avoir vaincu des hommes, il « ne risqueroit pas d'être vaincu par des femmes. »

9. Durant la persécution de l'empereur *Dèce* contre les chrétiens, un jeune homme fut arrêté et conduit, par ordre du juge, dans un jardin délicieux, au milieu des lis et des roses, près d'un ruisseau qui couloit avec un doux murmure, et d'arbres agités par l'haleine des zéphyrs. Là, on l'étendit sur un lit de plume, où on l'attacha avec des liens de soie, et où il fut laissé seul en cet état; puis on fit venir une courtisane qui commença à le solliciter au mal avec toute l'impudence et tous les attraits que la passion peut suggérer. Le jeune chrétien, ne sachant comment résister aux attaques de la volupté, poussé alors par l'esprit de Dieu, et par un courage héroïque, se coupa la langue avec les dents, et la cracha au visage de cette infame créature. Etonnée, hors d'elle-même, elle prit la fuite; et le généreux disciple de Jésus-Christ, vainqueur de la volupté et de lui-même par son courage, alla triompher des supplices et des bourreaux par sa constance, et mériter, par sa mort, la couronne du martyre.

16. *Amalon*, comte de Champagne, ayant fait enlever une jeune personne noble, belle et vertueuse, entreprit de lui faire violence. Cette fille, voyant ses larmes et ses prières inutiles, comme une autre *Judith*, prend l'épée du comte, et lui en donne un coup mortel. *Amalon* appelle ses gens, et meurt entre leurs bras, en disant : « Ne faites point de mal à cette fille « courageuse : c'est moi qui ai péché, en voulant lui « ravir l'honneur; ce qu'elle a fait mérite plutôt qu'on « respecte ses jours. » La demoiselle, qui conservoit toute sa présence d'esprit, s'échappe au milieu de la confusion qu'elle vient de causer, fait quinze lieues à pied pour aller demander sa grace au roi *Gontran*, qui étoit à Chlâons-sur-Saône. Ce prince la reçut avec bonté, la prit sous sa protection, et défendit à la famille du comte de chercher à venger une mort qu'il n'avoit que trop méritée.

17. En 1578, lorsque dom *Juan d'Autriche* commandoit dans les Pays-Bas l'armée espagnole contre les confédérés, un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un avocat de Lille, chez lequel il étoit logé. Cette jeune personne, en se défendant, saisit le poignard de l'Espagnol, le lui plonge dans le sein, et s'éloigne. L'officier sentant que sa blessure est mortelle, se confesse, et, pénétré du repentir le plus vif, supplie qu'on lui amène la vertueuse fille. « Je sou« haite, lui dit-il, que vous me pardonniez l'outrage « que vous avez reçu de moi ; et, pour réparer, « autant que je puis, mon attentat d'une manière con« venable, je déclare que je suis votre mari. Puisque « mon crime et votre vertu m'ont mis hors d'état de « pouvoir vous offrir ma personne, recevez du moins, « avec le nom et les droits de mon épouse que je « vous donne, le présent que je vous fais de tous mes « biens. Que ceux qui sauront l'affront que vous avez « été sur le point de recevoir, apprennent en même « temps, qu'un mariage honorable a été le prix des « efforts que j'ai faits pour vous déshonorer, et du cou« rage avec lequel vous avez su vous défendre. » Après ce discours, le noble Espagnol, du consentement du

père, et en présence du prêtre qni étoit venu pour le confesser, épousa la fille, et expira un instant après.

18. Le tyran *Maxence*, pour satisfaire ses passions brutales, n'épargnoit ni la noblesse, ni le vulgaire, et toutes les femmes de Rome étoient les victimes de son infame lubricité. Cependant ni ses artifices ni ses menaces ne triomphoient de la chasteté des femmes chrétiennes, parce qu'elles savoient mépriser la vie. Une d'entre elles, nommée *Sophronie*, épouse du préfet de la ville, apprit que les ministres des débauches du tyran la venoient chercher de sa part, et que son mari, par crainte ou par foiblesse, la leur avoit abandonnée. Elle leur fit demander quelques momens pour se parer; et, l'ayant obtenu, seule et retirée dans son appartement, après une courte prière, elle se plongea un poignard dans le sein, ne laissant à ces misérables que son corps sans vie. Plusieurs auteurs ecclésiastiques louent cette action : elle ne porte cependant pas le sceau de l'approbation de l'Eglise, qui n'a pas mis cette généreuse femme au nombre des saintes. Les payens devoient admirer cette chasteté héroïque, et la mettre fort au-dessus de celle de Lucrèce.

19. Pendant que *Tarquin*, roi de Rome, faisoit le siége d'Ardée, les princes ses fils se donnoient quelquefois des repas et des fêtes. Un jour qu'ils étoient chez *Sextus Tarquin* avec *Collatin*, mari de la célèbre *Lucrèce*, la conversation tomba sur le mérite de leurs épouses : chacun donnoit à la sienne les plus grands éloges. « A quoi bon tant de discours ? dit *Collatin*. « Vous pouvez en peu de temps, si vous voulez, « vous convaincre, par vos propres yeux, combien « *Lucrèce* l'emporte sur toutes les autres. Montons à « cheval, allons les surprendre; rien de plus sûr pour « décider notre dispute que l'état où nous les trouve- « rons, dans un temps où très-certainement elles ne « nous attendent point. » Le vin avoit échauffé leurs têtes. « Allons, partons, » s'écrièrent-ils tous ensemble. Ils montent à cheval; et bientôt ils arrivent à Rome, qui n'étoit éloignée que de six à sept lieues de la ville assiégée. Ils trouvent les princesses, femmes

des jeunes Tarquins, en grande compagnie, dans les plaisirs et la bonne chère. De là, ils vont droit à Collatie, maison de campagne de *Lucrèce*, où ils virent cette vertueuse femme dans une situation bien différente. Enfermée avec ses femmes, elle travailloit à des ouvrages de laine, elle s'occupoit des soins du ménage. D'un consentement unanime, on lui adjugea la victoire. Elle reçut ses hôtes avec cette aimable politesse et cette douce honnêteté dont la vertu sait toujours assaisonner les actions; et la noblesse de son urbanité mit le comble à son triomphe.

Le grand mérite de *Lucrèce*, qui devoit inspirer le respect le plus profond, fut précisément ce qui fit naître dans le cœur de *Sextus Tarquin*, une passion violente et détestable. Peu de jours après, il revint à Collatie; et, après avoir inutilement employé toutes sortes de voies pour la séduire, enfin il lui déclara que non-seulement il l'égorgeroit elle-même, mais que, pour lui faire perdre la réputation avec la vie, il tueroit ensuite un esclave qu'il mettroit à côté d'elle dans son lit. La constance de *Lucrèce*, qui avoit été à l'épreuve de la crainte, ne put tenir contre celle de l'infamie. Le jeune prince, ayant satisfait sa passion brutale, retourna chez lui, comme en triomphe. Le lendemain, *Lucrèce*, accablée de douleur et de désespoir, envoya, dès le matin, prier son père et son mari de la venir trouver, et d'amener avec eux chacun un ami fidelle; qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Ils accoururent accompagnés, l'un de *Valérius* surnommé depuis *Publicola*, et l'autre, du fameux *Brutus*. Dès qu'elle les vit entrer, elle ne put retenir ses larmes; et, lorsque son mari lui demanda si tout alloit selon ses désirs: « Il s'en faut de « beaucoup, dit-elle; car quelle félicité peut espérer « une femme, après qu'elle a perdu l'honneur? Oui, « *Collatin*, un téméraire a souillé votre lit. Au reste, « mon corps seul est criminel, mon cœur est innocent; « ma mort en sera la preuve. Promettez-moi seule- « ment que vous ne laisserez pas l'adultère jouir im- « punément de son crime: c'est *Sextus Tarquin* qui, « la nuit précédente, m'a fait violence. » Tous lui pro-

mirent de la venger, et tâchèrent en même temps de la consoler, en lui représentant que l'ame seule péchoit, non le corps, et qu'il n'y avoit point de faute où il n'y avoit point de consentement. « Quant à ce que mérite « *Sextus*, reprit *Lucrèce*, je vous en laisse les juges; mais « pour moi, quoique je me déclare innocente du crime, « je ne m'exempte pas du supplice, et nulle femme ne « s'autorisera de l'exemple de *Lucrèce* pour survivre à « son déshonneur. » En même temps, elle s'enfonce un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe. Son père et son mari jettent un grand cri, effet de leur surprise, de leur douleur et de leur désespoir. Mais *Brutus*, sans perdre le temps à répandre des larmes inutiles, tire du sein de *Lucrèce* le poignard tout sanglant, et le tenant élevé : « Je jure, dit-il, par ce sang si pur avant l'ou- « trage de *Tarquin*, et je vous en prends à témoins, « grands dieux ! je jure que le fer et la flamme à la « main, j'en poursuivrai la vengeance sur le tyran, sur « sa femme et sur toute sa race criminelle, et que je ne « souffrirai point que personne désormais règne dans « Rome. » Il présenta ensuite le poignard aux trois autres qui étoient avec lui, et leur fit faire le même serment. Ils l'exécutèrent bientôt après : *Tarquin* et sa famille furent pour jamais chassés de Rome.

20. Le décemvir *Appius*, étant dans son tribunal, vit passer auprès de lui une jeune fille d'une grande beauté, âgée d'environ quinze ans, qui alloit avec sa nourrice aux écoles publiques. Elle étoit fille de *Virginius*, soldat romain. Ses charmes et les graces naissantes de la jeunesse, attirèrent d'abord son attention. Il ne put s'empêcher de la regarder avec un plaisir secret. Sa curiosité redoubla le jour suivant; il la trouva encore plus belle; et comme cette jeune personne passoit tous les jours dans la place, il conçut insensiblement pour elle une passion violente. Il avoit pris soin, dès le premier jour qu'il l'avoit vue, de s'informer de son nom et de celui de sa famille. On lui avoit appris qu'elle étoit d'une maison plébéienne; qu'elle s'appeloit *Virginie*; qu'elle avoit perdu sa mère, appelée *Numitoria*; que *Virginius* son père servoit actuellement

à l'armée en qualité de centurion, et qu'elle étoit promise à *Icilius*, ancien tribun du peuple, qui devoit l'épouser à la fin de la campagne. Ces nouvelles, si contraires à l'amour d'*Appius*, ne servirent qu'à l'enflammer davantage. Il essaya d'abord de corrompre, par des présens, la nourrice de *Virginie* : n'ayant pu y réussir, il inventa une fourberie détestable, dont le succès devoit faire tomber *Virginie* entre ses mains. Il en confia le principal rôle à un certain *Claudius*, son client, homme hardi, impudent, et de ces gens qui ne s'introduisent dans la confiance des grands, que par une complaisance criminelle pour leurs plaisirs. Ce ministre de la passion du décemvir entra dans l'école publique où étoit la jeune *Virginie*, la prit par la main, et vouloit l'entraîner de force dans sa maison, sous prétexte qu'elle étoit née d'une de ses esclaves, et c'étoit un usage que les enfans des esclaves l'étoient eux-mêmes des patrons de leurs pères et mères. La jeune fille interdite ne se défendoit que par ses larmes; mais le peuple, ému par les cris de sa nourrice, accourut à son secours, et empêcha *Claudius* de l'enlever. Cet homme sans pudeur déclara aussitôt qu'il réclamoit la puissance des lois; qu'il ne prétendoit point user de violence; mais qu'il croyoit qu'il étoit permis à un maître de reprendre son esclave par-tout où il la trouvoit, et qu'il sommoit ceux qui s'opposoient à la justice de ses prétentions, de venir sur-le-champ devant le décemvir; et, en disant ces paroles, il y conduisit la jeune *Virginie*. Tout le peuple la suivit, les uns par curiosité, les autres par considération pour les parens de cette jeune Romaine. *Numitorius* son oncle, accompagné d'*Icilius*, vint la défendre. *Claudius* exposa ses prétentions devant l'auteur même de cette intrigue d'iniquité. Il dit qu'il étoit prêt à produire des témoins irréprochables de ce qu'il avançoit; que cependant, en attendant la décision du procès, il étoit juste que l'esclave suivît son maître, et qu'il offroit des cautions de la représenter, si *Virginius*, à son retour, prétendoit encore en être le véritable père. *Numitorius* objecta modestement qu'il étoit plus convenable que sa

nièce fût gardée dans sa maison, et que chez un homme tel que *Claudius*, *Virginie* auroit à courir encore plus de risques pour son honneur que pour sa liberté. Il ajouta que ce qu'il demandoit étoit conforme aux lois. Toute l'assemblée approuva la justice de cette requête; mais *Appius*, qui avoit ses vues, n'y eut aucun égard. Il ordonna que *Claudius* conduisît *Virginie* chez lui. *Claudius*, malgré les cris et les murmures du peuple, vouloit s'en saisir; mais il fut repoussé par la multitude. Le trouble et le désordre de l'assemblée firent craindre au décemvir une révolte ouverte. Il prit le parti de suspendre lui-même l'exécution de son arrêt jusqu'au retour de *Virginius*; mais il dépêcha secrètement un exprès à ses collègues qui commandoient l'armée, pour les prier de faire arrêter *Virginius*, sous quelque prétexte, ou du moins de ne lui point donner congé de revenir à Rome. Il se flattoit que, faute de comparoître dans le temps marqué, il seroit alors autorisé à remettre sa fille entre les mains de *Claudius*. Son courrier arriva trop tard au camp: il avoit été prévenu par le fils de *Numitorius* et par un frère d'*Icilius*. *Virginius*, instruit du malheur qui menaçoit sa fille, étoit parti, et déjà s'étoit rendu à Rome par des chemins détournés. Il parut le lendemain dans la place, pénétré de douleur, et tenant *Virginie* par la main. *Appius* n'apprit qu'avec une extrême surprise que *Virginius* étoit dans la place avec ses amis et toute sa famille. Pour prévenir toute résistance, il fit descendre du Capitole les troupes qui y étoient à ses ordres, et qui s'emparèrent de la place. Il se rendit ensuite dans son tribunal; et, après avoir écouté, avec une apparente impartialité, les raisons des deux parties, il ordonna que *Claudius* retînt cette fille comme son esclave. *Virginius*, outré d'un arrêt si injuste, ne garda plus de mesure avec le décemvir. Il fit connoître à toute l'assemblée que lui seul étoit l'auteur de l'imposture que proposoit son client; et, lui adressant la parole: « Ap-« prends, *Appius*, lui dit-il, que je n'ai pas élevé ma « fille pour être prostituée à tes infames plaisirs. Je « l'ai accordée à *Icilius*, non à toi. As-tu pu croire que

« des Romains se laissassent enlever leurs filles et leurs « femmes, pour appaiser la brutale passion d'un ty- « ran ? » La multitude, remplie d'indignation, jeta de grands cris. *Appius* furieux commande aux soldats qui environnent son tribunal, de faire retirer le peuple : « Et toi, dit-il à un de ses licteurs, vas, fends la presse, « et ouvre le chemin à un maître pour aller reprendre « son esclave. » Le peuple, qui craint toujours quand on ne le craint pas, se voyant poussé par les soldats d'*Appius*, s'écarte, se retire, et livre, pour ainsi dire, la fille de *Virginius* à la passion du décemvir. Alors ce malheureux père, qui voit avec désespoir que l'innocence va être opprimée par une puissance injuste, demande au magistrat qu'il lui soit au moins permis, avant que *Claudius* emmène sa fille, de l'entretenir un moment en particulier, avec sa nourrice, afin, dit-il, que si je puis trouver quelqu'indice que je ne suis pas son père, je m'en retourne au camp avec moins de douleur et de tristesse. *Appius* lui accorda sa demande sans peine, à condition néanmoins que cette conférence se passeroit à la vue de *Claudius*, et sans sortir de la place. *Virginius*, pénétré de la plus vive douleur, prend sa fille entre ses bras. A peine respiroit-elle encore. Il essuie les larmes qui baignoient son visage, l'embrasse ; et, la tirant du côté de quelques boutiques qui bornoient la place, le hasard lui fit rencontrer le couteau d'un boucher : il le prend ; et, s'adressant à *Virginie* : Ma chère fille, lui dit-il, voilà « le seul moyen de sauver ton honneur et ta liberté. » En même temps il lui enfonce le couteau dans le cœur ; et le tirant tout fumant du sang de sa fille : « C'est « par ce sang innocent, cria-t-il à *Appius*, que je « dévoue ta tête aux dieux infernaux. » Ce qui étoit resté du peuple dans la place accourt à ce spectacle, jette de grands cris, et déteste la tyrannie du décemvir. *Appius*, du haut de son tribunal, crie avec fureur qu'on arrête *Virginius* ; mais il s'ouvrit un passage avec le couteau qu'il tenoit à la main. Favorisé de la multitude, il gagna la porte de la ville, et se rendit au camp avec quatre cents hommes qui

l'avoient suivi. Les troupes, touchées de son malheur, et indignées contre le tyran, prirent les armes, marchèrent à Rome, et se saisirent du mont Aventin. Tout le peuple cria contre *Appius*, qu'on mit en prison, et qui se tua, pour prévenir l'arrêt de mort. Ce crime fit abolir le décemvirat, puissance d'abord utile, mais qui, dégénérant bientôt en despotisme, se précipita elle-même vers sa chute.

21. *André II*, roi de Hongrie, obligé de quitter ses états, en laissa la régence au palatin du royaume, appelé *Banéban*, dont il avoit éprouvé depuis longtemps le zèle et la fidélité. Il lui recommanda, en partant, d'entretenir la paix avec les princes voisins, et sur-tout d'administrer une exacte justice à tous ses sujets, sans égard pour la naissance ou la dignité de qui que ce fût. Ce seigneur, pendant l'absence de son souverain, n'oublia rien pour répondre dignement à la confiance dont il l'avoit honoré; et, pendant qu'il donnoit tous ses soins aux affaires du royaume, sa femme, dame d'une rare beauté, tâchoit, par son assiduité auprès de la reine, d'adoucir le chagrin que lui causoit l'absence du roi son mari. Tel étoit l'état de la cour de Hongrie, lorsqu'on y vit arriver le comte de Moravie, frère de la reine, et que cette princesse aimoit tendrement. Ce ne furent d'abord que fêtes et que plaisirs; mais, dans la suite, le poison dangereux de l'amour se glissa parmi ces jeux innocens. Le comte de Moravie devint éperdument amoureux de la femme du régent. Il osa lui déclarer sa passion; mais cette dame, encore plus vertueuse qu'elle n'étoit belle, ne lui répondit que par la sévérité de ses regards. La résistance fit son effet ordinaire. Les désirs criminels du comte n'en furent que plus violens. Sa passion, qui augmentoit tous les jours, le jeta dans une sombre mélancolie. Il n'étoit plus question de jeux, de spectacles, et de tous ces vains amusemens dont les grands occupent si sérieusement leur oisiveté. Le comte ne cherchoit plus que la solitude. Mais la reine, par une complaisance trop naturelle aux femmes pour cette espèce de malheur, et pour retirer son frère d'un genre de vie si triste, sous différens pré-

textes, retenoit auprès d'elle la femme du régent, où l'envoyoit chercher aussitôt qu'elle s'éloignoit du palais. Cette dame pénétra sans peine les motifs indignes de ces empressemens ; et, pour éviter l'entretien du comte, elle feignit quelque temps d'être malade. Mais, ayant usé ce prétexte, sa naissance et le rang que tenoit son mari ne lui permettant pas de s'absenter plus long-temps de la cour, elle revint au palais. Le comte, de peur de l'aigrir, dissimula ses sentimens ; et des manières respectueuses succédèrent, en apparence, à l'éclat et à l'emportement de sa passion. La femme du régent, rassurée par cette conduite pleine de discrétion, continuoit de paroître à la cour, lorsque la reine, sous prétexte de l'entretenir en particulier, la conduisit dans un endroit écarté de son appartement, où, après l'avoir enfermée, elle l'abandonna aux désirs criminels de son frère, qui, de concert avec la reine, étoit caché dans le cabinet. La femme du régent en sortit avec la honte sur le visage et la douleur dans le cœur. Elle s'ensevelit dans sa maison, où elle pleuroit en silence le crime du comte et son propre malheur. Mais, le régent ayant un jour voulu prendre place dans son lit, son secret lui échappa ; et, emportée par l'excès de sa douleur : « Ne m'approchez pas, seigneur, lui dit-elle, en ver-
« sant un torrent de larmes, éloignez-vous d'une
« femme qui n'est plus digne des chastes embrassemens
« de son époux. Un téméraire a violé votre lit ; et la reine,
« sa sœur, n'a pas eu honte de me livrer à ses empor-
« temens. Je me serois déjà punie moi-même de leur
« crime, si la religion ne m'eût empêchée d'attenter à
« ma vie ; mais cette défense de la loi ne regarde point
« un mari outragé. Je suis trop criminelle, puisque je
« suis déshonorée : je vous demande ma mort comme
« une grace, qui m'empêchera de survivre à ma honte
« et à mon déshonneur. » Le régent, quoique outré de douleur, lui dit qu'une faute involontaire étoit plutôt un malheur qu'un crime, et que la violence qu'on avoit faite à son corps, n'altéroit point la pureté de son ame ; qu'il la prioit de se consoler, ou du moins de cacher avec soin la cause de sa douleur. « Un inté-

« rêt commun, ajouta-t-il, nous oblige l'un et l'autre « de dissimuler un si cruel outrage, jusqu'à ce qu'il « nous soit permis d'en tirer une vengeance propor- « tionnée à la grandeur de l'offense. » Son dessein étoit d'en faire ressentir les premiers effets au comte; mais, ayant appris qu'il étoit parti secrètement pour retourner dans son pays, le régent au désespoir que sa victime lui eût échappé, tourna tout son ressentiment contre la reine même. Il se rendit au palais; et, ayant engagé cette princesse à passer dans son cabinet, sous prétexte de lui communiquer des lettres qu'il venoit, disoit-il, de recevoir du roi, il ne se vit pas plutôt seul avec elle, qu'après lui avoir reproché son intelligence criminelle avec le comte, et la trahison qu'elle avoit faite à sa femme, le fier Palatin lui enfonça un poignard dans le sein; et, sortant tout furieux de ce cabinet, il publia devant toute la cour, sa honte et sa vengeance. Soit surprise ou respect, personne ne se mit en état de l'arrêter. Il monta à cheval sans obstacle; et, s'étant fait accompagner de quelques seigneurs témoins de cette funeste catastrophe, il prit la route de Constantinople, où étoit le roi de Hongrie. Dès qu'il fut arrivé, il se rendit au palais qu'occupoit ce prince; et, se présentant devant lui avec une intrépidité qui a peu d'exemples : « Seigneur, dit-il, en re- « cevant vos derniers ordres quand vous partîtes de « Hongrie, vous me recommandâtes sur-tout, que « sans avoir égard au rang et à la condition, je rendisse « à tous vos sujets une exacte justice. Je me la suis « faite à moi-même. J'ai tué la reine votre épouse, « qui avoit prostitué la mienne; et, bien loin de cher- « cher mon salut dans une fuite honteuse; je vous « apporte ma tête. Disposez à votre gré de mes jours; « mais songez que c'est par ma vie ou par ma mort « que les peuples jugeront de votre équité, et si je suis « coupable ou innocent. » Le roi écouta un discours aussi surprenant sans l'interrompre, et même sans changer de couleur; et, quand le régent eut cessé de parler: « Si les choses se sont passées comme vous le rapportez, « lui dit ce prince, retournez en Hongrie; continuez

« d'administrer la justice à mes sujets avec autant « d'exactitude et de sévérité que vous vous l'êtes rendue « à vous-même. Je resterai peu à Constantinople ; et, « à mon mon retour, j'examinerai, sur les lieux, si « votre action mérite des louanges ou des supplices. »

22. Lorsque la ville d'Aquilée fut prise par les Huns, une femme, sollicitée au crime par l'un de ces Barbares, se voyant hors d'état de lui résister, le pria de la laisser du moins monter au plus haut étage de sa maison. Le Hun le lui permit ; et, dès qu'elle y fut arrivée, elle se jeta par une fenêtre qui regardoit sur la rivière, en disant au Barbare : « Si « vous voulez jouir de moi, suivez-moi. »

*Appa* et *Géla*, filles de *Romilde*, duchesse de Frioul, voulant sauver leur honneur des attaques des Huns qui s'étoient emparés de leur ville, se mirent et s'attachèrent fortement sous les aisselles de la chair crue, qui, venant à se corrompre, produisit une telle puanteur, que ces Barbares, ne pouvant la soutenir, n'approchèrent point de ces princesses.

23. La foiblesse de *Henri III* avoit introduit dans la France une licence effrénée ; les gens de guerre surtout commettoient par-tout des violences. Le capitaine *Dupont* étant venu au village de *Bécourt*, en Picardie, se logea chez un bon laboureur, appelé *Jean Millet*, et pilla ce bon homme sans qu'il osât s'en plaindre. Il avoit une fille d'une beauté surprenante, appelée *Marie*. Le capitaine en fut frappé ; et comme il ne put la séduire par tous les moyens qu'il mit en œuvre, il prit le parti de la demander en mariage à son père. Le bonhomme lui répondit prudemment qu'il y avoit trop peu de proportion entre la naissance de sa fille et la sienne, et qu'il vouloit choisir un gendre qui ne rougît point de lui. Ce discours rendit *Dupont* si furieux, qu'il prit une assiette, et la jeta à la tête du laboureur, en lui disant : « Apprends, coquin, que je « te fais beaucoup d'honneur. J'aurai de force ce que « tu me refuses. » Le paysan s'enfuit. Sa fille accourut au bruit. Les soldats alors se saisirent d'elle. Elle se jeta aux genoux du capitaine, le conjurant de sauver

son honneur ; ce qui ne fit qu'irriter la passion de ce brutal, qui se porta bientôt aux derniers outrages. Après l'avoir violée, il l'abandonna à tous ses soldats qui, à demi-ivres, n'eurent pas plus de pitié que leur chef. Ayant ainsi traité cette malheureuse fille, ils la firent mettre à table à demi-nue, et ils lui tinrent les discours les plus infames. Dans l'état où elle étoit réduite, elle ne songeoit plus qu'à la vengeance. Elle étoit assise à côté de *Dupont*. Un soldat étant venu lui demander quelqu'ordre, lui fit détourner la tête. *Marie* saisit ce moment pour venger son honneur. Elle prit un couteau sur la table, le lui enfonça dans le cœur avec tant de promptitude et de force, qu'elle l'étendit mort, et se sauva avant que personne eût fait aucun mouvement pour l'empêcher. Elle joignit aussitôt son père et sa mère, leur raconta en peu de mots son malheur, et leur dit de pourvoir à leur sureté. En effet, à peine finissoit-elle ces paroles, qu'elle aperçut les soldats, qui, revenus de l'étonnement où les avoit jetés le courage de cette fille, ne songeoient plus qu'à venger la mort de leur chef. Cette généreuse fille courut au-devant d'eux ; et s'exposant aux premiers traits de leur fureur, donna à son père et à sa mère le temps de se sauver. Alors ces scélérats, après l'avoir traitée avec la plus exécrable barbarie, la lièrent à un arbre, et la firent mourir à coups d'arquebuse. *Voyez* PUDEUR.

## CIRCONSPECTION.

1. CHARLES V, roi de France, chassa de sa cour un seigneur qui avoit tenu des discours trop libres en présence du jeune prince *Charles*, son fils aîné, et dit à ceux qui étoient présens : « Il faut inspirer « aux enfans des princes l'amour de la vertu, afin « qu'ils surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils « doivent surpasser en dignités. »

2. *François I* s'amusoit à assiéger une maison avec des boules de neige. Il fut blessé à la tête par un tison

que le capitaine *de Lorges*, sieur de *Montgommeri*, avoit jeté imprudemment pour se défendre. Le monarque ne voulut jamais savoir de quelle main il avoit recu cette blessure. « C'est moi seul qui ai tout le « tort, disoit-il; j'ai fait la folie, il est juste que j'en « sois puni. »

3. Un général athénien montroit au peuple, avec ostentation, les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues à la guerre. « Les blessures d'un général, « lui dit le célèbre *Timothée*, marquent plutôt son « imprudence que sa valeur. Pour moi, ajouta-t-il « en riant, étant au siége de Samos, et m'étant trop « avancé, je fus honteux de voir tomber une flèche à « côté de moi; et, comme un poltron, je m'éloignai « de cet endroit dangereux. » *Voyez* PRUDENCE.

## CIVILITÉ.

1. SOCRATE ayant salué un citoyen, celui-ci ne lui rendit point le salut, et passa fiérement. Le philosophe n'en témoigna aucun ressentiment; et comme ses amis s'étonnoient de son indifférence : « Si je voyois « passer quelqu'un, leur dit-il, qui fût plus laid et « plus mal fait que moi, devrois-je me fâcher? Pour- « quoi voulez-vous donc que je me fâche contre cet « homme, parce que je suis plus civil que lui? »

2. *Jean le Maingre*, dit *Boucicaut*, maréchal de France, et lieutenant pour le roi *Charles VI* à Gênes, se promenant à cheval par la ville, rencontra deux courtisannes vêtues à la mode du pays, qui lui firent la révérence : il la leur rendit avec la plus respectueuse civilité. Un gentilhomme qui étoit devant lui, s'arrêta, et lui dit : « Monseigneur, savez-vous quelles « sont ces deux dames qui vous ont salué? — Non, « répondit le maréchal. — Ce sont des filles de mau- » vaise vie, reprit le gentilhomme. — Je ne les connois « pas, repartit *Boucicaut*; mais j'aime mieux avoir fait « la révérence à ces filles perdues, que d'avoir manqué « à

« à saluer une femme de bien. » *voyez* ATTENTIONS, BIENSÉANCE, EGARDS, HONNÊTETÉ, POLITESSE, SAVOIR-VIVRE, URBANITÉ.

## CLÉMENCE.

1. HENRI IV demandoit au jeune duc *de Montmorenci*, « quelle étoit la plus grande qualité d'un roi? « —C'est la clémence, répondit le duc. —Pourquoi « la clémence plutôt que le courage, la libéralité, et « tant d'autres vertus qu'un souverain doit posséder? « — C'est qu'il n'appartient qu'aux rois de pardonner « ou de punir le crime en ce monde. »

2. On amena devant *Alexandre* un chef de rebelles, pieds et mains liés, comme un criminel destiné au dernier supplice. Le roi de Macédoine le fit mettre en liberté, et lui pardonna, au grand étonnement de tous les spectateurs. Un de ses favoris prit la liberté de lui dire: « Si j'avois été en votre place, ssigneur, je n'au- « rois point usé de clémence envers cet homme. — « Parce que je ne suis pas en la vôtre, lui répondit aus- « sitôt le conquérant de l'Asie, je lui ai pardonné. « Vous ignorez, sans doute, que pour une belle ame, « la clémence a plus de douceur que la vengeance. »

3. Le pardon qu'*Auguste* accorda au séditieux *Cinna* est le plus bel exemple de clémence que l'histoire fournisse à notre admiration. *Cinna*, petit-fils de *Pompée*, mais peu digne d'un si grand homme, fut dénoncé à l'empereur comme chef d'une conspiration tramée contre ses jours. C'étoit un des complices qui donnoit cet avis: il marquoit le lieu, le temps, les arrangemens pris pour tuer le prince, pendant qu'il offriroit un sacrifice; de façon que le crime étoit avéré, et ne pouvoit souffrir aucun doute. *Auguste* résolut de faire un exemple frappant du perfide; et pour cet effet, il indiqua le lendemain un conseil composé de ses amis les plus affectionnés. L'intervalle de la nuit donna lieu à bien des réflexions qui déchiroient son ame: il n'en-

visageoit qu'avec une sorte d'effroi la dure nécessité de condamner à mort un citoyen de la plus haute noblesse, et qui d'ailleurs étoit sans reproche. Cet usurpateur qui, autrefois, avoit dicté, en soupant avec *Marc-Antoine*, le cruel édit de la proscription, ne pouvoit plus se déterminer, en ce moment, à ordonner le supplice d'un coupable. Poussant à chaque instant de profonds soupirs, il parloit seul avec lui-même, et il exprimoit vivement les différentes pensées qui naissoient en foule dans son esprit, et qui se combattoient. « Quoi donc ! « disoit-il de temps en temps, je laisserai mon assassin « libre et tranquille ; et l'inquiétude sera pour moi ! « Après que tant de guerres civiles ont respecté mes « jours, après avoir échappé aux périls de tant de com- « bats sur terre et sur mer, un traître veut m'immoler « aux pieds des autels ; et je ne lui ferai pas subir le « supplice qu'il mérite ! ... Mais que dira-t-on de mon « règne ? Malheureux que je suis ! Si ma mort est « l'objet des vœux de tant de citoyens, suis-je digne « de vivre ?... Quand finiront les supplices ?... quand « cesserai-je enfin de verser le sang ?... Ma tête est « exposée aux coups de la jeune noblesse, qui compte « s'immortaliser en m'égorgeant ; mais la vie est-elle « d'un si grand prix, que, pour la conserver, il faille « immoler tant de victimes ? »

*Livie*, femme d'*Auguste*, entendoit tous ces discours: elle l'interrompit enfin. « Voulez-vous, lui dit-elle, « suivre les conseils de votre épouse ? Imitez les méde- « cins qui, lorsque les remèdes ordinaires ne réussis- « sent pas, font usage des moyens opposés. Jusqu'ici, « votre sévérité n'a pas été heureuse ; essayez mainte- « nant de la clémence. Pardonnez à *Cinna* : il est décou- « vert ; il ne peut plus vous nuire ; et la grace que « vous lui ferez peut devenir très-utile à votre réputa- « tion. » *Auguste* goûta cet avis, contre-manda son con- seil ; et ayant appelé *Cinna* seul, il lui ordonna de s'as- seoir, et lui parla en ces termes : « J'exige, avant tout, « que vous m'écoutiez sans m'interrompre ; que vous « me laissiez achever tout ce que j'ai à vous dire, sans « vous récrier : lorsque j'aurai fini, vous aurez toute

« la liberté de me répondre. Je vous ai trouvé, *Cinna*, « dans le camp de mes ennemis : vos engagemens même « contre moi n'étoient pas l'effet d'un choix qui pût « changer, mais une suite de votre naissance. Dans de « telles circonstances, je vous ai accordé la vie ; je vous « ai rendu votre patrimoine : vous êtes aujourd'hui si « riche, et dans une situation si florissante, que plu- « sieurs des vainqueurs portent envie à la condition du « vaincu ; et, cependant, quoique j'aie versé sur vous « tant de bienfaits, vous voulez m'assassiner. » *Cinna*, hors de lui-même, s'écria qu'une si noire fureur étoit bien éloignée de sa pensée. « Vous ne me tenez point « parole, reprit tranquillement *Auguste ;* nous étions « convenus que vous ne m'interrompriez point. Oui, je « vous le répète, vous voulez m'assassiner. » Il lui exposa ensuite, dans le plus grand détail, toutes les circonstances et tous les apprêts de sa conjuration : il lui nomma ses complices, et, en particulier, celui qui devoit porter le premier coup ; et voyant que *Cinna* gardoit le silence, non plus en vertu de la convention, mais par surprise et par terreur, il ajouta : « Par quel « motif vous êtes-vous porté à un pareil dessein ? Est-ce « pour occuper ma place ? Assurément le peuple romain « est bien à plaindre, si je suis le seul obstacle qui vous « empêche de devenir empereur. Vous ne pouvez pas « gouverner votre maison. Il n'y a pas long-temps qu'un « affranchi vous a écrasé, par son crédit, dans une af- « faire qui vous intéressoit. Tout vous est difficile, ex- « cepté de former une conjuration contre votre prince « et votre bienfaiteur. Voyons, examinons : suis-je le « seul qui arrête l'effet de vos projets ambitieux ? Pen- « sez-vous réduire à supporter votre domination, un « *Paulus*, un *Fabius-Maximus*, et tant d'autres nobles « qui ne se parent point de vains titres, et qui rendent « à leurs ancêtres l'honneur qu'ils en reçoivent ? » *Auguste* continua de parler sur ce ton pendant plus de deux heures, alongeant exprès la durée de la seule vengeance qu'il prétendoit exercer sur le coupable. Il finit, en lui disant : « *Cinna*, je vous ai autrefois donné « la vie comme à mon assassin : commençons, dès ce

« moment, à être amis sincères. Piquons-nous d'ému-
« lation ; moi, pour soutenir mon bienfait ; vous,
« pour y répondre. Efforçons-nous de rendre douteux
« s'il y aura de ma part plus de générosité, ou de la
« vôtre plus de reconnoissance. » Il donna ensuite à *Cinna* le consulat pour l'année suivante.

4. *Nicéphore-Diogène*, fils de l'empereur romain, avoit été renfermé dans un monastère avec son frère *Léon*, par *Michel* leur frère aîné, qui ne vouloit point de concurrent à l'empire. Lorsqu'*Alexis Comnène* monta sur le trône, il fut touché de leur état. Ils avoient de l'esprit, l'air noble, et beaucoup d'ardeur pour se signaler. L'empereur les ayant tirés du cloître, il fit *Diogène* gouverneur de Candie, et garda *Léon* à la cour, charmé de la douceur de ses mœurs et de sa conversation. *Nicéphore-Diogène* affectoit quelquefois la douceur de son frère ; mais son caractère violent le trahissoit bientôt. Avec une taille extrêmement haute, il avoit un esprit vif, emporté, inconstant, ambitieux : aussi forma-t-il bientôt le projet d'enlever la couronne et la vie à son bienfaiteur, à son souverain. Dès qu'il eut trouvé des gens capables de seconder son dessein criminel, il garda si peu de ménagement, que plusieurs personnes suspectèrent sa fidélité, et s'empressèrent d'éclairer l'empereur sur le danger qui le menaçoit. Le monarque manda les complices ; et, sans leur parler de la conjuration, il se contenta de les exhorter à demeurer fidelles au prince et à la patrie. *Diogène* ne se laissa point toucher par ce trait de bonté, qui lui faisoit assez connoître que sa perfidie étoit découverte : loin de changer de sentiment, il ne chercha qu'à grossir le nombre des conspirateurs. Il séduisit plusieurs officiers, gagna les principaux du sénat, et s'en attacha quelques-uns par les liens du secret. Une expédition, dans laquelle il suivit l'empereur, lui donna lieu d'éclater dès la premiere nuit : il plaça sa tente auprès de celle d'*Alexis*. Un officier de l'empereur ayant soupçonné que ce n'étoit pas sans dessein, en avertit le prince, et le pria de veiller à sa sureté, en éloignant *Diogène*. « Non, dit *Alexis*, il ne faut pas lui donner

« le prétexte qu'il cherche pour se soulever : s'il fait « éclater ses mauvais desseins, il en sera seul coupable « devant Dieu et devant les hommes. » L'officier se retira mécontent, et témoigna à l'empereur qu'il y avoit de l'excès dans sa sécurité. Sur le milieu de la nuit, *Diogène*, un poignard à la main, entra dans le pavillon où *Alexis* et l'impératrice étoient couchés. La vue d'une femme-de-chambre, qui éventoit le lit pour rafraîchir l'air, le troubla ; il n'osa avancer plus loin, et remit à une autre fois le crime qu'il étoit près de commettre. Quoique l'empereur fût convaincu des mauvais desseins de son perfide protégé, il lui donna toujours les mêmes marques de bonté ; seulement il fut attentif à se tenir sur ses gardes. Dans le cours de la marche, *Diogène* tenta encore une fois de tuer *Alexis;* mais un autre officier de l'empereur, le voyant entrer avec un poignard, l'arrêta, et lui témoigna ouvertement que personne n'ignoroit plus son déstestable projet. *Diogène* fut frappé de ce reproche, et l'on vit bien qu'il cherchoit à s'échapper. Tandis qu'il délibéroit sur le lieu de sa retraite, l'empereur pria *Adrien Comnène*, son frère, de l'arrêter, et de lui faire avouer les motifs de sa haine, ainsi que les complices qu'il s'étoit associés. *Diogène*, interrogé par *Adrien*, s'obstina à garder le silence ; on fut obligé de lui donner la question : alors vaincu par la douleur, il ne cacha rien. On envoya à l'empereur ses réponses, par lesquelles il paroissoit que l'impératrice avoit eu connoissance de la conjuration. *Alexis* fut consterné, quand il vit au nombre des complices, les premiers de l'empire. Il recommanda que l'on ensevelît dans un profond secret ce qui regardoit l'impératrice ; et jamais il n'en parla lui-même. Il se contenta d'exiler *Diogène* et deux autres chefs de la conspiration. Le lendemain, il assembla le reste des conjurés, contre l'avis de ses parens, qui craignoient qu'ils ne le massacrassent. Le trouble et l'agitation dont son ame étoit remplie, paroissoient sur son visage ; et ceux qui étoient mandés, ne savoient s'ils venoient entendre leur absolution ou leur arrêt de mort. *Alexis*, monté sur un trône fort simple, et environné de ses gardes qu'on avoit appelés par pré-

caution, leur dit, les yeux baissés : « Vous savez que « je n'ai jamais fait de mal à *Diogène;* que ce n'est pas « moi qui ai privé son père de l'empire. Lorsque la Pro- « vidence m'éleva sur le trône de Constantinople, je le « protégeai, lui et son frère *Léon :* je leur accordai mon « amitié ; je pris soin de leur avancement, comme s'ils « eussent été mes proches. J'ai dissimulé toutes les con- « jurations que j'ai vu former contre moi, et ma mo- « dération n'a pu arrêter sa perfidie : mes bienfaits « redoublés le rendoient chaque jour plus ingrat. » A ces mots, l'assemblée s'écria que *Diogène* étoit coupable de la plus noire perfidie, et qu'elle ne vouloit point d'autre empereur qu'*Alexis*. Le prince en prit occasion de dire qu'il pardonnoit à ceux qui avoient eu part à la conjuration ; qu'il les traiteroit dans la suite comme auparavant, et qu'il se contentoit de la peine qu'il avoit imposée aux autres. Cependant le même jour, fête de St. Pierre et de St. Paul, *Diogène* eut les yeux crevés; mais il est incertain si ce fut par les ordres de l'empereur, ou par le zèle de quelques particuliers, qui appréhendoient que ce rebelle n'excitât de nouveaux troubles. La conduite qu'*Alexis* garda depuis à son égard, semble le justifier. Il n'oublia rien pour adoucir la tristesse de son état : il lui rendit une grande partie de ses biens; il le visitoit souvent; il donna même des larmes à sa situation, et lui procura les moyens d'étudier la géométrie, pour laquelle *Diogène* avoit beaucoup de goût, et qu'il apprit avec succès, par le moyen de certains corps solides qui suppléoient aux lignes que l'on a coutume de tracer. Malgré tant de bienfaits, *Diogène*, peu instruit par sa disgrace, proposa encore à plusieurs personnes un projet de révolte, qu'il offrit de soutenir par ses conseils. L'empereur en eut avis; il lui en fit des reproches d'amitié, et l'assura qu'il n'en tireroit aucune vengeance. Deux officiers de son palais avoient conjuré contre lui : leur complot fut découvert ; et les accusés furent convaincus d'avoir attenté à la vie de l'empereur. Cependant ce prince ne les traita pas suivant les lois, qui punissent de mort les crimes de cette nature : il se contenta de les exiler, et de confisquer leurs biens.

*Jean*, son neveu, fut accusé de tramer une revolte. *Alexis* le manda; et sur le seul témoignage de l'indignation qu'il montra de se voir soupconné, il ne voulut plus entendre de dépositions, et il le renvoya.

5. *Cyrus* ayant attiré le roi d'Arménie dans une embuscade, le fit prisonnier; et, par son ordre, on le conduisit au milieu de l'armée, pour lui faire son procès. Il fit aussitôt assembler les capitaines perses et mèdes, et manda aussi les grands d'Arménie, le fils du monarque captif, et ne voulut pas même qu'on écartât les dames prisonnières qui étoient là dans leurs chariots. Quand tout fut prêt, et qu'on eut imposé silence : « Roi d'Arménie, dit *Cyrus*, j'exige avant tout, « que vous me répondiez avec cette sincérité qui con- « vient aux princes. N'avez-vous pas été vaincu par « *Astyage* mon aïeul? Ne vous êtes-vous pas engagé à « lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain « nombre de troupes? — J'en conviens. — Pourquoi « donc avez-vous violé le traité dans tous ses articles? « — Par amour pour la liberté. — Mais si quelqu'un, « après avoir été réduit en servitude, tâchoit de se dé- « rober à son maître, que lui feriez-vous? — Je le « punirois. — Et si vous aviez donné un gouvernement « à quelqu'un de vos sujets, et qu'il eût prévariqué, « le laisseriez-vous en place? — Non certes, je le dé- « poserois. — Et s'il avoit amassé de grandes richesses « par ses malversations? — Je l'en dépouillerois. — S'il « avoit eu quelque intelligence avec vos ennemis? — « Dussé-je me condamner moi-même, je le ferois « mourir. » A ces mots, tous les Arméniens jetèrent des cris horribles, et déchirèrent leurs vêtemens, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt. Alors *Tigrane*, fils du monarque, se jetant aux pieds de *Cyrus* : « Ah! seigneur, lui dit-il d'une voix entrecoupée « de sanglots, ayez pitié de mon père, que ses mal- « heurs ont rendu sage; et, par ce bienfait, attachez « pour jamais à votre service un infortuné prince qui « vous devra ses biens, sa liberté, sa vie, son sceptre, « ses femmes, ses enfans. » *Cyrus* ne put entendre ces mots sans verser des larmes. « Je me laisse fléchir,

« dit-il au roi d'Arménie, par les prières de votre fils. « Que cette disgrace vous apprenne à respecter les « traités. » Il le conduisit ensuite dans sa tente avec toute sa famille, leur fit un festin magnifique, après lequel il les embrassa tous, pour marque d'une parfaite réconciliation, et les renvoya pénétrés d'admiration et de reconnoissance.

6. L'empereur *Aurélien*, arrivé devant la ville de Tyane, et en ayant trouvé les portes fermées, jura, dans sa colère, qu'il ne laisseroit pas seulement un chien en vie dans cette ville rebelle. Les soldats se réjouissoient d'avance, dans l'espoir de faire un grand butin. La ville ayant été prise, *Aurélien* dit à ses troupes, qui le conjuroient de tenir son serment : « J'ai « juré de ne pas laisser un chien dans cette ville ! tuez « donc, si vous voulez, tous les chiens; mais je défends « qu'on fasse aucun mal aux habitans. »

7. Les habitans de Vendôme, vassaux de *Henri IV*, s'étoient soulevés contre ce prince avec les autres ligueurs : ils portèrent l'insolence jusqu'à lui refuser l'entrée de cette ville, et, pour ainsi dire, de sa maison. Il fut obligé d'en former le siége, et d'approcher quelques pièces d'artillerie; mais le courage des assiégés ne répondit pas à leur audace : *Henri* entra dans le château et dans la ville. La félonie de ces bourgeois séditieux méritoit les plus grands supplices. La première nouvelle qu'ils apprirent fut que le seigneur leur souverain leur pardonnoit; qu'il étoit rentré chez lui; que chacun rentrât chez soi. Il n'en coûta la vie qu'à un cordelier, dont les prédications soutenoient les rebelles, et au gouverneur, qui furent pendus. Tous les autres furent traités comme des enfans à qui un bon père pardonne, après les avoir menacés de sa colère. Le principe de *Henri-le-Grand* étoit, « qu'on prenoit plus de mouches avec une « cuillerée de miel, qu'avec vingt tonnes de vinaigre. »

8. A la prise de Nerva, en 1704, *Pierre-le-Grand*, empereur et législateur de Russie, courut, l'épée à la main, sur ses sujets, pour arrêter le pillage et le massacre. Il arracha les femmes des mains de ses

soldats. Il tua deux de ces emportés qui refusoient d'obéir à ses ordres. Enfin ce vainqueur généreux entra dans l'hôtel-de-ville, où les citoyens tremblans se réfugioient en foule : là, posant son épée sanglante sur la table : « Ce n'est point, leur dit-il, du sang « des habitans que cette épée est teinte, mais de celui « de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la « vie. » Ce prince fit enfermer le général *Horn*, lui reprochant d'avoir été la cause de la mort d'un grand nombre de citoyens, par sa trop grande résistance.

9. Après qu'*Antigonus*, capitaine d'*Alexandre*, eut été proclamé roi d'une partie de l'Asie, des soldats, qui ne le croyoient pas si près d'eux, disoient de lui beaucoup de mal : « Eloignez-vous, » leur dit-il, « de « peur que le roi ne vous entende. » Une nuit, qu'il conduisoit son armée par un chemin fangeux, dont on avoit peine à se retirer, il entendit quelques soldats embourbés qui murmuroient contre lui. S'en étant approché sans qu'ils le reconnussent, il leur prêta la main pour sortir du bourbier ; puis il leur adressa ces paroles pleines de bonté : « Dites du mal d'*Antigonus*, « pour vous avoir conduits par des routes si difficiles ; « mais aussi souhaitez-lui du bien pour vous en avoir « retirés. »

10. *Démétrius Poliorcète* avoit fait beaucoup de bien au peuple d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme et ses enfans dans cette ville. Il perdit la bataille, et fut obligé de prendre la fuite. Il crut d'abord qu'il n'avoit qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens; mais ces ingrats refusèrent de le recevoir : ils lui renvoyèrent même sa femme et ses enfans, sous prétexte qu'ils ne seroient peut-être pas en sureté dans Athènes, où les ennemis pourroient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de *Démétrius;* car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime, et auxquels il a fait du bien. Quelque temps après, ce prince raccommoda ses affaires, et vint avec une grande armée mettre le siége devant la ville d'Athènes. Les Athéniens, persuadés qu'ils n'avoient aucun pardon à espérer de

*Démétrius*, résolurent de mourir les armes à la main, et donnèrent un arrêt qui condamnoit à mort ceux qui parleroient de se rendre à ce prince ; mais ils ne faisoient pas réflexion qu'il n'y avoit presque point de blé dans la ville, et que bientôt ils manqueroient de pain. En effet, après avoir supporté très-long-temps la plus extrême disette, les plus raisonnables dirent : « Il « vaut mieux que *Démétrius* nous fasse tuer tout d'un « coup, que de mourir par la faim ; peut-être aura-« t-il pitié de nos femmes et de nos enfans. » Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. *Démétrius* commanda que tous les hommes mariés se rendissent dans une grande place qu'il avoit fait environner de soldats l'épée nue à la main : alors on n'entendit dans la ville que des cris et des gémissemens. Les femmes embrassoient leurs maris ; les enfans, leurs pères, et leur disoient le dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, *Démétrius* monta dans un lieu élevé, et leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans : il étoit si pénétré, qu'il versoit des larmes en leur parlant. Ils gardoient un morne silence, et s'attendoient à tout moment que ce prince alloit commander à ses soldats de les tuer. Ils furent bien surpris, lorsqu'il leur dit : « Je veux vous montrer combien vous « êtes coupables à mon égard ; car enfin, ce n'est pas « à un ennemi que vous avez refusé du secours ; c'est « à un prince qui vous aimoit, qui vous aime encore, « et qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant, et « en vous faisant du bien. Retournez chez vous : pen-« dant que vous avez resté ici, mes soldats, par mon « ordre, ont porté du blé et du pain dans vos maisons. »

11. Un Juif, appelé *Simon*, citoyen de Jérusalem, ne cessoit de déclamer contre le roi *Hérode-Agrippa*, qu'il qualifioit publiquement de destructeur des lois. Le monarque l'apprend. Par son ordre, on arrête ce téméraire censeur : on l'amène au prince en présence de tout le peuple. Tout le monde s'attendoit à voir périr ce misérable dans les plus affreux supplices : l'opinion générale fut trompée. *Agrippa* tend au coupable une main bienfaisante ; il le fait asseoir avec lui

sur son trône, et le prie, avec un ton plein de douceur, de lui dire quelles étoient les lois qu'il avoit détruites ? *Simon* effrayé se prosterne à ses pieds, et lui demande pardon. Le roi le relève avec bonté, lui fait de grands présens, et le renvoie.

12. *Julien* l'Apostat, étant à Antioche, signala son séjour dans cette ville par une action de clémence digne des plus grands éloges. Les magistrats et ceux qui avoient été en place, venant le saluer, selon la coutume, il n'avoit pas permis que l'un d'eux, nommé *Thalassius*, se présentât devant lui, parce que cet homme l'avoit autrefois desservi. Différens particuliers, qui plaidoient contre *Thalassius*, voulant profiter de cette conjoncture, amassent le lendemain une foule de peuple, et abordent l'empereur, en criant : « *Thalassius*, votre ennemi, nous a enlevé nos biens ! « Il a commis mille violences ! » *Julien* sentit qu'on abusoit de la disgrace d'un malheureux qui, coupable envers lui seul, étoit peut-être innocent envers les autres : « J'avoue, dit-il, aux accusateurs, que votre « ennemi est aussi le mien ; mais c'est précisément « ce qui doit suspendre vos poursuites contre lui, en « attendant que j'en aie tiré raison : je mérite bien la « préférence. » En même temps il défendit au préfet de les écouter, jusqu'à ce qu'il eût rendu ses bonnes graces à l'accusé, et il les lui rendit bientôt après.

13. Un poète satirique ayant composé des vers fort injurieux contre le visir et contre le secrétaire des commandemens du calife *Aziz-Billah*, dans lesquels la malheureuse verve du frondeur n'avoit point épargné le prince lui-même, les deux officiers lui en portèrent leurs plaintes, et lui demandèrent avec instance le châtiment du téméraire. *Aziz*, après avoir lu les vers, leur dit : « Comme j'ai part avec vous à l'injure, je « désire que vous preniez part avec moi au mérite du « pardon que je lui accorde. »

14. Quand *Louis XII* monta sur le trône, il se fit donner l'état de sa maison. Il marqua d'une croix rouge le nom de ceux qui l'avoient traversé dans le temps qu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. La cour en fut

instruite; et cette nouvelle jeta la consternation parmi les courtisans. Ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire, ne doutèrent point que le roi n'eût résolu leur perte. Pour échapper au danger dont ils se croyoient menacés, ils quittèrent promptement la cour, et se sauvèrent, les uns d'un côté, les autres d'un autre. *Louis*, ayant été informé du motif de leur fuite, les rappela tous, en leur donnant les assurances les plus précises de leur sauver la vie, et de leur accorder ses bonnes graces. « Mon intention, » leur dit-il, « n'a jamais été « de vous faire du mal. La croix rouge, dont j'ai marqué « vos noms, n'est pas un signe de mort, mais celui du « pardon que je vous accorde de vos offenses, en mé- « moire du pardon que Jésus-Christ a obtenu du Père « éternel pour tous les hommes, sur la croix à laquelle « il a été attaché. » Afin d'éterniser la mémoire de cet acte de clémence véritablement chrétienne, on frappa une médaille qui représente une croix avec cette légende : *Rubra crux salutis signum, albaque Francorum.* « La croix rouge est le signe du salut, la blanche « est celui des Français. » *Voyez* GÉNÉROSITÉ, PARDON.

## COMPASSION.

1. Un moineau, fuyant la serre cruelle d'un épervier, vint se jeter entre les bras du célèbre *Xénocrate*. Le bon philosophe mit sous son manteau le petit oiseau encore tout tremblant, le réchauffa, et dit, en le caressant : « Il est innocent, il est foible; il mérite bien « mon secours. »

2. *Marc-Aurèle* pleuroit amèrement la mort de l'esclave qui l'avoit élevé durant son enfance; et les courtisans, espèce d'hommes pour l'ordinaire impitoyable, railloient ce prince de sa trop grande sensibilité. « Permettez du moins, » leur dit l'empereur *Antonin* son père; « permettez qu'il soit homme. « Croyez-vous que le philosophe et l'empereur aient « renoncé à l'humanité ? »

3. Au dernier siège de Philisbourg, en 1734, un simple soldat du régiment de Perche, nommé *Letellier*, prouva que l'obscurité de la naissance n'exclut point la noblesse des sentimens. Cet homme étant entré dans un jardin dépendant d'un ouvrage avancé d'où l'on avoit chassé les ennemis, entendit des cris plaintifs sortir du fond d'une citerne, où quelques Allemands s'étoient précipités dans leur fuite. A ces accens de la douleur, ses entrailles furent émues. Il court à la citerne. Il voit un malheureux couvert de sang, qui lui tendoit les bras, et sembloit lui demander grace. Le Français est bon; et le compatissant soldat avoit le caractère de sa nation. Il tend le bout de son fusil à son ennemi suppliant. Après bien des efforts, il le tire de cette espèce de tombeau, et le met sur l'herbe. Mais l'ingrat, oubliant tout-à-coup la grandeur du bienfait, voulut accabler son bienfaiteur, et ravir le jour à celui qui venoit de le lui rendre. Il recueille le peu de forces que lui laissent ses blessures; et tenant toujours le bout du fusil, il s'épuise pour l'arracher au trop humain *Letellier*. Ce généreux soldat, animé d'une juste indignation, retint aisément son arme; et entendant quelques-uns de ses camarades qui lui crioient: «Tue! tue!» il oublia, malgré lui, les lois de la miséricorde, pour n'écouter que celles de la guerre: il lui donna la mort. *voyez* HUMANITÉ, SENSIBILITÉ.

## COMPLAISANCE.

1. L'EMPEREUR *Antonin* fit venir à Rome, de Chalcis, en Syrie, *Apollonius*, philosophe stoïcien, et le fit prier de se transporter au palais, pour donner des leçons à son fils *Marc-Aurèle*. Arrivé à Rome, *Apollonius* lui fit dire: « Ce n'est pas au maître d'aller trou-« ver le disciple; c'est au disciple à venir trouver son « maître.» *Antonin* rit de cette demande, qu'un autre eût traitée d'insolence, et dit avec bonté: « *Apollonius* « pense qu'il est plus aisé de venir de Chalcis à Rome, « que de sa maison au palais.» Il voulut bien satisfaire

la sotte vanité de ce philosophe, en envoyant tous les jours chez lui *Marc-Aurèle* prendre ses leçons.

2. *Schacabac* étant réduit à la plus extrême indigence, et n'ayant pas mangé de deux jours, alla rendre visite à un noble Barmécide, religieux observateur de l'hospitalité, mais un peu sujet à certains caprices de grand seigneur. Il trouva le Barmécide assis à une table couverte, qui sembloit n'attendre que les mets, et ses plaintes parurent exciter de la compassion dans l'ame de ce seigneur; mais il fut fort surpris de s'entendre inviter de se mettre à table, et de manger sans façon. Son hôte commença par lui donner une assiette vide, et le pria de dire son sentiment d'un potage au riz. *Schacabac* étoit homme d'esprit; il voulut bien entrer dans ce badinage, et seconder les fantaisies du Barmécide. Il répondit que la soupe étoit délicieuse, et fit monter et descendre sa cuiller, comme s'il mangeoit avec beaucoup de plaisir. « Que dites-vous de ce pain-« là, » lui demanda de nouveau le Barmécide? « En « avez-vous jamais vu de plus blanc? » Le pauvre convive, qui ne voyoit ni pain ni rien de semblable, répondit que s'il ne le trouvoit pas excellent, il n'en mangeroit pas avec tant d'avidité. « J'en suis charmé. « Allons, mon ami, il faut que je vous serve de cette « cuisse d'oie; je suis sûr que vous ne la trouverez « pas mauvaise. » *Schacabac* tendit son assiette de bonne grace, et n'y reçut rien du tout d'un air très-satisfait. Pendant qu'il avaloit cette cuisse imaginaire, et qu'il s'exclamoit sur la délicatesse de la sauce, son hôta le pria de garder une partie de son appétit pour un agneau rôti et farci de pistaches. Il ordonna là-dessus qu'on l'apportât; et, comme si ce mets venoit d'être servi réellement: « Voilà, » dit-il, « un plat « qui est bon au suprême degré, et je puis vous assu-« rer que vous ne le trouverez sur aucune autre table « que la mienne. » *Schacabac*, feignant d'en goûter effectivement: « Que cela est délicat! s'écria-t-il; ja-« mais je n'ai rien mangé de semblable! » On servit encore un grand nombre de plats exquis en idée, qui furent exaltés et vidés de la même manière. Ce dîner fut

suivi par un dessert invisible, dont le pauvre homme releva sur-tout jusqu'aux nues une tarte en losange, que le Barmécide lui assuroit être de sa propre invention. A la fin, fatigué des reproches obligeans de son hôte, sur ce qu'il mangeoit si peu, et las de remuer ses mâchoires inutilement, il demande quartier, en protestant qu'il ne pouvoit, sans excès, manger davantage; qu'il a l'estomac foible, et qu'il craint de s'incommoder. « Eh bien donc, » lui dit le Barmécide, « faisons ôter la nappe. Il faut que vous goûtiez de mes « vins; sans vanité, il n'y en a pas de plus fins dans « toute la Perse. » Là-dessus, il emplit deux verres d'un flacon vide, et il en présente un à *Schacabac*, qui le conjure de le dispenser de boire, parce qu'il a le malheur d'avoir le vin un peu brutal. Cependant, pressé obligeamment de vider son verre, il le fit tout d'un coup, après avoir loué premièrement la couleur du vin, et ensuite son parfum. Ayant encore avalé trois ou quatre rouges-bords de différentes sortes de vins admirables, poussé à bout par un badinage de si longue haleine, il feignit d'être ivre; et se levant de sa place, il donna un grand coup de poing au Barmécide. Mais revenant bientôt à lui-même : « Je vous demande par« don de mon impertinence, seigneur, lui dit-il; mais « c'est votre faute : je vous ai averti du malheur que « j'ai de ne me pas posséder dans le vin. » Le Barmécide rit de bon cœur de la plaisanterie de son convive; et bien loin de se mettre en colère : « J'admire votre « complaisance, lui dit-il; et vous méritez d'avoir un « couvert chez moi toutes les fois que vous voudrez. « Puisque vous avez bien voulu vous prêter à mon « humeur, il faut que nous mangions à présent ensem« ble tout de bon. » Aussitôt il ordonna qu'on servît; et *Schacabac* vit paroître successivement le potage au riz, l'oie, l'agneau aux pistaches, plusieurs autres plats délicats, le dessert, la tarte en losange, et différentes sortes d'excellens vins de Perse; en un mot, il fut régalé de tous les mets réels, dont il n'avoit mangé auparavant qu'en imagination.

*Fin du Tome premier.*